PÈRE SERAPHIM ROSE

(1934-1982)

DU GRAND SCHISME À NOS JOURS : UNE APPROCHE ORTHODOXE



EDITIONS DU LIBRE ARBITRE

ANGERS 2020

Cette traduction est issue d'un cycle de conférences données à la fin des années 70.
Ces conférences, enregistrées, ont été retranscrites. Certaines parties semblent manquer, d'autres ont été ajoutées. Cette traduction reprend le « manuscrit » (Réf.) en l'état. De rares ajouts ont été nécessaires pour passer de la forme orale à la forme rédigée.
Ce document est dynamique, les éléments soulignés dans les notes renvoient à la source.
Enfin, les renvois vers Wikipédia (W) ont été ajoutés par nos soins.

Polices de caractères utilisée :
Pour le texte: Garamond, 14 points
Pour les citations : Garamond, 13 points
Pour les notes de bas de page : Garamond, 12 points
Pour les titres : **Goudy** & Goudy Old Style

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Apple Pages (2020)
Mise en page sur papier format 21 x 29,7

Abbréviations
Rnv : Référence non vérifiée. La réf. est néanmoins notée dans le manuscrit
Réf. introuvable : ni réf., ni document
io : italiques originales
nt : nous traduisons

Pour toute remarque ou suggestion : basile@tuta.io

Table des matières

Préface 8

1. Introduction 11

2. Le Moyen Âge 24

Le schisme, 1054 **25**

La scolastique **30**

L'argument ontologique d'Anselme de Cantorbéry *34*

Le sentimentalisme **36**

François d'Assise : un nouveau concept de sainteté **39**

Joachim de Flore **45**

L'art au Moyen Âge **51**

La politique **53**

Conclusion **55**

3. La Renaissance 57

La renommée **60**

La superstition **63**

La Réforme protestante **64**

Les sciences **65**

La révolution copernicienne **70**

Le millénarisme **72**

Les anabaptistes *76*

L'art de la Renaissance **83**

Conclusion **87**

4. Les Lumières 89

Éloge de la nature et de la science **89**

L'optimisme et la foi dans le progrès **97**

Foi et philosophie **100**

Les Lumières en Angleterre *102*

Le déisme *104*

Un essai sur les miracles *106*

La religion, attaquée, est ensuite défendue *107*

L'art et la musique **109**

Le déclin des idéaux **111**

Un mot sur le progrès *113*

5. La Révolution française et le Premier Empire 115
Les prémices de la Révolution 115
La mentalité moderne 118
Philosophes corrupteurs et philosophes massacreurs 120
Voltaire 124
Rousseau 125
Les sociétés secrètes : l'exemple des Illuminés 127
Les Illuminés et la Franc-Maçonnerie 133
La Révolution, 1789 136
La Terreur 138
La Conjuration des Égaux, 1796 140
Napoléon, 1804 155
6. Courants idéologiques du XIXe siècle 164
Novalis 170
Robert Owen 173
Principes 173
L'utopie coopérative d'Owen 175
Charles Fourier 177
Idées 177
Réalisations 178
Saint-Simon 179
Philosophie 182
7. Le sens de la révolution 189
Metternich 190
Edmond Burke 191
Donoso Cortès 192
De Maistre 195
Le Tsar Nicolas Ier 198
Politique intérieure 204
Politique étrangère 205
La fin 206
Un Tsar orthodoxe opposé à la révolution 209
Alexandre III 210
Influences pour un parcours non libéral 211
Saint Jean de Cronstadt et le repos d'Alexandre III 215
Un mot sur Nicolas Gogol 218
Dostoïevski 220
Les Possédés 221

Crime et Châtiment 233
Les Frères Karamazov 236
Le Grand Inquisiteur 242
8. Les révolutions des XIXe & XXe siècles 252
Au lendemain de la Révolution de 1848 253
L'idéalisme des travailleurs 256
Louis Blanc et la «domination absolue du prolétariat» 257
Une majorité monarchiste à l'Assemblée ! 260
Marx et Engels **261**
Bakounine et Netchaïev **264**
La Commune de Paris, 1871 **269**
Proudhon **273**
Les Protocoles des Sages de Sion **276**
Le Fascisme **284**
Le Bolchevisme **284**
Hitler **287**
La question juive 288
La question religieuse 290
La question politique 291
National-Socialisme et Communisme : buts et similitudes 292
9. La nouvelle religion 296
David Hume **296**
Emmanuel Kant **303**
Johann Gottlieb Fichte **307**
L'adoration de soi **309**
Dieu est mort **310**
Friedrich Nietzsche **311**
Franz Kafka **316**
Conséquences **317**
10. La théorie de l'Évolution 323
Genèse du concept **325**
Éléments de compréhension **328**
L'argument paléontologique 330
L'absence d'espèces intermédiaires 331
Les mutations 333
Les techniques de datation 334
Conclusion 336
Le point de vue des orthodoxes **337**

La Création 338
L'unicité des espèces 341
Ce qui est littéral et ce qui l'est moins 345
Le point de vue des évolutionnistes chrétiens **347**
Pierre Lecomte du Noüy 348
Karl Rahner 351
Stephanus Trooster 352
Théodose Dobzhansky 356
Pierre Teilhard de Chardin **357**
Une révolution théologique ? 362
Le point Oméga 366
Le Phénomène humain 368
Construire la terre 369
11. Art moderne et spiritualisme 373
L'art : de l'humanisme au sous-humanisme **373**
L'irrationnel 374
La caricature 377
Cézanne et la peinture moderne 379
Le surréalisme 385
Déisme et art moderne 386
Le Panthéisme 388
Hieronymus Bosch 389
Pieter Bruegel 391
La musique moderne et contemporaine **392**
Thomas Mann **394**
La philosophie spiritualiste **399**
Théosophie et autres approches scientifiques de la religion 401
Hare Krishna 404
D'autres approches 406
12. L'Antéchrist 410
L'art contemporain 413
Les prophètes **415**
Nicolas Fiodorov 416
David Herbert Lawrence 417
Henry Miller 418
Nicolas Berdiaev 422
Vladimir Soloviev **424**
Postface 439

Annexes 441
Note sur Catherine de Sienne **441**
De Maistre faisant l'éloge du bourreau **442**
Messe sur le monde **444**
Bibliographie 445

PRÉFACE

À la fin des années 70, pour doter leurs pèlerins d'une base théologique, Père Seraphim et Père Herman organisaient l'été des cours étalés sur trois semaines. Tandis que Père Herman parlait de pastorale et de littérature, Père Seraphim donnait des conférences traitant du développement de la pensée occidentale à compter du grand Schisme. Il en rédigeait les grandes lignes en organisant les vastes recherches historiques et philosophiques qu'il avait effectuées pour *Le Royaume des hommes et le Royaume de Dieu* [1]. Il récoltait le fruit mûr, non seulement de cette première recherche, mais aussi de sa riche expérience de chrétien orthodoxe. Jamais n'avait-il été mieux équipé pour présenter ses connaissances : elles allaient désormais, au quotidien, éclairer ses contemporains. Père Seraphim nomma ses conférences "cours de survie" tant il était convaincu que les chrétiens orthodoxes, pour survivre de nos jours, devaient comprendre l'apostasie. Ils devaient comprendre *pourquoi* l'ère moderne est ce qu'elle est. On se protège d'autant mieux que l'on comprend la stratégie de son ennemi.

Lorsque Père Seraphim commençait ses présentations, tout le monde s'accrochait instinctivement à chaque mot. Il n'était ni pédant, ni tape-à-l'œil et, parlant lentement, avec beaucoup de réflexion, il se faisait comprendre de tout le monde. Voici comment Père Seraphim présentait ses conférences :

> « À l'heure actuelle, un grand danger menace ceux qui viennent à l'Orthodoxie. Nous pourrions parler, en restant terre-à-terre, du phénomène des "singes spirituels", c'est-à-dire de ces gens qui sont orthodoxes *extérieurement* et qui se targuent même d'être très corrects dans leur Orthodoxie. Alors qu'au fond, ils n'ont quasiment rien changé. Ils ne grandissent pas et restent très en lien avec ce monde moderne profondément anti-chrétien. Et, comme ils ne grandissent pas, ils ne voient pas combien l'Orthodoxie est en conflit avec ce monde qu'ils n'ont pas encore quitté. À l'inverse, la conversion à la vraie Orthodoxie doit être totale ; elle doit nous affecter dans tout ce que nous entreprenons, dans notre façon de voir les

[1] Projet, dans son ensemble inachevé, que Père Seraphim avait entrepris au sortir de l'université. (NdT)

choses et dans notre capacité à tout évaluer. Sinon l'Orthodoxie ne serait qu'une autre secte, distinguée par ses seuls attributs extérieurs. En regardant les sectes, on s'aperçoit qu'elles sont toutes au même niveau : toutes unidimensionnelles, elles n'offrent rien de profond ; elles ne diffèrent que par leurs dogmes. Si l'Orthodoxie n'était que l'une d'entre elles, elle ne serait pas la vérité. Elle ne serait qu'une secte parmi tant d'autres. Pourtant, l'Orthodoxie arbore précisément cette *Vérité* qui appelle au changement fondamental de la vie d'une personne. Par conséquent, pour obtenir cette vision orthodoxe du monde, il faut constamment s'éduquer, chercher plus avant et élargir son champ de vision.

« Ce cours insiste sur les courants et les écrivains les plus significatifs ayant participé à la formation de la mentalité moderne. Être orthodoxe tout en ignorant ces choses-là, c'est courir un grand danger. Car les courants de pensée qui nous entourent, fruits des huit ou neuf derniers siècles, nous touchent directement. On prendra difficilement position si l'on n'a pas appris à distinguer le vrai du faux de ces courants et si l'on ne sait pas comment ils ont été formés. On risque de se retrouver dans la position très inconfortable du "fondamentaliste orthodoxe" qui, assis dans son coin, s'exclame : « *Oh, je ne crois que ceci, le reste est démoniaque*. » Ce qui, à l'évidence, n'est pas très réaliste pour ceux qui vivent dans le monde. Vos enfants vont à l'école, vous lisez les journaux, vous êtes en contact avec des gens qui croient différemment et même avec des orthodoxes qui ne savent pas en quoi ils croient. Si vous n'êtes pas conscient de ce qui se passe, votre Orthodoxie sera contaminée, sans même que vous vous en aperceviez, par toutes sortes d'idées modernes. Vous irez à l'église le dimanche, et vivrez le reste de la semaine selon des normes différentes. Ce qui est désastreux... Pour éviter cela, nous devons suivre les conseils de Saint Basile le Grand : prenons dans le monde la sagesse là où il y a de la sagesse, et là où il y a de la folie apprenons à la définir. »

Les cours de Père Seraphim présentent tout le matériel digne d'un enseignement universitaire, pourtant, il offre quelque chose qui ne peut être acquis à l'université. Père Seraphim disait à ses étudiants :

« Aujourd'hui, dans les universités, nous croisons des gens qui ont beaucoup appris, qui sont de véritables encyclopédies ambulantes. Pourtant, il n'y a aucune unité dans leur savoir ; leur savoir ne présente aucun intérêt. Il est préférable d'aller lentement, conscient de nos lacunes, plutôt que d'apprendre simplement pour apprendre. Notre apprentissage doit être dirigé vers un but précis..

« Aujourd'hui, une telle approche a quasiment disparu. L'université n'offre plus ce type de connaissance : tout son enseignement est fragmenté, divisé en différentes unités d'enseignement. L'idée même d'acquérir une connaissance globale,

> rétrograde, est considérée comme une superstition médiévale. On ne peut que se spécialiser dans tel ou tel domaine avec le point de vue étroit que cela suppose — on ne sait pas, au reste, quel but recherche une telle fragmentation. Certains grands professeurs du séminaire de Jordanville avaient gardé cette clé, ce principe d'apprentissage. Nous devons conserver de leurs enseignements la nécessité d'obtenir un point de vue, et faire en sorte que que tout notre apprentissage se concentre sur ce point bien particulier. Ce point, bien entendu, est notre Orthodoxie, par laquelle nous œuvrons au salut de nos âmes. »

Aujourd'hui, s'attacher à un tel apprentissage dans les universités est pour les orthodoxes une question de "survie". Par exemple, un étudiant dépourvu d'une compréhension orthodoxe de l'histoire peut se retrouver perdu si ses professeurs ou ses pairs lui disent que la "civilisation chrétienne" est responsable de la crise écologique actuelle. Il n'aura pas pris conscience que ce n'est pas le Christianisme lui-même, mais l'apostasie occidentale qui en découle —- commençant par cette confiance ultime dans la logique humaine et se terminant par la vision mécaniste de Descartes — qui est à l'origine de l'exploitation moderne de la nature.

Il est probable que Père Séraphin n'ait jamais réalisé combien son "cours de survie" était puissant. Mais, aussi sommaire qu'elle soit, la transcription des enregistrements sonores sous forme de manuscrit a déjà provoqué d'incroyables réactions. Aussi, à en juger par les retours enthousiastes suscités par sa lecture, ce travail — cet exercice *d'organisation de ses pensées* — pourrait être l'un des achèvements les plus significatifs de sa vie. [2]

Hiéromoine Damascène

[2] in *Father Seraphim Rose* (2003), pp. 622-4 & 628-30 (texte traduit et arrangé par nos soins)

1. INTRODUCTION

L'ambition de ce livre est de nous permettre d'acquérir un regard différent sur ce qui façonne notre monde et sur les courants philosophiques qui animent notre quotidien.

Dans notre société contemporaine, nous trouvons nombre d'églises de toutes sortes offrant toutes un point de vue différent, une doctrine différente. Que ce soit les Catholiques, les Mormons, les Adventistes du septième jour, les Fondamentalistes, les Protestants ou encore les Théosophes, ils nous donnent tous un éclairage différent. Et, s'il existe des personnes en quête de vérité qui peuvent passer d'un courant à l'autre, il en est d'autres qui, en revanche, ressentent un jour ce déclic : « *Ça y est : j'ai trouvé !* » Ils sont, par exemple, sensibles aux réponses apportées par les Mormons, ou bien ils sont très impressionnés par tel ou tel orateur maîtrisant l'art d'entrer en contact avec les gens de son époque. Ce fut le cas pour moi avec Alan Watts[1] : étudiant sous sa direction, cherchant en vain dans la philosophie tout ce qui pouvait s'apparenter à la Vérité, j'ai été extrêmement impressionné par cet orateur. Alors que la philosophie occidentale m'ennuyait beaucoup, j'ai réalisé d'un seul coup, lors d'une de ses conférences sur le Bouddhisme Zen, que la solution pouvait se trouver là ! Parce que le bouddhisme Zen n'est pas une philosophie, parce que le Bouddhisme Zen, ce sont les choses telles qu'elles sont. Le Bouddhisme Zen, c'est « *ça* ».

Avec le recul des années, il apparait en réalité que ce pauvre garçon était tout simplement un homme très intelligent, très en phase avec la façon dont les gens pouvaient penser. Ayant emprunté cette voie plutôt qu'une autre, il l'aura suivie jusqu'au bout en en faisant sa carrière, gagnant au passage beaucoup d'argent et attirant ça et là de nombreux disciples. Mais si beaucoup de ses dires étaient vrais, en particulier ceux traitant des aspects négatifs responsables du dysfonctionnement de la civilisation contemporaine, ses

---

[1] **Alan** Wilson **Watts** (1915-**1973**, 58 ans) est un écrivain et conférencier anglo-américain autodidacte, auteur de nombreux livres et articles sur la spiritualité, les religions et philosophies d'Orient et d'Occident (bouddhisme Zen, taoïsme, christianisme, hindouisme). Chroniqueur de radio et de télévision réputé en Californie, intéressé par les nouvelles tendances apparaissant en Occident à son époque, il se fit l'apôtre d'un certain changement des mentalités quant à la société, la nature, les styles de vie et l'esthétique, et est considéré comme l'un des pères de la contre-culture aux États-Unis. (W)

enseignements n'étaient en définitive qu'un canevas où quelques vérités se retrouvaient noyées dans le flot de ses opinions personnelles. Et par cette construction mensongère, il aura dévasté beaucoup d'âmes, à commencer par la sienne.

Mais l'Orthodoxie n'est pas comme l'un de ces courants ou systèmes de pensée ; ce n'est pas un courant parmi tant d'autres. Ce qui en étonne plus d'un, surtout chez les nouveaux convertis : « *Pourquoi n'ai-je jamais entendu parler de l'Orthodoxie avant ? Pourquoi n'en parle-t-on jamais à la télévision ou à la radio ? Pourquoi les journaux n'en parlent-ils jamais* ? Aussi, quand nous tombons sur un article qui parle de l'Orthodoxie, ce qui est dit de l'Orthodoxie est généralement adapté aux lecteurs. On en parle comme d'une secte plutôt colorée, différente des Mormons ou des Adventistes du septième jour. Nous pouvons, par exemple, lire ce genre de descriptions de l'office de Pâques : « *Au milieu d'un nuage d'encens, il y avait de longues soutanes et de longues barbes* ». Dans ces articles, l'Orthodoxie n'existe que par son côté exotique, différent de ce qui constitue l'ordinaire américain. Ainsi, les journalistes réduisent-ils l'Orthodoxie à une sorte de philosophie chrétienne principalement caractérisée par son exotisme ! Pourtant, ce n'est pas ça l'Orthodoxie.

Si nous inclinons notre cœur et notre âme vers l'un ou l'autre de ces enseignements, qu'il soit supposé chrétien ou non, nous obtiendrons de cette secte[2] — car il s'agit bien de sectes, catholicisme romain y compris — ce qu'elle estime être une philosophie de vie. Et, pour autant que nous soyons sur la même longueur d'onde, elle saura nous apporter des réponses à de nombreuses questions. Mais notre degré d'acceptation dépend généralement de notre parcours, de notre implication psychologique, de notre niveau d'études… Le déclic, l'affinité avec telle ou telle secte, dépend d'une multitude de facteurs. Mais à partir du moment où nous nous investissons dans la démarche, nous commençons à accepter quoi qu'ils nous enseignent et nous nous formons sur ces bases. Si l'on devait nous demander pourquoi nous croyons, nous ne ferions que répéter ce que nous aurions appris, émerveillant à l'occasion nos interlocuteurs ! Même si, à l'évidence, ces enseignements ne font que tourner en boucle. Ainsi, d'une interprétation des Écritures complètement tirée par les cheveux, notre groupe pourra faire une explication ordinaire d'apparence logique. Par exemple, adressons-nous aux Adventistes du septième

[2] Le mot "**secte**" désigne d'abord un ensemble d'individus plus ou moins important qui s'est détaché d'un enseignement officiel philosophique, religieux ou politique pour créer leur propre doctrine, et qui travaillent à faire valoir et imposer leur point de vue dans le monde. (W)

jour[3] et demandons-leur en quoi ils croient et pourquoi ils y croient. Nous apprendrons que le Commandement concernant le samedi est le plus important de tous les Commandements, que c'est celui qui distingue les *vraies* personnes, la *véritable* Église. Comment en sont-ils arrivés à cette conclusion ? Comment réfutent-ils que le Christ se manifeste toujours le dimanche, le premier jour de la semaine ? N'est-Il pas ressuscité des morts un dimanche, tôt le matin (Luc 24:22) ? Comment se fait-il donc que l'Église n'a pas cru au samedi pendant deux mille ans ? Allant jusqu'à créer une sorte de tradition totalement fictive, ils nous répondront que les Adventistes et autres croyants du septième jour ont toujours existé au fil des siècles. Cependant, ce qu'ils nous expliqueront restera très éloigné d'une vision globale, sans même parler d'une philosophie. Il ne s'agira, en effet, que d'une vison sectaire.

Une vision sectaire est, comme son étymologie l'indique, une vision coupée, déconnectée de la réalité. La seule réalité dont ils peuvent témoigner est liée à leur interprétation et dès qu'il s'agit d'une question plus complexe, la réponse, bien trop simple, est incapable de satisfaire quiconque aime réfléchir un peu. Comme lorsqu'un argument semble réfuter leur position et qu'ils disent: « *C'est l'oeuvre du démon, c'est Satan* ». Leur interprétation des Écritures étant strictement littérale, ils répondent toujours de manière simpliste sur des sujets foncièrement plus profonds. Aussi, nous faut-il être absolument *canalisés* pour pouvoir accepter leurs réponses et, comme c'est le cas chez tous les sectaires, pour accepter d'appartenir à un tel groupe : un groupe évoluant en marge de la société, gardant son petit point de vue, fuyant les autres au prétexte de se préserver, un groupe avec ses propres écoles, ses hôpitaux ; un groupe pensant être dans la vérité. Mais ce n'est pas ainsi que nous pourrons obtenir une philosophie ou une vision globale nous permettant de comprendre réellement ce qui se passe autour de nous et expliquant, sans faire violence à notre raison, tous ces phénomènes qui nous entourent. Nous ne pourrons jamais aspirer à une certaine hauteur de vue par une interprétation complètement fantaisiste des Écritures. Ce qu'il nous faut, c'est quelque chose de solidement ancré, quelque chose qui, probablement, peinera à convaincre au premier abord mais qui au moins, aura le mérite de respecter *la raison* dont Dieu nous a pourvu.

---

[3] **L'Église Adventiste du Septième Jour**, officiellement organisée en **1860** à Battle Creek dans le Michigan, est une « dénomination » chrétienne née d'un mouvement de « réveil » Le mot « adventiste » vient du latin adventus qui signifie « arrivée », « venue », « avènement », en référence au retour du Christ annoncé par la Bible. « Septième jour » désigne le sabbat (samedi), le septième jour de la semaine, considéré par les adventistes comme le jour biblique de repos et d'adoration. Avec plus de 18 millions de membres, c'est la douzième plus grande organisation religieuse dans le monde et la sixième du point de vue de l'implantation internationale. (W)

Une analyse juste de ce qui nous entoure ne peut pas passer par un raisonnement hyper simpliste qui s'affranchirait de ses adversaires en les regardant comme des personnes dupées ou démoniaques.

Lorsque nous analysons la nature du pouvoir qui investit les idées, les systèmes politiques voire même l'art, nous y trouvons nécessairement un embryon de vérité. Ce qui importe, c'est de savoir distinguer cette vérité et de comprendre jusqu'où cette dernière est corrompue. Car si nous ne savons pas faire la part des choses entre ce qui est vrai et ce qui est faux, nous serons incapables de vivre dans le monde où, en tant que Chrétiens, nous sommes pourtant appelés à vivre. Aussi, devons-nous comprendre que le mode de pensée des sectaires ne fonctionne qu'en dehors de la réalité, qu'entre eux, dans leur coin et qu'il suffit que l'un d'entre eux aille dans le monde et commence à poser des questions pour qu'il perde ses points de vue. La foi sectaire manque d'assurance à la lumière de la Vérité ; elle ne survit que dans l'ombre, à l'abri de la réalité. Telle n'est pas la vision orthodoxe du monde.

De nos jours, les Vrais Chrétiens Orthodoxes sont bien peu nombreux. C'est sûrement la raison pour laquelle Alexandre Schmemann[4] et tous les *modernes*, ceux qui veulent être en phase avec les Catholiques, les Protestants et la pensée contemporaine, disent que nous formons une secte. Cela peut-il être vrai ? Si nous vivions notre Orthodoxie comme, par exemple, un Mormon vit sa foi, en apprenant dogmes et catéchisme dans le but d'exposer un enseignement officiel tout en réduisant le reste à quelque chose de flou, alors oui, nous serions à la merci d'un tel sectarisme. Mais notre foi n'est pas qu'une énumération de dogmes et les questions que pose notre monde ne sauraient être considérées par l'Orthodoxie comme floues, ou bien traitées de manière hyper simpliste. Si c'était le cas, alors oui, l'Orthodoxie ne serait qu'un courant très étroit assimilable à une secte. Or, l'Orthodoxie est l'unique religion de Dieu parce qu'elle ne nie aucune des facultés que Dieu nous a données, au premier rang desquelles se trouve la raison, faculté par laquelle nous comprenons la Vérité. C'est cette même faculté de *raisonner* qui sort l'Orthodoxie de tout ce qui définit une secte.

L'Orthodoxie est unique, véritable et Divine car elle détient la Vérité pour tous ; par elle, les éléments qui constituent notre monde deviennent compréhensibles. Mais, à l'inverse des sectes, l'Orthodoxie n'apporte pas de réponse absolue à toutes les questions ! Aussi,

---

[4] **Alexandre Schmemann** (1921-**1983**, 62 ans) est considéré comme l'un des théologiens orthodoxes les plus importants du XXe siècle. (W)

quand les sectaires répondent instantanément et de manière très simple à n'importe quelle question, nous autres orthodoxes, armés de la Vérité, nous ouvrons notre esprit sans craindre ni les idées (sciences, philosophie) ni les personnes (écrivains, artistes). Avec les sectaires, il est impossible de débattre des réponses ; nous autres orthodoxes, nous cherchons à examiner le monde qui nous entoure. Nous tâchons d'en retirer ce qui est positif, de voir comment telle ou telle chose peut nous servir ou, au contraire, nous desservir.

Prenons par exemple une situation, un phénomène qui incite au péché. Quand les sectaires, méfiants, s'écrient : « *C'est le Diable, il faut s'en débarrasser* », les orthodoxes, tout en lui tournant le dos, évitant de s'exposer inutilement à la tentation, s'attachent à comprendre pourquoi et comment ce phénomène opère. Ainsi pouvons-nous définir l'ouverture d'esprit caractéristique des orthodoxes. Et quand bien même, malgré cette ouverture, certaines réponses ne sont ni immédiates ni évidentes, il faut s'efforcer d'analyser sans relâche ce qui se passe ; certains évènements ne peuvent s'expliquer instantanément sur la seule base de la connaissance de Dieu, de la Sainte Trinité et de l'enseignement de l'Église.

S'il est caractéristique de définir notre époque actuelle comme étant une époque post-chrétienne, il est tout aussi vrai de la définir comme étant une époque post-philosophique, car le temps où la philosophie était très vivante en Occident est désormais révolu. Selon Kireïevski[5], un écrivain russe du XIX^e^ siècle, la philosophie est *le* courant principal de la pensée européenne jusqu'au début du XIX^e^, car ce que les philosophes pensaient était suffisamment stimulant et recherché pour intéresser le plus grand nombre. Il suffisait en effet de quelques années pour que tout un peuple s'approprie ce qui pouvait germer dans l'intimité d'une étude perdue au coeur d'une petite ville allemande. Pourtant, au milieu du XIXe siècle, après avoir détruit notre

[5] **Ivan** Vassiliévitch **Kireïevski** (1806-**1856**, 50 ans) est un philosophe, critique littéraire et journaliste russe. (W)

rapport *au dehors* avec les idées de Hume[6] (†1776) et de Berkeley[7] (†1753), la philosophie arrive à court d'arguments. À partir de là, recherchant sur quoi asseoir son autorité, la philosophie s'accroche aux théories de Kant[8] pour qui l'individu — l'individu et son univers propre — est la seule chose qui soit. Selon Kant, nous ne savons rien des choses, nous ne connaissons rien de l'au-delà, mais nous savons en revanche que *nous sommes* et que par là, nous donnons sens à l'univers. Seulement, cela ouvre la voie à un subjectivisme très dangereux, car dans ce système, il n'y a plus de place pour la Vérité ; ne reste plus qu'une approche très conventionnelle des choses. Puis, prenant la suite de Kant, des personnes *brillantes* comme Fichte[9] (†1814) et Max Stirner[10] (†1856) commencent à affirmer qu'il n'y a rien dans le monde, à part *moi* ; le « *je* » prends désormais toute la place. En s'écriant : « *Je suis seul dans l'univers, piétinant le tombeau de l'humanité* », Stirner souligne la conclusion logique de tous ceux qui, ayant libéré la pensée de toute contrainte, décident de l'emploi et de la finalité de leurs théories. En réalité, réfléchir et décider en dehors de tout fondement traditionnel reste le meilleur moyen de botter en touche. À partir de là, selon Kireïevski, la politique prend le pas sur la

---

[6] Voir la note complète note 2 du Chap. 10 (W)

[7] **George Berkeley** (1685-**1753**, 67 ans) est un philosophe et évêque anglican irlandais. Son principal apport à la philosophie fut la défense de l'immatérialisme, résumé par la formule *esse est percipi aut percipere* : être, c'est être perçu ou percevoir. Pour Berkeley, les choses qui n'ont pas la faculté de penser (les « idées ») sont perçues et c'est l'esprit (humain ou divin) qui les perçoit. La théorie de Berkeley montre que les individus peuvent seulement connaître les sensations et les idées des objets, non les abstractions comme la matière ou les entités générales. Selon Berkeley, les objets extérieurs n'ont pas d'existence propre et n'existent qu'en étant perçus par un esprit. (W)

[8] **Emmanuel Kant** (1724-**1804**, 79 ans), est un philosophe allemand, fondateur du criticisme et de la doctrine dite *idéalisme transcendantal*. (W)

[9] **Johann** Gottlieb **Fichte** (1762-**1814**, 51 ans) est un philosophe allemand du XIXe siècle. Il fut un des fondateurs du mouvement philosophique connu sous le nom d'idéalisme allemand, qui tira son origine des écrits théoriques et éthiques d'Emmanuel Kant. Fichte se demande comment la liberté inconditionnée qu'il revendique pour le « *Moi absolu* » peut se concilier avec la limitation que lui impose la dynamique de l'univers extérieur. Pour que le moi puisse se poser comme réalité totale et infinie, « *il faut que la contradiction soit levée par la synthèse des termes en apparence contradictoires en montrant que chacun d'eux est vrai sous un certain aspect* ». (W)

[10] Johann Kaspar Schmidt dit **Max Stirner** (1806-**1856**, 49 ans) est un philosophe allemand appartenant aux Jeunes hégéliens, considéré comme un des précurseurs de l'existentialisme et de l'anarchisme individualiste. Il est l'auteur, en 1844, de *L'Unique et sa propriété*, livre qui connaît un grand retentissement à sa sortie, avant de tomber assez vite dans l'oubli. Sa philosophie est un réquisitoire contre toutes les puissances supérieures auxquelles on aliène son *moi*, et Stirner vise principalement l'Esprit hégélien, l'Homme feuerbachien et la Révolution socialiste. Stirner exhorte chacun à s'approprier ce qui est en son pouvoir, indépendamment des diverses forces d'oppression extérieures au *moi*. (W)

philosophie en tant que courant principal de la pensée européenne. Ainsi, depuis la Révolution française et principalement après 1848, tous les évènements marquant de l'histoire européenne et mondiale sont intimement liés à l'avancement de l'idée philosophico-politique de révolution que nous aborderons tout au long de ce livre.

Aussi, celui qui veut accéder à une compréhension orthodoxe, loin de fuir et de s'isoler, doit-il plutôt regarder les évènements qui l'entourent avec une âme et un esprit ouverts, s'attachant à faire la part des choses pour en comprendre les rouages. Et, considérant que l'âge de la philosophie est révolu et que nos conceptions ne se rattachent désormais plus qu'à leur aspect pratique, il importe de s'y atteler au plus tôt ! À cet égard, il est surprenant de constater combien, même dans les universités, cette capacité de réflexion est délaissée devant l'absence de plus en plus manifeste de critères objectifs ! Car si, dans le monde artistique, la critique n'est plus qu'une excuse servant à justifier les goûts subjectifs, dans le monde universitaire, les nouvelles croyances philosophiques et autres idées très dangereuses ne sont plus présentées comme telles, comme des vérités propres dont nous pourrions aisément démêler le vrai du faux ; elles sont présentées d'une toute autre manière.

Pour illustrer ce propos, nous pouvons prendre l'exemple d'une personne faisant des expériences avec les drogues et qui nous dit : « *Je lève le voile sur de nouveaux domaines de la réalité. Es-tu contre de nouveaux domaines de la réalité ? Es-tu opposé à la partie la plus profonde de l'esprit ?* »[11] Que pouvons-nous alors répondre ? Parce qu'à l'évidence, ce n'est pas d'une nouvelle vérité dont veut nous parler cette personne, auquel cas nous pourrions simplement la contredire. Non, tout ce que cette personne a à nous offrir, c'est uniquement une nouvelle perspective. Il faut donc se poser, réfléchir et se demander ce que cela signifie : quelle est cette partie la plus profonde de l'esprit ? Qui s'y trouve ? Que s'y passe-t-il ? Pour répondre à cette personne, nous devons être en mesure d'évaluer ce qui se cache derrière ce genre d'affirmation. Imaginons qu'une autre personne vienne nous trouver et nous demande : « *Faut-il arrêter cela ou continuer* ? » Si nous répondons par la négative, sans argument, sans réflexion, il ne sera probablement pas convaincu, parce que quelqu'un d'autre pourra par ailleurs lui donner une excuse très plausible. Alors qu'à la lumière de notre philosophie de vie et de ce qui nous anime, il nous sera plus facile de lui expliquer *pourquoi* ces expériences ne sont pas justes et où elles peuvent l'entraîner.

---

[11] Curieusement, les Saints Pères nous parlent aussi de la partie la plus profonde de l'esprit… (NdA)

De la même manière, les idées philosophiques s'infiltrent dans toutes sortes d'avancées scientifiques, comme par exemple, celle de l'Évolution. Là, c'est sûr, nous n'obtiendrons pas de réponse immédiate ! C'est une question très compliquée. Un sectaire dira : « *C'est contre la Genèse, c'est contre l'interprétation littérale* », argument facile à démonter tant l'interprétation strictement littérale de la Genèse, comme la souhaitent les sectaires, aboutit nécessairement à des absurdités ridicules. Il y a aussi cette idée qui veut que nous soyons en mesure de gouverner notre propre avenir ainsi que celui de nos enfants, comme lorsque nous déterminons leur sexe dans des éprouvettes ou lorsque nous leur donnons le cerveau d'Einstein… Nous devons savoir si cela est juste ou non. Nous devons comprendre ce qui se passe et sur quelles bases le critiquer. Nous devons aussi nous attacher à comprendre les rouages du monde politique, notamment dans nos sociétés libres où les gens peuvent voter. Nous devons nous interroger sur la valeur du droit de vote et sur ce qui se trame dans les coulisses de la politique. Devons-nous y participer ? Est-ce utile ? Bien ? Mal ? Enfin, il est utile de s'interroger sur l'art et la musique parce qu'ils sont aussi peu anodins qu'ils sont omniprésents dans notre société. Il subsiste en arrière plan toute une philosophie qu'il va falloir décortiquer pour comprendre comment ces choses agissent sur nous.

Évoquons maintenant ce magazine, *La Pure Vérité* [12], dans lequel nous pouvons lire ces lignes d'Armstrong, son fondateur :

> « C'est la pure vérité. J'ai découvert la pure vérité qui était cachée pendant deux mille ans. Je l'ai découverte assis à mon étude, en y réfléchissant à fond — et personne d'autre n'y réfléchit autant que moi. Et là voilà, elle se trouve juste là, toute pure, toute simple. »

Même si tous ne sont pas ses disciples, des millions de personnes l'écoutent, et malgré toutes les niaiseries qu'il expose, beaucoup d'autres le suivent. Oui, malgré son analyse extrêmement subjective, beaucoup de gens le prennent très au sérieux et pensent que cela donne beaucoup de sens à leurs propres réflexions. Car même s'il est écrit dans l'Évangile que le Christ est ressuscité *tôt le premier jour de la semaine*, Armstrong nous dira que le Christ est mort un mercredi et qu'il est ressuscité le samedi. Et il pourra tout nous expliquer : comment ce n'était pas vraiment vendredi, mais mercredi, et comment

[12] *The Plain Truth* est un mensuel gratuit édité à partir de 1934 et pendant plus de 50 ans par **Herbert** W. **Armstrong** (1892–**1986**, 93 ans), qui est le fondateur, entre autres, de l'Église Universelle de Dieu et un pionnier de l'évangélisation par la radio dès 1934. (W)(W)

comptabiliser trois jours ; non pas *le troisième jour*, mais bien trois jours, à savoir soixante-douze heures. Le problème, et c'est pourquoi il est important de se doter d'un solide discernement, c'est qu'il mélange toutes ses déductions fantastiques à toutes sortes de choses vraies. Ainsi, les Adventistes du septième jour, probablement parce qu'ils ont une vision très similaire, se tournent-ils volontiers vers lui, se faisant l'écho d'absurdités comme la théorie du siècle manquant. Selon eux, selon Armstrong, trente ans après la résurrection du Christ, est advenu ce qu'ils appellent *le siècle manquant*, siècle pendant lequel la vérité s'évanouit soudainement, pour ne réapparaitre que deux mille ans plus tard, au profit de gens comme Armstrong.

En ce qui nous concerne, le cours des évènements ne peut pas se résumer à une simple analyse en deux dimensions. C'est pourquoi, avant toute chose, nous devons connaître l'histoire du monde et par quelles forces il a été façonné. Pour le coup, cela reste très simple, très binaire. Cela se joue entre deux adversaires : nous avons Dieu d'un côté, le diable de l'autre. Et l'homme, le coeur de l'homme, est le champ de bataille sur lequel se déroulent les combats. Aujourd'hui, l'Histoire voit s'élever puis choir les puissants, elle s'écrit sous la tyrannie ou dans des paradis démocratiques, elle témoigne des guerres où triomphe aussi bien la justice que l'injustice ; notre Histoire se déroule avec son lot de crimes et de sauvagerie sous la plume d'historiens bien incapables d'y déceler le moindre sens. Ce qui revient à dire que l'Histoire ne serait rien d'autre qu'une succession d'évènements fortuits sans signification ? Nous aurons l'occasion de démontrer que ce n'est pas le cas.

Quand nous lisons l'Ancien Testament, nous découvrons une histoire remarquable, dépassant celle de n'importe quel pays. Au fil des pages, il apparaît clairement que l'histoire du peuple d'Israel, du peuple élu, dépend totalement de son attachement à Dieu et à ses Commandements ou au contraire, de son éloignement et de son relâchement. Ce qu'illustre parfaitement l'épisode des quarante années passées au désert où le peuple d'Israel vit toutes sortes d'aventures tant il oscille entre sa croyance sincère en Dieu et le rejet de ce Dernier. Lorsque Moise revient vers son peuple, quelques jours après avoir gravi la montagne d'où il reçut les Commandements, il le trouve en train d'adorer le veau d'or… C'est cette labilité, cette hésitation, qui constitue l'histoire d'Israel. Suivre Dieu, se détourner de Dieu…

La venue du Christ sur terre marque le début du Nouveau Testament ; l'histoire d'Israël devient l'histoire de l'Église, l'histoire du nouvel Israël. Elle s'écrit désormais par ces

peuples qui adhèrent à l'Église comme par ceux qui s'en éloignent ou bien qui luttent contre elle. À compter de cet instant, l'histoire du monde n'a de sens que si nous comprenons qu'un plan est en cours, et que ce plan Divin n'a d'autre but que le salut de l'homme. Nous devrons donc acquérir une compréhension claire du Christianisme, de l'Orthodoxie et du salut pour comprendre comment ce plan se manifeste à travers notre histoire contemporaine.

Durant le premier millénaire de notre ère, l'histoire de l'humanité se confond avec celle de la propagation de l'Évangile. Si certains peuples furent particulièrement réceptifs, notamment les plus simples, d'autres le furent beaucoup moins, à l'image de ces peuples d'Orient, plus sophistiqués, plus philosophiques, qui bénéficiaient déjà d'un fort ancrage religieux. Cette propagation fut marquée par les tentations, les hérésies, semblables à l'ivraie semée par le diable pour contrarier les gens et les éloigner de la vérité. Aussi, les Conciles Œcuméniques et les écrits des Saints Pères furent-ils précieux pour choisir la bonne approche. Les enseignements erronés et les idées dangereuses furent condamnés par l'Église et les personnes qui s'accrochaient à ces erreurs, déclarées anathèmes, en sortaient. Les hérésies ont donc toujours jalonné son histoire, mais l'Église est bien cette matrice principale qui aura survécu jusqu'à nos jours, alors même qu'elle vît parfois sa population fortement réduite. En réalité, l'Église n'a jamais cessé d'exister et pendant le premier millénaire, elle représentait même la croyance dominante chez tous les peuples, de Byzance à la Grande-Bretagne. Jusqu'à ce que survienne un évènement majeur, déterminant pour l'histoire des mille années à venir.

Pour un observateur objectif, l'Orthodoxie n'est qu'un point de vue parmi tant d'autres, une approche volontiers minoritaire allant à l'encontre de l'esprit du temps. C'est la raison pour laquelle des personnes comme Alexandre Schmemann essayent de mettre l'Orthodoxie au goût du jour, de la ramener dans le courant dominant, pensant ainsi lui offrir plus de respectabilité. Mais l'Orthodoxie est véritablement d'un autre âge, elle ne saurait s'intégrer à un quelconque pluralisme, elle ne présente pas ce je-ne-sais-quoi qui fait qu'un membre d'une autre confession s'y sente un peu comme chez lui. En d'autres termes, alors qu'il existe de nombreuses religions qui, mieux adaptées à l'air du temps, semblent beaucoup plus pertinentes, l'Orthodoxie, elle, n'a rien de crédible aux yeux du monde. C'est ce qui explique pourquoi un Catholique s'entendra plus avec un Luthérien, un Baptiste voire même un Fondamentaliste qu'avec un véritable Orthodoxe. Ils ont beaucoup plus de choses en commun. À cet égard,

Kalomiros[13] a raison de préciser que ce qui distingue l'Orthodoxie, ce qui l'oppose aux courants occidentaux, c'est que ces derniers ont tous le même fond, la même origine. Et même s'ils s'opposent parfois les uns aux autres, ils résistent néanmoins ensemble parce qu'ils sont formés à partir d'une même mentalité : la mentalité occidentale.

Autrefois, pourtant, la mentalité occidentale était orthodoxe et elle le fut jusqu'à cet élément majeur que je viens d'évoquer ; elle le fut jusqu'au schisme de l'Église de Rome en 1054. À la suite de quoi, quand nous examinons l'histoire de l'Occident de ces mille dernières années, rien n'indique qu'elle ait été un tant soit peu en contact avec l'Orthodoxie. Quand nous nous intéressons à l'art, nous retrouvons bien des vestiges du style iconographique, en particulier en Italie (où ce style disparaît d'ailleurs bien vite), mais surtout, nous réalisons combien l'art occidental est autonome, aussi hermétique à la Tradition que résolument incompris des fidèles orthodoxes. Puis, nous attardant sur le développement de la musique occidentale, au regard des canons de l'Orthodoxie, il nous est impossible de définir comme de la musique religieuse ce qui fut pourtant composé dans un but sacré. Enfin, quand nous analysons le cours de l'histoire, la montée et la chute des nations, les principes de monarchie et de démocratie, toutes les différentes institutions politiques ainsi que le rôle de la philosophie occidentale, nous ne trouvons aucun point commun entre toutes ces manifestations et l'Orthodoxie. Comment pouvons-nous donc comprendre toutes ces choses, ces mille années de vie occidentale, d'un point de vue orthodoxe ? Que se trame-t-il en arrière plan ?

Cherchant à expliquer les évènements actuels, nombreux sont ceux qui remontent à la période des Lumières, à la Révolution française. D'autres remontent à ce qui semble être le début de l'époque moderne, le temps des sciences ou à la Renaissance voire à l'épisode de la Réforme. Ceux qui réfléchissent plus avant remontent encore plus loin et s'aperçoivent que même à la fin du Moyen Âge, de nombreux courants et anomalies s'éloignaient déjà de la doctrine catholique et de la scolastique du XIII^{e} siècle. En réalité, nous devons aller encore plus loin. En remontant jusqu'au XIII^{e} siècle ou même jusqu'au au XII^{e}, nous y voyons déjà des choses complètement étrangères à l'Orthodoxie : à cette époque, les penseurs scolastiques diffèrent complètement des théologiens orthodoxes et l'art, en devenant *populaire*, se dévêt radicalement des atours de

[13] **Alexandre Kalomiros** (1931-**1990**, 69 ans) est un médecin grec, chrétien évolutionniste. Il est l'interlocuteur de Père Seraphim sur une passe d'armes traitant de l'Évolution reprise dans l'ouvrage de ce dernier, *Genèse, création et premier homme* (p. 141) (la lettre date de **1974**). (NdT)

la Tradition. Quand nous regardons, par exemple, les peintures de Giotto[14], nous constatons que les principes par lesquels il peint sont totalement étrangers à la réalité. Pourtant Giotto, un artiste certes de la plus pure tradition occidentale, est néanmoins reconnu pour le caractère plutôt primitif de ses œuvres et pour sa proximité avec la tradition byzantine. Mais lorsqu'il peint, et notamment lorsqu'il peint François d'Assise, il introduit des éléments dramatiques, pittoresques voire doucereux qui feront dire à n'importe quel iconographe qui se respecte : « *Ce n'est pas sérieux, c'est très profane, très populaire* ». Et ceci pourrait n'être qu'une anecdote si le manque de rigueur de Giotto ne l'avait pas rendu totalement étranger aux icônes orthodoxes.





Enfin, il en va de même pour les saints parce que ceux que nous appelons *les saints de l'occident* sont déjà très différents des saints orthodoxes. Quelque chose s'est effectivement passé ; la machine est en marche. Ainsi, aurons-nous l'occasion d'aborder le thème de la sainteté, à la lumière de la Tradition et des conséquences du schisme.

[14] Giotto di Bondone, dit **Giotto** (1267-**1337**, 70 ans) est un peintre, sculpteur et architecte florentin dont les œuvres sont à l'origine du renouveau de la peinture occidentale. C'est l'influence de sa peinture qui va provoquer le vaste mouvement général de la Renaissance à partir du siècle suivant. En cette fin du Moyen Âge, Giotto est le premier artiste dont la pensée et la nouvelle vision du monde aidèrent à construire ce mouvement, l'humanisme, qui place l'homme au centre de l'univers et le rend maître de son propre destin. (W) Voir l'icône de François d'Assise recevant les stigmates : (W)

Avant de débuter cette série de chapitres consacrés à l'histoire intellectuelle des temps modernes, il est important de rappeler que le but de cette étude n'est pas simplement de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux ; il ne s'agit pas de se débarrasser rapidement de ce qui est faux pour mieux garder ce qui est vrai. L'objet même de ce travail est en effet une étude de ce qui est faux ! À l'évidence, si certains courants comme la scolastique de Thomas d'Aquin, l'art médiéval ou l'art de la Renaissance nous semblent à juste titre plus chrétiens que ceux qui animent notre monde contemporain, ils ne s'écartent toutefois pas moins de l'Orthodoxie. Il est donc primordial de s'interroger sur la formation de tel ou tel courant comme il est primordial de comprendre en quoi ces derniers se sont éloignés de la Vérité. En parvenant à cette compréhension, non seulement aurons-nous une idée de ce qui se passe autour de nous, nous pourrons également appréhender plus facilement la structure intellectuelle contre laquelle nous nous battons.

Nous n'évoquerons pas à proprement parler une histoire des courants intellectuels. Plutôt, nous tenterons une synthèse des tendances et des mouvements dont la signification historique est symptomatique de l'esprit du temps et oriente les développements futurs. Nous essaierons de distinguer les points essentiels des points accessoires — à savoir les traits caractéristiques de cette philosophie sous-jacente qui perdurent d'âge en âge —, des autres points de vue dépendant simplement d'évènements passagers. Par exemple, nous ne nous attarderons pas sur le fait que certains spirituels franciscains pensaient que Frédéric II était l'Antéchrist ou que la fin du monde fut prévue en 1260, ou encore que William Miller, au XIX^{e} siècle, pensait que la fin du monde se produirait tel jour de 1844. En revanche, en analysant l'approche millénariste[15] sous-tendant ces points de vue très naïfs, nous affinerons immanquablement le regard que nous posons aujourd'hui sur notre monde.

[15] ou *millénaristes*. Chiliasme, du grec *khilias* (mille) : Doctrine de ceux qui pensaient qu'après le jugement universel, les prédestinés demeureraient mille ans sur la terre et y jouiraient de toutes sortes de plaisirs. (NdT)

2. LE MOYEN ÂGE

Ne s'appliquant qu'à l'Occident, le terme même de Moyen Âge est déjà fort caractéristique. En effet, toutes les autres civilisations, qu'elles soient chrétiennes ou non, n'ont connu que deux périodes : une ancienne et une moderne. Auparavant, l'Empire Byzantin (330-1453), la Russie (988) et les civilisations Chinoises ou Indiennes, pour ne citer que ces exemples, étaient gouvernés selon une philosophie, des traditions et une vision du monde qui leur étaient propres. Aujourd'hui, ce qui forgeait alors leur identité a été complètement submergé par l'Occident. Et à l'image d'une prise de pouvoir, cela ne s'est pas fait sur une longue période, cela s'est produit de manière brutale.

S'étendant en Occident du Ve au XVe siècle, le Moyen Âge représente bien cette longue transition entre l'antiquité, c'est-à-dire l'antiquité chrétienne, et l'époque moderne. Aujourd'hui, toutes les civilisations ont été submergées par l'Occident et si la philosophie occidentale domine désormais le monde entier, aucune autre philosophie, hormis la philosophie de l'Orthodoxie, n'est en mesure de lui résister. Dès lors que nous réalisons que notre histoire contemporaine est fondamentalement liée au schisme de l'Église de Rome, l'histoire de l'Occident devient un tout logique et cohérent : les vues qui gouvernent aujourd'hui l'humanité sont le résultat direct des vues du XIIIe siècle. Aussi, l'étude des évènements et des changements intervenus au cours des neuf cents dernières années, notamment ceux qui survinrent entre le XIIe et le XIIIe siècles, est-elle capitale pour comprendre la pensée actuelle ainsi que la manière dont elle s'est développée à partir de l'Orthodoxie.

Le schisme, 1054

Les écrits de Kireïevski sur le schisme ont ceci d'éloquent que ce dernier connaît parfaitement les deux côtés de la situation. Occidental aguerri, ayant étudié en Allemagne avec les philosophes les plus évolués comme Hegel et Schelling, Kireïevski est profondément imprégné de l'esprit occidental jusqu'à sa conversion à l'Orthodoxie. Devant l'incompatibilité des pensées occidentale et orthodoxe, il s'efforcera de définir en quoi ces pensées sont si différentes l'une de l'autre. Pour Kireïevski, si Rome a toujours appartenu à l'Église universelle du Christ[1], il convient de noter que :

> « Chaque patriarcat, chaque clan, chaque pays du monde chrétien n'a jamais cessé de préserver ses caractéristiques propres tout en participant à l'unité commune de l'Église. Chaque peuple, en raison de circonstances locales, claniques ou historiques, a développé en son sein les traits caractéristiques de sa psychologie, de sorte qu'il est tout à fait naturel que, dans sa vie spirituelle et dans les écrits de ses théologiens, ce peuple reste attaché à ces mêmes caractéristiques, à cette même particularité, bien qu'il reste éclairé par une conscience supérieure. Ainsi, les écrivains théologiens de la terre syrienne s'intéressaient principalement à la vie intérieure, contemplative et détachée de ce monde. Les théologiens romains, eux, s'intéressaient particulièrement aux aspects pratiques ainsi qu'à l'interrelation logique des concepts. Et les écrivains spirituels d'un Empire Byzantin illuminé, plus que tous les autres, s'intéressaient au rapport entre le christianisme et les toutes les sciences qui fleurissaient. » [2]Puis, parlant plus spécifiquement de l'Occident :
>
> « Il semble que le trait distinctif de l'esprit romain soit précisément la conviction que le rationalisme extérieur l'emporte sur l'essence intérieure des choses. Parmi tous les traits de l'homme romain et les méandres dans lesquels évoluent son intellect et son âme, nous ne voyons qu'un seul trait commun : l'ordre extérieur de ses conceptions logiques est pour lui plus réel que la réalité elle-même ; l'équilibre intérieur de son existence n'est connu de lui qu'au travers de l'équilibre de ses conceptions rationnelles ou de sa routine extérieure. »

---

[1] Au cours des premiers siècles, le Patriarcat romain était un patriarcat orthodoxe tout à fait légitime jouissant même de la primauté d'honneur. Ce qui ne signifie pas que le patriarche de Rome fut une sorte de Pape mais plutôt le chef parmi ses égaux. (NdT)

[2] Réf. introuvable. Cette citations d'Ivan Kireïevski et celles qui suivent sont toutes tirées d'une compilation rédigée en Russe : *Les œuvres complètes d'Ivan Kireïevski* (1911), vol. 1 & vol. 2 (NT)

Il parle ensuite du Bienheureux Augustin (✝430) :

> « Augustin d'Hippone est le seul Père de l'Église, ancien ou moderne, qui a manifesté un tel amour pour la déduction logique des vérités. Certaines de ses œuvres sont, pour ainsi dire, une suite de syllogismes soudés tel du métal, inséparablement joints les uns à la suite des autres. Peut-être est-ce à cause de cela qu'il s'est parfois trop emporté, ne remarquant pas le côté unilatéral de cette pensée en raison de son ordre extérieur. À tel point que dans les dernières années de sa vie, il a lui-même réfuté par écrit certaines de ses déclarations antérieures. » [3]

À l'évidence, si Augustin s'est égaré sur la question du libre arbitre, c'est parce qu'il a surestimé l'action de la Grâce à l'endroit de sa conversion au détriment de l'enseignement des Saints Pères sur cette question. Saint Jean Cassien (✝435), qui lui était contemporain, a su lui apprécier toute la valeur de cet enseignement pour le transmettre à son tour. Kireïevski poursuit :

> « Parce que l'attachement particulier de l'esprit romain à l'interrelation logique des concepts n'était pas sans danger pour les théologiens romains, même lorsque l'Église romaine était encore une partie vivante de l'Église œcuménique, lorsque la conscience commune de l'ensemble du monde orthodoxe restreignait chez les uns et les autres leurs caractéristiques propres dans un équilibre légitime, l'on comprend mieux qu'à la suite de la séparation de Rome avec l'Église orthodoxe, ce trait particulier soit devenu décisif et dominant dans la nature des enseignements des théologiens romains. Il se peut même que cet attachement à la rationalité, cette inclination excessive vers la pensée extérieure des concepts, fut l'une des principales raisons de la chute même de Rome. En tout état de cause, le prétexte de la chute ne fait pas l'objet d'un doute. L'Église latine a ajouté un dogme au symbole originel de la foi, le Credo, un ajout contraire à la tradition ancienne de la conscience commune de l'Église et qui était justifié uniquement par les déductions logiques des théologiens occidentaux.
>
> « Nous comprenons très bien pourquoi les théologiens occidentaux, avec cet attachement à la logique, ne pouvaient voir l'unité de l'Église autrement que par l'unité extérieure de l'épiscopat. »

Puis Kireïevski illustre son propos par un autre point :

> « Et cela explique également pourquoi ils pouvaient attribuer une valeur essentielle aux actions extérieures d'un homme ; pourquoi, lorsqu'une âme était préparée intérieurement mais ne présentait pas suffisamment d'actions, ils ne pouvaient concevoir d'autre moyen pour son salut qu'une période définie de purgatoire ;

[3] Kireïevski, cité dans *The Orthodox Word*, n° 79, p. 69 (Nous traduisons)

> pourquoi, finalement, ils pouvaient attribuer à certains hommes un tel excès d'actes méritoires qu'ils pouvaient les redistribuer à d'autres qui en étaient insuffisamment pourvus. »

Kireïevski nous parle ici du système latin des indulgences et des oeuvres surérogatoires des saints qui se capitalisent comme dans une banque des bonnes actions : si certaines personnes en accumulent plus que nécessaire pour leur salut, ces dernières sont offertes à la multitude. Le Pape les redistribue alors de manière canonique.

L'Église romaine s'est séparée de l'Église orientale en remplaçant des dogmes existant dans la tradition d'un Christianisme millénaire par d'autres dogmes résultant de simples déductions logiques. Ainsi, lorsque Rome se sépara de l'Église œcuménique, le Christianisme occidental reçut en soi l'embryon de ce principe qui était le trait commun de l'ensemble du développement gréco-païen : le principe du rationalisme. Le résultat fut le Moyen Âge et la scolastique définie par Kireïevski comme

> « un jeu de conceptions aussi interminable que lassant durant sept cents ans. Ce kaléidoscope inutile de catégories abstraites tournoyant sans cesse devant les yeux de la raison devait inévitablement produire un aveuglement général à l'égard de ces convictions vivantes qui dépassent la sphère de la raison et de la logique. Parce qu'un homme ne parvient pas aux convictions par la voie des syllogismes et c'est d'ailleurs l'effet inverse qui se produit lorsqu'il s'efforce de fonder ses convictions sur des déductions syllogistiques : il ne peut que déformer ce qu'il y a de vrai dans ces conceptions, s'il ne l'annule pas complètement. Ainsi, l'Église latine, déjà au IXe siècle, sema en elle le germe inévitable de la Réforme qui placera quelques siècles plus tard cette même Église devant le jugement de cette même raison logique que l'Église romaine a exalté. Déjà, n'importe quel sage aurait pu voir Luther derrière le pape Nicolas Ier (*il excommunia Saint Photius en prétendant être à la tête de l'Église au sens postérieur du papisme*) de la même manière que les catholiques romains disaient qu'un penseur du XVIe siècle pouvait prévoir derrière Luther les rationalistes protestants du XIXe. »

> « L'Église romaine s'est éloignée de la vérité uniquement parce qu'elle souhaitait introduire dans la foi de nouveaux dogmes inconnus de la tradition de l'Église et engendrés par les conclusions accidentelles de la logique occidentale. A partir de là s'est développée la philosophie scolastique dans le cadre de la foi puis, une réforme de la foi et enfin une philosophie en dehors de la foi. Les premiers rationalistes furent les scolastiques ; on pourrait dire que le IXe siècle et les derniers rationalistes sont les hégéliens de leur époque ; on pourrait dire que l'Europe du XIXe siècle a achevé le cycle d'un développement commencé au IXe. »

Cela nous donne une vue très précise et en même temps une explication très plausible du mécanisme par lequel Rome quitte l'Église et développe ensuite toute cette approche aussi moderne que mondaine tellement contraire à l'Orthodoxie. Aller plus loin dans la réflexion et tenter de trouver des raisons encore plus profondes nous sera très difficile. Le diable, qui est constamment à l'œuvre, délaissant par exemple la mentalité égyptienne monophysite ou encore la mentalité arménienne, aura trouvé dans la mentalité romaine l'imparable instrument de son apostasie. La mentalité romaine fut en effet celle qui s'y prêtait le mieux : dépourvue de l'Orthodoxie, désormais libre de se développer selon ses propres principes, elle deviendra la source d'une toute nouvelle philosophie capable de submerger le monde. Et c'est finalement bien ce que la mentalité romaine aura fait jusqu'à ce jour.

Ainsi, dès 1054, quand les excommunications de Rome et de Constantinople donnent au schisme un caractère définitif, la logique romaine se place au-dessus de l'unité de l'Église ; elle se place au-dessus de la conscience de l'Église. À partir de cet instant, ce n'est plus le Saint-Esprit qui guide l'église de Rome — il a toujours guidé l'Église —, c'est une autorité extérieure, le Pape, qui la dirige. Et les historiens occidentaux eux-mêmes expliquent clairement qu'à cette époque, quelque chose de nouveau s'instille dans l'Église latine. Car si les conflits temporaires entre l'Est et l'Ouest ont de tout temps existé, comme entre Saint Photius et le pape Nicolas Ier ou comme avec Charlemagne créant un empire rival en Occident, leurs excommunications finissaient toujours par être levées. D'ailleurs, ce n'est guère avant le XIe siècle que ces éloignements prirent la forme d'une séparation.

Au même moment, l'Occident s'anime d'un nouveau concept : celui de l'unité. Dans son livre *Neuf cents ans après* (1954), l'œcuméniste dominicain Yves Congar[4] mentionne précisément la nécessité de surmonter ces différences pour rendre possible l'union entre l'Orient et l'Occident. Voici ce qu'il dit :

> « Un fidèle du IVe ou du Ve siècle eut été moins dépaysé dans les formes de piété du XIe siècle qu'un fidèle du XIe siècle dans celle du XIIe , »

[4] **Yves Congar** (1904-**1995**, 91 ans) est un religieux dominicain considéré comme l'un des plus influents théologiens catholiques du XXe siècle. Il est connu en particulier pour ses travaux en ecclésiologie et en œcuménisme. Tout d'abord exposé aux soupçons puis aux sanctions de l'autorité ecclésiale, il est ensuite réhabilité, nommé expert au concile Vatican II (1962-1965) et élevé au cardinalat par le pape Jean-Paul II en 1994. (W)

c'est-à-dire en Occident. Et si le XIe est le siècle du schisme et le XIIe, le point d'orgue du Moyen Age alors

> « la grande coupure se situe à la charnière du XIe et du XIIe siècle. Mais la coupure n'intervient qu'en Occident où, entre la fin du XIe siècle et celle du XIIe, tout se transforme ; elle n'intervient pas en Orient où, à tant égards, les choses chrétiennes sont encore aujourd'hui ce qu'elles y étaient — et ce qu'elles étaient chez nous — avant la fin du XIe siècle. »
>
> « Entre la fin du XIe siècle et la fin du XIIe, un tournant décisif est pris en Occident ; il s'y commence un passage :
>
> a) d'une vue du monde à dominante essentialiste, exemplariste, à une vue des choses naturalistes, intéressée par l'existence. Passage d'un univers de causalité exemplaire, où les énoncés reçoivent leur vérité du modèle transcendant que les choses imitent, à un univers de la causalité efficiente, où l'esprit cherche la vérité dans les choses et dans leurs déterminations empiriques.
>
> b) "du symbole à la dialectique". On dirait, avec plus de précision, d'une perception synthétique au goût de l'analyse et des "questions". C'est le commencement, si bien étudié maintenant, de la scolastique. Là est à nos yeux le point essentiel. La différence entre les deux mondes est entre une attitude de perception synthétique, cherchant le rapport des parties au tout, et une attitude d'analyse. N'est-ce pas, au fond, à cela que la philosophie religieuse des slavophiles — *dont Kireïevski lui-même* — ramènera sa critique du catholicisme, au XIXe siècle ?
>
> c) d'un régime de tradition, qui s'accorde si bien avec un statut de perception synthétique, à un régime scolaire, universitaire, de mise en question et de recherche personnelle, qui s'accorde avec l'analyse. L'Orient suit un régime de tradition, et on a pu indiquer comme l'une des différences principales des peuples orthodoxes, le fait qu'ils ne sont pas formés, comme les Latins, par l'école. Les théologiens latins, rompus à la scolastique, ont été souvent déroutés de voir les Grecs ne pas se rendre à leurs raisons nécessaires et se retrancher dans le domaine des textes patristiques et des canons conciliaires (…) Mais cette science est demeurée étrangère à l'Orient qui, n'ayant pas eu de scolastique, ne connaîtra non plus ni la Réforme ni le rationalisme : les trois grands facteurs en raison desquels la catholicisme moderne à modelé son visage.
>
> Dans la première moitié du XIIIe siècle, une nouvelle sorte d'enseignement et d'étude théologique se fait jour et s'instaure en Occident : à l'enseignement ou à l'étude de type monastique, contemplatif, lié à la vie liturgique des abbayes ou des cathédrales, qui avait dominé jusque là, s'ajoute, puis se substitue un enseignement et

> une étude de type universitaire. En Orient, l'enseignement et l'étude de de la théologie, sont demeurés fidèles à leurs statuts religieux. » [5]

Lorsque Yves Congar parle de ce nouvel esprit qui veut analyser, de cette nouvelle technique d'étude qui dépend de la raison humaine, il fait, à l'évidence, référence à la scolastique[6].

LA SCOLASTIQUE

Une brève lecture des travaux de Thomas d'Aquin[7] suffit à révéler très clairement sa vision du monde : comment il raisonne, quelles sont ses questions et comment il y répond. Il est l'auteur, entre autres, d'une *Somme théologique* (1270), oeuvre inachevée dans laquelle tout est censé être expliqué à propos de Dieu, de l'homme, du diable, du monde, du début et de la fin du monde, bref, à propos de tout ce que l'homme doit savoir. Cette *Somme* comporte plusieurs catégories elles-mêmes divisées en différentes questions. Comment raisonne-t-il ? Par exemple, il pose la question suivante : « *Le diable est-il directement cause du péché ?* [8]» Pour les orthodoxes, même s'il ne peut agir sur l'homme contre sa volonté, le diable agit bien sur ce dernier. Face à la séduction du diable,

---

[5] Yves Congar in *Neuf cents ans après* (1954), pp. 43-45

[6] La **scolastique** (du latin schola, ae, « école », issu lui-même du grec σχολή, skolê, qui signifie « arrêt de travail », ou bien « loisir consacré à l'étude ») est la philosophie développée et enseignée au Moyen Âge dans les universités : elle vise à concilier l'apport de la philosophie grecque (particulièrement l'enseignement d'Aristote et des péripatéticiens) avec la théologie chrétienne héritée des Pères de l'Église et d'Anselme. De ce fait, on peut dire qu'elle est un courant de la philosophie médiévale. (W)

[7] **Thomas d'Aquin** (1224-**1274**, 50 ans) est un religieux de l'ordre dominicain, célèbre pour son œuvre théologique et philosophique. Considéré comme l'un des principaux maîtres de la philosophie scolastique et de la théologie catholique, il a été canonisé le 18 juillet 1323, puis proclamé docteur de l'Église par Pie V, en 1567. En 1879, le pape Léon XIII a déclaré que les écrits de Thomas d'Aquin exprimaient adéquatement la doctrine de l'Église. Thomas d'Aquin a proposé, au XIIIe siècle, une œuvre théologique qui repose, par certains aspects, sur un essai de synthèse de la raison et de la foi, notamment lorsqu'il tente de concilier la pensée chrétienne et la philosophie d'Aristote, redécouvert par les scolastiques à la suite des traductions latines du XIIe siècle. Il distingue les vérités accessibles à la seule raison, de celles de la foi, définies comme une adhésion inconditionnelle à la Parole de Dieu. Il qualifie la philosophie de servante de la théologie (*philosophia ancilla theologiæ*) afin d'exprimer comment les deux disciplines collaborent de manière « subalternée » à la recherche de la connaissance de la vérité, chemin vers la béatitude. (W)

[8] Thomas d'Aquin in *Somme théologie* (1270), La morale générale, Q° 80, art. 1 (p. 1148)

l'homme peut résister, il peut combattre. L'homme n'entre dans le péché que dans le cas contraire. C'est en tout cas ce que nous voyons au travers des Écritures et de la théologie des Saints Pères. Avec Thomas d'Aquin, nous devrons désormais faire face à une approche systématique de cette question où chaque tenant et chaque aboutissant sera passé au crible.

Tout d'abord, dans la méthode scolastique comme lors de la canonisation des saints, il faut émettre des objections : quelqu'un se fait l'avocat du diable, raconte tout et n'importe quoi sur le saint, invente des choses et essaie de submerger les preuves. De cette façon, pesant le pour et le contre, en possession du positif et du négatif, tous seront objectifs et accèderont enfin à la vérité.

> Première objection : « Il semble bien (*que le diable soit directement la cause du péché*). »

Nous noterons que cette objection se situe à l'exact opposé de la réponse qu'il veut donner.

> « Car le péché consiste directement dans une affection. Or Augustin nous dit : *"Le diable inspire à ses alliés ses affections mauvaises"* ; Bède : *"Le diable attire l'âme à aimer le mal"* ; Et Isidore : *"Le diable remplit le cœur de l'homme de désirs cachés"*. Donc le diable est directement cause du péché. »

À l'évidence, cet argument peut être rejeté car il cite des personnes en dehors du contexte de l'objection. C'est là que commence la gymnastique de l'esprit : tous les arguments sont recevables car tous les arguments sont réfutables.

> Deuxième objection : « Pour Jérôme, de même que Dieu accomplit le bien, de même le diable accomplit le mal. Mais Dieu est directement la cause de notre bien. Le diable est donc directement cause de notre mal. »

C'est très logique. Avec Dieu d'un côté, ce qui revient à dire, et c'est ridicule, que nous faisons le bien pour nous-mêmes, sans l'aide de Dieu.

> Troisième objection : « Aristote, dans un chapitre de la *Morale à Eudème*, prétend qu'il faut à la délibération humaine un principe extrinsèque. Or l'homme délibère non seulement sur le bien mais aussi sur le mal. Donc, de même que Dieu pousse aux bonnes résolutions et, par là, est la cause directe du bien, de même le diable pousse l'homme aux mauvaises et, par conséquent, est directement la cause du péché. »

Maintenant, Thomas d'Aquin va mettre de côté toutes ces objections et démontrer ce qu'est la vérité. Il dit :

> « Augustin prouve que *"l'esprit de l'homme ne devient esclave de la concupiscence que par sa propre volonté"*. Or l'homme ne devient esclave de la concupiscence que par le péché. Donc la cause de celui-ci ne peut être le diable, mais seulement la volonté de l'homme. »

Puis il donne sa conclusion :

> « Le péché est un acte. On peut donc être cause directe du péché comme on est cause directe d'un acte, ce qui n'arrive que si l'on met en mouvement le principe propre de l'acte. Puisque tout péché est volontaire, le principe propre de l'acte du péché, c'est la volonté. Rien par conséquent ne peut être directement cause du péché, si ce n'est ce qui peut pousser la volonté à l'action. »

Rien de tout ceci n'est lié aux enseignements des Saints Pères ; ce n'est que la preuve logique de Thomas, issu d'un raisonnement schématique et syllogistique.

> « Or la volonté, nous l'avons dit, peut être mue par deux causes : d'une part l'objet, et en ce sens on dit qu'une chose désirable et saisie comme telle meut l'appétit ; et, d'autre part, ce qui du dedans incline la volonté à vouloir. Et ce ne peut être, nous l'avons montré, que la volonté elle-même ou bien Dieu. Mais Dieu ne peut pas être cause du péché, nous l'avons dit plus haut. Aussi, il reste que, de ce côté, la volonté de l'homme est la seule cause directe de son péché. »

Puis Thomas continue et répond ensuite aux objections, montrant ainsi qu'il a essayé de scinder cette question pourtant très simple sur la manière dont le péché agit en nous. Bien sûr, il est important de comprendre comment le péché agit sur nous et comment le diable opère. Mais est-ce bien nécessaire de diviser cette question en d'autres questions au motif qu'il s'agit d'un sujet d'importance ? L'approche des Saints Pères est beaucoup plus linéaire, sûrement moins étoffée. Ils ne ressentent pas eux, le besoin d'épiloguer…

Autre exemple, autre question[9] : « *Si la femme avait péché, mais non pas l'homme, y aurait-il transmission du péché originel ?* » En effet, si Adam n'avait pas suivi Ève, serions-nous tous tombés à la suite du péché d'Ève ? Serions-nous tributaires du péché originel ? L'homme serait-il aujourd'hui immortel ? C'est tout à fait le genre de question que personne ne se pose ! Et nous repartons avec le systèmes des objections…

> Première objection : « Selon toute apparence, oui. Car nous recevons de nos parents le péché originel dans la mesure où nous avons existé en eux, selon le mot de l'Apôtre (Rm 5:12) : *"parce que tous ont péché"*. Mais l'homme ne préexiste pas

[9] Ibid, Q° 81, art. 5 (p. 1156)

moins dans sa mère que dans son père. Il contracterait donc le péché originel à partir du péché de sa mère, comme il le contracte à partir du péché de son père. »

Deuxième objection : « Si Ève avait péché mais non pas Adam, les enfants naîtraient cependant passibles et mortels, puisque *"dans la génération c'est la mère qui donne la matière"*, dit le Philosophe ; la mort, comme toute passibilité[10], provient de l'exigence de la matière. Mais la passibilité et la nécessité de mourir sont la peine du péché originel. Donc si Ève avait péché et non pas Adam, les enfants contracteraient le péché originel. »

Troisième objection : « Saint Jean Damascène dit que *"l'Esprit Saint a prévenu cette faute chez la Vierge"* et l'en a purifiée, afin que le Christ pût naître de Marie sans la souillure originelle. Mais une telle purification n'aurait pas été nécessaire si la souillure ne venait pas aussi de la mère. Donc l'infection du péché originel se communique par la mère. Ainsi le péché d'Ève eût fait dériver sur ses enfants la faute originelle, même si Adam n'avait pas péché. »

Thomas d'Aquin va enseigner l'inverse quand il écrit ensuite :

« d'après l'Apôtre (Rm 5:12) *"Par un seul homme le péché est entré dans le monde"*. Si la femme avait transmis à sa descendance le péché originel, il aurait mieux valu dire par deux, puisque tous deux ont péché ; ou plutôt par la femme, puisqu'elle a péché la première. Donc les enfants ne reçoivent pas le péché originel de la mère mais du père. La solution de ce problème ressort de ce qui précède. Nous avons dit en effet que le péché originel est transmis par le premier père dans la mesure où c'est vraiment lui qui contribue à la génération de ses descendants. Voilà pourquoi, avons-nous dit, si quelqu'un n'était fils d'Adam que matériellement et par la chair, il ne contracterait pas le péché originel. Or il est évident, d'après ce que disent les philosophes que dans la génération le principe actif vient du père et que la mère fournit la matière. C'est pourquoi le péché originel ne vient pas de la mère mais du père ; de sorte que si Ève avait péché et non pas Adam, les enfants ne contracteraient pas le péché originel, tandis que ce serait le contraire si Adam avait péché et non pas Ève. »

Il répond ensuite aux objections d'une manière qui dépasse notre propos car à l'évidence, les choses sont ce qu'elles sont *aussi* par la grâce de Dieu. Il ne nous appartient pas de spéculer sur ces aspects étrangers à notre salut, à moins d'avoir le temps, depuis nos chaires d'université, de discuter de ces questions oiseuses. Dans l'exemple précédent, qui est une question totalement inutile, nous voyons comment Thomas d'Aquin procède, pensant détenir à terme la vérité. Nous voyons surtout, dans

[10] État de celui qui est capable, caractère de ce qui est susceptible d'éprouver des sensations de plaisir ou de souffrance. (NdT)

sa façon de raisonner, comme il s'éloigne de l'esprit des Saints Pères qui ne s'appuient pas eux, sur une chaîne de raisonnements logiques. Ici, ce n'est que de la logique, logique qui nous emmène parfois à des conclusions absolument ridicules. Aussi, ce qui ressort de ces exemples, et c'est bien le summum de la scolastique, c'est la systématisation de l'enseignement chrétien, processus qui, en réalité, subordonne l'enseignement chrétien à la logique. Pourtant, la logique elle-même dépend de son point d'origine ! Et bien que les Latins pensaient fonder leur raisonnement à partir de la révélation chrétienne fondamentale, nous aurons l'occasion de voir que la raison n'a rien de logique et qu'elle peut être influencée par de multiples facteurs. Dans ce système scolastique, la vérité est mise à l'épreuve de la logique tandis que l'essence même de la foi est placée en arrière-plan. C'est la raison pour laquelle la scolastique fut tant détestée par la suite : les gens sentirent que ce système n'offrait qu'un environnement complètement mort, sans la moindre trace de vie, discutant oisivement de questions qui ne préoccupaient personne tout en esquivant les vraies interrogations. Ainsi, sous l'influence d'un Christianisme réduit à la simple réflexion humaine, l'Occidental commence à perdre sa relation vivante avec la Vérité, ce qu'illustre parfaitement la légende du Grand Inquisiteur de Dostoïevski[11]. Soulignant l'erreur notoire de l'Occident, l'auteur décrit avec beaucoup de précision ce que les papes ont entrepris et comment l'église de Rome, par des moyens strictement *humains*, a tenté de faire mieux que l'Orthodoxie.

L'argument ontologique d'Anselme de Cantorbéry

Mais le même raisonnement s'applique aussi au travers de la célèbre *Preuve de l'existence de Dieu* d'Anselme de Cantorbéry (†1109)[12], dont la logique brille autant qu'elle ne prouve absolument rien :

---

[11] *Les Frères Karamazov* (1880), Dostoïevski - tome I, Livre V, chap. 5, p. 629. Le texte est repris au Chap. 8 de ce livre avec les annotations de Père Seraphim.

[12] Voir Pierre-André Bizien : « Afin de prouver l'existence de Dieu, Anselme utilise un raisonnement fort audacieux. Logiquement, Dieu est l'être tel qu'on ne peut pas en concevoir de plus grand. Or, le mécréant lui-même conçoit en lui-même cette définition de Dieu. Or, si quelque chose n'existe que dans l'intelligence et non dans la réalité, c'est que quelque chose de plus grand que cette chose existe, puisque le fait d'exister dans la réalité est plus grand que le fait de n'exister que dans l'intelligence. Dès lors, la définition de Dieu implique nécessairement son existence, et l'athée est obligé de reconnaître l'existence de Dieu pour éviter de se contredire. » (Réf.) (NdT)

> « Nous croyons que Tu es quelque chose de tel que rien de plus grand ne puisse être pensé. Est-ce qu'une telle nature n'existe pas parce que l'insensé a dit en son cœur : *Dieu n'existe pas* ? Mais du moins cet insensé, en entendant ce que je dis : quelque chose de tel que rien de plus grand ne puisse être pensé, comprend ce qu'il entend ; et ce qu'il comprend est dans son intelligence, même s'il ne comprend pas que cette chose existe. Autre chose est d'être dans l'intelligence, autre chose exister. »

Anselme marque ici son premier point ! Il poursuit en définissant l'existence comme

> « une caractéristique positive qui doit être possédée par quelque chose de plus grand que tout ce qui peut être conçu. »

Ce qui vous amène à penser que, si une chose est vraiment plus grande que toute autre chose, elle existe en vertu de son caractère positif, et que, quelque chose qui n'existe pas ne peut pas être plus grand qu'une chose qui existe. Il conclut :

> « Et, certes, l'Être qui est tel que rien de plus grand ne puisse être pensé ne peut être dans la seule intelligence ; même, en effet, s'il est dans la seule intelligence, on peut imaginer un être comme lui qui existe aussi dans la réalité et qui est donc plus grand que lui. Si, donc, il était dans la seule intelligence, l'être qui est tel que rien de plus grand ne puisse être pensé serait tel que quelque chose de plus grand pût être pensé. »

Par conséquent, Dieu doit exister. Donc, Dieu existe. Ceux qui croient déjà en Dieu ne peuvent qu'approuver ; cette preuve avancée par les lois de l'esprit ne fait que souligner ce en quoi ils croient. En revanche, ceux qui ne croient pas en Dieu se sentent irrémédiablement dupés par cette prétendue preuve parce qu'ils ne sont pas disposés à admettre que cette *chose* puisse être autre chose qu'une imagination.

Avec Anselme, nous assistons à la naissance du subjectivisme[13] occidental, ce même subjectivisme qui fera dire à Descartes (1596-**1650**, 53 ans), essayant de prouver sa propre existence : « *Je pense, donc je suis* » et, bien des années plus tard, à Apostolos Makrakis (†1905) qu'il est le premier orthodoxe à pouvoir démontrer l'existence de la sainte Trinité. Makrakis partage bien cette mentalité du subjectivisme :

> « Par mes propres efforts, je vais vous transmettre à vous, gens simples et naïfs qui croyaient en quoi qu'on vous dise, je vais vous transmettre la véritable explication. »[14]

---

[13] Doctrine selon laquelle tout ce qui existe n'a de réalité et/ou de valeur qu'en fonction d'un sujet pensant, d'une conscience qui les lui donne. (Larousse)

[14] Réf. introuvable. Il est probable que l'auteur paraphrase Makrakis (NdT)

À l'évidence, jusqu'à sa *compréhension*, tous les Pères de l'Église ont perdu leur temps ! Makrakis fut donc le premier dont l'intelligence et la compréhension furent assez fines pour prouver, au moyen de la philosophie, ce que les Pères n'auraient jamais pu prouver. Dans cette tentative délibérée d'améliorer le Christianisme, Makrakis rejoint des gens comme Anselme : jamais, n'a-t-il cherché à accepter le Christianisme dans la simplicité caractéristique des Saints Pères ; sans cesse cherche-t-il à l'améliorer en voulant tout expliquer, tout prouver, quitte à se réclamer d'Aristote dont la vision de la nature était considérée, au XIe siècle, comme l'absolue vérité.

Voilà donc le premier point : le Christianisme ne se vit plus à la lumière de la Tradition mais bien à celle de la scolastique et de la raison humaine. C'est exactement là que se situe le point de rupture entre Rome et l'Orient. Et ce n'est qu'une partie de ce qui s'est passé au Moyen Âge…

LE SENTIMENTALISME

Alors que la Tradition orthodoxe est rationalisée, elle s'imprègne en parallèle d'un certain sentimentalisme, elle incorpore des éléments totalement étrangers au sacré. À tel point que certaines vies de Saints, pourtant connues de la Tradition, se retrouvent complètement transformées par l'ajout de légendes païennes au caractère sentimental volontiers excessif. Prenons, par exemple, la vie de Saint Christophe ; nous ne savons en réalité que très peu de choses sur lui. Il s'agit d'un soldat, martyr du IIIe siècle, à qui l'hagiographie attribue cependant quelques miracles — un arbre à fruits poussa lorsqu'il planta son bâton. Mais au XIIIe siècle, ces lacunes seront largement comblées par l'auteur de *La Légende dorée*[15]. Dans cet ouvrage, la vie de Saint Christophe est transformée, comme celles des autres Saints, en un tel conte de fée qu'à sa lecture, nous oublions totalement qu'il s'agit là d'un Saint !

[15] ***La Légende dorée*** (*Legenda aurea* en latin) est un ouvrage rédigé en latin entre 1261 et 1266 par Jacques de Voragine, dominicain et archevêque de Gênes, qui raconte notamment la vie d'environ 150 saints. Pour le médiéviste Philippe Walter, une mythologie chrétienne s'est ainsi constituée, « *construite sur les croyances païennes que le Christianisme dut assimiler dans le but de les contrôler* ». Hauts en couleurs, ces récits avaient pour vocation d'exalter la foi ; ils fournissent ainsi une collection de modèles de vie exemplaires, utiles pour émailler les prédications. (NdT)

Dans *La Légende dorée*, Christophe est un immense barbare qui se met au service du plus puissant des rois.

> « Or un jour un jongleur chantait en présence du roi une chanson où il nommait fréquemment le diable. Et le roi, qui était chrétien, ne manquait pas de faire le signe de la croix dès qu'il entendait prononcer le nom du diable : ce que voyant, Christophe, étonné, demanda au roi ce que signifiait le geste qu'il faisait. Et comme le roi refusait de le lui dire, il répondit : « Si tu ne me le dis pas, je quitterai ton service. » Alors le roi lui dit : « Chaque fois que j'entends nommer le diable, je me protège par ce signe, de peur qu'il ne prenne pouvoir sur moi et ne me nuise. » Alors Christophe : « Si tu crains que le diable ne te nuise, c'est donc qu'il est plus grand et plus puissant que toi ! Aussi vais-je te dire adieu et me mettre en quête du diable, pour lui offrir mes services : car je n'étais venu ici que parce que je m'imaginais y trouver le plus puissant prince du monde. » Puis il prit congé du roi et se mit en quête du diable.
>
> « Il rencontra, dans un désert, une grande armée, dont le chef, personnage féroce et terrible, vint au devant de lui, et lui demanda où il allait. Et Christophe : « Je vais en quête du diable pour lui offrir mes services. » Et lui : « Je suis celui que tu cherches ! » Christophe, tout heureux, le prit pour maître. Mais, comme il passait avec lui devant une croix, élevée au bord d'une route, le diable, épouvanté, s'enfuit, et fit un long détour afin d'éviter la croix. Ce que voyant, Christophe, étonné, lui en demanda la cause, le menaçant de le quitter s'il refusait de lui répondre. Alors le diable lui dit : « C'est qu'un homme appelé Christ a été attaché sur une croix, et, depuis lors, dès que je vois le signe de la croix, j'ai peur et je m'enfuis. » Et Christophe : « C'est donc que ce Christ est plus grand et plus puissant que toi ! Ainsi, j'ai perdu mes peines, et n'ai pas encore trouvé le plus grand prince du monde. Je vais te dire adieu, pour me mettre en quête du Christ. »
>
> « Il chercha longtemps quelqu'un qui pût le renseigner. Enfin il rencontra un ermite qui lui dit : « Le maître que tu désires servir exige d'abord de toi que tu jeûnes souvent. » Et Christophe : « Qu'il exige de moi autre chose, car cette chose-là est au-dessus de mes forces ! » Et l'ermite : « Il exige que tu fasse de nombreuses prières. » Et Christophe : « Voilà encore une chose que je ne peux pas faire, car je ne sais pas même ce que c'est que prier ! » Alors l'ermite : « Connais-tu un fleuve qu'il y a dans ce pays, et qu'on ne peut traverser sans péril de mort ? » Et Christophe : « Je le connais. » Et l'ermite : « Grand et fort comme tu es, si tu demeurais près de ce fleuve, et si tu aidais les voyageurs à le traverser, cela serait très agréable au Christ que tu veux servir ; et peut-être consentirait-il à se montrer à toi. » Et Christophe : « Voilà enfin une chose que je puis faire ; et je te promets de la faire pour servir le Christ ! » Puis il se rendit sur la rive du fleuve, s'y construisit une cabane et, se

servant d'un tronc d'arbre en guise de bâton pour mieux marcher dans l'eau, il transportait d'une rive à l'autre tous ceux qui avaient à traverser le fleuve.

« Beaucoup de temps s'étant écoulé ainsi, il dormait une nuit dans sa cabane, lorsqu'il entendit une voix d'enfant qui l'appelait et lui disait : « Christophe, viens et fais-moi traverser le fleuve ! » Aussitôt Christophe s'élança hors de sa cabane, mais il ne trouva personne. Et, de nouveau, lorsqu'il rentra chez lui, la même voix l'appela. Mais, cette fois encore, étant sorti, il ne trouva personne. Enfin, sur un troisième appel, il vit un enfant qui le pria de l'aider à traverser le fleuve. Christophe prit l'enfant sur ses épaules, s'arma de son bâton, et entra dans l'eau pour traverser le fleuve. Mais voilà que, peu à peu, l'eau enflait, et que l'enfant devenait lourd comme un poids de plomb ; et sans cesse l'eau devenait plus haute et l'enfant plus lourd, de telle sorte que Christophe crut bien qu'il allait périr. Il parvint cependant jusqu'à l'autre rive. Et, y ayant déposé l'enfant, il lui dit : « Ah ! Mon petit, tu m'as mis en grand danger ; et tu as tant pesé sur moi que, si j'avais porté le monde entier, je n'aurais pas eu les épaules plus chargées ! » Et l'enfant lui répondit : « Ne t'en étonne pas, Christophe ; car non seulement tu as porté sur tes épaules le monde entier, mais aussi Celui qui a créé le monde. Je suis en effet le Christ, ton maître, Celui que tu sers en faisant ce que tu fais. Et, en signe de la vérité de mes paroles, quand tu auras franchi le fleuve, plante dans la terre ton bâton, près de ta cabane : tu le verras, demain matin, chargé de fleurs et de fruits. » Sur quoi l'enfant disparut ; et Christophe, ayant planté son bâton, le retrouva, dès le matin suivant, transformé en un beau palmier plein de feuilles et de dattes. » [16]

Nous voyons donc à quel point tous ces éléments de romance rattachés à la vie de Saint Christophe la transforme en un conte de fées plus qu'en toute autre chose. Pourquoi des influences païennes se sont-elles immiscées jusque dans la vie des Saints ? Est-ce seulement le résultat de l'imagination débordante des hagiographes du XIII^e^ siècle ? Ou les histoires sont-elles montées de toute pièce à partir d'une interprétation littérale des prénoms[17] ? Parce que le mot *christophoros* signifie *celui qui porte le Christ* ?

C'est par l'introduction systématique d'éléments *affectifs* que le rationalisme, la logique du Moyen Âge des XII^e^ et XIII^e^ siècle, façonne désormais la foi latine. Ainsi, à *La Légende dorée* que nous venons d'évoquer, pouvons-nous ajouter la légende du Saint Graal et toute autre légende païenne dans laquelle la frontière entre profane et sacré devient de moins en moins palpable.

---

[16] Vie de Saint Christophe in *La Légende dorée* (1265), p. 361-3 (Trad. Theodor de Wizewa)

[17] Aujourd'hui, les catholiques (et même certains orthodoxes) représentent toujours Saint Christophe avec le Christ enfant sur son épaule. (NdA)

FRANÇOIS D'ASSISE : UN NOUVEAU CONCEPT DE SAINTETÉ

Abordons maintenant un élément capital. Étant bien plus à même de susciter l'antéchrist, le nouveau concept de sainteté des Latins aura probablement plus d'incidence que la seule scolastique. Deux cents ans à peine après le schisme, ce concept diffère déjà totalement du concept orthodoxe traditionnel. À cet égard, la vie de *Saint* François d'Assise[18] est un exemple manifeste.

François est vraiment dans l'esprit du temps. Où qu'il se trouve, les gens vont et viennent, le chantent et l'accompagnent. Certes, il suscite un grand enthousiasme — les gens l'accueillent comme s'il était le Christ en personne — mais, en regardant sa vie d'un point de vue orthodoxe, elle nous apparaitra volontiers étrangère : elle n'a rien à voir avec celle d'un saint orthodoxe.

Faisant comme s'il n'existait aucune Tradition, comme s'il n'y avait jamais eu de saints pauvres, François fonde un nouveau mode de vie, une nouvelle règle, suivant la pauvreté des Apôtres. Il s'inspire en effet des passages de l'Écriture dans lesquels les Apôtres ne prennent rien avec eux lorsqu'ils partent deux par deux pour prêcher. À sa décharge, François cherchait probablement à dépasser la corruption de certains monastères. Il n'en demeure pas moins que cette idée d'une *nouvelle* approche, d'un ordre nouveau, est relativement suspecte tant cette nouvelle règle de vie s'affranchit totalement des enseignements des Saints Pères. Insensible au message des pères latins récents, pourquoi ne cherche-t-il pas l'inspiration chez Jean Cassien[19] voire chez les pères égyptiens ? Il ne le fera pas. Plutôt, à la manière d'un Protestant, François se tourne vers l'Évangile et s'invente une règle de pauvreté brillant dans sa forme par un manque total d'originalité :

---

[18] **François d'Assise** (1181-**1226**, 44 ans) est un religieux catholique italien, diacre et fondateur de l'ordre des frères mineurs (OFM, communément appelé Ordre franciscain) caractérisé par une *sequela Christi* dans la prière, la joie, la pauvreté, l'évangélisation et l'amour de la Création divine. Canonisé dès 1228 par le pape Grégoire IX, il est considéré comme le précurseur du dialogue inter-religieux. (W)

[19] **Saint Jean Cassien** (360-**435**, 75 ans) est un moine et homme d'Église méditerranéen qui a marqué profondément les débuts de l'Église en Provence au Ve siècle. Il a laissé une œuvre doctrinale importante qui a profondément influencé le monachisme occidental du Ve siècle à nos jours, notamment parce qu'elle s'appuyait sur l'expérience que fit Cassien du grand monachisme oriental, celui des déserts de Palestine et d'Égypte. À cet égard, Cassien établit un pont entre le monachisme d'Orient et celui d'Occident. (W)

les moines ont en effet toujours fait voeu de pauvreté. En revanche, François travaillera sur le fond en revêtant sa règle de pouvoirs surnaturels.

Il s'affuble lui et ses disciples du nom *nouveau* de *pénitents d'Assise* — on ne parle plus de moines — ou, s'il leur vient l'envie de chanter, de *ménestrels du Seigneur*. Un de ses historiens dira : « *son ascèse même s'habille souvent de sentimentalisme.* » Ainsi, fait-il la cour à Dame Pauvreté en s'adressant à elle comme à une véritable personne et, entre autres personnifications, parle-t-il de la mort comme de Notre Soeur la Mort. Ce désir de rupture avec les anciens moines et ascètes en particulier et avec la Tradition en général, cet attachement spécial au *nouveau* correspond bien à ce nouvel esprit très en phase avec l'esprit du temps.

En 1223, dans l'église où il se trouve en Italie, François décide de célébrer la Nativité en reproduisant l'étable de Bethléem[20]. À partir de là, à partir de cette *nouvelle* manière, commence la soi-disant dévotion à la crèche dans l'Église latine et à partir de là, autour de la pièce jouée par des acteurs, débute en Italie le théâtre de mystère[21]. Et cette pièce de mystère, qui est en fait issue de la liturgie, est désormais centrée sur la messe et autres thèmes religieux. Il s'agit d'adapter le Catholicisme au nouvel esprit de l'époque pour le rendre plus intéressant, plus conforme à la vie quotidienne, pour le rendre plus proche des croyants. Comme si l'Orthodoxie ne suffisait plus.

Voici un autre exemple typique de ce courant *nouveau* complètement étranger à l'Orthodoxie. Un jour qu'il était malade, François mangea de la viande. Si un orthodoxe vient à manger de la viande, par exemple en temps de carême, et s'il ressent le besoin de s'en repentir, il se tourne alors humblement vers Dieu et demande pardon. Pas François d'Assise. Lui, il ressent le besoin de prêcher. Devant une une foule nombreuse constituée comme d'habitude de milliers de personnes, il s'écrit : « *Arrêtez-vous ! Que tout le monde reste ici jusqu'à ce que je revienne* ». Se dirigeant ensuite vers l'église voisine, il force en raison du principe d'obéissance, deux de ses disciples à faire tout ce qu'il leur dit. L'un d'eux verse sur sa tête un seau plein de cendres, le second lui passe une corde autour du cou et

---

[20] Argument à pondérer : « Une légende tenace veut qu'il ait créé en 1223 la première crèche vivante à Greccio alors que ces scènes étaient déjà jouées depuis plusieurs siècles par des comédiens dans les mystères de la Nativité sur les parvis des églises. » (Françoise Lautman, *Crèches et traditions de Noël*, Ed. de la Réunion des Musées nationaux, 1986, p. 39). (Réf.) (NdT)

[21] Le **mystère**, initialement orthographié mistère (du latin médiéval misterium, *cérémonie*), est un genre théâtral apparu au XV^e^ siècle. Il se compose d'une succession de tableaux animés et dialogués écrits pour un public très large, mettant en œuvre des histoires et des légendes dont l'imagination et la croyance populaire s'étaient nourries. Le surnaturel et le réalisme s'y côtoient. (W)

le mène ainsi, dehors, devant la foule curieuse de savoir ce qui va se passer. François, guidé par une corde avec sa tête noire de cendres, regarde les gens et s'exclame : « *Vous me considérez comme un saint pourtant, j'ai mangé de la viande quand j'étais malade* ». En agissant de la sorte, il étale sur la place publique ce sentiment de *je suis censé être vraiment saint aussi, lorsque je trébuche, je dois m'amender devant les hommes pour qu'ils me croient toujours saint*. Nous voyons donc comment François joue le rôle du saint qui doit se présenter pur devant les hommes ! Alors qu'un authentique Saint lui, se repent et préfère au final que les gens pensent du mal de lui. En réalité, ayant déjà de nouvelles idées sur la sainteté, le peuple est dupé par cette prétendue humilité ! Seulement, dans le cas de François, il ne s'agit vraisemblablement ni d'humilité ni de fausse humilité ; il s'agit bien d'orgueil. L'orgueil est véritablement la clé de sa sainteté. Persuadé d'être saint, François s'écrie :

> « Je ne vois pas en moi de péché que je n'aurai pas expié par la confession et le repentir. Car le Seigneur dans sa miséricorde m'a offert le don de reconnaître clairement au moment de la prière ce qui Lui plaisait et ce qui ne Lui plaisait pas. Je suis saint. J'ai péché mais je me suis amendé par un certain nombre de pénitences. Je me suis traîné devant les gens, et maintenant je sais que je suis pur. » [22]

Pour contraster cette auto-satisfaction spirituelle (*prelest*), nous pouvons nous tourner vers nombre de vies de Saints orthodoxes comme par exemple, celle de Saint Sisoes (Égypte, V^e^ siècle) :

> « Lorsque, ayant accompli sa course, Saint Sisoès fut sur le point de mourir, alors que des Pères étaient assis autour de lui, son visage brilla soudain comme le soleil. Et il leur dit : *"Voici que vient abba Antoine"*. Peu après, il dit : *"Voici le choeur des Prophètes"*. Son visage brilla avec plus d'éclat et il dit : *"Voici que vient le choeur des Apôtres"*. Puis sa face s'illumina, et il semblait parler avec un personnage invisible. Les Pères lui ayant demandé quel était son interlocuteur, il répondît : *"Voici que les Anges viennent me prendre, et je les supplie de me laisser faire un peu pénitence"*. Les anciens répliquèrent : *"Mais tu n'as plus besoin de faire pénitence, père »*. Il répondit alors en pleurant : *"En vérité je n'ai pas même conscience d'en être au commencement"*. » [23]

Ainsi, avons-nous d'un côté quelqu'un qui doute encore, à l'heure de sa mort, d'avoir su plaire à Dieu et de l'autre, nous avons François qui est persuadé lui, d'avoir plu à Dieu. C'est déjà l'esprit du Pharisien. Sur son lit de mort, François dit :

> « J'ai accompli ma tâche, que le Christ vous apprenne à accomplir la vôtre ! »

---

[22] Réf. introuvables pour cette citation (paraphrase ?) et l'anecdote qui la précède. (NdT)

[23] Vie de Saint Sisoès le Grand, fêté le 6 juillet. (Réf.)

> « Voici que Dieu m'appelle. A tous mes frères, présents ou absents, je pardonne leurs fautes et je les en absous autant qu'il est en mon pouvoir. » [24]

Le fait qu'il ne soit même pas prêtre, ce qui aurait pu donner une once de légitimité à son propos, nous éclaire sur la conscience qu'il a de lui même : d'une manière ou d'une autre, il reconnait en lui-même le pouvoir de la sainteté par lequel il peut remettre les péchés. Ce qui est une attitude totalement contraire à l'Orthodoxie ! Voici ses derniers mots :

> « Adieu, mes enfants ! Adieu à tous ! Je vous laisse dans la crainte du Seigneur. Demeurez-y toujours, inviolablement attachés à votre règle (…) Pour moi, je vais à Dieu : j'y vais avec joie, j'ai hâte de le voir ; j'y vais avec confiance, je l'ai servi de toute l'énergie de mon âme. Je vous recommande tous à sa grâce. » [25]

Ce qui revient à dire : Je suis parfait. J'en ai terminé. Je suis parfaitement justifié.



Un autre évènement caractéristique de cette *sainteté* s'est produit lorsque le Christ lui serait apparu au moment de la prière, exauçant ses voeux comme dans un conte de fées où l'un exprime trois souhaits et ainsi de suite. Déjà, ce genre de familiarité entre une personne et Dieu est typique de la tromperie spirituelle aussi, on ne s'étonnera pas que François, par trop chargé de son amour pour les hommes, demande au Christ qu'une indulgence plénière soit accordée à tout fidèle confessé qui visite sa chapelle, centre spirituel de son Ordre. Le Christ accepte, à la seule condition que le Pape lui-même ratifie cette indulgence, ce que s'empresse de faire Honorius III[26]. Grâce à François, nous pouvons désormais obtenir une indulgence plénière en allant nous confesser dans sa chapelle ! Ainsi, dans la droite ligne du tout nouveau système d'indulgences mis en place au XIII[e] siècle, nous n'aurons pas à subir les conséquences temporelles de nos péchés.

---

[24] Transitus de François d'Assise (Réf.)

[25] Cité dans *Saint François d'Assise*, R.P. Léopold de Chérancé, p. 304-5

[26] Ibid., p. 150 ; et aussi : C'est en effet dans la petite chapelle d'Assise, la Portioncule - aujourd'hui abritée par la basilique Sainte-Marie-des-Anges construite ultérieurement -, qu'une nuit de l'été **1216** François d'Assise comprend qu'il doit vivre "*selon le saint Évangile*". Ainsi, le 2 août de la même année, en présence de sept évêques de la région, la chapelle est consacrée, et l'indulgence du Poverello y est proclamée comme "Pardon d'Assise" en accord avec le Pape Honorius III. Tout pèlerin repenti et confessé qui entre dans la Portioncule se voit depuis accorder l'indulgence plénière (Réf.). (NdT)

Il y a aussi cet aspect, peut-être le plus caractéristique d'une prétendue sainteté, illustrant bien l'illusion dans laquelle vit François : son imitation du Christ est avant tout *extérieure*, visible. Utilisant les paroles de l'Évangile, il envoie ses disciples deux par deux prêcher la rémission des péchés. D'abord dans des pays chrétiens comme l'Italie, la France et l'Angleterre puis dans des pays non chrétiens, comme s'il enseignait un nouvel évangile. Comme si cela n'avait jamais été fait auparavant. Comme s'il était un nouveau Christ, François envoie *ses* propres disciples répandre *sa* bonne nouvelle. Mais l'Église ayant déjà une certaine prépondérance dans la plupart des gouvernements — tout le système ecclésiastique était déjà en place — ses prêches ne firent rien d'autre que des émules. Ainsi se propagea l'ordre franciscain, ou ordre des frères mineurs. Puis, priant :

> « O Seigneur Jésus-Christ, accorde-moi deux grâces avant que je meure. Autant que cela est possible, que dans mon âme et aussi dans mon corps, je puisse éprouver les souffrances que Toi, Tu as dû subir dans Ta cruelle Passion, et ressentir cet amour démesuré qui T'a conduit, Toi, le Fils de Dieu, à souffrir tant de peines pour nous, misérables pécheurs ! » [27]

Comblant son désir de souffrir autant spirituellement que corporellement ce que le Christ a souffert, François reçoit les stigmates, ces marques des plaies du Christ — aux mains, aux pieds et sur le côté — appréhendées par l'église Catholique comme une véritable preuve de sainteté. Enfin, à la fin de sa vie, nous pouvons mentionner cet épisode où il se fait apporter du pain pour le bénir et le donner à ses disciples[28]. Il leur offre en conscience un dernier souper, à l'image du Christ lors de la Sainte Cène.

Cette impudence est complètement étrangère aux Saints de l'Orthodoxie. En effet, ce désir de dispenser l'amour de Dieu et de faire l'expérience dans la chair de la souffrance du Christ n'a rien à voir avec l'effort spirituel mais tient plutôt de la recherche de sensations corporelles et par là, de l'illusoire fierté d'éprouver les *mêmes* sentiments que Dieu. Bien sûr, le Christ apparaît aux Saints. Il est, par exemple, apparu à Saint Séraphin lorsqu'il servait à l'église. Seulement, Saint Séraphin n'était pas en train de prier « *Manifeste-toi à moi* » ou bien « *Fais-moi ressentir ce que tu as ressenti* ». Le Christ lui est apparu alors qu'il priait *normalement* et il ne fut pas question d'en parler à qui que ce soit. Quand François reçoit les stigmates, il a la vision d'un Christ crucifié se superposant avec un séraphin, Christ dont les rayons (ou est-ce le soleil ?) lui donnent les stigmates. À partir de cet instant, François se sent totalement transformé *en* Jésus et *selon* la vie de Jésus.

---

[27] Prière précédant la réception des stigmates (Réf.)

[28] Ibid., p. 303

C'est ce genre de blasphème qui est à la racine de toute la spiritualité catholique : toute cette *douceur* d'un Jésus qui s'approche, *que vous êtes en moi et que je suis en vous* (Jn 14:20). Tout cela n'est qu'illusion.

Aussi, ne nous étonnons pas si ses disciples l'appellent par la suite le nouveau Christ ! Parce qu'ils sont les dépositaires des conclusions logiques de cette nouvelle forme de spiritualité, de cette nouvelle forme de sainteté, ils sont les premiers témoins de ce renouveau, de ce nouveau Christ, de cet état d'esprit qui commence à imprégner le monde. Dans cette logique, l'un de ses biographes relatait cette anecdote qui plut beaucoup à Saint Ignace Brianchaninov (†1867) : « *Lorsque Francois mourut et fut été élevé au ciel, Dieu le voyant ne savait pas qui était le plus grand, François ou son propre fils* »[29]. À l'évidence, cette nouvelle sainteté, cette spiritualité, est bien pire que le rationalisme de la scolastique, car si dans les séminaires, reliés aux fondamentaux, les enseignants peuvent encore être intègres, ici c'est la norme qui évolue, qui se transforme. La notion même de sainteté devient trompeuse, présomptueuse et orgueilleuse, fermant à jamais l'accès aux racines dont elle est pourtant issue. Un siècle, un siècle et demi après le schisme, les concepts latins de spiritualité et de sainteté sont si différents de ceux de l'Orient, qu'il n'y a déjà plus de contact possible. Ce que l'Orthodoxie appelle "l'illusion spirituelle" est ici portée à son paroxysme par un François dont l'imagination débordante relève clairement de facultés corrompues. Sans pour autant sombrer dans la magie noire, nous approchons ostensiblement du domaine de l'occulte où les choses apparaissent et disparaissent au gré des imaginations.

[29] Voir à la fin de l'article (Réf).

Joachim de Flore

À la même époque, quoiqu'un peu plus vieux que François, Joachim de Flore[30] est instruit lors d'une vision de la venue du Troisième âge du Saint-Esprit, concept qui sera à la base de toutes les philosophies modernes (progressistes, millénaristes) et du New Age. Ce Troisième âge ou Royaume de l'Esprit est, pour Joachim, la dernière révélation avant l'arrivée de l'église de l'Esprit dont la venue concorde avec les signes des temps de l'Apocalypse. Dans *Concordia Novi et Veteris Testamenti* Joachim écrit :

> « Moi, Joachim, au milieu du silence de la nuit, à l'heure, je crois, où le Lion de Juda ressuscita d'entre les morts, plongé dans la méditation, une lumière subite éclaira tout à coup mon intelligence, et à moi se révéla la plénitude de la science de ce livre, et l'esprit de l'Ancien et du Nouveau Testament. » [31]

L'ouvrage *Histoire et Salut* (1949) de Karl Löwith, qui traite du sens de l'histoire et de la philosophie du Moyen Âge aux temps modernes, nous donne à voir l'entrée en scène de Joachim de Flore par sa toute nouvelle interprétation de l'Ancien et du Nouveau Testament. En voici un extrait :

*

* *

Il y eut dans l'histoire du monde chrétien un instant décisif : lorsqu'un abbé italien, célèbre comme prophète et saint et passé par la discipline de fer de l'ordre des Cisterciens, après bien des années d'étude assidue et de méditations dans les sauvages montagnes calabraises, eut une illumination subite à la Pentecôte (entre 1190 et 1195).

Le schéma général de l'interprétation perspicace de Joachim s'appuie sur le dogme de la Trinité. Trois ordres distincts se déploient en trois époques distinctes, dans lesquelles les

---

[30] **Joachim de Flore** (1130-**1202**, 66 ans) est un moine cistercien et un théologien catholique. Sa division de l'histoire de l'humanité en trois âges entraîne la renaissance du millénarisme chrétien au Moyen Âge (...) Joachim détient une "double réputation" qui le classe à la fois comme prophète et comme hérétique. (W)

[31] (Réf.)

trois personnes de la Trinité se révèlent successivement. Le premier ordre est celui du Père, le second celui du Fils, et le troisième celui du Saint-Esprit. Celui-ci ne fait que commencer (vers la fin du XIIe siècle) et se développera jusqu'à atteindre la "liberté" parfaite de "l'Esprit". Les Juifs étaient des esclaves soumis à la loi du Père ; les chrétiens étaient déjà libres en esprit par rapport à la morale de la Loi de la première époque ; à la troisième époque, les paroles prophétiques de Saint Paul s'accompliront : « c*ar nous connaissons en partie, et nous prophétisons en partie, mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra* » (I Cor 13:9-10), et nous pourrons alors apercevoir le dévoilement de l'Esprit dans toute sa liberté et sa plénitude. La première époque a commencé avec Adam dans la crainte et sous le signe de la loi ; depuis Abraham, elle a porté ses fruits jusqu'à s'accomplir en Jésus-Christ. La seconde a été inaugurée par Osée sous le signe de l'Évangile, dans la foi et l'humilité ; depuis Zacharie, le père de Jean-Baptiste, elle a porté ses fruits et s'accomplira dans les temps futurs. La troisième époque fut inaugurée par saint Benoît sous le signe de l'Esprit, dans l'amour et la joie ; elle s'accomplira à la fin des temps avec le retour d'Élie.[32]

Historiquement, le premier est l'ordre des époux et repose sur le Père ; le deuxième est l'ordre des prêtres et repose sur le Fils ; le troisième est l'ordre des moines et repose sur l'Esprit de vérité. Durant la première ère, c'est la peine et le travail qui dominent ; durant la deuxième, c'est l'érudition et la discipline ; dans la troisième, c'est la contemplation et la glorification (…) Les temps qui se sont écoulés avant la Loi, sous la Loi et dans la grâce furent aussi nécessaires que l'époque à venir, qui sera l'accomplissement de ces stades préliminaires. Car la loi fondamentale de l'histoire du salut est l'avancée constante, du temps de la lettre, celui de l'Ancien et du Nouveau Testament, jusqu'à celui de l'esprit, analogue à la transformation miraculeuse de l'eau en vin.

C'est ainsi que les temps à venir, ceux du Saint-Esprit, ont successivement leurs modèles dans la première et la seconde époque, celle du Père et du Fils, qui se correspondent d'ailleurs, car chaque figure et chaque évènement de l'Ancien Testament est, compris en esprit, une promesse et un symbole d'une figure et d'un évènement du Nouveau Testament. Cette concordance est ainsi une succession logique aussi bien que temporelle : certains évènements et figures de l'Ancien Testament sont contemporains en esprit de certains évènements et figures du Nouveau Testament, puisqu'ils ont une position et une signification historiques correspondantes. C'est ainsi que le baptême par l'eau de Jean-Baptiste est la représentation de celui d'Elie par le feu du Saint-Esprit qui

[32] Les âges se chevauchent… (NdA)

consume tout ce qui est chair et simple lettre. Tout ce processus progressif de *consummatio* est en même temps le procès d'une *designatio* qui relève les promesses et les significations du passé.

Toutefois, les périodes de chaque ordre ne sont pas à compter en années, mais en générations ; elles concordent non par la durée, mais par leur nombre, chacune s'étendant à peu près sur trente ans. La justification du nombre trente n'est pas d'ordre naturel, mais spirituel : il se rapporte à la perfection de l'unitrinité divine et à Jésus, qui était âgé de trente ans lorsqu'il rassembla ses premiers *filii spirituales*. D'après les calculs de Joachim, qui s'appuient principalement sur Apocalypse 11:3 et 12:6 ainsi que sur Matthieu 1:17[33], sa propre génération est la quarantième et ses successeurs en déduisirent qu'au bout d'une période de deux autres générations, c'est-à-dire autour de l'an 1260, l'apogée sera atteint. Frédéric II se révèlera alors être l'Antéchrist, et les "spirituels" franciscains, les chefs, élus par la Providence, du nouvel et ultime ordre, qui s'achèvera avec l'accomplissement de l'histoire dans le Jugement dernier et la Résurrection. Le but et le sens de cette histoire du Salut est, à l'intérieur du temps historique, une observation sans concession des commandements et des objurgations de l'Évangile, en particulier du Sermon sur la montagne.

Ce qui est nouveau et révolutionnaire dans l'interprétation joachimite du Salut, c'est sa méthode d'interprétation allégorique, à la fois prophétique et historique. Aussi longtemps qu'elle demeure allégorique et typologique, elle n'est pas nouvelle, mais reste une application cohérente de l'exégèse patristique traditionnelle. L'imagination luxuriante de Joachim ne se servit pas de cette exégèse à des fins morales et dogmatiques, mais lui permit de comprendre la Révélation à partir de la réciprocité entre Écriture et histoire et entre leurs interprétations. La première doit éclairer la seconde s'il est vrai que l'histoire, d'une part, est vraiment saturée de signification religieuse et que l'Évangile, d'autre part, est bien le *rotulus in rota*, ou encore l'axe de l'advenir du monde.

Si on admet que l'histoire du monde est effectivement celle du Salut et que l'histoire de l'Église est son modèle, les seules clefs adéquates de son interprétation religieuse sont forcément les Écritures, dont la concordance interne n'apporte pas, aux yeux de Joachim,

[33] « Je donnerai à mes deux témoins le pouvoir de prophétiser, revêtus de sacs, pendant mille deux cent soixante jours. » / « Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait un lieu préparé par Dieu, afin qu'elle y fût nourrie pendant mille deux cent soixante jours. » / « Il y a donc en tout quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David, quatorze générations depuis David jusqu'à la déportation à Babylone, et quatorze générations depuis la déportation à Babylone jusqu'au Christ. »

la démonstration d'une doctrine absolue, entièrement détachée de l'histoire, mais constitue la structure signifiante du processus de l'histoire du Salut. S'appuyant sur la foi dans le caractère inspiré de l'Écriture, Joachim pouvait déduire d'elle une interprétation strictement religieuse de l'histoire et découvre par ailleurs dans l'histoire réelle le règne caché d'une signification purement religieuse. Cette tentative faite pour expliquer l'histoire de manière religieuse et l'Apocalypse de Jean de manière historique n'est ni plus ni moins qu'une exposition compliquée de la doctrine chrétienne selon laquelle l'Église est le "corps du Christ" ; son histoire est de fond en comble religieuse et non pas une simple branche de l'histoire du monde. Et comme l'histoire continue après le Christ et va pourtant, suivant l'Apocalypse, vers un terme, l'"accomplissement du temps" est à comprendre non pas dans le sens d'un évènement unique situé dans le passé, mais comme quelque chose qui se déploiera dans l'avenir, si bien que l'Église du Christ jusqu'à aujourd'hui n'est pas un fondement éternel mais un signe précurseur imparfait.

Vue sous cet angle, l'interprétation de l'histoire devient nécessairement prophétie et la juste compréhension du passé s'appuie sur un regard exact sur le futur dans lequel ces signes annonciateurs seront accomplis. Cet achèvement ne s'opère pas au-delà du temps historique, à la fin du monde, mais à la dernière époque de l'histoire. Le schéma eschatologique de Joachim n'est donc ni un millénarisme, ni la simple attente de la fin du monde, mais un eschaton ambivalent : une phase historique ultime de l'histoire du Salut qui précède l'eschaton transcendant de la nouvelle ère inaugurée par le retour du Messie. Le règne de l'Esprit est la dernière révélation de la volonté divine sur terre et dans le temps. Par conséquent, la hiérarchie papale et ecclésiastique est restreinte à la seconde époque. Quoique l'Église se fonde sur le Christ, elle va devoir céder le pas à la future Église de l'Esprit lorsque l'histoire du Salut aura atteint son achèvement. Cette dernière transition entraînera aussi l'abolition du prêche et des sacrements, dont le rôle médiateur sera devenu inutile lorsque l'ordre de l'Esprit sera réalisé, la connaissance de Dieu devenant alors possible par contemplation directe. La véritable signification des sacrements n'est plus de rendre miraculeusement présente une réalité transcendante, mais de faire signe vers la possibilité à venir de l'histoire du Saint-Esprit.

Joachim, qui se situait lui-même à la seconde époque, ne tira pas de conclusions révolutionnaires de ses constructions historico-eschatologiques. Il ne critiquait pas

l'Église de son temps, et son interprétation de l'ange de l'Apocalypse[34] comme étant le *novus dux* (nouveau dirigeant) destiné à rénover la religion chrétienne ne débouchait pas non plus sur une intention révolutionnaire de transformer les institutions et les sacrements existants. Son interprétation prétendait seulement que l'apparition d'un guide messianique « *qui qu'il soit* », apporterait un renouveau spirituel en vue du royaume du Christ et révèlerait ce qui n'apparaissait que voilé dans les figures significatives et les sacrements. Les conclusions révolutionnaires ont été tirées seulement plus tard, par les hommes des XIIIe et XIVe siècles, Franciscains spirituels, qui reconnurent en Joachim un nouveau Jean-Baptiste et firent de saint François le *novus dux* de l'ordre ultime, voire le "nouveau Christ".

Pour eux, l'Église cléricale était vraiment moribonde. Il rejetèrent la pratique du discernement entre commandements stricts et vagues exhortations, et firent la tentative radicale de mener une vie chrétienne de pauvreté et d'humilité absolues et de transformer l'Église en une communauté de l'Esprit-Saint, sans pape, sans hiérarchie ecclésiastique, sans sacrements, sans Écriture sainte ni théologie. La règle de l'ordre de saint François était pour eux la quintessence même de l'Évangile. Comme chez Joachim, l'impulsion qui animait leur mouvement était une ardente attente eschatologique en regard d'un présent voué à la corruption. Le critère qui guidait cette condamnation de leur époque pour corruption et abandon de l'Évangile était la vie de saint François. Et comme Joachim avait déjà prédit que la bataille finale entre l'ordre nouveau er les forces du mal aurait lieu en l'espace de deux générations, ses disciples purent avec d'autant plus de conviction dénoncer en l'empereur l'Antéchrist — mais, en fin de compte, en faire aussi l'instrument de la Providence pour châtier une Église devenue antichrétienne, qui s'opposait à son propre renouveau en persécutant les véritables disciples du Christ. [35] (***fin de l'extrait***)

*

* *

[34] « Et je vis un autre ange, qui montait du côté du soleil levant, et qui tenait le sceau du Dieu vivant ; il cria d'une voix forte aux quatre anges à qui il avait été donné de faire du mal à la terre et à la mer, et il dit : Ne faites point de mal à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. » (Apoc. 7:2)

[35] Karl Löwith in *Histoire et Salut* (1949), p. **???**

Que peut bien apporter l'idée d'un Troisième âge ? Parce qu'à l'évidence, seule la venue du Christ sur Terre apporte au monde quelque chose de nouveau. À partir de là, l'Histoire est divisée en deux époques : une avant et une après Christ ; la préparation puis la consommation. Mais en perdant la compréhension chrétienne de l'esprit du Christ — le Christianisme en tant que préparation pour le Royaume des Cieux — cette *nouveauté* du Troisième Âge vous laisse libre de spéculer. Ainsi, alors que les scolastiques acceptent tout et n'importe quoi (pourvu que ça reste issu de leur logique), il leur suffit de trois fois rien pour qu'ils se mettent à spéculer sur l'idée de nouveauté : « *Pourquoi ne pouvons-nous pas avoir quelque chose de nouveau maintenant ? Parce que le Christianisme lui-même devient fade. Nos moines sont devenus corrompus*[36] ». Partant de l'idée même du Christianisme, en supprimant la Tradition, nous obtenons en toute logique l'idée d'un *nouveau* Christianisme, d'un nouvel épanouissement de la sagesse, de la spiritualité et au final, l'idée d'une nouvelle révélation. Nous revenons une fois de plus au *Grand Inquisiteur* qui pense avoir créé un christianisme bien meilleur que celui que nous connaissons.

Cette période est aussi celle qui voit fleurir le Protestantisme (Luther, 1517) et toutes les autres sectes qui puisent leurs fondations non plus dans la Tradition orthodoxe (elle a depuis longtemps été réduite, notamment par les Latins) mais dans la réflexion et les visions. De son côté, l'église catholique n'est pas en reste avec toutes ses nouveautés et notamment ses nouveaux ordres (Dominicains, Franciscains…) qui s'affichent désormais comme la norme.

Nous voyons donc à quel point cette époque du Moyen Âge, influencée par Joachim et par François, est devenue le terreau des idées de l'âge moderne, la source, en quelque sorte, à laquelle revient régulièrement s'abreuver tel philosophe ou tel théologien. Nous allons maintenant aborder d'autres points de moindre importance pourtant encore très symptomatiques du Moyen Âge.

[36] Paradoxalement, ce sont ces mêmes arguments qui inspirèrent François à faire l'expérience d'une pauvreté encore plus pure. (NdA)

L'ART AU MOYEN ÂGE

En observant l'art pictural du Moyen Âge, nous pouvons y trouver des choses intéressantes, notamment en terme d'iconographie. Car bien que le *style* iconographique ne se soit jamais épanoui en Occident, il le fut dans une certaine mesure en Italie. À cette époque volontiers bouleversée, il existait à Ravenne et en d'autres endroits des églises dont les fresques étaient peintes dans la pure tradition iconographique. Nous pouvons évoquer à cet égard quelques oeuvres de Duccio (†1318), un artiste contemporain de François encore quelque peu attaché à la tradition byzantine.



La tentation du Christ sur la montagne, par exemple, nous montre un Christ magnifique, très serein et très calme, lié à l'évidence aux influences byzantines. Mais déjà, les visages commencent à révéler une dimension humaine : ils sont *psychologiquement* très bien dessinés. Ce qui, au demeurant, reste très agréable, comparé aux visages des futures représentations sanglantes de la Crucifixion ! En revanche, les visages des anges sont trop humains. Il nous semble voir des êtres présentant des caractéristiques psychologiques très précises, très humaines, comme si quelqu'un avait posé pour la peinture. Nous sommes donc en présence d'une dimension humaine par trop prononcée (les personnages expriment des émotions, regardent autour d'eux…) Bien que Duccio reste probablement le dernier "artiste" d'avant le grand changement, le modèle traditionnel est véritablement en train de disparaître.

Nous avons déjà mentionné Giotto (†1337), très lié à François (il fut chargé de peindre la vie de ce dernier dans la basilique qui lui est dédié à Assise). Voici ce qu'un historien dit de Giotto : « *La peinture n'était plus un écho de la Tradition mais s'est élevée d'un coup à la dignité de l'invention (…) L'art ne se basait plus sur des modèles conventionnels, abstraits et idéaux ; ses modèles devaient être les réalités de la nature (…) La représentation de la vie réelle devait devenir l'objet de toute peinture* [37] ». Ainsi, dans cette "révolution" artistique, est-il maintenant

[37] Louis Gillet (†1943) in Catholic Encyclopedia (Réf.)

préférable d'attribuer aux *nouveaux* saints ce nouveau type d'icône bien que cette *iconographie* tiennent plus du tableau religieux que de l'icône. Car c'est, à l'évidence, de la fausse iconographie : de faux saints donnent naissance à une fausse iconographie. Giotto ajoute à ses "icônes" de nombreux éléments de la vie quotidienne, marquant le début de cet état d'esprit caractéristique de la Renaissance où les tableaux présentent toutes sortes de scènes pittoresques. En témoigne, par exemple, ce tableau représentant la crucifixion du Christ au cœur de Bologne, comme s'il était nécessaire de rendre l'art religieux au goût du jour… Et à ce titre, Giotto dépasse déjà Duccio de beaucoup ! En regardant attentivement un plan rapproché du tableau des *Lamentations*, nous voyons que les visages sont sinon malsains, plutôt étranges. Cela reste toujours une peinture religieuse en soi mais le style n'a vraiment plus rien d'iconographique.





Enfin, en peignant la vision divine de François, l'icône de Giotto montrant ce dernier recevant les stigmates est la représentation même de l'illusion spirituelle : cette superposition du Christ crucifié sur un chérubin nous apparaît passablement démoniaque. Et si le visage du Christ n'a rien de choquant en soi, c'est toute l'atmosphère de l'icône qui est très terrestre, très loin de la vocation d'inspiration que les icônes sont censées véhiculer.

Mais nous aurons l'occasion de reparler de ces choses dans le prochain chapitre sur la Renaissance, quand l'art religieux deviendra le vecteur d'une toute nouvelle religion. En attendant, nous pouvons voir dès à présent pourquoi et comment la tradition iconographique occidentale commence à se déliter : alors que l'iconographie traditionnelle s'applique à nous représenter les Saints dans leur environnement céleste, l'ajout au Moyen Âge d'éléments pittoresques et l'humanisation trop prononcée des personnages rend la représentation complètement *terrestre*.

La politique

Avant de clore ce chapitre sur le Moyen Âge, abordons brièvement ses caractéristiques politiques.

Le Moyen Âge voit disparaître l'Empire Byzantin, non pas en tant qu'institution mystique, mais bien en tant qu'institution politique et religieuse. Pourtant, l'Empire Byzantin aura véritablement permis la diffusion du Christianisme : une fois l'empire baptisé et devenu chrétien, l'empereur protégeait la religion de son peuple et tâchait de donner l'exemple. Et, bien qu'il n'ait jamais été question d'une christianisation parfaite de la société, bien que l'idée romantique de créer une société parfaite sur Terre n'ait jamais eu cours, il subsistait toutefois un idéal, un idéal relié au Divin que tout sur Terre se devait d'imiter. À l'évidence, cet idéal s'est totalement évanoui en Occident.

Prenant la bénédiction du Pape Léon III, Charlemagne érige en l'an 800 son propre empire, le Saint Empire romain germanique en Occident, sorte de pendant occidental d'un soi-disant empire oriental. Pour autant, cette séparation géographique de l'empire ne semble pas alarmer Kireïevski :

> « Nous avons une Sainte Russie parce des hommes saints l'habitent ; le saint Empire romain était saint en soi, car bien qu'il ne s'agissait ni d'hommes saints, ni d'empereurs saints, il fut appelé saint parce que l'institution elle-même avait été conçue pour être sainte ».

Puis, en rejoignant le Pape sur la question du Filioque, Charlemagne, qui est déjà contre les icônes, fragilise fortement le principe d'unité spirituelle de l'Empire. Il rompt alors progressivement tout lien avec Constantinople et ne rend désormais compte qu'au seul Pape, avec les conséquences que l'on connaît.

En fait d'unité spirituelle, l'Occident cherche sans relâche à soumettre l'Orient. L'exemple des Croisades parle pour lui-même : bien qu'elles soient entreprises pour chasser les infidèles d'Orient, l'autre fonction des Croisades est de soumettre l'Empire Byzantin à une union avec Rome. Et parce que l'idée politique la plus ancrée au Moyen Âge est bien celle de la papauté — la monarchie universelle du Pape—, Rome ira jusqu'à

utiliser un faux document, *la donation de Constantin*[38], dont la rédaction remonte au VIIIe siècle, pour justifier sa main-mise sur les territoires (et les âmes) occidentales. En s'arrogeant de plus l'autorité temporelle, son poids politique n'étant plus à démontrer, les prérogatives du Pape deviennent en Occident comparables à celle d'un empereur. Cet état de fait justifiera les propos de certains penseurs médiévaux qui concéderont au Pape la toute propriété des terres qu'il redonnait au peuple (à l'instar du système féodal). Pour illustrer tout l'extrême de cette situation, nous pouvons citer l'anecdote suivante :

> « C'est pourtant à cette période que les sources signalent la violence verbale du cardinal-diacre, corollaire de la haute idée qu'il se fait de sa fonction. Une tendance au sarcasme et à l'outrance, érigés en moyen de gouvernement pour subjuguer ses adversaires et les réduire au silence, qui ne fera que s'amplifier par la suite, à la stupeur voire au scandale de ses contemporains. Lors de sa légation à Paris, le futur Pape Boniface VIII lance aux maîtres de l'Université « le monde nous est confié » en conclusion d'une admonestation fort peu diplomatique. Ce goût prononcé pour l'esclandre public et théâtral se retrouve chez Boniface VIII lors de l'audience accordée aux ambassadeurs d'Albert de Habsbourg, élu roi de Germanie en 1298. Ceint du diadème de Constantin, brandissant la poignée de l'épée de la main droite et les clefs de saint Pierre de la gauche, le pape déclare : Ne suis-je pas le souverain pontife ? Ce trône n'est-il pas la chaire de Pierre ? Ne suis-je pas en mesure de protéger les droits de l'Empire ? Je suis César : je suis l'empereur ». [39]

Dans cette même optique de domination politique et spirituelle, l'année 1300 sera la première année à être décrétée "sainte" (jubilé). Le retour des fidèles à la foi est ravivé par l'octroi d'une indulgence plénière aux fidèles en "état de grâce" — renoncement au péché, confession, absolution — qui feront dans l'année quinze à trente visites dans les basiliques de Rome. Bien plus qu'un simple hasard, tout ceci coïncide plutôt avec cette pensée moderne qui s'ancre solidement et qui n'a d'autre but que la recherche d'un monarque universel, à savoir l'Antéchrist.

---

[38] La **donation de Constantin** (en latin : Donatio Constantini) est un acte, qui se révèle être un faux, par lequel l'empereur Constantin Ier était censé donner au pape Sylvestre l'imperium sur l'Occident. La papauté s'en servit à partir de la fin du Ier millénaire pour justifier ses prétentions territoriales et politiques. Bien que les motivations de la supercherie demeurent sujettes à spéculations, force est de constater qu'elle servait les intérêts carolingiens et pontificaux. (W)

[39] Alexis Witberg in *Boniface VIII et Philippe le Bel* (Réf.) (NdT)

CONCLUSION

Cet esprit dont nous avons examiné les contours dans la peinture, la politique, la philosophie et la théologie est un esprit *de ce monde*, un esprit de duperie et d'illusion spirituelle, un esprit préfigurant toutes ces choses que nous trouvons si étranges chez les saints occidentaux. Ces saints de l'après schisme sont en effet totalement soumis aux fantasmes inutiles et autres douceurs, sentiments et affabulations purement matérielles dans lesquels l'imagination religieuse brode les intérêts terrestres. Si nous comprenons que l'essence même de la séparation, de l'éloignement entre l'Orient et l'Occident se trouve juste ici, nous pouvons comprendre qu'un retour en arrière est tout simplement impossible à moins que cette église de Rome ne se remette sérieusement en question. Mais pourquoi se débarrasserait-elle de toutes ces choses qui constituent désormais sa mentalité et sa conception de la sainteté ?

Au XIII^e^ siècle, à l'aube de l'histoire moderne, nous retrouvons tous les ingrédients façonnant la mentalité moderne. Et l'ingrédient majeur de cette mentalité est le suivant : la recherche d'un nouveau Christianisme qui soit meilleur que l'Orthodoxie, meilleur que le Christianisme des Saints Pères, meilleur que le Christianisme même du Christ. Cet ingrédient sera aussi plus tard à l'origine d'un large spectre de croyances passant de l'athéisme à toutes sortes de religions plus folles les unes que les autres dont l'objectif restera intimement immuable : donner à l'ensemble du monde une religion empruntant les codes du Christianisme mais qui sera pourtant complètement étrangère au Christianisme. Ce ne sera pas du paganisme, il s'agira bien de quelque chose accepté comme du Christianisme, mais ce sera quelque-chose d'anti-chrétien, un substitut du Christianisme niant l'essence même du Christianisme. Car toute l'histoire de la rébellion contre le Christ n'est rien de moins que l'apostasie dont nous parle saint Paul[40] : elle ne s'écrit pas, comme au début, par la persécution, mais bien par la transformation du Christianisme jusqu'à ce qu'il ne soit plus chrétien. Nous pouvons ainsi définir le *mystère de l'iniquité* [41] comme la préparation de l'Antéchrist.

---

[40] « Que personne ne vous séduise d'aucune manière ; car il faut que l'apostasie soit arrivée auparavant, et qu'on ait vu paraître l'homme du péché, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de ce qu'on adore, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se proclamant lui-même Dieu. » (2 Thess. 2:3-4)

[41] « Car le mystère de l'iniquité agit déjà ; il faut seulement que celui qui le retient encore ait disparu. » (2 Thess. 2:7)

Dans les prochains chapitres, bien qu'ils ne soient pas tous évidents à toutes les époques, nous aborderons plus en profondeur les trois thèmes caractéristiques de l'histoire moderne.

Le premier thème concerne les efforts déployés dans le but d'obtenir une monarchie mondiale et un dirigeant unique, thème fortement lié à l'idée de papauté. Le deuxième thème concerne la sanctification, la divinisation du monde : c'est l'idée millénariste qui veut que ce monde acquière une importance spirituelle (*Saint* Empire romain germanique, François et son sentiment d'être divin). Enfin, le troisième thème, qui est le plus évident, concerne le remplacement de Dieu par l'homme comme critère de vérité : par sa perception, par sa logique, l'homme remplace Dieu comme critère de vérité. Nous verrons dans quelle mesure ce concept s'est imposé à la Renaissance et comment il s'est trouvé à la base, bien plus tard, d'une toute nouvelle religion de l'homme. Mais nous voyons dès maintenant, dès les XIII^{e} et XIV^{e} siècles, combien l'homme se place au-dessus de la Tradition, comme il se place au-dessus du divin.

Tout ceci nous renvoie au prochain chapitre dans lequel nous examinerons plus en détail les évènements de la Renaissance et de la Réforme, évènements qui, n'en déplaisent aux humanistes Catholiques, s'inscrivent plus dans la continuité de ceux du XIIIe siècle que comme éléments précurseurs en soi. Les évènements de la Renaissance et de la Réforme sont en effet loin de représenter le summum de la spiritualité occidentale. Ils ne sont que les fruits de l'apostasie dont les graines ont été semées par cette toute nouvelle spiritualité née au XIII^{e} siècle.

3. *LA RENAISSANCE*

Rappelons brièvement le but de cet ouvrage. En étudiant le développement de la mentalité contemporaine, nous cherchons à comprendre pourquoi le monde est tel qu'il est aujourd'hui et dans quelle mesure ce même monde façonne notre propre pensée. Nous avons besoin de cette compréhension pour nous aider à vivre en vérité notre Orthodoxie. Nous en avons besoin pour réfuter les interprétations erronées issues de nos propres réflexions, pour nous opposer contre les fausses idées et enfin, pour définir quelle est la véritable mentalité orthodoxe, quel est le véritable enseignement orthodoxe. Malheureusement, notre époque contemporaine voit naître des générations de personnes ignorant tout du passé. Or, une personne qui ne sait rien de son passé est facilement influençable : elle devient victime de son environnement, influencée par tous ces éléments de la vie quotidienne dont la philosophie est anti-chrétienne. Aussi, devons-nous redoubler d'effort afin de comprendre la philosophie propre à ces éléments (à cet égard, même la musique des supermarchés possède quelque chose de philosophique), tant ces éléments sont porteurs d'une énergie imperceptible dont la finalité nous éloigne du Christ.

L'ambition de ce livre est donc de nous fournir des clés de compréhension pour défendre notre Orthodoxie en abordant l'histoire moderne d'un point de vue orthodoxe. Ce qui, du reste, est plutôt innovant. En effet, tous les livres d'histoire sont écrits à partir de points de vue plus conventionnels : soit ils opposent un soi-disant âge des ténèbres à un « *âge des lumières* », plus moderne, soit ils s'appuient sur le fait que le Catholicisme est la norme. Dans l'un, tout est critiqué du point de vue de la vision moderne et éclairée de la science, dans l'autre, le XIII^{e} siècle est l'apogée hors duquel tout s'effondre. Mais d'un point de vue orthodoxe, en terme de bouleversements, la période de la Renaissance nous paraît bien moins significative que celle du Moyen Âge. Et si nous observons bien à la Renaissance les changements et les différences les plus spectaculaires au regard d'un Christianisme plus ancien, c'est parce que ces changements et ces différences, découlant directement du schisme, s'y manifestent plus ostensiblement. À l'inverse, le point de vue catholique considère justement la Renaissance comme la période où les changements interviennent. Mais ces changements découlent bien du schisme : laissant pour compte

l'Orthodoxie, le monde avancera désormais selon tous ces nouveaux principes. Et si nous retrouvons aujourd'hui, quoique dans une forme plus évoluée, toutes ces règles adoptées au Moyen-Âge c'est que ces règles n'ont jamais cessé de façonner l'histoire, depuis le XIII^{e} siècle jusqu'à nos jours.

La vie de Saint Paul de l'Obnora (†1425), pour faire référence à ce Saint dont nous parlions lors d'une récente conférence, nous donne à voir une civilisation qui est à l'exact opposé de la civilisation que nous allons maintenant étudier : la civilisation occidentale à compter du schisme. Dans une civilisation orthodoxe traditionnelle comme celle de la Russie, les événements se répètent et se suivent. Ainsi, voyons-nous des invasions barbares, des monastères dévastés, une vie monastique qui fleurit là ou qui flétrit, avant de fleurir à nouveau et des êtres qui deviennent saints malgré l'œuvre incessante des démons. Ces évènements se déroulent sans que cela perturbe ni l'harmonie ni l'équilibre de cette civilisation. On retrouve également cette harmonie dans l'Empire Byzantin, on la retrouve aussi en Occident, avant le schisme. En réalité, il n'y a rien de tel que quelque chose de *nouveau*. À partir du moment où le Christ s'incarne, établissant sur terre son Église, le Christianisme est proclamé. Il n'y a dès lors plus rien qui puisse être nouveau. Être chrétien, c'est se préparer à la fin du monde. Les chrétiens investis des principes de la Tradition n'attendent, dans ce monde, rien de *nouveau*.

En Occident, nous l'avons vu dans le dernier chapitre, c'est le contraire qui prévaut. Le haut Moyen-Âge et la scolastique, François d'Assise et Joachim de Flore, les touches de romance qui font leur entrée en religion et les nouvelles idées politiques sont autant d'éléments en faveur de quelque chose de *nouveau*. Seulement, en cherchant à améliorer le Christianisme, la porte s'ouvre vers une sorte de *nouveau Christianisme*. Ces *améliorations* sont portées à leur paroxysme juste après le Moyen-Âge, à cette période que l'on appelle la Renaissance (1300-1600). Durant cette période, nous verrons d'une part, que ce qui fut commencé au Moyen-Âge est en train de devenir épidémique et d'autre part, qu'il s'y passe des choses totalement nouvelles au regard de l'histoire de l'humanité. Et s'il se trouve que ces choses existaient déjà auparavant dans une moindre mesure, elles atteignent désormais un niveau jusqu'alors inégalé.

La Renaissance correspond à cette période où, entre autres, la culture antique est remise à l'honneur — renaissance de l'antiquité — et où débute l'âge du soi-disant humanisme. La base de cette nouvelle époque est donc déjà très claire ! Nous l'avons vu, le Moyen-Âge est dominé par la scolastique : la raison devient autonome, la raison se place au-dessus de la foi. Et cette raison, comme l'a très bien vu Kireïevski au XIXe siècle alors qu'il critiquait l'Occident du point de vue orthodoxe, s'est vite retournée contre le Christianisme. Premièrement, la raison était censée être la servante de la Foi. Elle devait servir le Christianisme en prouvant tous ses dogmes ainsi que de nombreuses autres choses également basées sur l'autorité : l'autorité à la fois de l'Écriture ainsi que celle de certains Pères, principalement Augustin, voire même celle d'Aristote dont les vues sur la Nature étaient à cette époque totalement respectées. Pourtant, à la Renaissance, du fait de son autonomie, cette raison se retourne contre la religion en développant ses propres principes. Pourquoi serait-elle encore liée à quoi que ce soit de religieux ? Puis, bien que les grands du Moyen-Âge — François et Joachim — furent très monastiques, voire même ascétiques, il ne furent pas spécialement en odeur de sainteté à la Renaissance. Car si le monachisme avait au Moyen-Âge le vent en poupe, à la Renaissance, l'idée même du monachisme ou de l'ascèse est traitée de manière très négative. L'intérêt pour les choses du *monde* est devenu prépondérant.

C'est donc tout naturellement que l'homme occidental se détourne de l'Église pour se rattacher à la Grèce et à la Rome païennes — les monuments se trouvent encore un peu partout en Occident et plus particulièrement en Italie. D'une certaine manière, on peut même dire qu'à cette époque, Athènes et Rome se vengent du Christianisme de l'avoir renversé jadis. Ces anciennes civilisations qui mirent l'homme à l'honneur furent en effet détrônées par le Christianisme. La raison se retourne désormais contre lui : le paganisme tient sa revanche et, s'alliant à la raison, ils favorisent ensemble l'émergence d'idées résolument mondaines.

L'idéal de la Renaissance est un idéal de l'homme *naturel* (au sens philosophique[1]) ainsi que d'une religion *naturelle*, *raisonnable* et compréhensible sans révélation particulière. Il n'est donc pas étonnant d'entendre Érasme dire, après qu'il eut trouvé en Grèce ce qu'il a lui-même appelé la *philosophie du Christ* : « *Je peux difficilement m'empêcher de dire : Saint Socrate, priez pour moi* » ! Ce grand humaniste, qui n'a probablement jamais prié ni les saints ni Socrate, nous révèle cependant à quel point de simples païens pouvaient, à la

[1] **Naturalisme** : thèse philosophique selon laquelle rien n'existe en dehors de la nature et qui accorde une place essentielle aux sciences expérimentales dans la résolution des problèmes philosophiques. (W)

Renaissance, prendre place parmi les saints. C'est donc à cette époque que l'*homme* est découvert, marquant le point de départ d'un spectaculaire intérêt pour soi comme pour l'individu. À ce sujet, nous pouvons lire *Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860) de Jacob Burckhardt (†1897) qui, soit dit en passant, est l'un des rares érudits du XIXe siècle (et même du XXe) qui étudiaient leur sujet en profondeur. Son point de vue est certes plutôt agnostique voire même profondément athée, mais cela rend son approche plus objective : nous pouvons voir très clairement ce qui se passe d'un point de vue religieux. Dans son ouvrage, Burckhardt traite de toutes ces idées qui prévalaient à cette période en Italie, berceau de la Renaissance, avant que les influences de cette dernière ne se propagent plus au Nord.

La renommée

Par exemple, nous pouvons y lire un chapitre sur l'idée moderne de renommée, un concept nouveau plutôt inconnu jusque là. Il note à cet égard que Dante (†1321), dont les liens avec le Moyen-Âge sont encore très tangibles, serait le premier homme à avoir tant cherché la gloire :

> « C'est encore Dante qu'il faut écouter en première ligne, comme dans toutes les questions capitales. Il a aspiré au laurier poétique de toutes les forces de son âme ; même comme publiciste et comme littérateur, il est fier de dire que tout ce qu'il a produit est essentiellement neuf, que non seulement il est le premier, mais encore qu'il veut être appelé le premier qui a marché dans des voies inconnues. »

Plus tard, il y en eut un autre ancien,

> « Un contemporain de Dante, Albertinus Musattus, couronné comme poète à Padoue par l'évêque et par le recteur, jouissait d'une gloire qui frisait l'apothéose : tous les ans, au jour de Noël, des docteurs et des étudiants des deux collèges de l'Université venaient en procession solennelle, avec des trompettes et, paraît-il, avec des cierges allumés, lui présenter leurs hommages et lui apporter des présents. On continua de lui rendre ces honneurs extraordinaires jusqu'au moment où il tomba en disgrâce (1318)…
>
> « Pétrarque respire aussi à pleins poumons l'encens réservé autrefois aux héros et aux saints, et il se persuade même dans ses dernières années qu'il est incommodé par ce parfum qui le suit partout ».

Nous atteignons à l'évidence le plus bas étage de la mondanité : vouloir être reconnu, vénéré et commémoré par la postérité…

> « À côté de ces moyens pour garantir la gloire au-dehors, nous voyons de singulières échappées : l'ambition la plus colossale, une soif immense de grandeur, indépendante de l'objet et du résultat, nous apparait parfois sous une forme effrayante de vérité. C'est ainsi que nous lisons dans la préface des Histoires Florentines de Machiavel, où l'auteur blâme le silence par trop indulgent de ses devanciers (Léonard Arétin, le Pogge) sur les partis qui dirigent les villes : « *Ils se sont grossièrement trompés ; ils ont prouvé qu'ils connaissaient peu l'ambition des hommes et leur désir de perpétuer leur nom. Que d'individus, qui n'ont pu se distinguer par le bien, ont cherché à s'illustrer par le mal ! Ces écrivains n'ont pas réfléchi que des actions ayant un caractère de grandeur, ce qui est particulier aux actions des souverains et des États, paraissent toujours entrainer plutôt l'admiration que le blâme, de quelque nature qu'elles soient et quel qu'en soit le résultat* ». Plus d'une fois, en racontant quelque formidable entreprise, des historiens sérieux indiquent comme mobile l'ardent désir de faire quelque chose de grand et de mémorable. Ici l'on voit, non pas une simple dégénérescence de la vanité ordinaire, mais des phénomènes vraiment monstrueux[2], c'est à dire l'action brutale, l'emploi des moyens les plus violents et l'indifférence complète à l'égard de la moralité du résultat. C'est ainsi que Machiavel lui-même conçoit, par exemple, le caractère de Stefano Porcaro ; les documents officiels disent à peu près la même chose des assassins de Marie-Galéas Sforza ; Varchi lui même (dans le livre V) attribue le meurtre du duc de Florence, Alexandre (1537), à l'ambition de Lorenzino de Médicis ».

Bien entendu, nous connaissons quelques tenants de l'histoire de ces principautés italiennes, tels ceux de la tristement célèbre De Medicis, dans laquelle vécurent des papes qui s'empoisonnèrent entre eux et tuèrent d'autres familles, tout comme celle d'autres célèbres rivalités. D'ailleurs, ce même Lorenzino

> « … médite une action dont la "nouveauté" est destinée à faire oublier cette punition infamante, et il assassine son parent et son souverain. — Ce sont des traits qui peignent bien cette époque de passions violentes et de forces déréglées. » [3]

D'une manière ou d'une autre, cette idée rejoint celle qui anime les assassins de personnalités : incapables d'être reconnus au travers de leur existence banale, ils fomentent des actions violentes quitte à risquer la prison ou bien la mort. Ils se flattent à l'idée d'être immortalisés, même par une action peu glorieuse, parce qu'ils ne croient plus

[2] L'écriture est agnostique. Par monstrueux, il faut comprendre quelque chose de démoniaque, quelque chose qui dépasse l'entendement humain. (NdA)

[3] Jacob Buckhardt in *Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860), tome I, pp. 178-80 & 189-90

en l'immortalité de l'âme. Cette attitude d'exaltation, que l'on retrouve également dans la vie de Benvenuto Cellini (†1571), un aventurier qui court de droite à gauche et qui fait tout pour se rendre célèbre, nous vient directement du Moyen-Âge. Cela vient, nous l'avons abordé dans le chapitre précédent, de la préoccupation qu'a François d'Assise de lui-même, de sa propre satisfaction et où sa prétendue sainteté est servie de façon théâtrale. Les temps changent, tout comme l'esprit du temps, mais le raisonnement reste identique quoique plus tordu et grossièrement exagéré. Et ce raisonnement est à l'opposé de l'Orthodoxie où, par exemple, les iconographes n'auraient jamais l'idée de signer leur travail. Et si certains chants du répertoire orthodoxe sont associés à des noms, c'est avant tout pour des raisons pratiques. Ces auteurs n'ayant d'ailleurs pas le moindre désir de s'établir comme grand poète, grand écrivain ou grand iconographe bref, comme n'importe quel artiste qui signerait ses oeuvres dans le but d'épater ses contemporains. Car dans l'Orthodoxie, on entre dans la Tradition avant tout pour qu'elle se perpétue. Désormais, tout le monde veut se faire un nom et chaque artiste fera tout pour arriver à ses fins. Ce qui deviendra passablement ridicule au XX^{e} siècle lorsqu'on verra des *artistes* au talent plus qu'incertain éclabousser leur toile avec violence pour passer à la postérité.

Dans l'approche orthodoxe traditionnelle, la révélation, c'est la Tradition ; le message que nous transmettent les Pères, c'est le message de Dieu. Ainsi la connaissance s'enracine-t-elle profondément dans une certaine simplicité : les choses sont telles que Dieu les a faites. Elles sont telles qu'en parlent les Écritures et telles que les Saints Pères les transmettent. C'est cela qui fait autorité. Mais dans cette ère nouvelle, il y a un comme un désir de faire autre chose, comme une volonté d'aborder la certitude sous un autre angle. C'est cet état d'esprit qui inspirera Descartes (†1650) lorsqu'il basera peu de temps après toute sa philosophie sur une seule chose : « *Je pense donc je suis* ». Cette intuition sera, pour le premier philosophe moderne, *la seule chose que nous pouvons savoir avec certitude*. Alors que nos sens peuvent nous jouer des tours — visions, révélations —, nous savons en revanche, et avec certitude, que « *j'existe* ». En devenant à la Renaissance un principe théologique de première importance cette préoccupation du soi atteindra, dans les époques à venir, des proportions démesurées.

La superstition

Ce trait est rarement exprimé tant la Renaissance est décrite dans les livres comme le point de départ des Lumières. Ce qui nous fait penser, à tort, que les superstitions du Moyen-Âge commencent à être abandonnées alors qu'à l'évidence, elles ne font que se renforcer. La Renaissance, c'est le grand âge de l'astrologie dont Nostradamus (†1566) est le premier à se réclamer, précédant l'alchimiste et médecin Paracelse (†1541) entre autres adeptes de la sorcellerie. Dans un chapitre intitulé *Mélange de superstitions antiques et modernes*, Burckhardt note au sujet des superstitions :

> « Cependant, l'antiquité eut, au point de vue dogmatique, des conséquences d'un caractère bien autrement dangereux : elle communiqua à la Renaissance son genre de superstition. Quelques-unes des superstitions antiques s'étaient conservées pendant le Moyen-Âge ; l'ensemble eut d'autant moins de peine à revivre. Il n'est pas besoin de dire que l'imagination italienne contribua puissamment à cette résurrection. »

Et c'est bien à la Renaissance que cela se produit.

> « Au XIIIe siècle, l'astrologie prend tout à coup une place considérable dans la vie italienne. L'empereur Frédéric II est suivi partout de son astrologue Théodore et Ezzelino da Romano a toute une cour d'astrologues, qu'il paye largement ; dans le nombre se trouve le célèbre Guido Bonatto et le Sarrazin à longue barbe, Paul de Bagdad. Dès qu'il méditait une entreprise importante, ils étaient obligés de lui indiquer le jour et l'heure favorables ; les innombrables cruautés qu'il a fait commettre ont dû être souvent la conséquence de leurs prédictions. À partir de ce moment, personne n'hésite plus à faire interroger les astres[4] : non seulement les princes, mais même de simples villes entretiennent des astrologues en titre et, du XIVe au XVIe siècle, les universités ont, même à côté d'astronomes proprement dits, des professeurs spéciaux qui sont chargés d'enseigner cette science mensongère. On savait bien que saint Augustin et d'autres Pères de l'Église avaient combattu l'astrologie, mais on riait de leurs convictions surannées et l'on se mettait bravement au-dessus de leur autorité. C'est ainsi que la plupart des papes ne font pas mystère de l'habitude qu'ils ont d'interroger les étoiles ; sans doute, Pie II constitue une honorable exception sous ce rapport ; il professe aussi un mépris absolu pour l'interprétation des prodiges et pour la magie ; Jules II, par contre, fait déterminer par des astrologues le jour de son couronnement et de son retour de Bologne ; Léon

[4] Ce qui, dans l'Orthodoxie, est farouchement condamné par les Pères. (NdA)

> X lui-même semble tirer gloire du fait que l'astrologie fleurit sous son pontificat ; enfin Paul III n'a jamais tenu de consistoire sans que les astrologues lui eussent désigné l'heure favorable. »
>
> « D'abord, on tire l'horoscope de tous les enfants de familles considérables ; il en résulte que des gens perdent la moitié de leur vie à se préoccuper de prédictions qui ne se réalisent jamais. Ensuite, on consulte les étoiles dès qu'un grand doit prendre une résolution importante ; on veut surtout connaitre l'heure favorable pour aborder une entreprise difficile. Voyages des princes, réceptions d'ambassadeurs étrangers, pose de la première pierre de grands édifices, ce sont les astres qui décident de tout cela. » [5]

Si l'on se demande pourquoi ces superstitions ou pseudo-sciences prennent une telle ampleur à cet instant précis, il est utile de rappeler une chose : tant que la Tradition orthodoxe prévaut, notamment dans sa conception du bien et du mal, les forces démoniaques sont identifiables, tout comme leur mode opératoire. Elles sont même comparables entre elles. Aussi, si l'on met de côté la norme, la Tradition, l'idée qu'une nouvelle norme soit entrée en vigueur fait son chemin, laissant de fait le champ libre à l'ignorance et à la superstition. En prenant l'exemple du lien volontiers intrigant qui subsiste entre socialisme et spiritualisme, nous aurons l'occasion d'aborder plus loin la question de la superstition à notre époque. Et nous le verrons, ce n'est pas aussi simple qu'on puisse le penser.

La Réforme protestante

Les historiens situent la Réforme protestante également à la Renaissance. À bien des égards, bien qu'elle s'habille différemment, la Réforme s'inscrit fondamentalement dans le courant humaniste[6]. Elle est également un mouvement de raison qui s'oppose à la scolastique en prônant un Christianisme plus simple que tout croyant pourrait interpréter pour lui-même. Paradoxalement, c'est ce même état d'esprit qui nuira plus

---

[5] Ibid., tome II, pp. 289-92 & 294

[6] L'**humanisme** est un mouvement de pensée européen pendant la Renaissance qui se caractérise par un retour aux textes antiques comme modèle de vie, d'écriture et de pensée. Plus largement, le terme *humanitas* est pris dans le sens cicéronien et représente « *la culture qui, parachevant les qualités naturelles de l'homme, le rend digne de ce nom* ». (W)

tard au Protestantisme lui-même. D'après Kireïevski, un observateur éclairé pouvait deviner Luther (†1546) derrière la scolastique comme il pouvait deviner derrière Luther les chrétiens libéraux de l'époque moderne. De nos jours, Luther serait probablement assimilé à un fanatique étroit d'esprit, surtout dans ses dernières années. Pourtant, c'est bien lui qui permit au subjectivisme absolu de se faire une place dans la religion. Nous lui devons donc cette approche très en vogue à l'heure actuelle qui donne crédit aux errements de tout le monde : ce que tel individu pense, ce en quoi il croit, a autant de valeur que tout le reste… En imposant à ses disciples un système dogmatique, Luther parviendra à ses fins : aujourd'hui, chacun est libre d'interpréter les Écritures à sa guise, aujourd'hui, les sectes en tout genre fourmillent…

La Réforme se traduit du XVI^e^ au XVII^e^ siècle par de nombreux conflits, précurseurs des guerres de religions. Ces guerres, qui voient se battre protestants d'un côté et princes catholiques de l'autre, n'ont aucun retentissement majeur en soi, si ce n'est qu'elles discréditent le concept même de religion, ouvrant la voie à une nouvelle croyance s'affranchissant totalement du Christianisme : la Franc-Maçonnerie sera au coeur de la prochaine période de l'Histoire. En attendant, en voulant à tout prix améliorer le Christianisme tel qu'il est transmis par la Tradition — l'Orthodoxie —, humanisme et Protestantisme poursuivent l'œuvre de la scolastique et de François d'Assise. Indubitablement, ils s'avancent sur la voie du *Grand Inquisiteur*, prouvant s'il en était encore besoin, leur responsabilité quant au renversement des conceptions chrétiennes.

Les sciences

S'il apparait que l'humanisme et la Réforme sont bien les mouvements les plus spectaculaires de cette période, ils ne sont pourtant pas les plus significatifs. Ils ne font que poursuivre le travail de destruction de l'Orthodoxie entamé au Moyen Âge. Mais curieusement, ces deux mouvements font en même temps obstacle au principal courant de cette époque car ce qui les caractérise intrinsèquement s'oppose à une approche scientifique de plus en plus conséquente. L'humanisme fait obstacle à la science parce qu'il est préoccupé par les textes anciens, persuadé que les Anciens sont plus sages que les Modernes. Et le Protestantisme fait obstacle à la science par son dogmatisme étroit. Pourtant, l'émergence des nouvelles sciences est bien *la* nouveauté fondamentale

caractéristique de cette période et il n'est pas exagéré d'affirmer que l'essor de la science moderne est à la connaissance et à la vérité ce que la scolastique fut à la compréhension de la Foi. Remplaçant la scolastique, la méthode scientifique apparaît comme un nouveau moyen, une nouvelle clé de compréhension permettant d'accéder à la vérité. Seulement, à l'instar de la scolastique, l'application de la méthode scientifique aura pour conséquences de bannir toutes les vérités qui n'entrent pas dans son champ plutôt étroit et volontiers rigide.

Si la science prend une telle importance, c'est parce que l'homme, libéré de la Tradition, prête désormais son attention à l'aspect extérieur des choses, même si ces choses sont notoirement païennes ou immorales. Cet intérêt pour le monde, pour les choses tangibles, s'exprime également dans l'essor de l'industrie et du capitalisme ainsi que dans les entreprises d'exploration (découverte de l'Amérique en 1492…) qui vont bouleverser pour toujours la représentation que les hommes se font de la Terre. D'une certaine manière, nous pouvons dire que le levain de la mondanité fut instillé à cette époque et qu'il pénétra tant et si bien le monde qu'il donna pour longtemps le ton : le monde d'aujourd'hui, totalement dépourvu du sens traditionnel de la crainte de Dieu, est en réalité animé par la trivialité. D'un côté, si l'on compare un pasteur protestant avec un prêtre orthodoxe, on est frappé par le caractère éminemment mondain du premier — les prêtres catholiques ne sont pas en reste, tout comme les prêtres orthodoxes qui diluent la saveur de l'Orthodoxie lorsqu'ils l'abordent légèrement, voulant la mettre au goût du jour. De l'autre, ce sont ces influences mondaines qui rendent possible des choses comme Disneyland (paradigme de la société de consommation) alors qu'à l'évidence, n'importe quelle personne sensée du Moyen-Âge ou de la Renaissance aura tôt fait de définir ces artifices comme relevant d'un non-sens pour ne pas dire de la folie.

Curieusement, la science moderne est issue d'un soi-disant *mysticisme* : Platon et Pythagore, ainsi que d'autres théories anciennes, brillent d'un éclat nouveau et remettent au goût du jour l'idée que le monde tangible est harmonieusement ordonné par les nombres. Et s'il est acquis que le mariage des mathématiques et de l'observation a effectivement changé la face du monde, il aura fallu la foi des Pythagoriciens et des Platoniciens pour faire se rejoindre, avec toutes sortes d'investigations pratiquées au cœur des mystères de la nature, la pensée que les nombres correspondent à la réalité. Au départ, cette idée était peu répandue ; c'est pourtant à travers cette union, ce mariage, qu'intervinrent les découvertes qui ont changé notre interprétation du monde. Mais faute

de résultats (la science est encore balbutiante), cette science moderne s'intéresse également aux expériences des alchimistes platoniciens, des astrologues et des magiciens tant il est clair qu'en filigrane, l'approche scientifique de cette époque était teintée d'un faustianisme[7] certain. Si les liens entre science et magie sont caractéristiques de cette époque, nous pouvons grossir le trait en évoquant l'idée que les alchimistes de la Renaissance auraient été ravis de découvrir une puissance telle que l'énergie atomique. En réalité, la science moderne n'a jamais poursuivi d'autre but que celui d'assoir enfin son pouvoir sur la nature.

En déclarant que la Nature n'est rien d'autre qu'une grande machine et que l'homme doit en devenir le maître et le propriétaire, Descartes[8] nous offre une perspective mécanique et scientifique du monde encore très en vogue dans le monde scientifique actuel. Mais au-delà du rationalisme propre à Descartes, pouvons-nous aborder cette perspective comme une nouvelle religion qui se substituerait à l'ancienne ? Alors qu'il venait de concevoir sa nouvelle approche, Descartes vit l'ange de vérité lui intimer l'ordre de faire confiance en sa nouvelle science tant cette dernière lui donnerait toute la connaissance. Le but était, bien entendu, de rendre l'homme maître et propriétaire de la nature. En tout cas, délaissant plus ou moins la Tradition, les hommes ont bien mis leur foi dans cette perspective qui s'effondre aujourd'hui, en pleine crise, après avoir dominé le monde pendant des siècles. Maintenant que nous avons acquis la certitude que la science n'offre justement aucune certitude, les hommes se demandent en quoi ils peuvent croire, se laissant séduire au passage par de nouvelles philosophies irrationnelles et le désir de croire en de nouveaux dieux. Mais cette agitation, cette crise *religieuse* du monde scientifique, inspire aussi un certain nombre de personnes à se tourner vers l'Orthodoxie, d'où l'importance d'affiner son regard et sa compréhension à l'encontre des fausses philosophies et des doctrines irrationnelles découlant de la foi scientifique.

Les textes scientifiques de la Renaissance, remplis de mysticisme platonicien et pseudo-chrétien, arborent la conviction que le mystère de l'univers est maintenant découvert alors qu'avant le Moyen Âge, à l'époque chrétienne traditionnelle, de Byzance à

---

[7] Inspiré par la figure du Docteur Faust, le **faustianisme** se caractérise par la volonté de dominer la nature, afin d'utiliser ses ressources dans l'intérêt de l'Homme. Pour parvenir à cet objectif, l'Homme utilise la science (comprendre et expliquer) et la technique (maîtriser). (W)

[8] **René Descartes** (1596-**1650**, 53 ans) est un mathématicien, physicien et philosophe français. Il est considéré comme l'un des fondateurs de la philosophie moderne. Il reste célèbre pour avoir exprimé dans son *Discours de la méthode* le cogito « *Je pense, donc je suis* » — fondant ainsi le système des sciences sur le sujet connaissant face au monde qu'il se représente. Le cogito marque la naissance de la subjectivité moderne. (W)

l'Occident, en Russie et dans les autres civilisations orthodoxes, il n'existait aucune intention de percer le mystère de l'univers tant notre connaissance de Dieu était suffisante pour notre salut. Pourtant conscients de l'existence de l'univers, même si, à l'évidence, nous ne comprenions pas tout, nous en savions assez pour mener une vie chrétienne ; le reste n'était qu'alchimie, magie, et autres sciences obscures.

Aujourd'hui, la foi chrétienne étant rejetée, ce qui reste d'intérêt religieux se projette dans les idées du monde et les questions traitant du mystère de l'univers sont plus généralement confiées à la science qu'à la religion. Pourtant, les connaissances scientifiques sont de nos jours considérées de plus en plus comme un poids presque intolérable pour les hommes. Elles amènent même nombre d'entre eux à penser que le but ultime de la science moderne est d'amener l'homme à l'esclavage total. Aussi, on ne s'étonnera pas de voir des universités enseigner que l'homme est entièrement déterminé et qu'il appartient aux scientifiques de gouverner son avenir autant qu'il leur appartient de contrôler ses attitudes, délivrant au besoin, par un dispositif relié au cerveau, des impulsions douloureuses à chaque fois qu'il s'égare de l'esprit de son temps[9]. Nous le voyons, l'utilisation des connaissances scientifiques à des fins d'asservissement a quelque chose d'assez glaçant.

Arrêtons-nous un instant sur les sentiments qui animaient les premiers scientifiques, ceux qui s'aventuraient dans ces approches nouvelles, en citant l'astronome et philosophe Giordano Bruno[10]. Vagabond typique des temps modernes (sa condition d'apostat l'amène à changer fréquemment de ville ou de région), ce moine dominicain tombe le froc en 1576, s'intéresse au calvinisme à Genève (excommunié en 1578), se rend en Angleterre et maudit Oxford (quand il s'aperçoit qu'il n'est pas si populaire) et trouve finalement refuge auprès d'Henri III, en France, où il donne des conférences sur la mémoire pendant lesquelles il fait étalage de ses techniques — que les gens assimilent

---

[9] Le **conditionnement opérant** est un concept du béhaviorisme élaboré par Edward Thorndike et développé par Burrhus Frederic Skinner au milieu du XXe siècle. Cette théorie s'intéresse à l'apprentissage dont résulte une action et tient compte des conséquences de cette dernière rendant plus ou moins probable la reproduction du dit comportement. (W)

[10] **Giordano Bruno** (1548-**1600**, 52 ans) est un frère dominicain et philosophe italien. Sur la base des travaux de Nicolas Copernic et Nicolas de Cues, il développe la théorie de l'héliocentrisme et montre, de manière philosophique, la pertinence d'un univers infini, qui n'a ni centre ni circonférence, peuplé d'une quantité innombrable d'astres et de mondes identiques au nôtre. Accusé formellement d'athéisme et d'hérésie par l'Inquisition, d'après ses écrits jugés blasphématoires et poursuivi pour son intérêt pour la magie, il est condamné à être brûlé vif au terme de huit années de procès. (W)

à de la magie. Il s'intéresse ensuite à Luther mais est rapidement excommunié (1588). Mais surtout, et c'est ce qui nous intéresse, Bruno est l'un des premiers adeptes de la théorie copernicienne : il enseigne avec une mystérieuse exaltation cette nouvelle astronomie qui voit la Terre tourner autour du soleil et non le soleil autour de la Terre. Pour lui, cette découverte définitive entraînent des conséquences religieuses et lui fait dire : « *L'homme n'est rien d'autre qu'une fourmi face à l'infini, et une étoile n'est rien d'autre qu'un homme* ». Le sentiment que l'homme soit désormais perdu dans l'immensité de l'espace est un sentiment tout à fait nouveau qui effraye l'homme moderne. Et si Giordano Bruno n'y voit lui rien d'horrible ou de froid, c'est parce qu'il continue de voir Dieu, son idée de Dieu, partout. Pour lui, la nature est l'incarnation matérielle de Dieu et par l'intermédiaire de la matière, l'homme peut retrouver Dieu. Cette espèce de panthéisme[11] mystique lui permet de voir Dieu partout, jusqu'à croire les planètes en vie (sans qu'elles soient pour autant dotées d'une intelligence propre), prêtant à tout le moins une existence manifeste aux étoiles et aux autres objets célestes[12]. Maintenant que la Terre n'est plus au centre des choses, Bruno voit disparaitre toutes les frontières et suppose l'univers sans fin : il croit en un nombre infini de mondes sur lesquels vivent un nombre infini d'intelligences voire, d'autres types d'humanités. Bruno rejoint ici des idées qui nous sont très contemporaines ! Selon lui, connaître la nature, c'est connaître Dieu. Chaque progrès de la science et chaque avancée de la connaissance sur la nature sont donc autant de nouvelles *révélations.*

Disant lui-même être attiré par les ténèbres de l'inconnaissable comme un papillon l'est par la flamme qui le dévore, il prophétise par-là sa propre fin : il sera arrêté par l'Inquisition et brûlé comme hérétique en 1600. D'une certaine manière, il est mort comme un martyr, du moins est-il l'un des premiers à mourir pour ses idées. Sommé à plusieurs reprises de se rétracter, Bruno s'exclame : « *Je ne recule point devant le trépas et mon cœur ne se soumettra à nul mortel* » ou encore : « *Je ne crains rien et je ne rétracte rien, il n'y a rien à rétracter et je ne sais pas ce que j'aurais à rétracter* ». Enfin, à la lecture de sa condamnation, il dira : « *Vous éprouvez sans doute plus de crainte à rendre cette sentence que moi à la recevoir* ». Bruno

---

[11] Le **panthéisme** est une doctrine philosophique selon laquelle Dieu est tout. Elle se distingue du monothéisme en considérant que Dieu n'est pas un être personnel distinct du monde, mais qu'il est l'intégralité du monde ; cette conception est appelée l'immanence par opposition au principe de transcendance du Dieu créateur monothéiste. (W)

[12] À mettre en lien avec François d'Assise et son Cantique des créatures ? (*Loué sois-tu, mon Seigneur, par sœur Lune et les étoiles, dans le ciel tu les as formées claires, précieuses et belles*). (NdA)

restera ensuite dans l'ombre pendant presque trois siècles, jusqu'à la fin du XIXe, quand ses écrits commencent à être publiés, que des livres sont écrits à son sujet et qu'une statue est érigée sur le lieu de son supplice. Ce mysticisme de la nature qui l'animait au tout début de la science moderne nous intéresse tout particulièrement parce qu'il trouvera écho auprès d'un autre mysticisme scientifique, celui qui se produit aujourd'hui à l'apogée (si ce n'est à la fin) de l'approche scientifique du monde. Nous faisons référence au soi-disant *mysticisme* de Teilhard de Chardin que nous aborderons dans le chapitre sur l'Évolution.

LA RÉVOLUTION COPERNICIENNE

Le moment clé de la montée en puissance de la foi scientifique, de cette vision scientifique du monde, est la soi-disant *révolution copernicienne*. Jusqu'à la mort de Copernic[13] en 1543 et la publication cette même année de son livre *Des révolutions des sphères célestes*, l'astronomie médiévale, tout comme l'astronomie des temps anciens, repose essentiellement sur la théorie géocentrique voulant que la Terre soit au centre de l'univers et que tout tourne autour d'elle. Mais cette théorie est loin de satisfaire tout le monde. Parce que si d'un côté, les astronomes s'échinent à développer toutes sortes de cycles afin d'expliquer certains mouvements irréguliers des planètes — les épicycles ; de l'autre, la nouvelle foi dans le mysticisme platonicien s'impose de plus en plus dans le monde scientifique. Car pour Platon, les nombres définissent la réalité et Dieu, la Nature, a établi toute chose de la manière la plus simple possible. Aussi, c'est en partant de ce postulat que Copernic parvient à sa découverte, non pas en se basant sur l'observation, mais bien en se basant sur une foi mathématique. Pour expliquer de la manière la plus simple possible les mouvements des corps célestes, il fallait supposer que la Terre, tout comme les autres les autres planètes, tournent autour du soleil. De cette nouvelle approche nous pouvons dire deux choses :

---

[13] **Nicolas Copernic** (1473-**1543**, 70 ans) est un astronome polonais, également chanoine, médecin et mathématicien. Il est célèbre pour avoir développé et défendu la théorie de l'héliocentrisme selon laquelle la Terre tourne autour du Soleil, supposé au centre de l'Univers, contre l'opinion alors admise, que la Terre était centrale et immobile. Les conséquences de cette théorie dans le changement profond des points de vue scientifique, philosophique et religieux qu'elle impose sont baptisées *révolution copernicienne*. (W)

Cette nouvelle vérité n'enlève rien au fait que les corps célestes se meuvent *subjectivement* autour de la Terre. Cette approche héliocentrique ne fait qu'expliquer scientifiquement comment les corps célestes interagissent avec la Terre, indépendamment de l'illusion produite. Ce qui fait qu'aujourd'hui, nous pouvons calculer avec précision l'endroit exact où doit parvenir une fusée lancée dans l'espace alors qu'à nos yeux, le soleil nous apparait toujours comme tournant autour de la Terre. De la même manière, l'explication scientifique de la verdure comme la réunion de plusieurs facteurs — oeil, lumière, molécule — ne change rien au fait que nous voyons des forêts vertes : on aura beau nous expliquer de manière plus pointue encore comment quelle cause produit tel effet, l'effet restera invariablement le même. Mais cette impossibilité de départager ces deux aspects fut la cause de beaucoup de confusion du temps de Copernic car la théorie scientifique de l'héliocentrisme n'explique pas l'essence même des choses ; elle ne fait qu'objectiver comment telle interaction produit tel effet. L'effet, lui, reste identique. Ainsi, la théorie copernicienne n'explique pas le verset du Psaume qui dit « *Le soleil connaît l'heure de son coucher* » (Ps 104:19) pas plus qu'elle ne contredit notre expérience quotidienne pendant laquelle nous voyons le soleil tourner autour de la Terre. Il y a bien l'explication technique d'un côté et de l'autre, l'expérience vécue au quotidien.

Le *nouvel univers* ouvert par cette *révolution copernicienne* est tout à fait compatible avec l'Orthodoxie, à tel point que pour Kireïevski, il est inconcevable pour un orthodoxe que les travaux de Copernic ou de Galilée soient considérés comme hérétiques. Et à plus forte raison que ce dernier ait été menacé du bûcher pour avoir affirmé que la Terre tourne autour du soleil[14]. Mais le rationalisme scolastique a tellement pris possession des esprits occidentaux que tous les syllogismes de la scolastique, se basant à valeur égale sur Aristote ou sur les Écritures, ont élevé au statut de dogme théologique le fait que la Terre, immuable, soit au centre de l'univers. À cet égard, l'Orthodoxie établit une nette distinction entre les vérités de la foi — les dogmes — et les vérités extérieures, laissant le champ libre aux diverses interprétations et autres spéculations. Ceci est parfaitement illustré dans l'*Hexamaeron* (*"ce qui fut fait en six jours"*) de saint Basile le Grand où non seulement, la distinction entre révélation divine et spéculation humaine est très claire, mais où il est aussi établi que tout ce qui tient de la spéculation et de l'interprétation reste très secondaire et ne saurait affecter la foi.

---

[14] À 70 ans, Galilée fut condamné à être emprisonné dans les prisons du Saint-Office pour s'être rendu fort suspect d'hérésie en défendant l'opinion de Copernic. Sa peine fut immédiatement commuée en résidence surveillée. Copernic ne fut quant à lui jamais inquiété par l'autorité ecclésiastique. Seul son ouvrage fut interdit. Giordano Bruno eut moins de chance que ses deux prédécesseurs. (NdT)

Si la *révolution copernicienne*, détrônant l'homme en le plaçant dans un univers froid et infini, a ouvert la voie à de nouvelles conceptions religieuses, il faut bien comprendre que ces nouvelles conceptions ne découlent pas de ces faits nouveaux car toutes ces découvertes n'ont en réalité aucune incidence fondamentale sur la Foi. À l'inverse, c'est bien la quête spirituelle de l'homme qui est à l'origine de ces découvertes. L'homme, perpétuellement en quête d'une foi nouvelle, totalement liée au monde tangible, n'a eu de cesse jusqu'à aujourd'hui d'utiliser faits et découvertes pour agrémenter une foi uniquement basée sur le monde extérieur.

LE MILLÉNARISME

Abordons maintenant un sujet dont l'intérêt historique s'efface volontiers au profit de l'intérêt théologique tant il est révélateur de la philosophie de l'homme moderne.

> « Chez de nombreux chrétiens non orthodoxes, ces idées prennent la forme d'un enseignement appelé "chiliasme" ou "millénarisme" ; la croyance que le Christ va bientôt venir sur terre et, précédant la fin du monde, y régner avec ses saints pendant mille ans. Cet enseignement, qui est une hérésie condamnée par les premiers Pères de l'Eglise, trouve son origine dans une mauvaise interprétation du livre de l'Apocalypse. L'Église orthodoxe enseigne que le règne du Christ avec Ses saints, alors que le diable est "lié" pour mille ans[15], représente la période dans laquelle nous vivons actuellement, toute la période (mille étant un nombre symbolisant la plénitude) entre le premier et le second avènement du Christ. Dans cette période, les saints règnent effectivement avec le Christ dans son Église, mais il s'agit d'un règne mystique qui ne doit pas être défini dans le sens extérieur et politique que lui donnent les millénaristes. Le diable est vraiment "lié" dans cette période, c'est-à-dire limité dans l'exercice de sa nuisance envers l'humanité. Ainsi, les croyants vivant la vie du Christ et recevant les Saints Mystères vivent-ils une vie bénie qui les prépare au Royaume céleste éternel. Les non-Orthodoxes, qui n'ont pas les Saints Mystères et ne goutent pas à la vraie vie de l'Église, ne peuvent pas

[15] Apoc. 20:2-3 : « Il saisit le dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans. Il le jeta dans l'abîme, ferma et scella l'entrée au-dessus de lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. »

> comprendre ce règne mystique du Christ et attendent donc un règne politique et extérieur. » [16]

Au décours de la Renaissance, Protestantisme et Catholicisme constituent le courant religieux dominant. D'un côté, à force de concessions à l'esprit du temps, le Catholicisme se sécularise et de l'autre, le Protestantisme mène le combat qu'on lui connaît. Aussi, dans leurs expressions respectives, ne font-ils que réduire la religion à la raison et aux sentiments. Cet état de fait favorise l'émergence de courants jusque là souterrains, pourtant très caractéristiques de cette époque : les mouvements millénaristes[17] entrent en scène. Mais, comme nous pouvons le lire dans *Les Fanatiques de l'Apocalypse* (1957) de Norman Cohn, un grand classique étudiant les mouvements millénaristes du Moyen Âge à la Réforme, ces mouvements ne sont pas nécessairement à mettre au compte de la majorité ou des masses asservies :

> « Certes, la condition des paysans était extrêmement variable. La proportion de serfs et d'hommes libres changeait considérablement d'une région à l'autre : à l'intérieur de ces deux grandes catégories on trouvait des variations infinies tant sur le plan juridique qu'en ce qui concerne le niveau de vie. Même à l'intérieur des villages, de grandes inégalités n'avaient rien d'insolite. Compte tenu de la complexité de ces différents facteurs, il demeure que si le dénuement, la misère et l'oppression qui accompagnaient souvent cette dépendance pouvait suffire à faire naître un millénarisme révolutionnaire, celui-ci aurait connu un essor considérable dans les rangs de la paysannerie médiévale. Ce ne fut que très rarement le cas. Des serfs souvent tentés de prendre la fuite, des efforts réitérés de communautés paysannes pour arracher certaines concessions, des révoltes sporadiques et éphémères, tout cela relevait presque du quotidien dans plus d'un domaine seigneurial de l'époque. Toutefois, ce ne fut pas souvent que des paysans nantis d'une terre consentaient à se lancer dans la quête du Millénium. »

Plutôt, alors que « *l'idée même d'une transformation fondamentale de la société était à peine concevable* », l'émergence de tels mouvements est le fait d'une minorité d'artisans paupérisés dirigés par quelque personne inspirée :

---

[16] Père Seraphim in *The Orthodox Word*, n° 100-101, p. 207 Il nous a semblé pertinent d'ajouter cette citation pour mieux définir le concept (nous traduisons) (Ndt)

[17] Depuis la fin du XIX[e] siècle on assiste à une résurgence du millénarisme à travers plusieurs communautés religieuses comme les Évangélistes, les Témoins de Jéhovah, l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours (les Mormons), le mouvement rastafari. Par extension de sens, des traditions similaires présentes dans d'autres religions, prophétisant le retour ou la venue d'une divinité instaurant un règne souvent précédé de phénomènes extraordinaires ou de calamités, sont parfois également appelées millénarisme. (W)

> « Des mouvements révolutionnaires de pauvres, dirigés par des messies ou des saints vivants et tirant leur inspiration des prophéties sibyllines ou johanniques touchant les Derniers Jours sont apparus avec une fréquence croissante à partir de la fin du XIe siècle. » [18]

Pour illustrer ce propos, nous pouvons nous pencher sur l'exemple des flagellants allemands sur lesquels nous pouvons lire :

> « Dans un contexte de difficultés économiques endémiques, des artisans urbains (tisserands, cordonniers, forgerons...) et marginaux pratiquent des flagellations rituelles puis tournent leur vindicte contre le haut clergé dès le XIIIe siècle. Ce mouvement allemand fut rapidement excommunié par l'Eglise et réprimé par les princes. Cependant, il reprit vigueur lors de toute nouvelle période difficile comme lors de la disette de la Rhénanie en 1296 puis au milieu du XIVe siècle. Des groupes structurés se maintinrent en milieu populaire (artisans, paysans) avec souvent des moines défroqués ou intellectuels hors-la-loi à leur tête. » [19]

Enfin, comme l'écrit Guy Fourquin, ils transforment leurs groupements en

> « conspiration permanente contre le clergé. Foncièrement hostiles aux riches, ils avaient recruté de nombreux disciples chez les femmes et au sein des éléments les plus inquiets, les plus désemparés des villes. Pour eux, il était juste de prendre aux riches pour donner aux pauvres... Renforcés par les adeptes du Libre-Esprit, eux-mêmes organisés peut-être en société secrète à nombreuses ramifications, mués en ample mouvement messianique, les Flagellants des contrées germaniques se heurtèrent violemment à l'Église, s'emparèrent de biens de temporels, brutalisèrent les clercs osant porter la contradiction... Le pape Clément VI témoigne de ce qu'ils devinrent la terreur des gens aisés (d'où le supplice du bûcher pour les "maîtres d'erreur")... Le mouvement persista pourtant, particulièrement en Thuringe (insurrection de Conrad Schmid en 1368) ; çà et là, en Allemagne et en Italie, jusqu'à la fin du XVe siècle, des groupes de Flagellants, liés ou non à des adeptes du Libre-Esprit, allaient réapparaître, se faire poursuivre et parfois brûler. Et l'on notera que la Guerre des Paysans, sous Luther, devait naître près de Nordhausen qui avait été la "capitale" de Conrad Schmid. Evidente est la continuité messianique des mouvements de flagellants du Moyen Age au soulèvement paysan de Thomas Münzer... » [20]

---

[18] Norman Cohn in *Les fanatiques de l'Apocalypse* (1957), pp. 22-24

[19] Cette citation et la suivante ont été ajoutées pour illustrer le propos (NdT) (Ref.)

[20] Guy Fourquin (1923-1988), médiéviste, professeur émérite à l'université de Lille III (NdT) (Réf.)

Si les opinions religieuses de ces instigateurs sont probablement liées à l'instabilité de leur vie matérielle, elles sont surtout influencées par ce nouvel esprit du temps qui, désormais étranger à la Tradition, se cherche un nouveau Christianisme, une nouvelle religion. Voici quelques uns de ces mouvements.

Le Libre-Esprit[21], apparu au onzième siècle, professe que Dieu est *tout ce qui est*, que chaque chose créée est divine et que le nouvel âge du Saint-Esprit est sur le point de s'accomplir. L'enseignement de Joachim de Flores est magnifié dans des proportions qui dépassent son auteur : divin par définition, chaque être est investi du Saint-Esprit. Il est, en conséquence, pur au-delà du péché. À l'extrême de cette idée, dans la droite ligne de François d'Assise, nous retrouvons au XIVe siècle l'expérience extatique de Catherine de Sienne dans laquelle elle s'écrie : « *Réjouis-toi avec moi, car je suis devenu Dieu* »[22].

Au XVe siècle, en Bohême, le mouvement communiste Taborite prône lui un retour à l'âge d'or, un retour aux conditions supposées de la vie communautaire des premiers chrétiens où tous étaient égaux, où tout était partagé.

Peu après cette époque, un certain Thomas Müntzer (†1525), né quelques années seulement après Luther, tout en prêchant ses idées millénaristes, prône aussi la brutale extermination de tous ceux qui s'opposent à sa doctrine. Selon lui, trop de richesses comme trop de pauvreté sont un frein au salut : tout doit être mis en commun. Capturé, il sera décapité pendant la *révolte des Paysans* (Frankanhausen, 1525) dont il fut l'un des protagonistes. Fait intéressant, Thomas Müntzer, sera idéalisé par Friedrich Engels[23] dans un livre écrit à son sujet, *La guerre des Paysans en Allemagne* (1850) et en Russie, les historiens communistes voient en lui le précurseur du communisme bien que, nous le verrons plus tard, ses idées économiques n'y soient absolument pour rien.

---

[21] C'est sous le nom de **Libre-Esprit** que l'Inquisition désignera un courant de pensée qui depuis le XIIe siècle (et peut-être encore plus tôt) se répand à travers l'Europe. « Libre-esprit » est une expression qui se réfère à la notion d'un esprit libéré du superflu au point de laisser la place tout entière à Dieu. (W)

[22] Voir la note sur Catherine de Sienne (†1380, à 33 ans) dans les Annexes.

[23] **Friedrich Engels** (1820-**1895**, 74 ans) est un philosophe et théoricien socialiste et communiste allemand, grand ami de Karl Marx. (W)

Les anabaptistes

Puis, apparait en 1534 l'Anabaptisme, courant opposé au baptême des enfants — car seuls les adultes peuvent saisir la gravité de ce sacrement. Les anabaptistes sont notamment connus pour avoir pris la ville de Munster en la proclamant *Jérusalem Céleste*. Menacés de mort, les derniers Catholiques et Luthériens quittent la ville[24]. Dans le même temps, les Anabaptistes des villes environnantes se rendent à Munster non sans piller et détruire tableaux, statues et livres des églises et autres monastères situés sur leur route afin d'*expurger les traces du passé mensonger*. Deux prétendus prophètes hollandais, Matthys[25] et Bockelson[26] deviennent tour à tour les dirigeants de cette ville désormais transformée en théocratie. L'une des nouvelles règles mises en place punit de mort toute personne non baptisée dans la religion anabaptiste : les seules personnes restant à Munster sont donc les frères et les sœurs, les « *enfants de Dieu* ». En confisquant tous les biens personnels et en emprisonnant ou en exécutant tous ceux qui les désapprouvent, les nouveaux théocrates façonnent sans le savoir un régime communiste des plus parfaits. Ce règne de terreur ainsi établi est évoqué en détail dans *Les fanatiques de l'Apocalypse* :

> « La terreur avait commencé, et c'est dans une atmosphère de terreur que Matthys procéda à la mise en place du communisme qui planait déjà depuis plusieurs mois, en une magnifique vision millénariste, dans l'imagination des Anabaptistes. Une campagne de propagande fut lancée par Matthys, Rothmann et les autres prédicateurs. On annonça que les vrais chrétiens ne devaient pas posséder d'argent en propre, mais mettre leur argent en commun ; il en découlait que tout l'argent, ainsi que les ornements d'or et d'argent, devaient être remis aux autorités. Tout d'abord, cet ordre rencontra une vive opposition ; certains Anabaptistes enterrèrent leur argent. Matthys répliqua en intensifiant la terreur. Les hommes et les femmes

---

[24] La ville restera assiégée de janvier 1534 à juin 1535 par le prince-évêque catholique de Munster qui par ailleurs, n'aura de cesse de traquer et d'exécuter les anabaptistes dans les villes et villages environnants (NdT).

[25] **Jan Matthys** (1500-**1534**, 34 ans) est un boulanger et prédicateur évangélique anabaptiste néerlandais. Son charisme aussi bien que ses visions sur l'imminence de la parousie lui permirent d'entraîner à sa suite la population de Münster. Mais les troubles qu'il avait soulevés firent bientôt de lui la cible des princes-archevêques rhénans : convaincu de son invincibilité, il marcha au-devant des forces ennemies et fut mis en pièces. Son ministère fut aussitôt repris par l'un de ses apôtres, Jean de Leyde. (W)

[26] Jan **Bockelson** dit **Jean de Leyde**, du nom de sa ville natale (1509-**1536**, 27 ans), est le chef tyrannique des anabaptistes de la ville rhénane de Münster (Westphalie), promue sous sa direction au statut de *Nouvelle Jérusalem*. Ce personnage violent et singulier appartient au courant des premiers anabaptistes, alors transportés par une fureur millénariste à l'instar des adeptes du Libre Esprit. (W)

qui ne s'étaient fait baptiser qu'au moment des expulsions furent réunis et informés qu'à moins que le Père ne leur pardonnât, ils devraient périr par l'épée des justes. On les enferma ensuite dans une église, où ils furent laissés dans l'incertitude pendant de longues heures : jusqu'à ce qu'ils fussent complètement démoralisés. Enfin, Matthys pénétra dans l'église avec une troupe d'hommes armés. Ses victimes rampèrent vers lui à genoux, l'implorant, en tant que favori du Père, d'intercéder en leur faveur. Il le fit, ou fit semblant de le faire, et finit par informer ces êtres misérables et terrifiés qu'il avait gagné leur pardon et que le Père consentait à les recevoir dans la communauté des justes. Après cet exercice d'intimidation, Matthys pouvait écarter toute inquiétude quant au moral de la nouvelle Jérusalem.

« La propagande contre la propriété privée de l'argent se poursuivit pendant des semaines, accompagnée à la fois par les plus alléchantes promesses et par les plus abominables menaces. On fit de la restitution de l'argent le critère du Christianisme authentique. Ceux qui ne s'inclinaient pas étaient voués à l'extermination, et il semble que quelques exécutions aient eu lieu. Après deux mois de pression constante, la propriété privée de l'argent fut effectivement abolie. Désormais, l'argent n'était utilisé qu'à des fins publiques impliquant des transactions avec l'extérieur - location de mercenaires, achat de fournitures, propagande. Les artisans de la ville, au contraire, recevaient leurs salaires non pas en argent mais en espèce…

« L'abolition du droit de posséder de l'argent, la restriction concernant la nourriture et le logement, étaient conçues comme les premières étapes menant à un état où, comme le disait Rothmann, tout appartiendrait à tous et où disparaitrait la distinction entre le Mien et le Tien, ou bien, comme Bockelson le dit plus tard, *toutes choses devraient être en commun ; il ne devrait plus y avoir de propriété privée et nul ne devrait fournir de travail, mais simplement faire confiance à Dieu*. »

D'Anvers, un érudit pouvait écrire à Érasme de Rotterdam — lequel, bien entendu, n'aimait pas tous ces mouvements irrationnels tant il estimait que les hommes devaient être rationnels, libéraux et tolérants :

« Dans ce pays, nous vivons dans une affreuse angoisse en raison de la manière dont la révolte des Anabaptistes a éclaté. Car elle a réellement jailli comme un incendie. Il n'y a pas, je pense, de village ou de ville où la torche ne brule pas en secret. Ils prêchent la communauté de biens, si bien que tous ceux qui n'ont rien arrivent en foule. »

À l'évidence, nombre de motivations secondaires motivèrent l'appel mais nous pouvons déjà nous interroger sur la puissance de propagation de ce courant qui montre combien les attentes millénaristes étaient manifestes.

« Soutenue par les semi-illettrés, et faisant constamment appel à eux, la révolution sociale de Munster était résolument anti-intellectuelle. Les Anabaptistes se vantaient de leur ignorance en matière de culture livresque et déclaraient que c'étaient les ignorants qui avaient été choisis par Dieu pour racheter le monde. Quand il firent le sac de la cathédrale, ils éprouvèrent un plaisir particulier à souiller, à déchirer et à brûler les livres et les manuscrits de sa vieille bibliothèque. Enfin, au milieu de mars, Matthys proscrivit tous les livres sauf la Bible. Toutes les autres oeuvres, même celles qui figuraient dans des collections privées, devaient être apportées sur la place de la cathédrale et jetées dans un grand feu de joie. Cet acte symbolisait une rupture complète avec le passé, et surtout un rejet absolu de l'héritage intellectuel des générations précédentes. »

Puis, le jour de Pâques 1534, répondant à un ordre divin, Matthys sort sans arme de la ville pour réclamer la reddition des assiégeants ; il est aussitôt massacré. C'est à cet instant que Bockelson prend sa suite en se proclamant *roi de Sion*.

« Le premier acte important de Bockelson fut, le fait est significatif, à la fois politique et religieux. Au début de mai, pris de frénésie, il traversa la ville en courant, nu, puis sombra dans une silencieuse extase qui dura trois jours. Quand la parole lui revint, il convoqua la population et lui annonça que Dieu lui avait révélé que l'ancienne constitution de la ville, étant œuvre humaine, devait être remplacée par une nouvelle constitution qui serait l'œuvre de Dieu. Les bourgmestres et le conseil furent privés de leurs fonctions. À leur place, Bockelson s'intronisa lui-même avec douze anciens - sur le modèle de l'ancien Israël… »

« Le comportement sexuel fut d'abord réglementé aussi strictement que les autres aspects de la vie. La seule forme de relations sexuelles autorisée était le mariage entre Anabaptistes. L'adultère et la fornication — qui incluait le mariage avec un impie — étaient des offenses capitales. Cela, en accord avec la tradition anabaptiste (…) Ce régime prit fin brusquement, lorsque Bockelson décida d'instituer la polygamie. »

« Comme la communauté des biens, la polygamie se heurta, au début, à une certaine résistance. Une révolte armée éclata pendant laquelle Bockelson, Knipperdollinck et les prédicateurs furent jetés en prison ; mais les rebelles, ne représentant qu'une petite minorité, furent rapidement vaincus et une cinquantaine d'entre eux mis à mort ». *Pour information, cette ville compte environ dix mille habitants.* « Les jours suivants, d'autres citoyens qui se hasardèrent à critiquer la nouvelle doctrine furent aussi exécutés ; et, en août, la polygamie fut instituée (…) Le divorce dut finalement être autorisé et cela fit de la polygamie quelque chose qui ne différait

pas beaucoup de l'amour libre. On se dispensa de la cérémonie religieuse du mariage ; les mariages furent contractés et dissous avec une grande facilité. Même en faisant la part de l'exagération dans les récits hostiles que nous possédons, il semble certain que les normes du comportement sexuel au Royaume des Saints parcoururent tout le chemin qui sépare le puritanisme le plus rigoureux de la quasi-promiscuité. »

« Le prestige de Bockelson fut à son apogée lorsqu'à la fin août 1534 un assaut important fut repoussé si énergiquement que l'évêque se trouva brusquement abandonné à la fois de ses vassaux et de ses mercenaires. Bockelson eut bien été avisé d'organiser une sortie qui lui aurait peut-être permis d'investir le camp de l'évêque ; au lieu de quoi, il profita de l'occasion pour se faire proclamer roi. »

« Au début de septembre, un certain Dusentschur, orfèvre d'une ville voisine, se proclama lui aussi prophète. Un jour, sur la place publique, cet homme déclara que le Père céleste lui avait révélé que Bockelson aller être le roi du monde entier, dominant tous les rois, les princes et les grands de la terre. Il allait hériter du sceptre et du trône de son ancêtre David et il les garderait jusqu'à ce que Dieu lui reprenne son royaume. »

« Le nouveau roi fit tout pour mettre l'accent sur la signification unique de son accession. Les rues et les portes de la ville reçurent de nouveaux noms ; les dimanches et jours de fêtes furent abolis et les jours de la semaine furent rebaptisés suivant un système alphabétique ; les noms même des nouveau-nés étaient choisis par le roi selon un système particulier. Quoique l'argent ne jouât aucun rôle à Munster, on créa une nouvelle frappe, purement décorative. Des pièces d'or et d'argent furent frappées d'inscriptions résumant tout le rêve millénariste, qui donnait au royaume son sens : *Le verbe s'est fait chair et demeure avec nous. Et un roi pour tous. Un Dieu, une Foi, un Baptême.* Un emblème spécial fut dessiné pour symboliser les prétentions de Bockelson à un empire absolu, spirituel et temporel, sur le monde entier : un globe, représentant le monde, percé des deux épées du pouvoir spirituel et temporel (le pape et l'empereur en avait porté chacun une) et surmonté d'une croix où l'on pouvait lire : *Un roi de justice sur tous.* Le roi lui-même portait cet emblème, sous forme d'un pendant en or, sur une chaîne d'or. Ses serviteurs le portaient en insigne sur la manche, et on l'accepta à Munster comme l'emblème du nouvel État. »

« Sur la place du marché, un trône fut érigé ; drapé de tissu d'or, il s'élevait au-dessus des bancs réservés aux conseillers royaux et aux prédicateurs. Quelquefois le roi y tenait un lit de justice ou y assistait à la proclamation de nouvelles ordonnances. Précédé d'une fanfare, il arriverait à cheval, portant sceptre et couronne. Devant lui marchaient les officiers de la cour, et il était suivi de Knipperdollinck, devenu son premier ministre, de Rothmann, maintenant orateur royal, et enfin d'une longue théorie de ministres, de courtisans et de serviteurs. La

garde royale accompagnait et protégeait la procession tout entière et formait un cordon autour de la place tandis que le roi s'installait sur son trône. De chaque côté se trouvait un page, l'un tenant un exemplaire de l'Ancien Testament — pour montrer que le roi était le successeur de David et nanti de l'autorité requise pour de nouvelles interprétations du Verbe de Dieu —, l'autre tenant une épée nue.

« Tandis que le roi élaborait cette pompe pour lui-même, ses femmes et ses amis, il imposait à la masse une austérité rigoureuse. Les habitants avaient déjà livré leur or et leur argent et s'étaient soumis à la réquisition des logements et des vivres ; soudain, le prophète Dusentschur annonça qu'il lui avait été révélé que le Père détestait toute recherche en matière de vêtement. Les habits et la literie furent donc sévèrement rationnés et sur ordre royal tout le « surplus » devait être remis aux autorités sous peine de mort (…) Dans une langue digne de n'importe quel adepte du Libre-Esprit, Bockelson expliqua que la pompe et le luxe lui était permis parce qu'il était complètement détaché du monde et de la chair. »

« Dans ces œuvres (écrites à l'intention des habitants de la ville), le thème des Trois Âges (de Joachim de Flore) apparaissait sous une forme nouvelle. Le Premier Âge, l'âge du péché, avait duré jusqu'au déluge ; le Second, celui de la persécution et de la Croix, avait duré jusqu'à cette époque ; le Troisième Âge devait être celui de la Vengeance et du triomphe des Saints. Le Christ, expliquait-on, avait autrefois essayé de ramener à la vérité le monde pécheur, mais sans succès durable ; en moins d'un siècle cette tentative avait été annulée par l'Église Catholique. »

Nous voyons ici *comment* le nouveau Christianisme doit s'améliorer par rapport au vieux Christianisme.

« La terreur, depuis longtemps familière à la Nouvelle Jérusalem, redoubla pendant le règne de Bockelson. Quelques jours après la proclamation de la monarchie, Dusentschur annonça qu'il lui avait été révélé qu'à l'avenir tous ceux qui persisteraient à pécher contre la vérité reconnue, devraient être traînés devant le roi et condamnés à mort. Ils seraient extirpés du Peuple Élu, leur souvenir même serait effacé, leurs âmes ne trouveraient nul pardon au-delà de la tombe. Les exécutions commencèrent peu après. »

Persuadé d'accomplir la volonté divine, Bockelson envoya prophètes et émissaires appeler d'autres villes à la même révolution.

« Le but de toutes ces insurrections était celui que leur avait fixé Bockelson, le même qui avait inspiré tant de mouvements millénaristes (…) : *Tuer tous les moines, prêtres et seigneurs au monde ; car seul notre roi est le vrai seigneur.* »

Pendant les dernières semaines du siège, la ville étant désormais affamée depuis plusieurs mois,

> « Bockelson, avec une extravagance toujours plus grande, mit en oeuvre ses vieilles techniques de domination (…) et donna la pleine mesure de sa maîtrise dans la technique de la terreur. Au début du mois de mai, la ville fut divisée à des fins administratives en douze sections ; à la tête de chacune fut placé un officier royal avec titre de duc et une force de vingt-quatre hommes armés. »

Il leur était interdit de quitter leur section et de se rencontrer entre eux aussi leur était-il impossible de se rebeller contre leur roi.

> « Ils furent loyaux et soumirent le peuple à une terreur sans pitié. Pour prévenir toute possibilité d'opposition organisée, tout rassemblement fut interdit. Tout homme trouvé en train de comploter pour quitter la ville, ou coupable d'avoir aidé quelqu'un à partir, ou encore d'avoir critiqué le roi ou sa politique, était immédiatement décapité. Ces exécutions étaient souvent l'oeuvre du roi lui-même qui déclara qu'il en ferait volontiers autant pour n'importe quel roi ou prince. Quelquefois les corps étaient écartelés et les membres cloués en évidence en guise d'avertissement. À la mi-juin, ces exécutions étaient presque quotidiennes.
>
> « Plutôt que de se rendre, Bockelson aurait incontestablement laissé périr de faim toute la population ; mais, en fait, le siège prit fin brutalement. Deux hommes s'échappèrent de nuit et indiquèrent aux assiégeants les points faibles de la défense. Dans la nuit du 24 juin 1535, les assiégeants lancèrent une attaque surprise et pénétrèrent dans la ville. Après quelques heures de lutte désespérée, les deux ou trois cents derniers anabaptistes survivants acceptèrent le sauf-conduit qu'on leur offrait, déposèrent les armes et rentrèrent chez eux, pour y être massacrés, un par un et presque jusqu'au dernier. Le massacre dura plusieurs jours. » [27]

Si l'on retrouve aujourd'hui l'Anabaptisme dans des communautés telles que celles des Mennonites ou des frères Huttériens, son influence en tant que mouvement historique a rapidement décliné peu de temps après la période que nous venons d'évoquer. Pourtant, et c'est ce qui nous intéresse, la ressemblance entre cet Anabaptisme militant et les courants extrêmes du XX[e] siècle — nazisme et communisme — ne laisse pas Norman Cohn indifférent. Il note :

> « Les idéologues communistes et nazis ont eux-mêmes deviné cette parenté. Rosenberg consacra un long chapitre de son livre, *Le Mythe du Vingtième siècle* (1930)[28] à un exposé enthousiaste, quoique peu sûr, des théories mystiques allemandes du XIV[e] siècle et il rendit un hommage particulier aux bégards et aux

[27] Cohn, Op. Cit., pp. 284-5 & 291-305

[28] Ce livre partage avec *Mein Kampf* (1925) d'Adolf Hitler les bases de l'idéologie nazie (NdA) (Réf.)

> béguines ainsi qu'aux Frères du Libre-Esprit. Un historien nazi s'attacha pour sa part à interpréter le message du Révolutionnaire du Haut-Rhin. Quant aux communistes, ils continuent d'enrichir de nombreux volumes le culte de Thomas Müntzer inauguré par Engels. Mais, si dans ces ouvrages, les prophètes d'une époque révolue apparaissent comme de lointains précurseurs, il est parfaitement possible de faire le raisonnement inverse et de considérer qu'en dépit de leur utilisation des technologies les plus modernes, le communisme et le nazisme s'inspirent de mythes profondément archaïques. Tel est bien le cas. On peut montrer qu'à bien des égards les idéologies communistes et nazies, quelques grandes que soient leurs différences, doivent toutes deux beaucoup à ce très ancien corps de doctrine que constitue la tradition apocalyptique populaire. » [29]

En regardant ce qui se passe au XX[e] siècle, on pourrait même ajouter que l'attente millénariste, ce désir d'un nouveau type de Christianisme totalement ancré dans le monde, est l'un des traits dominants de la mentalité moderne. Car si sa manifestation antérieure s'est quelque peu estompée, elle réapparait aujourd'hui sous une forme plus conséquente. Et de fait, la moitié de la population mondiale est aujourd'hui à la merci de gens qui pensent beaucoup comme ces *prophetea* avec les mêmes éléments de terreur, la même frénésie à savoir, comment se débarrasser de l'ennemi, l'ennemi qui est sur le point de les détruire — la bourgeoisie, les exploiteurs d'ouvriers[30]… Si Bockelson et tous ceux qui ont dirigé les rébellions millénaristes de la Renaissance sont précisément les précurseurs de l'Antéchrist, ses meilleurs représentant restent aujourd'hui ces faux dirigeants aux attentes aussi folles que fantastiques pourtant suivis par des villes entières, par des groupes entiers de personnes. Cette quête d'une monarchie universelle qui a germée au Moyen Âge est désormais une composante essentielle de notre monde actuel.

---

[29] Ibid, Conclusion (présente dans une autre édition trouvée en ligne, p. 413-4)

[30] À remettre dans son contexte : à la fin des années 70, à l'heures où Père Sépahim parle, le communisme couvrait effectivement une bonne partie du globe. (NdT)

L'art de la Renaissance

À bien des égards, l'art de la Renaissance représente l'excellence de l'homme occidental. Toutefois, nous n'aborderons pas le renouvellement des thèmes chers à l'antiquité — l'infinie production de statues représentant des nus — ressuscitant à leur manière les artifices païens du corps et de la terre. Plutôt allons-nous nous attarder sur la peinture *religieuse* de cette période qui, d'un point de vue orthodoxe, relève totalement du blasphème. À la Renaissance, les peintres mènent une vie si décousue qu'il n'est pas rare que leurs maîtresses servent de modèle pour peindre la Vierge. Nous pouvons donc passer d'une peinture à l'autre sans distinguer quoi que ce soit d'intrinsèquement religieux. Certaines peintures sont simplement profanes, d'autres volontiers obscènes. Et si d'autres encore sont plus raffinées, elles comportent toujours les mêmes principes de mondanité : là, nous contemplons un enfant grassouillet, presque nu, et là, une dame présentant tous les atours d'une femme du monde…

Qu'il s'agisse de Rubens (†1640), de Raphaël (†1520) ou du Tintoret (†1594), quelque soit le thème exploré, ils présentent tous le même esprit extrêmement mondain. Sans même parler du Caravage (†1610) et de son *Extase de Saint François*…


RUBENS


RAPHAËL


LE TINTORET

La grande piété d'un Fra Angelico (†1455), farouchement opposé au paganisme, n'y fera rien. En vain tentera-t-il de faire revivre l'art religieux. Car bien que ses oeuvres présentent quelque chose de différent, ses peintures restent invariablement pénétrées de l'esprit du monde : la peinture est magnifique, les habits, éclatants de beauté, mais l'incrustation d'éléments de piété relève typiquement de l'illusion spirituelle. Les personnages semblent extraordinaires, tout est tellement beau, toutes ces couleurs vives ! À l'évidence, admirer cette oeuvre dans un musée doit être des plus réjouissant. Pourtant, en prêtant attention aux personnes représentées, nous remarquons sur leurs visages des expressions stupides. Ils semblent prendre la pose, comme au théâtre. Enfin, le Christ qui couronne la Vierge… Cela n'a aucun sens. Du moins, cela n'a vraiment aucun sens orthodoxe.





Certaines peintures, comme celles du Greco (†1614), très latines, deviennent de plus en plus sanglantes et froides, alors que d'autres, comme celles de Botticelli (†1510) ou de Botticini (†1498), sont bien plus chaleureuses. Mais, bien que nous trouvions magnifique *La naissance de Venus* de Botticelli, par ses couleurs, par la finesse de son trait, ne perdons pas de vue qu'il s'agit là d'une œuvre typiquement païenne. Une coquille donne naissance à Vénus ? À l'évidence, cela se rattache à une nouvelle religion, dans la même veine que la *matière divine* de Giordano Bruno : la matière, divine, est si belle, qu'elle inspire par autant de beauté et par tant de mystères. Saisi, l'artiste n'a plus qu'à sublimer tous ses atouts. Et il se passe exactement la même chose avec Michel-Ange (†1564) ou avec De Vinci (†1519) lorsqu'ils mettent en place une nouvelle religion où

l'homme, divinisé, cherche à s'accaparer les beautés de ce monde. Alors que l'autre monde, celui dont a parlé le Christ, n'existe plus depuis longtemps, nous ne pouvons que constater que ce que tentaient de préserver Giotto et d'autres artistes du Moyen-Âge est maintenant résolument perdu.



Enfin, en regardant *Le jardin des délices* de Jérôme Bosch (†1516), il paraît évident que les aspirations latines ont en rencontré d'autres manifestement plus sectaires. Ce triptyque sur le paradis rempli de symboles de toutes sortes et autres fantasmes religieux représente notamment le Christ avec Adam et Eve. En lieu et place de la vie ascétique qu'Adam et Ève menaient au Paradis, Bosch nous sert une représentation farfelue très caractéristique des courants sectaires de son époque : dans son jardin des délices, les gens se baladent nus et tout est mis en commun. Nous avons donc affaire à une représentation extrêmement mondaine du Paradis.



Rien qu'en regardant ces peintures, nous prenons la mesure de l'abîme infranchissable qui sépare leurs auteurs de notre Orthodoxie. Car ceux qu'inspire la Tradition n'y verront rien de saint, bien au contraire. Pire, ceux qui parlent de retrouver le lien avec ces gens qui vénèrent de telles peintures ne savent véritablement pas de quoi ils parlent. Le Catholicisme est, en réalité, une religion complètement différente.

Conclusion

Même si cela n'est pas exprimé aussi clairement à la Renaissance qu'aux Lumières, la première caractéristique de cette période est l'émergence du *moi* en tant que nouveau dieu. En effet, si les Lumières aborde objectivement l'individu en tant que dieu, nous en trouvons l'origine dans l'humanisme et le Protestantisme. Ces deux courants œuvrent à s'affranchir de la Tradition pour qu'apparaisse leur nouveau dieu.

La deuxième idée, très soutenue, est qu'à l'instar du *moi* — le nouveau dieu —, le monde lui-même devient divin. C'est ce qu'exprime Bruno de manière si poétique : si la matière est divine, si Dieu est dans le monde, alors le monde est une respiration vivante de Dieu et l'âme du monde est le Saint-Esprit. Et nous le voyons bien dans la peinture à quel point des gens comme Botticelli pouvaient être sensibles à ce genre de pensée, une pensée résolument panthéiste, une pensée sans aucun fondement orthodoxe. Car si selon l'Orthodoxie, notre monde, créé par Dieu, est appelé à disparaître, à partir de la Renaissance, les idées s'articulent autour d'un monde immortel au coeur de toutes les attentions. En dotant le monde d'une signification *divine*, la Renaissance signe le début d'une doctrine qui deviendra de plus en plus conséquente.

Enfin, les efforts déployés pour aboutir à un nouveau Christianisme passent par des professions de foi plutôt étranges qui prennent, à mesure que s'efface l'ancienne norme, de plus de plus d'ampleur : les frères du Libre-Esprit, les nouvelles religions issues du Troisième Âge du Saint-Esprit, les Anabaptistes. C'est à la Renaissance qu'apparaissent les premiers candidats sérieux au rôle de l'Antéchrist — à l'instar de Bockelson, établi à Munster comme la réincarnation du Christ — avec en filigrane l'idée d'une monarchie mondiale. Cette idée, qui n'assume pas encore complètement sa portée, se renforce peu à peu. Elle est désormais capable d'ébranler une ville entière.

Ces mouvements, typiques de la Renaissance, s'inscrivent dans la logique des idées implantées au Moyen Âge, lorsque Rome quitta l'Orthodoxie. Et tout porte à croire qu'ils sont maintenant plus affirmés. Mais si l'essence même du Moyen-Âge semble plus proche de la Tradition, tout cela n'est que poudre aux yeux : les graines furent bien plantées en profondeur. En réalité, ce qui sépare le Moyen Âge de la Renaissance est bien moins conséquent que ce qui sépare la Rome orthodoxe de la Rome du Moyen-Âge.

Ces courants se développent. Quand certains perdurent, comme ces mouvements millénaristes que nous venons d'examiner, d'autres se consument tel un feu de paille. Pourtant, tous participent à la formation d'une nouvelle mentalité que l'on retrouve plus tard sous des formes plutôt étranges.

Dans le prochain chapitre consacré aux Lumières, nous verrons ce qu'il advient de ces mouvements et, en les approchant philosophiquement, théologiquement, il nous apparaitra clairement qu'ils sont tous faits du même bois. Norman Cohn a probablement tort lorsque qu'il parle de ces mouvements comme étant archaïque pour l'un ou progressif pour l'autre. Il rate le coche, en quelque sorte. Parce qu'à l'évidence, ils participent tous à forger cette nouvelle mentalité. Parfois, ces mouvements sont plus objectifs, comme lorsqu'il s'agit de la science ; parfois ils sont plus insidieux, plus difficiles à cerner. Toutefois, certaines de leurs caractéristiques constituent bien les contours récurrents et fondamentaux de la pensée moderne. C'est sur ces mêmes contours que nous allons maintenant nous concentrer. Tout cet enchaînement, du Moyen Âge, de la Renaissance, des Lumières, du Romantisme, de toutes ces époques jusqu'à aujourd'hui, tout suit une progression logique et définie. Une fois l'Orthodoxie laissée pour compte, la vie suit son cours selon un processus *naturel* dans lequel les démons jouent leur rôle. Et curieusement, alors que l'idée même de démons est devenue obsolète, les visions qu'ils inspirent aux grands de ce monde seront désormais interprétées comme de véritables révélations.

Le prochain chapitre portera donc sur la période couvrant les XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, une période d'équilibre et d'harmonie pendant laquelle l'approche scientifique dominera largement les débats. Peut-être pensons-nous que notre histoire, depuis cette époque, est liée à l'abandon de cette harmonie ? Nous tenterons donc de définir ce qui constituait cette harmonie et nous verrons pourquoi sa perte produira l'anarchie dans laquelle nous vivons désormais.

4. LES LUMIÈRES

Éloge de la nature et de la science

L'essence caractéristique des Lumières, période qui se situe entre la Renaissance et les temps modernes, est soulignée par Paul Hazard (†1944) dans son incontournable essai *La crise de la conscience européenne* (1935) :

> « À ces traits, on reconnaît sans peine l'esprit du XVIII^e^ siècle. Nous avons voulu montrer, précisément, que ses caractères essentiels se sont manifestés beaucoup plus tôt qu'on ne croit d'ordinaire ; qu'on le trouve tout formé à l'époque où Louis XIV était encore dans sa force brillante et rayonnante ; qu'à peu près toutes les idées qui ont paru révolutionnaires vers 1760, ou même vers 1789, s'étaient exprimées déjà vers 1680. Alors une crise s'est opérée dans la conscience européenne entre la Renaissance, dont elle procède directement et la Révolution française, qu'elle prépare, il n'y en a pas de plus importante dans l'histoire des idées. »

C'est l'ère classique de l'Europe moderne. L'auteur poursuit :

> « L'esprit classique, en sa force, aime la stabilité : il voudrait être la stabilité même. Après la Renaissance et la Réforme, grandes aventures, est venue l'époque du recueillement. On a soustrait la politique, la religion, la société, l'art, aux discussions interminables, à la critique insatisfaite ; le pauvre navire humain a trouvé le port : puisse-t-il y rester longtemps, y rester toujours ! L'ordre règne dans la vie : pourquoi tenter, en dehors du système clos qu'on a reconnu pour excellent, des expériences qui remettraient tout en cause ? On a peur de l'espace qui contient les surprises ; et on voudrait, s'il était possible, arrêter le temps. À Versailles, le visiteur a l'impression que les eaux elles-mêmes ne s'écoulent pas ; on les capte, on les force à nouveau, on les relance vers le ciel : comme si on voulait les faire servir éternellement. » [1]

À cette époque, l'homme tente pour la première fois de lier harmonieusement toutes ces nouvelles idées libérées au Moyen Âge, à la Renaissance et à la Réforme. Et, contrairement à aujourd'hui, cette tentative s'applique alors à conserver un tant soit peu

---

[1] Paul Hazard in *La Crise de la conscience européenne : 1680-1715* (1935), pp. 5 & 9

de Christianisme. Aujourd'hui, la synthèse s'opère toujours, sinon avec un Christianisme dilué, sans Christianisme du tout. Examinons maintenant plusieurs aspects de cette harmonie.

Le premier aspect de cette harmonie est à mettre au crédit d'Isaac Newton[2]. Il affirme en effet, par ses nombreux travaux, la position dominante de l'approche scientifique du monde dans ce nouvel âge classique.

> « L'âge de Newton : quand science et religion rationnelle semblaient s'accorder sur leurs visions respectives du monde et que les arts s'épanouissaient comme ils ne s'épanouiraient jamais plus en Occident. Auparavant, l'Occident avait connu plusieurs siècles de tourment intellectuel, voire même de chaos, alors que la synthèse romaine médiévale s'effondrait, de nouvelles forces se faisaient sentir, donnant lieu à de violents conflits et à une guerre sanglante. »

Pour mémoire, les guerres de religion cessent en 1648 avec la fin de la Guerre de Trente Ans. Cette guerre laisse une Allemagne complètement ravagée.

> « Le protestantisme s'était rebellé contre la complexité et la corruption du catholicisme romain ; il y eu une renaissance de la pensée et de l'art païens antiques, un nouvel humanisme avait découvert l'homme naturel et repoussait de plus en plus l'idée de Dieu et — *ce qui est le plus significatif pour la suite* — la science remplaça la théologie en tant que norme de la connaissance. Et l'étude de la nature et de ses lois apparût alors comme la plus importante des activités intellectuelles.
>
> « Pourtant, vers le XVII^e^ et au début du XVIII^e^ siècle, un certain équilibre et une certaine harmonie ont été atteints dans la pensée occidentale. Après tout, le christianisme ne fut pas renversé par les idées nouvelles — *nous verrons, au cours du prochain chapitre de quel type de christianisme il s'agit* — mais plutôt, s'adaptait-il au nouvel esprit. Et les difficultés et les contradictions des idées naturalistes et rationalistes modernes ne s'étaient pas encore faites sentir. Particulièrement dans la partie la plus éclairée de l'Europe occidentale — l'*Angleterre, la France et l'Allemagne* — il semblait presque qu'un âge d'or était venu, surtout en contraste avec les guerres de religion qui avaient ravagé ces pays jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle. L'homme des *Lumières* croyait en Dieu, dont l'existence pouvait être démontrée rationnellement. Dans la religion *naturelle*, il était tolérant envers les croyances des autres et était convaincu

[2] **Isaac Newton** (1642-**1727**, 84 ans) est un philosophe, mathématicien, physicien, alchimiste, astronome et théologien anglais, puis britannique. Son ouvrage *Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica*, publié en 1687, est considéré comme une œuvre majeure dans l'histoire de la science. C'est dans celui-ci qu'il décrit notamment la loi universelle de la gravitation. (W)

> que ce monde pouvait être expliqué par la science moderne, dont il suivait avidement les dernières découvertes et avancées. Le monde était vu comme une vaste machine en perpétuel mouvement, dont chaque mouvement pouvait être décrit mathématiquement. C'était un grand univers harmonieux ordonné, non pas hiérarchiquement comme au Moyen Âge ou dans la pensée orthodoxe, mais comme un système mathématique uniforme. L'œuvre classique exprimant ces idées, *Principia Mathematica* de Newton, fut accueillie avec une acclamation universelle lorsqu'elle parut en 1687, montrant que le monde éduqué de cette époque était parfaitement mûr pour ce nouvel évangile. » [3]

John Randall, un autre auteur classique traitant de la pensée moderne, aborde dans *The Making of the modern mind* (1940) certains des éléments contribuant à cette vision universelle :

> « Les trente années qui suivirent la publication du *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* (1632) de Galilée, assistèrent à un changement intellectuel de taille. Là où Galilée réfutait encore le passé, Newton, ignorant les anciennes discussions, se tourne entièrement vers l'avenir et énonce sereinement des définitions, des principes et des preuves qui ont depuis formé la base des sciences naturelles. Galilée représente l'assaut ; après une seule génération vient la victoire. Newton lui-même fit deux découvertes remarquables : il a défini une méthode mathématique permettant de décrire le mouvement mécanique et il l'a appliqué de manière universelle. Enfin, ce que Descartes avait imaginé était vrai : les hommes étaient parvenus à une totale interprétation mécanique du monde en termes déductifs mathématiques exacts. En plaçant ainsi la clé de voûte dans l'arche de la science du XVII[e] siècle, Newton a bien inscrit son nom sur l'image de l'univers dont les contours devaient rester inchangés jusqu'à Darwin ; il avait achevé l'esquisse du monde newtonien qui resterait connue jusqu'au XVIII[e] siècle comme la vérité scientifique fondamentale. » [4]

La fin de cette période correspond, en France, à *l'Encyclopédie*. Dirigée par Diderot, l'ambition de cette grande entreprise consiste à rassembler l'ensemble des connaissances dans un livre en plusieurs volumes. Cette idée même d'encyclopédie, l'idée de rassembler tout le savoir et de le ranger par ordre alphabétique — ce qui se fait encore de nos jours —, est quelque chose de tout à fait nouveau : tout y est placé sans notion de valeur, à telle ou telle page, en fonction d'une règle de tri. Investir un sujet,

---

[3] Article non publié sur Les Lumières, écrit par Père Seraphim (nt) (NdA en italique)

[4] John H. Randall in *The making of the modern mind* (1940), p. 257-8 (nous traduisons)

c'est donc se référer à la règle, se rendre à la page indiquée et lire l'article correspondant. Dans d'autres pays, notamment en Chine où l'idée de la connaissance universelle apparaît quelque mille ans auparavant, l'approche du savoir est totalement différente. Le savoir reste hiérarchisé. Ainsi, trouvons-nous « *paradis* » dans le premier volume, à côté des sciences spirituelles et ainsi de suite, jusqu'à trouver dans les derniers volumes les articles traitant des choses matérielles. Dans *l'Encyclopédie* des Lumières, rien ne dépasse, tout se vaut ; nous pourrions n'apprendre qu'une page de *l'Encyclopédie* et délaisser toutes les autres. Elle offre donc une approche volontiers fragmentée de la connaissance où seule la personne qui assemble les articles semblerait *tout* savoir. Seulement, cela n'a jamais été l'affaire d'une seule personne.

Enfin, Diderot lui-même se trompe lorsque, sous-estimant les mathématiques, il exprime son idéal de connaissance optimale, caractéristique de son époque :

> « Nous touchons au moment d'une grande révolution dans les sciences. Au penchant que les esprits me paraissent avoir à la morale, aux belles-lettres, à l'histoire de la nature, et à la physique expérimentale, j'oserais presque assurer qu'avant qu'il soit cent ans, on ne comptera pas trois grands géomètres en Europe. Cette science s'arrêtera tout court où l'auront laissée les Bernoulli, les Euler, les Maupertuis, les Clairaut, les Fontaine et les d'Alembert. Ils auront posé les colonnes d´Hercule. On n'ira point au-delà. Leurs ouvrages subsisteront dans les siècles à venir, comme ces pyramides d´Égypte dont les masses chargées d'hiéroglyphes réveillent en nous une idée effrayante de la puissance et des ressources des hommes qui les ont élevées. » [5]

Ce passage nous révèle une chose : la définition finale de la nature et des sciences est quasiment acquise ; toutes les connaissances existantes sont sur le point d'être réunies ; la tâche est bientôt terminée ! Mais en réalité, dans cette nouvelle synthèse, l'idée de la nature remplacera bientôt Dieu en tant qu'idée centrale.

À la fin des Lumières, l'idée de Dieu sera définitivement rejetée. D'Holbach, un penseur français de la fin du XVIII[e] siècle, décrit ainsi son culte de la nature :

> « Les hommes se tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des systèmes enfantés par l'imagination. L'homme est l'ouvrage de la nature, il existe dans la nature, il est soumis à ses lois, il ne peut s'en affranchir, il ne peut même par la pensée en sortir ; c'est en vain que son esprit veut s'élancer au delà des bornes du monde visible, il est toujours forcé d'y rentrer. Pour un être formé par la nature et

[5] Diderot in *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1603), alinéa 4

> circonscrit par elle, il n'existe rien au-delà du grand tout dont il fait partie, et dont il éprouve les influences ; les êtres que l'on suppose au dessus de la nature ou distingués d'elle-même seront toujours des chimères, dont il ne nous sera jamais possible de nous former des idées véritables, non plus que du lieu qu'elles occupent et de leur façon d'agir. Il n'est et il ne peut rien y avoir hors de l'enceinte qui renferme tous les êtres. »

À savoir, en dehors de cette nature qui inclut tous les êtres.

> « L'univers, ce vaste assemblage de tout ce qui existe, ne nous offre partout que de la matière et du mouvement : son ensemble ne nous montre qu'une chaîne immense et non interrompue de causes et d'effets : quelques-unes de ces causes nous sont connues parce qu'elles frappent immédiatement nos sens ; d'autres nous sont inconnues, parce qu'elles n'agissent sur nous que par des effets souvent très éloignés de leurs premières causes (…) Ainsi la nature, dans sa signification la plus étendue, est le grand tout qui résulte de l'assemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaisons, et des différents mouvements que nous voyons dans l'univers. » [6]

Voltaire (†1778) ne dit rien d'autre dans son *Dialogue entre le philosophe et la nature* :

> « La Nature — Mon pauvre enfant, veux-tu que je te dise la vérité ? c'est qu'on m'a donné un nom qui ne me convient pas ; on m'appelle *nature*, et je suis tout art. »
>
> « Mais si tu considères seulement la formation d'un insecte, d'un épi de blé, de l'or et du cuivre, tout te paraîtra merveilles de l'art. » [7]

De cette époque, un historien américain contemporain, Carl Becker (†1945) note :

> « La philosophie naturelle, soumise à des objectifs d'un genre plus élevé, doit surtout être appréciée parce qu'elle pose un fondement sûr pour la Religion Naturelle et la Philosophie Morale ; elle nous conduit, de manière satisfaisante, à la connaissance de l'Auteur et du Gouverneur de l'univers ... Étudier la nature, c'est étudier l'art de son Auteur : chaque nouvelle découverte nous ouvre une partie de son projet ... Notre vision de la Nature, même imparfaite, nous donne à voir de la manière la plus sensée ce puissant pouvoir qui règne partout, agissant avec une force et une efficacité qui semble ne subir aucune altération du fait des grandes distances ou intervalles de temps, et cette sagesse qui s'affiche également dans la structure exquise et les mouvements justes des parties les plus grandes et les plus subtiles. Ceux-ci, avec la bonté parfaite par laquelle ils sont évidemment dirigés, constituent l'objet suprême des spéculations du philosophe qui, tout en contemplant et admirant

---

[6] d'Holbach in *Système de la nature* (1770), pp. 5 & 11

[7] Voltaire in *Dialogue entre le philosophe et la nature* (Réf.)

un système aussi excellent, ne peut qu'être excité et animé pour correspondre à l'harmonie générale de la Nature. » [8]

Toujours au sujet de la nature d'Holbach reprend :

« Écoutez donc la nature, elle ne se contredit jamais. Ô vous ! Dit-elle, qui d'après l'impulsion que je vous donne, tendez vers le bonheur dans chaque instant de votre durée, ne résistez point à ma loi souveraine. Travaillez à votre félicité ; jouissez sans crainte, soyez heureux ; vous en trouverez les moyens écrits dans votre coeur. Vainement, ô superstitieux ! Cherches-tu ton bien-être au delà des bornes de l'univers où ma main t'a placé. Vainement le demandes-tu à ces fantômes inexorables que ton imagination veut établir sur mon trône éternel ; vainement l'attends-tu dans ces régions célestes que ton délire a créées ; vainement comptes-tu sur ces déités capricieuses dont la bienfaisance t'extasie, tandis qu'elles ne remplissent ton séjour que de calamités, de frayeurs, de gémissements, d'illusions. Ose donc t'affranchir du joug de cette religion, ma superbe rivale, qui méconnais mes droits ; renonce à ces dieux usurpateurs de mon pouvoir pour revenir sous mes lois. C'est dans mon empire que règne la liberté. La tyrannie et l'esclavage en sont à jamais bannis, l'équité veille à la sûreté de mes sujets ; elle les maintient dans leurs droits ; la bienfaisance et l'humanité les lient par d'aimables chaînes ; la vérité les éclaire ; et jamais l'imposture ne les aveugle de ses sombres nuages.

« Reviens donc, enfant transfuge ; reviens à la nature ! Elle te consolera, elle chassera de ton coeur ces craintes qui t'accablent, ces inquiétudes qui te déchirent, ces transports qui t'agitent, ces haines qui te séparent de l'homme que tu dois aimer. Rendu à la nature, à l'humanité, à toi-même, répands des fleurs sur la route de la vie ; cesse de contempler l'avenir ; vis pour toi, vis pour tes semblables ; descends dans ton intérieur ; considère ensuite les êtres sensibles qui t'environnent, et laisse là ces dieux qui ne peuvent rien pour ta félicité.

« Jouis, et fais jouir des biens que j'ai mis en commun pour tous les enfants également sortis de mon sein ; aide les à supporter les maux auxquels le destin les a soumis comme toi-même. J'approuve tes plaisirs, lorsque sans te nuire à toi-même, ils ne seront point funestes à tes frères, que j'ai rendus nécessaires à ton propre bonheur. Ces plaisirs te sont permis, si tu en uses dans cette juste mesure que j'ai fixée moi-même. Sois donc heureux, ô homme ! »

Et il dit encore :

« Ô nature ! Souveraine de tous les êtres ! Et vous ses filles adorables, vertu, raison, vérité ! Soyez à jamais nos seules divinités, c'est à vous que sont dus l'encens et les hommages de la terre. Montre nous donc, ô nature ! Ce que l'homme doit faire pour

[8] Carl Becker in *The Heavenly City of the Eighteenth Century Philosophers* (1932), pp. 62-3 (NT)

> obtenir le bonheur que tu lui fais désirer. Vertu ! Réchauffe-le de ton feu bienfaisant. Raison ! Conduis ses pas incertains dans les routes de la vie. Vérité ! Que ton flambeau l'éclaire. Réunissez, ô déités secourables, votre pouvoir pour soumettre les coeurs. Bannissez de nos esprits l'erreur, la méchanceté, le trouble ; faites régner en leur place la science, la bonté, la sérénité. Que l'imposture confondue n'ose jamais se montrer. » [9]

Quel idéal harmonieux ! La nature domine tout, ses mystères sont découverts, Dieu reste dans ses cieux (bien qu'il n'y fasse plus grand chose) et les connaissances scientifiques progressent dans le monde entier ! Cela nous rappelle le naturaliste Buffon (†1788) qui, décrivant les premiers astronomes babyloniens, déclarait : « *Les premiers hommes étaient très heureux, car ils étaient très scientifiques* ». Les idées de connaissance scientifique et de bonheur étaient alors très liées, ce qui ne semble plus être le cas aujourd'hui. Buffon rajoute :

> « Cependant, loin de se décourager, le philosophe doit applaudir à la nature, lors même qu'elle lui paraît avare ou trop mystérieuse, et se féliciter de ce qu'à mesure qu'il lève une partie de son voile, elle lui laisse entrevoir une immensité d'autres objets tous dignes de ses recherches. Car ce que nous connaissons déjà doit nous faire juger de ce que nous pourrons connaître; l'esprit humain n'a point de bornes, il s'étend à mesure que l'univers se déploie ; l'homme peut donc et doit tout tenter, il ne lui faut que du temps pour tout savoir. Il pourrait même, en multipliant ses observations, voir et prévoir tous les phénomènes, tous les événements de la Nature avec autant de vérité et de certitude que s'il les déduisait immédiatement des causes. Et quel enthousiasme plus pardonnable ou même plus noble que celui de croire l'homme capable de reconnaître toutes les puissances et découvrir par ses travaux tous les secrets de la Nature ! » [10]

Ainsi, les philosophes de cette époque n'avaient qu'à découvrir tout le système de la nature pour en déduire les grands systèmes métaphysiques ; le philosophe, pour inventer un système qui lui soit propre, n'avait qu'à s'asseoir tranquillement à son bureau et lire les résultats de recherches scientifiques ou les écrits de philosophes précédents. Quand Spinoza (†1677) conçoit l'idée qu'il existe deux systèmes parallèles, l'esprit et la matière — les deux étant Dieu —, Leibnitz (†1766) lui, a l'idée de la monade, un atome primaire à la base de tout le reste, qui explique à la fois l'esprit et la matière. De son côté, Descartes (†1650) découvre que tout dans la nature procède de la connaissance, de l'intuition d'idées claires et distinctes. Malheureusement, tous ces système sont en

---

[9] d'Holbach, Op. Cit., pp. 571-2 & 579

[10] Buffon in *Supplément à l'histoire naturelle* (1776), tome III, pp. 33-4

concurrence ; il se renversent les uns les autres. Aussi, bien que la science soit considérée comme la connaissance par excellence, bien qu'on l'aurait cru capable d'amener les hommes à la vérité, l'idéal même d'une véritable philosophie de la nature ne sera jamais atteint. Cette période reste toutefois très optimiste. Considérant Newton comme un idéal de perfection, le poète Alexandre Pope (†1744) résume parfaitement l'esprit des gens, le sentiment qu'ils ont de leur époque ainsi que la véritable philosophie issue de la science moderne :

« Tout ce qui fut créé ne fait qu'un grand système ;
La nature est un corps qui pour âme a Dieu même »
« La nature est pour nous un art mystérieux,
Le hasard, une fin qui se cache à nos yeux.
Sur un trouble apparent le grand ordre se fonde ;
Des maux particuliers naît le bonheur du monde.
Dieu commande, obéis, et, ne blâmant plus rien,
Dis en le bénissant : Tout ce qu'il fit est bien. » [11]

« La Nature et ses lois gisaient dans la nuit.
Alors Dieu dit « que Newton soit ! » et la lumière fut

« Mais à l'Âge de la Raison, Voltaire se servait de l'empirisme pour détruire la religion révélée, la monarchie absolue et l'ascétisme chrétien, et par ce même Voltaire, la raison fut utilisée pour ériger une théologie *rationnelle*, des droits *naturels* ainsi qu'une loi *naturelle*. »

« Voltaire le dit clairement : *Je comprends par religion naturelle les principes de moralité communs à l'humanité.* Rien d'autre. Ce credo fut accepté aussi bien par les orthodoxes que par les radicaux, comme le contenu essentiel de la tradition religieuse du christianisme. »

« Sur la question de la gouvernance morale du monde et sur la question du Mal, les théologiens rationnels n'ont pas mieux fait que leurs prédécesseurs : que l'ordre rationnel soit un ordre moral devait leur sauter aux yeux. Certains, comme Leibnitz, ont écrit des pages et des pages pour prouver que c'était le meilleur des mondes possibles (…) Le vers de Pope « *Quoi qu'il en soit, est juste* » a même semblé jusqu'au XVIII[e] siècle comme un sifflement pour se donner du courage. D'autres, comme Voltaire, étaient par trop conscients des injustices commises par la nature et par l'homme sur l'homme pour ne pas être révoltés par une telle foi ; le célèbre conte de Voltaire, Candide, n'est qu'une longue parodie de la position de Leibnitz ».

[11] Alexandre Pope in *Essai sur l'homme* (1734), Épitre I, pp. 95 & 97 (Trad. M. De Fontanes)

« Chez Voltaire, la principale raison d'un désaccord sur la question du patriotisme est motivée par le fait qu'elle exige la haine des autres. Il est communément acquis qu'aimer son pays signifie haïr toute terre étrangère (…) C'est donc contre les folies du patriote que Voltaire mène une guerre sans fin en usant de ridicule. Tout le monde se souvient de la satire des premiers chapitres de Candide, où le héros est séduit par l'armée du roi des Bulgares lors de sa guerre contre les Abares :

> "Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si ordonné que les deux armées (…) Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté (…) Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque (…) Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés. Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village (…) Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre". » [12]

L'optimisme et la foi dans le progrès

« À partir du début du siècle, il devint de plus en plus important de progresser dans le domaine de l'éducation. Locke, Helvetius et Bentham jetèrent les bases de ce rêve généreux ; tous les hommes, quelle que soit leur école, hormis ceux qui s'accrochaient comme Malthus à la doctrine chrétienne du péché originel, tous les hommes croyaient de leurs natures les plus ardentes à la perfectibilité de la race humaine. Enfin, l'homme a entre ses mains la clé de son destin ; il pourrait presque façonner le futur tel qu'il le souhaite. En détruisant les erreurs insensées du passé et en revenant à une approche rationnelle de la nature, il n'y avait pratiquement plus aucune limite à la richesse humaine où elle ne pourrait être transcendée.

« Il est difficile de réaliser combien cette foi dans le progrès humain nous est récente. Le monde antique semble n'en avoir eu aucune idée ; les Grecs et les Romains se sont plutôt tournés vers un âge d'or à partir duquel l'homme a dégénéré. Le Moyen Âge, bien sûr, ne pouvait pas en tenir compte. La Renaissance, qui a réellement accompli tant de choses, ne pouvait pas imaginer que l'homme pourrait jamais remonter au niveau de la glorieuse antiquité ; ses pensées étaient toutes du passé. Seule l'émergence de la science, au XVII[e] siècle, permit aux hommes d'oser chérir une telle ambition d'émancipation. C'est à Fontenelle, dont la longue vie s'étend de l'époque de Descartes à celle de l'Encyclopédie, que revient le principal

[12] John H. Randall, Op. Cit., pp. 272, 287, 297 & 377-8 (italiques originales)(nous traduisons)

crédit d'avoir inculqué la foi dans le progrès du XVIIIe siècle. Il vulgarisa la science cartésienne, et c'est par la science et la raison qu'il espérait que l'Europe non seulement égalerait, mais dépasserait de loin l'Antiquité. Tous les hommes, a-t-il proclamé, appartiennent au même groupe : nous sommes comme Platon et Homère, et nous disposons d'un panel d'expérience bien plus riche que le leur. Les hommes respectent l'âge pour sa sagesse et son expérience ; nous les modernes, représentons vraiment l'âge du monde quand nos anciens vécurent dans sa jeunesse. Un scientifique en sait aujourd'hui dix fois plus qu'un scientifique vivant sous Auguste. Tant que les hommes continueront à accumuler des connaissances, le progrès sera aussi inévitable que la croissance d'un arbre, et il n'y a aucune raison de vouloir que ça s'arrête. »

« Si cette opinion peut nous apparaître banale, pour les contemporains de Fontenelle elle semblait la plus grande des hérésies. Il se trouva impliqué dans une furieuse bataille et toute la France prît parti dans ce conflit entre Anciens et Modernes (…) Mais le résultat final fut sans surprise : méprisant les Anciens, tous les scientifiques depuis Descartes saluèrent la foi dans le progrès. Au milieu du siècle suivant, il fut clairement acquis que le monde antique ne pouvait espérer se défendre que dans la littérature, et même là, le romantisme naissant sur les ruines de l'école classique, les Anciens menèrent une bataille perdue d'avance.

« Il ne restait à Condorcet qu'à résumer les espoirs et la confiance du siècle. » [13]

Ainsi retrouvons-nous Condorcet[14] qui, à la fin du XVIIIe siècle, écrira dans une *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1795) :

« Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, que la nature n'a marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines ; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendants de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide ; mais jamais elle ne sera rétrograde, tant que la terre, du moins, occupera la même place dans le système de l'univers, et que les lois générales de ce système ne produiront sur ce globe, ni un bouleversement général, ni des

[13] Ibid., pp. 381-2

[14] Nicolas de **Condorcet** (1743-**1794**, 50 ans) est un mathématicien et homme politique français, représentant des Lumières. Il est célèbre pour ses travaux pionniers sur la statistique et les probabilités, son analyse des modes de scrutin possibles — le « paradoxe de Condorcet » — ainsi que par son action politique, tant avant la Révolution que sous celle-ci. Siégeant parmi les girondins, il propose ainsi des réformes du système éducatif ainsi que du droit pénal. La Convention nationale ordonne son arrestation en 1793 et, après s'être caché pendant neuf mois à Paris, il tente de fuir mais est rapidement arrêté : on le place dans une cellule où il est retrouvé mort le surlendemain. (W)

changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés, et d'y trouver les mêmes ressources. »

Condorcet avait l'intime conviction que les principes des Lumières — la liberté et l'égalité— allaient se répandre sur toute la terre et qu'une véritable égalité économique, sociale et intellectuelle, continuellement renforcée, permettrait à la paix de régner.

> « Les peuples plus éclairés, se ressaisissant du droit de disposer eux-mêmes de leur sang et de leurs richesses, apprendront peu à peu à regarder la guerre comme le fléau le plus funeste, comme le plus grand des crimes. »
>
> « Et combien ce tableau de l'espèce humaine, affranchie de toutes ces chaînes, soustraite à l'empire du hasard, comme à celui des ennemis de ses progrès, et marchant d'un pas ferme et sûr dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur, présente au philosophe un spectacle qui le console des erreurs, des crimes, des injustices dont la terre est encore souillée, et dont il est souvent la victime ! C'est dans la contemplation de ce tableau qu'il reçoit le prix de ses efforts pour les progrès de la raison, pour la défense de la liberté. Il ose alors les lier à la chaîne éternelle des destinées humaines : c'est là qu'il trouve la vraie récompense de la vertu, le plaisir d'avoir fait un bien durable, que la fatalité ne détruira plus par une compensation funeste, en ramenant les préjugés et l'esclavage. Cette contemplation est pour lui un asile, où le souvenir de ses persécuteurs ne peut le poursuivre ; où, vivant par la pensée avec l'homme rétabli dans les droits comme dans la dignité de sa nature, il oublie celui que l'avidité, la crainte ou l'envie tourmentent et corrompent ; c'est là qu'il existe véritablement avec ses semblables, dans un Elysée que sa raison a su se créer, et que son amour pour l'humanité embellit des plus pures jouissances.» [15]

Un autre historien de cette époque, un Allemand nommé Johann G. Buhle (†1821), écrit en 1796 dans son *Histoire de la philosophie moderne* :

> « Nous approchons maintenant de la période la plus récente de l'histoire de la philosophie, période la plus remarquable et la plus brillante de la philosophie ainsi que des sciences, des arts et de la civilisation humaine en général. La graine plantée au cours des siècles tout juste précédents a commencé à fleurir au XVIII[e] siècle. Nul autre siècle n'est reconnu comme le XVIII[e] pour avoir, avec autant de vérité, utilisé les enseignements de ses prédécesseurs dans le but d'amener l'humanité à une plus grande perfection physique, intellectuelle et morale. Il a atteint une hauteur qui, compte tenu des limites de la nature humaine et du cours de notre expérience passée, se maintiendra sans surprise grâce au génie des générations futures. » [16]

---

[15] Condorcet in *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1795), pp. 3-4, 295 & 307-8

[16] Buhle cité dans Randall, Op. Cit., p. 384

Enfin, nous pouvons lire à l'intérieur du clocher de l'église de Gotha, Allemagne, ce message gravé en 1784 à l'attention de la postérité, :

> « Notre temps occupe la plus belle période du XVIIIe siècle. Les empereurs, les rois et les princes, méprisant le faste et la splendeur, descendent avec humanité de leurs hauteurs redoutées et deviennent les pères, les amis et les confidents de leur peuple. La religion déchire son costume sacerdotal et apparaît dans son essence divine. Les Lumières font de grands progrès. Des milliers de nos frères et soeurs, qui vivaient autrefois dans l'inactivité sanctifiée, c'est-à-dire des moines, sont rendus à l'État. La haine sectaire et la persécution dictée par la conscience disparaissent. L'amour de l'homme et la liberté de pensée gagnent en suprématie. Les arts et les sciences sont en plein essor et notre regard pénètre en profondeur l'atelier de la nature. Les artisans et les artistes atteignent la perfection, des connaissances utiles se développent dans toutes les classes. Vous avez ici une description fidèle de notre époque. Ne nous méprisez pas si vous êtes plus établi et si vous voyez plus loin que nous ; reconnaissez plutôt dans le tableau que nous avons dessiné combien nous avons travaillé courageusement et énergiquement pour vous élever au poste que vous occupez maintenant et vous y maintenir. Faites de même pour vos descendants et soyez heureux. » [17]

Ce regard porté sur la nature, l'art et la vertu, cette intuition d'une connaissance parfaite et cette fibre artistique si florissante sont autant d'arguments en faveur d'une certaine harmonie. Le paradis sur terre est désormais palpable. Et à travers les âges, depuis cette époque, l'idée que l'homme a tout pour être heureux ne cessera jamais d'exister ; elle nourrit même la plupart des concepts par lesquels les gens vivent aujourd'hui.

FOI ET PHILOSOPHIE

À l'opposé de l'excellence artistique — peintures et musiques du XVIIIe restent à ce jour inégalées —, les courants philosophiques des Lumières font, paradoxalement, montre d'une rare superficialité. Si le meilleur des mondes décrit plus haut s'articule bien autour d'une foi nouvelle — en la nature, en la science—, il reste néanmoins tributaire d'une approche religieuse très caractéristique de cette période : l'âge du système newtonien est aussi l'âge de la religion de la raison. Curieusement, les arguments des

[17] Ibid., p. 384-5

philosophes et autres écrivains de cette époque peuvent nous sembler familiers. Peut-être diffèrent-ils quelque peu, ou bien sont-ils plus naïfs que ceux du scientifique aguerri d'aujourd'hui. Ils n'en demeurent pas moins très semblables aux arguments actuels : ils sont déjà au diapason du discours fort convenu qui explique tout par la science et la raison.

Si le Christianisme fut souvent malmené à la Renaissance, voire, suivant les vœux des protestants, réduit à l'essentiel, au siècle des Lumières, devant l'éclosion de nouvelles idées religieuses, c'est le contenu même de la foi qui est en train d'évoluer. Alors qu'à l'évidence, les approches erronées de Thomas d'Aquin et de François d'Assise allaient inévitablement provoquer un changement du contenu, l'essence fondamentale de leur foi restait toutefois liée au Christianisme traditionnel. Désormais, ce nouvel âge des Lumières soumet la religion aux mêmes standards que la science : elle est appréhendée dans les limites de la raison humaine. Ainsi se poursuit le processus qui débuta avec la scolastique. En donnant, au détriment de la Foi et de la Tradition, de plus en plus de poids à la raison, les hommes obtiennent enfin une religion du raisonnable.

Abordons maintenant certain écrivains des Lumières dont les approches, sensiblement différentes, expriment néanmoins une même philosophie.

Diderot[18], par exemple, milite pour l'élimination du préjugé religieux. Devant un orateur signalant l'importance, pour le bien public, de maintenir l'attachement à certains préjugés, Diderot répond :

> « Quels préjugés ? Si l'homme admet une fois l'existence d'un Dieu, la réalité du bien et du mal, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les punitions futures, quel besoin a-t-il de préjugés ? En le supposant initié dans les mystères de la transsubstantiation, de la consubstantiation, de la Trinité, de l'union hypostatique, de la prédestination, de l'incarnation et du reste, en sera-t-il un meilleur citoyen ? » [19]

À l'évidence, la nouvelle norme qui s'applique est une norme très mondaine et les choses auxquelles s'attache la Tradition, irrationnelles dans leur définition, ne peuvent aider le

---

[18] **Denis Diderot** (1713-**1784**, 70 ans) est un écrivain, philosophe et encyclopédiste français des Lumières, à la fois romancier, dramaturge, conteur, essayiste, dialoguiste, critique d'art, critique littéraire et traducteur. Diderot est reconnu pour son érudition, son esprit critique et un certain génie. Il laisse son empreinte dans l'histoire de tous les genres littéraires auxquels il s'est essayé et supervise la rédaction d'un des ouvrages les plus marquants de son siècle, la célèbre *Encyclopédie*. En philosophie également, Diderot se démarque en proposant plus de matière à un raisonnement autonome du lecteur plutôt qu'un système complet, fermé et rigide. (W)

[19] Cité dans Randall, Op. Cit., p. 283

citoyen à vivre mieux. Et s'il subsiste quelques croyances fondamentales — le bien, le mal, Dieu et la vie après la mort —, la doctrine même de la foi, la dogmatique, devient pour tous de plus en plus hors de portée.

Les Lumières en Angleterre

L'essentiel du mouvement des Lumières arrive ensuite en Angleterre où, depuis 1689, le terreau est devenu plus favorable. La loi de tolérance autorisant le Protestantisme et l'Anglicanisme date en effet de cette année mais cet état d'esprit soi-disant ouvert est, à certains égards, extrêmement étroit tant il fonctionne de pair avec un rejet notable du Catholicisme et de l'Uniatisme. Jusqu'au XIX^{e} siècle, et même encore aujourd'hui, les Catholiques vivront sous la coupe des Anglicans : la liberté de religion ne s'applique qu'aux Anglicans ou à ceux qui ne s'intéressent pas… à la religion. Étonnamment, les Anglicans s'opposent aux autres convictions, surtout quand ces dernières prônent une certaine liberté de pensée ! Leurs lois, encore en vigueur de nos jours, empêchent leur clergé de devenir orthodoxe. Elles obligent donc ces derniers à se convertir et à se faire ordonner dans un autre pays !

Les trois écrivains anglais dont nous allons maintenant parler, sans être des philosophes notables, font néanmoins partie du courant pragmatique anglais. Étant à la fois conservateurs et libre penseurs, les Anglais sauront résister aux conséquences les plus radicales de leurs pensées. Ce ne sera malheureusement pas le cas en France où ces idées, en plein accord avec l'esprit du temps, susciteront un engouement certain.

Au XVII^{e} siècle, Herbert de Cherbury (†1648) fut l'un des principaux *théologien* de cette nouvelle religion naturaliste dont la pensée fut validée, comme tant d'autres à la Renaissance, par une voix surnaturelle qu'il aurait entendue. Selon lui, indépendamment de leur secte ou de leurs différences théologiques, tous les chrétiens peuvent s'accorder sur cinq articles de foi. En l'occurence, il ne s'agit que d'une synthèse *raisonnable* de l'essence du Christianisme : Dieu existe ; Il doit être adoré ; Il est adoré principalement par la piété et la vertu ; les hommes sont appelés à la repentance ; survient après la mort une vie de récompenses ou de punitions. Pour définir ces articles, Herbert de Cherbury s'inspire moins de la raison que de la foi ordinaire que ceux qu'il côtoie gardent du Christianisme. Après lui, les opinions deviendront beaucoup plus radicales.

Un autre penseur, John Toland (†1722), écrit *Christianity Not Mysterious* (1696). Dans ce *livre* l'auteur tente d'expliquer en quoi le Christianisme est une religion tout à fait raisonnable, dénuée de tout mystère et de toute superstition. Voici le titre complet du livre : *Le Christianisme n'est pas mystérieux ou, traité montrant qu'il n'existe rien dans l'Évangile qui soit contraire à la raison ou qui se place au-dessus d'elle et qu'aucune doctrine chrétienne ne peut être, à proprement parler, qualifiée de mystère.* Tout peut donc se comprendre sans le moindre effort. N'importe qui doué de sens commun peut comprendre ce qu'est le Christianisme.

Enfin, sur le même sujet, Matthew Tindal (†1733), écrit *Christianity as Old as the Creation*[20] (1730). Selon ce dernier, l'Évangile n'est rien d'autre que la loi de la nature et toute révélation qui en découlerait est totalement inutile. Ici, le Christianisme est simplement réduit à son aspect naturel.

À cette époque, deux écoles de pensée partagent Angleterre : le conservatisme, d'un côté, qui donnera les *supernaturalistes* et le radicalisme, de l'autre qui donnera les déistes. Tous partagent pourtant la conviction que la religion n'est rien d'autre que ce qui est naturel. On aurait pu s'attendre à ce que les supernaturalistes sauvent la donne ; ils s'arrêterons à l'idée que la révélation, en ajoutant certes quelque chose à la religion naturelle, n'ajoute rien d'extraordinaire, uniquement de quoi exprimer son authenticité. Cette révélation sert-elle tout au plus de balise pour ceux qui s'égarent de la raison et de la nature. Nous pouvons, par exemple, citer John Locke[21], un philosophe conservateur :

> « Mais à toutes les choses de cette espèce — *Locke parle de la religion* —, la Révélation n'est pas fort nécessaire, ni d'un grand usage ; parce que Dieu nous a donné des moyens naturels et plus sûrs pour arriver à cette connaissance. Car toute vérité que nous venons à découvrir clairement par la connaissance et par la contemplation de nos propres idées, sera toujours plus certaine à notre égard que celles qui nous seront enseignées par une *Révélation Traditionnelle*. Car la connaissance que cette révélation est venue premièrement de Dieu, ne peut jamais être si sûre que

[20] *Le Christianisme est aussi vieux que la création*. Voltaire puisa une partie de ses objections dans cet ouvrage qui fut considéré comme la « Bible » du déisme. (NdT)

[21] **John Locke** (1632-**1704**, 72 ans) est un philosophe anglais. Il a vécu à une époque charnière qui voit la fin des guerres de religion, les débuts du rationalisme et une forte opposition à l'absolutisme en Angleterre. Son *Essai sur l'entendement humain* est un ouvrage majeur dans lequel il construit une théorie des idées et une philosophie de l'esprit. Tout en s'opposant au matérialisme de Hobbes, il considère que l'expérience est à l'origine de la connaissance et rejette la notion d'idées innées soutenue par Descartes. (W) Il est aussi l'auteur, entre autres, du *Christianisme raisonnable* (Réf.) (NdA)

> la connaissance que produit en nous la perception claire et distincte que nous avons de la convenance ou de la disconvenance de nos propres idées. » [22]

Cette citation exprime clairement l'idée suivante : alors que la révélation, arrivant *du dehors*, est imposée aux hommes, les idées jaillissant de *l'intérieur* de l'homme, celles qui le convainquent, sont bien plus rationnelles. Il n'est donc pas étonnant que Locke ne trouve dans le Nouveau Testament que deux conditions essentielles au salut :

> « La foi et le repentir, à savoir, croire que Jésus est le Messie et mener une bonne vie constituent les conditions indispensables de la Nouvelle Alliance à remplir par tous ceux qui obtiendraient la vie éternelle. » [23]

Notre vie de chrétien se résume donc à croire et à mener une vie honorable ! Même avec le conservatisme, le Christianisme devient un système philosophique rationnel faisant appel au sens commun. Nous le voyons, l'Orthodoxie est fortement affaiblie, quasiment effacée. Elle cède la place à un Protestantisme extrêmement étroit auquel les contestataires[24] ne peuvent opposer, naturellement, aucun argument rationnel !

Parmi les intellectuels de cette époque, seul Blaise Pascal (†1662, à 39 ans) semble avoir bien saisi les tenants et les aboutissants de cette religion de la raison. Pour lui, le Christianisme est par trop empreint de mystères pour être prouvé par la raison ; l'Islam ou encore le Judaïsme sont à cet égard de biens meilleurs candidats. Seulement, sans même parler de l'arrêter, freiner le mouvement de la raison paraît chose impossible. Quand les scolastiques, sûrs de pouvoir intégrer tout le contenu du Christianisme, veulent seulement le rendre *logique*, leurs contradicteurs s'opposent farouchement à leur souci du détail, arguant que seule une certaine essence du Christianisme devrait subsister. Cette même essence s'amenuise ensuite progressivement jusqu'à être dépouillée des mystères. À partir de là, c'est toute l'idée de religion qui sera attaquée.

Le déisme

Il est probable que le déisme soit le courant le plus caractéristique du XVIII[e] siècle. L'idée du déisme c'est de dire que Dieu existe, mais qu'Il est tout à fait hors de propos : Il crée le monde puis Il s'efface. À partir de là, le monde n'a plus rien à voir

---

[22] Locke in Essai philosophique concernant l'entendement humain (1690), p. 575

[23] Locke cité dans Randal, Op. Cit., pp. 287-8

[24] Les principales révoltes contre ce rationalisme furent les mouvements populaires du piétisme, du méthodisme, etc., qui fondaient la religion sur le sentiment. (NdA)

avec Dieu. Et même si Newton pense que l'univers est comme une grande montre fabriquée par Dieu, il pense aussi que Dieu ne peut pas tout calculer correctement, comme, par exemple, le chemin des comètes… Pour Newton, Dieu s'efface et revient de temps en temps pour remonter l'horloge, pour appliquer quelques corrections. Mais même cette idée sera rendue rapidement obsolète par les savants calculs qui justement, permettent de définir des mouvements aussi irréguliers que ceux des comètes. Ainsi, Dieu n'est-Il nécessaire qu'au début : Dieu crée puis disparaît. Il ne devient alors qu'une notion extrêmement vague. Les miracles et les prophéties commencent à être remis en question par des écrivains qui les relèguent au niveau de la superstition. Et dans cet art de la remise en question, comme en témoigne la citation qui suit, les penseurs français deviennent bien plus radicaux que les penseurs anglais :

> « Cette religion étant, à mon sens, la plus absurde et la plus atroce dans ses dogmes ; la plus inintelligible, la plus métaphysique, la plus entortillée et par conséquent la plus sujette à divisions, sectes, schismes, hérésies ; la plus funeste à la tranquillité publique, la plus dangereuse pour les souverains par son ordre hiérarchique, ses persécutions et sa discipline ; la plus plate, la plus maussade, la plus gothique et la plus triste dans ces cérémonies ; la plus puérile et la plus insociable dans sa morale considérée, non dans ce qui lui est commun avec la morale universelle, mais dans ce qui lui est propre et ce qui la constitue morale évangélique, apostolique et chrétienne ; la plus intolérante de toutes. Le luthéranisme, libéré de certaines absurdités, est préférable au catholicisme ; le Protestantisme (calvinisme) au luthéranisme, le socinianisme[25] au protestantisme et le déisme, avec temples et cérémonies, au socinianisme. » [26]

Diderot conservera pourtant l'idée de religion. Pour le bien du peuple, il prône le déisme avec des temples et des cérémonies.

Dans la même veine, Voltaire[27], qui n'a de cesse de dire « *Écrasez l'infâme* » écrit :

---

[25] Le **socinianisme** est un courant chrétien remontant à l'Italien Fausto Socin (Fausto Sozzini) qui refuse la doctrine chrétienne de la Trinité, et se présente comme libéral. (W)

[26] Diderot, *Lettre à Damilaville* (1766) in *Correspondance générale*, p. 477

[27] François-Marie Arouet, dit **Voltaire** (1694-**1778**, 83 ans) est un écrivain et philosophe français qui a marqué le XVIII^e^ siècle. Représentant le plus connu de la philosophie des Lumières, anglomane, féru d'arts et de sciences, personnage protéiforme et complexe, non dénué de contradictions, Voltaire domine son époque par la durée de sa vie, l'ampleur de sa production littéraire et la variété des combats politiques qu'il a menés. Son influence est décisive sur la bourgeoisie libérale avant la Révolution française et pendant le début du XIX^e^ siècle. Anticlérical mais déiste, il dénonce dans son *Dictionnaire philosophique* le fanatisme religieux de son époque. Sur le plan politique, il est en faveur d'une monarchie modérée et libérale, éclairée par les "philosophes". (W)

> « Je conclus que tout homme sensé, tout homme de bien, doit avoir la secte chrétienne en horreur. Le grand nom de théiste, qu'on ne révère pas assez, est le seul nom qu'on doive prendre. Le seul Évangile qu'on doive lire, c'est le grand livre de la nature, écrit de la main de Dieu, et scellé de son cachet. La seule religion qu'on doive professer est celle d'adorer Dieu et d'être honnête homme. Il est aussi impossible que cette religion pure et éternelle produise du mal qu'il était impossible que le fanatisme chrétien n'en fît pas. » [28]

Un essai sur les miracles

Le dernier argument en faveur de la religion surnaturelle qui ne soit pas purement émotionnel, l'argument des miracles, sera rapidement mis à bas par David Hume (†1776), un philosophe écossais que nous étudierons plus tard tant son message influence notre philosophie contemporaine. Dans son ouvrage, Randall parle même du *coup de grâce* porté par David Hume :

> « Dans son célèbre *Essai sur les miracles*, en 1748, sa thèse fut si convaincante qu'elle n'a jamais été remise en question depuis : un miracle, au sens d'événement surnaturel se voulant le signe de la divinité de son artisan, ne peut absolument pas être établi. Même si l'on pouvait démontrer que les événements en question ont bien eu lieu, qu'ils étaient surnaturels et qu'ils suffisaient à établir une religion, ils ne peuvent toujours pas être établis. » [29]

Puis Randall cite Hume :

> « Aucun témoignage n'est suffisant pour établir un miracle à moins que le témoignage soit d'un genre tel que sa fausseté serait plus miraculeuse que le fait qu'il veut établir (…) Aucun témoignage humain ne peut avoir la force suffisante pour prouver un miracle et en faire le fondement légitime d'un système religieux. »
>
> « Mais supposez que tous les historiens qui traitent de l'Angleterre s'accordent pour dire que, le 1er janvier 1660, la reine Élisabeth mourut, qu'elle fut vue après et avant sa mort par ses médecins et toute la cour, comme il est d'usage avec des personnes de son rang, que son successeur fut reconnu et proclamé par le Parlement, et que, après avoir été en terre un mois, elle réapparut, reprit possession de son trône et gouverna l'Angleterre pendant trois ans : je dois avouer que je serais surpris du concours de tant de circonstances singulières, mais je n'aurais pas la moindre inclination à croire un événement si miraculeux. Je ne douterais pas de sa

[28] Voltaire in *Examen important de Milord Bolingbroke* (1736), conclusion

[29] Randall, Op. Cit., p. 293

> prétendue mort, et de ces autres circonstances publiques qui s'en sont suivies, j'affirmerais seulement que cette mort était prétendue, et qu'elle n'a pas été, et ne pouvait pas être réelle. Vous m'objecteriez en vain la difficulté, et la presque impossibilité de tromper le monde dans une affaire d'une telle conséquence. La sagesse et le solide jugement de cette reine célèbre, avec le peu d'avantages — ou l'absence d'avantages — qu'elle pouvait recueillir d'un artifice si médiocre, tout cela pourrait m'étonner, mais je répliquerais encore que la friponnerie et la folie des hommes sont des phénomènes si courants que je croirais plutôt que les événements les plus extraordinaires naissent de leur concours, que d'admettre une violation si éclatante des lois de la nature. »
>
> « Comme les violations de la vérité sont plus courantes dans les témoignages sur les miracles religieux que dans celui sur une autre chose de fait, cela doit beaucoup diminuer l'autorité du premier témoignage, et nous faire former une résolution générale : ne jamais lui prêter aucune attention, quel que soit le prétexte spécieux dont il puisse se couvrir. » [30]

C'est là, la preuve irréfutable de David Hume selon laquelle les miracles n'existent pas ou du moins, qu'ils ne peuvent être prouvés ! Volontiers symptomatique de l'esprit du temps, ce type d'argumentaire s'impose tellement aux hommes qu'il leur est désormais impossible de penser autrement et quand bien même certains défendent la religion plus que d'autres, tous prennent cette direction tendant à se débarrasser de tout ce qui paraît surnaturel. En nous attardant ultérieurement sur le cheminement de Hume — parce qu'à l'évidence, il fallait à cet homme une foi très solide pour ne pas croire aux miracles — nous comprendrons aussi de quelle manière Hume se rendit responsable de résultats absolument dévastateurs en appliquant ce même schéma de pensée au domaine scientifique.

La religion, attaquée, est ensuite défendue

Enfin, le peu qu'il reste de cette religion du raisonnable — il existe un Dieu ; les hommes se doivent d'être bons — sera à son tour pris à partie. Car tant qu'il lui reste quelque chose à attaquer, à décortiquer, la raison n'est jamais satisfaite. Aussi, l'attaque porte-t-elle désormais non seulement sur le surnaturel mais aussi et surtout sur la notion même de religion. Et curieusement, nous constatons que deux des plus grands

[30] David Hume in *Enquête sur l'entendement humain* (1748), chap. 9 & 10, pp. 95 & 104-6

défenseurs de l'idée de religion sont précisément Voltaire et Diderot, c'est-à-dire les instigateurs de la nouvelle idée de religion dont nous parlions à l'instant.

Voltaire se débat à une époque où, encore attaché à son déisme, de nombreux penseurs français sont déjà devenus matérialistes et athées. Dans son *Traité de métaphysique* (1734), nous pouvons lire :

> « Quand je vois une montre dont l'aiguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les ressorts de cette machine, afin que l'aiguille marquât les heures. Ainsi, quand je vois les ressorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus et nourris neuf mois dans la matrice ; que les yeux sont donnés pour voir, les mains pour prendre, etc. Mais de ce seul argument je ne peux conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière avec habileté ; mais je ne peux conclure de cela seul que cet être ait fait la matière avec rien, et qu'il soit infini en tout sens. J'ai beau chercher dans mon esprit la connexion de ces idées : « *Il est probable que je suis l'ouvrage d'un être plus puissant que moi, donc cet être existe de toute éternité, donc il a créé tout, donc il est infini, etc.* » Je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette conclusion ; je vois seulement qu'il y a quelque chose de plus puissant que moi, et rien de plus. »

C'est ce qu'on appelle en philosophie l'argument du dessein divin, ou encore l'argument téléologique ; une preuve de l'existence de Dieu[31].

Le second argument est que tout avance vers un but ultime. Voltaire dit:

> « J'existe, donc quelque chose existe. Si quelque chose existe, quelque chose a donc existé de toute éternité : car ce qui est, ou est par lui-même, ou a reçu son être d'un autre. »

Cela sonne déjà comme Thomas d'Aquin…

> « S'il est par lui-même, il est nécessairement, il a toujours été nécessairement, et c'est Dieu ; s'il a reçu son être d'un autre, et ce second d'un troisième, celui dont ce dernier a reçu son être doit nécessairement être Dieu (…) De même l'intelligence n'est pas essentielle à la matière, car un rocher ou du froment ne pensent point. De qui donc les parties de la matière qui pensent et qui sentent auront-elles reçu la sensation et la pensée? Ce ne peut-être d'elles-mêmes, puisqu'elles sentent malgré elles ; ce ne peut être de la matière en général, puisque la pensée et la sensation ne

[31] L'argument de complexité irréductible est un descendant de la preuve téléologique de l'existence de Dieu. C'est le fameux argument du grand horloger ou du grand architecte selon lequel la complexité de la nature implique l'existence de Dieu de la même façon que l'existence d'une horloge implique celle d'un horloger. (W)

> sont point de l'essence de la matière : elles ont donc reçu ces dons de la main d'un être suprême, intelligent, infini, et la cause originaire de tous les êtres. »

Voltaire est encore quelque peu attaché à l'ancienne façon de voir les choses :

> « Dans l'opinion qu'il y a un Dieu il se trouve des difficultés ; mais dans l'opinion contraire il y a des absurdités. » [32]

Ce dernier argument sera plus tard largement réfuté par ces hommes bien pensants et dotés de sens commun pour qui penser que le monde a évolué de lui même ne présente rien d'absurde. Nous aurons l'occasion d'aborder ce sujet dans le chapitre consacré à l'Évolution.

Enfin, Voltaire qui croyait à l'immortalité de l'âme s'exprime en ces termes :

> « Nous ignorons ce qui pense en nous, et par conséquent nous ne pouvons savoir si cet être inconnu ne survivra pas à notre corps ; il se peut physiquement qu'il y ait en nous une monade indestructible, qui subsiste éternellement, sous des apparences diverses. Je ne dirai pas que cela soit démontré ; mais sans vouloir tromper les hommes, on peut dire que nous avons autant de raisons de croire que de nier l'immortalité de nos âmes. » [33]

À l'évidence, Voltaire ne s'appuie pas ici sur la science mais bien sur de vieilles croyances dont les penseurs les plus radicaux, après les avoir réfutées, cherchaient à se débarrasser. Ainsi, peu avant la Révolution française, matérialistes et autres athées s'opposent même à Voltaire, héraut d'un âge optimiste pendant lequel le monde devenait aussi compréhensible que la religion raisonnable. Ces nouveaux penseurs nous offrent les premiers indices nous permettant d'appréhender les raisons pour lesquelles fut détruite cette belle approche du monde du siècle des Lumières.

L'ART ET LA MUSIQUE

À l'image de Voltaire qui, lorsqu'il dit croire en Dieu et en l'immortalité de l'âme, garde encore quelques liens avec le Christianisme, les arts et la musique des Lumières, bien que très éloignés de l'art orthodoxe traditionnel, trouvent leurs origines dans les

---

[32] Voltaire in *Traité de métaphysique* (1734), pp. 194-5 & 201

[33] Voltaire in *Homélies* prononcées à Londres en 1765, 1ère homélie, *sur l'athéisme* (p. 25)

restes d'un capital chrétien pas encore totalement consumé. Ainsi, la musique et les arts sont-ils éclatants de vie et dotés pour certains, d'une véritable profondeur. À l'instar des règles classiques régissant l'art pictural, la musique baroque se développe à partir de la musique polyphonique de la fin du Moyen Âge en suivant certaines règles de contrepoint. À partir de là, à partir de ce système classique de lois artistiques et de lois musicales, émerge un art très vivant considéré par certains à l'apogée de la création humaine : la musique baroque semble n'avoir jamais vieilli, elle nous parle aujourd'hui comme elle parlait aux gens de son siècle. Que l'on pense à Handel, Bach[34], Rameau, Purcell ou encore Vivaldi[35], tous excellent à un très haut niveau, autant dans la musique profane que dans la musique sacrée. Leur musique, profonde, d'une rare fraicheur, présente un caractère sobre, pourtant coloré, encore dénué des artifices romantiques et sentimentaux si caractéristiques de la musique des époques à venir. Mais bien que ces musiques sacrées soient très subtiles, bien qu'elles suscitent la réflexion et l'intériorisation, on ne peut pas leur conférer la valeur suprême de l'art chrétien. On ne peut pas les qualifier de musique religieuse dans le sens orthodoxe du terme. Dans l'Orthodoxie, la musique religieuse obéit en effet à une fonction définie dans la vie spirituelle : elle suscite la contrition, elle entre en résonance avec l'âme et, avec le concours des icônes, la conduit au Paradis. Il est cependant indéniable que ces artistes baroques exprimaient de profonds sentiments religieux et que leur musique était extrêmement raffinée.

Au même instant, les philosophes et les théologiens, complètement dépassés par leur propre logique, perdent tout sens de ce qu'est une religion. Comment peuvent-ils penser de la sorte ? Comment une telle naïveté peut-elle encore faire tant autorité ? Par la raison seule ils démontrent l'existence de l'âme ! Ou encore, la réalité d'une vie après la mort ! À l'évidence, sans le reconnaître, sans même le comprendre vraiment, ces philosophes et ces théologiens doivent encore croire en quelque chose tenant de la foi tant il est impossible de s'attacher uniquement à la raison.

---

[34] Père Seraphim était particulièrement sensible à la Sonate n° 82 *Ich habe genug* (écouter) (NdT)

[35] Pour illustrer le propos, le Psaume 126 de Vivaldi est tout aussi éloquent (écouter) (NdT)

LE DÉCLIN DES IDÉAUX

Avant d'aborder les chapitres traitant d'époques qui nous sont plus contemporaines, tâchons de voir comment et pourquoi cette harmonie des Lumières s'est effondrée si brutalement. Nous voyons à cela au moins deux explications :

La première explication est évoquée par Kireïevski. La raison, exaltée au-dessus de la Foi et de la Tradition, persévère jusqu'à produire sa propre destruction : la raison, se voulant critique de la religion produit la scolastique, puis, critiquant la scolastique et le catholicisme médiéval, produit la Réforme et enfin, critiquant le protestantisme, produit les philosophes agnostiques et athées du XIXe siècle. En réalité, les deux-cents dernières années de notre ère sont la continuation d'un processus dialectique[36] dans lequel la raison, jusqu'à se détruire elle-même, renverse tout ce qui tient du passé. Pour expliquer cela, on peut comparer l'usage qui est fait de la raison avec l'idéal expérimental scientifique : il ne peut jamais être satisfait, il veut toujours tester ses conclusions pour arriver à de nouvelles conclusions.

Ainsi, en examinant ces penseurs religieux les uns à la suite des autres, nous voyons bien qu'à partir du moment où ils acceptent la raison comme unique critère de vérité, ils la suivent dans ses moindres retranchements. La première génération trouve cela encore rationnel de s'accrocher davantage au passé. La génération suivante soumet sa réflexion à la critique et réduit son héritage tout en pensant qu'il en reste encore suffisamment. La génération d'après détruit un peu plus les vestiges, se satisfaisant du peu qu'il reste. Et ainsi de suite, d'une génération à l'autre. Tant que nous croyons la raison capable de nous donner la Vérité, nous ne pouvons lui opposer aucun argument. C'est la raison pour laquelle personne n'a vraiment su défendre la Tradition, car même ceux qui défendaient le Christianisme usaient des mêmes arguments rationalistes que ceux qu'ils étaient censés combattre !

---

[36] La **dialectique** (également méthode ou art dialectique) est une méthode de discussion, de raisonnement, de questionnement et d'interprétation qui occupe depuis l'Antiquité une place importante dans les philosophies occidentales et orientales (…) Plus généralement, elle désigne un mouvement de la pensée, qui se produit de manière discontinue, par l'opposition, la confrontation ou la multiplicité de ce qui est en mouvement, et qui permet d'atteindre un terme supérieur, comme une définition ou une vérité. Elle est ainsi devenue, en particulier à travers son assimilation par le Moyen Âge, une technique classique de raisonnement, qui procède en général par la mise en parallèle d'une thèse et de son antithèse, et qui tente de dépasser la contradiction qui en résulte au niveau d'une synthèse finale. (W)

À sa manière, Alexandre Kalomiros rejoint l'idée de Kireïevski. Le gouffre qui sépare l'Orthodoxie de l'Occident est avant tout une histoire de langage. En Occident, en prenant systématiquement la raison comme standard de réflexion, les protestants, les catholiques, les sectaires et même les athées parlent tous la même langue. En admettant que la raison est capable de vérité, ils partagent tous cette atmosphère rationaliste de laquelle personne ne peut s'échapper. Tandis que dans l'Orthodoxie, la raison a une fonction totalement différente. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

La perte de la Tradition spirituelle, et donc de l'expérience spirituelle, constitue la deuxième explication. Devant la critique négative de la raison, à l'image d'un Voltaire défendant tristement les derniers contours d'une Tradition millénaire, cette perte rend les hommes impuissants et leur enlève tout espoir. Démunis de l'essence même de la Tradition, les hommes n'arrivent plus à percevoir les influences non-rationnelles — voire démoniaques — qui agissent sur les rationalistes eux-mêmes. Les hommes ne croient d'ailleurs plus aux démons. La raison a effectivement pris le dessus.

En abordant la portée des courants millénaristes ainsi que l'approche mystique de la science nous avons largement illustré ce propos. Parce qu'à l'évidence, dans ces deux cas, les protagonistes sont animés — pour ne pas dire dominés — par des forces insoupçonnées, par des forces irrationnelles. À l'évidence, ceux qui se croient très rationnels, très raisonnables, ceux qui vouent une foi aveugle à la raison, expriment une sorte de foi mystique. Si la plupart s'en défendent, d'autres en sont totalement inconscients. Mais, en tout état de cause, leur vision est biaisée : en hissant la raison au-dessus de la Tradition, en dépouillant ainsi leur Foi, ils iront au-delà de ce qu'ils avaient projeté. Il ne faudra pas longtemps pour que certains s'interrogent, légitimement : en définitive, n'y avait-il pas *quelque chose* avant ? Ainsi voyons-nous ce rationalisme volontiers unilatéral se retourner contre lui-même. À la fin des Lumières, comme pour contrer le terne et la pauvreté d'une foi largement dépouillée, émergent de nouveaux courants de piétisme, de méthodisme, voire même d'occultisme, se revendiquant subitement des valeurs médiévales.

Un mot sur le progrès

La Renaissance, au départ solidement attachée à la pensée des Anciens, est totalement étrangère à l'idée même de progrès. Mais devant le développement des sciences, les gens prennent soudainement conscience que leur niveau de connaissance est, sans commune mesure, bien supérieur à celui des Anciens. La vision scientifique du monde devient alors la forme dominante de pensée et partant, la caution scientifique est systématiquement recherchée. Pire, l'élan littéraire classique des Lumières dément désormais l'idée que les Anciens gardaient la main au moins sur la littérature.

Le siècle des Lumières voit donc la victoire des arts modernes — littérature, arts, musique et surtout philosophie — sur les anciens. La première idée du progrès nous vient tout droit de cette bataille. Seulement, l'idée même de progrès — que le présent se construit en améliorant le passé et que les générations futures amélioreront le présent ; que l'homme ira toujours de l'avant tant le progrès est illimité — détruit du même coup l'idée qu'il existe une norme, une norme classique du passé, qu'elle soit chrétienne, païenne ou autre. Par conséquent, la raison même de l'existence de chacun est désormais rattachée à l'idée qu'elle sera foncièrement améliorée par la génération d'après. Il s'agit donc d'une philosophie du mouvement incessant dans laquelle l'âme ne connait ni la paix ni la sécurité. Provoquant autant de retentissement que l'approche Newtonienne, cette philosophie du progrès se retrouvera, au XIX^{e} siècle, à la base de la théorie de l'Évolution.

*

* *

En définitive, ces idées rationalistes dictées par des penseurs confortablement installés à leur bureau et décidant de ce qui est vrai, de ce qui est faux, de ce qui peut être conservé du passé et de ce qui doit être rejeté, sont une chose en théorie et une toute autre chose en pratique. À plus forte raison quand ces idées sont le ciment d'un changement de société.

L'application strictement sociétale des idées rationalistes d'une part et la poursuite du déisme d'autre part génèrent les mouvements révolutionnaires modernes dont la Révolution française sera l'exemple le plus manifeste. Les idéaux teintés de déisme du siècle des Lumières favoriseront en effet la naissance de la franc-maçonnerie moderne et de sa représentation d'un Grand Architecte de l'Univers — un dieu, quelque part dans le ciel, avec lequel nous ne partageons plus rien. À la fin du XVIII^{e} siècle, le monde moderne croit toujours en *Dieu*. Et s'il semble athée ou agnostique, c'est parce qu'il attend patiemment la transformation du Christianisme. Bientôt, l'humanité retrouvera le chemin de la foi pour adorer le vrai dieu, le dieu de la philosophie révolutionnaire, le dieu des Francs-Maçons : le Grand Architecte de l'Univers.

5. LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LE PREMIER EMPIRE

Nous venons donc de voir comment le Moyen Âge, par ses idées, par le parcours de ses idées, a façonné l'esprit moderne. Il est temps maintenant d'aborder des époques qui nous sont plus contemporaines : l'époque moderne débute au sortir des Lumières, il y a quelques deux cents ans. Tout ce qui précède la Révolution française est imprégné d'un esprit *différent* ; tout ce qui vient après est imprégné d'un *nouvel* esprit. Avant 1789, nous parlons de l'Ancien Régime ; après 1790 il s'agira d'un Âge Révolutionnaire.

L'examen de cet âge se fera sur plusieurs chapitres. Il nous faudra, d'une part, poursuivre la description des évènements et, d'autre part, entamer la description historique de la mentalité moderne. Dans le même temps, nous tâcherons aussi d'analyser ce qui alimente ces idées. Quelle philosophie est à la base de cet esprit révolutionnaire ? Quelle est sa théologie ? À l'instar de la théologie orthodoxe dont la structure dogmatique permet à chaque croyant d'opérer les changements nécessaires à son salut, la mentalité moderne, servie par la Révolution dans sa forme définitive, propose aussi tout un système de croyances façonnant autant l'Histoire que la vie de nos contemporains.

Les prémices de la Révolution

L'idée selon laquelle l'histoire moderne ne serait que le fruit du hasard est tout sauf réaliste. À l'évidence, l'histoire moderne se déroule en suivant une trame spécifique, une philosophie voire une théologie spécifique. Sortant des rangs des modernistes, certains prophètes avisés comme Nietzsche (†1900) sont en mesure de prédire comment, conformément à cette *théologie*, l'homme va évoluer :

> « Ce que je raconte, c'est l'histoire des deux siècles qui vont venir. Je décris ce qui va venir, ce qui ne saurait plus venir autrement : la montée du nihilisme. Cette page d'histoire peut être contée dès maintenant : car, dans le cas présent, la nécessité elle-même est à l'œuvre. Cet avenir parle déjà par la voix de cent signes et présages, cette fatalité s'annonce partout ; pour entendre cette musique de l'avenir toutes les oreilles sont déjà tendues. Notre civilisation européenne tout entière s'agite depuis longtemps sous une pression qui va jusqu'à la torture, une angoisse qui grandit de dix ans en dix ans, comme si elle voulait provoquer une catastrophe : inquiète, violente, emportée, semblable à un fleuve qui veut arriver au terme de son cours, qui ne réfléchit plus, qui craint de réfléchir. » [1]

Effectivement, passant des philosophes aux masses, les idées deviennent la source de changements remarquables.

Dans la même veine, nous pouvons citer Heinrich Heine, un Juif allemand, pour qui l'esprit révolutionnaire était volontiers familier. Dans son ouvrage *De l'Allemagne* (1834), véritablement en phase avec son temps, Heine dévoile toute sa perspicacité en décortiquant les idées de Luther ainsi que les travaux de Kant, de Hegel et d'autres philosophes modernes :

> « Notez ceci, vous les battants : inexorablement, sans même le savoir, vous exécutez les tâches confiées dans un humble silence par des hommes de pensée. Maximilien Robespierre ne fut que la main de Jean-Jacques Rousseau, la main sanglante qui tira des entrailles du temps, le corps dont l'âme avait été créée par Rousseau. » [2]

Dans un autre passage, il prophétise même sur son propre pays en prévenant les Français que les Allemands s'apprêtent à faire leur révolution :

> « Alors, et ce jour, hélas, viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire ; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et détruira les cathédrales gothiques (…) Ne riez point du poète fantasque qui attend dans le monde des faits la même révolution qui s'est opérée dans le domaine de l'esprit. »

L'Allemagne de Heine était, bien entendu, à l'avant-garde de la philosophie.

> « La pensée précède l'action comme l'éclair le tonnerre. Le tonnerre en Allemagne est bien à la vérité allemand aussi : il n'est pas très leste, et vient en roulant un peu lentement ; mais il viendra, et quand vous entendrez un craquement comme jamais

---

[1] Nietzsche in *La volonté de puissance* (1887) / Esquisse d'un avant-propos (Réf.)

[2] Heine in *De l'Allemagne*, curieusement, ce passage n'est pas traduit dans la version française (NT) (Réf.)

> craquement ne s'est encore fait entendre dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but. À ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs, et les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans leurs antres royaux. On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française ne sera qu'une innocente idylle. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est calme, et si vous voyez çà et là quelques hommes gesticuler un peu vivement, ne croyez pas que ce soient les acteurs qui seront un jour chargés de la représentation. Ce ne sont que des roquets qui courent dans l'arène vide, aboyant et échangeant quelques coups de dent, avant l'heure où doit entrer la troupe des gladiateurs qui combattront à mort.
>
> « Et l'heure sonnera. Les peuples se grouperont comme sur les gradins d'un amphithéâtre, autour de l'Allemagne, pour voir de grands et terribles jeux. » [3]

Nous aborderons plus tard ce qui se passa en Allemagne lorsqu'éclata effectivement un grand orage révolutionnaire.

Aucun auteur, aucun livre d'histoire ne peut couvrir l'ensemble de la philosophie à l'origine de l'histoire moderne et de l'âge révolutionnaire. C'est pourquoi, voulant saisir le fil conducteur de toute cette philosophie, nous devons étudier de nombreux événements historiques ainsi que de nombreux écrivains. D'une certaine manière, la même approche prévaut dans l'Orthodoxie. Alors qu'aucun Père, aucun évènement, n'embrasse seul l'intégralité de la théologie, appréhender l'enseignement du Christianisme passe immanquablement par la lecture des nombreux Pères. Car, sans jamais se contredire, leur sensibilité et leurs opinions personnelles objectivent au contraire une véritable harmonie. En d'autres termes, nous pouvons dire que la pensée de tel Père compense la pensée de tel autre et en ce sens, la littérature patristique est aussi riche que linéaire. Nous retrouvons cette même idée de constance du propos chez les penseurs modernes : vous pouvez en lire un et obtenir un aspect puis en lire un autre et obtenir un aspect différent. Vous pouvez ainsi voir telle idée à travers la Révolution française, telle autre à travers Napoléon. Mais, lorsque vous compilez tous ces aspects, toutes ces idées, vous constatez qu'ils sont en harmonie. Ces idées, dans leur ensemble, prennent alors véritablement sens.

[3] Ibid., p. 182

La mentalité moderne

Le concept de révolution nous oblige à examiner deux aspects de la mentalité moderne, à savoir d'une part, les philosophes qui donnent naissance aux idées, et d'autre part, les activistes à l'origine des faits historiques. Ou, comme l'exprime l'un des premiers historiens de la Révolution française, nous avons d'un côté les *philosophes corrupteurs* qui émettent les idées et de l'autre, les *philosophes massacreurs*, ceux qui partent au contact du peuple pour le massacrer[4]. Cet âge moderne, révolutionnaire, est véritablement l'âge à partir duquel la philosophie moderne produit les effets les plus profonds sur la vie quotidienne. Car si auparavant, la philosophie était en grande partie l'affaire des classes supérieures — un passe-temps réservé à ceux qui avait tout le loisir de réfléchir —, à partir de maintenant, la philosophie entraîne avec elle toutes les classes de la société et modifie l'essence même de la vie. Pour commencer, essayons de comprendre comment sont liés philosophie et activisme. Ils sont loin d'être complètement différenciés.

En premier lieu, la philosophie inspire l'action. Sans la philosophie moderne, il n'y aurait pas eu de révolution. Ensuite, la philosophie ne disparait pas avec l'action plutôt, elle alimente, elle consolide l'action en continu, poussant ainsi ses activistes à œuvrer toujours plus. Enfin, bien qu'ils soient souvent l'œuvre d'un petit groupe organisé, la portée des actes révolutionnaires est à mettre en relation avec l'esprit ambiant. Ces actes *fonctionnent* parce qu'ils ont l'appui de l'esprit commun, c'est-à-dire de l'esprit du temps, volontiers disposé à excuser tous les excès. Sans ce soutien de l'esprit commun propre à chaque époque, toutes les révolutions s'effondreraient à la minute où les conspirateurs seraient éliminés. À cet égard, l'exemple du communisme est éloquent. Parce qu'il partage les mêmes idées fondamentales, il y a tout lieu de croire que l'Occident excuse l'idéologie communiste ainsi que les crimes qu'elle suscite.

En observant dans leur ensemble les actes révolutionnaires, il est généralement impossible d'en débrouiller la genèse, de trouver qui est à l'origine de telle ou telle action ou de savoir quelle société secrète est à l'œuvre. Quand il ne s'agit pas simplement d'un charlatan cherchant à se faire un nom ! D'ailleurs, bien qu'elles soient très impliquées dans la révolution, les sociétés secrètes sont plutôt réputées pour leur discrétion.

---

[4] Barruel in *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme* (1802) : « (…) il devait s'écouler encore près d'un-demi siècle. Il ne fallut rien moins que cet intervalle aux philosophes corrupteurs pour préparer les voies des philosophes massacreurs ». Vol. 1, p. 38

Démêler tous les événements n'est donc pas chose facile mais soutenir hâtivement, comme aiment le faire certains, que tel ou tel évènement relève de la conspiration communiste, ne fera pas avancer la réflexion. C'est bien plus profond que ça. En revanche, en accordant aux idées exprimées un examen beaucoup plus attentif, nous pourrions voir à quel point ces idées, fidèles à la philosophie moderne et à la philosophie révolutionnaire, sont significatives. Nous pourrions voir combien ces idées pleines de l'esprit du temps sont parfaitement susceptibles d'inspirer l'action.

Nous allons donc, dans un premier temps, suivre le cheminement de la pensée moderne à travers le concept de révolution, concept désormais universel qui débute avec la Révolution française. Nous allons démontrer que tous les mouvements révolutionnaires, liés par une même philosophie théologique, partagent en réalité une même et unique psychologie. Cette analyse nous permettra une approche *extérieure* et agrégée de l'âge révolutionnaire. Puis, dans un second temps, à l'occasion d'un prochain chapitre, tentant une approche *intérieure* de cet âge, nous comprendrons que cette recherche prétendument *spirituelle* de l'homme moderne ne fait qu'inspirer ce dernier vers la finalité de toute révolution.

La Révolution française sera le point de départ de notre analyse car sans commune mesure, elle fit le lit de ces idées modernes qui y brillèrent de leur premier éclat. Mais notre approche sera bien différente de celle communément admise : celle d'une révolution menée par des gens bien intentionnés dépassés à l'occasion par des têtes brûlées ou autres circonstances fâcheuses altérant leurs projets initiaux. Cette approche est complètement déconnectée de la réalité. Farouchement naïve, elle excuse en quelque sorte les *débordements* en les reliant à la frustration ressentie par ces gens bien intentionnés devant des évènements qu'ils ne contrôlaient pas. Il ne sera pas plus utile de chercher un complot derrière chaque acte, si nombreuses en étaient les raisons : à l'évidence, certaines motivations personnelles ont largement dépassé le cadre philosophique de la révolution. Il est de plus probable que le cadre même de la Révolution ait libéré les plus bas instincts… Nous allons donc nous appliquer à confondre l'essence des différents changements qui se produisirent et à suivre le fil conducteur, constant et immuable, liant entre eux les événements révolutionnaires.

Philosophes corrupteurs et philosophes massacreurs

Pour commencer, nous pouvons citer cet excellent ouvrage de l'Abbé Barruel écrit à Paris pendant la Révolution : *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme* (1802). Ce livre est d'autant plus précieux qu'il a été écrit pendant les évènements, au moment ou *cela* se produisait. Et même à cet instant, comme nous le sommes aujourd'hui, Augustin Barruel est confronté à ce discours tendant à rendre la chose sinon indispensable, tout au moins acceptable. Son livre, résultat d'une recherche exhaustive, démontre que loin d'être le fruit du hasard, loin d'être jalonnée d'effets collatéraux purement accidentels, la Révolution est traversée de bout en bout par un unique fil conducteur. Preuves à l'appui, Barruel s'exclame : « *Non ! Ils l'ont planifié ainsi* ». Dévoilons sa démarche en abordant l'introduction de son livre :

> « Sous le nom désastreux de Jacobins, une secte a paru dans les premiers jours de la Révolution française, enseignant que *les hommes sont tous égaux et libres* ; au nom de cette égalité et de cette liberté désorganisatrices, foulant au pied les autels et les trônes ; au nom de cette même égalité, de cette même liberté, appelant tous les peuples aux désastres de la rébellion et aux horreurs de l'anarchie.
>
> « Dès les premiers instants de son apparition, cette secte s'est trouvée forte de trois cent mille adeptes, soutenue par deux millions de bras qu'elle faisait mouvoir dans toute l'étendue de la France, armés de torches, de piques, de haches et de toutes les foudres de la Révolution.
>
> « C'est sous les auspices, c'est par les mouvements, l'impulsion, l'influence et l'action de cette secte que se sont commises toutes ces grandes atrocités qui ont inondé un vaste Empire du sang de ses Pontifes, de ses Prêtres, de ses Nobles, de ses Riches, de ses Citoyens de tout rang, de tout âge, de tout sexe. C'est par ces mêmes hommes que le Roi Louis XVI, la Reine son épouse, la princesse Elisabeth sa soeur, abreuvés d'outrages et d'ignominie dans une longue captivité, ont été solennellement assassinés sur l'échafaud, et tous les Souverains du monde fièrement menacés du même sort. C'est par eux que la Révolution française est devenue le fléau de l'Europe, la terreur des Puissances vainement combinées pour mettre un terme au progrès de ces armées révolutionnaires, plus nombreuses et plus dévastatrices que l'inondation des Vandales.
>
> « Qu'est-ce donc que ces hommes sortis, pour ainsi dire, tout-à-coup des entrailles de la terre avec leurs dogmes et leurs foudres, avec tous leurs projets, tous leurs

moyens et toute la résolution de leur férocité. Qu'est-ce que cette secte dévorante ? (…) Quelle fut leur école et quels furent leurs maîtres ? Quels sont leurs projets ultérieurs ? Cette Révolution Française terminée, cesseront-ils enfin de tourmenter la terre, d'assassiner les Rois et de fanatiser les peuples ? »

« Nous avons vu des hommes s'aveugler sur les causes de la Révolution française. Nous en avons connu cherchant à persuader que toute secte révolutionnaire et conspirante, avant cette révolution même, n'était qu'une secte chimérique. Pour ceux-là, tous les maux de la France et toutes les terreurs de l'Europe se succèdent, s'enchaînent par le simple concours de circonstances imprévues, impossibles à prévoir. Il leur semble inutile de chercher des complots et des agents qui aient ourdi la trame et dirigé la chaîne des événements. Les acteurs qui dominent aujourd'hui ignorent les projets de ceux qui les ont devancés ; et ceux qui les suivront ignoreront de même les projets de leurs prédécesseurs.

« Préoccupés d'une opinion si fausse, remplis d'un préjugé si dangereux, ces prétendus observateurs diraient volontiers aux Nations diverses : Que la Révolution française ne vous alarme plus. C'est un volcan qui s'est ouvert, sans qu'on puisse connaître le foyer où il s'est préparé ; mais il s'épuisera de lui-même, avec son aliment, sur les contrées qui l'ont vu naître. Des causes inconnues dans vos climats, des éléments moins propres à fermenter, des lois plus analogues à votre caractère, la fortune publique plus assurée, vous annoncent que le sort de la France ne peut pas devenir le vôtre ; et si vous deviez un jour le partager, en vain chercheriez-vous à l'éviter. Le concours et la fatalité des circonstances vous entraîneront malgré vous ; ce que vous auriez fait pour vous y soustraire appellerait peut-être le fléau, et ne ferait que hâter vos malheurs. »

« J'ai entre les mains les mémoires d'un ancien ministre de Louis XVI consulté sur les causes de cette Révolution, et en particulier sur les principaux conspirateurs qu'il devait mieux connaître, et sur le plan de la conspiration. Je l'ai vu prononcer qu'il serait inutile de chercher, soit des hommes soit une association d'hommes qui eussent médité la ruine de l'Autel et du Trône, ou formé aucun plan que l'on puisse appeler conjuration. Infortuné Monarque ! quand ceux-mêmes qui doivent veiller sur vous ignorent jusqu'au nom et jusqu'à l'existence de vos ennemis, de ceux de votre peuple, est-il bien étonnant que vous et votre peuple en soyez les victimes ! »

« Dans cette Révolution française, tout jusqu'à ses forfaits les plus épouvantables, tout a été prévu, médité, combiné, résolu, statué : tout a été l'effet de la plus profonde scélératesse, puisque tout a été préparé, amené par des hommes qui avaient seuls le fil des conspirations longtemps ourdies dans des sociétés secrètes, et qui ont su choisir et hâter les moments propices aux complots. Dans ces événements du jour, s'il existe quelques circonstances qui semblent moins l'effet des conspirations, il n'en était pas moins une cause et des agents secrets qui appelleraient

ces événements, qui savaient profiter de ces circonstances ou bien les faire naître, et qui les dirigerait toutes vers l'objet principal. Toutes ces circonstances ont bien pu servir de prétexte et d'occasion ; mais la grande cause de la Révolution, de ses grands forfaits, de ses grandes atrocités, en fut toujours indépendante ; cette grande cause est toute dans des complots ourdis de longue main.

« En dévoilant l'objet et l'étendue de ces complots, j'aurai à dissiper une erreur plus dangereuse encore. Dans une illusion funeste il est des hommes qui ne font pas difficulté de convenir que cette Révolution française a été méditée ; mais ils ne craignent pas d'ajouter que dans l'intention de ses premiers auteurs elle ne devait tendre qu'au bonheur et à la régénération des Empires ; que si de grands malheurs sont venus se mêler à leurs projets, c'est qu'ils ont trouvé de grands obstacles ; c'est qu'on ne régénère pas un grand peuple sans de grandes secousses ; mais qu'enfin les tempêtes ne sont pas éternelles : que les flots s'apaiseront et que le calme renaîtra ; qu'alors les Nations étonnées d'avoir pu redouter la Révolution française, n'auront qu'à l'imiter, en s'en tenant à ses principes.

« Cette erreur est surtout celle que les coryphées des Jacobins s'efforcent le plus d'accréditer. Elle leur a donné pour premiers instruments de la rébellion toute cette cohorte de Constitutionnels, qui regardent encore leurs décrets sur les droits de l'homme comme un chef-d'oeuvre de droit public, et qui ne perdent pas encore l'espoir de voir un jour tout l'univers régénéré par cette rapsodie politique (…) Elle leur a donné tous ces hommes dont la stupide crédulité, avec toutes ses bonnes intentions, ne voit qu'un malheur nécessaire dans les horreurs du dix août et dans la boucherie du deux septembre. Elle leur donne enfin tous ces hommes qui encore aujourd'hui se consolent de trois ou quatre cent mille assassinats, de ces millions de victimes que la guerre, la famine, la guillotine, les angoisses révolutionnaires ont coûtées à la France ; tous ces hommes qui encore aujourd'hui, se consolent de cette immense dépopulation, sous prétexte que toutes ces horreurs amèneront enfin un meilleur ordre de choses.

« À cet espoir fallacieux, à toutes ces prétendues intentions de la secte révolutionnaire, ses vrais projets et ses conspirations pour les réaliser, je dirai, parce qu'il faut bien enfin le dire, parce que toutes les preuves en sont acquises : la Révolution Française a été ce qu'elle devait être dans l'esprit de la secte. Tout le mal qu'elle a fait, elle devait le faire ; tous ses forfaits et toutes ses atrocités ne sont qu'une suite nécessaire de ses principes et de ses systèmes. Je dirai plus encore : bien loin de préparer dans le lointain un avenir heureux, la Révolution française n'est encore qu'un essai des forces de la secte ; ses conspirations s'étendent sur l'univers entier. »

« Si parmi nos Lecteurs, il en est qui concluent : Il faut donc que la secte des Jacobins soit écrasée, ou bien que la société toute entière périsse, et que partout,

sans exception à nos Gouvernements actuels succèdent les convulsions, les bouleversements, les massacres et l'infernale anarchie de la France ; je répondrai : Oui, il faut s'attendre à ce désastre universel ou écraser la secte ; mais je me hâterai d'ajouter : écraser une secte n'est pas imiter ses fureurs, sa rage sanguinaire et l'homicide enthousiaste dont elle enivre ses apôtres ; ce n'est pas égorger, immoler ses adeptes, et diriger contre eux toutes les foudres dont elle les armait. Écraser une une secte, c'est l'attaquer dans ses écoles mêmes, dissiper ses prestiges, mettre à jour l'absurdité de ses principes, l'atrocité de ses moyens, et surtout la scélératesse de ses maîtres. Oui, anéantissez le Jacobin, mais laissez vivre l'homme. »

« Ce que les Jacobins ont fait avant d'éclater une première fois, ils le feront encore avant d'éclater de nouveau ; ils poursuivront dans les ténèbres le grand objet de leurs conspirations ; et de nouveaux désastres apprendront aux nations que toute la Révolution française n'était que le commencement de la dissolution universelle que la secte médite. »

« On a vu le délire, la rage et la férocité des légions de la secte ; on les connaît assez comme instruments de tous les crimes, de toutes les dévastations, de toutes les atrocités de la Révolution française ; on ne sait pas assez quels maîtres, quelle école, quels vœux et quels complots les ont successivement férocisés. »

« Le résultat de ces recherches et de toutes les preuves que j'ai puisées, surtout dans les archives des Jacobins et de leurs premiers maîtres, a été que leur secte et leurs conspirations ne sont en elles-mêmes que l'ensemble, la coalition d'une triple secte, d'une triple conspiration dans lesquelles, longtemps avant la Révolution, se tramèrent et se trament encore la ruine de l'autel, celle du trône, et enfin celle de toute la société civile ».

Ce qui était déjà planifié. Les trois points auxquels l'Abbé Barruel fait allusion sont les philosophes, les Maçons et les Illuminés.

« Vous avez cru la Révolution terminée en France ; et la Révolution en France même n'est qu'un premier essai des Jacobins ; et les vœux, les serments, les conspirations du Jacobinisme s'étendent sur l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, sur toutes les Nations, comme sur la Nation française. » [5]

[5] A. Barruel, Op. Cit., Discours préliminaire, pp. v-vi, viii-xiii, xv-xviii & xx

Voltaire

Intéressons-nous maintenant aux idées qui préparèrent la voie de la Révolution. Ces idées peuvent être regroupées en deux courants majeurs dont le premier se rattache à Voltaire (†1778) et aux philosophes déistes rationalistes que nous avons eu l'occasion d'aborder au cours du précédent chapitre. Voltaire présente ceci de particulier qu'il aura consacré une énergie folle à combattre la religion chrétienne. Il était encore jeune quand, en Angleterre, il fit le serment de consacrer sa vie à l'anéantissement du christianisme, usant dès lors continuellement de sa maxime : *Écrasez l'infâme* ! Il s'agissait bien entendu d'exterminer la religion du Christ au profit du déisme, seule religion qui trouve grâce à ses yeux.

Si, à l'évidence, les Jacobins sont pour Augustin Barruel les *philosophes massacreurs*, les *philosophes corrupteurs* sont quant à eux incarnés par Voltaire et les autres déistes : Diderot et d'Alembert[6] ou encore Frédéric II, roi de Prusse. Ce dernier, très en lien avec Voltaire, se laisse persuader par les idées de Voltaire, comme d'autres princes et haut dirigeants se laisseront persuader plus tard par les révolutionnaires les plus enragés du Bolchévisme. Mais déjà, à cette époque, beaucoup de dirigeants — petits ducs allemands, nobles français — se laissent volontiers intriguer par cette idée de *renverser* le Christianisme. Petit à petit, ici et là, la Révolution gagne ses premiers soutiens.

Ainsi motivés par leur haine du Christianisme, Voltaire et d'Alembert tentent de persuader plusieurs princes de reconstruire le temple de Jérusalem afin de prouver la fausseté du Christianisme. Reconduisant de cette manière les efforts de l'empereur Julien l'Apostat (332-363), Voltaire ira jusqu'à écrire à Catherine II de Russie : « *Reconstruisez le temple à Jérusalem* » ! Mais, bien qu'ils entretiennent une correspondance des plus amicales et malgré ses origines allemandes, Catherine n'est pas dupe ; elle est loin de partager toutes les idées de Voltaire. Bien plus avisée que certains autres dirigeants européens, Catherine II verra dans la Révolution française « *un repaire de brigands* [7] » et fera même arrêter dans son empire tout ressortissant français affichant des sympathies révolutionnaires.

---

[6] Jean Le Rond **d'Alembert** (1717-**1783**, 65 ans), est un mathématicien, physicien, philosophe et encyclopédiste français, (…) Ami de Voltaire et constamment mêlé aux controverses passionnées de ce temps, d'Alembert est un habitué des salons parisiens… (W)

[7] La tsarine meurt après trente quatre ans de pouvoir absolu, en 1796, non sans s'inquiéter de la Révolution française où elle voit *« un repaire de brigands »*. (Réf.) (NdT)

Rousseau

Le deuxième courant philosophique ayant eu sur la Révolution une grande influence est lié à Jean-Jacques Rousseau[8], le philosophe du sentiment. Lui-même reconnait le caractère romantique de son esprit, lui même s'estime empreint de grands sentiments. Sa religion est liée à la capacité de son coeur à s'enflammer ce qui, chez lui, est plutôt courant tant Rousseau vit dans ses émotions, dans le vague et l'indéfini. Et, de la même manière que Voltaire réduit tout à la raison, à la réflexion, Rousseau lui réduit tout aux sentiments, à la sensibilité. Ainsi, ces deux aspects très caractéristiques de la nature humaine font-ils fait leur entrée dans l'esprit révolutionnaire. Et il est utile de préciser ici que la religion du sentiment est bien plus accessible au commun des mortels que la religion de la raison.

Son *retour à l'état de nature* [9] aura une influence considérable sur la Révolution. Sans pour autant prôner un retour à l'état sauvage, il ne fait qu'objectiver l'impossible retour en arrière depuis la vie civilisée tout en démontrant à quel point cette dernière aura corrompu l'homme. En cela, il oppose les artifices de la vie civilisée à la simplicité de ce qu'il pense être la vie primitive. D'une certaine manière, il place même l'origine de notre corruption à cet instant où untel s'exclama : « *ceci est à moi* ! » Pour Rousseau, la propriété relève plus de la convention sociale que du droit naturel :

> « Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne ! » [10]

Dans *Émile*, un autre ouvrage écrit en 1762, Rousseau décrit l'éducation d'un jeune garçon à qui l'on n'apprend presque rien dans l'optique de laisser la nature se

---

[8] Jean-Jacques **Rousseau** (1712-**1778**, 66 ans), est un écrivain, philosophe et musicien genevois francophone. Orphelin de mère très jeune, sa vie est marquée par l'errance. Si ses livres et lettres connaissent à partir de 1749 un fort succès, ils lui valent aussi des conflits avec l'Église catholique et Genève qui l'obligent à changer souvent de résidence et alimentent son sentiment de persécution. (W)

[9] Le **retour à l'état de nature** est une hypothèse fictive ou une expérience de pensée créée par Jean-Jacques Rousseau pour montrer que c'est l'influence de la société qui a corrompu la nature primitive de l'homme. (W)

[10] Rousseau in *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754), p. 35

manifester : l'enseignant supprime simplement les obstacles au développement de la nature chez l'enfant. Il n'y a ni autorité, ni religion. Une fois adulte, le jeune homme choisit sa voie, sans préjugés ni habitudes. Rousseau va même jusqu'à juger nécessaire de garder l'enfant dans l'ignorance de sa main droite et de sa main gauche afin de n'être point corrompu par la connaissance…

À la lecture de son livre, Voltaire écrit à Rousseau :

> « On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre Bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre. » [11]

Pourtant, l'un et l'autre s'accordent à leur manière : l'un détruit tout sauf son esprit, l'autre détruit tout sauf sa sensibilité. Ainsi, bien qu'opposés dans leurs conceptions fondamentales (Rousseau n'appréciait pas le rationalisme compliqué de Voltaire), les deux courants semblent se compléter : inspirant les activistes révolutionnaires, l'effet n'en est que plus puissant.

S'essayant à la politique, Rousseau développe l'idée que la souveraineté ne vient ni de Dieu ni des classes supérieures, mais du peuple seul. Et cette idée, cette grande idée de la Révolution, doublée de celle posant la volonté générale au-dessus de la volonté individuelle, justifiera sans peine ceux qui, inspirés par cette idée, finiront par établir la tyrannie. Rousseau pensait qu'une fois les rois renversés, tout le monde serait spontanément heureux, partageant une volonté commune. Il revenait donc aux masses de s'imposer à l'individu.

> « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. » [12]

Enfin, Rousseau établira qu'aucune religion intolérante, donc le Christianisme, ne serait autorisée dans son idéal communautaire. Mais il existera bien une profession de foi, purement civile, dont les articles seront issus de sentiments sociaux sans lesquels il est impossible d'être un bon citoyen voire un sujet fidèle. Fondant son idéal communautaire, cette nouvelle religion volontiers autocratique ne saurait être remise en cause. Ses détracteurs seraient appelés à l'exil, ses contempteurs, exécutés.

---

[11] Lettre de Voltaire à Jean-Jacques Rousseau, 30 août 1755 (Réf.)

[12] Rousseau in *Du contrat social*, p. 03

*

* *

Ainsi, Voltaire et Rousseau nous offrent les deux aspects philosophiques qui façonnent l'esprit révolutionnaire. Dans un premier temps surgit l'idée que l'homme peut penser *seul* à un système dans lequel la société sera ordonnée de manière plus harmonieuse. Dans un second temps, il sera aidé par l'idée que ses émotions le guideront nécessairement à la vérité. Notons au passage qu'aucun de ces deux aspects n'offre de garantie : les notions mêmes de révélation ou de tradition sont hors-jeu et l'existence de Dieu se résume à un dieu très vague, le dieu du déisme. Pour un chrétien orthodoxe, il est évident que cet état de fait ouvre la voie aux démons car c'est bien par le biais des pensées et des sentiments que ces derniers pénètrent le coeur des hommes. Aussi, s'affranchissant de la révélation et de la Tradition, quiconque s'éloigne de l'Église, quiconque accepte seul ce que son esprit ou ses sentiments lui dictent ouvre irrémédiablement son coeur au diable. Il est en effet difficile d'expliquer ces effroyables manifestations révolutionnaires autrement que par l'inspiration du diable qui instille dans le coeur des hommes toutes sortes de complots et toutes sortes d'idées.

Les sociétés secrètes : l'exemple des Illuminés

À ces deux éléments philosophiques, nous pouvons maintenant en ajouter un troisième : la naissance en Angleterre, en 1717, d'une nouvelle société secrète : la franc-maçonnerie. Et les idées de cette société secrète réorganisée (à l'évidence, ces sociétés existaient déjà bien avant les Lumières) vont rapidement se propager en Amérique, en France puis au reste de l'Europe. Seulement, et c'est très curieux, ces idées n'auront pas du tout la même portée en Angleterre ou en Amérique que le sur le reste du Vieux Continent, et en particulier dans les pays catholiques. Ceci s'explique de manière plutôt simple. La mentalité anglaise, déjà à l'origine de la philosophie du déisme, est une mentalité dite *conservatrice* : elle s'accommode de n'importe quelle croyance sans ressentir la nécessité de la confronter à quoi que ce soit de logique. De cette manière, la maçonnerie anglaise, née de l'esprit de tolérance, veut-elle se doter d'une croyance religieuse qui ne soit ni catholique ni protestante, mais qui lierait entre eux tous les

hommes de bonne volonté. Les francs-maçons anglais se satisfont donc de leur religion déiste avec leur Grand Architecte. Personne, dans les loges, ne discute de religion. Elle est, pour ainsi dire, mise au second plan. À l'extérieur de la loge, chacun fait comme bon lui semble ; à l'intérieur, tous sont semblables. Pourtant, en arrivant sur le Vieux Continent, ce sont ces mêmes idées de fraternité placées au-dessus de toute religion, ces mêmes idées propres à la franc-maçonnerie qui enflammeront l'esprit des hommes et les rendront pour le moins radicaux.

Dans un souci de clarté de la mise en page, nous allons maintenant céder la plume à Nesta Webster (†1960) et à son ouvrage *La révolution mondiale - Le complot contre la Civilisation* (1921). Elle évoque, au début de son livre, un type particulier de franc-maçonnerie, celui des Illuminés de Bavière, un courant indépendant fondé en 1776 par Adam Weishaupt (1748-1830).

*

* *

Son éducation chez les Jésuites lui inspira une haine violente pour leur Ordre, et il se tourna ardemment vers les enseignements subversifs des philosophes français et les doctrines anti-chrétiennes des manichéens (…) Weishaupt, qui combinait le sens pratique des Judéo-allemands avec la ruse d'un Machiavel, passa cinq ans à mettre au point un plan (…) Pour lui, comme pour Rousseau, la civilisation constituait une erreur ; elle s'était développée dans un mauvais sens, et c'est à cela qu'étaient dues toutes les inégalités de la vie humaine. *L'homme*, déclara-t-il, *était tombé hors de l'état de nature naturelle dans lequel il bénéficiait de la plus totale liberté et égalité* (…) La première chose pour retrouver la liberté devait donc consister à vivre avec aussi peu que possible, en réduisant ses besoins de plus en plus. Les inventions modernes sont donc superflues :

> « Est-ce que les sciences modernes éclairent vraiment les hommes et leur donnent le bonheur ? Ou ne sont-elles pas plutôt filles de la nécessité, des inventions d'esprits vains et habiles ? »

L'amour du pays et l'amour de la famille doivent désormais laisser la place à l'amour universel afin de faire de l'espèce humaine une seule famille bonne et heureuse. Aussi, s'adressant à ses hiérophantes, Weishaupt déclare :

> « Avec l'origine des nations et des peuples, le monde cessa d'être une grande famille, un seul royaume ; le grand lien de la Nature fut déchiré (…) Le nationalisme remplaça l'amour de l'humanité (…) Il devint alors une vertu de magnifier sa patrie aux dépens de ce qui n'était pas inclus dans ses limites, et pour parvenir à cette fin, il fut alors permis de mépriser et de se moquer des étrangers, et même de les insulter. On appela cette vertu le patriotisme (…) le patriotisme donna le localisme, l'esprit de famille, et finalement l'égoïsme. Diminuez le patriotisme, et les hommes réapprendront à se connaître les uns les autres comme tels, leurs relations de subordination se perdront, le lien de l'union s'élargira. »

(…) dans cette description de l'origine du patriotisme, Weishaupt montre une ignorance des conditions de la vie primitive aussi profonde que celle de J-J Rousseau. L'idée qu'il se donne de l'homme paléolithique dont les squelettes sont bien souvent exhumés avec une main encore crispée sur une hache de pierre ou serrant une autre arme semblable de défense, le présentant comme passant son existence dans une ambiance d'*amour universel*, est tout simplement grotesque.

Pour rétablir l'homme dans son état primitif de félicité, Weishaupt affirmait qu'il suffirait de répandre l'Illumination, et comme il professait partager avec Rousseau la croyance en la bonté naturelle de l'homme, ceci ne devait poser aucune difficulté. Sitôt libéré des entraves que la civilisation impose, l'homme doit s'auto-diriger.

> « Pourquoi donc, *demande-t-il*, serait-il impossible à l'espèce humaine d'atteindre à la plus haute perfection, à savoir la capacité de s'auto-diriger ? »

Le chemin vers cet objectif a selon lui été tracé par des méthodes qui furent conçues dans un passé lointain :

> « Ces méthodes sont les écoles secrètes de sagesse qui furent à toutes les époques les archives de la Nature et des droits humains, grâce auxquelles l'Homme sera sauvé de sa chute ; les princes et les nations disparaîtront sans violence de la terre, l'espèce humaine formera une seule famille… et la raison deviendra l'unique loi de l'homme. »

Même une république ne saurait être tolérée, de crainte qu'elle ne devienne despotique, et le peuple doit apprendre à agir sans aucune autorité dirigeante, ni loi, ni code civil. Pour permettre le succès d'un tel système, il, suffira d'inculquer à l'homme *une juste et constante moralité*. Car puisque le seul obstacle réel réside dans les contraintes imposées à l'homme par les conditions de vie artificielles, leur suppression, doit inévitablement le rétablir dans sa vertu primitive.

> « Les hommes ne sont pas aussi mauvais que les moralistes bilieux les décrivent ; ils sont mauvais parce qu'ils sont rendus tels, parce que tout les conduit à l'être : la Religion, l'État, le milieu et les mauvais exemples. »

D'où alors la nécessité de déraciner de l'esprit de l'homme tout idée d'un au-delà, toute crainte de châtiment des mauvaises actions, et d'y substituer le culte de la Raison.

> « Quand la Raison deviendra enfin la religion de l'Homme, alors le problème sera résolu. »

Ce ne fut donc pas dans ses diatribes contre la civilisation que Weishaupt surpassa Rousseau, mais par le plan qu'il mit au point pour la renverser. Rousseau avait préparé la voie à la Révolution, Weishaupt construisit la machinerie propre à faire la Révolution. Ce fut le 1er mai 1776 que Weishaupt, comme aboutissement de ses cinq années de méditations, fonda la société secrète qu'il dénomma *les Illuminés* d'après divers systèmes philosophiques du passé.

Les grades de l'Ordre étaient un mélange des grades des francs-maçons et de degrés jésuitiques. Comme on l'a dit plus haut, Weishaupt détestait les Jésuites, mais conscient de l'efficacité de leurs méthodes pour acquérir de l'influence sur l'esprit de leurs disciples, il conçut l'idée d'adopter leur système à ses fins propres.

> « Il admirait, *dit Augustin Barruel*, les Institutions des fondateurs de l'Ordre ; il admirait parmi toutes leurs lois le régime des Jésuites, qui sous la direction d'un seul chef fait que tant d'hommes dispersés dans tout l'univers tendent au même objet ; il estimait possible d'imiter leur méthode, tout en se donnant des objectifs diamétralement opposés. Il se disait : *Tout ce que ces hommes ont fait pour les autels et les empires, pourquoi ne le ferais-je pas contre les autels et les empires ? Par l'attrait de mystères, de légendes, d'adeptes, pourquoi ne détruirais-je pas dans l'ombre de la nuit ce que les hommes bâtissent à la lumière du jour* ? »

C'est dans la formation des adeptes que Weishaupt fit preuve de sa profonde subtilité : les prosélytes ne devaient pas être admis d'emblée à connaître les objectifs secrets de l'Illuminisme, mais être initiés pas à pas dans les plus hauts mystères, et le plus grand soin devait être mis à ne pas révéler aux novices les doctrines susceptibles de les choquer. Dans ce but, les initiateurs devaient acquérir l'habitude *de parler tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre afin de ne pas paraître s'engager*. Comme il l'expliqua aux supérieurs de l'Ordre : *il faut parler tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, afin que notre but réel demeure impénétrable à nos inférieurs*.

Ainsi, à certains novices (les novices écossais), les Illuminés doivent enseigner qu'ils désapprouvent les révolutions, et leur démontrer les avantages de l'emploi des méthodes pacifiques pour atteindre à la domination mondiale (…)

Qu'il n'est pas question non plus que l'antagonisme vis-à-vis de la religion puisse être acceptable ; au contraire, le Christ devrait être présenté comme le premier auteur de l'Illuminisme, dont la secrète mission était de rendre aux hommes la liberté et l'égalité originelles qu'ils avaient perdu lors de la Chute.

> « Personne, *doit-on dire aux novices*, n'ouvrit la porte de la liberté aussi sûrement que notre Grand Maître : Jésus de Nazareth (…) Si Jésus prêchait le mépris des richesses, il voulait en réalité nous en apprendre l'emploi raisonnable, et nous préparer à la communauté des biens qu'il inaugura et selon laquelle il vécut avec ses disciples ».

Une assertion qui, il faut le dire, n'a pas l'ombre d'un fondement.

Ce n'était pas avant son admission dans les plus hauts grades que l'adepte était initié aux intentions réelles de l'Illuminisme en ce qui concerne la religion. Lorsqu'il atteignait le grade d'Illuminé Majeur ou Mineur, de Chevalier Écossais, d'Épopte ou Prêtre, on lui disait alors la plénitude du secret de l'Ordre :

> « Maintenant que les gens voient que nous sommes les seuls vrais et véridiques chrétiens, nous pouvons dire un mot de plus contre les prêtres et les princes… Dans les Mystères les plus élevés, nous devons donc : a) révéler le pieux mensonge, et b) dévoiler l'origine de tous les mensonges religieux et leurs connexions. »

Mais tout cela restait ignoré du novice, dont la confiance, gagnée par la stimulation des sentiments religieux, était conduite à une stricte obéissance. Dans le questionnaire qui lui était soumis figuraient ces questions :

> « Si vous veniez à découvrir quoi que ce soit de faux ou d'injuste pratiqué dans l'Ordre, quelle serait votre attitude ? Est-ce que vous considérez le bien de l'Ordre comme votre bien propre ? Accordez-vous à notre société le droit de vie et de mort ? Acceptez-vous de vous lier par une obéissance absolue et sans réserve ? Et connaissez-vous la force de cet engagement ? »

Pour avertir les postulants sur les conséquences de toute trahison de l'Ordre, l'initiation en comportait une illustration impérative. L'initiateur portait la pointe de son épée sur le coeur du novice en disant :

> « Apprenez que, si vous êtes un traitre et un parjure, tous vos frères seront appelés à s'armer contre vous. N'espérez pas échapper ni trouver un lieu de sureté. Où que

> vous serez, la honte, le remords et la vengeance vous poursuivrons et vous tourmenteront jusqu'au plus profond de vos entrailles. »

On voit donc que la liberté tant vantée par les dirigeants des Illuminés (!) n'existait absolument pas, et qu'une discipline de fer était en réalité la règle de l'Ordre.

Un point important qui marqua les adeptes et dont nous verrons l'importance plus tard était qu'il ne fallait surtout pas qu'ils fussent connus comme Illuminés ; cette règle était rendue encore plus stricte pour ceux décrits comme les Enrôleurs (…)

Des femmes pouvaient également être admises comme Illuminées sous condition de recevoir des notions d'émancipation.

> « C'est par les femmes, *écrivit Weishaupt*, que l'on peut souvent le mieux agir dans ce monde ; nous insinuer auprès d'elles et les gagner devrait être l'une de nos plus astucieuses entreprises. Toutes peuvent être conduites au changement, même si dans une mesure variable, par la vanité, la curiosité, la sensualité et l'inclinaison. On doit pouvoir tirer de ce fait un grand profit pour notre cause. Ce sexe tient une grande partie du monde dans ses mains. »

En ce qui concerne les hommes aisés et d'un certain rang, Weishaupt écrivit :

> « Ces gens-là gonflent nos rangs et remplissent nos caisses. Il faut les amener à mordre à l'appât qu'on leur jette. Mais on doit alors les persuader que le degré qu'ils ont atteint est le plus élevé. »

L'espionnage formait une large part du programme de Weishaupt. Les adeptes désignés comme frères insinuants recevaient pour mission d'assumer le rôle d'observateurs et de rapporteurs ; chacun devait se transformer en un espion d'un autre membre et à l'égard de tout son entourage ; amis, relations, ennemis et même de ceux qui lui sont indifférents, tous sans exception devront être l'objet de ses enquêtes ; il s'efforcera de découvrir leurs points forts et leurs points faibles, leurs passions, leurs préjugés, leurs relations, et surtout leurs actions ; en un mot recueillir l'information la plus détaillée sur eux. Tout ceci devait être reporté sur des carnets, que l'Insinuant devait porter sur lui, et d'où il devait tirer des rapports à envoyer deux fois par mois à ses supérieurs de façon que l'Ordre pût savoir quels étaient les gens dans chaque ville et village sur lesquels il pouvait compter être aidé. [13]

[13] Nesta Webster in *La révolution mondiale - le complot contre la Civilisation* (1921), p.44-57

Les Illuminés et la Franc-Maçonnerie

Mais ce ne fut que lors du Congrès de Wilhemsbad que cette alliance entre l'Illuminisme et la Franc-maçonnerie fut finalement scellée. Cette assemblée, dont l'importance ultérieure sur l'Histoire du monde n'a, à ce jour, pas encore été appréciée à sa juste valeur se réunit pour la première fois le 16 juillet 1782 et rassembla des représentants de toutes les sociétés secrètes, les Martinistes comme les Francs-maçons et les illuminés qui comptait alors au total trois millions de membres dans le monde. Seuls de ces divers Ordres, les Illuminés de Bavière avaient un plan de campagne nettement formulé, et c'est donc eux qui dès lors, menèrent le jeu.

Ce qui se passa à ce terrible congrès ne sera jamais connu au dehors, car même les hommes qui avaient été innocemment attirés dans ce mouvement et qui entendirent pour la première fois exprimés les desseins réels des leaders furent liés par le serment de ne jamais rien révéler. L'un de ces Francs-maçons honnêtes, le comte de Virieu, membre d'une loge martiniste à Lyon, à son retour de Wilhemsbad ne put cacher ses alarmes et lorsqu'on l'interrogea sur *les tragiques secrets* sous le poids desquels il était revenu, il répliqua :

> « Je ne vais pas vous les confier. Je peux seulement vous dire que tout cela est beaucoup plus sérieux que vous le pensez. La conspiration est si bien ourdie qu'il sera, si l'on peut s'exprimer ainsi, impossible à la Monarchie et à l'Église d'en réchapper. »

Dès ce moment (…) le comte de Virieu ne parla plus jamais de la Maçonnerie qu'avec horreur.

*

* *

L'opinion publique avait été alors pleinement alertée au sujet de cette société secrète, et l'Électeur de Bavière, informé des dangers pour l'État que représentaient les adeptes, qui, à ce qu'on en rapportait, avaient déclaré que *les Illuminés dirigeraient un jour le monde*, publia un édit interdisant toutes les sociétés secrètes.

En avril 1785, quatre autres membres qui (…) avaient quitté cette société lassés de la tyrannie de Weishaupt, furent traduits devant une Cour d'enquête et durent fournir un rapport sur les doctrines et les méthodes de la secte. Le témoignage de ces hommes, tous professeurs, ne laissa subsister aucun doute quant à la nature diabolique de l'Illuminisme.

> « Toute religion, déclarèrent-ils, tout amour de la patrie et toute loyauté aux souverains doivent être détruits, une maxime favorite de l'Ordre étant :
>
> Tous les rois et tous les prêtres
> Sont des fripons et des traitres »

Bien plus, tous les efforts devaient être faits

> « pour susciter la discorde, non seulement entre les princes et leurs sujets, mais entre les ministres et leurs secrétaires, et même entre parents et enfants ; le suicide devait être encouragé en inculquant dans les esprits l'idée que l'acte de se tuer s'accompagnait d'une certaine volupté. L'espionnage devait être étendu jusqu'au Service de la poste, en introduisant dans les offices postaux des adeptes ayant l'art d'ouvrir les lettres et de les refermer de façon indétectable. »

Le Pr Robinson, qui étudia le témoignage des quatre professeurs, résume ainsi le plan de Weishaupt, tel que révélé par eux : L'Ordre des Illuminés abjurait le Christianisme et se faisait l'avocat des plaisirs des sens.

> « Dans les loges, on appelait la mort un sommeil éternel ; le patriotisme et la loyauté était désigné comme des préjugés relevant de l'étroitesse d'esprit, et incompatible avec la bienveillance universelle. »

De plus,

> « ils tenaient tous les princes pour des usurpateurs et des tyrans, et tous les ordres privilégiés comme leurs instigateurs ; ils projetaient d'abolir les lois protégeant toute propriété accumulée par une industrie prospère et durablement conduite, et prévenir dans l'avenir toute accumulation de cette nature. Ils entendaient établir la liberté et l'égalité universelles, et les imprescriptibles Droits de l'homme… et, comme nécessaire préparation à tout cela, ils voulaient déraciner toute religion et toute moralité ordinaire et même briser les liens de la vie domestique en détruisant le respect pour les voeux du mariage et en enlevant l'éducation des enfants des mains des parents. »

Réduits à de simples formules, les objectifs des illuminés pouvaient se résumer en cinq points :

Abolition de la Monarchie et de tout gouvernement établi ;

Abolition de la propriété privée et du droit d'héritage ;

Abolition du patriotisme ;

Abolition de la famille (c'est-à-dire du mariage et de la moralité), et institution de la communauté d'éducation des enfants ;

Abolition de la religion.

On admettra qu'un tel programme était sans précédent dans l'histoire de la Civilisation. Des théories communistes avaient bien été professées par des penseurs isolés ou des groupes de penseurs depuis Platon, mais aucun à notre connaissance, n'avait jamais proposé sérieusement de détruire ainsi tout ce par quoi tient une civilisation. En outre, lorsque l'on constate, comme on le verra, que le plan de l'Illuminisme codifié par les cinq points mentionnés a continué jusqu'à ce jour de former le programme exact de la Révolution Mondiale, comment douter que tout ce mouvement ne remonte aux Illuminés ou aux influences secrètes qui se manifestent à travers eux ?

Comme on pouvait s'y attendre, Weishaupt protesta bruyamment contre la description de sa société fournie par les quatre professeurs (…) ; mais la découverte peu après de sa correspondance avec Zwack (…) contribua à jeter une lumière encore plus sinistre sur les objectifs réels de l'Ordre.

C'est le 11 octobre 1786 que les autorités de Bavière firent une perquisition au domicile de Zwack et saisirent les documents qui dévoilèrent les méthodes des conspirateurs. Ils trouvèrent là une description d'un modèle de coffre pour y protéger les documents qui, si l'on tentait de le forcer, pouvait exploser grâce à une machine infernale ; la formule d'une composition à même de tuer ou d'aveugler celui à la face de qui elle serait projetée ; une méthode pour contrefaire les sceaux ; des formules d'une espèce particulièrement mortelles « *d'aqua toffana* », de parfum toxique pour emplir une pièce de vapeurs pestilentielles, et d'un thé à propriétés abortives. Ils découvrirent aussi un texte en défense de l'athéisme et du matérialisme intitulé « *Mieux qu'Horus* » et un document écrit de la main de Zwack décrivant un plan pour attirer les femmes à l'Ordre, selon deux classes comme ci-après :

> « Ce sera de grande utilité et pourra fournir beaucoup d'informations et d'argent, et cela charmera également les goûts de bien des membres parmi les plus sincères de notre association, qui sont des amoureux du sexe. Il devrait consister en deux classes, celle des vertueuses et celle des dissolues… ces deux classes ne doivent pas se connaître mutuellement et doivent être dirigées par des hommes, mais sans le savoir… »

Le terrible danger présenté par les Illuminés devint alors patent, et le Gouvernement de Bavière, jugeant que la meilleure manière de donner un avertissement salutaire au monde civilisé était de laisser ces documents parler d'eux-mêmes, ordonna qu'ils fussent publiés et diffusés aussi largement que possible. Un exemplaire de la publication, intitulée *Écrits originaux de l'Ordre des Illuminés*, fut alors adressé à chaque gouvernement en Europe, mais, aussi étrange que cela puisse paraître, cela n'attira que peu d'attention, la raison étant sans doute, comme le fit remarquer l'Abbé Barruel, que le projet ainsi décrit était si extravagant qu'il en était peu crédible, et les dirigeants des États européens, refusant de prendre l'Illuminisme au sérieux, classèrent le document comme une chimère. [14]

*

* *

La Révolution, 1789

Nous retrouvons un court instant Augustin Barruel :

> « Enfanté peu d'années avant la Révolution française, dans les conceptions d'un homme dont toute l'ambition semblait ensevelie a Ingolstadt, dans la poussière des écoles, comment l'Illuminisme en moins de vingt ans, devint-il la redoutable secte, qui sous le nom de Jacobins, compte aujourd'hui pour ses trophées, tant d'Autels écroulés, tant de Sceptres brisés ou morcelés, tant de Constitutions renversées, tant de Nations domptées, tant de Potentats humiliés sous le joug d'une servitude appelée la paix, ou d'une servitude plus flétrissante encore, appelée alliance ?
>
> « Sous ce même nom de Jacobins, absorbant à la fois tous les mystères, tous les complots, toutes les sectes des Conjurés impies, des Conjurés séditieux, des Conjurés désorganisateurs, comment l'Illuminisme s'est-il fait cette puissance de la peur, qui tenant l'univers consterné, ne permet plus à un seul Roi de dire : demain encore, je serai Roi ; et pas à un seul peuple : demain, j'aurai encore mes lois et ma religion ; pas à un seul citoyen : demain encore, ma fortune et ma maison seront à moi ; demain, je ne me réveillerai pas entre l'arbre de la Liberté d'un côté et l'arbre de la mort, la dévorante Guillotine, de l'autre ?

[14] Ibid, p. 59-60 & 64-69

> « Invisibles moteurs, comment les adeptes secrets du moderne Spartacus (code désignant Weishaupt), ont-ils seuls présidé à tous les forfaits, à tous les désastres de ce fléau de brigandage et de férocité, appelé Révolution ? Comment président-ils encore à tous ceux que la Secte médite, pour consommer la désolation et la dissolution des sociétés humaines ? »

À un autre endroit, Barruel nous narre l'anecdote vécue par l'un de ses amis qui le visite enfin, après des semaines d'errance loin de Paris : l'Abbé Royou, trouvant suspect le prêtre de province qui le loge, compulse discrètement une lettre arrivée lors de son séjour :

> « *Votre lettre, mon cher ami, a été lue en présence de tout le Club. On a été surpris de trouver tant de philosophie chez un Curé de village. Soyez tranquille, mon cher Curé ; nous sommes trois cents ; nous désignons les têtes, et elles tombent. Pour ce dont vous parlez, il n'est pas temps encore. Tenez seulement votre monde prêt ; disposez vos paroissiens à exécuter les ordres : ils vous seront donnés à temps.* »
>
> « Cette lettre*, ajoutait M. l'Abbé Royou,* était signée : Dietrich, secrétaire.
>
> « Aux réflexions qu'elle suggère, j'ajouterai seulement que le Club dont elle était partie, avait changé le lieu de ses séances, pour le transporter au faubourg St Honoré ; et que là, il resta inconnu à la Cour, jusqu'au moment d'une de ces orgies, dont l'objet vint encore apprendre au Roi le sort qui l'attendait. À la suite d'un de ces repas célébré au nom de la *fraternité*, tous les frères se piquèrent le bras et versèrent de leur sang dans leur verre : tous burent de ce sang après avoir crié : *à la mort des Rois*. Cette lettre nous dit assez quels hommes avaient formé cette légion des douze-cents dont Jean de Brie proposait l'établissement à la Convention, et dont l'objet était de le répandre dans les empires pour assassiner tous les Rois de la terre. » [15]

*

* *

Quels que soient les agents à qui on l'attribue, reste que le mécanisme de la Révolution française diffère de toutes les révolutions précédentes. Jusqu'alors, les révolutions isolées qui avaient eu lieu dans l'Histoire sont clairement identifiables comme des mouvements spontanés, provoqués par l'oppression, ou par une faction politique jouissant d'un soutien populaire certain et s'efforçant donc de satisfaire les demandes du peuple. Mais, dans cette Révolution, on constate pour la première fois que le plan mis en

[15] Augustin Barruel in *Mémoires*, Tome IV, pp. 440-441

œuvre, et qui a été poursuivi constamment jusqu'aujourd'hui, a consisté à s'efforcer systématiquement de soulever la colère populaire afin de la tromper et de l'exploiter.

L'exemple le plus remarquable d'agitation provoquée, lors de la première phase de la Révolution, fut l'extraordinaire évènement connu dans l'histoire comme la *Grande Peur*, lorsque le 22 juillet 1789, partout en France dans les villes et les villages, le même jour et presque à la même heure, une panique fut provoquée sur la rumeur que des brigands approchaient et que tous les bons citoyens devaient donc prendre les armes. Les cavaliers qui apportèrent ces nouvelles, arrivant à bride abattue, montraient bien souvent un placard intitulé *Édit du Roi*, rédigé en ces termes :

> « Le Roi ordonne que les châteaux soient brûlés, il souhaite seulement conserver le sien ! »

Et les gens, obéissant au commandement, s'emparèrent de toutes les armes qu'ils purent trouver et se mirent à détruire. Était dès lors atteint l'objectif des conspirateurs d'armer la populace contre l'ordre et la loi, ce qui, depuis 1789, a toujours formé le premier point du programme de la révolution sociale. [16] (***fin de l'extrait***)

*

* *

La Terreur

On entre alors dans la Terreur, période que Robespierre justifie par la présence d'un envahisseur étranger. En réalité, la Terreur deviendra l'outil de la dépopulation de la France.

> « C'est elle *(la secte)* qui éteint jusqu'au sentiment du frère pour son frère, de l'enfant pour son père, quand l'adepte Chénier, à la vue de son frère livré à ses bourreau, répond froidement : *si mon frère n'est pas dans le sens de la révolution, qu'il soit sacrifié* ; quand l'adepte Philip porte en triomphe aux Jacobins la tête de son père et de sa mère. C'est la secte toujours insatiable de sang, qui par la bouche de Marat, demande encore deux-cent soixante dix mille têtes, qui bientôt ne veut plus les compter que par millions. Elle le fait : tous les mystères de son égalité ne peuvent s'accomplir dans leurs dernières conséquences, qu'en dépeuplant le monde ; et c'est elle qui répond par Joseph Le Bon aux Communes de Montauban, effrayées du

[16] Nesta Webster, Op. Cit., p. 80

défaut de provisions : « *Soyez tranquilles, la France en a assez pour douze millions d'hommes ; il faut que tout le reste*, c'est à dire, il faut que les douze autres millions de Français, *soient mis à mort, et alors le pain ne vous manquera plus.* » [17]

« Ce sont ces sages eux-mêmes qui répondent à nos reproches, ce que Sieyès répond à ceux de M. Mallet du Pan, fut l'horreur qu'inspirent ces moyens révolutionnaires :

« *Vous nous parlez toujours de nos moyens : eh, Monsieur, c'est la fin, c'est l'objet et le but, qu'il faut apprendre à voir.* »

« Et ce principe qui console nos Sieyès de tant d'atrocités, c'est encore de la secte elle-même qu'ils l'ont appris ; c'est du Code et des Loges de Weishaupt, que nous l'avons vu passer au Code Jacobin. » [18]

À cette fin, il y a d'un côté les soulèvements populaires — du moins décrits comme tels — comme celui de Septembre 1792, théâtre du massacre en nombre de prêtres réfractaires, ces ecclésiastiques refusant la Constitution civile du clergé[19]. Et de l'autre, sont promulguées des lois visant à se débarrasser des *brigands* de la Vendée[20] ; la Déclaration de la Convention du 1er Octobre 1793 est sans ambiguïté :

« Soldats de la liberté : il faut que les brigands de la Vendée soient exterminés avant la fin du mois d'octobre ; le salut de la patrie l'exige, l'impatience du peuple français le commande, son courage doit l'accomplir. La reconnaissance nationale attend, à cette époque, tous ceux dont la valeur et le patriotisme auront affermi, sans retour, la liberté et la République. »

Et c'est dans le cadre de cette loi que furent perpétrées les noyades de Nantes visant plus particulièrement les prêtres réfractaires puis n'importe quelle âme suspecte aux yeux du régime[21]. Deux à quatre mille personnes trouvèrent la mort sans appel ni recours (voire sans jugement), grâce à l'exception juridique permise par le Tribunal Révolutionnaire, en vigueur de mars 1793 à mai 1795 :

« Le tribunal révolutionnaire est institué pour punir les ennemis du peuple.

« La preuve nécessaire pour condamner les ennemis du Peuple est toute espèce de document, soit matériel, soit moral, soit verbal, soit écrit qui peut naturellement

---

[17] Rapport du Comité du Salut Public, séance du 8 Août 1795, cité dans Barruel

[18] Augustin Barruel in *Mémoires*, Tome IV, p. 437 & 439

[19] Massacres de septembre (W)

[20] (Réf.) (Réf.)

[21] (Réf.)

> obtenir l'assentiment de tout esprit juste et raisonnable. La règle des jugements est la conscience des jurés éclairés par l'amour de la Patrie ; leur but est le triomphe de la République et la ruine de ses ennemis ; la procédure, les moyens simples que le bon sens indique pour parvenir à la connaissance de la vérité dans les formes que la loi détermine. » [22]

*

* *

Nous retrouvons Nesta Webster :

> « "*Je piétinerai sans hésitation dans le sang et les larmes*" déclara Saint-Just, l'adjoint de Robespierre ; et qu'il l'admette ou non, cette maxime ne peut être que celle de tout révolutionnaire socialiste qui pense que pour atteindre ses objectifs tous les moyens sont justifiables. »

Le règne de la Terreur fut par conséquent non seulement le fruit de l'Illuminisme, mais également le résultat logique des doctrines socialistes. [23]

La Conjuration des Égaux, 1796

Malheureusement pour eux, la confusion d'esprit qui prévalait parmi ces avocats de l'*égalité* était telle que les réunions qui bien vite réunirent quelques deux mille personnes se mirent à ressembler à la Tour de Babel. Aucun d'entre eux ne savait précisément ce qu'il voulait, et aucune décision ne pouvait être obtenue dans ces conditions. Il fut donc décidé de remplacer ces assemblées géantes par de petits comités secrets, dont le premier se tint dans la maison d'Amar qui avait été l'un des membres les plus féroces du *Comité de Sûreté Générale* pendant la Terreur, et c'est là que le plan de la révolution sociale fut élaboré.

Partant de l'idée que toute propriété est du vol, il fut décidé qu'il faudrait procéder à ce que dans le langage révolutionnaire on connait sous le terme d'*expropriation*, c'est-à-dire que toutes les propriétés seraient enlevées à leurs présents propriétaires par la force, celle

---

[22] (Réf.)

[23] Nesta Webster, Op. Cit., p. 95

de la populace armée. Mais si Babeuf[24] se faisait l'avocat de la violence et du tumulte comme moyen de l'objectif qu'il se donnait, il ne voulait aucunement établir l'anarchie comme situation permanente : l'État devait être maintenu, et pas seulement maintenu, mais rendu absolu et seul dispensateur des nécessités de la vie. Il écrit :

> « Dans mon système de Bonheur Commun, je désire qu'il n'existe plus de propriété privée. La terre appartient à Dieu, et ses fruits à tous les hommes en général. »

Un autre babouviste, le marquis d'Antonelle, un ancien membre du Tribunal Révolutionnaire, s'était exprimé quasiment dans les mêmes termes :

> « Le Communisme d'État est seul juste, seul bon ; sans un tel état de choses, il ne peut exister de société paisible ni réellement heureuse. »

Babeuf décida alors (en 1796) qu'il fallait établir un Directoire secret, dont la constitution témoigna d'une curieuse similitude avec celle des Illuminés. Weishaupt avait utilisé douze de ses principaux adeptes pour diriger les opérations de sa secte à travers l'Allemagne, et il avait donné l'ordre strict à ses partisans de ne jamais se faire connaître, même entre Illuminés ; Babeuf de même institua douze agents principaux pour travailler les différents districts de Paris, et même ces hommes devaient rester ignorants des noms des quatre qui formaient le Comité Central et ne communiquer avec eux que par des intermédiaires partiellement initiés aux secrets de la conspiration. Tout comme Weishaupt également, Babeuf adopta un ton dominateur et arrogant vis-à-vis de ses subordonnés, et tous ceux qu'il soupçonnait de double jeu étaient menacés d'une terrible vengeance à la manière des sociétés secrètes.

> « Malheur à ceux dont nous aurons à nous plaindre, *écrivit-il à l'un de ceux dont il avait commencer à douter du zèle* ; Réfléchissez bien que les véritables conspirateurs ne peuvent jamais lâcher ceux qu'ils ont décidé un jour d'employer. »

---

[24] François Noël Babeuf, connu sous le nom de Gracchus **Babeuf** (1760-**1797**, 37 ans), est un révolutionnaire français. Il forma la *Conjuration des Égaux* contre le Directoire et fut exécuté. Ses idées inspirent un courant de pensée, le *babouvisme*, qui préfigure le communisme et l'anarchisme. Le but est de continuer la Révolution, d'appliquer la Constitution de l'an I (1793), et d'aboutir à la collectivisation des terres et des moyens de production, pour obtenir *la parfaite égalité* et *le bonheur commun*. Pour Babeuf et ses acolytes, l'Égalité est l'axe qui donne un sens à la Révolution. La démocratie est également un objectif majeur, par exemple dans le numéro 42 du Tribun du peuple, Babeuf écrit : *Les gouvernants ne font des révolutions que pour gouverner. Nous en voulons enfin une pour assurer à jamais le bonheur du peuple, par la vraie démocratie.* (W)

En avril 1796, le plan de l'insurrection fut enfin au point, et le fameux *Manifeste des Égaux* prêt pour la publication :

« Peuple de France, depuis quinze siècles tu as vécu en esclavage, et donc malheureux. Depuis six ans (c'est-à-dire tout au cours de la Révolution) tu as pu à peine respirer dans l'attente de l'indépendance, du bonheur, de l'égalité. Égalité ! premier désir de la Nature, premier besoin de l'homme et le principal lien de toute association légale !

« Eh bien, nous entendons dorénavant vivre et mourir égaux, comme nous sommes nés. Nous voulons l'égalité réelle ou la mort, c'est ce qu'il nous faut avoir. Et nous aurons cette égalité quel qu'en soit le prix. Malheur à ceux qui s'interposeront entre elle et nous !

« La Révolution française n'est que le préambule d'une autre révolution, bien plus grande, bien plus solennelle, qui sera la dernière ! Que nous faut-il en plus de l'égalité des droits ? Non seulement il nous faut cette Égalité qui figure dans la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, mais il nous la faut dans notre milieu, sur les toits de nos maisons. Nous acceptons tout pour l'avoir, pour faire place nette afin d'y parvenir. Dussent périr au besoin tous les arts, que l'Égalité réelle nous soit donnée !

« La loi agraire et la division des terres furent les désirs momentanés de quelques soldats sans principes, mus par leur instinct plutôt que par la raison. Nous projetons quelque chose de plus sublime et équitable : *Le Bonheur Commun* ou la *Communauté des Biens*. Plus de propriété privée de la terre ; la terre n'appartient à personne. Nous demandons, nous voulons la jouissance commune des fruits de la terre : les fruits de la terre appartiennent à tout le monde.

« Nous déclarons que nous ne pouvons plus supporter que la grande majorité des hommes doivent travailler et suer au service et pour le bon plaisir d'une infime minorité. Longtemps, trop longtemps, moins d'un million d'individus ont bénéficié de ce qui appartient à plus de vingt millions de leurs compatriotes, de leurs égaux. Que cela cesse enfin, ce scandale auquel nos petits neveux ne pourront pas même croire. Que s'évanouissent enfin les révoltantes distinctions entre riches et pauvres, grands et petits, maîtres et serviteurs, gouverneurs et gouvernés. Qu'il n'y ait plus d'autres différences entre les hommes que celles de l'âge et du sexe. Puisque tous ont les mêmes besoins et les mêmes facultés, qu'il n'y ait plus qu'une seule éducation, un seul genre de nourriture. Les hommes se satisfont d'un soleil et du même air pour tous ; pourquoi la même portion et la même qualité de nourriture ne suffirait-elle pas à chacun d'eux ?

« Peuple de France, nous te le déclarons : la sainte entreprise que nous formons n'a d'autre objet que de mettre fin aux dissensions civiles et à la misère publique. Jamais

> n'a été conçu et exécuté plus vaste dessein. De temps en temps, quelques hommes de génie, quelques sages ont parlé à voix basse et tremblante. Aucun d'eux n'a eu le courage de proclamer la vérité entière. Le mal est à son comble, il couvre toute la surface de la terre. Sous le nom de politique, le chaos a régné depuis trop de siècles… le moment est maintenant venu de fonder la *République des Égaux*, le grand hôtel ouvert à tous les hommes. Familles qui gémissez, venez prendre place à la table commune servie par la Nature à tous ses enfants…
>
> « Peuple de France, ouvre tes yeux et ton coeur à la plénitude du bonheur, reconnais et proclame avec nous la *République des Égaux*. »

Ce document ne fut cependant pas présenté au public, car le *Comité secret* décida finalement qu'il ne convenait pas de laisser le peuple prendre connaissance de l'intégralité du plan de la conspiration ; tout particulièrement ils jugèrent non souhaitable de publier la phrase qui était rédigée presque dans les mêmes termes que celle de Weishaupt : *Dussent périr tous les arts, mais que l'Égalité réelle nous soit donnée*.

Il ne fallait pas que le peuple de France sache qu'on envisageait un retour à la barbarie. c'est pourquoi une seconde proclamation fut rédigée sous le titre d'*Analyse de la doctrine de Babeuf*, un appel beaucoup moins inspiré que le premier manifeste et pratiquement incompréhensible pour la classe laborieuse, mais cependant, comme le remarque Fleury, « *véritable Bible ou Coran du système despotique connu comme le Communisme* ».

On atteint ici au coeur de la question. Personne, à la lecture de ces deux documents des babouvistes, ne pourra manquer de reconnaître le bien fondé de certaines de leurs critiques de la société : l'éclatante disparité entre la pauvreté et les richesses, l'inégalité de distribution du travail et des plaisirs, l'injustice partout d'un système industriel, largement due à cette époque à la suppression des Unions professionnelles (les corporations) par les leaders révolutionnaires, avec le fait que les employeurs pouvaient vivre dans le luxe aux dépens de la sueur des travailleurs. Mais le point essentiel est celui-ci : comment Babeuf se proposait-il de remédier à ces maux ? En bref, son système fondé sur la théorie de la *Communauté des biens et du travail* peut se résumer comme suit :

> « Il faut obliger tout le monde à travailler tant d'heures par jour, en échange d'une rémunération égale pour tous ; celui qui se montrera plus habile ou plus industrieux que les autres sera simplement récompensé par la gratitude publique. Ce travail ne devait en fait pas être payé en argent mais en amabilités, car puisque le droit à la propriété privée était le mal principal de la société existante, il fallait abolir la

> distinction du mien et du tien, et que personne ne fût autorisé à posséder quoi que ce soit en propre. Le paiement ne pouvait être effectué qu'en produits du travail que l'on devait stocker dans d'immenses Magasins communaux et distribuer par rations égales à tous les travailleurs. Naturellement, le commerce serait totalement éliminé, et l'on ne frapperait ni l'on admettrait plus de monnaie dans le pays ; les échanges internationaux se feraient donc avec les pièces encore en circulation, et une fois ceci épuisé, par un système de troc. Seul le travail d'utilité publique serait entrepris, et afin d'avoir le nombre de bras requis dans chaque industrie, on ne permettrait plus aux jeunes gens de choisir leur métier, mais ils devraient être formés à celui qui serait demandé comme le plus urgent. »

Mais quand on réalise la misère des gens lors de cette crise et les désillusions sans nombre par lesquelles ils avaient passé, on ne peut que ressentir une brûlante indignation devant les charlatans qui avaient surgi pour exploiter ainsi leurs souffrances. Car si ces hommes avaient voulu se comporter loyalement avec le peuple et leur présenter le plan réel qu'ils avaient conçu pour son soulagement, le peuple n'aurait eu qu'à porter lui-même le blâme si les conspirateurs étaient parvenus à mener à bien leur projet. Mais le peuple n'état pas mis dans le secret du mouvement. Tout comme lors des grandes explosions de la Révolution, la populace de Paris avait été menée en aveugle sur de faux prétextes lancés par les agitateurs, là encore le peuple devait se faire l'instrument de sa propre ruine.

Le *Comité secret de Direction* était bien conscient que le Communisme était un système qui ne plairait jamais au peuple ; c'est bien pourquoi ils eurent soin de ne pas faire connaître à leurs dupes des classes laborieuses l'intégralité de leur programme et, sachant bien que c'est seulement en faisant appel à l'intérêt et à la convoitise qu'ils pouvaient s'assurer être suivis, ils jouèrent habilement sur les passions des gens, leur promettant un butin qu'ils ne leur auraient jamais donné.

C'est pourquoi dans « l'Acte insurrectionnel » alors rédigé par le Comité qu'il fut annoncé que

> « les biens des émigrés, des conspirateurs (les royalistes) et des ennemis du peuple seraient distribués aux défenseurs de la nation et aux nécessiteux. »

Ils ne dirent pas qu'en réalité ces biens ne devaient appartenir à personne, mais devenir propriété de l'État et être administrés par eux-mêmes.

Buonarroti[25], dans son naïf récit de leurs manoeuvres, justifie la tromperie en faisant observer que :

> « (…) Le peuple ne savait donc pas la vérité au sujet de la cause pour laquelle on l'appelait à verser son sang. Et qu'il fut appelé à le répandre par torrent, aucun homme sensé ne pouvait en douter. »

Quand on en vint à l'organisation de l'insurrection nécessaire, Babeuf adopta un langage très différent. En fait, lui qui avait précédemment dénoncé le « système de dépopulation » de Robespierre se mit à affirmer qu'on devait louer non seulement les objectifs de Robespierre mais aussi ses méthodes.

> « Je confesse aujourd'hui me reprocher d'avoir jugé antérieurement sous d'aussi sombres couleurs le gouvernement révolutionnaire de Robespierre et de Saint-Just. Je pense que ces deux hommes valaient à eux seuls tous les révolutionnaires ensemble, et que leur gouvernement dictatorial était diablement bien pensé… Je ne suis pas du tout d'accord (…) qu'ils aient commis de grands crimes et aient fait périr de nombreux républicains. Il n'y en pas eu tellement d'après moi[26]. Le salut de vingt-cinq millions d'hommes de doit pas être mis en balance avec la considération pour quelques individus douteux. Un régénérateur doit avoir la vue large. Il doit broyer tout ce qui s'oppose à lui, tout ce qui obstrue sa voie, tout ce qui l'empêche d'atteindre promptement le but qu'il s'est assigné. Les gredins et les imbéciles, ou les gens présomptueux ou ceux avides de gloire, c'est tout pareil, tant pis pour eux : à quoi servent-ils ? Robespierre savait bien tout cela, et c'est en partie ce qui me le fait admirer. »

Mais là où Babeuf s'avéra intellectuellement bien inférieur à Robespierre, c'est dans la méthode qu'il proposait pour surmonter la résistance à son plan d'État socialiste. Robespierre, il le savait bien, avait passé quatorze mois à « *écraser ceux qui lui obstruait la voie* » : il avait fait fonctionner la guillotine sans relâche à Paris et en Province, et n'avait

---

[25] Philippe **Buonarroti** (1761-**1837**, 75 ans) est un révolutionnaire français d'origine italienne. Arrêté à Menton comme « robespierriste » en mars 1795, il est enfermé à la prison du Plessis, à Paris, où il fait la connaissance de François-Noël Babeuf. Tous deux élaborent une doctrine communiste. Libéré, Buonarroti est parmi les fondateurs du club du Panthéon, dont il est un temps président, et y introduit les écrits et analyses de Babeuf. La fermeture du club par le Directoire détourne Buonarroti de suivre les troupes françaises en Italie ; il rejoint le « Directoire Secret de Salut Public » constitué par Babeuf le 30 mars 1796 et devient avec lui le principal théoricien de la conjuration des Égaux. Dénoncés, ils sont arrêtés le 10 mai 1796. Jugés devant la Haute-Cour de Vendôme, François-Noël Babeuf est condamné à mort le 25 mai 1797, Philippe Buonarrotti à la déportation. (W)

[26] Babeuf a publié en 1794 *Du système de dépopulation ou la vie et les crimes de Carrier*, pamphlet dans lequel il estime à pas moins d'un million les victimes de la Terreur (NdT)

cependant pas réussi à réduire au silence les opposants. Mais Babeuf espérait, lui, atteindre cet objectif en un seul jour,

> « *le Grand Jour du peuple, dans lequel toute opposition serait instantanément supprimée, l'ensemble de l'ordre social anéanti, et la République de l'Égalité érigée sur ses ruines.* »

Si cependant le processus devait être bref, il fallait qu'il en soit d'autant plus violent, et ce n'était donc aucunement avec la calme précision de Robespierre désignant les têtes à couper que Babeuf mena sa tâche. Son secrétaire Pillé relata plus tard lors de son procès que lorsqu'il écrivit les plans de l'insurrection, Babeuf parcourait de long en large la pièce les yeux flamboyants, en braillant et grimaçant, se heurtant aux meubles, frappant sur les chaises tout en glapissant :

> « Aux armes ! aux armes ! l'insurrection ! l'insurrection commence ! »

C'était une insurrection contre les chaises ajouta simplement Pillé. Alors Babeuf se précipitait sur sa plume, la plongeait dans l'encre, et se mettait à écrire avec une effrayante rapidité, cependant qu'il tremblait de tout son corps et que la transpiration perlait à son front. Ce n'était plus de la folie, déclara Pillé, c'était de la frénésie.

Cette frénésie, expliqua Babeuf, lui était indispensable pour se porter au degré d'éloquence voulu, mais dans ses appels à l'insurrection, on a du mal à voir en quoi son programme différait du brigandage et de la violence qu'il conjurait auparavant…

Le programme pour le Grand Jour fut alors fixé comme suit par le Directoire secret : au moment voulu, l'armée révolutionnaire marcherait sur l'Assemblée Législative, sur le quartier général de l'Armée et sur les maisons des ministres. On enverrait les troupes les mieux entraînées attaquer les arsenaux et fabriques de munitions, et aussi les camps de Vincennes et de Grenelle dans l'espoir que les huit mille hommes qui s'y trouvaient rejoindraient alors le mouvement. Pendant ce temps, des orateurs devraient haranguer les soldats, et des femmes leur offrir des rafraîchissements et des *guirlandes civiques*. Dans l'éventualité où ils resteraient imperméables à ces séductions, il faudrait barricader les rues et se préparer à jeter sur les troupes des pierres, des briques, de l'eau bouillante et du vitriol. Toutes les provisions de capitaux devraient alors être saisies et placées sous le contrôle des leaders, et pendant le même temps, on expulserait de leurs maisons les membres des classes les plus aisées et ces maisons seraient immédiatement converties en *logements pour les pauvres*. Les membres du Directoire

seraient mis à mort, et de même tous les citoyens qui offriraient quelques réticences aux insurgés.

L'insurrection alors « heureusement achevée » comme l'exprima naïvement Babeuf, on rassemblerait tout le monde sur la place de la Révolution et le peuple serait invité à choisir ses représentants. Le projet, écrit Buonarroti, était de parler au peuple sans aucune réserve et sans digression et de rendre le plus grand hommage à sa souveraineté. Mais, de crainte que le peuple aveuglé sur ses véritables intérêts, ne faillisse éventuellement à reconnaître ses sauveurs en la personne des conspirateurs, les Babouvistes offraient de faire suivre leur hommage à la souveraineté du peuple de la demande « *que le pouvoir exécutif leur soit confié à titre exclusif* » car comme Buonarroti le fit remarquer :

> « Au commencement de la Révolution, il est nécessaire, même sans respect pour la souveraineté du peuple, de s'occuper moins des voeux de la nation que de placer l'autorité suprême dans des mains solidement révolutionnaires. »

Une fois placé entre ces mains-là, naturellement il y resterait, et les Babouvistes disposant de toutes les forces civiles et militaires pourraient imposer au peuple soumis leur système de servage d'État.

Lors d'une réunion du comité, fut lu à haute voix le plan final de l'insurrection auquel avaient encore été ajoutés d'autres détails atroces, comme la mise à mort immédiate de ceux qui, parmi les autorités, tenterait d'exercer quelque opposition, que l'on forcerait les armuriers à livrer les armes en leur possession, les boulangers à livrer leur stock de pain, et que ceux qui résisteraient seraient pendus à la lanterne la plus proche ; que le même sort serait réservé à tous les marchands de vins et spiritueux qui refuseraient de livrer l'alcool nécessaire pour enflammer la populace et la pousser à la violence.

> « Il faut éviter toute réflexion de la part du peuple, *indiquaient les directives écrites aux chefs* ; il faut qu'ils commettent des actes qui les empêchent de revenir en arrière. »

De toute cette bande féroce, Rossignol, qui avait été précédemment général des armées révolutionnaires de Vendée, se montrait le plus assoiffé de sang :

> « Je n'aurai rien à faire de votre insurrection, *criait-il*, à moins que les têtes ne tombent comme la grêle et qu'elle inspire une telle terreur qu'elle fasse trembler tout l'univers. »

Discours qui reçut des applaudissements unanimes.

Le 11 mai avait été fixé pour le Grand Jour de l'émeute, où non seulement Paris mais toutes les grandes villes de France travaillées par les agents de Babeuf devaient se soulever et renverser toutes les structures de la civilisation. Mais (…) le Gouvernement averti de l'attaque imminente (par Grisel[27], un informateur fortuit) s'y était préparé. Au matin du jour fixé, on vit des placards affichés sur les murs de Paris rédigés en ces termes

> « Le Directoire Exécutif aux Citoyens de Paris,
>
> « un complot effroyable doit éclater cette nuit ou demain à l'aube. Une bande de voleurs et d'assassins a formé le projet de faire un carnage à l'Assemblée Législative, des membres du gouvernement, des chefs de l'armée et de toutes les autorités constituées à Paris. Ils doivent proclamer la Constitution de 1793. Cette proclamation doit être le signal d'une mise à sac générale de Paris, des maisons comme des magasins et des échoppes, et simultanément du massacre d'un grand nombre de citoyens. Mais soyez rassurés, le Gouvernement veille, il connaît les chefs du complot et leurs méthodes… ; par conséquent restez calmes et vaquez à vos affaires comme à l'habitude, le Gouvernement a pris des mesures infaillibles pour déjouer leur plan et pour les livrer, eux et leurs partisans, aux rigueurs vengeresses de la loi. »

Puis, sans autre avertissement, la police fit irruption dans la maison où Babeuf et Buonarroti étaient en train d'écrire un placard rival appelant le peuple à la révolte. Le bras de la Loi les surprit en plein milieu de ce travail, et le matin suivant, quarante-cinq autres leaders de la conspiration furent également arrêtés et jetés à la prison de l'Abbaye.

Hélas pour le soutien de la populace sur lequel ils avaient compté ! L'armée révolutionnaire sur laquelle ils avaient tablé, impressionnée comme le peuple l'est toujours lorsqu'on montre l'autorité, se rallia à la police et soutint la loi et l'ordre. Les agitateurs ayant été incarcérés, l'ensemble de la populace reprit ses esprits et réalisa toute l'horreur du complot avec lequel elle avait été séduite. [28]

*

* *

[27] (Réf.)

[28] Nesta Webster, Op. Cit., pp. 117-138

Nous retrouvons un court instant Augustin Barruel :

« Le Christ n'a plus d'Autel en France, les Rois n'ont plus de Trône, ceux qui ont renversé et le Trône et l'Autel conspirèrent les uns contre les autres. Les Intrus, les Déistes et les Athées ont égorgé les Catholiques. Les Intrus, les Déistes et les Athées s'égorgent les uns les autres. Les Constitutionnels ont chassé les Royalistes, les Républicains chassent les Constitutionnels ; les démocrates de la République *une et indivisible* tuent les démocrates de la République fédérée ; la faction de la Montagne guillotine la faction de la Gironde. La faction de la Montagne se divise en faction d'Hébert et de Marat, en faction de Danton et de Chabot, en faction de Cloots et de Chaumette, en faction de Robespierre qui les dévore tous et qui sera à son tour dévorée par la faction de Tallien et de Fréron. Brissot et Gensonné, Guadet, Fauchet, Rabaud, Barbaroux et trente autres sont jugés par Fouquier-Tinville comme ils ont jugé Louis XVI ; Fouquier-Tinville est lui-même jugé comme il jugea Brissot. Pethion et Buzot, errant dans les forêts, périssent consumés par la faim, dévorés par les bêtes ; Perrin meurt dans les fers, Condorcet s'empoisonne dans sa prison ; Valage et Labat se poignardent, Marat est tué par Charlotte Corday ; Robespierre n'est plus ; Sieyès reste encore, car il faut encore à la France ses fléaux. L'enfer pour affermir le règne de son impiété, le Ciel pour l'en punir, lui donne sous le nom de Directeurs ses cinq tyrans ou ses Pentarques, et son double Sénat. Rewbel, Carnot, Barras, le Tourneur, la Réveillère-Lépaux lui volent ses armées, chassent les députés de son égalité et de sa liberté, foudroient ses sections, la pressent entre leurs griffes et font peser sur elle un joug de fer. Tout tremble devant eux ; ils s'effraient, se jalousent, s'exilent les uns des autres ; mais de nouveaux tyrans arrivent et s'unifient ; les déportations, la stupeur, l'effroi et ses Pentarques, en ce moment, voilà les Dieux qui regardent la France. Le silence de la terreur dans son empire, où gisent dans sa vaste prison, vingt millions d'esclaves tous muets sous la verge, au seul nom de la Guyane, de Merlin ou de Rewbel ; voila ce peuple tant de fois proclamé égal, libre et souverain. » [29]

*

* *

Cependant la vérité commence aujourd'hui à percer. Ainsi, Louis Madelin

[29] Augustin Barruel in *Mémoires*, Tome IV, p. 442-4

(1871-1956), le plus impartial et éclairé des historiens modernes, a décrit la condition de la France à la fin de la Terreur en ces termes éloquents :

> « La France est démoralisée. Elle est épuisée, c'est le trait final de ce pays en ruine. Il n'existe plus d'opinion publique, ou plutôt cette opinion n'est plus faite que de haine. On hait les Directeurs (les membres du Directoire) et l'ont hait les députés ; on hait les terroristes et ces derniers haïssent les Chouans (les royalistes de la Vendée) ; on hait les riches et l'on hait les anarchistes ; on hait la révolution et l'on hait la contre-révolution... Mais où la haine atteint son paroxysme, c'est contre les nouveaux riches. A quoi bon avoir aboli les Rois, les nobles et les aristocrates, puisque les députés, les fermiers et les brasseurs d'affaires les ont remplacés ? Que de cris de haine ! ... Parmi toutes les ruines trouvées par le Directoire et encore accrues par la ruine des partis, ruine du pouvoir, ruine de la représentation nationale, ruine des des églises, ruine des finances, ruines des maisons, ruines de consciences, ruines de intelligences, il n'y a rien de plus lamentable encore que ceci : la ruine du caractère national. »

Huit ans après la fin de la Terreur, la France ne s'était pas encore relevée de ses ruines. D'après ce que rapporta Readhead Yorke[30], même l'idée généralement acceptée de la prospérité agricole est fausse :

> « Rien ne peut excéder l'état lamentable des équipements ménagers en usage que l'aspect encore plus lamentable des personnes qui les utilisent. Les femmes à la charrue et les fillettes conduisant un attelage donnent une piètre idée des progrès de l'agriculture sous la République. Il n'y a pas de fermes au milieu des champs. Les fermiers habitent groupés dans des villages éloignés, une circonstance faite pour retarder les travaux de la culture. Les intérieurs des maisons sont sales, les cours des fermes montrent le plus grand désordre et l'état misérable du bétail témoigne suffisamment de la pauvreté de leur propriétaire. »

Partout des mendiants assaillaient les voyageurs pour demander l'aumône ; malgré la baisse de la population, le chômage était courant, l'instruction était en panne, et du fait de la destruction de la vieille noblesse et du clergé et que les occupants des propriétés, les nouveaux riches, étaient des propriétaires qui dépensaient leurs revenus au loin, il n'y avait plus aucun système organisé d'assistance publique. Ce qui amena Yorke à déclarer :

> « La Révolution, officieusement provoquée en faveur des basses classes de la société, les a fait tomber dans un état de dégradation et de malheur auquel elles n'avaient jamais été réduites sous l'ancienne monarchie. Elles ont été déshéritées,

[30] Henry **Readhead Yorke** (†1813) est un écrivain et essayiste anglais qui vécut en France au décours de la Révolution. Il est l'auteur de *Letters from France, in 1802* (Londres, 1804). (NdT)

> dépouillées et privées de toute ressource d'existence, autres que les défaites infligées aux nations vaincues et le rapide pillage de leurs dépouilles. »

Dans un autre passage, Yorke se pose l'inévitable question qui venait à l'esprit de tous les penseurs contemporains :

> « La France saigne par tous les pores ; elle est une grande famille endeuillée et en guenilles. Il est impossible aujourd'hui pour un esprit réfléchi d'éprouver une quelconque gaité en France. À chaque pas, la voie impitoyable et sanguinaire de barbares fanatiques révulse le regard et donne la nausée au sentiment humain ; de toutes parts des ruines frappent le regard et suscitent la question : pourquoi et pour qui, tout ce chaos et cette désolation ? » [31] (***fin de l'extrait***)

*

* *

Si au cours de la Révolution l'Église est profanée, cela devient d'autant plus évident en 1793 quand ce qui reste du Catholicisme est sur le point d'être remplacé. Lors de la fête du 10 août, dotée de symboles et d'une forme de liturgie purement laïcs, la nouvelle religion honore la Montagne Sacrée — le parti de la Montagne —, et vénère ses martyrs : Louis-Michel Lepeletier, Jean-Paul Marat et Joseph Chalier. Le 3 brumaire an II (24 octobre 1793), la Convention adopte le calendrier révolutionnaire qui devait débuter rétroactivement le 22 septembre 1792 (1er vendémiaire An I), date de l'instauration de la République. Voulant se détacher autant des liens de la monarchie que de ceux du Christianisme, les mois de ce calendrier prennent des noms liés aux phénomènes naturels. Ainsi, par exemple, vendémiaire fait référence aux vendanges (22 septembre - 21 octobre) ; pluviôse, à la pluie (20 janvier - 18 février) ; prairial, aux récoltes (20 mai - 18 juin) et thermidor, à la chaleur (19 juillet - 17 août). Dans cet élan de déchristianisation de la vie quotidienne, les références aux Fêtes religieuses et aux Saints sont remplacées par des noms d'outils, de plantes ou encore, de produits familiers. Ainsi, chaque mois de trente jours est-il découpé en trois semaines de dix jours portant des noms des plus communs : ardoise, chiendent, endive, grillon, pressoir… Bien entendu, les dimanches et autres jours fériés sont supprimés. À n'en pas douter, tous ces artifices préfigurent l'organisation officielle de la nouvelle religion nationale.

---

[31] Nesta Webster, Op. Cit., pp. 106-108

À Nevers, le 22 septembre 1793, une fête est célébrée dans la cathédrale en l'honneur de Brutus, le fondateur de la république romaine. Aussi, on ne s'étonnera pas que dans cette région, toute cérémonie religieuse ayant lieu à l'extérieur d'une église soit proscrite ; les processions funéraires et les cimetières sont laïcisés. D'autres régions adoptent des politiques similaires comme par exemple le district de Corbeil qui déclarera que la majorité des personnes relevant de sa juridiction ne souhaitent plus le culte catholique. Le 10 novembre, dépourvue de clergé, la cathédrale Notre-Dame de Paris est transformée en *Temple de la Raison*. On y célèbrera une fête de la Liberté (symbolisée par une demoiselle de l'Opéra) en présence des députés de la Convention. Le 20 novembre, des citoyens de la section parisienne de l'Unité, revêtus d'ornements religieux, défilent devant la Convention en chantant et en dansant. Le 23 novembre toutes les églises de Paris sont fermées[32].

Nos sources nous permettent de nous faire une idée de l'esprit qui animait ces célébrations de la Raison. Voici, par exemple, la description de l'inauguration d'un temple de la Raison dans la ville de Châlons-sur-Marne :

> « La fête avait été annoncée la veille au soir dans toute la Commune. À cette fin, tambours et trompettes sonnèrent dans toutes les casernes de la ville. Le lendemain, à l'aube, la fête fut de nouveau annoncée par les quartiers généraux, qui sonnèrent de la même manière. L'église Notre-Dame qui, faute de temps et de moyens, fut nettoyée et préparée provisoirement pour son nouvel usage, trouva dans son ancien sanctuaire un piédestal soutenant la statue symbolique de la Raison. De conception simple, ce piédestal était uniquement décoré par un encart portant cette inscription : *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fassent*. Il était flanqué de deux colonnes entourées de deux antiques boîtes en bronze produisant de la fumée d'encens pendant toute la cérémonie. Devant, au pied des trois marches, était placé un autel de forme ancienne sur lequel devaient être placés les emblèmes des différents groupes composant la procession. Sur chacun des quatre piliers latéraux du sanctuaire se trouvaient un support en saillie destiné à recevoir le buste de Brutus — *l'ennemi de la tyrannie* —, le père de la république et le modèle des républicains, de Marat, fidèle ami du peuple — *qui n'était qu'un vicieux meurtrier* —, de Lepeletier, qui mourut pour la république et de l'immortel Chalier.
>
> « À neuf heures précises, une assemblée se forma sur la promenade en graviers, autrement appelée *Promenade de la Liberté*. Les détachements militaires et autres groupes destinés à former le cortège y avaient leur place attitrée ; des commissaires

[32] (Réf.)

les plaçaient en rang. Un détachement de cavalerie, des gens d'armes et des hussards s'agrégèrent pour renforcer les liens de fraternité en tête de cortège. Leur devise était : *La raison nous guide et nous éclaire*. Ils étaient suivi de la compagnie des canonniers de Châlons arborant une bannière portant l'inscription *Mort aux tyrans*. Cette compagnie était suivie d'une charrette chargée de chaînes brisées sur lesquelles se trouvaient six prisonniers de guerre et quelques blessés pris en charge par un chirurgien. Ce chariot portait deux banderoles, une à l'avant, une à l'arrière, avec ces deux inscriptions : *L'humanité est une vertu républicaine* et *Ils se sont bien trompés en se battant pour les tyrans*. Ce chariot était accompagné de deux détachements de gardes nationaux et de troupes régulières armées jusqu'aux dents. D'autres personnes ordinaires portaient des banderoles avec les mots : *Soyons unis comme ça* — en référence au drapeau tricolore — ou encore *Rien ne peut nous conquérir*. Quarante citoyennes habillées de blanc et décorées de rubans tricolores portaient un grand ruban tricolore noué à la tête. Leur bannière était montée d'un bonnet de la Liberté et de jeunes gardes nationaux les accompagnaient, portant divers drapeaux sur lesquels étaient écrites d'autres devises. À sa suite, des groupes d'enfants des deux sexes accompagnaient une charrette tirée par deux chevaux blancs en transportant des corbeilles de fruits et des vases de fleurs. Dans la charrette, un groupe d'enfants d'âges différents entourait une jeune femme allaitant un nourrisson. La charrette portait cette inscription : *Ils sont l'espoir de la patrie* et, attachée à la charrette, une banderole volait au vent : *La mère vertueuse produira des défenseurs pour la patrie*. Venait ensuite une charrette plus rustique décorée de branches de chêne sur lequel se tenait un couple de sexagénaires. On pouvait lire : *Respectez les anciens*. Là encore, un groupe de gardes nationaux bras dessus bras dessous chantaient des hymnes à la liberté et portaient deux bannières : *Notre unité est notre force* ; *Nous exterminerons le dernier despote*. Venait ensuite un groupe de femmes portant un étendard : *Des mœurs austères renforceront la république*. Tous les membres de ce groupe, comme le conducteur de leur charrette, étaient ornés de rubans tricolores et tout de blanc vêtus. Regroupés les uns derrière les autres, vinrent ensuite les comités de surveillance brandissant quatre bannières. En plus du nom de leur section, ces bannières affichaient un emblème représentant un doigt sur les lèvres comme pour indiquer le secret. Une autre bannière portait cette inscription : *Notre institution purge la société d'une multitude de personnes suspectes.*

« La section République partit en premier ; elle accompagnait un char tiré par deux chevaux blancs et conduit par deux hommes à pied vêtus à la romaine. À l'intérieur du char se trouvait une femme vêtue de la même manière, représentant la République. Sur le devant de ce char, apparaissait un drapeau tricolore portant ces mots : *Gouvernement des sages*. Ensuite, ce fut la section Égalité ; elle accompagnait une charrue tirée par deux bœufs et guidée par un cultivateur en vêtements de travail. Un couple assis dessus portait un étendard sur lequel étaient inscrits d'un côté : *Honorez*

la charrue et de l'autre : *Respecter l'amour conjugal*. L'inspecteur principal et tous les employés des entrepôts militaires formaient un groupe qui suivait la charrue en portant des étendards : *Fournitures militaires* ; *Notre activité produit l'abondance dans nos armées*. Ce fut au tour de la Fraternité formée par des groupes de convalescents dont les médecins restaient à proximité. Au milieu de cette section se trouvait une charrette de l'hôpital de la Montagne contenant des hommes blessés dans la défense de la patrie. Ces hommes, semblant avoir été soignés et saignés par des agents de santé, montraient des blessures en partie recouvertes par des bandages sanglants. L'avant de leur chariot portait une bannière avec cette inscription : *Notre sang ne cessera jamais de couler pour la sécurité de la patrie*. Après les comités, suivirent quatre citoyennes vêtues de blanc et ornées de ceintures tricolores décorées des attributs des quatre saisons. Chaque citoyen tenait à la main une tige de blé (…) figurait cette inscription : *L'application des lois est synonyme de prospérité et d'abondance*. Divers officiers d'état-major de la garde nationale avançaient avec une banderole disant : *Détruisez les tyrans ou mourez*. Les enfants illégitimes de la patrie étaient conduits par une femme portant une banderole : *La patrie nous adopte, nous avons hâte de la servir*. Enfin, les personnes âgées, représentées par des anciens combattants désarmés étaient précédées de deux banderoles sur lesquelles se trouvaient les inscriptions : *L'aube de la raison et de la liberté embellit la fin de notre vie* et *La République française honore loyauté, courage, vieillesse, piété filiale et mauvaise fortune ; elle met sa constitution sous la garde de toutes ses vertus*.

« Enfin, il y a eu une pause pour chanter des chansons patriotiques. Sur les marches de l'hôtel de ville, avait été construit et peint une montagne au sommet de laquelle était placé un Hercule défendant un faciès d'une hauteur de quatorze pieds. Sur le drapeau tricolore qui flottait au-dessus de ce dernier, on pouvait lire : *À la Montagne, les Français reconnaissants*. »

« Dans la soirée, des feux d'artifice furent tirés ; un bouquet exprimait la gratitude de tous les Français envers les montagnards présents, solennellement reconnus comme les sauveurs de la république. Puis un bal eut lieu ainsi, la fraternité fut-elle célébrée à deux reprises en un seul jour. Chaque citoyen participant à cette belle journée peut témoigner de cet esprit civique. Tous ont juré de vivre en liberté ou de mourir. » [33]

Curieusement, on croirait lire la description d'une célébration communiste : le déroulement est très rationnel, très ordonné mais reste toutefois très artificiel. La manifestation de la réalité passe désormais nécessairement par le triomphe de l'esprit abstrait et par l'exaltation de la raison.

[33] Christopher Dawson (1889-1970), Réf. introuvable

À la lecture de ce témoignage, toute cette Révolution nous apparaît comme le pendant laïc du millénarisme de la Renaissance. Alors que l'Histoire touche à sa fin, nous adorons désormais la Raison à l'aube d'un nouvel ordre des Âges. Bien entendu, si rien ne transparaît au sujet du Troisième Âge du Saint-Esprit, c'est que tout est formulé en termes rationalistes. Il s'agit pourtant bien d'une manifestation de ce même esprit dont l'envergure, bien plus conséquente, embrasse désormais toute la société. Nous verrons ultérieurement dans quelle mesure l'élément millénariste bouleversera l'homme moderne.

Napoléon, 1804

Le côté sanglant de la Révolution, du moins à l'intérieur de la France, trouve son apogée avec l'arrivée au pouvoir de Napoléon. Toute l'Europe est ébranlée et, bien qu'inquiète par tout ce sang versé, la moitié de la population est favorable aux idées de la Révolution tandis que l'autre moitié, horrifiée par ces mêmes idées, prend les armes… Et lorsque les armées françaises traversent les frontières en emportant avec eux la Révolution, ils tombent nez à nez avec des gens comme Goethe ou Beethoven, des gens enthousiastes et convaincus que la Révolution apporte à l'humanité liberté et égalité.

C'est à cet instant qu'apparaît Napoléon, homme de talents et d'une grande intelligence qui, d'une main de maître, dirigera la France pendant les quinze prochaines années. À bien des égards, Napoléon offre au pays un compromis : tout en préservant les avantages de la Révolution, il instaure un Empire (donc une nouvelle monarchie), il restaure un nouveau genre de noblesse et enfin, il restaure l'Église en établissant un concordat avec le Pape[34]. En prenant le pouvoir, Napoléon promulgue aussi un nouveau Code civil (ou Code Napoléon) qui, notamment, réaffirme le droit de propriété et maintient l'égalité devant la loi[35].

Attardons nous maintenant sur quelques aspects souvent méconnus de la vie de

[34] **Concordat** : régime organisant les rapports entre les différentes religions et l'État en vigueur de **1801** (Catholiques, 1801 ; Protestants, 1802 et Juifs, 1808) jusqu'à son abrogation en **1905**. (W)

[35] (Réf.)

Napoléon[36] et relatés dans l'ouvrage de Dmitry Merejkovsky, : *Napoléon, l'homme* (1929). L'auteur, un Russe plutôt fantasque, très sensible aux idées mystiques de Napoléon, cite autant ce dernier que nombre de ses contemporains :

> « Il semble que ce que dit de lui Pouchkine soit ce qu'on puisse dire de plus profond : *"Exécuteur fatal d'une volonté inconnue"*. »

Bien qu'il soit conscient d'être au premier plan d'un mouvement de l'Histoire, Napoléon représente quelque chose qu'il ne saisit pas lui-même. Aussi, porté par ce mouvement, Napoléon part à la conquête du monde. Mais que ce support s'arrête et Napoléon sent qu'il perd tout. À cet égard, Merejkovsky risque une comparaison :

> « Il semble qu'un seul homme ait pu juger Napoléon d'égal à égal — c'est Goethe. Ce que Napoléon est en action, Goethe l'est en contemplation : tous deux sont les ordonnateurs du chaos — de la Révolution. » [37]

Son coup d'État avait pour but de mettre de l'ordre dans le pouvoir.

Léon Bloy, un penseur catholique du XIXe siècle parle de Napoléon en ces termes :

> « Napoléon est inexplicable et, sans doute, le plus inexplicable des hommes, parce qu'il est avant tout et surtout le Préfigurant de Celui qui doit venir et qui n'est peut-être plus bien loin, un préfigurant et un précurseur tout près de nous… » — « Qui de nous, Français et même étrangers de la fin du XIXe siècle, n'a pas senti l'énorme tristesse du dénouement de l'Épopée incomparable ? Avec un atome d'âme c'était accablant de penser à la chute vraiment trop soudaine du Grand Empire et de son Chef ; de se rappeler qu'on avait été hier encore, semble-t-il, à la plus haute cime des Alpes de l'humanité ; que par le seul fait d'un Prodigieux, d'un Bien-Aimé, d'un Redoutable comme il ne s'en était jamais vu, on pouvait se croire aussi bien que le premier couple dans son Paradis, maître absolu de ce que Dieu a mis sous le ciel et que, sitôt après, il avait fallu retomber dans la vieille fange des Bourbons. » [38]

---

[36] **Napoléon** Ier (1769-**1821**, 52 ans) est le premier empereur des Français, du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 et du 20 mars au 22 juin 1815. Napoléon Bonaparte est un militaire, général dans les armées de la Première République française, née de la Révolution, commandant en chef de l'armée d'Italie puis de l'armée d'Orient. Arrivé au pouvoir en 1799 par le coup d'État du 18 Brumaire, il est Premier consul jusqu'au 2 août 1802, puis consul à vie jusqu'au 18 mai 1804, date à laquelle il est proclamé empereur par un sénatus-consulte suivi d'un plébiscite. Il est sacré empereur, en la cathédrale Notre-Dame de Paris, le 2 décembre 1804, par le pape Pie VII. (W)

Chronologie : Directoire —> Coup d'état du 18 brumaire : Consulat (1799-1804) —> 1er Empire

[37] Dmitry Merejkovsky in *Napoléon, l'homme* (1929), p. 3

[38] Ibid., p. 13

Parce qu'à sa prise de pouvoir, Napoléon signe aussi le retour de la monarchie[39].

Bien qu'il appartienne à une petite noblesse, Napoléon parle de lui-même comme de quelqu'un de plutôt populaire. Il dit :

> « La fibre populaire répond à la mienne ; je suis sorti des rangs du peuple, ma voix agit sur lui… »
>
> « Si ma puissance matérielle était grande, ma puissance d'opinion l'était bien davantage encore : elle allait jusqu'à la magie. » [40]

Victor Hugo va encore plus loin en comparant Napoléon au dieu du peuple. Quand le peuple mourait pour Napoléon, il mourait pour son dieu :

> « Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
> Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
> Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête. » [41]

Après son premier exil, revenant de l'île d'Elbe, Napoléon arriva à Paris le 20 mars 1815. Là, la foule le porta sur ses bras aux Tuileries :

> « Ceux qui l'avaient porté étaient comme fous, mille autres se vantaient d'avoir baisé ou seulement touché ses vêtements… Je cru assister à la résurrection du Christ. »
>
> « J'ai connu dans mon enfance de vieux mutilés incapables de le distinguer du Fils de Dieu. » [42]
>
> « *"Je meure dans la religion apostolique et romaine dans le sein de laquelle je suis né"*, écrit-il dans son testament. Mais s'il naquit et mourut dans le Christianisme, il vécut hors de lui, et même comme si le Christianisme n'avait jamais existé. *"J'aime mieux la religion de Mahomet, elle est moins ridicule que la nôtre."* »
>
> « *"Napoléon est un être démoniaque"*, dit Goethe en employant le mot démon dans son antique acceptation païenne : daïmon ; ni dieu, ni diable, mais quelqu'un d'intermédiaire. » [43]
>
> « On retrouve dans cet étonnement, le même sentiment apocalyptique que dans tout le Mystère napoléonien ; mais ce sentiment avait déjà pris naissance dans la

---

[39] Ce qui peut sembler paradoxal, huit années seulement après l'assassinat de Louis XVI et toutes les affres de la Révolution… (NdT)

[40] Merejkovsky, Op. Cit., pp. 17-18

[41] Ibid., p. 22 : Victor Hugo, *L'expiation*

[42] Ibid., p. 25 : Thiébault puis Bloy

[43] Ibid., pp. 26-27 & 30-31

Révolution, où il avait atteint parfois une telle acuité qu'il touchait presque — inconsciemment, bien entendu — à l'eschatologie des premiers siècles — au sentiment de la fin du monde : *"Bientôt ce sera la fin de tout ; il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre."* »

« Oui, ce qui attire les hommes vers Napoléon, c'est l'antique rêve du Paradis perdu, du Royaume de Dieu sur la terre comme au ciel, et un rêve nouveau — le rêve du Royaume humain de la liberté, de la fraternité et de l'égalité. Cela signifie que l'âme de Napoléon est l'âme de la Révolution. »

« *"Je suis la Révolution française"*, dit-il au début de l'Empire, et à la fin, il répète : *"L'Empire, c'est la Révolution."* »

« *"C'était un homme mauvais, un méchant homme"*, disait-il sur la tombe de Rousseau à Ermenonville. *"Sans lui il n'y aurait pas eu de Révolution française… Il est vrai que je ne serai pas là non plus… mais peut-être que la France n'en aurait été que plus heureuse." — "C'est un fou, votre Rousseau : c'est lui qui nous a amenés où nous sommes"*, disait-il encore. *"L'avenir apprendra s'il n'eut pas mieux valu pour le repos de la terre, que ni Rousseau, ni moi n'eussions jamais existé."* »

Et pourtant, Napoléon tient ces propos alors qu'il est encore le porte-parole de la Révolution. Il dit de lui-même :

« J'ai refermé le gouffre anarchique, j'ai débrouillé le chaos, j'ai dessouillé la Révolution. »

« La Révolution, en dépit de toutes ces horreurs, n'en avait pas moins été la vraie cause de la régénération de nos moeurs… comme les plus sales fumiers provoquent la plus noble végétation… On pourra bien arrêter, comprimer le mouvement ascendant, mais non le détruire. » — « Rien ne saurait désormais détruire ou effacer les grands principes de notre Révolution. Ces grandes et belles vérités doivent demeurer à jamais, tant nous les avons entrelacées de lustres, de monuments, de prodiges. Elles sont désormais immortelles. Elles vivent dans la Grande-Bretagne, elles éclairent l'Amérique ; elles sont nationalisées en France : voilà le trépied d'où jaillira la lumière du monde... Elles seront la foi, la religion, la morale de tous les peuples ; et cette ère mémorable se rattachera, quoi qu'on ait voulu dire, à ma personne ; parce qu'après tout, j'ai fait briller le flambeau, consacré les principes, et qu'aujourd'hui la persécution achève de m'en rendre le Messie. Amis et ennemis, tous m'en diront le premier soldat, le plus grand représentant. Ainsi, même quand je ne serai plus, je demeurerai encore pour les peuples l'étoile de leurs droits, mon nom sera le cri de guerre de leurs efforts, la devise de leurs espérances. »

À propos de la dichotomie subsistant entre liberté et égalité, deux termes qui, comme chacun le sait, s'excluent l'un l'autre, il dit :

> « Mieux vaut gêner la liberté que l'égalité. Celle-ci est la passion du siècle, et je veux demeurer l'enfant du siècle. » — « La liberté est le besoin d'une classe peu nombreuse et privilégiée. Elle peut donc être contrainte impunément. L'égalité au contraire plaît à la multitude. » [44]

Soulignant que la Révolution s'est totalement séparée du Christianisme, sauf dans l'idée d'universalité, Merejkovsky cite Dostoïevski à juste titre :

> « L'idée de l'union universelle des hommes est une idée de l'humanité européenne ; sa civilisation en est faite, c'est pour elle seule que vit l'Europe. »
>
> « La Révolution française n'a été, au fond, que le dernier aspect et la réincarnation de cette antique formule romaine de l'union universelle. » [45]

Formule qui, soit dit en passant, a déjà été abordée dans notre livre comme l'un des principaux thèmes de la pensée moderne.

Napoléon le dit lui-même :

> « Mon ambition ? Ah, sans doute l'historien m'en trouvera, et beaucoup, mais de la plus grande et de la plus haute qui fut peut-être jamais, celle d'établir, de consacrer enfin l'empire de la raison et le plein exercice, l'entière jouissance de toutes les facultés humaines. »

Et il voulait marcher sur l'Asie…

> « L'Europe n'est pour lui que le chemin vers l'Asie. *"L'Europe est une taupinière ; il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cent millions d'hommes"*.
>
> « Cette attirance vers l'orient traverse toute sa vie.
>
> « En Égypte, à la veille de la campagne de Syrie, le jeune général Bonaparte, couché des heures entières par terre, sur d'énormes cartes déployées, rêve de marcher vers l'Inde, à travers la Mésopotamie, sur les traces d'Alexandre le Grand. »
>
> « *J'arrive à Constantinople avec des masses d'armées. Je renverse l'empire turc. Je fonde dans l'Orient un nouvel et grand empire qui fixera ma place dans la postérité.* »

Nous pouvons remarquer désormais comment Napoleon se drape de mysticisme. À Sainte-Hélène, lors de son ultime exil, il s'exprime en ces termes :

---

[44] Ibid., pp 32 & 34-38

[45] Ibid., pp. 44-46 : Dostoïevsky, *Journal de l'écrivain*

> « Je calculais donc trouver un bien plus grand secours dans le secret ; alors demeurait comme une auréole autour de moi ce vague qui enchaîne la multitude et lui plaît ; ces spéculations mystérieuses qui occupent, remplissent tous les esprits ; enfin des dénouements subits et brillants reçus avec tant d'applaudissements et qui créent tant d'empire. C'est ce même principe qui m'a fait courir malheureusement si vite à Moscou ; avec plus de lenteur j'eusse paré à tout ; mais je m'étais mis dans l'obligation de ne pas laisser le temps de commenter. Avec ma carrière déjà parcourue, avec mes idées pour l'avenir, il fallait que ma marche et mes succès eussent quelque chose de surnaturel. » [46]

Et, concernant la religion, Napoléon dit :

> « Je créais une nouvelle religion, je me voyais sur le chemin de l'Asie, parti sur un éléphant, le turban sur ma tête et dans ma main un nouvel Alcoran que j'aurai composé à mon gré. »
>
> « Avec la clarté géométrique propre à son esprit, Napoléon le comprend : *"Dès qu'un homme est roi il est à part de tous, et j'ai toujours trouvé l'instinct de la vraie politique dans l'idée qu'eut Alexandre de se faire descendre d'un Dieu"*. »
>
> « Il fallait me laisser revenir victorieux de Moscou, et l'on eût vu bientôt le monde entier me revenir, m'admirer et me bénir. Il ne m'eût plus fallu que disparaître par hasard au sein du mystère, et le vulgaire eût renouvelé pour moi la fable de Romulus; il eût dit que je m'étais enlevé au ciel pour aller prendre ma place parmi les dieux. »

Mais il était clair pour lui que l'esprit du temps n'était pas favorable à ce qu'il se fasse appeler dieu :

> « Si je me déclarais aujourd'hui le fils du Père Éternel et que j'annonçasse que je vais lui rendre grâces à ce titre, il n'y a pas de poissarde qui ne ne me sifflât sur mon passage. Les peuples sont trop éclairés aujourd'hui ; il n'y a plus rien de grand à faire. »

Aussi, Napoléon utilisera-t-il la religion catholique à ses fins :

> « Est-ce que vous voulez que je me fasse faire une religion de fantaisie qui ne soit celle de personne ? Ce n'est pas ainsi que je l'entends ; il me faut l'ancienne religion catholique ; celle-là seule est au fond des coeurs, d'où elle n'a jamais été effacée ; elle peut seule me les concilier, elle seule est en état d'aplanir tous les obstacles. »

Mais à Sainte-Hélène, il confessera que ses objectifs dépassaient ceux de la conquête du monde :

---

[46] Ibid., pp. 48, 55, 56 & 58

> « Je ne désespérais pas de finir par avoir à moi la direction du pape, et dès lors quelle influence ! Quel levier d'opinion sur le reste du monde !
>
> « J'allais relever le pape outre mesure, l'entourer de pompe et d'hommage, je l'eusse amené à ne plus regretter son temporel… J'en aurais fait une idole. Il fût demeuré près de moi ; Paris fût devenu la capitale du monde chrétien, et j'aurai dirigé le monde religieux ainsi que le monde politique. » [47]

Nous aurons donc abordé les idées mystiques de Napoléon ainsi que d'autres caractéristiques particulièrement révélatrices de ses intentions. À l'évidence, Napoléon est le premier de toute de l'époque moderne à vouloir, en conscience, conquérir le monde. S'il ne s'agissait pas, tout simplement, de prendre la place d'un dieu ! Aussi, après avoir défait les Russes et les Autrichiens (Austerlitz, 1805) ainsi que les Allemands (Iéna & Auerstadt, 1806), c'est tout naturellement qu'il se considère comme le successeur de l'empereur romain[48] ! Et, après une nouvelle capitulation des Russes (Eylau, 1807), Napoléon déclarera :

> « Je suis désormais l'empereur romain parce que j'ai vaincu la première Rome, le Saint Empire romain germanique, et la troisième Rome, Moscou ; je suis maintenant l'héritier des deux ». [49]

Le fait que Napoléon s'intéresse à la cause juive est un autre aspect caractéristique de sa personnalité. Alors que la Révolution s'accompagne d'une certaine émancipation des Juifs, l'agitation en leur faveur sera organisée par des intellectuels juifs sensibles aux Lumières tels que Moses Mendelssohn (1729-1786) ainsi que par d'autres juifs radicaux libéraux voulant en finir avec les ghettos et autres privations. En 1806, Napoléon convoque le Grand Sanhédrin afin de donner une sanction religieuse à certaines questions de société. Nous noterons au passage que cette appellation "Grand Sanhédrin" n'est guère plus utilisée depuis la condamnation à mort du Christ et la chute de Jérusalem… Ainsi, quand certains louent Napoléon d'avoir ainsi reconnu et structuré le judaïsme à l'égal des autres cultes, d'autres se méfient des buts inavoués de cette convocation par trop flatteuse. Il est fort probable que son attitude n'avait pour but que de servir ses intentions politiques.

---

[47] Ibid., pp. 59-61, 63 & 65

[48] En fait, les Allemands avaient tellement peur qu'il s'empare de la couronne du Saint-Empire romain germanique que l'empereur autrichien a aboli le Saint Empire romain en 1806 (NdA).

[49] Ref. introuvable

Comment ces idées d'empire, ces idées de restauration de la monarchie, trouvent-elles leur place parmi les idéaux de la Révolution — démocratie et égalité ? Oui, Napoléon est encore le héraut de la Révolution. Oui, il est bien l'enfant des Lumières. Mais à un moment donné, nous pouvons nous interroger sur la légitimité de son statut de porteur de l'idéal révolutionnaire. Pourtant, en quelque lieu qu'il se rende, le peuple, les armées l'acclament, portés par une idéologie qu'ils ne saisissent pas mais qui est pourtant bien présente. Et l'idée qu'ils *peuvent* transmettre cette idéologie aux autres peuples, serait-ce par la guerre, les galvanise au plus haut point.

À l'évidence, cette idéologie est liée à l'idéal révolutionnaire millénariste. Mais nous n'en dirons pas plus pour l'instant car nous aurons l'occasion de constater combien ce même phénomène se reproduit à l'avenir. En attendant, de tous les aspects définissant la Révolution, celui qu'aura le plus évoqué Napoléon restera son idéal de monarchie universelle. La pensée même qu'il pouvait être proclamé dieu après avoir conquis le monde, qu'il dirigerait le monde comme le nouvel Empereur Romain, qu'il bénéficierait auprès des juifs d'une autorité proche de celle du Messie, montre qu'il est très certainement, plus que quiconque avant lui dans ces temps nouveaux, un précurseur de l'Antéchrist. Dans ces mêmes idées, ces mêmes fonctions et aspirations, Napoléon sera rejoint un siècle plus tard par Hitler. Ainsi, cette révolution qui donne naissance aux Droits de l'Homme et à l'égalité commence par des massacres sanglants et un dépeuplement délibéré. Elle se poursuit par l'instauration d'une certaine forme de communisme. Elle s'achève par l'accession au pouvoir d'un despote dont l'ambition sera de diriger le monde. Ceci n'est en réalité que la répétition précédant l'avènement d'un royaume de ce monde.

Enfin, lorsque suivant l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène la monarchie fut restaurée — nous verrons qu'il ne s'agit pas d'une réelle restauration — ces idées révolutionnaires deviennent de plus en plus puissantes. Elles submergent toute la classe intellectuelle européenne : certains penseurs seront plus attentifs, d'autres resteront plus superficiels. Mais l'essence même de ces idées restera la même.

Dans le prochain chapitre, nous examinerons les points de vue de ces différents penseurs ainsi que les manifestations révolutionnaires qu'ils ont inspirées. Mais déjà, pour comprendre la Révolution, nous ne devons pas la considérer comme un fait isolé, comme une chose bien définie, mais bien comme une tentative répétée de libérer des forces nouvelles, de nouvelles forces millénaristes. Et, à mesure que ces forces sont libérées, non seulement conquièrent-elles la majeure partie de l'Europe, elles conquièrent

également une grande partie du monde. Parce qu'entre-temps, ce processus d'apostasie — le Mystère de l'Iniquité — grandit en profondeur et s'intègre désormais à la vie de tout le monde.

6. COURANTS IDÉOLOGIQUES DU XIXE SIÈCLE

Pour débuter ce chapitre, nous citerons Père Anastassy (1873+1965), un métropolite ayant oeuvré dans la pleine Tradition orthodoxe. Chez lui, comme chez d'autres grands hommes d'église, l'esprit de l'Église est, pour ainsi dire, totalement incarné. C'est notamment vers ce genre de personne que nous nous tournons lorsqu'il s'agit d'aborder des sujets ecclésiaux très précis, mais aussi lorsqu'il s'agit d'aborder des sujets plus généraux comme celui, par exemple, de la Révolution. Si son pays, la Russie, entretient une relation toute particulière, très spéciale, avec la Révolution, le propos de Père Anastassy restera toutefois objectif. Son analyse porte sur la genèse des faits dans ce pays qui n'est pas le sien : la France. Père Anastassy était un homme d'une grande profondeur, tant dans ses pensées que dans ses sentiments, tout comme l'est son regard sur la Révolution française :

> « À la Révolution française, le caractère irréfléchi de ce peuple se reflétait comme dans un miroir ; son désir de se placer, son appétence aux belles phrases et aux beaux gestes étaient inspirés par la vanité. Tous les héros ou militants ordinaires de cette Révolution, même les plus modérés et les plus sérieux d'entre eux (les Girondins), ressemblent à un acteur qui, se tenant devant un large public, ne pense qu'à ce que ses contemporains et leurs descendants pourraient penser de lui. À la veille d'être décapités, ils participent à des orgies, montrant par là leur fausse virilité d'esprit. Nombre d'entre eux font en sorte d'avoir leur visage peint sur les charrettes les menant à la guillotine, qui sera pour eux la dernière "scène" de ce monde. Aucun d'entre eux n'a jamais pensé à sa responsabilité devant Dieu, devant l'Histoire ou devant sa propre conscience en ce moment crucial pour le pays. » [1]

Cette analyse sera rendue encore plus juste à la lumière d'un XIXe siècle truffé d'agents révolutionnaires dont la fausseté du discours n'aura d'égale que l'assurance avec lequel il sera prononcé. Aujourd'hui, cela n'a guère changé, chacun y va de sa petite ou de sa grande idée. Quand un tel rêve de bombarder tel autre et que d'autres se demandent

---

[1] Métropolite Anastassy (Gribanovsky) in *Conversation with my own heart* (RNV) (NT)

comment passer à la postérité, le dernier fera tout son possible pour diriger l'ultime révolution. Mais tous ces révolutionnaires sont extrêmement superficiels, complètement dans le *paraître*. Non seulement n'ont-ils pas la moindre idée de leur responsabilité devant Dieu ; bien trop obsédés par l'idée de répandre la révolution, ils ne prennent pas non plus conscience qu'il leur faudra un jour rendre compte de leur vie. Pourtant, ces gens ne sont à l'évidence que les acteurs d'une pièce qui se joue ici-bas, pièce dont ils ne connaissent ni l'auteur, ni les intentions, ni la direction. Et, pour reprendre l'expression communiste consacrée, alors que leurs idées s'évanouiront d'elles-mêmes, ces hommes deviendront du *fumier* pour la révolution, pour le bonheur futur de l'humanité.

Dans l'optique de comprendre la teneur et le but de tous ces évènements, poursuivons l'analyse de Père Anastassy en pénétrant au cœur des idées qui animaient ces gens.

Le XIXe siècle, plus que tout autre, sera clairement un siècle d'égoïstes et d'affabulateurs : chacun présente sa nouvelle théorie, le plus généralement *révélée*, et chaque nouvelle théorie est, bien entendue, la dernière et la plus fantastique de toutes. Certes, ce siècle est-il emprunt d'un grand sentiment de liberté. Certes, tout le monde déborde de joie à l'idée du nouvel âge qui arrive enfin[2]… Mais, pendant toute la première partie du XIXe, ce même sentiment accompagnera ceux qui théoriseront les nouveaux ordres sociaux. Et la créativité de ces penseurs atteindra de tels sommets qu'il n'est pas exagéré de considérer l'aube du XIXe siècle comme l'âge d'or des cinglés et des illuminés. Quand certains proposent des systèmes absolument géniaux, d'autres innovent avec des idées de théocratie… En définitive, si le marxisme n'avait pas séduit la Russie puis plus tard, une bonne moitié du globe, la pensée du XIXe siècle se serait limitée à n'être que le fantasme d'illuminés de tous bords. À n'en pas douter, cette fierté complètement étrangère à l'Orthodoxie, aussi enivrante que vide de toute fondement, prend la place d'un Christianisme qui aura peu à peu disparu.

Pourtant, toutes les idées de ce siècle sont désormais reliées à l'esprit du temps pour une raison bien précise. Avant d'examiner les idées révolutionnaires, parfois contradictoires, issues de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, nous pourrions nous demander lesquelles furent les plus importantes. Mais même si cela est techniquement possible, nous n'allons pas nous attarder sur telle ou telle école révolutionnaire — libéralisme, socialisme, communisme, sociétés secrètes… — car ce qui nous intéresse, ce que nous

[2] Voir l'enthousiasme de Wordsworth (1770-**1850**, 80 ans) au début de la Révolution (NdA) (Réf.)

voulons comprendre, c'est l'esprit qui aura favorisé l'émergence de ces écoles, c'est-à-dire, la mentalité révolutionnaire. Dans une certaine mesure, nous pouvons commencer par regarder autour de nous : le monde dans lequel nous vivons est véritablement l'aboutissement d'un processus historique généré par la révolution. Et nous pourrions même dégager les idées principales de cette observation rien qu'en examinant la forme de révolution qui domine aujourd'hui — le Communisme — ou en définissant ce qui anime les gens dans notre environnement philosophique et soi-disant spirituel.

Au XIXe siècle, il existe encore plus de sociétés secrètes qu'au XVIIIe, tellement que c'en devient ridicule. Alors que chaque société secrète s'attache à conspirer et à cacher ses plans aux autres sociétés, alors qu'elles cherchent toutes à s'imposer, les initiés des rangs inférieurs, inquiets de ne pas être investis des secrets supérieurs, passent d'une société à l'autre tant il sont incertains d'être dans *la* société secrète correspondant à leurs aspirations. À titre d'exemple, nous pouvons parler de ce groupe italien dont les membres se réunissent au clair de lune, autour d'un feu de joie, pour deviser sur la façon de remettre l'Italie au centre du monde et de faire revivre l'Empire Romain. C'est l'occasion de serments de sang et de toutes ces choses fantastiques dont les jeunes de cet âge romantique s'inspiraient tout particulièrement. Prises séparément, il est impossible de se prononcer sur l'influence de telle ou telle société. Mais à l'évidence, elles avaient toutes leur rôle à jouer parce qu'à chaque fois, à chaque révolution, elles ont su inspirer la bonne direction à ceux qui voulaient faire passer leurs idées. Pourtant, même cet aspect-là est secondaire : tout ce qui fut accompli alors l'a été parce que l'esprit du temps y était réceptif. L'*esprit du temps*, c'est justement ce qui nous intéresse, c'est cette notion qui est la plus importante. Aussi parlerons-nous principalement de l'époque post-napoléonienne car c'est bien à ce moment-là que les *penseurs*, s'interrogeant sur la signification même de la Révolution, devisèrent allègrement sur la suite à lui donner.

D'une certaine manière, la fin du règne de Napoléon signe la fin de la Révolution et le début de la Restauration — le retour au pouvoir des Bourbons en la personne du frère cadet de Louis XVI, Louis XVIII. Tandis que l'Europe se réorganise sous l'influence

romantique du magnifique Alexandre de Russie[3], Louis XVIII est plutôt disposé à vivre selon les nouvelles conditions instituant une monarchie constitutionnelle. Il ne s'agit donc pas d'une véritable restauration au sens strict du terme (certaines idées révolutionnaires auront fait leur chemin en s'opposant à l'absolutisme du XVIIIe siècle). Mais la Restauration confère au culte et à la presse une nouvelle liberté et l'on voit s'exprimer dans les journaux des idées aussi folles les unes que les autres ainsi que des idées volontiers conservatrices. Seulement, en filigrane de cette monarchie *restaurée*, persiste un fort courant d'agitation révolutionnaire. Pas tant que les gens soient particulièrement mécontents de leur sort. Non, malgré les nombreuses doléances et l'essor de l'industrialisation qui voit le sort des ouvriers se dégrader de plus en plus, ce courant perdure simplement parce que ces idées, palpables, sont juste là, *dans l'air*. Et ces idées, loin de disparaître avec Napoléon, formeront indéniablement le climat de l'époque. Elles formeront l'*esprit du temps*.

La deuxième révolution française dite des Trois Glorieuses[4] (juillet 1830) voit la disparition définitive des Bourbons au profit de la maison d'Orléans. Alors que Charles X part en exil, son cousin Louis-Philippe d'Orléans, fils de Philippe-Égalité, le remplace sur le trône. Homme du peuple, Louis-Philippe ne sera pas *Roi de France*, mais bien *Roi des Français*. Il prête serment :

> « En présence de Dieu, je jure d'observer fidèlement la Charte constitutionnelle, avec les modifications exprimées dans la déclaration ; de ne gouverner que par les lois ; de faire rendre bonne et exacte justice à chacun selon son droit, et d'agir en toutes choses dans la seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peuple français. » [5]

À la fois traditionaliste et révolutionnaire (nous verrons plus tard ce qu'en pense Nicolas Ier de Russie), Louis-Philippe tente de réunir Dieu et le peuple. Mais à son tour, il sera chassé du pouvoir lors de la troisième révolution de 1848. Nous analyserons les contours de cette révolution lors du prochain chapitre mais nous pouvons déjà dire que cet

[3] **Alexandre Ier de Russie** (1777-**1825**, 47 ans) est empereur de Russie du 23 mars 1801 à sa mort et roi de Pologne de 1815 à sa mort. En politique extérieure, il se heurte aux ambitions de Napoléon Ier, avec qui il est en guerre à plusieurs reprises. Il combat également sur ses frontières nord contre la Suède et sud contre l'Empire ottoman. Ces guerres victorieuses lui permettent d'agrandir l'Empire russe qui devient une grande puissance. Il est l'instigateur de la Sainte-Alliance qui se donne pour rôle de maintenir la paix en Europe en neutralisant les mouvements révolutionnaires. (W)

[4] (Réf.)

[5] (Réf.)

épisode, sorte de répétition des années 1789-1793, aurait été un épisode comique s'il n'y avait pas eu tous ces morts. En effet, en décembre 1848, un clown remporte les élection : Napoléon III sera le monarque le plus étourdi ayant jamais régné en Europe. En 1870, emportant ses armées à l'assaut des Allemands, il laisse Paris sans garde : il perdra ses armées, sera fait prisonnier et Paris sera prise dans l'une des pires défaites jamais subies par la France…[6]

La majorité des historiens considère l'histoire du XIXe siècle comme la bataille entre les idées conservatrices, emportées par Metternich[7], et la révolution ou encore la liberté, où l'ouvrier, tout comme la bourgeoisie, cherchent à s'affranchir des nobles et des rois. Mais ce point de vue reste très superficiel : la vraie bataille s'opère bien plus en profondeur. Cette époque qui s'étend du début de la Révolution jusqu'à la première moitié du XIXe siècle, est l'époque du romantisme. À ce moment, jugées étroites d'esprit, les convictions des Lumières sur la raison ainsi que les idées de Voltaire et de Diderot s'étiolent quelque peu. Elles cèdent la place à des idées plus positives comme celles de l'humanitarisme ou du renversement de l'ancien absolutisme. Mais surtout, cette époque est caractéristique d'un sentiment plutôt irrationnel datant du milieu du XVIIIe et des théories de Rousseau. Il en émane une religion du *sentiment* qui regarde avec bienveillance n'importe quelle chose *mystérieuse* ou liée au mysticisme. Et, alors que les Lumières rayonnaient par-delà les frontières, les gens redonnent au Moyen Âge et à l'histoire nationale leurs lettres de noblesse. Désormais, tout est réduit à *ce* monde.

C'est dans cette optique que nous voyons des gens comme les frères Grimm aller et venir en quête d'histoires populaires, de contes de fées ou de chansons folkloriques. Et, du point de vue religieux, nous assistons à une sorte de renouveau du Catholicisme au cours duquel être vu à la messe devient presqu'à la mode. Mais, bien que ce soit encore un peu comme *avant*, ce n'est déjà plus comme *avant*. En tout cas, ce n'est plus comme à l'époque de l'Ancien Régime : ce renouveau, empreint de l'esprit du monde, est déjà depuis plusieurs décennies fortement corrélé à la montée en puissance de l'occultisme. Cette époque est manifestement en quête d'un nouveau christianisme, d'un christianisme

[6] Sedan, 1870 (Réf.) (NdT)

[7] Klemens Wenzel de **Metternich** (1773-**1859**, 86 ans) est un diplomate et un homme d'État autrichien. Il consacra sa vie à vouloir maintenir en Europe la société d'Ancien Régime face aux bouleversements qu'engendra la Révolution française et à concilier les intérêts de la position autrichienne avec la notion d'équilibre des puissances. (W)

qui s'harmoniserait avec la philosophie des Lumières. Un christianisme qui garderait les meilleures caractéristiques de la philosophie des Lumières et en rejetterait sa propre partialité — l'étroite rigidité de la Foi —, à l'image de l'anti-christianisme de Voltaire et de l'athéisme des penseurs à venir.

C'est aussi l'époque des grands poètes romantiques et de la quête de prodiges. C'est l'époque de la religion de l'inspiration et de l'enthousiasme, l'époque des nouvelles révélations. C'est l'époque des poètes qui, emportés par leur imagination, nous parlent de ruines et de clair de lune, d'obscurité et de tous ces aspects mystérieux ou cachés de l'existence. Enfin, c'est l'époque de personnages troubles comme le comte de Cagliostro (+1795), mage ou magicien[8] ; Mesmer (+1815), l'hypnotiseur[9] ou encore Louis-Claude de Saint-Martin (+1803), dit le *Philosophe inconnu*, à l'origine de l'Ordre Martiniste. Notons que ces trois personnages sont liés à l'éclatement de la Révolution par leurs actes et/ou leur appartenance aux loges maçonniques.

Après celle du Moyen Âge, nous pouvons dire qu'il s'agit là de la deuxième période romantique de l'Histoire. Aussi, suivant le développement de la vision scientifique du monde puis l'âge de la Raison, cette deuxième période romantique marque le pas. Elle n'aura plus rien à voir avec le Catholicisme ; elle le dépassera complètement.

Déjà, à cette époque, les consciences sont durablement marquées par l'impossibilité d'un retour en arrière. Oui, la Restauration a bien eu lieu. Oui, comme en témoigne toute cette poésie écrite sur le Moyen Âge, il existe une farouche attirance pour ces choses du passé. Mais l'ancienne Europe et l'Ancien Régime sont perdus à jamais. Cette période s'imprègne donc en profondeur d'un fort désir de nouvelle unité, d'un nouvel âge d'or. Elle devient nostalgique du Moyen Âge, de cette époque où l'idéal commun était la norme et où, suivant l'épanouissement des arts, les sciences progressaient harmonieusement. Mais ce sentiment-là, ce désir d'une nouvelle unité est, comme nous le verrons, une idée volontiers millénariste. Ainsi, depuis la Révolution, ce nouveau romantisme tout comme le mysticisme sectaire et maçonnique sont-ils intimement liés à cet esprit.

---

[8] Joseph Balsamo, de son vrai nom, aura joué un rôle dans le renversement de Louis XVI (Réf.) (NdA)

[9] Gaspard Lavater, un théologien suisse qui lui est contemporain, décrit Mesmer comme un homme allant au contact des gens, leur posant les mains sur la tête, les hypnotisant, les guérissant de toutes sortes de maladies. Pour Lavater, Mesmer pratique l'équivalent moderne de l'imposition des mains des Apôtres (comme il s'opère de nos jours dans le mouvement charismatique). (NdA)

Ces temps sont donc particulièrement propices à l'apparition de prophètes et autres personnages inspirés à qui furent révélées les vérités sur notre humanité. Et, à l'image du mouvement des Anabaptistes que nous avons déjà évoqué, menés par ces nouveaux prophètes, des groupes d'inspiration religieuse apparaissent. Mais nous ne sommes plus en présence d'une secte isolée agissant dans une ville fortifiée. Aujourd'hui, le phénomène s'impose à plus grande échelle : les idées s'invitent et marquent les cercles philosophiques et politiques. Le XVIIIe donnera ainsi naissance à diverses sectes d'inspiration millénariste ; les Shakers, les Rappites et bien d'autres céderont le pas quelques temps plus tard à l'Église de Jésus-Christ des Saints des derniers jours (les Mormons, 1830), à l'Église Catholique-Apostolique (Edward Irving, 1835), ou encore à l'Église Adventiste (1863)… Et ce n'est là qu'un aperçu de cette inclinaison spirituelle qui, encore à l'œuvre de nos jours, touchera en profondeur les hommes de cette époque.

NOVALIS

Les mentalités rationnelle et sectaire étant intrinsèquement liées, il nous parait plus judicieux de les analyser dans leur ensemble plutôt que séparément. Et, pour illustrer cet ensemble — cette mentalité millénariste —, les idées du poète romantique allemand Novalis[10] arrivent à point nommé. Novalis est notamment l'auteur de *Heinrich von Ofterdingen*, l'un des premiers romans romantiques traitant de la mystérieuse *fleur bleue*[11]. Nous pouvons aussi noter que Novalis appartient à la même génération que tous ces grands penseurs nés dans les années 1770 : Beethoven, Saint-Simon, Owen, Fourier…

[10] **Novalis**, de son vrai nom Georg Philipp Friedrich (1772-**1801**, 28 ans) est un poète, romancier, philosophe, juriste, géologue, minéralogiste et ingénieur des Mines allemand. Il est l'un des représentants les plus éminents du premier romantisme allemand de Iéna. (W)

[11] La **fleur bleue** n'a, au départ, aucun rapport avec l'amour. Dans son roman *Henri d'Ofterdingen*, l'écrivain romantique Novalis présente une fleur bleue comme un passage entre deux mondes : le monde réel chaotique, et le monde spirituel dans lequel l'artiste se réfugie pour fuir la réalité et s'élever spirituellement. Chez Novalis, cette fleur symbolise l'amour absolu qu'Henri porte à Mathilde mais aussi l'union du rêve et du monde réel, qui était un des grands objectifs du romantisme. (W)

> « Il en est d'un grand nombre de livres comme des lingots en Irlande. Durant de longues années ils ne servent qu'à peser.
>
> « Est-ce que la bible serait encore en croissance ? »
>
> « Il n'y a pas encore de religion. Il faut fonder d'abord une école de vraie religion. Croyez-vous qu'il y ait une religion ? La religion doit être faite et produite par la réunion d'un grand nombre d'hommes. »
>
> « Il n'y a pas de religion qui ne soit pas du christianisme. »

Pour souligner le caractère utopique de son discours, nous pouvons citer ce passage :

> « Tous les évènements (…) révèlent à l'œil de l'historien une individualité universelle, une histoire et une humanité nouvelles, le doux embrasement d'une Église jeune et surprise et d'un Dieu plein d'amour ; et, répandue à la fois en ses mille membres, la conception profonde d'un messie nouveau. Qui n'est plein de la douce pudeur d'un bon espoir ? Le nouveau-né sera l'image de son père, ce sera un nouvel âge d'or aux yeux sombres et infinis, ce sera un temps prophétique, miraculeux et guérisseur de nos blessures, un temps consolateur et qui brûle des flammes de la vie éternelle, un temps de réconciliation. Ce sera un sauveur, un génie véritable, qui sera frère des hommes, en qui l'on croira mais qu'on ne pourra voir, et qui cependant sera, sous mille formes, visible à ceux qui croient, qu'on mangera et qu'on boira comme le pain et le vin, qu'on embrassera comme un amant, qu'on respirera comme l'air, qu'on entendra comme on entend une parole et un chant, et qu'on accueillera au milieu de voluptés célestes, comme la mort parmi les suprêmes tourments de l'amour dans les profondeurs du corps enfin calmé…
>
> « La forme accidentelle du christianisme est à peu près anéantie. Le vieux papisme est enterré et Rome est en ruine pour la seconde fois. Le protestantisme en cessera-t-il pas enfin et ne fera-t-il pas place à une Église nouvelle et durable ? Les autres parties du monde attendent la réconciliation et la résurrection de l'Europe, pour se joindre à elle, et devenir citoyennes du royaume des cieux. » [12]

Quand certains historiens diront que Novalis donnait au Christianisme la paternité de la démocratie, d'aucuns penseront que ce dernier précédait les attentes utopiques et socialo-marxistes. En effet, en exprimant l'idée selon laquelle « *les lois sont les suites nécessaires de la pensée ou de la science imparfaite*,[13] » Novalis exprime clairement l'idée que la société saura s'affranchir de tout cadre juridique ou tout du moins, le réduire fortement.

---

[12] Novalis in *Fragments* (1798), pp. 150, 156, 199 & 175-6 (Trad. Maurice Maeterlinck)

[13] Ibid., p. 237

Dans *La chrétienté ou l'Europe* (1799), comme tant d'autres utopistes, Novalis pose son regard vers un passé lointain :

> « La Jérusalem détruite s'était relevée de ses cendres, car Rome même était devenue Jérusalem : la sainte résidence du gouvernement de Dieu sur cette Terre. Les princes soumettaient leurs différends au père de la Chrétienté, déposant humblement à ses pieds leurs couronnes et leur majesté, et même se faisant gloire de terminer le soir de leur vie entre les murs d'un couvent solitaire, dans la méditation des choses de Dieu, comme simples membres de ce corps auguste. »

La religion, on le voit chez Novalis, est d'une importance primordiale :

> « L'ancien et le nouveau monde sont en train de se combattre, la défectuosité et l'insuffisance des institutions politiques existantes se sont manifestées d'une manière évidente et terrible. Que dire, si ici aussi, comme dans les sciences, une liaison plus étroite et un contact plus intime des États européens entre eux étaient, avant tout, l'aboutissement historique de la guerre. Si une nouvelle Renaissance allait se produire dans l'Europe jusqu'à présent assoupie. »
>
> « Il est impossible que ses forces temporelles se mettent d'elles-mêmes en équilibre. Un troisième élément, à la fois temporel et spirituel, est seul capable de résoudre ce problème. »
>
> « Où est cette foi chère des anciens temps, hors de laquelle il n'y a point de salut, cette foi dans le règne de Dieu sur la Terre ? Où sont cette confiance divine qu'avaient les hommes l'un envers l'autre, cette tendre ferveur et ces effusions d'une âme inspirée de Dieu, cet esprit — partout vivant — de la Chrétienté ? »
>
> « La Chrétienté doit reprendre vie et mouvement, se constituer de nouveau en une Église visible, sans égard pour les frontières territoriales, une Église qui reçoive dans son sein toutes les âmes qui ont soif de l'Au-Delà, une Église enfin qui soit la médiatrice idéale entre le nouveau et l'ancien monde.
>
> « Elle doit de nouveau secouer sur les peuples l'antique corne d'abondance. Du sein sacré d'un vénérable concile européen va surgir la Chrétienté et la restauration religieuse va être entreprise suivant un plan parfait, un plan divin. Nul dès lors ne protestera contre une contrainte spirituelle ou temporelle, car l'essence de l'Église sera pure liberté, et toutes les réformes nécessaires s'accompliront sous la direction de cette Église comme de solennelles et pacifiques affaires d'État. »
>
> « Et il va venir, il faut qu'il vienne, ce saint jour de la paix éternelle où la nouvelle Jérusalem sera la capitale du monde. » [14]

[14] Novalis in *La Chrétienté ou l'Europe* (1799) (Trad. Louis Angé) (Réf.)

ROBERT OWEN

Robert Owen (1771-1858, 87 ans) est un entrepreneur et théoricien socialiste britannique. Ses idées et ses réalisations ont inspiré un courant socialiste utopique baptisé owenisme, influent durant la première moitié du XIXe siècle. Il est considéré comme le père fondateur du mouvement coopératif et du socialisme britannique[15].

La manufacture de New Lanark fut fondée en 1784 par Dale et Richard Arkwright. Cette filature employait environ deux mille personnes dont cinq cent enfants, issus pour la plupart dès cinq ou six ans, des orphelinats d'Édimbourg et de Glasgow. Les enfants étaient plutôt bien traités par Dale, mais les conditions de vie des ouvriers en général étaient déplorables. C'était une population misérable, qui ne pouvait se permettre de refuser les longues heures de travail et les corvées démoralisantes ; vol et alcoolisme étaient courants, l'éducation et l'hygiène négligées, nombre de familles vivaient dans une seule pièce. Owen entreprit alors prudemment d'élever le niveau de vie de ses ouvriers. Il améliora les habitations et s'appliqua à inculquer des notions d'ordre, de propreté et de prévoyance. Il ouvrit un magasin où l'on pouvait acheter des produits de bonne qualité à des prix à peine supérieurs au prix coûtant. La vente d'alcool y était strictement réglementée. Cependant, il connut sa plus grande réussite dans l'éducation de la jeunesse, chose à laquelle il tenait particulièrement. Il fut le créateur de l'école primaire en Angleterre.

Principes

Owen obtint de grands succès dans tous ses projets. La population, bien que méfiante à son égard dans les débuts, lui accorde finalement sa confiance. Pourtant, malgré l'essor et les succès commerciaux des filatures, la mise en pratique de certains projets d'Owen impliquait d'énormes dépenses, ce qui n'était pas sans déplaire à ses associés. Lassé par ces gens qui ne cherchaient que le profit, Owen fonda une nouvelle société grâce à laquelle il allait donner libre cours à ses projets philanthropiques (1813). Jeremy Bentham et le célèbre quaker William Allen furent ses associés. La même

[15] Ici, Père Seraphim n'a écrit que des notes : le texte qui suit est tiré de l'article Wikipédia, lui même issu de l'*Encyclopaedia Britannica* de 1911. (NdT)

année, Owen publia ses premiers essais, où il put exposer les principes fondateurs de son système pédagogique. Très jeune, il avait perdu toute croyance religieuse et avait créé son propre credo, qu'il considérait comme une découverte originale. **Sa philosophie était fondée sur l'idée que l'homme ne forme pas son caractère lui-même, qu'il est façonné par sa destinée sur laquelle il n'a aucune prise, qu'il n'y a donc pas lieu de le féliciter pour ses efforts ni de le blâmer pour ses erreurs.** De ces principes il tirait la conclusion pratique suivante : la seule manière de façonner le caractère de l'homme consiste à le soumettre dès son plus jeune âge à des influences physiques, morales et sociales appropriées. Ces principes — **irresponsabilité de l'homme et réceptivité du jeune enfant** — forment la clé de voûte de tout le système éducatif et social d'Owen.

Les années suivantes, les travaux d'Owen à New Lanark connurent une portée nationale et même européenne. Ses projets d'éducation des travailleurs connurent leur apogée dans l'ouverture d'une maison de santé à New Lanark en 1816. En 1817, il lança le mot d'ordre : *huit heures de travail, huit heures de loisir, huit heures de sommeil*, qui devint ensuite le slogan de la Ière Internationale et du mouvement ouvrier français.

Owen fut en revanche très déçu par le Factory Act (1819), issu d'un projet de législation industrielle dont il fut l'un des artisans. Il obtint des entrevues avec les principaux membres du gouvernement dont le premier ministre, Lord Liverpool, ainsi qu'avec de nombreux dirigeants et hommes d'État européens. New Lanark devint un lieu de pèlerinage très fréquenté par les réformateurs socialistes, hommes d'État, personnages royaux et même par Nicolas Ier, futur tsar de Russie. De l'avis général des visiteurs, les résultats obtenus par Owen étaient extraordinaires. Les enfants étaient joyeux, aimables, gracieux et respiraient la santé et le bien-être. L'alcoolisme était inconnu et les naissances illégitimes extrêmement rares. Il existait entre Owen et ses ouvriers une entente réelle qui rendait le fonctionnement de la filature aisé et harmonieux. Les résultats de l'entreprise s'en ressentaient avantageusement.

Les travaux d'Owen étaient bien perçus comme ceux d'un philanthrope, avec cette différence due à sa modernité, son originalité et son désintéressement. Il se rapprocha du socialisme dès 1817 et ses idées furent rapportées par la commission de la loi sur la pauvreté de la Chambre des lords.

L'utopie coopérative d'Owen

La misère générale et le marasme économique dus aux guerres napoléoniennes monopolisaient l'attention de tout le pays. Après avoir décrit les causes guerrières qui avaient contribué à ce déplorable état de faits, Owen établit que la cause principale de la misère était à rechercher dans la rivalité entre le monde ouvrier et le système, et que **la seule parade pour les hommes consistait à s'unir pour contrôler l'outil de travail**. Ses propositions pour combattre la pauvreté étaient basées sur ces principes. Il préconisait l'installation de communautés d'environ mille-deux-cents personnes, toutes bénéficiaires d'un emploi, vivant dans un seul immeuble avec cuisines et salles à manger communes ; chaque couple disposant d'un appartement privé et élevant ses enfants jusqu'à l'âge de trois ans ; âge auquel ceux-ci auraient été pris en charge par la communauté. La famille se serait néanmoins retrouvée au complet lors des repas et à d'autres moments privilégiés. Les communautés, fondées par des individus, des communes, des comtés ou des États, auraient été, dans tous les cas, supervisées par des personnes hautement qualifiées. Owen fut sans doute inspiré par New Lanark pour définir la taille de ces communautés, et il devait bientôt considérer ce projet comme seul capable d'offrir une nouvelle organisation de société. Dans sa forme la plus aboutie, ce projet comportait une évolution. Owen considérait qu'un nombre de cinq-cents à trois-mille personnes était idéal pour une bonne organisation du travail de la communauté. Essentiellement agricole, celle-ci devrait posséder du matériel moderne, offrir nombre d'emplois différents et être, autant que possible, autonome. Ces cantons (comme il les nommait), de plus en plus nombreux, fédérés et unis se seraient développés par dizaines, centaines, milliers ; jusqu'à rassembler le monde entier dans une organisation et un intérêt communs.

Ses projets de lutte contre la misère étaient accueillis avec grand intérêt. Le *Times*, le *Morning Post* et de nombreuses personnalités les approuvaient. Le duc de Kent, père de la reine Victoria, comptait parmi l'un de ses plus fervents supporters. Owen avait déjà attiré l'attention en proclamant lors d'une conférence à Londres son hostilité envers toute forme de religion. L'opinion publique en fut choquée et les théories d'Owen devinrent dès lors suspectes, car se heurtant à un sentiment religieux très fort. Mais Owen ne s'en émut pas et s'employa dès lors à mettre ses idées en pratique. En 1825, une expérimentation grandeur nature fut entreprise sous la direction d'un de ses émules, Abraham Combe, à Orbiston (près de Glasgow) et une autre l'année suivante, conduite

par Owen lui-même à New Harmony dans l'Indiana (États-Unis). Dans les deux cas, ce fut un échec total au terme de deux ans. Il faut dire que la population était extrêmement hétérogène, accueillant aussi bien d'honnêtes gens que des vagabonds ou des aventuriers.

Josiah Warren, l'un des membres de cette *New Harmony Society* prétendit que la communauté était vouée à l'échec du fait d'une absence de dirigeants et aussi parce que la propriété privée n'y existait pas. Il en parlait en ces termes :

> « Nous avons refait un monde en miniature… Nous avons recréé les conditions qui ont amené la Révolution française en privilégiant l'entité et en désespérant les cœurs… Les lois naturelles de la diversité ont repris le dessus… l'intérêt unitaire était en opposition avec les individualités, les circonstances et l'instinct de conservation de chacun… » [16]

Les remarques de Warren sur les raisons de l'échec de la communauté contribuèrent au développement de l'anarchisme individualiste américain dont il fut le principal théoricien.

Après une longue période de frictions avec William Allen et ses autres associés, Owen abandonna en 1828 toute participation dans la New Lanark. De retour des États-Unis, il concentra ses activités sur Londres. Déçu par l'échec de sa communauté de New Harmony, il abandonna ses activités capitalistes et prit la tête d'une campagne de propagande mêlant socialisme et laïcité. L'une des innovations majeures de ce mouvement fut, en 1832, l'instauration d'une bourse du travail équitable basée sur des annonces d'emploi et d'où les intermédiaires habituels étaient supprimés.

Le mot *socialisme* commença à être souvent entendu dans les débats de l'*Association of all Classes of all Nations* fondée en 1835 par Owen. Pendant toutes ces années, ses idées sur la laïcité gagnèrent suffisamment de terrain chez les ouvriers pour que la *Westminster Review* annonce en 1839 qu'une grande partie d'entre eux partageait ces vues. D'autres expérimentations de type communiste furent tentées à cette époque (…) En 1846, des idées d'Owen pourtant largement relayées par les journaux, ses écrits et ses conférences, ne subsistait plus que le mouvement coopératif, et le temps passant, elles disparurent progressivement. Owen, pendant ses dernières années se tourna vers le spiritualisme avant de mourir dans sa ville natale le 17 novembre 1858.

---

16 *Periodical Letter II*, 1856

CHARLES FOURIER

Charles Fourier (1772-1837, 65 ans) est un philosophe français, créateur du concept de phalanstère. Il est considéré par Karl Marx et Friedrich Engels comme une figure du *socialisme critico-utopique*, dont un autre représentant fut Robert Owen.[17]

Fils d'un riche marchand de tissus, Fourier fait de bonnes études jusqu'à l'âge de seize ans chez les ecclésiastiques du collège de Besançon. En 1793, il perd sa fortune lors du siège de Lyon. Michelet a pu dire de lui : « *Qui a fait Fourier ? Ni Ange ni Babeuf : Lyon, seul précédent de Fourier.* » Cette affirmation se trouve exacte car c'est la ville où la misère ouvrière est la plus visible, et où l'on peut trouver une abondance de sociétés secrètes de réformateurs. Il a eu donc l'occasion d'observer cette réalité et de la détester. En 1808, il pose, dans son ouvrage *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, les bases d'une réflexion sur une société communautaire. En 1826 et 1827, il emploie le temps que lui laissent ses fonctions à écrire l'abrégé de sa *Doctrine*, paru deux ans plus tard sous le titre : *Le nouveau monde industriel* (1829).

Idées

La quête de Fourier est celle d'une harmonie universelle. Il présente sa théorie comme résultant d'une découverte scientifique dans le domaine passionnel, **parachevant la théorie de la gravitation d'Isaac Newton dans le domaine matériel**. Dans le cadre de cette théorie dite de l'*Attraction passionnée*, l'univers serait en relation avec les passions humaines, qu'il reflèterait. Ainsi déclare-t-il possible de s'informer sur les situations passionnelles humaines en observant notamment les animaux et les plantes terrestres, et en appliquant à ces observations un raisonnement analogique dont il donne quelques clés. Par ailleurs, ses réflexions donnent parfois lieu à des spéculations cosmologiques comme celle annonçant la transformation des eaux de l'océan en limonade…

Dans sa théorie, *la terre de la Société harmonique sera divisée en trois millions de* ***phalanstères****, chacun regroupant mille-cinq-cents personnes des trois sexes*, (les mineurs, pour Fourier, appartiennent à un troisième sexe, un sexe *neutre* ou *impubère*). Pour Charles Fourier, ces phalanstères formeront le socle d'un nouvel État : il s'agit d'un ensemble de bâtiments à

[17] Idem, le passage sur Fourier n'est qu'annoté ; nous nous référons à l'article Wikipédia. (NdT)

usage communautaire qui se forme par la libre association et par l'accord affectueux de ses membres. Sorte d'exploitation agricole avec des bâtisses pour le logement et l'amusement, chaque phalanstère peut accueillir quatre-cents familles au coeur d'un vaste domaine où l'on cultive les fruits et les fleurs avant tout. Fourier décrira à loisir les couloirs chauffés, les grands réfectoires et les chambres agréables.

> « Contemplons le panorama qui se développe sous nos yeux. Un splendide palais s'élève du sein des jardins, des parterres et des pelouses ombragées, comme une île marmoréenne baignant dans un océan de verdure. C'est le séjour royal d'une population régénérée. Devant le Palais s'étend un vaste carrousel. C'est la cour d'honneur, le champ de rassemblement des légions industrielles, le point de départ et d'arrivée des cohortes actives, la place des parades, des grands hymnes collectifs, des revues et des manœuvres. La route magistrale qui sillonne la campagne de ses quadruples rangées d'arbres somptueux, bordées de massifs d'arbustes et de fleurs, arrive, en longeant les deux ailes avancées du Phalanstère, sur la cour d'honneur, qu'elle sépare des bâtiments industriels et des constructions rurales, développées du côté des grandes cultures. Au premier rang de la ville industrielle, une ligne de fabriques, de grands ateliers, de magasins, de greniers de réserve, dresse ses murs en face du Phalanstère. » [18]

Dans un phalanstère, les journées d'activité sont longues, les nuits sont courtes. Les phalanstériens ne connaissent pas la fatigue due à la monotonie des tâches, au non-respect des rythmes naturels, aux dissensions résultant de l'absence de choix des compagnons de production et à la hiérarchie non fondée sur le talent. Bien au contraire, s'activer successivement dans de nombreux groupes passionnés est une joie de tous les jours, qui conduit la vieillesse à être belle et attirante.

Réalisations

Personne n'a prêté attention à ses deux premières œuvres ; seule sa troisième œuvre, *Le Nouveau monde industriel* (1829), lui valut quelques disciples.

Ensuite, dans *Pièges et charlatanisme des deux sectes — Saint-Simon et Owen qui promettent l'association et le progrès* (1831) Fourier attaque Owen et Saint-Simon. Sur la couverture du livre, on peut lire une citation de l'Évangile : « *Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.* »

[18] Victor Considérant, *Description du Phalanstère* (Réf.)

Le premier essai, qui eut lieu en 1833 à Condé-sur-Vesgre, trois ans avant la mort de Fourier, se solda par un échec total. C'est le député Baudet Dulary qui, convaincu par Fourier, offrit 500 hectares pour la création d'une communauté. Victor Considerant, l'un des plus fervents disciples de Fourier, organisa la construction de fermes, d'ateliers et de briqueteries et en automne, c'est mille-cent personnes qui vinrent participer à la communauté. À la fin de l'hiver, il n'en reste plus que deux-cents, les autres étant parties à cause de l'insalubrité des constructions et du froid. Au début de l'année 1834, les lieux sont abandonnés.

De 1825 à 1835, Charles Fourier conviait tous les jeudis d'éventuels mécènes à dîner avec lui, pour leur exposer son projet de phalanstère et les convaincre de le financer. Une anecdote inventée ou propagée par Béranger dit qu'attendant désespérément un riche industriel aussi fortuné qu'enthousiaste, Fourier dîna finalement seul tous ces jeudis pendant dix ans

SAINT-SIMON

Claude Henri de Rouvroi, Comte de Saint-Simon (1760-1825, 64 ans) est, en quelque sorte, autant l'enfant de l'Ancien Régime que celui des Lumières. [19]

Saint-Simon combat à la bataille de Yorktown (Guerre d'indépendance des États-Unis) pour la "liberté industrielle", et au début des années vingt, il conçoit des plans pour la construction de canaux reliant, au Nicaragua, le Pacifique et l'Atlantique ou encore, en Espagne, Madrid à la mer. De retour en France, il utilise ses richesses pour s'entourer des plus éminents scientifiques de France. Puis, spéculant sur les terres de l'Église, il maintient son niveau de richesse, manquant de peu la guillotine sous Robespierre. Progressivement, ses idées sur la méthode scientifique, l'industrialisation et l'application de la science à l'organisation sociale prennent une forme systématique, apparaissant à partir de 1802 dans un flot continu de brochures et de livres — Saint-Simon voyait en Condorcet l'une des influences les plus fortes sur sa propre pensée ; il voyait dans ses écrits la perfection de la méthode scientifique comme base du progrès humain. Après

[19] Le texte qui suit est de Georg G. Iggers (+2017), un historien américain spécialiste de l'Europe moderne (RNV) (NT) (NdT)

1810, il s'entoure de jeunes ingénieurs de l'École Polytechnique, parmi lesquels figurent Augustin Thierry et Auguste Comte, qui lui servent de secrétaires et collaborent à ses écrits. Apparemment déçu par son incapacité à convaincre les dirigeants et l'intelligentsia d'adhérer à ses idées de reconstruction sociale, Saint-Simon tente de se suicider en 1823. Son dernier écrit, *Le Nouveau Christianisme* (1825), paraît l'année de sa mort. Cet ouvrage est un plaidoyer pour une religion basée sur l'amour fraternel, soucieuse d'obtenir la bénédiction sur terre ; le souci fondamental de cette religion étant d'améliorer le plus rapidement possible le sort des pauvres, de mettre fin à ce qui est considéré comme la situation révolutionnaire de l'époque.

La théorie de Saint-Simon, exposée dans une série de conférences publiques bi-hebdomadaires, fait l'objet du livre : *Doctrine de Saint-Simon. Une exposition. Première année (1828-1829).*

La deuxième phase du mouvement présente une discrète emphase religieuse et politique dépassant clairement l'intérêt scientifique et industriel des débuts. Cette nouvelle emphase aboutit, à la fin décembre 1829, à l'établissement d'une église Saint-Simonienne organisée de façon hiérarchique. À Paris, la doctrine se propage au moyen d'enseignements et de sermons publics ; en Province et en Belgique, par des missions distribuant des dépliants. Il existe aussi deux publications, *Le Producteur* [20] et *Le Globe*, célèbre journal libéral des années vingt, qui devient Saint-Simonien en novembre 1830 après la conversion de son directeur, Pierre Leroux. Dans *Le Globe*, les Saint-Simoniens reçoivent leur plus grand degré d'attention.

L'église Saint-Simonienne préfigure la structure de base et la philosophie de la *Religion de l'Humanité* d'Auguste Comte que ce dernier décrit comme : « *l'ensemble des êtres passés, futurs et présents qui concourent librement à perfectionner l'ordre universel.* » Buchez, le futur socialiste catholique, est membre de la hiérarchie de Saint-Simon ; Heine et Franz Liszt assistent régulièrement aux réunions du dimanche ; Carlyle et Mill correspondent avec la société ; Sainte-Beuve et George Sand expriment leur intérêt et leur approbation ; tandis que Lamartine, Balzac et Lamennais regardent le Saint-Simonisme avec des émotions mitigées. Stendhal, Benjamin Constant et Fourier ont trouvé la nouvelle philosophie

[20] Le but affiché du *Producteur* est le suivant : « Il s'agit de développer et de répandre les principes d'une philosophie nouvelle. Cette philosophie, basée sur une nouvelle conception de la nature humaine, reconnaît que la destination de l'espèce, sur ce globe, est d'exploiter et de modifier à son plus grand avantage la nature extérieure ». (Réf.)

suffisamment importante pour l'attaquer. Même Goethe, tout en critiquant le collectivisme de Saint-Simon, reçoit régulièrement *Le Globe*. En 1831, le Saint-Simonisme, qui revendique plus de quarante-mille adhérents, est bien connu de toute personne instruite en Europe.

La désintégration de cette deuxième phase, au cours de laquelle le Saint-Simonisme se préoccupe surtout de réorganisation sociale, est précipitée par le conflit régnant au sein du mouvement sur la question de la femme. Ce qui, au départ, n'est qu'une simple question d'émancipation sociale, devient au fur et à mesure des efforts de Prosper Enfantin une question d'émancipation sexuelle. Enfantin préconise l'amour libre car il n'entrevoit la finalité de l'humanité qu'à travers l'émancipation et la sanctification de la chair. Ce féminisme accru a conduit au schisme, à la rupture du mouvement, avec le départ d'Armand Bazard et d'autres membres ainsi qu'à des poursuites pénales après janvier 1832. Le 20 avril 1832, paraît le dernier numéro du *Globe*. Ainsi s'achève la deuxième phase de l'histoire du mouvement.

En 1832, la troisième phase se caractérise par un féminisme accru et une pensée religieuse panthéiste ; l'importance donnée aux problèmes politiques et sociaux s'amenuise. Désormais, les Saint-Simoniens s'intéressent moins à la propagation de la foi qu'à la préparation de temps plus propices à l'éducation d'une hiérarchie. Ils se retirent dans une vie monastique. Mais les procès pour *attentat à la morale* et *association illégale* aboutissent à l'emprisonnement d'Enfantin et affaiblissent encore davantage le mouvement qui se dissout, en tant que groupe organisé, après le départ d'Enfantin pour l'Egypte — dans le but de trouver le Messie femme qui formera avec lui le *couple-prêtre* suprême, qui réunirait ainsi l'Occident et l'Orient.

Au décours du XVIIIe siècle, notamment du fait de leur culture polytechnicienne, les Saint-Simoniens joueront un rôle important dans des projets financiers et industriels tels que la création du Crédit Lyonnais ou de la Société Générale, le prolongement ou la création de réseaux ferroviaires en France et à l'étranger, et dans la construction du canal de Suez.

Philosophie [21]

Nouvel âge

C'est dire assez qu'il n'y a pas eu plus de doctrines philosophiques dignes de ce nom, que d'états généraux de l'humanité ; or le phénomène d'un ordre social régulier ne se présente que deux fois dans la série de la civilisation à laquelle nous appartenons, et dont les faits s'enchaînent, jusqu'à nous, sans interruption, dans l'antiquité et au moyen âge. Le nouvel état général que nous annonçons pour l'avenir formera le troisième anneau de cette chaîne ; il ne sera pas identiquement semblable aux précédents, mais il offrira avec eux des analogies frappantes, sous le rapport de *l'ordre* et de *l'unité*. Il succédera aux diverses périodes de la crise qui nous agite depuis trois siècles, il se présentera enfin comme une conséquence de la loi du développement de l'humanité. (pp. 78-9)

Cause du mal d'aujourd'hui

(…) nous sommes forcés de reconnaître qu'aucune grande pensée philosophique ne domine et ne coordonne les conceptions scientifiques actuelles. Nous ne pouvons découvrir, dans tout cet ensemble, qu'une riche collection de faits particuliers ; c'est un musée de belles médailles, dans l'attente de la main qui doit les classer. Le désordre des esprits a envahi les sciences elles-mêmes, et l'on peut dire qu'elles offrent l'affligeant spectacle d'une anarchie complète. Prononçons, en terminant, que c'est dans l'absence d'une unité de vie sociale qu'il faut rechercher la cause du mal, et dans la découverte de cette unité qu'on trouvera le remède. (p. 87)

Nous vivons dans les ruines du Moyen Age

Ce n'est pas le lieu de décrire la longue lutte qui a *préparé* l'affranchissement complet de l'homme par l'abolition du servage ; nous savons tous quelle a été l'issue de cette lutte engagée dès la fin du XVe siècle. Nous vivons au milieu des débris de la société du Moyen Âge, débris vivants, qui expriment encore quelques regrets autour de nous. (p. 97)

---

[21] Toutes les citations qui suivent sont issus du livre *Doctrine de Saint-Simon : Exposition, première année, 1828-1829* d'Armand Bazard et de Prosper Enfantin. Le texte reprend la mise en forme originale de l'ouvrage. Les inter-titres sont de Père Seraphim. (NdT)

Nous ne devons pas nous contenter de nier le Moyen Âge

On a semblé croire que la solution du problème consistait à mettre le signe *moins* devant tous les termes de la formule du Moyen Âge, et cette étrange solution n'a pu engendrer que l'ANARCHIE ;

Pour nous, qui n'adoptons ni le *Moyen Âge* ni le *constitutionnalisme*, nous franchissons la limite du présent ;

Le temps approche où les nations abandonneront les bannières d'un libéralisme irréfléchi et désordonné, pour entrer avec amour dans un état de paix et de bonheur, pour abdiquer la méfiance, et reconnaître qu'il peut exister sur la terre u*n pouvoir légitime*. (pp. 102-3)

Vision unitaire de l'avenir

La doctrine que nous annonçons doit s'emparer de l'homme *tout entier*, et donner aux trois grandes facultés humaines un but commun, une direction harmonique. Par elle les sciences marcheront avec ensemble, avec unité, vers leur plus rapide développement ; l'industrie, régularisée dans l'intérêt de tous, ne présentera plus l'affreux spectacle d'une arène ; et les beaux-arts, animés encore une fois par une vive sympathie, nous révéleront les sentiments d'enthousiasme d'une vie *commune*, dont la douce influence se fera sentir sur les joies les plus secrètes de la vie *privée*. (p. 104)

Les temps sont accomplis

Dépouillez donc toute crainte, Messieurs, et ne luttez pas contre le flot qui vous entraîne avec nous vers un heureux avenir ; mettez fin à l'incertitude qui flétrît vos coeurs et vous frappe d'impuissance ; embrassez avec amour l'autel de la réconciliation, car les temps sont accomplis, et l'heure va bientôt sonner, où, suivant la transfiguration Saint-Simonienne de la parole chrétienne, TOUS *seront appelés*, et TOUS *seront élus*. (p. 122)

L'ancien doit être détruit

(…) car le bonheur de l'humanité exigeait que l'oeuvre de destruction à laquelle elle a été si puissamment employée fût accomplie. (p. 134)

État neuf et définitif

(…) l'humanité s'achemine vers un état *définitif*, qui sera dispensé de ces longues et douloureuses alternatives, et où le progrès pourra s'opérer sans interruption, sans crises, d'une manière continue, régulière, et à tous les instants ; nous marchons vers un monde où la religion et la philosophie, le culte et les beaux-arts, le dogme et la science, ne seront plus divisés (…) la destruction de l'ancien ordre de choses a été aussi radicale qu'elle pouvait l'être, en l'absence de la révélation de l'ordre nouveau qui doit s'établir. (pp. 142-3)

But : l'association universelle = la fraternité

(…) cette succession continuelle de grandeur et de décadence apparentes, communément appelée les vicissitudes de l'humanité, n'est autre chose que la série régulière des efforts faits par elle pour atteindre un but définitif.

Ce but, c'est *l'association universelle*, c'est-à-dire l'association de tous les hommes, sur la surface entière du globe, et dans tous les ordres de leurs relations. (p. 144)

Le christianisme a échoué

(…) le christianisme, dont le principe et la force expansive sont depuis longtemps épuisés, n'a embrassé dans son amour, sanctifié par sa loi, qu'un des modes de l'existence de l'homme, et n'est parvenu à établir son règne, aujourd'hui défaillant, que sur une portion de l'humanité. (p. 147)

Le monde entier s'avance vers l'UNITÉ de *doctrine* et *d'activité* ; telle est notre profession de foi la plus générale ; telle est la tendance dont l'examen philosophique du passé nous permet de suivre les traces. Jusqu'au jour où cette grande conception, enfantée avec ses développements généraux par le génie de notre maître, a pu devenir l'objet direct des travaux de l'esprit humain, tous les progrès antérieurs des sociétés doivent être considérés comme *préparatoires*, tous les essais d'organisation comme des initiations partielles et successives au culte de *l'unité*, au règne de l'ordre sur le globe entier, possession territoriale de la grande famille humaine. (p. 160)

L'avenir, c'est la religion

Nous ne prétendons pas assurément faire preuve d'héroïsme, en venant vous entretenir des bases d'une religion nouvelle : toutes les opinions, nous le savons, peuvent, dans ce siècle indulgent ou plutôt indifférent, se produire sans danger, surtout lorsqu'elles

paraissent ne point sortir encore de l'étroite enceinte d'une école philosophique ; mais ce que nous savons aussi, c'est que nous nous adressons à des hommes qui se croient supérieurs parce qu'ils sont incrédules, et qui réservent le sourire du mépris pour toutes les idées religieuses, qu'ils relèguent dans les siècles de ténèbres, dans ce qu'ils appellent la barbarie du moyen âge et l'enfance du genre humain. Ce sourire, Messieurs, nous ne craignons pas de le braver : les sarcasmes voltairiens , le superbe dédain du matérialisme moderne, peuvent bien refouler dans les cœurs cette vague sentimentalité qu'on y voit poindre quelquefois aujourd'hui ; ils peuvent bien effrayer et confondre cette espèce de *religiosité* individuelle qui cherche vainement des formes pour se produire, mais ils sont sans puissance pour ébranler une conviction profonde.

Oui, Messieurs, nous venons ici nous exposer à ces sarcasmes, à ce dédain ; car, à la suite de SAINT-SIMON, et en son nom, nous venons proclamer que l'humanité a un avenir religieux ; que la religion de l'avenir sera plus grande, plus puissante que toutes celles du passé ; qu'elle sera, comme celles qui l'ont précédée, la *synthèse* de toutes les conceptions de l'humanité, et de plus, de toutes ses manières d'être ; que non seulement elle dominera l'ordre politique, mais que l'ordre politique sera, dans son ensemble, une institution religieuse ; car aucun fait ne doit plus se concevoir *en dehors de* DIEU, ou se développer *en dehors de sa loi* ; ajoutons enfin qu'elle embrassera le monde entier, parce que la loi de DIEU est universelle. (pp. 333-4)

Science et religion

Qu'on se place à un point de vue religieux, mais plus élevé, plus large qu'aucun de ceux auxquels l'humanité ait atteint encore, et, bien loin que la science conserve ce caractère d'athéisme qu'on considère comme lui étant essentiel, elle ne se présentera plus que comme l'expression de la faculté qui a été donnée à l'homme de connaître successivement et progressivement les lois par lesquelles DIEU gouverne le monde, en un mot, le PLAN PROVIDENTIEL. Quelles que soient les découvertes sur lesquelles l'athéisme menacé fonde aujourd'hui peut-être ses espérances, aucune ne saurait échapper à cette formule : *Telle est la manière dont* DIEU *se manifeste.*

Non, Messieurs, la science n'est pas destinée, ainsi qu'on semble le croire, à être l'éternelle ennemie de la religion, à rétrécir continuellement son domaine, pour arriver un jour enfin à l'en déposséder complètement ; elle est appelée au contraire à étendre, à fortifier sans cesse son empire, puisqu'en définitive chacun de ses progrès doit avoir

pour résultat de donner à l'homme une idée plus grande de DIEU et de ses desseins sur l'humanité. (p. 338)

(…) nous avons fait entrevoir un temps, qui ne pouvait être éloigné, où les sciences, dégagées de l'influence des dogmes de la critique, et envisagées d'une manière plus large, plus générale qu'elles ne le sont aujourd'hui, bien loin de continuer à être regardées comme destinées à combattre la religion, ne se présenteraient plus que comme le moyen donné à l'esprit humain de *connaître les lois par lesquelles* DIEU *gouverne le monde* ; de connaître, en d'autres termes, le PLAN DE LA PROVIDENCE. (p. 417)

Hommage au travail de destruction de la Révolution

Nous avons montré précédemment que les époques critiques se divisent en deux périodes distinctes : l'une, formant le début de ces époques, pendant laquelle la société, ralliée par une foi vive aux doctrines de destruction, agit de concert pour renverser l'ancienne institution religieuse et sociale ; l'autre, comprenant l'intervalle qui sépare la destruction de la réédification, pendant laquelle les hommes, dégoûtés du passé et incertains de l'avenir, ne sont plus unis par aucune foi, par aucune entreprise communes : ce que nous avons dit de l'absence de moralité aux époques critiques, ne doit s'entendre que de la seconde des deux périodes qu'elles comprennent, mais non point de la première, non point des hommes qui y figurent et qui, par une sorte d'inconséquence, prêchent la haine par amour, appellent à la destruction en croyant édifier, provoquent le désordre parce qu'ils désirent l'ordre, établissent l'esclavage sur l'autel qu'ils élèvent à la liberté. Ceux-là, Messieurs, sachons les admirer, plaignons-les seulement d'avoir été soumis à la mission terrible qu'ils ont remplie avec dévouement, avec amour pour l'humanité ; plaignons-les, car ils étaient nés pour aimer, et toute leur vie a été consacrée à la haine. Mais ne perdons pas de vue que la pitié qu'ils nous inspirent doit être une leçon pour nous ; qu'elle doit augmenter les désirs, confirmer les espérances qui nous attachent à un meilleur avenir, à un avenir dans lequel les hommes qui savent aimer trouveront sans cesse à exercer leur amour. (pp. 341-2)

L'homme doit avoir la foi

La foi ne manque jamais à l'humanité ; jamais il ne faudra mettre en question si elle est disposée à croire, pas plus qu'il ne faudra demander si elle pourra un jour renoncer à aimer : à cet égard, il ne s'agit que de savoir quels sont les hommes et les idées auxquels

elle accorde sa confiance, quelles sont les garanties qu'elle exige avant de s'y abandonner. (p. 345)

Un nouveau prophète

Nous ne craignons donc pas de le dire avec vous, tout ce qui n'est pas athéisme aujourd'hui est ignorance et superstition : mais si nous voulons guérir l'humanité de cette plaie, si nous voulons qu'elle délaisse des croyances et des pratiques que nous jugeons indignes d'elle, si nous voulons enfin qu'elle abandonne l'Église du Moyen Âge, ouvrons-lui celle de l'avenir. Tenons-nous prêts, comme le dit DE MAISTRE, pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs ; disons comme lui : il n'y a plus de religion sur la terre, le genre humain ne peut demeurer dans cet état ; mais, plus heureux que DE MAISTRE, nous n'attendons plus *l'homme de génie* qu'il prophétisait, et qui devait, selon lui, révéler prochainement au monde *l'affinité naturelle de la religion et de la science* ; SAINT-SIMON a paru. (pp. 347-8)

La religion du futur

En proclamant que la religion est destinée à reprendre son empire sur les sociétés, nous sommes loin de prétendre assurément qu'il faille rétablir aucune des institutions religieuses du passé, pas plus que nous ne prétendons rappeler les sociétés à l'ancien état de guerre ou d'esclavage. C'est un nouvel état moral, un nouvel état politique que nous annonçons ; c'est donc également un état religieux tout nouveau ; car, pour nous, *religion*, *politique*, *morale*, ne sont que des appellations diverses d'un même fait.

L'humanité, avons-nous dit, a un avenir religieux ; la religion de l'avenir ne doit pas être conçue comme étant seulement, pour chaque homme, le résultat d'une contemplation intérieure et purement individuelle, comme un sentiment, comme une idée, isolés dans l'ensemble *des idées et des sentiments de chacun* : *elle doit être l'expression de la pensée collective* de l'humanité, la *synthèse* de toutes ses *conceptions*, la *règle* de tous ses *actes*. Non seulement elle est appelée à prendre place dans l'ordre politique, mais encore, à proprement parler, l'institution politique de l'avenir, considérée dans son ensemble, ne doit être qu'une institution religieuse. (pp. 415-6)

*

* *

En définitive, si Owen aura été influencé par les sectaires et Fourier par les révolutionnaires, Saint-Simon l'aura été par la tradition millénariste de Joachim de Flore.

Pour Saint-Simon, le socialisme ne suffit pas. En plus d'être *religieuse,* la nouvelle vision du monde doit être une synthèse politique, scientifique et religieuse[22]. Aussi, dans la droite ligne de ce qui se pratique depuis le Moyen Âge, son *nouveau Christianisme* ne sera qu'une énième tentative d'améliorer le Christianisme.

Au cours du prochain chapitre, dans l'optique d'obtenir une vue globale du sens de la révolution, nous allons aborder l'esprit des "réactionnaires"[23]. Parce qu'en effet, au regard des arguments opposés à la révolution, réalisant combien certains d'entre eux étaient influencés par des idées plus profondes partagées par les révolutionnaires eux-mêmes, nous comprendrons plus intimement les objectifs poursuivis par la révolution.

---

[22] En disant cela, Saint-Simon nous aiguille sans le vouloir vers le grand défaut du marxisme : alors que l'humanité *doit* avoir une religion, l'idéologie marxiste en est totalement dépourvue. (NdA)

[23] « Dans le contexte de la Révolution (…) le terme désigne, au début du Directoire, en 1795, les royalistes qui considèrent les institutions monarchiques supérieures à celles produites par la Révolution et contestent du même coup le régime républicain. Il s'agit donc de contre-révolutionnaires, ce qui les installe d'emblée à droite dans la description du champ politique tel qu'il se définira, après 1815, au regard de la disposition des députés dans la Chambre de la Restauration. A droite, et même à l'extrême–droite car face à une gauche qui incarne l'idée de progrès (donc de mouvement) la droite du gouvernement est conservatrice alors que le réactionnaire souhaite clairement revenir en arrière. Dans les années 1820, le réactionnaire « ultraroyaliste » aspire, non à la monarchie constitutionnelle, mais au retour à l'absolutisme de droit divin de l'Ancien Régime. » André Robert (NdT) (Réf.)

7. LE SENS DE LA RÉVOLUTION

En 1815, à la chute de Napoléon, la Sainte-Alliance marque le début d'un nouvel ordre européen au cours duquel les monarchies sont restaurées. Les réactions ne se font pas attendre mais ces mouvements révolutionnaires sont découragés voire même, écrasés. Et bien que le Tsar Alexandre ait pu subir des influences maçonniques dans ses jeunes années, la Russie s'attache à contenir ces réactions révolutionnaires en jouant un rôle de premier plan. À l'issue du Congrès de Vienne, Alexandre commence à comprendre que la révolution est une affaire sérieuse et, inspiré par l'Archimandrite Photius, il appréhende le christianisme différemment : il dissout les loges maçonniques et récupère la direction des sociétés bibliques gérées jusque-là par les Protestants[1]. À partir de cet instant, les Tsars prennent conscience de leur responsabilité dans la lutte contre la révolution, comme en témoigne l'offre d'Alexandre d'envoyer des milliers de cosaques écraser la rébellion espagnole de 1820. En définitive, ce seront les Français qui s'attelleront à l'ouvrage (bataille du Trocadéro, 1823) ; les Russes ayant déjà fort à faire avec leur vaste territoire.

Paradoxalement, si l'histoire nous montre que la Russie intervient rarement à l'extérieur dans la lutte contre la révolution, elle interviendra exceptionnellement *en faveur* de la révolution, dans les années 1820, lorsque la Grèce se battra face aux Turcs pour son indépendance. Et quand Metternich avertit Nicolas Ier que les Grecs aussi sont Francs-Maçons et révolutionnaires, le tsar, plutôt conservateur, lui aurait répondu : "*Mais, de toute façon, ils sont orthodoxes, et nous venons en aide aux royaumes Orthodoxes.* » [2] Ainsi, grâce à la Russie, la Grèce est aujourd'hui un État indépendant et non une autre province Turque.

---

[1] (Réf.)

[2] L'auteur paraphrase ici une lettre du Tsar envoyée à l'empereur Franz-Joseph en janvier 1854 : « Vous autorisez-vous, vous, un empereur apostolique, à faire vôtres les intérêts des Turcs ? Votre conscience vous le permettra-t-elle ? Dans ces conditions, la Russie s'engagera seule dans ce but sacré sous la protection de la Sainte-Croix. » (cité dans *Otechestvennaya*, Nicolas Talberg, p. 188)

METTERNICH

En Europe de l'Ouest, Metternich est sans conteste l'homme politique le plus influent de cette époque. Ministre autrichien des Affaires étrangères, il sera le porte-parole du mouvement conservateur, bien qu'il ne soit pas aussi *réactionnaire* qu'il le prétend. Également né dans les années '70, en 1773, Metternich meurt en 1859 à l'âge de 86 ans. Voici comment il peut être décrit dans des livres traitant de l'époque post-révolutionnaire :

> « Issu d'une famille noble catholique vivant en Rhénanie, les excès jacobins dont il fut le témoin dans sa jeunesse à Strasbourg confirme d'une part son mépris pour les démocraties populaires et d'autre part, sa foi en une société européenne fondée sur la civilisation latine, consacrée par la foi chrétienne et embellie par le temps. Il grandit dans un profond respect pour la tradition (…) Dans ses derniers jours, l'Ancien Régime trouvera en Metternich son représentant le plus habile sinon le plus noble. Il fut la fine fleur d'une époque qui n'est plus qu'un souvenir : aristocrate impeccable et courtois, chic, urbain et imperturbable, mécène des arts, diplomate de premier rang, amoureux de la beauté, de l'ordre et de la tradition, un peu cynique peut-être, mais toujours poli et charmant. (…) Entré dans le service diplomatique autrichien, il se fait une réputation en aggravant la situation de Napoléon dans les jours critiques de 1813 suivant la retraite de Moscou. Après la chute de l'Empereur, il règne en tant que premier ministre de l'Europe jusqu'à ce que la Révolution de 1848 le renverse. »
>
> « Metternich était bien conscient de vivre une époque de transition. L'ordre ancien, qui paraissait si solide et si sûr, se dissolvait partout et personne ne pouvait deviner ce qui allait prendre sa place. Avant qu'un nouvel équilibre ne soit atteint, une période d'anarchie et de chaos devait s'écouler. Metternich consacrera sa vie à éviter l'effondrement et à maintenir la stabilité le plus longtemps possible, à n'importe quel prix. Pleinement conscient du caractère impermanent de ses réalisations, il ne pouvait que remarquer avec amertume qu'il passait ses journées à soutenir des institutions dévorées par les vers et qu'il aurait dû naître en 1700 ou 1900, tant il ne se sera jamais intégré dans l'Europe révolutionnaire du XIX[e] siècle. Pour lui, l'avenir se trouve dans la démocratie et le nationalisme ainsi que dans tout ce qu'il tenait pour sacré ; la monarchie, l'Église, l'aristocratie et la tradition étaient condamnées. Mais c'était son devoir de tenir bon, et s'il fallait battre en retraite, de tenir jusqu'à la toute dernière ligne de défense avant d'abandonner. » [3]

[3] Saunders in *The Age of Revolution : A Survey of European History Since 1815*, pp. 19-20 (NT)

Metternich aura été cet homme d'État conservateur vent debout contre ceux qu'il appelait les *hommes présomptueux*, ces innombrables révolutionnaires qui croyaient guérir la société au moyen de leurs théories égoïstes. Lors de la nouvelle vague révolutionnaire de 1848 (il a alors 75 ans), abandonné par l'empereur Ferdinand Ier, il démissionne et fuit en cachette.

EDMOND BURKE

En écrivant ses *Réflexions sur la Révolution de France*, Edmond Burke (1729-1797, 68 ans) fut, dès 1790, l'un des premiers à protester contre la révolution. Son ouvrage inspirera nombre de néoconservateurs, de *réactionnaires*. Citons ici quelques passages de son livre pour nous faire une idée de ses opinions :

> « C'est ce défaut de lutte avec les difficultés qui a obligé l'Assemblée arbitraire de France à commencer ses plans de réforme par l'abolition et par la destruction : mais est-ce en détruisant et en renversant que le savoir se fait connaître ? Votre populace ferait cela au moins aussi bien que vos Assemblées : l'intelligence la plus bornée, la main la plus grossière, sont plus qu'il ne faut pour cette tâche. La rage et la frénésie détruiront plus en une demi-heure, que la prudence, la circonspection et la prévoyance, ne pourront édifier en un siècle. Les erreurs et les défauts des anciens établissements sont visibles et palpables ; il faut peu de talent pour les signaler ; et, dès qu'on a en main le pouvoir absolu, il ne faut qu'un mot pour abolir tout à la fois le vice et l'établissement (…) En un mot, conserver et réformer sont deux choses tout-à-fait différentes. »
>
> « L'esprit d'innovation est en général le résultat combiné de vues intéressées et de vues bornées. Ceux qui ne tiennent aucun compte de leurs ancêtres, en tiendront bien peu de leur postérité. »
>
> « Par cette politique constitutionnelle qui agit d'après les règles de la nature, nous recevons, nous possédons, nous transmettons notre gouvernement et nos privilèges, de la même manière dont nous recevons, possédons et transmettons nos propriétés et la vie. Les institutions de la politique, les biens de la fortune, les dons de la Providence nous sont transmis, et sont transmis par nous de la même manière et dans le même ordre. Notre système politique est dans une symétrie et dans un accord parfait avec l'ordre du monde, et avec cette manière d'exister qui convient à un corps permanent, composé de parties passagères ; d'un corps où, par la disposition d'une sagesse merveilleuse qui établit cette grande et mystérieuse

> incorporation de la race humaine, le tout, à la fois, n'est jamais vieux, entre deux âges, ou jeune, mais dans la situation d'une constance immuable, et se perpétue dans la même situation au milieu du dépérissement continuel, des chutes, des renouvellements et du mouvement progressif. Ainsi, en imitant la marche de la nature dans la conduite de l'État, nous ne sommes jamais totalement neuf dans ce que nous acquérons ; jamais totalement hors d'usage dans ce que nous conservons. »
>
> « Mais un bon patriote et un vrai politique considèrera toujours quel est le meilleur parti que l'on peut tirer des matériaux existant dans sa patrie. Penchant à conserver, talent d'améliorer, voilà les deux qualités réunies qui me feraient juger de la bonté d'un homme d'État. Toute autre chose est vulgaire dans l'invention, et périlleuse dans l'exécution. » [4]

Il s'agit-là, bien entendu, de propos raisonnables, prononcés à l'encontre de ceux qui parlent pour parler, tous aussi incapables de démontrer quoi que ce soit (et quand ils arrivent enfin à démontrer quelque chose, cela bouleverse l'ordre des choses !) Mais il ne faut pas oublier que ces propos sont tenus par un Anglais soucieux de préserver les choses en l'état : l'Angleterre est une monarchie présentant une pointe de démocratie (seuls les aristocrates ont le droit de vote). Aussi le Parlement ne représente-t-il absolument pas le peuple bien qu'il évolue dans cette direction. De plus, à l'évidence, Burke fréquente l'Église Anglicane qui, étant aussi éloignée du Catholicisme que le Catholicisme est éloigné de l'Orthodoxie est, par définition, une religion malléable, évolutive. À cet effet, bien qu'il soit conservateur, Burke ne se base sur aucun principe fiable sur lequel il puisse compter. Tout n'est qu'une question de temps ; son conservatisme évoluera vers quelque chose de plus démocratique, et déjà utopique. Ce type de conservatisme ne mène en réalité pas très loin.

Donoso Cortès

Le plus philosophique des penseurs ayant écrit contre la révolution se trouve être un Espagnol qui aura bien connu l'Europe au travers de sa carrière diplomatique. Donoso Cortès (1809-1853, 43 ans) n'est pas spécialement connu en occident cependant, son *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme* a été traduit en anglais et en français. Il

[4] Edmond Burke in *Réflexions sur la révolution en France*, pp. 306-307, 53, 54-55 & 287 ; cité dans Randall, *The making of the modern Mind,* p. 437

sera l'un des premiers à entrevoir que la révolution n'a rien d'aléatoire. Pour Cortès, parce qu'elle est théologique, la révolution sert un objectif précis. Il convient donc, pour la combattre, de lui opposer une autre théologie[5].

Cortès est farouchement opposé aux idées de Proudhon, bien que ce dernier, comme nous le verrons plus tard, est l'un des révolutionnaires le plus réfléchi. Et c'est sur cette opposition que débute son *Essai*, dès le premier chapitre de son ouvrage intitulé :

« *Comment dans toute grande question politique se trouve toujours une grande question théologique* ».

> « Dans ses *Confessions d'un révolutionnaire*, Proudhon écrivait ces mots remarquables : *"C'est merveilleux de voir comment nous trébuchons sur la théologie dans toutes nos questions politiques !"* Il n'y a rien d'étonnant à cela, n'était la surprise de Proudhon. La théologie, en tant que science de Dieu, est l'océan qui contient et embrasse toutes les sciences, et Dieu est l'océan qui contient et embrasse toutes choses. » [6]

Après avoir démontré que le socialisme est anti-chrétien, Cortès ne se montre pas plus enthousiaste à l'égard du libéralisme qu'il considère comme un entre-deux plutôt tiède entre socialisme et monarchie. Il sera même plus tendre envers les révolutionnaires. Si Metternich les appellent les *présomptueux*, Cortès lui, les appelle les *adorateurs d'eux-mêmes*. Mais ils sont à ses yeux plus intéressants que les libéraux car ils présentent des dogmes, des fondements sur lesquels baser son opposition. Enfin, il prophétise que lorsque la religion n'aura plus aucune influence sur la politique, à l'avènement de la révolution athée, surviendra un despotisme aussi gigantesque que destructeur. Aussi, lors d'une allocution devant le Parlement espagnol, en 1852, définira-t-il la fin de la révolution comme l'Antéchrist, déjà visible à l'horizon du siècle prochain. À cet égard, son propos est extrêmement sensé. Voici maintenant quelques citations de son ouvrage :

> « Le libéralisme lutte pour demeurer en repos sur le promontoire qu'il s'est élevé, entre deux mers qui montent et dont les flots submergeront son sommet, entre le catholicisme et le socialisme. (…) ne pouvant reconnaître la souveraineté

---

[5] Dans les notes de l'auteur : « Celui-là possède la vérité politique (…), la vérité sociale (…) celui-là connaît Dieu qui entend ce que Dieu affirme de lui-même, et qui croit ce qu'il entend. La science qui a pour objet ces affirmations est la théologie. D'où il suit que toute affirmation relative à la société ou au gouvernement suppose une affirmation relative à Dieu, ou, ce qui est la même chose, que toute vérité politique et sociale, se convertit nécessairement en vérité théologique. La théologie considérée dans l'acceptation la plus générale est donc l'objet perpétuel de toutes les sciences, comme Dieu est l'objet perpétuel des spéculations humaines. Toute parole qui sort des lèvres de l'homme est une affirmation de la divinité, même celle qui la maudit ou qui la nie. » Cortès in *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme,* p. 08

[6] Ibid., p. 05

constituante du peuple sans être démocratique, socialiste et athée, ni la souveraineté actuelle de Dieu, sans être monarchique et catholique. »

« Cette école ne domine que lorsque la société se meurt : la période de sa domination est cette période transitoire et fugitive où le monde ne sait s'il doit aller avec Barrabas ou avec Jésus, et demeure en suspens entre une affirmation dogmatique et une négation suprême. La société se laisse alors volontiers gouverner par une école qui ne dit jamais *J'affirme* ni *Je nie*, et qui dit toujours, *Je distingue*. »

« Quelle que soit la durée de cette période, elle est toujours courte. L'homme est né pour agir, et la discussion perpétuelle, ennemie comme elle est des oeuvres, contrarie la nature humaine. Un jour arrive où le peuple, poussé par tous ses instincts, se répand sur les places publiques et dans les rues, demandant résolument Barrabas ou demandant Jésus, et roulant dans la poussière la chaire des sophistes. »

« Les écoles socialistes » — auxquelles nous pensons toujours comme Marx, Proudhon, Saint-Simon, Owen, Fourier, et tous ces penseurs — « (…) l'emportent sur l'école libérale, spécialement parce qu'elles vont droit à tous les grands problèmes et à toutes les grandes questions, et parce qu'elles proposent toujours une résolution péremptoire et décisive. Le socialisme n'est fort que parce qu'il est une théologie, et il n'est destructeur que parce qu'il est une théologie satanique. Les écoles socialistes, prévaudront sur la liberté à cause de ce que celle-ci a d'anti-théologique et de sceptique ; elles tomberont à cause de ce qu'elles ont de satanique devant l'école catholique, qui est à la fois théologique et divine. Leurs instincts doivent s'accorder avec nos affirmations, si l'on considère qu'elles gardent leurs haines pour le catholicisme, tandis qu'elles n'accordent au libéralisme que leurs dédains. »

Son regard sur l'histoire semble lui donner raison : d'un côté, le communisme s'empare du monde et de l'autre, la démocratie devient de plus en plus radicale et de plus en plus utopique pour concurrencer le socialisme. Il reprend :

« Entre les socialistes et les catholiques il n'y a que cette différence. Les catholiques affirment le mal de l'homme, et la rédemption de Dieu ; les socialistes affirment le mal de la société, et la rédemption par l'homme. Le catholicisme avec ses deux affirmations ne fait qu'affirmer deux choses simples et naturelles, que l'homme est homme et fait des oeuvres humaines ; que Dieu est Dieu, et opère des oeuvres divines. Le socialisme avec ses deux affirmations ne fait qu'affirmer que l'homme entreprend et mène à bout les oeuvre d'un Dieu, et que la société exécute les propres oeuvres d'un homme. Que gagne la raison humaine à abandonner le

> catholicisme pour le socialisme, si ce n'est abandonner ce qui est à la fois évident et mystérieux pour ce qui est mystérieux à la fois et absurde ? » [7]

Ce qui, du reste, est parfaitement juste.

DE MAISTRE

Joseph de Maistre est probablement le plus connu des conservateurs radicaux, des vrais réactionnaires. Sujet du royaume de Sardaigne (alors francophone), contemporain de Napoléon, il sera entre autres ambassadeur de son pays à Saint-Pétersbourg[8]. De Maistre est un apologiste du droit divin des rois, dans la tradition du XVIII[e] siècle. Pour illustrer ce trait, nous pouvons lire de lui la chose suivante :

> « Si Jean-Jacques Rousseau s'accordait également à dire que la religion était nécessaire au corps politique, il rejetait en revanche le christianisme comme étant ennemi de la république. Chez Joseph de Maistre, à l'inverse, la religion chrétienne est la plus adaptée, car elle soutient parfaitement la monarchie et se base sur la tradition, sans laquelle il est impossible que soit fondée une religion. Or, la monarchie est elle-même le régime politique le plus adapté : comme il l'affirme dans ses *Considérations sur la France*, la monarchie est un équilibre qui s'est constitué au fil de l'histoire. C'est un régime tempéré mais fort, et qui ne tend pas, selon lui, vers la violence, à l'inverse de la république qu'il voit comme un régime déséquilibré et instable. De plus, la monarchie est le régime qui respecte le plus ce qu'il considère comme un fait naturel : à savoir l'inégalité entre les hommes, que la monarchie intègre dans son organisation, et qui est relativisée grâce à l'égalité de tous dans leur assujettissement au roi. Pour Joseph de Maistre, la république y substitue une égalité utopique, qui ne prend pas en compte la véritable nature de l'Homme. Car ce dernier doit vivre en société, et toute société doit être structurée autour d'une hiérarchie, ce qui justifie donc l'existence d'ordres dans la société. » [9]

---

[7] Ibid., pp. 125-127 & 147

[8] Joseph **de Maistre** (1753-**1821**, 67 ans), est un homme politique, philosophe, magistrat, historien et écrivain savoyard, sujet du royaume de Sardaigne. Membre du souverain Sénat de Savoie, il émigre en 1792 quand les forces armées françaises occupent la Savoie. Il passe ensuite quelques années en Russie, avant de retourner à Turin. Il est l'un des pères de la philosophie contre-révolutionnaire, membre éminent de la franc-maçonnerie, et incliné vers l'ésotérisme. (W)

[9] Voir (Réf.) : La théocratie.

Le but de sa philosophie, et de la philosophie conservatrice en général, est d'éradiquer complètement cet esprit du XVIII[e] siècle. Aussi ce projet a-t'il ceci d'audacieux qu'il ne souffre aucun compromis, ni avec Voltaire, ni avec Rousseau, ni avec la Révolution. En fait, pour de Maistre, la Révolution n'a que deux solutions : le Pape et le bourreau. Et s'il est réputé pour ses écrits sur le Pape, nous trouvons aussi dans un de ces livres, des lignes entières faisant l'éloge du bourreau[10]. Pourtant, bien que ses propos partent d'un catholicisme des plus prégnants, De Maistre se considère volontiers comme un rationaliste — penseur froid, cependant très astucieux, il avise les autres rationalistes qui basent leurs propos en dehors de la foi et qui s'échouent, comme il fallait s'y attendre, dans l'absurdité. C'est donc tout naturellement qu'il place Dieu au sein de la société civile dans un de ses ouvrages, sorti vers la fin de l'époque napoléonienne :

> « Une des grandes erreurs d'un siècle qui les professa toutes, fut de croire qu'une constitution politique pouvait être écrite et créée à priori, tandis que la raison et l'expérience se réunissent pour établir qu'une constitution est une œuvre divine, et que ce qu'il y a précisément de plus fondamental et de plus essentiellement constitutionnel dans les lois d'une nation ne saurait être écrit. » [11]

Cette citation est d'une grande profondeur parce qu'à l'évidence, les pays d'Europe étaient manifestement dotés de gouvernements ordonnés et ancrés dans leurs traditions propres. Ce qui veut aussi dire qu'un monarque n'avait d'absolu que le nom tant il était toujours entouré, conseillé, en premier lieu par l'Église puis par ses nobles, et enfin, quoi qu'on en dise, par son peuple. À cet égard, aucun monarque *absolu* n'a jamais égalé le moindre despote révolutionnaire, ce dernier étant dépourvu de tout ordre et de toute tradition. Une constitution ne devrait pas être qu'un bout de papier mais quelque chose qui découle de l'expérience d'une nation entière, expérience basée en grande partie sur la religion. De Maistre dit :

> « Tout nous ramène donc à la règle générale : l'homme ne peut faire une constitution, et nulle constitution légitime ne saurait être écrite. Jamais on a écrit, jamais on écrira à priori le recueil des lois fondamentales qui doivent constituer une société civile ou religieuse. Seulement, lorsque la société se trouve déjà constituée, sans qu'on puisse dire comment, il est possible de faire déclarer ou expliquer par écrit certains articles particuliers ; mais presque toujours ces déclarations sont l'effet

[10] Dans un souci de clarté, l'extrait en question est repris dans les Annexes (NdT)

[11] De Maistre in *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (1814), p. 01

> ou la cause de très grands maux, et toujours elles coûtent aux peuples plus qu'elles ne valent. » [12]

Nous verrons combien cette pensée est sage au regard de ce que font les hommes. En s'imaginant pouvoir écrire tout un système à partir de rien, les hommes finissent toujours par créer un despotisme ; c'est bien à force de révisions et d'abrogations que la Constitution donna naissance au despotisme de Napoléon.

Enfin, si De Maistre a pu en premier lieu éprouver quelques sympathies pour les idées de la Révolution, il en déplorera vite les excès et les désordres. D'un côté farouchement anti-révolutionnaire et de l'autre, extrêmement rationnel, De Maistre frappe par l'originalité de ses conclusions. Loin de puiser dans les courants philosophiques éprouvés d'une Europe en pleine mutation, De Maistre innove en affirmant qu'il faut opposer à la révolution, mouvement volontiers conséquent, quelque chose de plus fort encore. C'est ainsi qu'il devient l'apologiste du Pape :

> « Il m'est prouvé, et je voudrais le prouver de tout mon coeur aux autres, que sans le Souverain Pontife, il n'y a point de véritable christianisme »
>
> « (…) sans le Souverain pontife, tout l'édifice du christianisme est miné, et n'attend plus, pour crouler entièrement, que le développement de certaines circonstances. »
>
> « Le Pape et l'Église, c'est tout un ! Saint François de Sales l'a dit, et Bellarmin l'avait déjà dit avec une sagacité qui sera toujours plus admirée à mesure que les hommes deviendront plus sages : *"Savez-vous de quoi il s'agit lorsqu'on parle du Souverain pontife ? Il s'agit du christianisme"*. »
>
> « Est-ce que le Pape serait par hasard au-dessous d'un autre souverain ? Comme prince temporal, il est l'égal de tous les autres en dignité ; mais si l'on ajoute à ce titre celui de *Chef suprême du christianisme* (les mots sont de Burke), il n'a plus d'égal, et l'intérêt de l'Europe, je ne dis rien de trop, exige que tout le monde en soit bien persuadé. » [13]

D'aucuns penseront que ses idées auront une certaine influence dans la promulgation du dogme de l'infaillibilité papale en 1870. Ce dogme, créé à partir de rien, sorte d'évidence intemporelle pour les Catholiques, placera le Pape en tant que standard extérieur et visible face aux idées de la révolution. Mais déjà, son livre *Du Pape* est un véritable plaidoyer ultramontain auquel les Catholiques de l'époque ne sont pas encore habitués : alors que la religion, la tradition catholique se meure, il est urgent d'opposer à la

---

[12] Ibid., p. 39

[13] De Maistre in *Du Pape* (1819), pp. 04, 11, 48-9 & 232

révolution des idées claires, tangibles et rationnelles. Quoi de plus logique alors que de donner au Pape ce rôle de monarque absolu de la foi ? La voix du Pape doit désormais intervenir dans la défense des valeurs traditionnelles.

Il est probable que *Du Pape* a été écrit en réponse aux *Considérations sur la doctrine et l'esprit de l'église orthodoxe* (1816) d'Alexandre Stourdza[14], dans lesquelles l'auteur déclare notamment que l'église romaine est schismatique et que la seule vraie Église du Christ est l'Église Orthodoxe. De Maistre en fut bouleversé car pour lui, le catholicisme est la seule chose qui soit contre la révolution. Et ces Russes, ces barbares, oseraient dire qu'ils ont l'Église Une ? Sa méfiance envers les Russes lui fera décrire la Russie comme un pays paresseux qui, s'il se réveille de temps à autre, ne le fait que dans le but de blasphémer contre le Pape. Paradoxalement, De Maistre moque les Russes d'avoir raté le *développement* des pays européens, alors que c'est justement tout ce développement qui a mené à la Révolution[15]. Enfin, il estime que l'idée d'universalisme, représentée en Europe par le Pape, fait cruellement défaut à la Russie. Nous verrons dans quelques lignes ce qu'en pense Dostoïevski…

Le Tsar Nicolas Ier

Mais arrêtons-nous d'abord un instant sur la question du traditionalisme en Russie en nous basant sur la personnalité du Tsar Nicolas Ier (1796-1855, 58 ans). Nous l'évoquions lors du dernier chapitre, Nicolas est un monarque exemplaire dans la pure tradition de l'absolutisme russe. Il n'y a ni constitution ni parlement ; le roi règne en maître, le Tsar règne en maître. Mais cela ne veut pas dire que Nicolas ne s'intéresse pas au sort du peuple, bien au contraire. Alors que la révolution industrielle effleure la Russie, le Tsar étudie soigneusement la Révolution du temps de Louis XVI ainsi que, par exemple, la révolution d'Owen. Et il ne tarde pas à définir ce qu'il va mettre en pratique.

Pour illustrer notre propos, l'ouvrage de Nicholas Talberg, *Otechestvennaya* (1960), nous sera d'une aide précieuse parce que cet auteur, professeur au séminaire de Jordanville, est

[14] Alexandre Stourdza (1791-**1854**, 62 ans) est un diplomate et auteur russe d'origine moldave.

[15] De Maistre place l'origine du développement à la Renaissance, donc bien après un Moyen Âge auquel il ne reproche rien. (NdA)

profondément enraciné dans la Tradition orthodoxe. Quand tous les penseurs occidentaux, pétris de tradition catholique voire anglicane, proposent une analyse claire et rationnelle, Talberg nous livre des conclusions qui ne sont pas seulement celles de quelqu'un qui a bien réfléchi, mais surtout celles de quelqu'un qui *ressent* également ce qu'est la tradition de la religion et la tradition politique. À l'instar de beaucoup d'autres Russes encore en vie aujourd'hui, la vie de Talberg est farouchement guidée par un idéal conservateur.[16]

> « Nicolas Ier opposa dès les premières heures de son règne une vaillante bravoure à l'encontre de ces terribles malheurs qui menaçaient la Russie par la légèreté criminelle des soi-disant Décembristes. Cet enthousiasme combatif pris fin trente ans plus tard, à sa mort, lors de la guerre de Crimée. »

Nicolas Ier est avant tout un homme de principes et de devoir.

> « L'empereur Nicolas était entièrement investi par la conscience du devoir. Du temps de la guerre pour la patrie (*pendant l'invasion de Napoléon*), alors qu'il n'avait que seize ans, il était terriblement pressé de rejoindre l'armée. *"J'ai honte"*, dit-il, *"de me voir inutile, créature inutile sur la terre, pas même capable de mourir avec courage"*. »

> « Six ans avant de monter sur le trône, il fut mis en détresse jusqu'aux larmes quand l'empereur Alexandre, son frère aîné, lui annonça son intention de quitter le trône et qu'il allait le lui remettre. Il y avait bien un frère plus âgé que Nicolas, Constantin, mais ce dernier ne voulait pas régner. Plus tard, Nicolas écrira dans ses carnets : *"Cette conversation se termina, mais ma femme et moi étions laissés dans la situation que l'on peut comparer... au sentiment qui doit frapper un homme qui parcourt paisiblement une agréable route qui est partout semée de fleurs et de laquelle on a partout les plus belles vues, quand tout à coup un abîme se lève devant ses pieds, vers lequel un pouvoir incontrôlable le pousse sans lui laisser la moindre chance de s'écarter ou de revenir en arrière"*. »

Ainsi, Nicolas appréhende-t'il, dès le début, ce que signifie pour lui devenir Tsar : il l'envisage comme un terrible fardeau. Quand d'un côté, les révolutionnaires se battent pour prendre le pouvoir, lui prend la mesure d'une telle responsabilité et refuse d'accéder au trône qui lui revient pourtant de droit. La rébellion des Décembristes, groupuscule philosophique infecté par les idées révolutionnaires, le pousse à prendre une décision en décembre 1825 : « *Je serai empereur ou mort. Je me sacrifie pour mon frère, heureux d'accomplir sa volonté en qualité de sujet.* » [17]

---

[16] Les citations qui suivent sont tirées du livre de Talberg, *Otechestvennaya* (1960), pp. 151-181 (RNV) (nt)

[17] (Réf.)

> « Voici comment il s'adressa aux officiers supérieurs de la garde qu'il rassembla le matin du 14 décembre, lorsque la rébellion était déjà connue : *"Je suis en paix puisque ma conscience est claire. Vous savez, messieurs, que je n'ai pas cherché la couronne ; je ne me trouve ni l'expérience ni les talents nécessaires pour porter un si lourd fardeau. Mais, dès lors que le Seigneur me confie cette tâche, selon la volonté de mes frères et selon les lois fondamentales de notre pays, j'oserai donc la défendre, et personne au monde ne pourra me l'arracher. Je connais mes obligations et je serai en mesure de les honorer. En cas de malheur, l'empereur russe doit savoir mourir l'épée à la main"*. »

L'insurrection décembriste n'est en rien comparable à la Révolution française ; cette tentative de coup d'État fut l'affaire de quelques officiers réclamant au Tsar la rédaction d'une constitution et l'abolition du servage. Elle fut aussi bien dispersée qu'elle fut mal préparée. Cinq de ses chefs furent pendus et une centaine d'autres fut exilée en Sibérie. Lorsqu'il lui fut demandé d'avoir pitié des incriminés, Nicolas répondit :

> « La loi les punit, et je ne ferai pas usage du droit de pitié qui m'appartient à leur égard. Je serai inébranlable, je suis obligé de donner cette leçon à la Russie et à l'Europe. »

Etudiant l'histoire dans sa jeunesse, il s'est particulièrement intéressé à la Révolution française. À cette époque, il dit :

> « Louis XVI n'a pas compris ses obligations, et pour cela il fut puni. Être miséricordieux ne signifie pas être faible. Le souverain n'a pas le droit de pardonner aux ennemis du gouvernement. »

C'est pourquoi, en 1825, il soumit au châtiment ses ennemis les Décembristes.

> « Pourtant, tout en faisant preuve de rigueur, le Souverain affichait une certaine préoccupation à l'égard de ces rebelles, qui était liés... aux lois générales concernant les prisonniers. »

> « De sa propre écriture, l'empereur donna au commandant de la prison de la forteresse Pierre-et-Paul… les mots suivants : *"Le prisonnier Ryleïev devra être placé dans la prison Alexeyevsky, mais ses mains ne devront pas être liées. On devra lui donner du papier pour écrire, et tout ce qu'il m'écrira de sa propre main me sera donné chaque jour. Le prisonnier Karkhovsky devra être gardé dans de meilleures conditions que les prisonniers ordinaires. On devra lui donner du thé ainsi que tout ce qu'il demande. Je m'occuperai de Kakhovsky à mes propres frais. Du fait que Batenkov soit malade et blessé, son état devra être rendu aussi facile que possible. Sergei Muraviov devra être placé aux arrêts de rigueur selon votre jugement ; il est blessé et faible. On devra lui donner tout ce dont il a besoin. Il devra être examiné tous les jours par un médecin et ses blessures devront être pansées"*. Le Tsar ordonna ensuite que tous les détenus et prisonniers reçoivent une meilleure nourriture, du tabac, des livres à contenu

religieux, et un prêtre fut autorisé à les visiter pour les entretiens spirituels. Ils gardaient le droit d'écrire à leurs proches, mais uniquement par l'intermédiaire du commandant. »

« Le dix-neuf décembre, le Souverain envoya à l'épouse d'un de ces révolutionnaires (Ryleïev) deux mille roubles ainsi qu'une lettre rassurante de son mari. Elle répondit à Ryleïev : *"Mon ami, je ne sais pas avec quels sentiments exprimer la miséricorde indicible de notre monarque. Il y a trois jours, l'empereur m'a envoyé votre lettre et juste après deux mille roubles. Apprends-moi à remercier le père de notre patrie"*. » Après que les coupables ont été condamnés, après une année, il rendit leur condition encore plus facile. La signification de cette mansuétude faisait l'objet de décrets secrets. Il en confia l'exécution à son agent autorisé, le général Leparsky. *"Allez avec le commandant à Nertchinsk, en Sibérie, lui dit-il, et soulagez le sort des malheureux qui s'y trouvent. Je vous investis de toute l'autorité nécessaire. Je sais que vous parviendrez à harmoniser le devoir de service, à savoir le fait qu'ils soient des prisonniers, avec la compassion chrétienne"*. Leparsky accomplit exactement les directives du Souverain et gagna ainsi l'amour des Décembristes et de leurs femmes. Ces derniers ne se doutaient pas que le général s'attelait avec joie à réaliser toutes ces bonnes actions dictées en premier lieu par son Souverain. »

Nous pouvons voir ici un esprit de compassion chrétienne totalement étranger au communisme, au socialisme, au libéralisme, ainsi qu'à n'importe quel monarque ordinaire d'Occident. Aussi, nombre d'anecdotes jalonnant la vie de Nicolas Ier laissent entrevoir un mode de gouvernance bien différent de celui auquel nous sommes habitués. Comme par exemple, en mai 1849 lors d'

« un défilé auquel participèrent soixante-mille soldats. De nombreux spectateurs étaient présents. Au moment de la marche cérémonielle du deuxième bataillon de la légion Yegersky, dont Lvov était le chef, le Souverain, avec sa voix inimitable et qui était assez forte, commanda : *"Défilé, arrêtez-vous !"*. Le régiment entier s'arrêta net. Le Souverain, avec un signe de la main, arrêta la musique et appela Lvov hors des rangs. Alors que tous pouvaient l'entendre, il se tourna vers lui et lui dit : *"Lvov, par une malencontreuse erreur, tu as injustement et innocemment souffert"*. Parce qu'il l'avait accusé plus tôt d'avoir pris part à cette conspiration à laquelle participaient Dostoïevski et toutes ces personnes qui, étudiant les écrits de Fourier, parlaient de renverser le gouvernement. Le Souverain l'aura confondu avec quelqu'un d'autre mais, devant soixante mille soldats et plusieurs milliers de spectateurs, il présente ses excuses : *"Je te demande pardon devant les soldats et le peuple. Pour l'amour de Dieu, oublie tout ce qui t'est arrivé et embrasse-moi"*. À ces mots et se penchant de son cheval, le Souverain embrassa trois fois Lvov avec force. Après avoir embrassé la main de l'empereur, Lvov, rendu si heureux, retourna à sa place. À l'ordre du Souverain, la marche reprit. À cet instant, dit un témoin oculaire, ceux qui virent la scène et entendirent la voix

> de leur Souverain, ressentirent quelque chose qui dépassait l'extase. Le sang s'arrêtait de couler »

de voir ainsi le Souverain de toute la Russie s'arrêter et demander pardon à un simple officier.

Voici un autre exemple. Une femme dont le mari avait également été emprisonné dans une affaire révolutionnaire arrêta le Tsar pendant l'une de ses tournées des institutions. Il permit qu'elle vienne jusqu'à lui lui remettre par courrier sa demande de grâce. Son mari avait pourtant joué un rôle majeur dans la récente rébellion polonaise et avait, pour cela, été envoyé en Sibérie. Notons au passage que les conditions de détention en Sibérie ne relevaient que de l'exil : les prisonniers avaient leurs propres maisons et ils étaient bien nourris…

> « Le Souverain écouta attentivement et la femme sanglota. Ayant lu la lettre, le souverain la rendit à la femme et déclara sèchement : *"Je ne puis prononcer ni pardon ni allègement de peine à l'égard de votre mari"*, et il cria au chauffeur de repartir. À son retour, le Souverain se retira dans son bureau et demanda à ce que l'officier Bibikov se présente au plus tôt devant le Tsar avec un rapport. Il y avait une double porte dans ce bureau. Après avoir ouvert la première porte et montré l'intention de passer la seconde, Bibikov recula en proie à un étonnement indescriptible. Dans le petit couloir entre les deux portes, le Souverain était debout et tremblait tant il sanglotait. De grandes larmes jaillissaient de ses yeux. *"Qu'est-ce qui ne va pas chez vous, Votre Majesté ?"* marmonna Bibikov. *"Oh, Bibikov,"* dit-il, *"Si tu savais comme c'est difficile, comme c'est terrible de ne pouvoir pardonner ! Je ne peux pas, maintenant, pardonner à cet homme, ce serait de la faiblesse. Mais dans quelque temps, fais-moi un autre rapport à son sujet"*. »

Ici, Nicolas Ier fait preuve d'une rigueur absolue parce qu'il sait combien la faiblesse mène au renversement. Mais sa rigueur politique, publique, allait de pair avec une personnalité privée volontiers compatissante. À n'en pas douter, son coeur était rempli de compassion pour ces révolutionnaires qu'il combattait par ailleurs pour protéger son peuple et son pays. Son attitude même à l'égard de ses sujets diffère déjà de celle que l'on connait en Occident où les représentants du peuple entretiennent avec ce dernier une relation froide et dénuée de sentiment (à l'exception de certaines monarchies occidentales, mais là aussi, le sentiment humain tend à disparaitre). Parce que le règne de Nicolas Ier possède quelque chose de familial, de très patriarcal : Nicolas Ier est à la fois sévère et intraitable avec les ennemis du royaume et plein d'amour pour ses fidèles sujets et soldats qu'ils appelle fréquemment « *mes enfants* ».

Une fois, en voyage, voulant avoir une attention particulière à l'égard d'un régiment, il se rendit aux tentes où se trouvaient les soldats et ordonna :

> « *"Mes troupes, mes enfants, venez à moi, tels que vous êtes habillés à cet instant"*. Cet ordre fut respecté à la lettre : certains étaient en uniforme, d'autres en manteau et d'autres encore en sous-vêtements. Et ils se présentèrent ainsi autour du Souverain et du Tsarevitch. *"Et où est Conon Zabuga ?"* demanda le Tsar. Il s'agissait d'un sous-officier…. qui s'était récemment distingué. *"Me voici, Votre Majesté impériale",* résonna au-dessus du Souverain la voix forte de Zaboga, qui, vêtu seulement de ses sous-vêtements, avait grimpé à un arbre pour mieux voir le Tsar. Le Souverain lui ordonna de redescendre. Et, alors qu'il failli tomber la tête la première, parvenu jusqu'à l'empereur, ce dernier l'embrassa sur la tête et lui dit : *"Donnez ceci à tous vos compagnons pour leur courageux service"*. Philipson, un témoin oculaire, relate l'évènement : Toute cette scène, si sincère et si peu préparée, produisit sur les troupes une impression beaucoup plus profonde que n'importe quel discours éloquent ne l'aurait fait. »

On arguera qu'une telle relation humaine entre un monarque et ses sujets était plus évidente sous l'ancien système, mais la chose était surtout rendue possible parce que la foi, la foi Orthodoxe, était l'élément principal de cette relation. Voici comment, dans son propre journal, Nicolas Ier décrit le 14 décembre 1825 alors qu'il doit faire face à l'insurrection :

> « *"M'étant retrouvé seul, je me suis demandé ce qu'il fallait faire et, me signant, j'ai remis cette réflexion entre les mains de Dieu. Je décidais d'aller là où le danger menaçait le plus"*. Il l'admettra plus tard, à cette époque et outre cette décision, il n'avait aucune idée d'action précise hormis celle de faire confiance en Dieu. »

Une autre fois en voyage, il tomba de cheval et se cassa l'épaule. Voici ce qu'il dit au soignant :

> « Je sens que je me suis cassé l'épaule. C'est bien. Cela signifie que Dieu me réveille. Il n'est pas nécessaire de faire des plans sans demander Son aide avant toute chose. »

Le fait que Nicolas Ier pense ainsi souligne le fait que, bien qu'il soit théoriquement le souverain absolu, il place néanmoins Dieu au-dessus de lui. Aussi, s'exprimant au sujet de son héritier, Alexandre (1818-1881, 62 ans, le futur Alexandre II), Nicolas écrit :

> « Alors que nous parlions d'Alexandre, nous pensions tous deux qu'il présentait un caractère bien trop faible, qu'il se laissait facilement accaparer par les distractions. Je ne peux qu'espérer que cela passera avec le temps, à mesure qu'il grandira. Parce que sans cette force de caractère, il faillira ; son futur travail comme empereur ne sera pas plus aisé que le mien. Car quelle est cette chose qui me tient ? Ce ne sont pas

> mes talents ; je suis un homme simple. Ce qui me tient, c'est mon espoir en Dieu et ma ferme volonté d'agir. C'est bien là tout ce que je possède. »

Lors du vingt-cinquième anniversaire de son règne, alors que les gens l'entourent et lui rendent gloire, sa fille s'approcha de lui et lui demanda :

> « *"N'es-tu pas heureux maintenant, papa ? N'es-tu pas content de toi ?"*. Il répondit : *"Content de moi ?"* Et pointant sa main vers le ciel, il dit : *"Je ne suis rien qu'un éclat"*.»

Il est curieux de constater que Nicolas Ier, Tsar de Russie, ne possède même pas ce qui caractérise n'importe quel américain : l'auto-satisfaction. Nicolas Ier est bien trop conscient de servir *autre chose*.

Politique intérieure

Un certain Vidal, écrivain espagnol des années 1850, écrivait à propos du tsar Nicolas Ier :

> « D'une manière générale, il n'est pas étonnant que la question orientale, la question turque (*à laquelle s'attelait tant les diplomates occidentaux de l'époque)*, ne puisse être résolue par ceux qui se laissent si souvent aveugler par les théories désordonnées de leurs prétendus représentants gouvernementaux. En appréhendant de manière plus attentive et plus sereine le caractère de la diplomatie russe, nous voyons immédiatement un contraste énorme qui a toujours été présenté, d'une part, par les capacités du gouvernement de Moscou et, d'autre part, par les paradoxes de nos représentants gouvernementaux. »
>
> « Les intrigues et l'argent sont les agents qui, plus que toute autre chose, influent sur nos propres gouvernements. » [18]

Et nous savons qu'à cette époque la grande majorité des gouvernements occidentaux ne pensaient qu'à leurs petits intérêts nationaux, violant au besoin tel ou tel traité, comme si de rien n'était, comme s'il y avait une chance de s'en tirer comme ça.

> « Parce qu'à de rares exceptions près, les hauts lieux de nos administrations, la tête de nos armées, la direction de notre corps diplomatique, et même les chaires de nos universités grouillent de personnages à l'insignifiance manifeste. Le gouvernement russe lui, ne suit pas ce triste exemple : il utilise à ses fins les meilleures personnalités, nonobstant leurs opinions politiques, leurs origines… »

[18] Ces citations et la suivantes : Op. Cit., p. 188

En réalité, le gouvernement russe a toujours adopté à cet égard une politique plutôt libérale à laquelle nos représentants occidentaux n'entendent rien.

Politique étrangère

> « Après avoir combattu l'Islam pendant tant de siècles, l'Europe chrétienne lui prête assistance et le prend sous sa protection alors qu'il était au bord de l'effondrement. Et, sous prétexte de faire obstacle au despotisme, elle aiguise sa lame pour la défense d'un autre despotisme. » [19]

Anglais et Français ne voient pas d'un très bon oeil la politique européenne de Nicolas Ier tendant à protéger la monarchie et à étouffer les révolutions (soulèvement de Cracovie, révolte des principautés roumaines de Moldavie et de Valachie, 1848 ; soulèvement hongrois, 1949). C'est donc sans surprise que les Occidentaux proposent leur aide à l'Empire Ottoman dans le but de contrecarrer ce que d'aucuns considèrent comme de l'expansionnisme russe. En effet, bien que leurs actions soient louables, les intérêts des Russes en Terre sainte et dans les Balkans passent le plus souvent pour de l'ingérence. Mais, alors que Nicolas compte sur son cousin, l'empereur d'Autriche, ce dernier trouve diplomatiquement préférable de soutenir les Occidentaux. Nicolas lui écrit :

> « Ne me dites pas que vous aussi, vous allez vous battre sous le signe du croissant turc ! Il me semble bien suffisant que ces barbares d'Anglais et de Français le fassent déjà ! Mais vous, mon propre cousin, n'êtes-vous pas supposé vous battre pour la monarchie ? »

Nous pouvons imaginer la peine infligée par la trahison. Alors que Nicolas était toujours fidèle à ses promesses, son cousin, tout comme lui monarque, le trahit pour des raisons politiques. La Guerre de Crimée (1853-1856) verra la défaite des Russes et la signature du traité de Paris (1856) qui marque le début d'un sévère déclin de l'influence russe dans la région. Cet écrivain espagnol reprend :

> « Un esprit de préjugé oblige nos journalistes à parler de l'empereur Nicolas comme d'un despote, amoureux de son propre honneur, qui par ses caprices personnels et son orgueil débridé est censé apporter le sang de son propre peuple comme sacrifice, tout comme il sacrifie l'équilibre du pouvoir en Europe et le bon état du monde entier. Mais en réalité, il n'existe pas aujourd'hui beaucoup de

[19] Cette citation et les deux suivantes : Ibid., p. 188

> souverains de sa trempe méritant d'être loués, tant pour leurs dons que pour leurs vertus publiques et personnelles. L'empereur Nicolas était un homme dévoué, un père doux et attentionné, un ami fidèle et un monarque qui, de toutes ses forces, se souciait du bonheur de ses sujets. Toutes ses filles et petits-enfants vivaient à sa cour (…) Le peuple a béni son nom et il faut reconnaître que toute l'Europe lui est redevable de la préservation de l'ordre, qui est aujourd'hui menacé par l'absurdité et l'arrogance de ce féroce empereur Napoléon III. »

Ces lignes représentent un important témoignage extérieur à la Russie même si, bien entendu, Nicolas Ier était tout aussi aimé *à l'intérieur* de la Russie.

La fin

Penchons-nous maintenant sur la manière avec laquelle un tel personnage meurt en évoquant ici les paroles de son médecin :

> « Depuis les premiers moments de ma pratique médicale, je n'ai jamais vu un décès comme celui-ci. Je n'avais même jamais pensé qu'il fut possible que la conscience du devoir précisément accompli et la fermeté inébranlable de la volonté dominent dans une telle mesure, à ce moment fatal où l'âme est libérée de son enveloppe terrestre afin d'accéder au repos éternel et au bonheur. Je le répète, j'aurais considéré cela impossible si je n'avais pas eu le malheur de vivre pour voir cet homme mourir. » [20]

Talberg reprend la narration :

> « L'impératrice Alexandra Féodorovna proposa au tsar, alors qu'il était mourant, de recevoir la Sainte Communion, mais il était troublé de recevoir ainsi les Saints Dons couché et non pas entièrement vêtu. Son confesseur, Père Vasilli Vazhanoff, qui avait instruit de nombreuses personnes pauvres aux portes de la mort, indiqua qu'il n'avait jamais vu une telle foi ; l'empereur Nicolas triomphait de la mort imminente. Un autre témoin des dernières heures de la vie du Souverain exprima l'opinion que si un athée avait été amené dans la chambre du Tsar, il serait devenu croyant. Après la Communion, le Souverain dit : *"Seigneur, accepte-moi en paix"* et l'Impératrice récita le Notre Père. Au passage préféré de l'Empereur : *"Que ta volonté soit faite"*, il dit : *"Toujours, toujours"*, puis répéta plusieurs fois la prière : *"Maintenant Seigneur, Tu peux laisser s'en aller ton serviteur en paix selon Ta parole"*. »

> « Le Souverain donna ensuite toutes les instructions nécessaires à son enterrement. Il demanda qu'il y ait le moins de frais possible pour les funérailles. Il interdit que la salle soit revêtue de noir à l'endroit où se trouverait son corps » — *ceci étant contraire à*

[20] Cette citation et les suivantes : Ibid., pp. 195-198

la coutume orthodoxe. « Il demanda qu'on place avec lui dans le cercueil l'icône de la Mère de Dieu *Hodigitria* que l'impératrice Catherine avait béni lors de son baptême » — *c'est-à-dire sa grand-mère, Catherine II*. « Il bénit ses enfants et, ceux qui étaient absents, il les bénit de loin ; la Grande-Duchesse Olga Nicholaïevna, qu'il aimait tant, a ressenti sa bénédiction paternelle chez elle à Stuttgart. Il appela ses amis les plus proches. À l'héritier du trône, il recommanda spécialement le comte Alderburg en disant : *"Ce conseiller me fut un ami proche pendant quarante ans"* ; à propos du comte Orloff, il dit : *"Vous savez vous-même tout ce qui doit être fait. Je n'ai pas besoin de vous recommander quoi que ce soit"*. Il remercia la servante préférée de l'impératrice, Madame Rorburg, pour les soins qu'elle lui aura prodigués. Dans ses adieux, il lui dit : *"Salue mon cher Peterhof pour moi"*... »

« Il demanda à ce que tous les rapports arrivant de l'armée soient remis au Tsarevitch. Puis, il demanda qu'on le laisse seul un instant. *"Maintenant, dit-il, je dois rester seul ; je dois me préparer pour l'ultime instant. Je vous appellerai le moment venu "*, a-t-il dit. »

« L'Empereur appela plus tard certains des grenadiers, il leur fit ses adieux et leur demanda de transmettre ses dernières salutations à ceux qui n'étaient pas là. Il demanda au Tsarevitch de transmettre ces mêmes salutations aux gardes, à l'armée, et surtout à ceux qui défendaient Sébastopol » — *parce qu'il mourait au moment même où la Russie perdait la guerre de Crimée*. « Dites-leur que je continuerai à prier pour eux depuis l'autre monde. Il ordonna que les derniers télégrammes soient envoyés à Sébastopol et à Moscou avec ces mots : *"L'Empereur se meurt et dit adieu à Moscou"*. À 8h20, son confesseur, commença la lecture de la prière du départ de l'âme du corps. Le Souverain écouta attentivement les paroles de cette prières en se signant de temps en temps. Au moment de la bénédiction, alors que le prêtre lui tendait la croix pour qu'il l'embrasse, le Souverain mourant s'exclama : *"Je pense n'avoir jamais fait consciemment le mal de ma vie"*. »

Nous pouvons noter la différence entre François d'Assise qui dit : "*Je ne reconnais aucun péché en moi*" et Nicolas Ier qui dit : "*Je pense n'avoir jamais fait consciemment le mal de ma vie*". Ce dernier confesse tous ses péchés, réalise qu'il est plein de péchés mais *pense* n'avoir jamais fait le mal en conscience.

« Il tenait dans sa main celles de l'Impératrice et du Tsarevitch et, quand il ne pouvait plus parler, il leur disait adieu du regard. À dix heures, le Souverain ne pouvait désormais plus parler. Quelques-unes de ses dernières paroles furent, parlant au Tsarevitch : *"Accroche-toi à tout, accroche-toi à tout"*, accompagnant celles-ci d'un geste décisif. Puis l'agonie commença alors que la liturgie s'achevait dans l'église du palais. »

Un contemporain écrit :

> « Avant la mort, la respiration sifflante ne cessait de s'amplifier ; elle devenait de plus en plus difficile, sporadique. Puis, des convulsions parcoururent son visage et sa tête fut rejetée en arrière. Tous pensaient que c'était la fin et déjà ceux qui étaient là poussaient un cri de désespoir. Mais l'Empereur rouvrit les yeux, les leva vers le ciel, sourit puis ce fut la fin. En voyant cette mort, si maîtrisée et si pieuse, nous pouvons croire que l'Empereur l'avait depuis longtemps prévue et préparée. »

À propos de la mort du Souverain, un évêque écrit :

> « Sa mort était l'exemple même de la mort d'un chrétien, car c'était un homme de repentir, jouissant pleinement de ses facultés et pourvu d'une virilité inébranlable. »

Dans son testament, Nicolas Ier écrivit :

> « Je meurs avec un cœur reconnaissant envers toutes ces bonnes choses par lesquelles Dieu a bien voulu me récompenser dans ce monde qui passe. Je meurs avec un amour ardent pour notre glorieuse Russie que j'ai servie jusqu'au bout, au mieux de ma compréhension, avec foi et droiture. Je regrette de ne pas avoir pu faire les bonnes choses que je désirais si sincèrement. Mon fils prendra ma place. Je prierai Dieu de le bénir pour l'ouvrage si difficile dans lequel il s'engage maintenant, et de lui accorder d'affermir la Russie sur la ferme fondation de la crainte de Dieu. Que la Russie lui accorde de venir accomplir toute bonne chose et de repousser tout danger venant de l'extérieur. En Toi, ô Seigneur, j'ai espéré ; ne laisse pas la honte me consommer jusqu'à la fin des siècles. »

Une dernière fois, il s'adresse au Tsarevitch dans son testament :

> « Observe strictement tout ce que notre Église proscrit. Tu es jeune et inexpérimenté et tu es dans ces années où les passions se développent. Mais souviens-toi toujours que tu dois être un exemple de piété, aussi devras-tu te conduire de telle manière que ta vie puisse servir d'exemple vivant. Sois miséricordieux et accessible à tous les malheureux. Ne dépense pas plus qu'il ne faut. Méprise les calomnies et les rumeurs mais crains d'aller contre ta conscience. Que Dieu tout miséricordieux te bénisse. Ne place ton espérance qu'en Lui. Il ne t'abandonnera pas tant que tu te tourneras vers Lui. »

Un Tsar orthodoxe opposé à la révolution

Sergei Spiridonovich Tatishchev, historien et diplomate russe de la fin du XIXe, parle de Nicolas Ier en ces termes :

> « Il a su appréhender entièrement et avec foi la nature trinitaire de notre existence historique — Orthodoxie, autocratie et nationalité, qu'il intégrait strictement et systématiquement dans sa politique personnelle, non seulement dans les affaires du pays mais aussi à l'extérieur. Il croyait en la Sainte Russie, en sa vocation mondiale. Il travaillait pour son bien et se tenait infatigable sur la garde de son honneur et de sa dignité. » [21]

Dans ses notes sur *La Russie et la révolution* (1849), Fiodor Tiouttchev, poète et homme d'État contemporain du Tsar écrit les lignes suivantes :

> « À cette occasion, permettez-moi de faire cette observation : Comment se fait-il que, parmi tous les souverains européens, et également parmi les personnalités politiques qui l'ont guidée ces derniers temps, un seul a, dès le début, reconnu et proclamé la grande illusion de 1830 et, seul en Europe depuis cet instant, et peut-être seul parmi tous ceux qui l'entouraient, n'a jamais cessé de refuser de s'y soumettre ? À cette époque (1848), heureusement, il y avait un Souverain sur le trône russe chez qui s'incarnait l'idée russe, et dans la situation mondiale actuelle seule l'idée russe, si distincte de l'environnement révolutionnaire, pouvait évaluer les faits qui s'y manifestaient. Si Nicolas était mort en 1850, il n'aurait pas vécu jusqu'à la guerre désastreuse avec la France et l'Angleterre qui lui a coûté la vie et a jeté une ombre sombre sur son règne. Mais cette ombre n'existe que pour les contemporains. À la lumière sereine de l'histoire, elle disparaît et Nicolas se tient parmi les rois les plus célèbres et les plus vaillants de l'histoire. »

Otto von Bismarck, homme d'État prussien, évoquant ses *Pensées et souvenirs* (1898) après le règne de Nicolas Ier :

> « Dans l'histoire des états européens, il est difficile de trouver un autre exemple d'un monarque de l'envergure de l'Empereur Nicolas montrant pour ses voisins autant de générosité qu'il a su en démontrer à l'Autriche. Voyant la situation périlleuse dans laquelle elle se trouvait en 1849, il lui vint en aide avec cent-cinquante mille hommes, supprima la Hongrie, rétablit le pouvoir du roi et rappela ses troupes, sans exiger pour cela de l'Autriche aucune concession, aucune compensation, et sans même aborder les questions contestées de l'Est ou de la Pologne. »

---

[21] Cette citation et les suivantes : Ibid., pp. 200-203

> « En Hongrie et à Olmütz (République Tchèque), l'Empereur Nicolas combattit avec la conviction qu'en tant que représentant du principe monarchiste, il était appelé par le destin à déclarer la guerre à la révolution qui venait de l'Ouest. Cet idéaliste est resté fidèle à lui-même dans tous les moments historiques. »

Le général gouverneur de l'ouest sibérien, Aleksandr Osipovich Dyugamel (1801-1880) note dans ses mémoires :

> « Le trône n'avait jamais encore été occupé par un chevalier plus noble, par un homme plus honorable. Il n'a jamais consenti au moindre ersatz de révolution quand même le libéralisme éveillait ses soupçons. En sa qualité d'autocrate de toute la Russie, l'Empereur Nicolas arriva très tôt à la conviction qu'il n'y avait pas d'autre salut pour l'Empire qu'une union aux principes conservateurs, et au cours des trente années de son règne, il ne s'écarta jamais de son chemin préétabli. »

Talberg reprend son récit :

> « La confirmation de ce qui a été dit peut être trouvée dans la relation qu'entretenait le Souverain avec la révolution française de juillet 1830 et la prise du trône par le roi Louis-Philippe d'Orléans, en violation des droits légitimes du petit-fils de Charles X. L'Empereur a longtemps refusé de le reconnaître malgré les arguments de son ambassadeur en France. Enfin, aux arguments de ce dernier se sont joints ceux du ministre de l'Intérieur, le comte Nesselrode, qui a présenté au Tsar un rapport correspondant. La résolution y fut écrite par le Souverain : *"Je ne sais pas ce qu'il y a de mieux à préférer — une république, ou une soi-disant monarchie qui lui ressemble"*. Puis il ajouta : *"Je me rends à vos arguments, mais j'en appelle au Ciel pour témoigner que cela est et sera toujours contre ma conscience, et que c'est l'effort le plus douloureux que j'aurai jamais réalisé"*. »

ALEXANDRE III

Avant toute chose, disons un mot sur Constantin Pétrovitch Pobiedonostsev (†1907) qui eut sur Alexandre III[22] une influence manifeste. Ce juriste, spécialiste du droit civil, homme d'État et penseur russe est habituellement considéré comme un représentant du conservatisme russe. Il est l'*éminence grise* de la politique impériale russe durant le règne de son élève, Alexandre III. Il donna à ce dernier une éducation

[22] †1894, petit-fils de Nicolas 1er

orthodoxe stricte et, pour mieux les contrer, le familiarisa avec les courants révolutionnaires[23].

Dans ses notes sur le chapitre « Révolution » de son manuscrit *Anarchisme*, Père Seraphim écrit :

> « Pourtant, seul l'empire russe autocratique suprêmement « réactionnaire » a su maintenir son ordre politique — malgré son affaiblissement à l'époque de « l'occidentalisation » — gardant un certain sens de son fondement ancien et absolu. Et même en Russie, seuls quelques hommes d'État comme Pobiedonostsev se sont peut-être sérieusement souciés de préserver ce fondement. »

Également, dans ses notes sur le chapitre « L'Empire, l'Ordre Ancien » Père Seraphim cite Pobiedonostsev :

> « La Russie est restée forte grâce à l'autocratie, grâce à la confiance mutuelle illimitée entre le peuple et ses tsars. »

Influences pour un parcours non libéral

Extrait d'une lettre datée du 6 mars 1881 de Pobiedonostsev à Alexandre III, cinq jours après le meurtre du tsar Alexandre II :

> « Je me résous à écrire de nouveau, parce que les choses sont terribles, et qu'il n'y a pas de temps à perdre. S'ils vous chantent le vieux chant des sirènes, que vous devez être calme, que vous devez continuer dans une direction libérale, que vous devez céder à la prétendue opinion publique : pour l'amour de Dieu, ne les croyez pas, Votre Majesté, n'écoutez pas. Ce serait la ruine de la Russie tout autant que la vôtre. C'est, pour moi, clair comme de l'eau de roche. Car ainsi, votre sécurité ne serait pas protégée, elle en serait diminuée davantage. Les déments qui ont tué votre père ne se contenteront d'aucune concession et ne feront que devenir plus violents. Et elle ne peut être supprimée — la mauvaise graine peut être arrachée — qu'en luttant contre elle jusqu'à la mort, par le fer et le sang. Vaincre n'est pas hors de portée — jusqu'à présent, tous ont voulu fuir la lutte et ont trompé feu notre Souverain, vous, eux, tous et tout dans ce monde, parce qu'ils n'étaient pas des gens de raison, de pouvoir et de cœur, mais des eunuques et de flasques conjurés. Non, Votre Majesté — le seul moyen sûr et direct est de se tenir droit et de commencer, sans s'endormir un instant, un combat très saint, comme il n'en existe qu'en Russie. Toute la nation

[23] (Réf.)

attend cette décision autoritaire et dès qu'ils sentiront la volonté souveraine, tous se dresseront, tout renaîtra et retrouvera sa couleur saine. » [24]

Pobiedonostsev reçut ce même jour une note du Souverain :

« Je vous remercie de toute mon âme pour votre lettre sincère, avec laquelle je suis entièrement d'accord. Passez me voir demain à 15h et je serai heureux de discuter avec vous. Tout mon espoir est en Dieu. »

Citant Pobiedonostsev, Talberg reprend une de ses lettres parue dans un magazine intitulé *Russian Archive* :

« Loris-Melikov avait l'intention de faire à la Russie la faveur de lui donner une constitution ou du moins, d'en entamer la rédaction en convoquant des députés de toute la Russie. » *Dans ce contexte, l'empereur Alexandre II présida une conférence en février.* « Le 2 mars, le Conseil des ministres fut nommé pour prendre une décision finale, mais entre-temps, Loris-Melikov avait déjà préparé la publication triomphale de cette constitution, qui devait paraître au journal officiel du gouvernement le 5. Puis soudain, la catastrophe : à partir du 2 mars, les journaux commencèrent, en relation avec le régicide, à exiger une constitution. Loris-Melikov leur demanda de garder le silence, ne serait-ce que pour quinze jours. Puis nous prîmes part au Conseil des ministres avec le Souverain, le dimanche à 14 heures ; nous avions été invités, moi, le vieux S. G. Stroganov et les grands ducs. Le Souverain, nous ayant mis au courant de l'affaire, ajouta qu'elle n'avait pas été décidée par le défunt et qu'étant dans le doute, il demandait à chacun de parler sans contrainte. Loris-Melikov commença à lire le protocole et le projet de déclaration déjà préparé au nom du nouveau Souverain par lequel il considérait comme son devoir sacré d'accomplir le testament de son père. Et imaginez ! Ils eurent l'effronterie de laisser dans cette déclaration les mêmes motifs que ceux qui existaient déjà dans la précédente : que l'ordre public avait été établi partout, que le soulèvement avait été réprimé, que les exilés étaient revenus, et ainsi de suite. Nous n'avons pas le temps de décrire tout cela en détail. Le premier à s'y opposer fut Stroganov, brièvement mais énergiquement. Puis Valuyev, Abaza et Milyutin prononcèrent de pompeux discours soulignant le fait que la Russie attendait cette bénédiction. À cet instant, Milyutin fit un lapsus, se référant aux gens comme à une masse irrationnelle et Valuyev, au lieu du mot « personnes » utilisa le mot « populations ». Puis, Nabokov, Saburov et les autres prirent ensuite la parole. Seuls Posyet et Makov s'y opposèrent. Mais quand ils se tournèrent vers moi, je ne pouvais plus retenir les vagues de mon indignation. Après avoir expliqué toute la fausseté de l'institution, j'ai dit que la honte et le déshonneur me couvraient le visage en pensant au fait qu'à l'heure où ils discutaient de tout cela, le corps de notre

[24] Cette citation et les suivantes : Talberg, Op. Cit., pp. 229-233

> Souverain n'avait pas encore été enterré. Et qui était coupable ? Son sang était sur nous et sur nos enfants. Nous étions tous coupables de sa mort. Qu'avions-nous fait pendant tout ce temps et pendant son règne ? Nous parlions et parlions, nous nous écoutions et nous écoutions les uns les autres, et tout ce qui venait de son institution devenait sous nos mains un mensonge, et la liberté qu'il nous avait accordée était devenue fausse. Et ces dernières années, années d'explosions et de mines, qu'avions-nous fait pour le protéger ? Nous avons parlé... et seulement cela. Tous nos sens auraient dû être concentrés dans la crainte qu'il soit assassiné, mais nous avons laissé entrer dans nos âmes tant de craintes basses et méprisables ; nous avons commencé à trembler devant les opinions publiques, **c'est-à-dire les opinions de journalistes méprisants, et devant ce que l'Europe dirait** [25].
>
> « Vous pouvez imaginer avec quel tonnerre mes mots sont tombés. Ceux qui étaient à côté de moi, Abaz et Loris-Melikov, pouvaient à peine contenir leur fureur contre moi. Abaz répondit très sèchement : *"Suivant les propos du procureur du Synode, il s'ensuivrait que tout ce qui a été fait dans le passé n'a servi à rien — la libération des serfs et le reste — et que la seule chose qui nous reste à faire après cela est de donner notre démission"*. Le Souverain, qui à mes mots *"Son sang est sur nous"* m'interrompit par l'exclamation *"C'est vrai"*, me soutint, disant que vraiment, tous étaient coupables, y compris lui. Nous avons continué la discussion. Des paroles pitoyables furent entendues, qu'il fallait faire quelque chose, mais ce quelque chose signifiait l'institution (constitution). »

À la lecture de ces lignes, nous voyons combien la plupart des ministres étaient pour le libéralisme et les réformes du gouvernement quand Pobiedonostsev et certains autres militaient pour le maintien de l'autocratie. Alexandre III, résolu à avancer à contre-courant de *l'esprit du temps*, n'allait pas se livrer aux « *fantasmes irréalisables et au libéralisme galeux* ». En effet, pourquoi serait-il en faveur d'une nouvelle constitution quand la Russie, déjà régie par la constitution de l'Orthodoxie, fonctionne grâce aux valeurs de l'institution et à la confiance régnant entre le peuple et son tsar ? Le 29 avril 1881, la parole décisive du Tsar retentit dans un manifeste, dans lequel fut prononcé :

> « La voix de Dieu nous ordonne de nous engager avec vigueur sur la question de la gouvernance, confiant notre espoir dans la Divine Providence et plaçant notre foi dans la puissance et la vérité de la règle autocratique, que nous sommes appelés à soutenir et à préserver de tout empiètement sur elle, pour le bien du peuple.
>
> « Puisse le cœur de nos fidèles sujets — de tous ceux qui aiment la patrie et sont dévoués à l'autorité royale, héritée de génération en génération — confondus par l'inquiétude et la terreur, être encouragé. Sous sa protection, et en union indissoluble

[25] Père Seraphim a souligné ce passage dans ses notes.

> avec elle, notre terre a plus d'une fois survécu aux grandes luttes, atteignant un état de pouvoir et de gloire au milieu d'épreuves et de malheurs douloureux, confiant en Dieu qui établit son destin. Nous consacrant à notre grand service, nous appelons tous nos fidèles sujets à nous servir et à servir l'État dans la foi et la justice en déracinant les révoltes qui ont déshonoré la terre russe, dans la confirmation de la foi et de la morale, dans la bonne éducation des enfants, dans l'annihilation du mensonge et du vol, dans la vérité établie dans les activités des institutions accordées par son bienfaiteur, notre père bien aimé. »

Dans son ouvrage, Talberg cite ensuite Nazarevsky :

> « Ainsi, les ténèbres de la sédition, traversées par la lumière, aussi brillante que l'éclair, des paroles du Tsar, commencèrent rapidement à se disperser. La révolte, qui semblait invincible, fondait comme la cire devant la face du feu, disparaissait comme la fumée sous les ailes du vent. La sédition dans l'esprit des gens a rapidement commencé à être remplacée par la sensibilité russe ; la dissolution et la volonté propre cédèrent la place à l'ordre et à la discipline. La libre pensée cessa de piétiner l'Orthodoxie comme une sorte d'ultra-montanisme, ou même notre chère Église comme le cléricalisme. L'autorité de l'incontestable et héréditaire règle nationale suprême se dressa à nouveau sur son apogée historique et traditionnel. »

Talberg explique ensuite que supporter un tel joug, même au profit de la Russie, ne fut pas chose aisée pour Alexandre. Le 31 décembre 1881, dans une lettre de réponse à Pobiedonostsev, le Souverain écrit :

> « Je vous remercie, très aimable Constantin Petrovitch, pour votre aimable lettre et pour tous vos souhaits. Ainsi s'achève une épouvantable et terrible année ; qu'est-ce qui nous attend dans la nouvelle qui commence ? C'est parfois si terriblement difficile que, sans ma foi en Dieu et en Sa miséricorde illimitée, il est évident que je n'aurais pas d'autre choix que de me mettre une balle dans la tête. Mais je ne suis pas un couard, et le principal est que j'ai foi en Dieu ; je crois qu'il y aura enfin des jours heureux pour notre chère Russie. Souvent, très souvent, je me rappelle les paroles du Saint Évangile : *Que votre cœur ne soit pas troublé ; croyez en Dieu et croyez en Moi* (Jn 14:1). Ces paroles puissantes agissent salutairement sur moi. Avec une pleine espérance dans la miséricorde de Dieu, je termine cette lettre : *"Que ta volonté soit faite, Seigneur"*. »

Saint Jean de Cronstadt et le repos d'Alexandre III

Une description des derniers jours du Tsar est donnée par Nazarevsky qui en fut instruit dans les moindres détails.[26]

« Le 5 octobre, un bulletin écrit avec soins par Zakharyn et le professeur Leiden (qui fut rappelé de Berlin), concernant la grave maladie du souverain, fit grimacer non seulement toute la Russie, mais même le monde entier. Tous, craignant pour la vie de l'Empereur, qui avait gagné absolument partout une influence puissante, commencèrent à prier pour son rétablissement. Il était devenu clair pour tout le monde, autant que pour le malade lui-même, que la fin approchait. L'humeur lumineuse et le calme viril du Tsar malade étaient frappants. Malgré sa faiblesse, ses insomnies et ses palpitations cardiaques, il ne voulait toujours pas se coucher et s'efforçait à continuer de s'occuper de questions d'État, dont les derniers rapports écrits concernaient l'Extrême-Orient, et la Corée en particulier.

« Le 9 octobre, l'invalide dit à son confesseur qu'il sentait avec certitude la proximité de sa mort et qu'il avait entendu avec grande joie sa suggestion de recevoir les Saints Mystères. Il ne regrettait qu'une seule chose — qu'il n'ait pas pu se préparer à ce grand Sacrement comme avant, comme on le fait habituellement pendant le Grand Carême. Lors de sa confession, qui eut lieu peu après, le Souverain s'agenouilla et fit des prosternations complètes comme un homme en bonne santé. Mais pour la Communion, il n'était plus capable de se relever. Il le fut par l'Impératrice et par son confesseur. Avec un profond respect, le Souverain communia au Corps et au Sang du Christ.

« Le lendemain matin, le 10 octobre, le Souverain rencontra avec une joie sincère Père Jean de Cronstadt qui venait d'arriver à Livadia, et le soir, il rencontra la fiancée de son ainé, la Princesse Alix de Hesse.

« En saluant le pasteur révéré, le Souverain, avec toute la douceur qui le caractérisait, lui dit : *"Je n'ai pas osé moi-même vous inviter à entreprendre un si long voyage, mais quand la Grande Duchesse Alexandra Iosifovna a suggéré que je vous invite à Livadia, j'ai accepté avec joie et je vous remercie d'être venu. Je vous implore de prier pour moi ; je suis plutôt malade"*. Comme le racontera Père Jean, *"il alla ensuite dans l'autre pièce et me demanda de prier avec lui. Il s'agenouilla et je commençai à réciter les prières. Sa Majesté priait avec une profonde émotion ; sa tête était inclinée, il était plongé en lui-même. Quand j'eus fini, il se leva et me demanda de continuer à prier pour lui"*.

« Le soir, en vue de rencontrer la fiancée de son fils, il demanda à ce qu'on lui remit son manteau, il le mit et, malgré ses pieds gonflés, il alla à sa rencontre. Il lui

[26] Nazarevsky cité par Talberg, Op. Cit., pp. 245-248

exprima ses sentiments paternels, l'acceptant comme une fille chère, qui serait proche de son cœur.

« L'enthousiasme de cette journée eut sur lui le meilleur effet, aussi commença-t-il à se sentir mieux. Ce qui se poursuivit jusqu'au 18 octobre, ravivant l'espoir chez ceux qui l'entouraient que le Souverain se rétablirait.

« En ce jour mémorable du 17 octobre, Père Jean de Cronstadt donna pour la seconde fois au Souverain les Saints Mystères. Après la liturgie, il se dirigea vers le malade le Saint Calice dans les mains. Le Tsar répéta fermement, clairement et avec une profonde émotion les paroles du prêtre : *Je crois, Seigneur, et je confesse que Tu es vraiment le Christ* et c'est avec respect qu'il reçu la communion. Des larmes de contrition tombèrent sur sa poitrine. Il sentit à nouveau un regain d'énergie, à tel point que le Souverain allait reprendre ses affaires et même travailler la nuit. Mais il se sentit plus mal alors que ses poumons, souffrant d'inflammation, se mirent à lui faire cracher du sang. L'homme mourant lutta vaillamment contre son infirmité montrant ainsi toute la puissance de sa volonté. Le 18, un coursier fut envoyé à Pétersbourg pour la dernière fois avec les affaires résolues. Le lendemain, il s'efforça à nouveau de travailler sur plusieurs rapports et écrivit pour la dernière fois : "En Livadia. Lisez." Mais c'était déjà son dernier jour de service pour la Russie — le grand ouvrier de la Terre Russe, gravement affaibli, attendait maintenant son passage vers l'autre monde.

« Le Souverain passa la nuit sans dormir, attendant vivement l'aube et, se levant de son lit, s'assit dans un fauteuil. Le jour vint, sombre et froid. Un vent fort se leva, la mer gémissait d'un violent clapotis.

« À sept heures du soir, le Souverain fit appeler le Tsarevitch avec lequel il parla en privé pendant environ une heure. Après quoi il convoqua l'Impératrice qui le trouva en larmes. Il lui dit : *"Je sens ma fin"*. L'Impératrice lui répondit : *"Pour l'amour de Dieu, ne dites pas cela — vous irez bientôt mieux"*. *"Non"*, répondit fermement le Souverain, *"cela a traîné trop longtemps. Je sens que la mort est proche. Soyez en paix. Je suis absolument en paix"*. À 10 heures, ses proches se rassemblèrent autour de l'homme mourant qui, pleinement conscient, essaya d'avoir pour chacun une parole aimante. Se souvenant du vingtième anniversaire de la Grande-Duchesse Elizabeth Feodorovna, le Souverain tint à la féliciter. Bien qu'il conversait avec ses proches, il n'oublia pas son âme et demanda que son confesseur soit appelé pour lire les prières et exprima de nouveau le désir de communier aux Saints Mystères.

« Après la communion du Souverain, le confesseur tenta de se retirer pour laisser le mourant en famille, mais le Souverain l'arrêta et le remercia sincèrement. Le pasteur, penché vers le Souverain, le remercia au nom de la Sainte Église, pour avoir toujours été son fils inébranlable et fidèle défenseur, et au nom du peuple russe, pour lequel il

aura sacrifié toutes ses forces. Enfin, il exprima le ferme espoir qu'il trouverait dans les demeures célestes un royaume impérissable de gloire et de bienveillance avec tous les saints.

« À 11 heures, la condition du malade devint particulièrement difficile ; l'essoufflement augmenta, l'activité de son cœur déclina. Il demanda à voir Père Jean qui, étant venu, oignit le corps du Souverain avec l'huile de la veilleuse et, conformément à sa demande, posa ses mains sur sa tête (…) De sa voix affaiblie le souverain exprima ses derniers adieux, d'abord à l'intention de l'Impératrice puis de ses enfants. Ils se tenaient près de lui et l'Impératrice lui tenait la main. À 14 heures, son pouls augmenta ; les dernières minutes arrivaient. La victime royale, soutenue aux épaules par le Tsarevitch, appuya sa tête sur l'épaule de l'Impératrice, ferma les yeux et s'éteignit dans la paix. Il était 14h15. Ainsi prit fin la vie de ce *"juste souffrant pour la terre russe"*, comme on appelait dans la Rus' antique le saint protecteur céleste, le juste croyant Alexandre Nevsky. »

C'est ainsi que Père Jean de Cronstadt, d'honorable mémoire, décrit ces jours douloureux dans des notes datant du 8 novembre 1894 :

« Le 17 octobre, suivant la volonté de feu l'Empereur Souverain, je lui ai donné la communion aux Saints Mystères. J'ai célébré la liturgie tous les jours, soit dans l'église de Livadia, soit occasionnellement à Oreand et le jour précité, juste après avoir célébré la liturgie dans cette église, je me suis hâté avec la Coupe de Vie jusqu'au malade, qui reçu de mes mains, avec des sentiments respectueux, les Mystères créateurs de vie.

« Le 20 octobre, l'Empereur Souverain souhaita me voir de nouveau. Je me suis empressé de me présenter juste après avoir célébré la liturgie et je suis resté en présence de l'Empereur jusqu'à son saint repos. Suivant le désir de l'Impératrice, j'ai lu la prière pour la guérison des malades et j'ai oint d'huile ses pieds et d'autres parties de son corps. Cette huile de veilleuse d'une icône miraculeuse fut fournie (…) pour l'onction des malades. Recevant avec une foi sincère ce zèle vénérable, l'Empereur Souverain exprima le souhait que je pose mes mains sur sa tête, et quand je les ai tenues là, Sa Majesté me dit : *"Le peuple vous aime"*. *"Oui, Votre Majesté"*, ai-je répondu, *"votre peuple m'aime"*. Puis il daigna ajouter : *"Oui, car ils savent qui vous êtes et ce que vous êtes"* (ce sont ses mots exacts). Après cela, le malade ressenti une forte crise d'essoufflement, de l'oxygène était injecté en permanence dans sa bouche. Il souffrait beaucoup. A gauche du malade se trouvait l'Impératrice ; devant lui se tenaient ses deux fils ainés ainsi que l'épouse du Tsarevich ; à droite, le Grand-Duc Michael Alexandrovich et Olga Alexandrovna ; et je me tenais près de l'appui-tête du fauteuil. *"Votre Majesté impériale ne souffre pas que mes mains soient posées sur votre tête ? "Non, Non"*, le Souverain daigna répondre, *"Cela m'apaise quand vous tenez vos mains sur*

moi". C'est parce que j'étais venu juste après avoir servi la liturgie, et que dans les paumes de mes mains s'était tenu le Corps Très Pur du Seigneur. »

UN MOT SUR NICOLAS GOGOL

À partir de 1842, Gogol (1809-1852, 42 ans) entame une véritable dérive mystique. Il se persuade ainsi que sa mission est de sauver moralement la Russie, en la guidant vers le paradis. Ce cheminement vers le bien, Gogol entend le décrire dans deux nouveaux tomes des *Âmes mortes*. Il voit désormais cette œuvre comme une *Divine Comédie* russe. La première partie du roman était en fait une représentation de l'enfer sur terre. La seconde et la troisième partie des *Âmes mortes* décriront la graduelle rédemption des héros, leur passage au purgatoire, puis au paradis. Mais, pour cette œuvre, Gogol estime qu'il doit lui-même se perfectionner moralement. L'écrivain s'absorbe dès lors dans la lecture des livres saints, telle que *L'Imitation de Jésus-Christ* ou le *Ménologe*. Hélas, ni son perfectionnement, ni l'écriture n'avancent comme il le voudrait. Rongé par le doute, déprimé, toujours plus hypocondriaque, il brûle à plusieurs reprises la suite des *Âmes mortes*. Il s'oriente simultanément vers un conservatisme politique extrême (défense de l'autocratie et de l'orthodoxie). C'est ainsi que sa dernière œuvre, les *Passages choisis d'une correspondance avec des amis*, cause un véritable scandale lors de sa parution en 1846. Dans cet ouvrage réactionnaire, Gogol dévoile une vision si obscurantiste du monde qu'elle en est presque comique. La polémique surprit et bouleversa Gogol qui, sans nul doute, croyait sincèrement à sa renaissance artistique. Il ne publiera plus rien jusqu'à sa mort, en 1852. [27]

> « Nous sommes en possession d'un trésor qui n'a pas de prix — *ainsi définissait-il l'Église et, poursuivant* : Cette Église qui, comme une vierge chaste, est la seule à s'être préservée depuis le temps des Apôtres dans l'innocence de sa pureté originelle ; cette Église qui, avec ses dogmes profonds et ses rituels extérieurs les plus infimes, était comme apportée du ciel pour le peuple russe qui seul a le pouvoir de résoudre toute la complexité de nos perplexités et de nos questions. Et cette Église, qui a été créée pour la vie, nous ne l'avons même pas intégrée dans nos vies. »

[27] Seules les trois citations qui suivent sont présentes dans le texte d'origine ; je prends la liberté d'insérer quelques lignes pour présenter Gogol (W) (NdT)

> « Gogol a déclaré haut et fort et avec conviction que la Vérité est dans l'Orthodoxie et dans l'autocratie russe orthodoxe ; que l'historique *être ou ne pas être* est résolu par la culture russe orthodoxe, et que le destin immédiat du monde entier dépend de sa préservation. Le monde est à l'article de la mort et nous entrons dans la période pré-apocalyptique de son histoire. »
>
> « Ayant été indigné par le fait que Gogol a osé voir le salut de la Russie dans des activités intérieures mystico-religieuses comme le labeur ascétique et la prière — il a donc considéré le travail de prédication comme étant supérieur à tout autre ouvrage — Biélinski, à cet égard, écrit dans sa lettre : Elle n'a besoin ni de sermons (elle en a assez entendu) ni de prières (elle en a assez de leurs interminables répétitions), mais de l'émergence chez son peuple d'un sens de la valeur humaine. » [28]

Pour bien situer le contexte, voici l'article de l'Encyclopaedia Universalis sur Biélinski : Violent en parole et dans ses lettres (socialisme, amour « à la Marat » de l'humanité, vertu de la guillotine), Biélinski se fait à la fois âpre et prudent dans ses écrits pour défendre les grandes idées qui lui sont devenues chères : dignité de la personne humaine (c'est le thème essentiel), foi dans le progrès, subordination de l'art, rôle éminent de l'écrivain dans l'éveil et la prise de conscience de la société. Ce sont ces convictions qui donnent tout son sens à la fameuse **lettre de Biélinski à Gogol du 15 juillet 1847**, grand moment dans l'histoire de la pensée russe, où s'affrontent deux conceptions opposées du progrès social. Gogol avait prêché publiquement l'acceptation de l'ordre établi et son amélioration par le perfectionnement intérieur et individuel de l'homme ; Biélinski, sans chercher à le comprendre, sans même, probablement, être capable de le comprendre, l'accuse d'avoir trahi la mission de l'écrivain russe et lui oppose son programme de réformes, antitsariste et anticlérical : aucun perfectionnement individuel n'est possible dans une société dont les institutions sont mauvaises. Circulant en nombreuses copies clandestines, la lettre de Biélinski (dont la lecture publique, deux ans plus tard, causera la perte de Dostoïevski) est le premier manifeste du mouvement révolutionnaire russe et, pour près de soixante ans, la charte de l'intelligentsia[29].

---

[28] Nicolas Gogol cité in *Essai sur la littérature russe du XIX^e^* de I. M. Andreyev, pp. 135-137 (RNV)

[29] (Réf.)

Dostoïevski

Âgé de 25 ans, alors qu'il fréquente une école d'officier, Dostoïevski (1821-1881, 59 ans) se lie avec les mouvements progressistes en s'intéressant au Cercle fouriériste de Mikhaïl Petrachevski[30]. À l'époque même où Gogol se convertit, Dostoïevski, loin de présenter des idées extrêmes, aime à discuter dans son groupe les idées de Fourier. Mais ce groupe n'a vraiment rien de sérieux en tant que tel : ses membres n'essayent pas de renverser le gouvernement et, s'il leur arrive d'aborder la question, c'est toujours à un niveau extrêmement naïf. Ils n'ont aucune organisation, aucun plan d'action pour mener bataille ou pour prendre le pouvoir. Aussi, ne font-ils que deviser sur ce monde idéal, donc merveilleux, où tout le monde vit paisiblement et en harmonie, un monde avec un gouvernement parfait et dans lequel personne n'opprime personne. Bref, ils ne font que rêver à ce monde dont Fourier revendique la paternité et dont Petrachevski n'est autre que le disciple.

Fourier est un illuminé vivant en Occident. Un fou, mais un fou vivant pleinement *l'esprit du temps* et dont les idées seront reprises quelques années plus tard par des gens comme Marx. Et c'est vrai, à partir de Marx, les idées de Fourier deviennent beaucoup plus sérieuses, disons plus « scientifiques ». Car si Fourier rêve aussi, entre autres inepties, d'un paradis pourvu de fontaines à limonade, il marque surtout l'avènement de cet esprit égalitariste et socialiste que l'on peut désormais respirer en Europe.

Discutant de ces idées, Dostoïevski, qui écrit depuis quelques temps déjà, rêve de cet avenir brillant. Jusqu'au jour où il se fait embarquer, lui et ses amis, au printemps 1849, par la police du Tsar qui les maintenait sous surveillance. Condamné à mort au terme d'un long procès, les membres du Cercle auront le temps d'appréhender la gravité des évènements ; comment Nicolas Ier, en les exécutant, allait couper la révolution à la racine. Mais c'était sans compter sur la condescendance du Tsar qui voyait réellement *une personne* dans chacun de ses sujets. En définitive, ils furent condamnés à mort pour être graciés au tout dernier moment, Nicolas Ier voyant en ce procédé un moyen pour chaque incriminé de se repentir et de faire amende honorable. Et, si personne ne sait ce que sont devenus les autres condamnés, c'est exactement ce qui se produisit pour Dostoïevski. Il n'a pas même 30 ans qu'il voit déjà sa vie toucher à sa fin, là, debout devant une rangée

[30] Dostoïevski fréquentera ce cercle de 1846 à 1849 (Réf.)

de fusils ? Qu'a-t-il fait de sa vie jusque-là ? A-t-il seulement déjà pensé à la religion ? Puis, coup de théâtre, on lui annonce le pardon du Tsar qui commue sa peine en huit ans d'exil en Sibérie, dont quatre de travaux forcés.

Dostoïevski part donc pour la Sibérie où, pendant huit ans, il goûte aux rigueurs de la vie du bagne. Comme nous pouvons le lire dans ses ouvrages inspirés par son exil, il dort sur des planches, subit la promiscuité et reçoit une nourriture par trop légère[31]. Mais, Dostoïevski sortira grandi de cette expérience : après ces années d'un régime difficile dont quatre passées au bagne avec les fers, il revient à la ville converti au tsarisme et à l'Orthodoxie. Ce qui prouve bien que Dostoïevski s'est profondément remis en question. Et, curieusement, en revenant un homme nouveau, en réformant son idée même de la vie et de la religion, il développe toute la matière philosophique de ses futurs écrits : le sens de l'histoire moderne, l'existence de Dieu, le Grand Inquisiteur… Ayant lui-même été gravement touché par la maladie révolutionnaire, il en voit plus finement que quiconque le sens et la finalité.

Les Possédés

Au cours de cette oeuvre, Dostoïevski nous livre une analyse de la mentalité révolutionnaire, autant par ses élucubrations que par ses théoriciens.

Ce soir-là, Virguinsky se sentait un peu souffrant ; néanmoins il avait quitté sa chambre, et maintenant il était assis sur un fauteuil devant la table autour de laquelle tous ses invités avaient pris place sur des chaises dans un ordre qui faisait prévoir une séance. En attendant, on causait à haute voix de choses indifférents. Lorsque parurent Stavroguine et Verkhovensky, le silence s'établit soudain.

Mais je demande la permission de donner quelques explications préalables.

Je crois que tous ces messieurs s'étaient réunis dans l'espoir d'apprendre quelque chose de particulièrement curieux. Ils représentaient la fine fleur du libéralisme local, et Virguinsky les avait triés sur le volet en vue de cette « séance ». Je remarquerai encore que plusieurs d'entre

[31] À cet égard, il est intéressant de noter l'avis de Soljenitsyne pour qui la comparaison entre le bagne du Tsar et le goulag communiste est primordiale : à l'évidence, les prisons du Tsar sont volontiers luxueuses par rapport aux prisons communistes. (NdA)

eux (un très petit nombre, du reste) n'étaient jamais allés chez lui auparavant. Sans doute la plupart ne se rendaient pas un compte bien clair de l'objet pour lequel on les avait convoqués. À la vérité, tous prenaient alors Pierre Stépanovitch pour un émissaire arrivé de l'étranger et muni de pleins pouvoirs ; dès le début, cette idée s'était enracinée dans leur esprit, et naturellement les flattait. Mais, parmi les citoyens rassemblés en ce moment chez Virguinsky sous prétexte de fêter l'anniversaire de sa naissance, il s'en trouvait quelques-uns à qui des ouvertures précises avaient été faites. Pierre Stépanovitch avait réussi à créer chez nous un « conseil des cinq » à l'instar des quinquévirats déjà organisés par lui à Moscou, et (le fait est maintenant prouvé) parmi les officiers de notre district. On prétend qu'il en avait aussi institué un dans le gouvernement de Kh... Assis à la table commune, les quinquévirs mettaient tous leurs soins à dissimuler leur importance, en sorte que personne n'aurait pu les reconnaître. À présent, leurs noms ne sont plus un mystère : c'étaient d'abord Lipoutine, ensuite Virguinsky lui-même, puis Chigaleff, le frère de madame Virguinsky, Liamchine, et enfin un certain Tolkatchenko. Ce dernier, déjà quadragénaire, passait pour connaître à fond le peuple, surtout les filous et les voleurs de grand chemin, qu'il allait étudier dans les cabarets (du reste, il ne s'y rendait pas que pour cela). Avec sa mise incorrecte, ses bottes de roussi, ses clignements d'yeux malicieux et les phrases populaires dont il panachait sa conversation, Tolkatchenko était un type à part au milieu des nôtres. Une ou deux fois Liamchine l'avait mené aux soirées de Stépan Trophimovitch, mais il n'y avait pas produit beaucoup d'effet. On le voyait en ville de temps à autre, surtout quand il se trouvait sans place ; il était employé de chemin de fer.

Ces cinq hommes d'action avaient constitué leur groupe, pleinement convaincus que celui-ci n'était qu'une unité parmi des centaines et des milliers d'autres quinquévirats semblables disséminés sur toute la surface de la Russie, et dépendant d'un mystérieux comité central en rapport lui-même avec la révolution européenne universelle. Malheureusement, je dois avouer que des froissements avaient déjà commencé à se manifester entre eux et Pierre Stépanovitch. Le fait est qu'ils l'avaient attendu depuis le printemps, sa prochaine arrivée leur ayant été annoncée d'abord par Tolkatchenko et ensuite par Chigaleff ; vu la haute opinion qu'ils se faisaient de lui, tous s'étaient docilement groupés à son premier appel ; mais à peine le quinquévirat venait-il d'être organisé, que la discorde éclatait dans son sein. Je suppose que ces messieurs regrettaient d'avoir donné si vite leur adhésion. Bien

entendu, ils avaient cédé, dans cette circonstance, à un généreux sentiment de honte ; ils avaient craint qu'on ne les accusât plus tard d'avoir cané. Mais Pierre Stépanovitch aurait dû apprécier leur héroïsme et les en récompenser par quelque confidence importante. Or, loin de songer à satisfaire la légitime curiosité de ses associés, Verkhovensky les traitait en général avec une sévérité remarquable, et même avec mépris. C'était vexant, on en conviendra ; aussi le membre Chigaleff poussait ses collègues à « réclamer des comptes », pas maintenant, il est vrai, car il y avait en ce moment trop d'étrangers chez Virguinsky.

Si je ne me trompe, les quinquévirs déjà nommés soupçonnaient vaguement que parmi ces étrangers se trouvaient des membres d'autres groupes inconnus d'eux et secrètement organisés dans la ville par le même Verkhovensky ; aussi tous les visiteurs s'observaient-ils les uns les autres d'un air défiant, ce qui donnait à la réunion une physionomie fort énigmatique et jusqu'à un certain point romanesque. Du reste, il y avait aussi là des gens à l'abri de tout soupçon, par exemple, un major, proche parent de Virguinsky ; cet homme parfaitement inoffensif n'avait même pas été invité, mais il était venu de son propre mouvement fêter le maître de la maison, en sorte qu'il avait été impossible de ne pas le recevoir. Virguinsky savait, d'ailleurs, qu'il n'y avait à craindre aucune délation de la part du major, car ce dernier, tout bête qu'il était, avait toujours aimé à fréquenter les libéraux avancés ; sans sympathiser personnellement avec eux, il les écoutait très volontiers. Bien plus, lui-même avait été compromis : on s'était servi de lui pour répandre des ballots de proclamations et de numéros de *la Cloche* ; il n'aurait pas osé jeter le moindre coup d'œil sur ces écrits, mais refuser de les distribuer lui eût paru le comble de la lâcheté. Encore à présent il ne manque pas en Russie de gens qui ressemblent à ce major.

Les autres visiteurs offraient le type de l'amour-propre aigri ou de l'exaltation juvénile : c'étaient deux ou trois professeurs et un nombre égal d'officiers. Parmi les premiers se faisait surtout remarquer un boiteux âgé de quarante-cinq ans qui enseignait au gymnase ; cet homme était extrêmement venimeux et d'une vanité peu commune. Dans le groupe des officiers je dois signaler un très jeune enseigne d'artillerie sorti récemment de l'école militaire et arrivé depuis peu dans notre ville où il ne connaissait encore personne. Durant cette soirée il avait un crayon à la main, ne prenait presque aucune part à la conversation, et écrivait à chaque instant quelque chose sur son carnet. Tout le monde voyait cela, mais on feignait de ne pas s'en apercevoir. Au nombre des invités de Virguinsky figurait

aussi le séminariste désœuvré qui, conjointement avec Liamchine, avait joué un si vilain tour à la colporteuse d'évangiles ; ce gros garçon, aux manières très dégagées, montrait dans toute sa personne la conscience qu'il avait de son mérite supérieur. À cette réunion assistait également, je ne sais pourquoi, le fils de notre maire, jeune homme prématurément usé par le vice, et dont le nom avait déjà été mêlé à des aventures scandaleuses. Il ne dit pas un mot de toute la soirée. Enfin, je ne puis passer sous silence un collégien de dix-huit ans qui paraissait très échauffé ; ce morveux, – on l'apprit plus tard avec stupéfaction, – était à la tête d'un groupe de conspirateurs recrutés parmi les *grands* du gymnase.

Chatoff dont je n'ai pas encore parlé était assis à un coin de la table, un peu en arrière des autres ; silencieux, les yeux fixés à terre, il refusa de prendre du thé et garda tout le temps sa casquette à la main, comme pour montrer qu'il n'était pas venu en visiteur, mais pour affaire, et qu'il s'en irait quand il voudrait. Non loin de lui avait pris place Kiriloff ; muet aussi, l'ingé-nieur tenait son regard terne obstinément attaché sur chacun de ceux qui prenaient la parole, et il écoutait tout sans donner la moindre marque d'émotion ou d'étonnement. Plusieurs des invités, qui ne l'avaient jamais vu auparavant, l'observaient à la dérobée d'un air soucieux. Madame Virguinsky connaissait-elle l'existence du quinquévirat ? Je suppose que son mari ne lui avait rien laissé ignorer. L'étudiante, naturellement, était étrangère à tout cela, mais elle avait aussi sa tâche ; elle comptait ne rester chez nous qu'un jour ou deux, ensuite son intention était de se rendre successive-ment dans toutes les villes universitaires pour « prendre part aux souffrances des pauvres étudiants et susciter chez eux l'esprit de protestation ». Dans ce but, elle avait rédigé un appel qu'elle avait fait lithographier à quelques centaines d'exemplaires. Chose curieuse, le collégien et l'étudiante qui ne s'étaient jamais rencontrés jusqu'alors se sentirent, à première vue, des plus mal disposés l'un pour l'autre. Le major était l'oncle de la jeune fille, et il ne l'avait pas vue depuis dix ans. Quand entrèrent Stavroguine et Verkhovensky, mademoiselle Virguinsky était rouge comme un coquelicot ; elle venait d'avoir une violente dispute avec son oncle au sujet de la question des femmes[32]. »

[32] Dostoïevski in *Les Possédés*, tome II, pp. 90-96 (traduit par Victor Derély)

Chigaleff

Chigaleff poursuivit son discours :

– Après avoir consacré mon activité à étudier la question de savoir comment doit être organisée la société qui remplacera celle d'aujourd'hui, je me suis convaincu que tous les créateurs de systèmes sociaux, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la présente année 187-, ont été des rêveurs, des songe-creux, des niais, des esprits en contradiction avec eux-mêmes, ne comprenant absolument rien ni aux sciences naturelles, ni à cet étrange animal qu'on appelle l'homme. Platon, Rousseau, Fourier sont des colonnes d'aluminium ; leurs théories peuvent être bonnes pour des moineaux, mais non pour la société humaine. Or, comme il est nécessaire d'être fixé sur la future forme sociale, maintenant surtout que tous nous sommes enfin décidés à passer de la spéculation à l'action, je propose mon propre système concernant l'organisation du monde. Le voici. (Ce disant, il frappa avec un doigt sur son cahier). J'aurais voulu le présenter à la réunion sous une forme aussi succincte que possible ; mais je vois que, loin de comporter des abréviations, mon livre exige encore une multitude d'éclaircissements oraux ; c'est pourquoi l'exposé demandera au moins dix soirées, d'après le nombre de chapitres que renferme l'ouvrage. (Des rires se firent entendre.) De plus, j'avertis que mon système n'est pas achevé. (Nouveaux rires.) Je me suis embarrassé dans mes propres données, et ma conclusion est en contradiction directe avec mes prémisses. Partant de la liberté illimitée, j'aboutis au despotisme illimité. J'ajoute pourtant qu'aucune solution du problème social ne peut exister en dehors de la mienne. L'hilarité redoubla, mais les auditeurs qui riaient étaient surtout les plus jeunes et, pour ainsi dire, les profanes. Arina Prokhorovna, Lipoutine et le professeur boiteux laissaient voir sur leurs visages une certaine colère.

– Si vous-même n'avez pas su coordonner votre système, et si vous êtes arrivé au désespoir, qu'est-ce que nous y ferons ? se hasarda à observer un des militaires.

Chigaleff se tourna brusquement vers l'interrupteur.

– Vous avez raison, monsieur l'officier, d'autant plus raison que vous parlez de désespoir. Oui, je suis arrivé au désespoir. Néanmoins, je défie qui que ce soit de remplacer ma solution par aucune autre : on aura beau chercher, on ne trouvera rien. C'est pourquoi, sans perdre de temps, j'invite toute la société à émettre son avis, lorsqu'elle aura écouté durant dix soirées la lecture de mon livre. Si les membres refusent de m'entendre, nous nous séparerons tout de suite, – les

hommes pour aller à leur bureau, les femmes pour retourner à leur cuisine, car, du moment que l'on repousse mon système, il faut renoncer à découvrir une autre issue, il n'en existe pas !

L'auditoire commençait à devenir tumultueux : « Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? Un fou, sans doute ? » se demandait-on à haute voix.

– En résumé, il ne s'agit que du désespoir de Chigaleff, conclut Liamchine, – toute la question est celle-ci : le désespoir de Chigaleff est-il ou non fondé ?

– Le désespoir de Chigaleff est une question personnelle, déclara le collégien.

– Je propose de mettre aux voix la question de savoir jusqu'à quel point le désespoir de Chigaleff intéresse l'œuvre commune ; le scrutin décidera en même temps si c'est, ou non, la peine de l'entendre, opina un loustic dans le groupe des officiers.

– Il y a ici autre chose, messieurs, intervint le boiteux ; un sourire équivoque errait sur ses lèvres, en sorte qu'on ne pouvait pas trop savoir s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement. – Ces lazzis sont déplacés ici. M. Chigaleff a étudié trop consciencieusement son sujet et, de plus, il est trop modeste. Je connais son livre. Ce qu'il propose comme solution finale de la question, c'est le partage de l'espèce humaine en deux groupes inégaux. Un dixième seulement de l'humanité possèdera les droits de la personnalité et exercera une autorité illimitée sur les neuf autres dixièmes. Ceux-ci perdront leur personnalité, deviendront comme un troupeau ; astreints à l'obéissance passive, ils seront ramenés à l'innocence première, et, pour ainsi dire, au paradis primitif, où, du reste, ils devront travailler. Les mesures proposées par l'auteur pour supprimer le libre arbitre chez les neuf dixièmes de l'humanité et transformer cette dernière en troupeau par de nouvelles méthodes d'éducation, – ces mesures sont très remarquables, fondées sur les données des sciences naturelles, et parfaitement logiques. On peut ne pas admettre certaines conclusions, mais il est difficile de contester l'intelligence et le savoir de l'écrivain. C'est dommage que les circonstances ne nous permettent pas de lui accorder les dix soirées qu'il demande, sans cela nous pourrions entendre beaucoup de choses curieuses. Madame Virguinsky s'adressa au boiteux d'un ton qui trahissait une certaine inquiétude :

– Parlez-vous sérieusement ? Est-il possible que cet homme, ne sachant que faire des neuf dixièmes de l'humanité, les réduise en esclavage ? Depuis longtemps je le soupçonnais.

– C'est de votre frère que vous parlez ainsi ? demanda le boiteux.

– La parenté ? Vous moquez-vous de moi, oui ou non ?

– D'ailleurs, travailler pour des aristocrates et leur obéir comme à des dieux, c'est une lâcheté ! observa l'étudiante irritée.

– Ce que je propose n'est point une lâcheté, j'offre en perspective le paradis, un paradis terrestre, et il ne peut pas y en avoir un autre sur la terre, répliqua d'un ton d'autorité Chigaleff.

– Moi, cria Liamchine, – si je ne savais que faire des neuf dixièmes de l'humanité, au lieu de leur ouvrir le paradis, je les ferais sauter en l'air, et je ne laisserais subsister que le petit groupe des hommes éclairés, qui ensuite se mettraient à vivre selon la science.

– Il n'y a qu'un bouffon qui puisse parler ainsi ! fit l'étudiante pourpre d'indignation.

– C'est un bouffon, mais il est utile, lui dit tout bas madame Virguinsky.

Chigaleff se tourna vers Liamchine.

– Ce serait peut-être la meilleure solution du problème ! répondit-il avec chaleur ; – sans doute, vous ne savez pas vous-même, monsieur le joyeux personnage, combien ce que vous venez de dire est profond. Mais comme votre idée est presque irréalisable, il faut se borner au paradis terrestre, puisqu'on a appelé cela ainsi.

– Voilà passablement d'absurdités ! laissa, comme par mégarde, échapper Verkhovensky. Du reste, il ne leva pas les yeux et continua, de l'air le plus indifférent, à se couper les ongles.

Le boiteux semblait n'avoir attendu que ces mots pour empoigner Pierre Stépanovitch.

– Pourquoi donc sont-ce des absurdités ? demanda-t-il aussitôt. – M. Chigaleff est jusqu'à un certain point un fanatique de philanthropie ; mais rappelez-vous que dans Fourier, dans Cabet surtout, et jusque dans Proudhon lui-même, on trouve quantité de propositions tyranniques et fantaisistes au plus haut degré. M. Chigaleff résout la question d'une façon peut-être beaucoup plus raisonnable qu'ils ne le font. Je vous assure qu'en lisant son livre il est presque impossible de ne pas admettre certaines choses. Il s'est peut-être moins éloigné de la réalité qu'aucun de ses prédécesseurs, et son paradis terrestre est presque le vrai, celui-là même dont l'humanité regrette la perte, si toutefois il a jamais existé.

– Allons, je savais bien que j'allais m'ennuyer ici, murmura Pierre Stépanovitch.

– Permettez, reprit le boiteux en s'échauffant de plus en plus, – les entretiens et les considérations sur la future organisation sociale sont presque un besoin naturel pour tous les hommes réfléchis de notre

époque. Hertzen ne s'est occupé que de cela toute sa vie. Biélinsky, je le tiens de bonne source, passait des soirées entières à discuter avec ses amis les détails les plus minces, les plus terre-à-terre, pourrait-on dire, du futur ordre des choses.

– Il y a même des gens qui en deviennent fous, observa brusquement le major.

– Après tout, on arrive peut-être encore mieux à un résultat quelconque par ces conversations que par un majestueux silence du dictateur, glapit Lipoutine osant enfin ouvrir le feu.

– Le mot d'absurdité ne s'appliquait pas, dans ma pensée, à Chigaleff, dit en levant à peine les yeux Pierre Stépanovitch. – Voyez-vous, messieurs, continua-t-il négligemment, – à mon avis, tous ces livres, les Fourier, les Cabet, tous ces « droits au travail », le chigalévisme, ce ne sont que des romans comme on peut en écrire des centaines de mille. C'est un passe-temps esthétique. Je comprends que vous vous ennuyiez dans ce méchant petit trou, et que, pour vous distraire, vous vous précipitiez sur le papier noirci.

– Permettez, répliqua le boiteux en s'agitant sur sa chaise, – quoique nous ne soyons que de pauvres provinciaux, nous savons pourtant que jusqu'à présent il ne s'est rien produit de si nouveau dans le monde que nous ayons beaucoup à nous plaindre de ne l'avoir pas vu. Voici que de petites feuilles clandestines imprimées à l'étranger nous invitent à former des groupes ayant pour seul programme la destruction universelle, sous prétexte que tous les remèdes sont impuissants à guérir le monde, et que le plus sûr moyen de franchir le fossé, c'est d'abattre carrément cent millions de têtes. Assurément l'idée est belle, mais elle est pour le moins aussi incompatible avec la réalité que le « chigavélisme » dont vous parliez tout à l'heure en termes si méprisants.

– Eh bien, mais je ne suis pas venu ici pour discuter, lâcha immédiatement Verkhovensky, et, sans paraître avoir conscience de l'effet que cette parole imprudente pouvait produire, il approcha de lui la bougie afin d'y voir plus clair.

– C'est dommage, grand dommage que vous ne soyez pas venu pour discuter, et il est très fâcheux aussi que vous soyez en ce moment si occupé de votre toilette.

– Que vous importe ma toilette ?

Lipoutine vint de nouveau à la rescousse du boiteux :

– Abattre cent millions de têtes n'est pas moins difficile que de réformer le monde par la propagande ; peut-être même est-ce plus difficile encore, surtout en Russie.

– C'est sur la Russie que l'on compte à présent, déclara un des officiers.

– Nous avons aussi entendu dire que l'on comptait sur elle, répondit le professeur. – Nous savons qu'un doigt mystérieux a

désigné notre belle patrie comme le pays le plus propice à l'accomplissement de la grande œuvre. Seulement voici une cho-se : si je travaille à résoudre graduellement la question sociale, cette tâche me rapporte quelques avantages personnels ; j'ai le plaisir de bavarder, et je reçois du gouvernement un tchin en récompense de mes efforts pour le bien public. Mais si je me rallie à la solution rapide, à celle qui réclame cent millions de têtes, qu'est-ce que j'y gagne personnellement ? Dès que vous vous mettez à faire de la propagande, on vous coupe la langue.

– À vous on la coupera certainement, dit Verkhovensky.

– Vous voyez. Or, comme, en supposant les conditions les plus favorables, un pareil massacre ne sera pas achevé avant cinquante ans, n'en mettons que trente si vous voulez (vu que ces gens-là ne sont pas des moutons et ne se laisseront pas égorger sans résistance), ne vaudrait-il pas mieux prendre toutes ses affaires et se transporter dans quelque île de l'océan Pacifique pour y finir tranquillement ses jours ? Croyez-le, ajouta-t-il en frappant du doigt sur la table, – par une telle propagande vous ne ferez que provoquer l'émigration, rien de plus !

Le boiteux prononça ces derniers mots d'un air triomphant. C'était une des fortes têtes de la province. Lipoutine souriait malicieusement, Virguinsky avait écouté avec une certaine tristesse ; tous les autres, surtout les dames et les officiers, avaient suivi très attentivement la discussion. Chacun comprenait que l'homme aux cent millions de têtes était collé au mur, et l'on se demandait ce qui allait résulter de là[33].

(…)

[Pierre Stépanovitch] Laissant de côté les conversations, – car voilà trente ans qu'on bavarde, et il est inutile de bavarder encore pendant trente années, – je vous demande ce qui vous agrée le plus : êtes-vous partisans de la méthode lente qui consiste à écrire des romans sociaux et à régler sur le papier à mille ans de distance les destinées de l'humanité, alors que dans l'intervalle, le despotisme avalera les bons morceaux qui passeront à portée de votre bouche et que vous laisserez échapper ? Ou bien préférez-vous la solution prompte qui, n'importe comment, mettra enfin l'humanité à même de s'organiser socialement non pas sur le papier, mais en réalité ? On fait beaucoup de bruit à propos des « cent millions de têtes » ; ce n'est peut-être qu'une métaphore, mais pourquoi reculer devant ce programme si, en s'attardant aux rêveries des barbouilleurs de papier, on permet au despotisme de dévorer durant quelques cent ans non pas cent millions de têtes,

[33] Ibid., pp. 113-122

mais cinq cents millions ? Remarquez encore qu'un malade incurable ne peut être guéri, quelques remèdes qu'on lui prescrive sur le papier ; au contraire, si nous n'agissons pas tout de suite, la contagion nous atteindra nous-mêmes, elle empoisonnera toutes les forces fraîches sur lesquelles on peut encore compter à présent, et enfin c'en sera fait de nous tous. Je reconnais qu'il est extrêmement agréable de pérorer avec éloquence sur le libéralisme, et qu'en agissant on s'expose à recevoir des horions... Du reste, je ne sais pas parler, je suis venu ici parce que j'ai des communications à faire ; en conséquence, je prie l'honorable société, non pas de voter, mais de déclarer franchement et simplement ce qu'elle préfère : marcher dans le marais avec la lenteur de la tortue, ou le traverser à toute vapeur.

– Je suis positivement d'avis qu'on le traverse à toute vapeur ! cria le collégien dans un transport d'enthousiasme.

– Moi aussi, opina Liamchine.

– Naturellement le choix ne peut être douteux, murmura un officier ; un autre en dit autant, puis un troisième. L'assemblée, dans son ensemble, était surtout frappée de ce fait que Verkhovensky avait promis des « communications ».

– Messieurs, je vois que presque tous se décident dans le sens des proclamations, dit-il en parcourant des yeux la société.

– Tous, tous ! crièrent la plupart des assistants[34].

(…)

– Chigaleff est un homme de génie ! Savez-vous que c'est un génie dans le genre de Fourier, mais plus hardi, plus fort que Fourier ? Je m'occuperai de lui. Il a inventé l'« égalité » !

Pierre Stépanovitch avait la fièvre et délirait ; quelque chose d'extraordinaire se passait en lui ; Stavroguine le regarda encore une fois. Tous deux marchaient sans s'arrêter.

– Il y a du bon dans son manuscrit, poursuivit Verkhovensky, – il y a l'espionnage. Dans son système, chaque membre de la société a l'œil sur autrui, et la délation est un devoir. Chacun appartient à tous, et tous à chacun. Tous sont esclaves et égaux dans l'esclavage. La calomnie et l'assassinat dans les cas extrêmes, mais surtout l'égalité. D'abord abaisser le niveau de la culture des sciences et des talents. Un niveau scientifique élevé n'est accessible qu'aux intelligences supé-rieures, et il ne faut pas d'intelligences supérieures ! Les hommes doués de hautes facultés se sont toujours emparés du pouvoir, et ont été des

[34] Ibid., pp. 124-125

despotes. Ils ne peuvent pas ne pas être des despotes, et ils ont toujours fait plus de mal que de bien ; on les expulse ou on les livre au supplice. Couper la langue à Cicéron, crever les yeux à Copernic, lapider Shakespeare, voilà le chigalévisme ! Des esclaves doivent être égaux ; sans despotisme il n'y a encore eu ni liberté ni égalité, mais dans un troupeau doit régner l'égalité, et voilà le chigalévisme ! Ha, ha, ha ! vous trouvez cela drôle ? Je suis pour le chigalévisme !

Stavroguine hâtait le pas, voulant rentrer chez lui au plus tôt. « Si cet homme est ivre, où donc a-t-il pu s'enivrer ? » se demandait-il ; « serait-ce l'effet du cognac qu'il a bu chez Virguinsky ? »

– Écoutez, Stavroguine : aplanir les montagnes est une idée belle, et non ridicule. Je suis pour Chigaleff ! À bas l'instruction et la science ! Il y en a assez comme cela pour un millier d'années ; mais il faut organiser l'obéissance, c'est la seule chose qui fasse défaut dans le monde. La soif de l'étude est une soif aristocratique. Avec la famille ou l'auteur apparaît le désir de la propriété. Nous tuerons ce désir : nous favoriserons l'ivrognerie, les cancans, la délation ; nous propagerons une débauche sans précédents, nous étoufferons les génies dans leur berceau. Réduction de tout au même dénominateur, égalité complète. « Nous avons appris un métier et nous sommes d'honnêtes gens, il ne nous faut rien d'autre », voilà la réponse qu'ont faites dernièrement les ouvriers anglais. Le nécessaire seul est nécessaire, telle sera désormais la devise du globe terrestre. Mais il faut aussi des convulsions ; nous pourvoirons à cela, nous autres gouvernants. Les esclaves doivent avoir des chefs. Obéissance complète, impersonnalité complète, mais, une fois tous les trente ans, Chigaleff donnera le signal des convulsions, et tous se mettront subitement à se manger les uns les autres, jusqu'à un certain point toutefois, à seule fin de ne pas s'ennuyer. L'ennui est une sensation aristocratique ; dans le chigalévisme il n'y aura pas de désirs. Nous nous réserverons le désir et la souffrance, les esclaves auront le chigalévisme.

– Vous vous exceptez ? laissa échapper malgré lui Nicolas Vsévolodovitch.

– Et vous aussi. Savez-vous, j'avais pensé à livrer le monde au pape. Qu'il sorte pieds nus de son palais, qu'il se montre à la populace en disant : « Voilà à quoi l'on m'a réduit ! » et tout, même l'armée, se prosternera à ses genoux. Le pape en haut, nous autour de lui, et au-dessous de nous le chigalévisme. Il suffit que l'Inter-nationale s'entende avec le pape, et il en sera ainsi. Quant au vieux, il consentira tout de suite ; c'est la seule issue qui lui reste ouverte[35]. »

[35] Ibid., pp. 142-144

Kiriloff et la nouvelle religion [36]

C'est alors qu'entre en scène ce personnage, Kiriloff, dont la philosophie peut se résumer à : si Dieu n'existe pas, alors je suis dieu. Et si je suis dieu, je dois faire quelque chose qui le prouve. Aussi lui est-il impossible de vivre une vie ordinaire ; il doit réaliser quelque chose de spectaculaire, quelque chose d'absolu qui prouve qu'il a autorité sur lui-même. Et à l'évidence, la preuve majeure qu'il ait une quelconque autorité sur sa propre vie — prouvant par là même qu'il est Dieu — reste le suicide. C'est sa logique. Pour nous, cela n'a aucun sens ; cet homme est juste fou. Mais au fond, c'est parfaitement logique. Dès lors que l'on rejette le christianisme, tout cela devient très logique.

« – Je suis tenu d'affirmer mon incrédulité, poursuivit Kiriloff en marchant à grands pas dans la chambre. – À mes yeux, il n'y a pas de plus haute idée que la négation de Dieu. J'ai pour moi l'histoire de l'humanité. L'homme n'a fait qu'inventer Dieu, pour vivre sans se tuer : voilà le résumé de l'histoire universelle jusqu'à ce moment. Le premier, dans l'histoire du monde, j'ai repoussé la fiction de l'existence de Dieu. Qu'on le sache une fois pour toutes. »

Tu comprends maintenant que le salut pour l'humanité consiste à lui prouver cette pensée. Qui la prouvera ? Moi ! Je ne comprends pas comment jusqu'à présent l'athée a pu savoir qu'il n'y a point de Dieu et ne pas se tuer tout de suite ! Sentir que Dieu n'existe pas, et ne pas sentir du même coup qu'on est soi-même devenu dieu, c'est une absurdité, autrement on ne manquerait pas de se tuer. Si tu sens cela, tu es un tzar, et, loin de te tuer, tu vivras au comble de la gloire. Mais celui-là seul, qui est le premier, doit absolument se tuer ; sans cela, qui donc commencera et le prouvera ? C'est moi qui me tuerai absolument, pour commencer et prouver. Je ne suis encore dieu que par force et je suis malheureux, car je suis *obligé* d'affirmer ma liberté. Tous sont malheureux parce que tous ont peur d'affirmer leur liberté. Si l'homme jusqu'à présent a été si malheureux et si pauvre, c'est parce qu'il n'osait pas se montrer libre dans la plus haute acception du mot, et qu'il se contentait d'une insubordination d'écolier. Je suis terriblement malheureux, car j'ai terriblement peur. La crainte est la malédiction de l'homme... Mais je manifesterai mon indépendance, je suis

[36] Encadrant le texte de Dostoïevski, les deux apports de Père Seraphim qui suivent sont tirés de sa conférence de 1980 sur Nietzsche (NdT)

tenu de croire que je ne crois pas. Je commencerai, je finirai, et j'ouvrirai la porte. Et je sauverai. Cela seul sauvera tous les hommes et transformera physiquement la génération suivante ; car, autant que j'en puis juger, sous sa forme physique actuelle il est impossible à l'homme de se passer de l'ancien dieu. J'ai cherché pendant trois ans l'attribut de ma divinité et je l'ai trouvé : l'attribut de ma divinité, c'est l'indépendance ! C'est tout ce par quoi je puis montrer au plus haut degré mon insubordination, ma nouvelle et terrible liberté. Car elle est terrible. Je me tuerai pour affirmer mon insubordination, ma nouvelle et terrible liberté. »[37]

En définitive, pourvu comme tout un chacun de la *nature humaine*, Kiriloff a peur de se suicider ; il hésite constamment jusqu'à l'intervention du personnage de Pierre Stépanovitch, dont les traits rappellent ceux de Lénine. Ce dernier tente de le persuader de se suicider tout en portant le blâme sur quelqu'un d'autre ou sur une situation. Ce faisant, en créant ce trouble, ce désordre, il permettrait à son cercle révolutionnaire de prendre enfin la relève. Pierre Stépanovitch arrive à convaincre Kiriloff[38] qui finira par se suicider. Dans le monde réel, nous pouvons trouver ce genre d'individus tout autour de nous.

Crime et Châtiment

D'une certaine manière, ce livre traite du désir de l'homme de se placer au-dessus des notions de bien et de mal. Suivant l'idée que pour arriver à ses fins, Napoléon à dû tuer sans pour autant ressentir les affres de la culpabilité, Rodion, le héros de ce livre, tente de justifier le crime qu'il s'apprête à commettre par la grandeur des sentiments qui animeront sa vie ensuite[39]. D'ailleurs, une bonne partie de l'histoire se passe avant le crime et explicite bien les atermoiements du jeune homme sur son éventuel passage à l'acte. Nous retrouvons l'idée à la base de la philosophie de Nietzsche qui veut qu'en l'absence de Dieu, tout soit permis, principe probablement acceptable en

[37] Op. Cit. pp. 507-511

[38] Ibid., pp. 511-513

[39] « La tuer, et prendre son argent pour se consacrer ensuite au service de l'humanité entière et de la cause commune : qu'en penses-tu, est-ce que des milliers d'actes bons et utiles n'effaceront pas ce tout petit meurtre ? » Dostoïevski in *Crime et Châtiment*, p. 65

politique ou en philosophie mais qui rime avec une permissivité incompatible avec le point de vue chrétien. Sans arrêt, Rodion pense à Napoleon, à comment cet homme sorti des rangs a pu arriver à la tête d'un pays, au fait qu'en sa qualité de chef d'État il puisse tuer qui il veut. Comme s'il existait une classe supérieure à celle de l'homme : les surhommes.

Ce livre se base entièrement sur la dualité entre le royaume de ce monde et le royaume du Christ. Selon le royaume du Christ, nous devons tous nous humilier devant Dieu alors que selon la philosophie du monde, de la puissance de ce monde, certains sont plus forts que d'autres. Et le plus fort a le droit de piétiner les autres. Rodion oscille entre Nietzsche : « *Deviens ce que tu es* » et Machiavel :

> « Le Prince est souvent obligé, pour maintenir l'État, d'agir contre l'humanité, contre la charité, contre la religion même. Il faut [...] que tant qu'il le peut il ne s'écarte de la voie du bien, mais qu'au besoin il sache entrer dans celle du mal. » [40]

Ainsi, entretient-il d'atroces dialogues avec lui-même.

Il rend visite à la vielle femme, il voit comment elle se comporte, fouille les lieux du regard, échafaude un mode opératoire. Il épie ses moindres mouvements, écoute, cherche à savoir où elle cache son argent. Et il y a cette deuxième femme, la soeur de l'usurière, qui lorsqu'elle apparait ne devient pas plus signifiante aux yeux de Rodion qu'un insecte. Ce type de pensée prend sa source dans les idées rationalistes arrivant d'occident ; quand Marx suppose une totale liberté de *faire* tant que nous avons le pouvoir. C'est ce type de pensée qui rend les gens violents. Elle s'inscrit complètement dans l'idée que les gens deviennent violents à mesure que la révolution avance, que des personnes tuent d'autres personnes. Ainsi les humains deviennent-ils les instruments de la révolution, les humains deviennent-ils des *choses*. Ce qui est à l'exact opposé du christianisme.

Mais sa conscience est bien là ; il ne peut pas lutter contre elle. Elle explique sa continuelle hésitation ainsi que sa propre condamnation : « *Es-tu si faible que tu ne puisses le faire* ? » Il s'invective : « *Tu es censé être un surhomme et tu ne peux pas le faire, tu ne peux pas le surmonter* ? » Et finalement, il trouve le courage d'y aller et de frapper, puis la soeur arrive, complètement inattendue, sur le lieu du crime. Il est contrarié ; il la tue aussi. Complètement pris en étau entre sa conscience et la raison même de son crime, Rodion , qui ne prend même plus la peine de chercher l'argent, s'enfuit avec trois fois rien se terrer dans sa chambre. C'est à partir de là que ses tourments l'animent : « *Ne suis-je pas*

[40] Machiavel in *Le Prince* (1515), p. 55

un surhomme ? *Je devrais me sentir calme, posé* ; *ne s'agit-il pas que d'un insecte, d'une punaise qui n'a pas besoin de vivre* ? *L'heure est maintenant venue d'aller me former à l'université afin d'aider les idées occidentales à gagner la Russie*. » Seulement, sa conscience s'étant mise en route, il n'arrive pas à comprendre pourquoi il n'est pas en paix mais surtout, il ressent que la conscience, cette chose insufflée par Dieu et instruite par le Christianisme, ne peut pas être réduite au silence. Nous assistons ensuite à ce terrible duel entre Rodion et l'enquêteur qui, s'il n'a aucune preuve, soupçonne quand même Rodion tant ce dernier souffre de sa mauvaise conscience. N'en pouvant plus, Rodion finit par interroger son enquêteur : « *Qui pensez-vous que c'est* ? *Dites-le moi*. » Et l'enquêteur répond : « *C'est vous, Rodion Romanovitch. Vous l'avez tuée. Mais j'attends que vous l'avouiez vous-même*. » Rodion frise avec la folie : que doit-il faire ? S'enfuir ?

Rodion rencontre ensuite Sonia qui, en sa qualité de prostituée, représente l'élément le plus bas de la société. Sonia se prostitue, contre sa conscience de chrétienne car c'est l'unique moyen qu'elle a trouvé pour subvenir aux besoins de sa mère. Mais nous verrons comment cette personne aussi pitoyable qu'impuissante sauvera Rodion des idées occidentales qui l'auront complètement illusionné. Il lui parle ; elle lui montre l'Évangile et commence à lui parler du Christ. Et peu à peu, son cœur s'adoucit. À la fin, en prenant conseil auprès d'elle pour savoir s'il doit se rendre ou non, il sera visiblement touché qu'elle propose de l'accompagner en Sibérie. Qu'une prostituée, la lie du peuple, l'aime au point de l'accompagner en Sibérie s'il échappe au peloton d'exécution aura pour effet de le remettre complètement à sa place. Il retourne au poste de police : « *C'est moi qui ai tué, à coups de hache, pour les voler, la vieille veuve de fonctionnaire et sa sœur Lisaveta*. » [41]

Le cas de Sonia présente ceci d'intéressant qu'elle a su préserver son Orthodoxie, sa foi, bien qu'elle fut, vu de l'extérieur, une pécheresse, bien qu'elle fut constamment privée de communion. Elle aura conservé la pureté du Christianisme probablement grâce à cette conscience qu'elle avait d'elle même, d'être un rebut de la société, un cas désespéré. Elle garde pourtant le message du Christ, ce qui lui permet de parler de l'Évangile à Rodion, un étudiant aux grandes idées bien arrêtées, d'adoucir son coeur et au final, de le convertir. De retour de Sibérie, Rodion aura trouvé la voie du repentir et le chemin de la vie chrétienne.

[41] Dostoïevski in *Crime et Châtiment*, p. 528

Les Frères Karamazov

Dans *Les frères Karamazov*, Dostoïevski nous présente la même mentalité froide et calculatrice de l'occident à travers les théories d'Ivan, lesquelles s'opposent aux pratiques de son jeune frère Aliocha qui désire ardemment le vrai Christianisme.

La philosophie d'Ivan Karamazov

« Mais pourquoi as-tu commencé « on ne peut plus bêtement » ? demanda Aliocha en le regardant d'un air pensif.

– D'abord, par couleur locale : les conversations des Russes sur ce thème s'engagent toujours bêtement. Ensuite, la bêtise rapproche du but et de la clarté. Elle est concise et ne ruse pas, tandis que l'esprit use de détours et se dérobe. L'esprit est déloyal, il y a de l'honnêteté dans la bêtise. Plus je confesserai bêtement le désespoir qui m'accable, mieux cela vaudra pour moi.

– M'expliqueras-tu pourquoi « tu n'admets pas le monde » ?

– Certainement, ce n'est pas un secret, et j'y venais. Mon petit frère, je n'ai pas l'intention de te pervertir ni d'ébranler ta foi, c'est plutôt moi qui voudrais me guérir à ton contact, dit Ivan avec le sourire d'un petit enfant. »

Aliocha ne l'avait jamais vu sourire ainsi[42]. »

La révolte

« Je dois t'avouer une chose, commença Ivan, je n'ai jamais pu comprendre comment on peut aimer son prochain. C'est précisément, à mon idée, le prochain qu'on ne peut aimer ; du moins ne peut-on l'aimer qu'à distance. J'ai lu quelque part, à propos d'un saint, *Julien le Miséricordieux*, qu'un passant affamé et transi, vint un jour le supplier de le réchauffer ; le saint se coucha sur lui, le prit dans ses bras et se mit à insuffler son haleine dans la bouche purulente du malheureux, infecté par une horrible maladie. Je suis persuadé qu'il fit cela avec effort, en se mentant à lui-même, dans un sentiment d'amour dicté par le devoir, et par esprit de pénitence. Il faut qu'un homme soit caché pour qu'on puisse l'aimer ; dès qu'il montre son visage, l'amour disparaît. »

[42] Dostoïevski in *Les frères Karamazov*, Tome I, p. 605 (traduit par Henri Mongault)

– Le starets Zosime a plusieurs fois parlé de cela, observa Aliocha. Il disait aussi que souvent, pour des âmes inexpérimentées, le visage de l'homme est un obstacle à l'amour. Il y a pourtant beaucoup d'amour dans l'humanité, un amour presque pareil à celui du Christ, je le sais par expérience Ivan…

– Eh bien, moi, je ne le sais pas encore et ne peux pas le comprendre, beaucoup sont dans le même cas. Il s'agit de savoir si cela provient des mauvais penchants, ou si c'est inhérent à la nature humaine. À mon avis, l'amour du Christ pour les hommes est une sorte de miracle impossible sur la terre. Il est vrai qu'il était Dieu ; mais nous ne sommes pas des dieux. Supposons, par exemple, que je souffre profondément ; un autre ne pourra jamais connaître à quel point je souffre, car c'est un autre, et pas moi. De plus, il est rare qu'un individu consente à reconnaître la souffrance de son prochain (comme si c'était une dignité !) Pourquoi cela, qu'en penses-tu ? Peut-être parce que je sens mauvais, que j'ai l'air bête ou que j'aurai marché un jour sur le pied de ce monsieur ! En outre, il y a diverses souffrances : celle qui humilie, la faim, par exemple, mon bienfaiteur voudra bien l'admettre, mais dès que ma souffrance s'élève, qu'il s'agit d'une idée, par exemple, il n'y croira que par exception car, peut-être, en m'examinant, il verra que je n'ai pas le visage que son imagination prête à un homme souffrant pour une idée. Aussitôt il cessera ses bienfaits, et cela sans méchanceté. Les mendiants, surtout ceux qui ont quelque noblesse, ne devraient jamais se montrer, mais demander l'aumône par l'intermédiaire des journaux. En théorie, encore, on peut aimer son prochain, et même de loin : de près, c'est presque impossible. Si, du moins, tout se passait comme sur la scène, dans les ballets où les pauvres en loques de soie et en dentelles déchirées mendient en dansant gracieusement, on pourrait encore les admirer. Les admirer, mais non pas les aimer… Assez là-dessus. Je voulais seulement te placer à mon point de vue. Je voulais parler des souffrances de l'humanité en général, mais il vaut mieux se borner aux souffrances des enfants. Mon argumentation sera réduite au dixième, mais cela vaut mieux. J'y perds, bien entendu. D'abord, on peut aimer les enfants de près, même sales, même laids (il me semble, pourtant, que les enfants ne sont jamais laids). Ensuite, si je ne parle pas des adultes, c'est que non seulement ils sont repoussants et indignes d'être aimés, mais qu'ils ont une compensation : ils ont mangé le fruit défendu, discerné le bien et le mal, et sont devenus « semblables à des dieux ». Ils continuent à le manger. Mais les petits enfants n'ont rien mangé et sont encore innocents. Tu aimes les enfants, Aliocha ? Je sais que tu

les aimes, et tu comprendras pourquoi je ne veux parler que d'eux. Ils souffrent beaucoup, eux aussi, sans doute, c'est pour expier la faute de leurs pères, qui ont mangé le fruit ; mais c'est le raisonnement d'un autre monde, incompréhensible au cœur humain ici-bas. Un innocent ne saurait souffrir pour un autre, surtout un petit être ! Cela te surprendra, Aliocha, mais moi aussi j'adore les enfants. Remarque que les hommes cruels, doués de passions sauvages, les Karamazov, aiment parfois beaucoup les enfants. Jusqu'à sept ans, les enfants diffèrent énormément de l'homme ; c'est comme un autre être, avec une autre nature. J'ai connu un bandit, un bagnard ; durant sa carrière, lorsqu'il s'introduisait nuitamment dans les maisons pour piller, il avait assassiné des familles entières, y compris les enfants. Pourtant, en prison, il les aimait étrangement ; il ne faisait que regarder ceux qui jouaient dans la cour et devint l'ami d'un petit garçon qu'il voyait jouer sous sa fenêtre… Tu ne sais pas pourquoi je dis tout cela, Aliocha ? J'ai mal à la tête et je me sens triste.

– Tu as l'air bizarre, tu ne me parais pas dans ton état normal, insinua Aliocha avec inquiétude.

– À propos, continua Ivan comme s'il n'avait pas entendu son frère, un Bulgare m'a récemment conté à Moscou les atrocités que commettent les Turcs et les Tcherkesses dans son pays : craignant un soulèvement général des Slaves, ils incendient, égorgent, violent les femmes et les enfants ; ils clouent les prisonniers aux palissades par les oreilles, les abandonnent ainsi jusqu'au matin, puis les pendent, etc. On compare parfois la cruauté de l'homme à celle des fauves ; c'est faire injure à ces derniers. Les fauves n'atteignent jamais aux raffinements de l'homme. Le tigre déchire sa proie et la dévore ; c'est tout. Il ne lui viendrait pas à l'idée de clouer les gens par les oreilles, même s'il pouvait le faire. Ce sont les Turcs qui torturent les enfants avec une jouissance sadique, arrachent les bébés du ventre maternel, les lancent en l'air pour les recevoir sur les baïonnettes, sous les yeux des mères, dont la présence constitue le principal plaisir. Voici une autre scène qui m'a frappé. Pense donc : un bébé encore à la mamelle, dans les bras de sa mère tremblante, et autour d'eux, les Turcs. Il leur vient une plaisante idée : caressant le bébé, ils parviennent à le faire rire ; puis l'un d'eux braque sur lui un revolver à bout portant. L'enfant tend ses menottes pour saisir le joujou ; soudain, l'artiste presse la détente et lui casse la tête. Les Turcs aiment, dit-on, les douceurs.

– Frère, à quoi bon tout cela ?

– Je pense que si le diable n'existe pas, s'il a été créé par l'homme, celui-ci l'a fait à son image. »

– Comme Dieu, alors ?

– Tu sais fort bien « retourner les mots », comme dit Polonius dans *Hamlet*, reprit Ivan en riant. Tu m'as pris au mot, soit ; mais il est beau, ton Dieu, si l'homme l'a fait à son image. Tu me demandais tout à l'heure : à quoi bon tout cela ? Vois-tu, je suis un dilettante, un amateur de faits et d'anecdotes ; je les recueille dans les journaux, je note ce qu'on me raconte, cela forme déjà une jolie collection. Les Turcs y figurent, naturellement, avec d'autres étrangers, mais j'ai aussi des cas nationaux qui les surpassent. Chez les Russes, les verges et le fouet sont surtout en honneur ; on ne cloue personne par les oreilles, parbleu, nous sommes des Européens, mais notre spécialité est de fouetter, et on ne saurait nous la ravir. À l'étranger, on dirait que cette pratique a disparu, par suite de l'adoucissement des mœurs, ou bien parce que les lois naturelles interdisent à l'homme de fouetter son semblable. En revanche, il existe là-bas comme ici une coutume à ce point nationale qu'elle serait presque impossible en Russie, bien qu'elle s'implante aussi chez nous, surtout à la suite du mouvement religieux dans la haute société. Je possède une charmante brochure traduite du français, où l'on raconte l'exécution à Genève, il y a cinq ans, d'un assassin nommé Richard, qui se convertit au christianisme avant de mourir, à l'âge de vingt-quatre ans. C'était un enfant naturel, donné par ses parents, quand il avait six ans, à des bergers suisses, qui l'élevèrent pour le faire travailler. Il grandit comme un petit sauvage, sans rien apprendre ; à sept ans, on l'envoya paître le troupeau, au froid et à l'humidité, à peine vêtu et affamé. Ces gens n'éprouvaient aucun remords à le traiter ainsi ; au contraire, ils estimaient en avoir le droit, car on leur avait fait don de Richard comme d'un objet, et ils ne jugeaient même pas nécessaire de le nourrir. Richard lui-même raconte qu'alors, tel l'enfant prodigue de l'Évangile, il eût bien voulu manger la pâtée destinée aux pourceaux qu'on engraissait, mais il en était privé et on le battait lorsqu'il la dérobait à ces animaux : c'est ainsi qu'il passa son enfance et sa jeunesse, jusqu'à ce que, devenu grand et fort, il se mît à voler. Ce sauvage gagnait sa vie à Genève comme journalier, buvait son salaire, vivait comme un monstre, et finit par assassiner un vieillard pour le dévaliser. Il fut pris, jugé et condamné à mort. On n'est pas sentimental dans cette ville ! En prison, il est aussitôt entouré par les pasteurs, les membres d'associations religieuses, les dames patronnesses. Il apprit à lire et à écrire, on lui expliqua l'Évangile, et, à force de l'endoctriner et

de le catéchiser, on finit par lui faire avouer solennellement son crime[43].

(…)

D'après mon pauvre esprit terrestre, je sais seulement que la souffrance existe, qu'il n'y a pas de coupables, que tout s'enchaîne, que tout passe et s'équilibre. Ce sont là sornettes d'Euclide, je le sais, mais je ne puis consentir à vivre en m'appuyant là-dessus. Qu'est-ce que tout cela peut bien me faire ? Ce qu'il me faut, c'est une compensation, sinon je me détruirai. Et non une compensation quelque part, dans l'infini, mais ici-bas, une compensation que je voie moi-même. J'ai cru, je veux être témoin, et si je suis déjà mort, qu'on me ressuscite ; si tout se passait sans moi, ce serait trop affligeant. Je ne veux pas que mon corps avec ses souffrances et ses fautes serve uniquement à fumer l'harmonie future, à l'intention de je ne sais qui. Je veux voir de mes yeux la biche dormir près du lion, la victime embrasser son meurtrier. C'est sur ce désir que reposent toutes les religions, et j'ai la foi. Je veux être présent quand tous apprendront le pourquoi des choses. Mais les enfants, qu'en ferai-je ? Je ne peux résoudre cette question. Si tous doivent souffrir afin de concourir par leur souffrance à l'harmonie éternelle, quel est le rôle des enfants ? On ne comprend pas pourquoi ils devraient souffrir, eux aussi, au nom de l'harmonie. Pourquoi serviraient-ils de matériaux destinés à la préparer ? Je comprends bien la solidarité du péché et du châtiment, mais elle ne peut s'appliquer aux petits innocents, et si vraiment ils sont solidaires des méfaits de leurs pères, c'est une vérité qui n'est pas de ce monde et que je ne comprends pas. Un mauvais plaisant objectera que les enfants grandiront et auront le temps de pécher, mais il n'a pas grandi, ce gamin de huit ans, déchiré par les chiens. Aliocha, je ne blasphème pas. Je comprends comment tressaillira l'univers, lorsque le ciel et la terre s'uniront dans le même cri d'allégresse, lorsque tout ce qui vit ou a vécu proclamera : « Tu as raison, Seigneur, car tes voies nous sont révélées ! », lorsque le bourreau, la mère, l'enfant s'embrasseront et déclareront avec des larmes : « Tu as raison, Seigneur ! » Sans doute alors, la lumière se fera et tout sera expliqué. Le malheur, c'est que je ne puis admettre une solution de ce genre. Et je prends mes mesures à cet égard, tandis que je suis encore sur la terre. Crois-moi, Aliocha, il se peut que je vive jusqu'à ce moment ou que je ressuscite alors, et je m'écrierai peut-être avec les autres, en regardant la mère embrasser le bourreau de son enfant : « Tu as raison, Seigneur ! » mais ce sera contre mon gré. Pendant qu'il est encore

[43] Ibid., pp. 606-614

temps, je me refuse à accepter cette harmonie supérieure. Je prétends qu'elle ne vaut pas une larme d'enfant, une larme de cette petite victime qui se frappait la poitrine et priait le « bon Dieu » dans son coin infect ; non, elle ne les vaut pas, car ces larmes n'ont pas été rachetées. Tant qu'il en est ainsi, il ne saurait être question d'harmonie. Or, comment les racheter, c'est impossible. Les bourreaux souffriront en enfer, me diras-tu ? Mais à quoi sert ce châtiment puisque les enfants aussi ont eu leur enfer ? D'ailleurs, que vaut cette harmonie qui comporte un enfer ? Je veux le pardon, le baiser universel, la suppression de la souffrance. Et si la souffrance des enfants sert à parfaire la somme des douleurs nécessaires à l'acquisition de la vérité, j'affirme d'ores et déjà que cette vérité ne vaut pas un tel prix. Je ne veux pas que la mère pardonne au bourreau ; elle n'en a pas le droit. Qu'elle lui pardonne sa souffrance de mère, mais non ce qu'a souffert son enfant déchiré par les chiens. Quand bien même son fils pardonnerait, elle n'en aurait pas le droit. Si le droit de pardonner n'existe pas, que devient l'harmonie ? Y a-t-il au monde un être qui ait ce droit ? C'est par amour pour l'humanité que je ne veux pas de cette harmonie. Je préfère garder mes souffrances non rachetées et mon indignation persistante, même si j'avais tort ! D'ailleurs, on a surfait cette harmonie ; l'entrée coûte trop cher pour nous. J'aime mieux rendre mon billet d'entrée. En honnête homme, je suis même tenu à le rendre au plus tôt. C'est ce que je fais. Je ne refuse pas d'admettre Dieu, mais très respectueusement je lui rends mon billet. »

– Mais c'est de la révolte, prononça doucement Aliocha, les yeux baissés.

– De la révolte ? Je n'aurais pas voulu te voir employer ce mot. Peut-on vivre révolté ? Or, je veux vivre. Réponds-moi franchement. Imagine-toi que les destinées de l'humanité sont entre tes mains, et que pour rendre définitivement les gens heureux, pour leur procurer enfin la paix et le repos, il soit indispensable de mettre à la torture ne fût-ce qu'un seul être, l'enfant qui se frappait la poitrine de son petit poing, et de fonder sur ses larmes le bonheur futur. Consentirais-tu, dans ces conditions, à édifier un pareil bonheur ? Réponds sans mentir.

– Non, je n'y consentirais pas.

– Alors, peux-tu admettre que les hommes consentiraient à accepter ce bonheur au prix du sang d'un petit martyr ?

– Non, je ne puis l'admettre, mon frère, prononça Aliocha, les yeux étincelants. Tu as demandé s'il existe dans le monde entier un Être qui aurait le droit de pardonner. Oui, cet Être existe. Il peut tout pardonner, tous et pour tout, car

c'est Lui qui a versé son sang innocent pour tous et pour tout. Tu l'as oublié, c'est lui la pierre angulaire de l'édifice, et c'est à lui de crier : « Tu as raison, Seigneur, car tes voies nous sont révélées. »

– Ah ! oui, « le seul sans péché » et « qui a versé son sang ». Non, je ne l'ai pas oublié, je m'étonnais, au contraire, que tu ne l'aies pas encore mentionné, car dans les discussions les vôtres commencent par le mettre en avant, d'habitude. Sais-tu, mais ne ris pas, que j'ai composé un poème, l'année dernière ? Si tu peux m'accorder encore dix minutes, je te le raconterai.

– Tu as écrit un poème ?

– Non, fit Ivan en riant, car je n'ai jamais fait deux vers dans ma vie. Mais j'ai rêvé ce poème et je m'en souviens. Tu seras mon premier lecteur, ou plutôt mon premier auditeur. Pourquoi ne pas profiter de ta présence ? Veux-tu ?

– Je suis tout oreilles.

– Mon poème s'intitule *le Grand Inquisiteur*, il est absurde, mais je veux te le faire connaître[44]. »

Le Grand Inquisiteur

Dostoïevski définit son Grand Inquisiteur comme l'Antéchrist en se basant sur toutes les mauvaises idées de l'Église de Rome et notamment sur celle de l'Inquisition où l'idée même du calcul prend le pas sur le vrai christianisme du cœur. Cela produit l'idée révolutionnaire d'une dictature où l'on donne aux gens du pain et des cirques, et peut-être même du religieux, mais sans aucune réalité en arrière plan, ce qui signifie sans vie éternelle, sans Dieu. Dans cette dictature, les gens sont dupés pour les maintenir silencieux…

« Il est apparu doucement, sans se faire remarquer, et – chose étrange – tous le reconnaissent. Ce serait un des plus beaux passages de mon poème que d'en expliquer la raison. Attiré par une force irrésistible, le peuple se presse sur son passage et s'attache à ses pas. Silencieux, il passe au milieu de la foule avec un sourire d'infinie compassion. Son cœur est embrasé d'amour, ses yeux dégagent la Lumière, la Science, la Force, qui rayonnent et éveillent l'amour dans les cœurs, Il leur tend les bras, Il les bénit, une vertu salutaire émane de son contact

[44] Ibid., pp. 623-628

et même de ses vêtements. Un vieillard, aveugle depuis son enfance, s'écrie dans la foule : « Seigneur, guéris-moi, et je te verrai. » Une écaille tombe de ses yeux et l'aveugle voit. Le peuple verse des larmes de joie et baise la terre sur ses pas. Les enfants jettent des fleurs sur son passage ; on chante, on crie : « Hosanna ! » C'est lui, ce doit être Lui, s'écrie-t-on, ce ne peut être que Lui ! Il s'arrête sur le parvis de la cathédrale de Séville au moment où l'on apporte un petit cercueil blanc où repose une enfant de sept ans, la fille unique d'un notable. La morte est couverte de fleurs. « Il ressuscitera ton enfant », crie-t-on dans la foule à la mère en larmes. L'ecclésiastique venu au-devant du cercueil regarde d'un air perplexe et fronce le sourcil. Soudain un cri retentit, la mère se jette à ses pieds : « Si c'est Toi, ressuscite mon enfant ! » et elle lui tend les bras. Le cortège s'arrête, on dépose le cercueil sur les dalles. Il le contemple avec pitié, sa bouche profère doucement une fois encore : « *Talitha koumi* et la jeune fille se leva. » La morte se soulève, s'assied et regarde autour d'elle, souriante, d'un air étonné. Elle tient le bouquet de roses blanches qu'on avait déposé dans son cercueil. Dans la foule, on est troublé, on crie, on pleure.

À ce moment passe sur la place le cardinal grand inquisiteur. C'est un grand vieillard, presque nonagénaire, avec un visage desséché, des yeux caves, mais où luit encore une étincelle. Il n'a plus le pompeux costume dans lequel il se pavanait hier devant le peuple, tandis qu'on brûlait les ennemis de l'Église romaine ; il a repris son vieux froc grossier. Ses mornes auxiliaires et la garde du Saint-Office le suivent à une distance respectueuse. Il s'arrête devant la foule et observe de loin. Il a tout vu, le cercueil déposé devant Lui, la résurrection de la fillette, et son visage s'est assombri. Il fronce ses épais sourcils et ses yeux brillent d'un éclat sinistre. Il le désigne du doigt et ordonne aux gardes de le saisir. Si grande est sa puissance et le peuple est tellement habitué à se soumettre, à lui obéir en tremblant, que la foule s'écarte devant les sbires ; au milieu d'un silence de mort, ceux-ci l'empoignent et l'emmènent. Comme un seul homme ce peuple s'incline jusqu'à terre devant le vieil inquisiteur, qui le bénit sans mot dire et poursuit son chemin. On conduit le Prisonnier au sombre et vieux bâtiment du Saint-Office, on l'y enferme dans une étroite cellule voûtée. La journée s'achève, la nuit vient, une nuit de Séville, chaude et étouffante. L'air est embaumé des lauriers et des citronniers. Dans les ténèbres, la porte de fer du cachot s'ouvre soudain et le grand inquisiteur paraît, un flambeau à la main. Il est seul, la porte se referme derrière lui. Il s'arrête sur le seuil, considère longuement la Sainte Face.

Enfin, il s'approche, pose le flambeau sur la table et lui dit : « C'est Toi, Toi ? » Ne recevant pas de réponse, il ajoute rapidement : « Ne dis rien, tais-toi. D'ailleurs, que pourrais-tu dire ? Je ne le sais que trop. Tu n'as pas le droit d'ajouter un mot à ce que tu as dit jadis. Pourquoi es-tu venu nous déranger ? Car tu nous déranges, tu le sais bien. Mais sais-tu ce qui arrivera demain ? J'ignore qui tu es et ne veux pas le savoir : est-ce Toi ou seulement Son apparence ? mais demain je te condamnerai et et tu seras brûlé comme le pire des hérétiques, et ce même peuple qui aujourd'hui te baisait les pieds, se précipitera demain, sur un signe de moi, pour alimenter ton bûcher. Le sais-tu ? Peut-être », ajoute le vieillard, pensif, les yeux toujours fixés sur son Prisonnier.

– Je ne comprends pas bien ce que cela veut dire, Ivan, objecta Aliocha, qui avait écouté en silence. Est-ce une fantaisie, une erreur du vieillard, un quiproquo étrange ?

– Admets cette dernière supposition, dit Ivan en riant, si le réalisme moderne t'a rendu à ce point réfractaire au surnaturel. Qu'il en soit comme tu voudras. C'est vrai, mon inquisiteur a quatre-vingt-dix ans, et son idée a pu, de longue date, lui déranger l'esprit. Enfin, c'est peut-être un simple délire, la rêverie d'un vieillard avant sa fin, l'imagination échauffée par le récent autodafé. Mais quiproquo ou fantaisie, que nous importe ? Ce qu'il faut seulement noter, c'est que l'inquisiteur révèle enfin sa pensée, dévoile ce qu'il a tu durant toute sa carrière.

– Et le Prisonnier ne dit rien ? Il se contente de le regarder ? »

– En effet. Il ne peut que se taire. Le vieillard lui-même lui fait observer qu'il n'a pas le droit d'ajouter un mot à ses anciennes paroles. C'est peut-être le trait fondamental du catholicisme romain, à mon humble avis : « **Tout a été transmis par toi au pape, tout dépend donc maintenant du pape ; ne viens pas nous déranger, avant le temps du moins**[45]. » Telle est leur doctrine, celle des jésuites, en tout cas. Je l'ai trouvée chez leurs théologiens. « As-tu le droit de nous révéler un seul des secrets du monde d'où tu viens ? » demande le vieillard, qui répond à sa place : « Non, tu n'en as pas le droit, car cette révélation s'ajouterait à celle d'autrefois, et ce serait retirer aux hommes la liberté que tu défendais tant sur la terre. Toutes tes révélations nouvelles porteraient atteinte à la liberté de la foi, car elles paraîtraient miraculeuses ; or, tu mettais au-dessus de tout, il y a quinze siècles, cette liberté de la foi. N'as-tu pas dit bien souvent : « Je veux vous rendre libres. » Eh bien ! Tu les a vus, les hommes « libres », ajoute le

[45] Ce passage surligné ainsi que les suivants l'ont été par Père Seraphim

vieillard d'un air sarcastique. Oui, cela nous a coûté cher, poursuit-il en le regardant avec sévérité, mais nous avons enfin achevé cette œuvre en ton nom. Il nous a fallu quinze siècles de rude labeur pour instaurer la liberté ; mais c'est fait, et bien fait. Tu ne le crois pas ? Tu me regardes avec douceur, sans même me faire l'honneur de t'indigner ? Mais sache que jamais les hommes ne se sont crus aussi libres qu'à présent, et pourtant, leur liberté, ils l'ont humblement déposée à nos pieds. Cela est notre œuvre, à vrai dire ; est-ce la liberté que tu rêvais ?

– De nouveau, je ne comprends pas, interrompit Aliocha ; il fait de l'ironie, il se moque ?

– Pas du tout ! Il se vante d'avoir, lui et les siens, supprimé la liberté, dans le dessein de rendre les hommes heureux. Car c'est maintenant pour la première fois (il parle, bien entendu, de l'Inquisition), qu'on peut songer au bonheur des hommes. Ils sont naturellement révoltés ; est-ce que des révoltés peuvent être heureux ? Tu étais averti, lui dit-il, les conseils ne t'ont pas manqué, mais tu n'en as pas tenu compte, tu as rejeté l'unique moyen de procurer le bonheur aux hommes ; heureusement qu'en partant tu nous a transmis l'œuvre, tu as promis, tu nous as solennellement accordé le droit de lier et de délier, tu ne saurais maintenant songer à nous retirer ce droit. Pourquoi donc es-tu venu nous déranger ? »

– Que signifie ceci : « les avertissements et les conseils ne t'ont pas manqué » ? demanda Aliocha.

– Mais c'est le point capital dans le discours du vieillard : « L'Esprit terrible et profond, l'Esprit de la destruction et du néant, reprend-il, t'a parlé dans le désert, et les Écritures rapportent qu'il t'a « tenté ». Est-ce vrai ? Et pouvait-on rien dire de plus pénétrant que ce qui te fut dit dans les trois questions ou, pour parler comme les Écritures, les « tentations » que tu as repoussées ? Si jamais il y eut sur terre un miracle authentique et retentissant, ce fut le jour de ces trois tentations. Le seul fait d'avoir formulé ces trois questions constitue un miracle. Supposons qu'elles aient disparu des Écritures, qu'il faille les reconstituer, les imaginer à nouveau pour les y replacer, et qu'on réunisse à cet effet tous les sages de la terre, hommes d'États, prélats, savants, philosophes, poètes, en leur disant : imaginez, rédigez trois questions, qui non seulement correspondent à l'importance de l'événement, mais encore expriment en trois phrases toute l'histoire de l'humanité future, crois-tu que cet aréopage de la sagesse humaine pourrait imaginer rien d'aussi fort et d'aussi profond que les trois questions que te proposa alors le puissant Esprit ? Ces trois questions

prouvent à elles seules que l'on a affaire à l'Esprit éternel et absolu et non à un esprit humain transitoire. Car elles résument et prédisent en même temps toute l'histoire ultérieure de l'humanité ; ce sont les trois formes où se cristallisent toutes les contradictions insolubles de la nature humaine. On ne pouvait pas s'en rendre compte alors, car l'avenir était voilé, mais maintenant, après quinze siècles écoulés, nous voyons que tout avait été prévu dans ces trois questions et s'est réalisé au point qu'il est impossible d'y ajouter ou d'en retrancher un seul mot.

Décide donc toi-même qui avait raison : toi, ou celui qui t'interrogeait ? Rappelle-toi la première question, le sens sinon la teneur : tu veux aller au monde les mains vides, en prêchant aux hommes une liberté que leur sottise et leur ignominie naturelles les empêchent de comprendre, une liberté qui leur fait peur, car il n'y a et il n'y a jamais rien eu de plus intolérable pour l'homme et la société ! Tu vois ces pierres dans ce désert aride ? Change-les en pains, et l'humanité accourra sur tes pas, tel qu'un troupeau docile et reconnaissant, tremblant pourtant que ta main se retire et qu'ils n'aient plus de pain.

Mais tu n'as pas voulu priver l'homme de la liberté, et tu as refusé, estimant qu'elle était incompatible avec l'obéissance achetée par des pains. Tu as répliqué que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais sais-tu qu'au nom de ce pain terrestre, l'Esprit de la terre s'insurgera contre toi, luttera et te vaincra, que tous le suivront en s'écriant. « Qui est semblable à cette bête, elle nous a donné le feu du ciel ? » Des siècles passeront et l'humanité proclamera par la bouche de ses savants et de ses sages qu'il n'y a pas de crimes, et, par conséquent, pas de péché ; qu'il n'y a que des affamés. « Nourris-les, et alors exige d'eux qu'ils soient « vertueux » ! Voilà ce qu'on inscrira sur l'étendard de la révolte qui abattra ton temple. À sa place un nouvel édifice s'élèvera, une seconde tour de Babel, qui restera sans doute inachevée, comme la première ; mais tu aurais pu épargner aux hommes cette nouvelle tentative et mille ans de souffrance. Car ils viendront nous trouver, après avoir peiné mille ans à bâtir leur tour ! **Ils nous chercheront sous terre comme jadis, dans les catacombes où nous serons cachés** (on nous persécutera de nouveau) et **ils clameront : « Donnez-nous à manger, car ceux qui nous avaient promis le feu du ciel ne nous l'ont pas donné. » Alors, nous achèverons leur tour, car il ne faut pour cela que la nourriture, et nous les nourrirons, soi-disant en ton nom**, nous le ferons accroire. Sans nous, ils seront toujours affamés. **Aucune**

science ne leur donnera du pain, tant qu'ils demeureront libres, mais ils finiront par la déposer à nos pieds, cette liberté, en disant : « Réduisez-nous plutôt en servitude, mais nourrissez-nous. » Ils comprendront enfin que la liberté est inconciliable avec le pain de la terre à discrétion, parce que jamais ils ne sauront le répartir entre eux ! Ils se convaincront aussi de leur impuissance à se faire libres, étant faibles, dépravés, nuls et révoltés. Tu leur promettais le pain du ciel ; encore un coup, est-il comparable à celui de la terre aux yeux de la faible race humaine, éternellement ingrate et dépravée ? Des milliers et des dizaines de milliers d'âmes te suivront à cause de ce pain, mais que deviendront les millions et les milliards qui n'auront pas le courage de préférer le pain du ciel à celui de la terre ? Ne chérirais-tu que les grands et les forts, à qui les autres, la multitude innombrable, qui est faible mais qui t'aime, ne servirait que de matière exploitable ? Ils nous sont chers aussi, les êtres faibles. Quoique dépravés et révoltés, ils deviendront finalement dociles. Ils s'étonneront et nous croiront des dieux pour avoir consenti, en nous mettant à leur tête, à assurer la liberté qui les effrayait et à régner sur eux, tellement à la fin ils auront peur d'être libres. Mais nous leur dirons que nous sommes tes disciples, que nous régnons en ton nom. Nous les tromperons de nouveau, car alors nous ne te laisserons pas approcher de nous. Et c'est cette imposture qui constituera notre souffrance, car il nous faudra mentir.

Tel est le sens de la première question qui t'a été posée dans le désert, et voilà ce que tu as repoussé au nom de la liberté, que tu mettais au-dessus de tout. Pourtant elle recelait le secret du monde. **En consentant au miracle des pains, tu aurais calmé l'éternelle inquiétude de l'humanité – individus et collectivité –, savoir : « devant qui s'incliner ? » Car il n'y a pas pour l'homme, demeuré libre, de souci plus constant, plus cuisant que de chercher un être devant qui s'incliner. Mais il ne veut s'incliner que devant une force incontestée, que tous les humains respectent par un consentement universel.** Ces pauvres créatures se tourmentent à chercher un culte qui réunisse non seulement quelques fidèles, mais dans lequel tous ensemble communient, unis par la même foi. Ce besoin de la *communauté* dans l'adoration est le principal tourment de chaque individu et de l'humanité tout entière, depuis le commencement des siècles. C'est pour réaliser ce rêve qu'on s'est exterminé par le glaive. Les peuples ont forgé des dieux et se sont défiés les uns les autres : « Quittez vos dieux, adorez les nôtres ; sinon, malheur à vous et à vos dieux ! » Et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, même lorsque les dieux auront

disparu ; on se prosternera devant les idoles. Tu n'ignorais pas, tu ne pouvais pas ignorer ce secret fondamental de la nature humaine, et pourtant **tu as repoussé l'unique drapeau infaillible qu'on t'offrait et qui aurait courbé sans conteste tous les hommes devant toi, le drapeau du pain terrestre ; tu l'as repoussé au nom du pain céleste et de la liberté !** Vois ce que tu fis ensuite, toujours au nom de la liberté ! Il n'y a pas, je te le répète, de souci plus cuisant pour l'homme que de trouver au plus tôt un être à qui déléguer ce don de la liberté que le malheureux apporte en naissant. Mais **pour disposer de la liberté des hommes, il faut leur donner la paix de la conscience**. Le pain te garantissait le succès ; **l'homme s'incline devant qui le donne, car c'est une chose incontestée, mais qu'un autre se rende maître de la conscience humaine, il laissera là même ton pain pour suivre celui qui captive sa conscience. En cela tu avais raison, car le secret de l'existence humaine consiste, non pas seulement à vivre, mais encore à trouver un motif de vivre. Sans une idée nette du but de l'existence, l'homme préfère y renoncer et fût-il entouré de monceaux de pain, il se détruira plutôt que de demeurer sur terre.** Mais qu'est-il advenu ? Au lieu de t'emparer de la liberté humaine, tu l'as encore étendue ? As-tu donc oublié que l'homme préfère la paix et même la mort à la liberté de discerner le bien et le mal ? Il n'y a rien de plus séduisant pour l'homme que le libre arbitre, mais aussi rien de plus douloureux. Et au lieu de principes solides qui eussent tranquillisé pour toujours la conscience humaine, tu as choisi des notions vagues, étranges, énigmatiques, **tout ce qui dépasse la force des hommes, et par là tu as agi comme si tu ne les aimais pas**, toi, qui étais venu donner ta vie pour eux ! Tu as accru la liberté humaine au lieu de la confisquer et tu as ainsi imposé pour toujours à l'être moral les affres de cette liberté. **Tu voulais être librement aimé, volontairement suivi par les hommes charmés. Au lieu de la dure loi ancienne, l'homme devait désormais, d'un cœur libre, discerner le bien et le mal, n'ayant pour se guider que ton image**, mais ne prévoyais-tu pas qu'il repousserait enfin et contesterait même ton image et ta vérité, étant accablé sous ce fardeau terrible : la liberté de choisir ? Ils s'écrieront enfin que la vérité n'était pas en toi, autrement tu ne les aurais pas laissés dans une incertitude aussi angoissante avec tant de soucis et de problèmes insolubles.

Tu as ainsi préparé la ruine de ton royaume ; n'accuse donc personne de cette ruine. Cependant, était-ce là ce qu'on te proposait ? **Il y a trois forces,**

les seules qui puissent subjuguer à jamais la conscience de ces faibles révoltés, ce sont : le miracle, le mystère, l'autorité ! Tu les as repoussées toutes trois, donnant ainsi un exemple. L'Esprit terrible et profond t'avait transporté sur le pinacle du Temple et t'avait dit : Veux-tu savoir si tu es le fils de Dieu ? Jette-toi en bas, car il est écrit que les anges le soutiendront et le porteront, il ne se fera aucune blessure, tu sauras alors si tu es le Fils de Dieu et tu prouveras ainsi ta foi en ton Père. » Mais tu as repoussé cette proposition, tu ne t'es pas précipité. Tu montras alors une fierté sublime, divine, mais les hommes, race faible et révoltée, ne sont pas des dieux ! Tu savais qu'en faisant un pas, un geste pour te précipiter, tu aurais tenté le Seigneur et perdu la foi en lui. Tu te serais brisé sur cette terre que tu venais sauver, à la grande joie du tentateur. Mais y en a-t-il beaucoup comme toi ? Peux-tu admettre un instant que les hommes auraient la force d'endurer une semblable tentation ? Est-ce le propre de la nature humaine de repousser le miracle, et dans les moments graves de la vie, devant les questions capitales et douloureuses, de s'en tenir à la libre décision du cœur ? Oh ! tu savais que ta fermeté serait relatée dans les Écritures, traverserait les âges, atteindrait les régions les plus lointaines, et tu espérais que, suivant ton exemple, l'homme se contenterait de Dieu, sans recourir au miracle. Mais tu ignorais que l'homme repousse Dieu en même temps que le miracle, car c'est surtout le miracle qu'il cherche. Et comme il ne saurait s'en passer, il s'en forge de nouveaux, les siens propres, il s'inclinera devant les prodiges d'un magicien, les sortilèges d'une sorcière, fût-il même un révolté, un hérétique, un impie avéré. »

(…) tu n'as pas voulu asservir l'homme par un miracle ; tu désirais une foi qui fût libre et non point inspirée par le merveilleux. »

(…) l'homme est plus faible et plus vil que tu ne pensais. Peut-il, peut-il accomplir la même chose que toi ? La grande estime que tu avais pour lui a fait tort à la pitié. Tu as trop exigé de lui, toi pourtant qui l'aimais plus que toi-même ! En l'estimant moins, tu lui aurais imposé un fardeau plus léger, plus en rapport avec ton amour. »

N'es-tu vraiment venu que pour les élus ? Alors, c'est un mystère, incompréhensible pour nous, et nous aurions le droit de le prêcher aux hommes, d'enseigner que ce n'est pas la libre décision des cœurs ni l'amour qui importent, mais le mystère, auquel ils doivent se soumettre aveuglément, même contre le gré de leur conscience. C'est ce que nous avons fait. Nous avons corrigé ton œuvre en la fondant sur le *miracle*, le *mystère*, l'*autorité*. Et les hommes se sont

réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau et délivrés de ce don funeste qui leur causait de tels tourments. Avions-nous raison d'agir ainsi, dis-moi ? N'était-ce pas aimer l'humanité que de comprendre sa faiblesse, d'alléger son fardeau avec amour, de tolérer même le péché à sa faible nature, pourvu que ce fût avec notre permission ? »

Il y a juste huit siècles que nous avons reçu de *lui* ce dernier don que tu repoussas avec indignation, lorsqu'il te montrait tous les royaumes de la terre ; nous avons accepté Rome et le glaive de César, et nous nous sommes déclarés les seuls rois de la terre, (…) mais nous atteindrons notre but, nous serons César, alors nous songerons au bonheur universel. »

(…) tout ce que les hommes cherchent sur la terre : un maître devant qui s'incliner, un gardien de leur conscience et le moyen de s'unir finalement dans la concorde en une commune fourmilière, car **le besoin de l'union universelle est le troisième et dernier tourment de la race humaine**. L'humanité a toujours tendu dans son ensemble à s'organiser sur une base universelle. »

Oh ! il s'écoulera encore des siècles de licence intellectuelle, de vaine science et d'anthropophagie, car c'est par là qu'ils finiront, après avoir édifié leur tour de Babel sans nous. Mais alors la bête viendra vers nous en rampant, léchera nos pieds, les arrosera de larmes de sang. Et nous monterons sur elle, nous élèverons en l'air une coupe où sera gravé le mot : « Mystère ! » Alors seulement la paix et le bonheur régneront sur les hommes. Tu es fier de tes élus, mais ce n'est qu'une élite, tandis que nous donnerons le repos à tous. D'ailleurs, parmi ces forts destinés à devenir des élus, combien se sont lassés enfin de t'attendre, combien ont porté et porteront encore autre part les forces de leur esprit et l'ardeur de leur cœur, combien finiront par s'insurger contre toi au nom de la liberté ! Mais c'est toi qui la leur auras donnée »

L'indépendance, la libre pensée, la science les auront égarés dans un tel labyrinthe, mis en présence de tels prodiges, de telles énigmes, que les uns, rebelles furieux, se détruiront eux-mêmes, les autres, rebelles, mais faibles, foule lâche et misérable, se traîneront à nos pieds en criant : « *Oui, vous aviez raison, vous seuls possédiez son secret et nous revenons à vous ; sauvez-nous de nous-mêmes* ! »

Et tous seront heureux, des millions de créatures, sauf une centaine de mille, leurs directeurs, sauf nous, les dépositaires du secret. Les heureux se compteront par milliards et il y aura cent mille martyrs chargés de la connaissance maudite du bien et du mal. Ils mourront paisiblement, ils s'éteindront doucement en ton nom, et

dans l'au-delà ils ne trouveront que la mort. Mais nous garderons le secret ; nous les bercerons, pour leur bonheur, d'une récompense éternelle dans le ciel[46]. »

(…)

Il comprend qu'il faut écouter l'Esprit profond, cet Esprit de mort et de ruine, et pour ce faire, admettre le mensonge et la fraude, mener sciemment les hommes à la mort et à la ruine, en les trompant durant toute la route, pour leur cacher où on les mène, et pour que ces pitoyables aveugles aient l'illusion du bonheur[47]. »

Le Grand Inquisiteur est celui qui dit : « *Comment pouvez-vous aimer l'humanité ? Cette horrible création répugnante et déchue ? Oui, vous pouvez prendre soin d'elle et lui donner tout ce dont elle a besoin. Mais comment pouvez-vous l'aimer ?* »

Alors que le Christ, lui, est bien celui qui **aime** l'humanité.

[46] Ibid., pp. 635-661

[47] Ibid., p. 666

8. LES RÉVOLUTIONS DES XIXE & XXE SIÈCLES

Dans la seconde moitié du XIXe siècle le réalisme remplace le romantisme et le « scientifique » remplace le socialisme utopique. La notion de « lutte de classes » est avancée par des propagandistes comme Marx dans un contexte où l'industrialisation croissante, avec les conditions d'un travail à l'usine qu'on lui connaît, participe au malaise et aux troubles. À ce tournant, la révolution passe d'un stade passablement philosophique à un stade bien plus actif.

Au cours de ce chapitre, nous nous pencherons sur les philosophies révolutionnaires les plus radicales même si aucune d'entre elles ne pourra nous révéler la « théologie » de la Révolution dans sa globalité. Ce n'est qu'en abordant cette « théologie » par le prisme de l'Orthodoxie que nous pourrons nous en faire une idée.

Aussi, le fait que le diable entre véritablement en scène devient de plus en plus évident ; son nom commence même à être évoqué s'il n'est pas tout bonnement invoqué. C'est notamment le cas chez Dostoïevski, avec Ivan Karamazov : « *Je pense que si le diable n'existe pas, s'il a été créé par l'homme, celui-ci l'a fait à son image* [1] », et chez Proudhon, personnage réel cette fois, qui invoque Satan pour l'accompagner dans ses réalisations.

Enfin, s'il n'est pas douteux que la Révolution de 1848 ne produisit pas de résultat en soi, elle montre néanmoins les signes avant-coureurs du « spectre rouge ». Marx publie son *Manifeste communiste* en février 1848, juste avant que ne surviennent les évènements ; le 22, devant l'interdiction d'un banquet, sorte de meeting politique déguisé[2], la révolution débute. Louis-Philippe abdique au profit de son petit-fils, Philippe d'Orléans ; la Deuxième République est proclamée.

---

[1] Op. Cit., pp. 611-2 et aussi, le chapitre *Le Diable. Hallucination d'Ivan Fiodorovitch*, t. II, p. 559

[2] (Réf.)

Pour débuter ce chapitre, nous repassons la plume à Nesta Webster en citant son ouvrage : *La révolution mondiale - le complot contre la Civilisation* (1921).

*

* *

Au lendemain de la Révolution de 1848

C'est ainsi qu'en l'espace de quelques heures la monarchie fut balayée et la « *République démocratique et sociale* » proclamée.

Restait maintenant à ceux qui avaient engendré la crise à faire face à la reconstruction : un tout autre problème. Car c'est une chose d'écrire sur les beautés de la Révolution, assis paisiblement à son bureau, et c'en est une autre de se trouver au beau milieu d'une ville en tumulte, où tous les ressorts de la loi et de l'ordre ont été brisés ; une chose de parler de manière romantique de la souveraineté du peuple, mais une autre moins plaisante de se trouver confronté à des ouvriers de chair et d'os exigeant avec insolence l'accomplissement des promesses qu'on leur a faites. Ce fut l'expérience qui échut au groupe de ceux qui composaient le Gouvernement Provisoire, le jour qui suivit l'abdication du Roi. Tous ces avocats de la révolution sociale voyaient maintenant la révolution face à face, et l'aimèrent moins qu'ils ne l'avaient aimée sur le papier.

Le drapeau rouge brandi par la populace décrit par Lamartine comme « *le symbole des menaces et des désordres* » avait frappé de terreur tous les coeurs à l'exception de Louis Blanc ; et ce ne fut que lorsque Lamartine eut calmé la foule par un discours et l'eut convaincue de rétablir le drapeau tricolore, que le drapeau rouge fut finalement amené et que les députés purent se retirer à l'Hôtel de Ville pour discuter du nouveau programme de gouvernement.

De toute l'histoire du « *Mouvement du Travail* » il n'y a pas de scène plus dramatique que celle qui eut lieu alors. Assis autour de la table du Conseil siégeaient les hommes qui depuis dix ans avaient enflammé l'enthousiasme du peuple pour les principes de la première Révolution — Lamartine, *le panégyriste des Girondins*, Louis Blanc, *le robespierriste*, Ledru-Rollin dont la principale source de fierté était sa ressemblance supposée avec Danton. Soudain, la porte de salle du Conseil s'ouvrit violemment et un ouvrier entra le

fusil à la main, la face convulsée de rage, suivi de plusieurs camarades. S'avançant vers la table autour de laquelle siégeaient tremblants ces démagogues, Marche, c'était le nom du chef de cette députation, frappa le sol avec la crosse de son fusil et dit à voix forte :

> « Citoyens, cela fait vingt-quatre heures maintenant que la révolution a été faite ; le peuple attend des résultats. Il m'envoie vous dire qu'il ne tolèrera pas davantage de délais. Il veut le droit au travail — le droit au travail tout de suite. »

Cela faisait vingt-quatre heures que la révolution avait été accomplie, et les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre n'avaient toujours pas été créés !

Les doctrinaires avaient omis dans leurs calculs l'immense impatience du « *Peuple* », ils avaient oublié que pour des esprits simples et pratiques, donner c'est donner vite et tout de suite ; que les immenses changements sociaux que Louis Blanc avait présenté dans son *Organisation du travail* comme une question simple avaient été acceptés par les travailleurs dans le même esprit simpliste ; des énormes difficultés qu'impliquait le réajustement des conditions de travail, et du temps nécessaire pour reconstruire tout le système social, Marche et ses compagnons ne pouvaient avoir aucune idée. On leur avait promis le *droit au travail*, et la gigantesque organisation qu'impliquait cette courte formule devait se réaliser en un jour et être mise en œuvre instantanément.

Louis Blanc admet que sa première réaction en entendant la tirade de Marche fut la colère ; il eut été préférable que ce fut la honte. Car c'est lui qui, plus qu'aucun autre, avait montré aux travailleurs la terre promise, et maintenant que cela s'avérait un mirage, c'est lui avant tout autre qui était à blâmer. Avant de faire une promesse, il faut savoir comment la réaliser et l'accomplir sans délai.

C'était apparemment Lamartine que les travailleurs considéraient comme le principal obstacle à leur demande de « *droit au travail* », car durant tout son discours Marche fixa droit dans les yeux le poète de la Gironde avec une flamboyante audace. Lamartine, outragé par cette attitude, répliqua d'un ton impérieux que, serait-il menacé de mille morts et même si Marche et ses compagnons voulaient le mener devant la gueule des canons chargés qui étaient sous les fenêtres, il ne signerait jamais un décret dont il ne comprendrait pas le sens. Puis finalement, maitrisant son irritation, il prit un ton plus conciliant et, mettant la main sur le bras de l'ouvrier en colère, il le supplia de prendre patience en soulignant qu'aussi légitime que puisse être leur demande, une mesure aussi importante que « *l'organisation du travail* » prenait du temps à élaborer, et que devant tant de besoins criants, il fallait au gouvernement le temps de formuler ses plans, qu'il fallait consulter tous les hommes compétents…

L'éloquence du poète triompha ; graduellement, l'indignation de Marche tomba ; les travailleurs, braves gens touchés par l'évidente sincérité de l'orateur, se regardèrent interrogateurs avec une expression d'apaisement et Marche, se refaisant leur interprète s'écria :

> « Eh bien oui, nous attendrons. Nous aurons confiance en notre gouvernement. Le peuple attendra : il met trois mois de misère au service de la République ! »

Un langage plus pathétique a-t-il jamais été employé dans toute l'histoire de la révolution sociale ? Comme leurs ancêtres de 1792, ces hommes étaient disposés à souffrir, à se sacrifier pour la République nouvellement instaurée qu'on leur présentait comme le seul espoir de salut pour la France et, animés de ce noble enthousiasme, ils acceptaient de faire confiance aux charlatans de la politique qui les avaient menés sur de belles promesses à cette insurrection avortée. Pendant que Lamartine se faisait l'avocat de la patience, Louis Blanc, toujours imbu de ses théories non éprouvées, s'était retiré dans l'embrasure d'une fenêtre, où avec Flocon et Ledru-Rollin ils esquissèrent le décret fondé sur le 10e article de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* de Robespierre, décret selon lequel le Gouvernement Provisoire entreprenait de « garantir du travail à tous les citoyens ». De tous les présents, Louis Blanc était sans doute le seul à croire à la possibilité d'accomplir cette promesse, mais tous y souscrivirent finalement et le même jour le décret fut proclamé à Paris.

Deux jours plus tard, les *Ateliers Nationaux* qui devaient fournir les emplois promis s'ouvrirent sous la direction d'Emile Thomas et de M. Marie. Le résultat en fut naturellement désastreux : le travail nécessaire étant insuffisant, les travailleurs furent envoyés de-ci-de-là d'un employeur à un autre ; des emplois inutiles furent créés, qui évidemment s'avérèrent décourageants pour les intéressés, tandis que les ouvriers spécialisés pour qui aucun travail n'était trouvé devaient demeurer sur des listes de « secours au chômeurs ». Cette dernière mesure, la plus démoralisante de toutes, eut pour effet d'attirer dans la capitale des milliers de travailleurs venus de toute la France et même de l'étranger[3].

[3] Nesta Webster, Op. Cit., pp. 234-9

L'idéalisme des travailleurs

Les travailleurs pour leur part se montrèrent dans l'ensemble parfaitement équilibrés et raisonnables, demandant une protection contre l'exploitation par les intermédiaires et une réduction des heures de travail à dix ou onze par jour, arguant d'une théorie qui pouvait se justifier à une époque où la journée de travail était de quatorze à quinze heures mais qui a été aujourd'hui pervertie en ce désastreux *système dit de réduction du temps de travail*. À savoir : « *plus la journée de travail est longue, moins on emploie d'ouvriers et, les travailleurs qui ont un emploi absorbent un salaire qui pourrait être réparti sur un plus grand nombre* ». Ils critiquaient aussi le travail excessif comme un obstacle à leur instruction et au développement intellectuel du peuple.

En tout cas, que leur économie politique fut sensée ou non, les représentants du peuple de Paris ne montrèrent dans cette crise aucune appétence à la violence ; le peuple ne voulait ni faire couler le sang, ni de barricades, ni d'incendies, ni de destructions. Réduites à leur plus simple expression, leurs demandes consistaient en deux choses seulement : du pain et du travail. Quelles plus justes demandes auraient pu être formulées ? Et pour cela, ils étaient prêts, comme Marche l'avait dit, à attendre, à souffrir et à se sacrifier, autant au profit de leur propre bien-être futur, mais aussi pour la France et sa gloire. Tout égarés qu'ils étaient par des visionnaires, et remplis d'illusions sur les conquêtes de la *première Révolution française*, ils ne demandèrent pas la répétition de ces horreurs, mais seulement de pouvoir travailler en paix et dans la fraternité.

> « Citoyens », *écrivit un imprimeur sur tissus au Gouvernement Provisoire à la fin mars 1848*, « nous, nous-mêmes ouvriers, imprimeurs sur matériau, nous vous offrons notre faible soutien, nous vous apportons deux-mille francs pour aider au succès de votre noble création ! Que soient rassurés ceux qui peuvent croire à un retour aux scènes sanglantes de notre histoire ! Qu'ils se rassurent ! Nous ne voulons plus que la guerre civile ou la guerre étrangère déchire les entrailles de notre belle France ! Qu'ils soient rassurés sur notre Assemblée Nationale, car il n'y aura plus de Montagnards ni de Girondins ! Oui, qu'ils soient rassurés et qu'on les aide à donner à l'Europe une vision magique, montrons à l'univers qu'en France il n'y a pas de violence dans la révolution, qu'il n'y a qu'un changement de système, que l'honneur a succédé à la corruption, la souveraineté du peuple et de l'équité à l'odieux despotisme, la force et l'ordre à la faiblesse, l'union aux castes et à la tyrannie avec cette sublime devise »,

devise des illusions et des Droits de l'homme :

« Liberté, Égalité, Fraternité, progrès, civilisation, bonheur pour tous et tous pour le bonheur ! » [4]

Louis Blanc et la «domination absolue du prolétariat»

La nouvelle Assemblée se trouvait ainsi prise entre deux forces : d'un côté la bourgeoisie rendue intraitable par la menace du *Communisme*, et de l'autre les révolutionnaires qui, bien que désormais exclus légalement du gouvernement, étaient obligés de forger un nouveau prétexte pour soulever le peuple. Celui-ci fut fourni par une révolte en Pologne que les troupes prussiennes avaient brutalement réprimée le 5 mai ; les travailleurs de Paris furent invités à se rassembler par milliers en protestation contre cette démonstration d'autorité arbitraire.

Le 13 mai, cinq à six mille manifestants avec à leur tête Sobrier et Huber, un agitateur professionnel aux antécédents douteux, se dirigèrent vers la Place de la Concorde en criant : « *Vive la Pologne* ». Les travailleurs, qui dans cette manifestation étaient sortis en toute bonne foi pour témoigner comme on leur avait dit de le faire en faveur de la Pologne opprimée, n'étaient animés d'aucune intention révolutionnaire et n'avaient jamais eu l'idée de renverser l'Assemblée élue par le suffrage universel. Mais, comme à l'habitude, des agents de désordre s'étaient mêlés à leurs rangs, des étrangers de sinistre apparence, prêts à se ranger, soit du côté de la police, soit du côté de la populace, pour provoquer à l'émeute, et l'on put observer des femmes bien vêtues et manifestement pas du peuple, qui incitait la foule à la violence.

Au pont de la Concorde, la manifestation sembla hésiter, mais Blanqui se plaçant alors en tête cria puissamment : « *En avant* », et toute la masse déferla vers le palais occupé par l'Assemblée. Le petit nombre des *Gardes nationaux* placés là en protection se trouva impuissant à contenir la marée de cent cinquante mille hommes et femmes qui poussaient en avant avec une telle force qu'un certain nombre de manifestants périrent écrasés à l'entrée du palais. C'est alors que Lamartine, plus brave que ses prédécesseurs, les députés révolutionnaires de 1792, sortit de l'Assemblée et se présenta face au peuple.

— « Citoyen Lamartine, dit Laviron, l'un des leaders, nous sommes venus lire une pétition à l'Assemblée en faveur de la Pologne…

— Vous n'entrerez pas ! répondit impérieusement Lamartine.

[4] Ibid., pp. 240-2

— De quel droit nous interdirez-vous de passer ? Nous sommes le peuple ! Cela fait trop longtemps que vous faites de belles phrases ; le peuple veut autre chose que des phrases, il veut aller lui-même à l'Assemblée y signifier sa volonté ».

Fut-il réellement prononcé à ce moment ce mot lancé par une voix dans la foule :

« Malheureux, que faites-vous ? Vous faites reculer la cause de la liberté pour plus d'un siècle ! »

C'est en vain que les hommes qui avaient suscité la tempête essayèrent alors de la calmer. Pendant que la foule se poussait dans le hall de l'Assemblée, Thomas, Raspail, Barbès, Ledru-Rollin, Buchez, Louis Blanc s'efforçaient de faire entendre leur voix dans la chaleur suffocante de cette belle journée de mai et l'odeur de la masse humaine. À une table, Louis Blanc déclara :

— « Le peuple par ses cris a violé sa propre souveraineté.

— Vive la Pologne ! Vive l'*Organisation du travail* ! » répondit la foule.

Louis Blanc, attaqué avec l'arme qu'il avait lui-même forgée, était réduit à l'impuissance ; ce n'était plus désormais le théoricien qui l'avait trompé avec des mots que le peuple réclamait, mais Blanqui, l'homme d'action, l'instigateur de la violence et de la furie. « Blanqui ! Où est Blanqui ? Nous voulons Blanqui ! » était le cri de la multitude. Et, instantanément porté sur les épaules par la foule, apparut l'étrange figure du célèbre agitateur — un petit homme prématurément courbé, aux yeux égarés et au regard de flamme, les orbites profondément enfoncées dans un visage d'une pâleur maladive, avec ses cheveux noirs coupés presque ras comme un moine, le complet noir boutonné jusqu'à la cravate noire, et les mains ensachées dans des gants noirs— et à cette vue sinistre le silence tomba sur la foule. Blanqui, répondant spontanément aux désirs de l'assistance, se lança aussitôt dans une harangue, demandant que la France déclarât immédiatement la guerre en Europe pour la délivrance de la Pologne — une bien étrange mesure pour résoudre la misère à Paris.

Pendant ce temps, Louis Blanc, avec un drapeau polonais qu'on lui avait mis dans les mains, faisait de vaillants efforts pour retrouver sa popularité. Enfin, un éloquent discours sur « la souveraineté du peuple » eut finalement l'effet désiré, et au milieu des cris de « *Vive Louis Blanc* ! *Vive la République démocratique et sociale* » il fut lui aussi porté en triomphe sur les épaules du peuple. Mais l'émotion du moment s'avéra trop forte pour sa frêle constitution : le visage ruisselant de sueur, c'est en vain qu'il essaya de s'adresser à la foule, aucun son ne put sortir de ses lèvres, et finalement ramené par terre il s'assit sur un siège et défaillit.

La folie de la foule excitée par les clubistes atteignit alors son maximum. Pendant que Barbès tentait vainement de parler, la tribune fut assaillie par un groupe d'énergumènes se menaçant les uns les autres du poing, et sa voix se perdit dans le tumulte. Pour ajouter à la confusion, les galeries du public commencèrent à s'effondrer sous le poids de la foule sans cesse croissante et l'éclatement d'un réservoir d'eau inonda le corridor.

A ce moment, Huber, qui semblait être tombé dans un long évanouissement, reprit soudain conscience et, montant à la tribune, déclara d'une voix de tonnerre que l'Assemblée était dissoute au nom du peuple.

Au même moment, Buchez fut éjecté de son siège, Louis Blanc fut emmené par la foule sur l'esplanade des Invalides, Raspail perdit connaissance sur la pelouse, Sobrier fut porté en triomphe par les travailleurs et Huber disparut.

Suivit alors l'inévitable réaction. Les troupes entrèrent en scène et dispersèrent la foule ; Barbès fut arrêté. Louis Blanc, les cheveux en bataille et les vêtements déchirés, parvint à s'enfuir des mains des gardes nationaux et à se réfugier à l'Assemblée, mais pour s'y retrouver assailli par des cris d'indignation.

« Vous ne parlez toujours que de vous-même, vous n'avez pas de cœur ! »

Pendant que ces scènes extraordinaires se déroulaient à l'Assemblée, une autre foule de deux-cents personnes avait envahi la Préfecture de Police, où Caussidière, à l'exemple de Pétion le 10 août dernier, attendit discrètement de voir de quel côté allait tourner le vent avant de décider de la direction à prendre. Face à une foule d'insurgés en colère, le malheureux Caussidière, qui avait été jusque là à l'avant-garde de la Révolution, commença alors à parler « d'autorité constitutionnelle » et menaça de passer son sabre au travers du corps d'un rebelle.

Avec l'aide de la Garde Républicaine, la Préfecture de police fut finalement évacuée et, à travers tout Paris, les troupes se mirent à rétablir l'ordre. « *La répression*, écrit la Comtesse d'Agoult, *est sans pitié parce que l'attaque a été terrible* » — mots dont devraient toujours se souvenir les faiseurs de révolution. Plus violente est l'attaque et plus violente est en effet la répression ; l'anarchie ne peut jamais déboucher que sur le despotisme. Même les chefs révolutionnaires furent forcés de convenir des effets réactionnaires de la journée du 15 mai, et les gens du peuple, toujours impressionnés par une manifestation de l'autorité, se rangèrent du côté des vainqueurs. Lorsque le 16 mai les conspirateurs arrêtés furent amenés à Vincennes, « *ils purent entendre en traversant le faubourg Saint-Antoine les imprécations de la foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui, en dépit de l'extrême chaleur du jour suivirent le*

fourgon cellulaire et l'accom-pagnèrent, insultes à la bouche, jusqu'aux premières maisons de Vincennes. »

Mais ce retournement du sentiment populaire ne fut que momentané ; les socialistes eurent tôt fait de rétablir leur ascendant sur le peuple. Lors des élections partielles du 5 juin, Pierre Leroux, Proudhon et Caussidière furent tous réélus et la situation se compliqua encore avec l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte.

C'est alors que les plans impérialistes des Bonapartistes devinrent apparents et que le cri « *Vive l'Empereur* » se fit entendre pour la première fois. Les chefs de cette faction, comme ceux des socialistes, réalisant que le renversement du gouvernement ne pouvait être obtenu que par une insurrection populaire, utilisèrent tous deux et sans scrupule aucun l'arme usuelle de la haine des classes[5].

Une majorité monarchiste à l'Assemblée !

Suivirent alors les trois journées terribles du 22 au 25 juin. Des barricades furent une fois de plus érigées dans les rues et, une guerre au couteau déclarée à la République. Comme à chaque explosion de la *Révolution Mondiale*, les révoltés étaient composés d'éléments décidés à en découdre, tous résolus à détruire l'ordre existant et tous animés d'objectifs opposés. Ainsi, (…) les foules qui prirent part à l'insurrection comprenaient, outre des ouvriers poussés à la révolte par la faim et le désespoir, un certain nombre de personnes honnêtes et crédules trompées par les agitateurs, « *des communistes, des rêveurs d'Utopie qui avaient chacun leur propre système et qui étaient mutuellement en désaccord* », des légitimistes demandant la restauration de la dynastie des Bourbons en la personne du comte de Chambord, des bonapartistes partisans d'une régence, et finalement l'écume de tous les partis, des bandits et des voyous, en un mot les ennemis de toute société, les hommes voués par instinct aux idées d'insurrection, de vol et de pillage.

Contre cette terrible horde, les troupes (…) renforcées de Gardes nationaux de toute la France, firent preuve de la plus grande vigueur, et le 26 juin, après de féroces combats au cours desquels pas moins de dix mille tués et blessés tombèrent dans les rues de Paris,

[5] Ibid., pp. 251-5

Cavaignac resta maître de la situation et une dictature militaire assuma le commandement[6]. (***fin de l'extrait***)

*

* *

Suite à cette hécatombe parisienne, la révolution se répand en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Angleterre et en Espagne et donne lieu à nombre de manifestations qui seront presque partout rapidement réprimées. Et c'est l'échec de ces révolutions qui inspirera Marx : il ne suffit plus d'avoir de grands idéaux et de manifester, il est temps de tout planifier très soigneusement.

En France, Louis-Napoléon prend rapidement le pouvoir et organise des élections. Lors du scrutin où l'abstention se limite à 25%, le résultat est sans appel : Louis-Napoléon Bonaparte l'emporte avec 75% des suffrages exprimés. Ce résultat illustre la mentalité du peuple de cette période alors qu'il avait enfin la possibilité de voter. Politiquement inexpérimenté, il aura choisi Bonaparte parce ce nom avait gardé en eux quelque résonance. À la question « *Pourquoi avoir choisi Bonaparte, qu'a-t-il de plus que les autres* ? » on répondra : « *Est-il seulement possible d'avoir participé à la campagne de Russie et de ne pas voter pour* (le descendant de) *Napoléon* [7] ? »

MARX ET ENGELS

Nous en arrivons maintenant à ces personnes, socialistes et anarchistes de la fin du XIXe siècle, qui préparent l'histoire du XXe. La première que nous allons décrire

---

[6] Ibid., pp. 256-7

Voir aussi Colton & Palmer in *A history of the modern world*, Ch. XII, s. 58, *The June days of 1848*

[7] Ibid., Ch. XII, section 58, *The emergence of Louis Napoleon Bonaparte*. Père Seraphim paraphrase le passage suivant : « When millions were suddenly, for the first time in their lives, asked to vote for president in 1848, the name of Bonaparte was the only one they had ever heard of, *"How should I not vote for this gentleman"*, said an old peasant, *"I whose nose was frozen at Moscow ?"* » (p. 506 de la 8e édition)

brièvement est Marx (1818-1883, 64 ans), un Allemand qui, avec Engels (1820-1895, 74 ans), jettera les bases du marxisme en Russie.

Si Engels passe son temps à Manchester, en Angleterre, dans une entreprise où son père a des intérêts, Marx lui, en sa qualité de journaliste, ne semble pas plus attiré que ça par le travail manuel. Plutôt, Marx est constamment inspiré par des idées révolutionnaires et n'aura de cesse de vouloir faire naître la révolution. En 1844, Marx et Engels se rencontrent à Paris puis, en 1847, ils rejoignent la *Ligue des communistes*, un petit groupe secret de révolutionnaires à l'image des « quinquévirats » dont fait mention Dostoïevski dans *Les Possédés*. Selon Engels, ce petit groupe n'est en réalité rien d'autre que la branche allemande des sociétés secrètes françaises. Aussi ce groupe essaye-t-il d'infiltrer d'autres groupes, de produire de la propagande et de travailler sur la question du développement d'un système efficace, notamment par l'utilisation des armes à feu.

En 1848, juste avant le début de la révolution, Marx publie son *Manifeste communiste* à la toute fin duquel nous pouvons lire :

> « Les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs buts. Ils proclament hautement que ces buts ne pourront être atteints sans le renversement violent de tout ordre social actuel. Que les classes régnantes tremblent à l'idée d'une révolution communiste. Les prolétaires n'ont rien à y perdre, hors leurs chaînes. Ils ont un monde à gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

Pourtant, au cours de sa vie, Marx ne se préoccupe pas particulièrement du sort des ouvriers, ces derniers étant plutôt conservateurs. Ce qui l'intéresse, c'est la force que représente le prolétariat une fois son moral miné. Il lui faut donc rendre ce groupe insatisfait et utiliser ensuite cette insatisfaction dans l'optique d'un nouveau gouvernement mettant en application ses principes, principes que Marx obtient de plusieurs sources.

À l'évidence, sa principale source reste la Révolution française et les socialistes idéalistes. Et bien qu'il sera finalement contre ces derniers parce qu'ils ne sont pas scientifiques, c'est bien d'eux que Marx tire ses idées millénaristes. Viennent ensuite les idées de certains économistes britanniques de son temps dont la plupart seront largement révisées par d'autres économistes britanniques tant elles sont irréalistes. Marx puise donc dans des idées vouées à être ensuite abandonnées. Enfin, la philosophie idéaliste allemande constitue une dernière source, en particulier Hegel et son idée du mouvement

de Dieu à travers l'histoire. À ceci près que Marx retire Dieu de ces idées[8]. Ainsi, en affranchissant la dialectique de Hegel de l'idée de Dieu, nous nous trouvons face à une dialectique purement matérialiste avec laquelle tout s'explique par une sorte de « providence » agissant sans Dieu tout au long de l'Histoire. C'est la matière qui est première et non l'esprit. Cette approche donne aux communistes l'assurance d'être du côté de l'Histoire parce que oui, les choses *doivent* se passer ainsi. Parce que oui, c'est *ainsi* que le monde fonctionne.

Ces idées sont athées, matérialistes et extrêmement naïves — la science est la réponse à tout — et la philosophie même de ces idées est extrêmement stupide ; il n'y a pas grand-chose à en tirer. En fait, Marx puise son énergie dans sa volonté farouche de renverser l'ordre existant. Pour ce faire, il utilise comme boucs émissaires la bourgeoisie et la classe moyenne, qu'il voyait faire des ouvriers ses esclaves.

C'est là que la révolution entre dans une phase nouvelle : avant, la bourgeoisie voulait renverser l'aristocratie et la monarchie ; maintenant, il apparaît que les classes inférieures veulent renverser la bourgeoisie. L'heure où une poignée d'hommes éclairés tentaient de faire bouger les lignes est révolue ; Marx compte lui sur les masses et le prolétariat pour changer l'ordre des choses et c'est avec succès qu'il s'efforce de développer la conscience des classes pour que les ouvriers haïssent la bourgeoisie et vice versa. Cette conscience sera, lors de la révolution, à l'origine de scènes très violentes ; bourgeois et ouvriers commencent déjà à se méfier les uns des autres.

En 1864, un groupe d'organisations syndicales se réunit à Londres pour former ce qu'on appelle la *Première Internationale* et, en en prenant la direction, Marx s'en sert pour publier ses propres idées. S'il s'oppose avec fanatisme à quiconque ne pense pas comme lui, il est convenu que, d'une manière générale, Marx est contre tout le monde, y compris la plupart des travailleurs, ces derniers ne partageant pas sa philosophie. Petit à petit, il s'arrange pour expulser ses détracteurs de cette *Internationale*. En réalité, Marx n'aimait

---

[8] Pour mieux comprendre, je propose l'analyse suivante de Jean-Luc Berlet : « Pour Hegel, l'Histoire est le lieu où se déroule la Vérité de l'Idée Absolue, c'est-à-dire en d'autres termes, que l'Histoire humaine malgré son caractère en apparence chaotique est l'expression même de la Volonté de Dieu. *"La Fin de l'Histoire"* signifie que le Divin est enfin pleinement manifesté à travers la réalisation effective de la liberté et de l'égalité des hommes dans un État rationnellement organisé. » (Réf.)

D'une manière plus générale, Marx soutient que la classe ouvrière vit au dépend de la religion, que cette dernière la berce d'illusion et l'aveugle sur sa condition miséreuse. En éliminant la religion, la classe ouvrière prenant conscience de sa misère, la refuserait et permettrait la naissance d'une société socialiste. N'est-ce pas Marx qui dit : « La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple. » (NdT)

pas grand monde : il n'aimait ni les paysans, ni les prolétaires qu'il appelait « *lumpen-proletariat* [9]», le prolétariat en haillons.

Découlant directement de ces organisations, puis incubant dans les années 80 et 90, les différents partis socialistes commencent à se développer et à s'organiser autour du postulat que la liberté, c'est d'avoir du temps pour développer ses talents et son potentiel, liberté dont ne devrait pas jouir uniquement la classe dirigeante. C'est de cet instant que l'on peut dater la formation du Parti communiste russe.

BAKOUNINE ET NETCHAÏEV

La seconde personne, Michel Bakounine (1814-1876, 62 ans), tient d'un tout autre registre. Issu de la noblesse russe, doté d'une intelligence que n'égale que sa paresse, Bakounine passe ses journées au lit, réduisant de fait sa fréquentation de l'école militaire. S'initiant à la philosophie, il devient un révolutionnaire professionnel qui n'hésite pas à s'endetter pour aller d'une ville à l'autre susciter la révolution. C'est lors d'un voyage à l'étranger qu'il se lie d'amitié avec Marx. Là, le grand penseur allemand se rend immédiatement compte du potentiel de Bakounine, lequel tire sa grande énergie révolutionnaire de sa haine de l'ancien régime. Marx va donc tenter d'utiliser Bakounine à ses propres fins :

> « Le rusé Juif Allemand avait reconnu la valeur du Russe comme une énorme puissance dynamique à utiliser, puis l'avait écarté une fois qu'il eût servi ses objectifs. » [10]

Nous pouvons entrevoir ici une chose de taille : le pouvoir marxiste est surtout fait de haine. Aussi, ne sommes-nous pas surpris de voir qu'une fois arrivé au pouvoir, Lénine sera impitoyable, tuant et détruisant tous et tout, sans pitié aucune et sans miséricorde.

Dans son ouvrage, Nesta Webster nous décrit en substance la relation qu'entretient Bakounine avec Marx :

---

[9] Le **lumpenprolétariat** est un terme marxiste, parfois traduit « *sous-prolétariat* », désignant les « *éléments déclassés, voyous, mendiants, voleurs*… » du prolétariat.

[10] Les citations de cette sous-partie sont issues de Nesta Webster, Op. Cit., pp. 302-6

> « Marx et moi, nous sommes de vieilles connaissances. Je l'ai rencontré pour la première fois à Paris en 1844… Nous étions alors plutôt bons amis. Il était beaucoup plus avancé que moi, comme il l'est toujours aujourd'hui, non pas qu'il soit plus avancé, mais il est incomparablement plus instruit que je ne le suis. »

Si Marx, 26 ans alors, étudie tous les philosophes et leurs systèmes, Bakounine, 29 ans, est d'un naturel plus spontané.

> « Je ne savais rien alors de l'économie politique, je ne m'étais pas débarrassé des abstractions métaphysiques, et mon Socialisme n'était que d'instinct. Lui, bien que plus jeune que moi, était véritablement un athée, un matérialiste instruit et un socialiste réfléchi. C'était précisément l'époque où il élaborait les premiers fondements de son système actuel. Nous nous voyions assez fréquemment, car je le respectais beaucoup pour son savoir et son engagement passionné et sérieux pour la cause du prolétariat, bien que toujours mêlé de vanité personnelle, et je recherchais activement sa conversation, qui était toujours instructive et spirituelle quand elle n'était pas inspirée par une médiocre haine, ce qui malheureusement n'arrivait que trop fréquemment. Il n'y eut cependant jamais de franche intimité entre nous. Nos tempéraments ne le permettaient pas. Il m'appelait un idéaliste sentimental, et il avait raison ; je l'appelait un homme vain, perfide et astucieux, et j'avais également raison. »

C'est sûrement pourquoi Caussidière, l'un de ses compatriotes socialistes français, décrira Bakounine en ces termes aux jours de la révolution française de 1848 :

> « Quel homme, mais quel homme ! Le premier jour d'une révolution, il est un trésor, mais le second, il n'est bon qu'à fusiller. »

Bakounine ne se soucie pas des idées de la révolution ; il ne s'intéresse qu'à l'énergie, qu'aux pouvoirs démoniaques qui sont libérés. Quittant Paris pendant la Révolution de 1848, il a pour mission d'embraser la révolution dans les pays de l'Est : Russie occidentale, Prague, Dresde. Il sera finalement arrêté et renvoyé en Russie en 1851 par les autorités germano-autrichiennes. Emprisonné à Saint-Petersbourg dans la forteresse Pierre-et-Paul, Bakounine se conforme aux conseils du comte Orloff, alors ministre de l'Intérieur, qui le visite et l'exhorte à confesser à l'Empereur ses méfaits par écrit. Lisant cette confession, l'Empereur Nicolas Ier s'écriera :

> « C'est un brave garçon doué de vivacité d'esprit, mais c'est un homme dangereux qu'il faut garder sous clef. »

Paroles aussi sages que réalistes. Quelques années plus tard, en 1857, Alexandre II déclarera ne voir aucun élément de repentir dans cette même « confession » adressée à

son prédécesseur ; il commue néanmoins la peine de Bakounine en l'exilant à perpétuité en Sibérie. De là, Bakounine s'échappe par le Japon et l'Amérique et rejoint Londres. Il passera le restant de ses jours en Europe occidentale où il fonde diverses sociétés secrètes et où il fait notamment la rencontre d'un certain Netchaïev[11], l'un des nihilistes les plus impitoyables de son temps. Bakounine, toujours aussi enflammé par sa fièvre révolutionnaire, s'entoure dans les années 1860 de conspirateurs de toutes les nationalités et travaille sans relâche à créer de nouvelles intrigues et à soulever à droite à gauche des révolutions. Voici comment Herzen[12] le décrit en le rencontrant à Londres :

> « Bakounine avait retrouvé sa jeunesse ; il était dans son élément. Ce n'était pas seulement le grondement de l'insurrection, le bruit des clubs, le tumulte des rues et des places publiques, ni même les barricades qui faisaient son bonheur ; il aimait aussi la journée qui précède, le travail de préparation, cette vie d'agitation, rendue cependant continue par les conférences, ces nuits sans sommeil, ces pourparlers et les négociations, les changements, les encres sympathiques, les codes chiffrés et les signaux convenus sur lesquels on s'accorde à l'avance.
>
> « Bakounine s'excitait exactement comme s'il s'agissait de préparer l'arbre de Noël. »

Ce qui revient à dire, en d'autres termes, que l'ardeur révolutionnaire de Bakounine prenait largement le pas sur le sérieux de ses intentions. Nesta Webster ajoute :

> « On comprend aisément que pour un homme du tempérament de Bakounine, une telle existence — comme toujours soutenue par la générosité de ses amis — était infiniment préférée à une vie d'honnête labeur comme celle que la plupart des êtres humains sont condamnés à mener. »

Nous repassons la plume à Nesta Webster [13] :

*

* *

[11] **Serge Netchaïev** (1847-**1882**, 35 ans) est un écrivain et activiste révolutionnaire russe, nihiliste et partisan du terrorisme (W).

[12] **Alexandre Herzen** (1812-**1870**, 57 ans) est un philosophe, écrivain et essayiste politique occidentaliste russe. Connu comme le « *père du socialisme populiste russe* », il est considéré comme un inspirateur du climat politique qui a mené à l'abolition du servage de 1861 (W).

[13] Nesta Webster, Op. Cit., pp. 326-30

Netchaïev nous offre l'exemple d'un type dont l'expérience n'est pas mince dans l'histoire de la révolution sociale. Ne prenant aucun intérêt à l'anarchie philosophique proclamée par Weishaupt et Bakounine, Netchaïev se montra être un pur destructeur dont la férocité n'est pas tempérée par le caractère génial d'un Bakounine.

> « C'était un menteur, un voleur et un assassin — l'incarnation de la Haine, de la Méchanceté et de la Vengeance que n'arrêtait aucun crime contre qui que ce fut, s'il pouvait faire progresser ce qu'il appelait la Révolution. » [14]

Dans le *Cathéchisme du révolutionnaire* (1868), possiblement rédigé avec Bakounine, nous pouvons lire le passage suivant :

> « Le révolutionnaire ne doit rien laisser s'interposer entre lui et l'œuvre de destruction… Pour lui, n'existe qu'un seul plaisir, qu'une seule consolation, qu'une seule récompense, qu'une satisfaction : le succès de la révolution. Nuit et jour, il n'aura qu'une seule pensée, qu'un seul but : l'implacable destruction… S'il continue à vivre dans ce monde, ce n'est qu'afin de le détruire entièrement d'autant plus sûrement. »

Pour cette raison, ils ne préconisaient aucune réforme, bien au contraire :

> « On devrait faire tous les efforts possibles pour augmenter l'intensité et accroître le nombre des maux et les soucis, ce qui lassera à la longue la patience du peuple et encouragera une insurrection de masse. »

Mais, comme bien d'autres conspirateurs depuis Weishaupt jusqu'à aujourd'hui, Bakounine découvrit que son adjoint le trompait. Parfaitement dénué de scrupules quant aux moyens qu'il employait, il avait tout d'abord fait bon accueil à Netchaïev comme à un appoint de valeur, puis graduellement il en vint à réaliser le danger qu'il y avait pour lui-même de s'être associé avec quelqu'un qui ne reconnaissait même pas le « *principe d'honneur entre bandits* ». Vers 1870, Bakounine découvrit donc que Netchaïev, tout en prétendant être son disciple le plus dévoué, avait été depuis tout ce temps membre d'une autre société encore plus secrète que l'*Alliance Sociale-Démocratique*, et dont il n'avait jamais divulgué les mystères intérieurs à son maître. Bakounine écrit à un ami :

> « Netchaïev est un fanatique dévoué, mais en même temps c'est un fanatique très dangereux, et quelqu'un avec qui une alliance peut s'avérer désastreuse pour tout le monde. Voici pourquoi. Il était antérieurement membre d'un groupe occulte qui avait existé effectivement en Russie. Ce Comité n'existe plus, tous ses membres ont

[14] Article de Benoit Malon : « Sur l'Internationale » in *La Nouvelle Revue*, XXVI, p. 752 - Cité dans l'ouvrage de Nesta Wester, p. 327.

été arrêtés. Netchaïev lui seul reste, et à lui seul il constitue ce qu'il appelle le Comité. L'organisation russe ayant été détruite, il essaie d'en refaire une à l'étranger. Tout cela serait parfaitement naturel, légitime et très utile, mais la manière dont il s'y prend est détestable. Profondément impressionné par la catastrophe qui a frappé l'organisation dont il faisait partie en Russie, il est progressivement arrivé à la conclusion que pour fonder une société sérieuse et indestructible, on doit se baser sur la politique de Machiavel et adopter pleinement le système des Jésuites — la violence corporelle et un esprit menteur.

« La vérité, la confiance mutuelle, une solidarité sérieuse et grave n'existent qu'entre une dizaine d'individus formant le *sanctum sanctorum* de la société ; tout le reste doit servir d'instrument aveugle et comme fait de matière, bonne à être exploitée aux mains de ces dix hommes réellement solidaires. Il est permis et même ordonné de tromper les autres, de les compromettre, de les voler, et si nécessaire même de les ruiner ; ils sont de la chair à conspiration. »

Et Bakounine poursuit en exposant les méthodes de Netchaïev :

« Au nom de la Cause, il s'efforce de mettre la main sur toute votre personne à votre insu. Pour cela, il vous épiera et essaiera de s'approprier vos secrets, et dans ce but, en votre absence, lorsqu'il est laissé seul dans votre bureau, il ouvrira tous vos tiroirs, lira toute votre correspondance, et lorsqu'une lettre lui semble intéressante, c'est-à-dire compromettante pour vous ou pour l'un de vos amis, il la dérobera et la conservera soigneusement comme un document pouvant servir contre vous ou contre votre ami... Convaincu de ce forfait en assemblée générale, il osa nous dire : *"Eh bien oui, c'est notre système… Nous considérons comme des ennemis qu'il est de notre devoir de compromettre et de tromper tous ceux qui ne sont pas complètement avec nous..."* Si vous l'avez présenté à un ami, sa première pensée sera de susciter la discorde, de rapporter et d'intriguer entre vous deux - en un mot de vous amener à vous quereller. Votre ami a une épouse, une fille, il s'efforcera de la séduire, de lui faire avoir un enfant afin de l'éloigner de la morale officielle et de l'obliger à se jeter dans une attitude de contestation révolutionnaire contre la société. Tous les liens personnels, toute amitié, sont considérés par ces gens-là comme un mal qu'il est de leur devoir de détruire, parce que tout cela constitue une force qui, étant en dehors de leur organisation secrète, diminue l'unique force de cette dernière. Ne vous écriez pas que j'exagère : tout cela a été amplement développé et éprouvé par moi ». (***fin de l'extrait***)

*

* *

Bakounine peut bien juger Netchaïev tant sa propre philosophie partage une même essence ! À ceci près qu'il n'est probablement pas aussi jusqu'au-boutiste que son soi-disant disciple, lequel s'exclame dans son *Catéchisme* :

> « Notre but, c'est la destruction terrible, totale, inexorable et universelle ! »

De fait, Bakounine n'est pas si différent quand il dit :

> « Mettons notre confiance dans l'esprit éternel qui détruit et annihile pour cette seule raison qu'il est la source insondable et éternellement créative de toute vie. La passion de la destruction est aussi une passion créatrice. »

Et quand on lui demanda ce qu'il ferait, une fois la révolution achevée à la hauteur de ses aspirations, Bakounine répond :

> « Alors, je recommencerai immédiatement, en commençant par détruire tout ce que j'aurai réalisé. » [15]

À l'évidence, Bakounine arbore ce goût primitif de l'humain pour la destruction et la rébellion. Et c'est cette même passion pour la rébellion que l'on retrouvera chez des écrivains contemporains comme Albert Camus, l'existentialiste, qui trouve dans la volonté de révolte la seule chose qui prouve notre existence[16].

LA COMMUNE DE PARIS, 1871

En 1871, Bakounine décrit avec admiration le prolétariat français comme « *le Satan moderne, auteur de la sublime insurrection de la Commune* [17] » et, arguant de l'issue de cette révolution, il dit :

> « La cause est perdue. Il semble que les Français, la classe ouvrière elle-même, ne soient guère remués par cet état de choses. Quelle terrible leçon pourtant ! Mais elle n'est pas suffisante. Il leur faut de plus grandes calamités, des chocs plus rudes. Tout

---

[15] Ces trois citations sont tirées du livre de Père Seraphim, *Nihilism* (1994), p. 56

[16] « *C'est parce que je me révolte contre l'ordre des choses établies que j'ai conscience d'exister et que je puis affirmer ma liberté.* », Albert Camus in *L'été* (1954). (NdT)

[17] James Guillaume in *Documents et souvenirs de L'Internationale*, II, p. 255 cité dans Webster, Op. Cit., p. 360

> laisse prévoir que ne manqueront ni l'un ni l'autre. Et alors, peut-être que le démon s'éveillera. Mais aussi longtemps qu'il restera assoupi, nous ne pouvons rien faire. Ce serait un réel malheur de devoir payer pour les pots cassés, et en fait ce serait bien inutile. Notre tâche est donc de faire le travail préparatoire, d'organiser et de diffuser, en sorte que nous nous gardions prêts pour quand le démon s'éveillera. » [18]

Ce désir de rébellion doit nous apparaître comme un aspect profondément ancré de tout ce mouvement révolutionnaire et non comme un simple aspect collatéral ; la révolution n'est pas le fait de quelques rêveurs oisifs voulant simplement se frayer un chemin dans un monde meilleur ou apporter quelque correction au gouvernement. Aussi, l'essence même de la rébellion telle que l'expriment clairement ces penseurs radicaux de la dernière partie du XIXe siècle, peut-elle véritablement se résumer par l'idée que tout doit être détruit. Et il n'est pas exagéré de souligner que loin de penser aux conséquences de ces destructions, ces penseurs donnèrent libre cours à leurs inspirations sataniques.

Bien que parlant d'un domaine différent, c'est dans cette même optique qu'éclora en 1914 le mouvement artistique *Dada*, jugé comme très formateur par les futurs artistes[19]. À titre d'exemple, les artistes se réclamant de ce mouvement réalisaient des collages hétéroclites à partir de coupures de journaux ou bien arrangeaient des copies de tableaux de maîtres à l'envers juste pour avoir l'air bizarre. Mais ce mouvement n'est pas aussi anodin qu'il paraît. Reprenant leur philosophie, résumée dans l'un de leurs manifestes : « *Que tout soit balayé, nous ne voulons plus de rien. Rien. Rien. Rien* », nous retrouvons sans ambiguïté le nihilisme, ce désir de balayer Dieu, le gouvernement, la morale, l'art, la culture, la civilisation, bref, tout ce qui est énoncé dans la philosophie de Weishaupt et des Illuminés de Bavière : le renversement complet de la civilisation. Mais tout cela reste du domaine de la philosophie et pour bien comprendre ces idées, il faut voir comment elles furent mises en oeuvre au cours des cent dernières années. Ainsi, nous pourrons voir que cette philosophie ne tient pas uniquement d'un évènement isolé lié à des

---

[18] Nesta Webster, Op. Cit., p. 354

[19] Le mouvement **dada** est un mouvement intellectuel, littéraire et artistique du début du XXe siècle, qui se caractérise par une remise en cause de toutes les conventions et contraintes idéologiques, esthétiques et politiques. Ses créateurs, Hugo Ball et Richard Huelsenbeck, en se déclarant « *négativistes* », affirment : « Nous ne sommes pas assez naïfs pour croire dans le progrès. Nous ne nous occupons, avec amusement, que de l'aujourd'hui. Nous voulons être des mystiques du détail, des taraudeurs et des clairvoyants, des anti-conceptionnistes et des râleurs littéraires. Nous voulons supprimer le désir pour toute forme de beauté, de culture, de poésie, pour tout raffinement intellectuel, toute forme de goût, socialisme, altruisme et synonymisme. » C'est à partir de ce texte que s'esquisse la position spécifique de dada. (W)

marginaux mais qu'il s'agit bien, à partir de 1871, de tout un état d'esprit mis en application.

À la chute du Troisième Empire, lors de la défaite de Napoléon III face à la Prusse, la révolution, prenant sa source en Province, éclate de nouveau en France. Bakounine, « *comme un cheval de guerre humant de loin la bataille*, » emprunte comme à son habitude et court depuis la Suisse aussi vite qu'il le peut rejoindre à Lyon le mouvement qu'il aura suscité avec ses disciples. Installé dans l'Hôtel de Ville où le nouveau gouvernement révolutionnaire était bien établi, Bakounine participe à des réunions publiques d'une violence extraordinaire au cours desquelles les motions les plus sanglantes sont présentées et reçues avec enthousiasme. Si c'est ce que Bakounine aime en particulier, il n'est pas dit que, d'une manière plus générale, quiconque ait la moindre idée claire de ce qui se trame.

> « Le 28 septembre, le jour de son arrivée, le peuple s'était emparé de l'Hôtel de Ville. Bakounine s'y installa. Arriva alors le moment critique, le moment attendu depuis tant d'années, où Bakounine était enfin à même d'accomplir l'acte le plus révolutionnaire que le monde eût jamais connu. Il décréta **l'abolition de l'État**. Mais l'État, sous la forme de deux compagnies de Gardes nationaux bourgeois, entra par une porte que l'on avait oublié de garder, nettoya le hall, et força Bakounine à prendre en hâte la route pour Genève. » [20]

Alors que la révolution éclate ensuite à Paris, la *Première Internationale*, sous l'impulsion de Marx, tente sans succès de dicter depuis Londres le progrès de la révolution. Aussi, la révolution parisienne suivra-t-elle son propre cours, cours qui devient de plus en plus violent. Les églises sont fermées et transformées en clubs, les prêtres sont arrêtés et tués avec barbarie (notamment l'Archevêque de Paris) et les institutions de la première révolution de 1793 sont ressuscitées : le Calendrier Révolutionnaire est restauré — l'année 79 du nouvel ordre est proclamée — ainsi que le Comité de Salut Public de la Terreur. La croix couvrant le Panthéon sera brisée alors qu'à sa place est hissé le drapeau rouge ; il s'agit désormais d'un temple dédié aux « *grands hommes de tous les temps* ». Puis, les révolutionnaires décident de détruire un autre symbole du passé : la colonne Vendôme, érigée par Napoléon Ier en 1810 en commémoration de sa victoire à Austerlitz :

> « La Commune de Paris, considérant que la colonne impériale de la place Vendôme est un monument de barbarie, un symbole de force brute et de fausse gloire, une affirmation du militarisme, une négation du droit international, une insulte permanente des vainqueurs aux vaincus, un attentat perpétuel à l'un des trois grands

[20] Cette citation et la précédente : Nesta Webster, Op. Cit., pp. 346 & 347

> principes de la République française, la fraternité, décrète : article unique - La colonne Vendôme sera démolie. » [21]

Devant l'imposant monument, les révolutionnaires disserteront longtemps sur le moyen d'arriver à leurs fins. La chute de la colonne va-t-elle provoquer un tremblement de terre ? Va-t-elle briser les égouts de Paris en tombant ? À l'évidence, ils n'ont aucune idée de ce qui va se passer pourtant, ils décident que leur idée en vaut la peine. Le jour prévu de la démolition, la colonne tombera effectivement, brisant au passage la statue de Napoléon qui la coiffe. Et, bien que cette action soit aussi idiote qu'inutile, elle sera vécue comme un symbole de leur triomphe sur l'ordre ancien, comme un affranchissement de toutes les influences du passé[22].

À mesure que la révolution progresse, elle devient de plus en plus violente. N'importe qui peut être désigné comme espion et, comme tel, est généralement exécuté sur le champ. Par exemple, alors qu'il peignait au bord de la Seine, Auguste Renoir ne dut son salut qu'au fait qu'il connaissait le chef des Communards appelé en renfort alors qu'il allait être noyé dans la Seine pour espionnage[23] ! Paris devient le théâtre de violents affrontements où Républicains et Communards se massacrent mutuellement dans une grande allégresse. Mais, quand les Communards prennent conscience de leur défaite imminente, ils prennent la décision de détruire Paris :

> « Sortis de la lie de la populace, de vieilles poissardes abruties d'alcool et des gamins dégénérés munis de paraffine se mirent à incendier Paris (…) On ne peut douter que la destruction totale de la ville n'ait été désirée par les ennemis de la France et si ce plan ne fut pas complètement réalisé, les dégâts engendrés furent néanmoins terribles : le Palais des Tuileries réduit en cendres, avec le Ministère des Finances, le Palais de la Légion d'Honneur, le Palais de Justice, l'Hôtel de Ville et ses trésors d'arts et d'archives nationales d'inestimable valeur. En un mot, la gloire de l'ancienne France perdue à jamais.» [24]

Il est important de convenir que ces états de faits n'ont rien d'exceptionnel en soi, mais qu'ils font bien partie de cet esprit résumé par Bakounine : « *Détruisons l'ordre ancien* ! » Et il est tout aussi important de convenir que, bien que personne ne sache quel *ordre* allait

---

[21] (Réf.) (NdT)

[22] On pourra lire à cet effet, la lettre du peintre Gustave Courbet au ministre Jules Simon (Réf.)

[23] (Réf.) : à la fin de « *youth* » (NdT)

[24] Nesta Webster, Op. Cit., p. 356

remplacer l'ancien, cet *esprit* allait perdurer au-delà de 1871[25]. Ainsi Marx, on ne peut plus séduit par la Commune, allant jusqu'à qualifier cette dernière d'action d'envergure de la Révolution Rouge, écrira en 1871 son panégyrique *La guerre civile en France*. À partir de là, et jusqu'en 1917, la révolution prendra des formes extrêmement violentes : en 1881, à quelques mois d'intervalle, le tsar de Russie Alexandre II et le Président des États-Unis James Garfield sont assassinés par des révolutionnaires rouges ; en 1901, c'est au tour de Willian McKinley, lui aussi Président américain d'être assassiné par un anarchiste. En fait, il n'est pas exagéré de dire que tous les assassinats de présidents américains ont été perpétrés par des anarchistes ou des communistes. En France, ce sont les Présidents Sadi Carnot (1887) et Paul Doumer (1932) qui seront assassinés respectivement par un anarchiste italien et par un Russe rouge. Qu'ils atteignent leurs cibles ou qu'ils ne restent qu'à l'état de tentative, ces assassinats n'ont aucun but apparent hormis l'idée de se débarrasser de l'ordre ancien. L'esprit de Bakounine devient maintenant le mot d'ordre de tout le mouvement révolutionnaire : « *Détruisons l'ordre ancien* ! »

PROUDHON

Nous ne pouvons pas passer sous silence cet autre écrivain, philosophe et anarchiste qu'est Pierre-Joseph Proudhon[26] pour la simple raison que ses idées peuvent rendre toute cette *philosophie* plus compréhensible. Proudhon, qui a participé à la révolution de

---

[25] Plutôt que de le citer, il est probable que Père Seraphim a paraphrasé Bakounine car même la note d'origine n'est pas claire. À la p. 62 de *Dieu et l'État* (1882), nous ne trouvons que ce passage :

« Le plus grand génie scientifique, du moment qu'il devient un académicien, un savant officiel, patenté, baisse inévitablement et s'endort. Il perd sa spontanéité, sa hardiesse révolutionnaire, et cette énergie incommode et sauvage qui caractérise la nature des plus grands génies, **appelée toujours à détruire les mondes vieillis et à jeter les fondements des mondes nouveaux**. Il gagne sans doute en politesse, en sagesse utilitaire et pratique, ce qu'il perd en puissance de pensée. Il se corrompt, en un mot. C'est le propre du privilège et de toute position privilégiée que de tuer l'esprit et le cœur des hommes. L'homme privilégié, soit politiquement, soit économiquement, est un homme dépravé d'esprit et de cœur. Voilà une loi sociale qui n'admet aucune exception, et qui s'applique aussi bien à des nations tout entières (…) qu'aux individus. C'est la loi de l'égalité, condition suprême de la liberté et de l'humanité. Le but principal de cette étude est précisément de démontrer cette vérité dans toutes les manifestations de la vie humaine. » (NdT)

[26] Pierre-Joseph **Proudhon** (1809-**1865**, 56 ans) est un polémiste, journaliste, économiste, philosophe, politique et sociologue français. Précurseur de l'anarchisme, il est le seul théoricien révolutionnaire du XIXe siècle à être issu du milieu ouvrier. (W)

1848, est notamment connu pour sa phrase : « *La propriété, c'est du vol* » [27], laquelle faisait sa fierté alors qu'à l'évidence, Rousseau et d'autres penseurs du XVIIIe expriment la même idée. Mais Proudhon nous intéresse aussi pour au moins trois autres choses.

En premier lieu, c'est lui qui proclame que la révolution n'est pas athée mais plutôt antithéiste :

> « Si donc, usant de la prérogative que m'a dévolue la Révolution, je fais voir que sa morale est différente de celle de l'Église ; si je prouve que de ces deux morales, la première est supérieure à l'autre ; si j'en tire cette conséquence qu'entre deux morales d'inégale valeur, il faut de toute nécessité suivre la plus parfaite, et exiger de l'Église, encore tolérée, une soumission plus explicite à la Révolution : en quoi aurai-je violé la morale ? »
>
> « Or, il est positif que si la morale de l'Église est déclarée inférieure à celle de la Révolution, en d'autres termes, si la religion est considérée comme une antithèse de la morale, l'Église devient, ipso facto, indigne ; son enseignement est un quasi-délit. » [28]

Dans un autre ouvrage, plus ancien, nous pouvons lire aussi :

> « Et moi je dis : le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de chasser incessamment l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience. Car Dieu, s'il existe, est essentiellement hostile à notre nature, et nous ne relevons aucunement de son autorité. Nous arrivons à la science malgré lui, au bien-être malgré lui, à la société malgré lui : chacun de nos progrès est une victoire dans laquelle nous écrasons la Divinité. »
>
> « Le vrai remède au fanatisme, selon nous, n'est pas d'identifier l'humanité avec Dieu (…) ; c'est de prouver à l'humanité que Dieu, au cas qu'il y ait un Dieu, est son ennemi. » [29]

À ce sujet, il est probable que Proudhon a inspiré Bakounine quand ce dernier écrit :

> « Amoureux et jaloux de la liberté humaine et la considérant comme la condition absolue de tout ce que nous adorons et respectons dans l'humanité, je retourne la phrase de Voltaire, et je dis que, si Dieu existait, il faudrait l'abolir. » [30]

---

[27] (Réf.)

[28] Proudhon in *La justice poursuivie par l'Église* (1858), p. 179

[29] Proudhon in *Système des contradictions économiques ou philosophie de la misère* (1846), p. 101

[30] Bakounine in *Dieu et l'État* (1882), p. 10

Force est de constater qu'à l'heure du Communisme en Russie, des décennies durant, le gouvernement n'était pas à proprement parler athée ; il était antithéiste, il luttait contre Dieu.

Ensuite, en invoquant Satan à l'instar de Bakounine et de Nietzsche, Proudhon donne au mouvement révolutionnaire une conscience résolument satanique.

Voici ce qu'écrit Bakounine au sujet de Satan :

> « Dieu voulait donc que l'homme, privé de toute conscience de lui-même, restât une bête éternelle, toujours à quatre pattes devant le Dieu « vivant », son créateur et son maître. Mais voici que vient Satan, l'éternel révolté, le premier libre-penseur et l'émancipateur des mondes ! Il fait honte à l'homme de son ignorance et de son obéissance bestiales ; il l'émancipe, imprime sur son front le sceau de la liberté et de l'humanité, en le poussant à désobéir et à manger du fruit de la science. » [31]

De son côté, Nietzsche écrit *L'Antéchrist* (1888), ouvrage à la fin duquel nous trouvons une *Loi contre le Christianisme*. Poètes et décadents, l'avant-garde en général depuis la période romantique, sont fascinés par le Satanisme, au point de vouloir en faire une religion. Est-il exagéré de dire que Nietzsche se prend pour l'antéchrist ? Jugez plutôt :

> « *Article 6* : On appellera l'histoire "sainte" du nom qu'elle mérite : celui d'histoire maudite ; on n'utilisera plus les mots "Dieu", "sauveur", "rédempteur", "saint" que comme des insultes, des emblèmes criminels. »

Proudhon lui, n'est pas en reste avec son invocation :

> « À moi, Lucifer, Satan, qui que tu sois, démon que la foi de mes pères opposa à Dieu et à l'Église ! Je porterai la parole, et je ne te demande rien. » [32]

Enfin, Proudhon se démarque nettement en décidant, au final, de garder le Catholicisme tel qu'il est, à savoir les rites du catholicisme, tout en leur donnant un sens nouveau. Mais à l'évidence, en proposant d'infuser les messages révolutionnaires sous l'habit du Catholicisme, Proudhon ne fait que reprendre l'idée de Saint-Simon qui militait pour un nouveau christianisme. Il n'est donc pas étonnant de voir aujourd'hui Socialisme et Catholicisme se fondre en une idée commune. Proudhon aura eu cette vision que le Communisme, le Socialisme, ou encore l'Anarchisme, peuvent largement prendre la place d'une religion tant les idées qu'ils véhiculent tiennent du *religieux*.

---

[31] Ibid., p. 02

[32] Proudhon in *Idée générale de la Révolution au XIXe siècle* (1851), p. 112

Parvenu à la fin du XIXe siècle, le mouvement révolutionnaire est déjà ouvertement sanglant et impitoyable comme en témoigne l'exemple de la Commune, en 1871, où l'idée d'une destruction universelle et de meurtres violents est largement mise en pratique. À cette époque, une personne avisée des courants et des modes pouvait déjà prédire que le XXe siècle aurait ceci d'effrayant que, ces idées n'étant pas seulement le fait de quelques cinglés, infusant progressivement dans le sang même des Européens, produiraient le pire des effets en atteignant le plus bas niveau de la société, le peuple ordinaire. En cela, nous devons donner raison à Nietzsche lorsqu'il dit :

> « Quand mes idées, les idées du nihilisme, pénétreront le dernier cerveau de la dernière personne, il y aura alors une tempête comme le monde n'en a jamais vu. » [33]

LES PROTOCOLES DES SAGES DE SION

Avant de poursuivre sur les grands révolutionnaires de notre siècle, attardons-nous un instant sur ce document controversé que sont *Les Protocoles des Sages de Sion*[34] (1905). N'importe quel livre d'histoire aura tôt fait de déclarer que cet ouvrage n'est qu'un faux, une invention délibérée en vue de discréditer les Juifs, une chose totalement fantastique. Soit tel livre souligne le caractère politique du document : tel agent secret l'aura composé pour tel service du tsar afin d'excuser les progroms et l'antisémitisme. Soit tel autre livre soulignera l'incohérence littéraire, en faisant le lien avec l'ouvrage satirique d'un auteur français. Mais certaines personnes en font une lecture tellement sérieuse qu'ils ont tendance à aller à l'autre extrême en voyant partout un complot juif à tel point qu'ils ne mettent plus un pied dehors. Nous allons donc essayer d'examiner ce document de

---

[33] Réf. introuvable

[34] ***Les Protocoles des Sages de Sion*** est un faux qui se présente comme un plan de conquête du monde établi par les juifs et les francs-maçons. Il plagie en partie le *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly, pamphlet satirique décrivant un plan fictif de conquête du monde par Napoléon III, pour décrire un programme élaboré par un conseil de sages juifs afin d'anéantir la chrétienté et dominer le monde.

L'ouvrage réunit les comptes-rendus d'une vingtaine de prétendues réunions secrètes exposant un plan de domination du monde qui utiliserait violences, ruses, guerres, révolutions et s'appuierait sur la modernisation industrielle et le capitalisme pour installer un pouvoir juif mondial.

Adolf Hitler y fait référence dans Mein Kampf comme argument justifiant à ses yeux la théorie du complot juif et en fait ensuite l'une des pièces maîtresses de la propagande du 3e Reich. (W)

manière quelque peu objective pour voir ce qu'il contient réellement, comment il a été trouvé et quelle est sa signification.

D'un point de vue orthodoxe, la « présentation » de ce document au commun des mortels est plutôt singulière. Selon toute vraisemblance, écrit en français à l'ouest puis découvert en Russie par une dame, une anonyme, il fut donné à Serge Nilus qui l'imprima avec un autre document que ce dernier avait récemment découvert : *L'Entretien de Saint Séraphin avec Motovilov*. En publiant ces deux documents en même temps (1905), Nilus avait pour ambition de montrer d'un coté, quelle est la vérité de l'Orthodoxie et ce que signifie l'acquisition de la grâce de l'Esprit Saint et, d'un autre côté, par quelle intrigue Satan se propose de renverser l'Orthodoxie.

Serge Nilus est autant un journaliste populaire qu'un écrivain ecclésiastique très respecté. À l'évidence, ses différents séjours monastiques et sa notoriété mettent difficilement en doute le fait qu'il publie un faux en connaissance de cause. Aussi, c'est plus en guise d'avertissement qu'il publie ce texte, le considérant comme parfaitement légitime car, hormis deux points absents des textes révolutionnaires précédents, la philosophie véhiculée par les *Protocoles* est exactement la même que celle de Bakounine, Weishaupt et tous ces autres *penseurs*. D'aucuns considèrent le texte comme un plagiat probablement parce qu'il fait référence à des idées alors en circulation, pourtant, en comparant le texte à celui de Weishaupt, on devine bien une même philosophie tout en optant volontiers vers une écriture légitime[35]. Ainsi, s'agit-il très probablement d'un document original sur lequel sont consignées toutes sortes de notes prises dans une loge fréquentées par des Juifs. En définitive, leur philosophie est présentée d'une manière très juive, exactement de la même manière que la révolution est présentée par certains comme un triomphe du pangermanisme ou encore, que le monde entier ne sera que le prolongement de la République Française. À ceci près qu'ici, ce sont les Maçons Juifs et autres Illuminés qui s'approprient la révolution.

Certaines de leurs idées nous sont d'une grande importance. Portent-ils, comme ils le disent, la responsabilité de la Révolution française ? Sont-ils si influents ? Or, comme nous avons pu le voir, toutes ces sociétés secrètes étant si petites, si divisées, si secrètes, si pleines de signes, de poignées de mains et d'encre invisible qu'il est impossible de déchiffrer quoi que ce soit, de définir qui est responsable ou non. Et paradoxalement, cet état de fait est prodigieusement symptomatique de notre société actuelle : les responsabilités se dissimulent toujours derrière des secrets.

---

35 Voir Webster, Op. Cit., pp. 500-512

Pour autant, la philosophie qui se dégage de ce document témoigne d'une impitoyabilité absolue dans la mise en place d'un gouvernement révolutionnaire et dans les moyens utilisés pour y parvenir : utilisation de personnes (à la manière d'un Marx utilisant Bakounine), hypocrisie totale, assassinat de ses ennemis, propagation de la pornographie afin de corrompre la jeunesse, incitation à la révolution… Il s'agit de prendre le parti des rois puis, le parti des socialistes et enfin, le parti des libéraux, des démocrates. En fait, il s'agit de prendre n'importe quel parti pour faire valoir son point de vue et au final, accéder au pouvoir. Ainsi pouvons-nous lire des lignes traitant notamment du contrôle de la presse, du contrôle de l'argent… Voici quelques extraits pour illustrer l'esprit de ce document :

> « Celui qui veut régner doit recourir à la ruse et à l'hypocrisie. »
>
> « C'est pourquoi nous ne devons pas nous arrêter devant la corruption, la tromperie et la trahison, toutes les fois qu'elles peuvent nous servir à atteindre notre but. [36] »
>
> « Le résultat justifie les moyens. Portons notre attention dans nos projets, moins sur le bon et le moral que sur le nécessaire et l'utile. »
>
> « Avec la presse nous agirons de la manière suivante (…) Nous la sellerons et nous lui mettrons de fortes rênes, nous ferons de même pour les autres ouvrages imprimés, car à quoi nous servirait-il de nous débarrasser de la presse si nous devions servir de cible à la brochure et au livre ? »
>
> « Ce résultat est déjà atteint de nos jours par le fait que toutes les nouvelles sont reçues par plusieurs agences, qui les centralisent de toutes les parties du monde. Ces agences seront alors entièrement nos institutions et ne publieront que ce que nous leur prescrirons. »
>
> « S'il se trouve des personnes désirant écrire contre nous, il ne se trouvera personne pour les imprimer. »

À cet égard, nous pouvons noter que, de toutes les communautés du monde, les Juifs sont les plus forts dans ce domaine. Il est en effet impossible de critiquer les Juifs, aussi légèrement soit-il, sans qu'un représentant de la LICRA ou du CRIF intervienne. C'est la raison pour laquelle les éditeurs orthodoxes restent extrêmement vigilants, de peur que quelqu'un n'arrive et commence à les surveiller. Aussi, si l'un de ces représentants trouve

---

[36] Une note de Père Seraphim indique que le Talmud ne dit rien d'autre, que tout est permis, qu'un Juif peut tromper n'importe quel non-Juif. Vu la densité de l'article de loi (Babha Kama 113a/b), est-il permis d'envisager que certains propos sont sortis de leur contexte, au premier rang duquel nous trouvons, à l'époque de sa rédaction, une franche dichotomie entre les Juifs orthodoxes et les païens adorateurs d'idoles partisans de la débauche et des jeux du cirque ? (NdT)

quelque chose à redire sur l'une ou l'autre de nos analyses, nous pourrions vite nous retrouver au coeur d'une campagne de calomnies dans laquelle l'opinion publique serait largement montée contre nous.

> « Dans notre programme un tiers des sujets surveillera les autres par sentiment du devoir, pour servir volontairement l'État. Il ne sera pas honteux alors d'être espion et délateur ; au contraire ce sera louable, mais les délations mal fondées seront cruellement punies, afin qu'on n'abuse pas de ce droit. »
>
> « Dans le but de détruire toutes les forces collectives exceptées les nôtres, nous supprimerons les universités, première étape du collectivisme, et nous en fonderons d'autres dans un nouvel esprit. Leurs chefs et leurs professeurs seront préparés secrètement à leur œuvre par des programmes d'actions secrets et détaillés, dont ils ne pourront s'écarter en rien. »
>
> « Nous apparaîtrons comme des libérateurs de ce joug à l'ouvrier quand nous lui proposerons d'entrer dans les rangs de cette armée de socialistes, d'anarchistes, de communards, que nous soutenons toujours sous prétexte de solidarité entre les membres de notre franc-maçonnerie sociale. »
>
> « Dans les pays qu'on appelle avancés nous avons créé une littérature folle, sale, abominable. Nous la stimulerons encore quelque temps après notre arrivée au pouvoir, afin de souligner le contraste de nos discours, de nos programmes avec ces turpitudes… »
>
> « À la place des Gouvernements actuels nous mettrons un épouvantail qui s'appellera l'administration du Gouvernement Suprême. Ses mains seront tendues de tous côtés comme des pinces, et son organisation sera si colossale, que tous les peuples ne pourront manquer de lui être soumis. »
>
> « Nous comptons attirer toutes les nations à la construction d'un nouvel édifice fondamental dont nous avons projeté le plan. »

Nous retrouvons ici Weishaupt, la Révolution française et l'idée d'internationalisme.

> « Ayant habitué de la sorte tout le monde à l'idée de sa propre valeur, nous détruirons l'importance de la famille chrétienne et sa valeur éducatrice. »
>
> « Afin qu'elles n'arrivent à rien par la réflexion, nous les détournerons de la pensée par des divertissements, par des jeux, par des amusements, par des passions, par des maisons du peuple… »
>
> « Les peuples chrétiens sont abrutis par les liqueurs fortes ; leur jeunesse est abrutie par les études classiques et par la débauche précoce à laquelle l'ont poussée nos agents (…) nos femmes dans les lieux de divertissements »

> « La franc-maçonnerie extérieure ne sert qu'à couvrir nos desseins ; le plan d'action de cette force, le lieu de son séjour même resteront toujours inconnus au peuple. »
>
> « Ceux qui entrent dans les sociétés secrètes sont ordinairement des ambitieux, des aventuriers et en général des hommes, légers pour la plupart, avec lesquels nous n'aurons pas de peine à nous entendre pour accomplir nos projets. »

À l'évidence, toutes ces personnes, tous ces groupes, sont animés par l'idée d'appartenir à la seule, unique et véritable société secrète et partant, qu'il vont manipuler le reste de la population. Ainsi, les communistes infiltrent constamment les anarchistes ; les anarchistes, les socialistes ; les socialistes, le reste du monde, et en définitive, plus personne n'a confiance en personne, plus personne ne sait qui est derrière quoi.

> « Nous avons à notre service des hommes de toutes les opinions, de toutes les doctrines ; des restaurateurs de monarchie, des démagogues, des socialistes, des communards et toutes sortes d'utopistes; nous avons attelé tout le monde à la besogne : chacun d'eux sape de son côté les derniers débris du pouvoir, s'efforce de renverser tout ce qui tient encore debout. »
>
> « Nous avons déjà pris soin de discréditer la classe des prêtres chrétiens et de désorganiser par là leur mission, qui pourrait actuellement nous gêner beaucoup. Son influence sur les peuples tombe chaque jour. La liberté de conscience est proclamée maintenant partout. Par conséquent, il n'y a plus qu'un certain nombre d'années qui nous séparent de la ruine complète de la religion chrétienne. »
>
> « Voilà pourquoi il est nécessaire que nous ruinions la foi, que nous arrachions de l'esprit des chrétiens le principe même de la Divinité et de l'Esprit, pour leur substituer des calculs et des besoins matériels. Pour que les esprits des chrétiens n'aient pas le temps de penser et d'observer, il faut les distraire par l'industrie et le commerce. »
>
> « C'est pourquoi nous devons détruire toutes les croyances. Si cela fait naître les athées contemporains, ce degré transitoire ne gênera pas nos vues… »
>
> « Nous avons affirmé que le progrès soumettrait tous les chrétiens au règne de la raison. »
>
> « Quand nous avons introduit dans l'organisme de l'État le poison du libéralisme, toute sa constitution politique a été changée… »
>
> « Pour atteindre ce résultat, nous machinerons l'élection de présidents qui ont dans leur passé une tare cachée, quelque « panama ». La crainte des révélations, le désir propre à chaque homme arrivé au pouvoir, de conserver ses privilèges, les avantages et les honneurs, attachés à sa condition en feront les fidèles exécuteurs de nos prescriptions. »

Ils parlent aussi régulièrement d'une crise financière mondiale préparée au sein des loges maçonniques.

> « Inutile de faire attention aux victimes qui tombent en vue du bien futur. »

Des deux nouveaux points qui contrastent avec la littérature révolutionnaire, le premier se réfère à l'existence d'une religion mondiale. En cela, les *Protocoles* ne sont pas athées. Plutôt, ils rejoignent la pensée tardive des révolutionnaires qui voyaient dans la forme religieuse un moyen comme un autre d'infuser leur message.

> « Quand notre règne sera venu, nous ne reconnaîtrons l'existence d'aucune autre religion que celle de notre dieu unique, avec lequel notre destin est lié parce que nous sommes le Peuple choisi et par lequel ce même destin est uni aux destinées du monde. C'est pourquoi nous devons détruire toutes les croyances. Si cela fait naître les athées contemporains, ce degré transitoire ne gênera pas nos vues, mais servira d'exemple aux générations, qui entendront nos prédications sur la religion de Moïse, dont le système stoïque et bien conçu aura abouti à la conquête de tous les peuples. Nous ferons voir en cela sa vérité mystique, où, dirons-nous, repose toute sa force éducatrice. »

> « Mais, tant que nous n'aurons pas élevé la jeunesse dans les nouvelles croyances de transition, puis dans la nôtre, nous ne toucherons pas ouvertement aux Églises existantes, mais nous lutterons contre elles par la critique, en excitant les dissensions. »

Le deuxième point se réfère quant à lui à l'existence d'un monarque universel.

> « Depuis lors, nous menons le peuple d'une déception à l'autre afin qu'il renonce même à nous, au profit du roi despote du sang de Sion que nous préparons pour le monde. »

> « Que lui importe que ce soit le chef du catholicisme, ou notre despote du sang de Sion ? Mais pour nous, qui sommes le peuple élu, la question est loin d'être indifférente.Nous voyons ici que c'est déjà un rival du Pape en tant que souverain du monde. »

Nous voyons là que le Pape devra rivaliser avec ce monarque universel…

> « La reconnaissance de notre autocratie peut arriver avant la suppression de la Constitution, si les peuples, fatigués par les désordres et la frivolité de leurs gouvernants s'écrient : "Chassez-les et donnez-nous un roi universel qui puisse nous réunir et détruire les causes de nos discordes : les frontières des nations, les religions, les calculs des États ; un roi qui nous donne cette paix et ce repos, que nous ne pouvons obtenir avec nos gouvernants et nos représentants". »

> « Si le roi d'Israël met sur sa tête sacrée la couronne que lui offrira l'Europe, il deviendra le patriarche du monde. Les victimes nécessaires, faites par lui, à cause de leur utilité, n'atteindront jamais le nombre des victimes, offertes pendant des siècles à la folie des grandeurs par la rivalité des gouvernements chrétiens. Notre roi sera dans une communion constante avec le peuple ; il lui adressera des discours de la tribune, que la renommée portera immédiatement dans le monde entier. »
>
> « Le souverain, qui prendra la place des gouvernements aujourd'hui existants, qui traînent leur existence au milieu des sociétés démoralisées par nous, qui ont renié même le pouvoir de Dieu et dans le sein desquels s'élève de tous les côtés le feu de l'anarchie, ce souverain devra avant tout éteindre cette flamme dévorante. C'est pourquoi il sera obligé de condamner à mort de telles sociétés, dût-il les noyer dans leur propre sang, pour les ressusciter sous la forme d'une armée régulièrement organisée, luttant consciemment contre toute infection capable d'ulcérer le corps de l'État.
>
> « Cet élu de Dieu est nommé d'en haut, pour briser les forces insensées, mues par l'instinct, et non par la raison, par la bestialité, et non par l'humanité. Ces forces triomphent maintenant, elles pillent, elles commettent toutes sortes de violences sous prétexte de liberté et de droits. Elles ont détruit tout ordre dans la société, pour élever sur ces ruines le trône du roi d'Israël ; mais leur rôle sera terminé au moment de l'avènement du roi d'Israël au trône. Alors il faudra les enlever de son chemin, sur lequel il ne doit pas y avoir le moindre obstacle. Alors nous pourrons dire aux peuples : remerciez Dieu et inclinez-vous devant celui qui porte sur son visage le sceau de la prédestination, vers laquelle Dieu lui-même a conduit son étoile, afin que personne excepté lui, ne pût vous délivrer de toutes les forces et de tous les maux. »

Tout cela est profondément en accord avec la philosophie du Talmud, avec le désir des Juifs d'avoir un Messie qui soit de *ce* monde. Aussi, n'est-il pas surprenant qu'il existe une telle organisation juive se réclamant de cette philosophie. Seulement, il est curieux de constater que cette philosophie n'est pas sans rappeler celle de Marx : l'impitoyabilité, l'utilisation des autres à ses fins propres, l'établissement d'une règle unique et universelle. La seule différence avec Marx, c'est que ce dernier ne croyait ni en Dieu ni en un dieu.

Enfin, au-delà de l'aspect philosophique pur, il convient de replacer ce document dans l'histoire du XXe siècle et notamment dans celle de l'Allemagne des années 30. Rentrant de Russie après la Révolution, un certain Rosenberg rapporta ce livre et le montra à Hitler qui, l'ayant lu, compris rapidement de quelle manière ces lignes pouvaient servir ses intérêts. Tout d'abord, en le montrant au peuple, pour attiser sa haine envers les Juifs : que ces derniers tentent d'établir une monarchie universelle par le biais de sociétés secrètes alors que l'Allemagne est en pleine crise, cela sera tout bonnement

insupportable pour le peuple allemand. Puis, Hitler, séduit par le style de l'ouvrage, se l'appropriera avec ses propres termes pour en faire sa propre philosophie[37]. Ainsi, les *Protocoles* deviennent-ils l'une des sources les plus importantes du national-socialisme dans lequel Hitler se verra prendre la place du monarque universel[38].

*

* *

Le moment est venu d'aborder ces trois grands mouvements du XXe siècle tendant à prouver que tous ces *philosophes* ne sont pas que de simples penseurs oisifs mais bien les précurseurs des systèmes totalitaires. En quelques décennies, nous passons des mots, des pensées, à la réalité, à l'action.

---

37 Voir Hermann Rauschning in *Hitler m'a dit* (1939), p. 121 : "Quand j'ai lu, il y a longtemps, *les Protocoles des Sages de Sion*, j'en ai été bouleversé. Cette dissimulation dangereuse de l'ennemi, cette ubiquité ! J'ai compris tout de suite qu'il fallait faire comme eux, à notre façon bien entendu. Représentez-vous ces hommes éternellement mouvants et nous-mêmes avec notre nouvelle croyance au mouvement éternel. Comme ils nous ressemblent et à d'autres égards comme ils sont différents ! Quelle lutte s'engage entre eux et nous ! L'enjeu est tout simplement la destinée du monde". Je demandais à Hitler s'il ne s'exagérait pas l'importance des Juifs. "Non, non, s'écria-t-il, le Juif n'est pas un ennemi qu'on puisse surestimer". Je lui fis remarquer que *les Protocoles des Sages de Sion* étaient une falsification manifeste. En 1920, je les avais déjà lus (…) J'avais tout de suite reconnu qu'ils étaient apocryphes. "Et pourquoi pas ?" s'emporta Hitler. "Que le document soit authentique ou non, au sens historique du mot, que m'importe ? («…) Nous devons battre le Juif avec ses propres armes. J'en ai eu la certitude après avoir lu ce livre." "Ce sont *les Protocoles* qui sont au point de départ de votre lutte ?" "Parfaitement, ils m'ont guidé jusqu'au moindre détail. J'ai appris énormément de choses dans ces *Protocoles*. J'ai toujours appris beaucoup de mes adversaires". »

38 Voir également Rauschning in *Revolution of Nihilism* (1939), p. 53 : « Ce serait une grande erreur de supposer qu'un individu aussi rusé que le ministre allemand de la Propagande ne sache pas parfaitement que tout ce qui se dit au sujet des juifs, y compris *les Protocoles des Sages de Sion*, est d'une absurdité absolue et, qu'à travers l'escroquerie raciale, il ne voit pas aussi clairement que ses compatriotes ainsi chassés de leur pays (…) Les bases de la *philosophie* (…) ont été délibérément concoctées pour leur efficacité démographique et pour la poursuite des objectifs politiques du parti. » (nt) (NdT)

LE FASCISME

Ce premier mouvement ne revêt pas à nos yeux tant d'importance.

Dans sa jeunesse, Mussolini fréquente des manifestions aux orientations marxistes où il parle de la « *dictature du prolétariat* », de l'affaiblissement de l'État et de l'imminence du Communisme. Et, comme n'importe quel autre manifestant marxiste, il se présente comme radical jusqu'à faire quelques jours de prison pour « agitation socialiste ».

Arrivé au pouvoir, Mussolini opacifie son discours en combinant divers éléments de la société à qui il adresse des messages différents. Il développe le fascisme[39], sorte de socialisme romantique, s'octroie les faveurs du roi et signe un concordat avec le Pape. Ce n'est donc pas sur une base communiste que Mussolini devient un dictateur mais bien sur le même schéma d'impitoyabilité. Aussi, le fait qu'il s'allie à des forces dites de droite n'est en réalité qu'accessoire. Et si nous ne pouvons rattacher, politiquement parlant, le Fascisme au Communisme, force est de constater que c'est bien la philosophie communiste qui produit des hommes impitoyables comme Mussolini. Vénérant Lénine pour sa ténacité et pour sa vision du pouvoir, Mussolini basera tout son système d'appropriation du pouvoir sur celui du premier Bolchévique.

LE BOLCHEVISME

En Russie, le Marxisme deviendra le Bolchévisme, mouvement dont l'ampleur n'est plus à démontrer tant il s'est propagé jusqu'à aujourd'hui sur une bonne moitié de la planète. Et ses idées, de Weishaupt aux *Protocoles*, en passant par Engels et Marx, s'y concrétisent tellement qu'elles nous apparaissent soudain très réalistes. Le monde chrétien est-il en passe d'être renversé ? Quel nouveau système prendra sa place ? À la

[39] Le **fascisme** est un système politique autoritaire qui associe populisme, nationalisme et totalitarisme au nom d'un idéal collectif suprême. Mouvement révolutionnaire, il s'oppose frontalement à la démocratie parlementaire et à l'État libéral garant des droits individuels. Issu de diverses composantes de la philosophie européenne du XIXe siècle, le fascisme a trouvé dans les circonstances économiques et historiques de l'après-première guerre mondiale le contexte qui lui a permis d'accéder au pouvoir, d'abord en Italie dans les années 1920 avec Mussolini, puis sous une variante accentuée, militariste, en Allemagne dans les années 1930 avec le nazisme et Hitler. (W)

différence des autres révolutions du siècle dernier, celle-ci progresse pendant près de soixante ans et, sous couvert de progrès social, nous assistons à l'extermination impitoyable de l'ancien régime, à la destruction d'églises et à l'assassinat de prêtres dans une mesure jusqu'alors inconnue. Si le bilan global de toutes les révolutions précédentes se chiffre entre un demi-million et un million de morts, le Bolchévisme lui, sera directement responsable de soixante millions de personnes tuées. Nous ne sommes plus très loin du chiffre avancé par Chigaleff dans *Les Possédés*. Toutefois, le régime aura été quelque peu tempéré par la nécessité. Aussi, le Communisme en Russie ne relève-t-il pas à cet égard de la stricte application des principes de Weishaupt ou de Marx. À titre d'exemple, le concept d'amour libre aura été essayé jusqu'à être jugé ingérable[40]. Alors que « *satisfaire son instinct amoureux est aussi facile que boire un verre d'eau* », les responsables réalisent que vivre ainsi n'apporte rien de bon, que cela ne sert pas les idées de la révolution. Ils changent donc leur fusil d'épaule et, remettant un peu d'ordre, ils rétablissent le mariage avec cérémonie civile sans sacrement aucun[41].

Dans la droite ligne de Netchaïev qu'il admire, Lénine[42] n'est motivé par aucun principe sauf celui du triomphe du communisme. C'est pourquoi son idéal réside essentiellement, pour reprendre les mots de Marx, dans l'établissement de la dictature du prolétariat :

> « La dictature révolutionnaire du prolétariat est un pouvoir conquis et maintenu par la violence, que le prolétariat exerce sur la bourgeoisie, pouvoir qui n'est lié par aucune loi. » [43]

---

[40] Engels : « Sous le communisme, les rapports entre les sexes deviendront une affaire strictement personnelle, qui ne concernera que les individus concernés, et dans laquelle la société n'aura pas à intervenir » (NdT) (Voir note suivante, Réf. p. 45)

[41] La notion d'*amour libre* doit être entendue en termes juridiques. Le mariage résultant d'une formalité administrative aussi simple que celle prononçant le divorce (décrets et code de 1918 et 1926), la situation des époux et des enfants légitimes ou non est tellement opaque que beaucoup d'entre eux restent sur la paille. La révision des lois (arrêté de 1936 et décret de 1944) renforce notamment les notions d'héritage au profit des différentes concubines et rend plus complexe la possibilité de divorcer. Voir L'h*istoire du divorce en Russie soviétique* d'Hélène Yvert-Jalu (Réf.) (NdT)

[42] Vladimir Ilitch Oulianov dit **Lénine** (1870-**1924**, 53 ans) est un révolutionnaire communiste, théoricien politique et homme d'État russe. Il rejoint à la fin du XIXe siècle le Parti ouvrier social-démocrate de Russie, la section russe de la Deuxième Internationale, puis provoque en 1903 une scission du Parti russe et devient l'un des principaux dirigeants du courant bolchevik. Auteur d'une importante œuvre écrite d'inspiration marxiste, il se distingue par ses conceptions politiques qui font du parti l'élément moteur de la lutte des classes et de la dictature du prolétariat. (W)

[43] Lénine in *La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, p. 05

Avec ses victimes qui se comptent par millions, justifiées uniquement par l'idéologie, le Communisme est de loin l'expression la plus violente de la révolution. Il n'y a en effet aucune raison pratique, matérielle, à cette hécatombe et les raisons soi-disant objectives avancées par Lénine, ne sont en définitive que purement subjectives. La violence de la révolution et cet amour de la violence, de l'incendie et de la destruction n'ont pas seulement pour objectif de renverser l'ancien ordre. Ils poursuivent aussi un autre but. Marx écrit :

> « Une transformation massive des hommes s'avère nécessaire pour la création en masse de cette conscience communiste, comme aussi pour mener la chose elle-même à bien ; or, une telle transformation ne peut s'opérer que par un mouvement pratique, par une révolution ; cette révolution n'est donc pas seulement rendue nécessaire parce qu'elle est le seul moyen de renverser la classe dominante, elle l'est également parce que seule une révolution permettra à la classe qui renverse l'autre de balayer toute la pourriture du vieux système qui lui colle après et de devenir apte à fonder la société sur des bases nouvelles. »
>
> « La coïncidence du changement des circonstances et de l'activité humaine ou auto-changement ne peut être considérée et comprise rationnellement qu'en tant que pratique révolutionnaire. » [44]

Si le Communisme implique que l'humanité soit changée, elle le sera notamment au moyen de la révolution. Seulement, et c'est effrayant, nous avons vu que la révolution peut transformer l'homme en une bête habitée par la fièvre du sang et de la destruction. Ainsi, répondant aux voeux de Marx, les démons libérés prennent possession de l'homme qui se transforme et s'affranchit peu à peu des normes sociales et spirituelles. Et l'homme qui n'aime plus ni sa famille ni sa patrie ni Dieu, l'homme qui se refuse à avoir une morale normale, cet homme nouveau, complètement déraciné, l'homme du moment, devient une personne à qui il peut être demandé : « *Va tuer un million de personnes* » sans qu'elle y trouve quoi que ce soit à redire. C'est exactement à ce genre d'homme nouveau que les communistes aspirent.

Mais à l'évidence, le Communisme n'a pas le monopole de la transformation de l'homme : devant l'émergence des philosophies radicales et / ou athées, devant le déclin de la morale et le relâchement de la philosophie de la vie, l'Occident aussi, à sa manière, produit un homme impitoyable, affranchi de tout lien avec la tradition, avec le passé, avec Dieu. À ce sujet, nous pouvons citer un écrivain contemporain, Erich Kähler :

---

[44] Marx et Engels in *L'idéologie allemande* (1845), 1ère partie, pp. 50 & 58

> « Les résultas de notre enquête sont largement en faveur d'une forte inclinaison tendant à la perturbation et à l'invalidation de l'individu. Cette tendance, manifestement présente dans les courants les plus divers de la vie moderne — économique, technologique, politique, scientifique, éducatif, psychologique et artistique — semble si accablante que nous sommes amenés à y voir une véritable mutation, une transformation de la nature humaine. L'humanité nous apparaît dans un état de transition d'une forme individuelle de l'existence à une forme nouvelle, plus large, supra individuelle. Aujourd'hui, nous sommes coincés entre ces extrêmes. » [45]

Nous aurons l'occasion d'aborder dans le prochain chapitre la pensée de ces autres personnes qui se sont penchées sur la façon dont la nature humaine sera transformée.

HITLER

Nous allons maintenant nous attarder sur Adolphe Hitler avant d'aborder brièvement les points communs du communisme et du nazisme.

Tout le système national-socialiste d'Hitler n'est que Bolchévisme, même si à l'évidence, à l'image du Fascisme de Mussolini, Hitler saura faire ses arbitrages dans les compromis qui adapteront l'idéologie communiste aux réalités de sa personne et de son empire. Car si dans le Bolchévisme, tout est interprété en termes d'économie et de classes, le Nazisme ne fait rien d'autre que de substituer à la notion de classe, la notion de race. Ainsi, la lutte des classes des bolchéviques devient la guerre des races des nazis : l'Allemagne entre en guerre contre le monde ! Seulement, probablement exalté par son côté romantique — son amour pour Wagner, *Le crépuscule des dieux*,… — la *réalisation* d'Hitler sera profondément millénariste. On ne s'étonnera donc pas qu'il dénomme son empire le « *Reich des Mille années* ». [46] Ensuite, force est de constater que la finesse de sa philosophie et son impitoyabilité ressemblent étrangement à celles de Lénine. Hitler, en tant que parfait exemple d'homme déraciné, athée et dénué autant de morale que de valeur supérieure, pouvait à ce titre se prévaloir d'une certaine parenté avec le

---

[45] Erich Kähler in *The Tower and the Abyss*, p. 225-6 (NT)

[46] Une autre appellation, populaire à l'époque nazie, était le terme *Tausendjähriges Reich* (le Reich des Mille années), dont les connotations millénaristes suggèrent que l'Allemagne nazie allait durer mille ans. (W) Voir aussi la conclusion du livre de Norman Cohn, déjà cité (Les anabaptistes). (NdT)

Bolchévisme[47]. Enfin, de manière plus marginale, Hitler pensera un temps comme Napoléon à ressusciter l'Empire Romain mais, tout comme Napoléon, il reconnaîtra assez tôt que l'époque n'est pas faite pour cela.

> « Hitler est le type du déraciné primaire, souffrant de toutes les lacunes d'une éducation superficielle, qui juge et condamne hâtivement et sans la moindre parcelle de ce respect qu'éprouvent devant les choses obscures les âmes de meilleure qualité. Il appartient à cette catégorie d'Allemands médiocres, déshérités de toute tradition, qui se jettent sur la première chimère venue et s'y cramponnent par peur du vide. Au fond, tout Allemand a un pied dans l'Atlantide où il cherche une meilleure patrie (…) Cette double nature des Allemands, cette faculté de dédoublement qui leur permet à la fois de vivre dans le monde réel et de se projeter dans un monde imaginaire, se révèle tout spécialement dans Hitler et donne la clef de son socialisme magique. » [48]

La question juive

Laissant la lutte des classes aux Russes et s'engageant totalement dans la lutte des races, Hitler développe un rapport aux Juifs absolument délirant : il se servira de la question juive comme bouc émissaire, tout comme les bolcheviques utiliseront la classe moyenne, la bourgeoisie, pour leur combat. À l'évidence, à chaque fois que quelque chose tourne mal en Russie, la faute doit être recherchée chez les saboteurs bourgeois ou chez les koulaks, les grands paysans, dont le seul but est de renverser le gouvernement ! La solution ? Tuez un million de bourgeois et de koulaks et vous serez en sécurité pour un moment. Avec Hitler, les Juifs remplacent les bourgeois et les riches propriétaires terriens dans le cadre d'une philosophie de la *race* aussi mystique que romantique. Ainsi, les Allemands représentent la race supérieure et les autres — les nazis ont établi toute une hiérarchie — les Tsiganes, les Polonais et ainsi de suite représentent les races plus ou

---

[47] Ludwig von Mises, économiste autrichien d'envergure mort en 1973 écrit dans *Omnipotent Government* (1944) : « Huit des dix points (du *Manifeste du Parti communiste* de Marx et Engels) ont été exécutés par les nazis avec un radicalisme qui aurait enchanté Marx. Seuls deux points n'ont pas encore été complètement adoptés par les nazis, à savoir l'expropriation de la propriété foncière et l'affectation de la rente foncière aux dépenses de l'État (point n°1 du Manifeste) et l'abolition de l'héritage (point n°3). Cependant, leurs méthodes de taxation, leur planisme agricole et leur politique concernant la limitation des fermages vont chaque jour dans le sens du marxisme ». (Réf.) (NdT)

[48] Hermann Rauschning in *Hitler m'a dit*, p. 114. Citation ajoutée par mes soins (NdT)

moins inférieures. Les Russes se retrouvent quant à eux sur la partie inférieure de l'échelle… Sur la question juive, nous pouvons à nouveau citer Hermann Rauschning[49] :

> « À ses yeux le Juif est tout simplement le Mal. Il en a fait le maître du monde souterrain qu'il veut détruire. Il le voit comme on voit un mythe ; il grandit l'ennemi pour se grandir lui même. Derrière cette attitude on peut découvrir un sentiment primitif de haine personnelle et de vengeance qui éclate aux yeux de chacun. Mais qu'on cherche une explication dans la vie personnelle d'Hitler, qu'on refuse même de le considérer comme un Aryen, au sens des lois raciales de Nuremberg, l'obstination furieuse de son antisémitisme ne devient intelligible que par la transfiguration mythique du Juif en un prototype du Mal. A tout prendre, cette vue d'Hitler se soutient dans une certaine mesure. Sa doctrine ésotérique lui fait une obligation de professer à l'égard du Juif une haine métaphysique. Israël, le peuple élu du Dieu des esprits, devait fatalement être représenté comme l'ennemi mortel du nouveau peuple élu allemand, du peuple agenouillé devant la nature divinisée, devant le nouveau Baal, le Taureau de la Fécondité. Un dieu a chassé l'autre. Derrière l'antisémitisme d'Hitler se déroule véritablement une guerre des dieux. »
>
> (…)
>
> - « Mais nous n'avons parlé jusqu'ici, reprit Hitler, que du Juif, maître dans le domaine économique. Nous avons parlé de notre adversaire politique. Que représente le Juif dans la lutte plus décisive pour une nouvelle organisation du monde ? (…) Il ne peut pas y avoir deux peuples élus. Nous sommes le peuple de Dieu. Ces quelques mots décident de tout.
> - Vous entendez cette proposition plutôt comme un symbole ?
> - Non, c'est la réalité toute simple et qui ne supporte même pas la discussion. Deux mondes s'affrontent ! L'homme de Dieu et l'homme de Satan ! Le Juif est la dérision de l'homme. Le Juif est la créature d'un autre Dieu. Il faut qu'il soit sorti d'une autre souche humaine. L'Aryen et le Juif, je les oppose l'un à l'autre et si je donne à l'un le nom d'homme, je suis obligé de donner un nom différent à l'autre. Ils sont aussi éloignés l'un de l'autre que les espèces animales de l'espèce humaine. Ce n'est pas que j'appelle le Juif un animal. Il est beaucoup plus éloigné de

[49] **Hermann Rauschning** (1887-1982, 94 ans) est un essayiste et homme politique allemand, membre du Parti Nazi 1932 à 1934. Il démissionne en novembre 1934, devient un opposant au régime nazi et doit fuir l'Allemagne. Exilé en Suisse, en France, puis aux États-Unis, il écrit plusieurs ouvrages dans lesquels il dénonce la nature nihiliste du régime nazi. (W)

l'animal que nous, Aryens. C'est un être étranger à l'ordre naturel, un être hors nature. » [50]

La question religieuse

Bien qu'il ne soit pas du tout religieux, Hitler voue à l'idée de Dieu un culte comparable à celui qu'entretenait Napoléon :

« La guerre finira un jour. Je considèrerai alors que ma dernière contribution sera de résoudre la question religieuse. Ce n'est qu'à partir de là que la vie des Allemands de souche sera garantie pour toujours. » [51]

À vrai dire, Hitler n'a pas été très loquace sur son mode opératoire, si ce n'est cette idée d'ériger sur toutes les hautes montagnes et autres promontoires du monde des télescopes sous lesquels on pourrait lire : « *Au Dieu inconnu.* » [52] À l'évidence, serait-il devenu le conquérant du monde qu'il n'aurait pu résister à la tentation de se croire dieu. Mais déjà, le simple fait qu'il ait cru pouvoir résoudre la question religieuse fait de lui, à l'instar de Napoléon, un sérieux précurseur de l'antéchrist.

Ailleurs, nous pouvons trouver ces citations éloquentes :

« Le coup le plus dur qui ait frappé l'humanité, c'est l'avènement du Christianisme. Le Bolchévisme est un enfant illégitime du Christianisme. L'un et l'autre sont des inventions du Juif. Par le Christianisme, le mensonge conscient en matière de religion a été introduit dans le monde. C'est un mensonge de même nature que pratique le Bolchévisme quand il prétend apporter la liberté aux hommes, alors qu'en réalité, il ne veut faire d'eux que des esclaves. Dans le monde antique, les relations entre l'homme et les dieux étaient fondées sur un respect instinctif. C'était un mode éclairé par la notion de tolérance. Le Christianisme, le premier dans le monde, a exterminé ses adversaires au nom de l'amour. Sa marque est l'intolérance. »

« Ainsi ne nous sommes-nous jamais mêlés du culte de ces Églises. Et si, sur le moment, cela a rendu ma tâche un peu plus difficile, du moins n'ai-je pas ainsi couru

---

[50] Rauschning in *Hitler m'a dit*, pp. 119 & 123. Tout comme les *Protocoles*, le livre de Rauschning est controversé. Certains y voient l'exacte vérité, d'autres, un arrangement des conversations pour servir l'histoire officielle. Bref, gageons que le lecteur saura se faire sa propre opinion… (NdT)

[51] in *Hitler's table talk - His secret conversation* (1939-1944), p. 142-3

[52] Référence introuvable, hormis Actes, 17:23 : « Car, en parcourant votre ville et en considérant les objets de votre dévotion, j'ai même découvert un autel avec cette inscription: A un dieu inconnu! Ce que vous révérez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce. »

le risque de porter l'eau au moulin de mes adversaires. L'idée que nous eussions provisoirement tirée d'un concordat fût rapidement devenue pour nous une charge. De toute façon, le principal est d'être adroit en cette matière et de ne pas rechercher la lutte là où elle peut être évitée.

« L'homme, alourdi par un passé de superstition, a peur des choses qu'il ne peut, ou ne peut encore, s'expliquer — c'est-à-dire l'inconnu. Si quelqu'un éprouve des besoins d'ordre métaphysique, je ne puis le satisfaire avec le programme du Parti. Le temps coulera jusqu'au moment où la science pourra répondre à toutes les questions.

« Il n'est donc pas opportun de se lancer maintenant dans une lutte avec les Églises. le mieux est de laisser le Christianisme mourir de mort naturelle. Une mort lente a quelque chose d'apaisant. Le dogme du Christianisme s'effrite devant les progrès de la science. La religion doit faire de plus en plus de concessions. Les mythes se délabrent peu à peu. Il ne reste plus qu'à apporter la preuve que dans la nature nulle frontière n'existe entre l'organique et l'inorganique. Quand la connaissance de l'univers sera largement répandue, quand la plupart des hommes sauront que les étoiles ne sont pas des sources de lumière mais des mondes, peut -être des mondes vivants comme le nôtre, alors la doctrine chrétienne sera convaincue d'absurdité. » [53]

La question politique

Persuadé d'un côté d'offrir au monde une approche politique parfaite, Hitler se bat contre les bolchéviques ; le National-Socialisme et le Bolchévisme ne sauraient coexister ! De l'autre, Hitler façonne aussi sa politique par le mépris qu'il voue aux démocraties occidentales. Il les juge faibles, à l'exemple de l'inaction des ces dernières quand il fera entrer la Wehrmacht en Rhénanie. Mais à l'évidence, les bolchéviques ont toujours eu sa préférence. Ainsi, avant de prendre le pouvoir, épousant parfaitement l'esprit de la Commune de Paris, Hitler s'écrie :

« Jamais nous ne capitulerons. Nous pourrons être détruits, mais si nous devions l'être, nous traînerons avec nous un monde — un monde en flammes. » [54]

---

[53] Adolphe Hitler in *Libres propos sur la guerre et la paix* (1952), pp. 7-8 & 59-60
Ces deux citations ont été ajoutées par mes soins. (NdT)

[54] Hermann Raushing in *The voice of destruction*, p. 06

Et, lors de ses derniers jours à Berlin, acculé par les Américains et les Britanniques, Hitler ne pourra se résoudre à l'idée que de telles nations aussi faibles, aussi efféminées, des nations aussi *vieille école* et arriérées puissent le défaire. Il préfèrera donner raison aux bolchéviques :

> « Si la guerre est perdue, le peuple est perdu aussi. Il est donc inutile d'accorder une quelconque attention aux conditions de survie minimales du peuple allemand. Au contraire, il est préférable de les détruire soi-même. Comme notre peuple s'est révélé être le plus faible, c'est au peuple de l'Est, qui s'est avéré plus fort, qu'appartient exclusivement l'avenir. » [55]

En léguant de la sorte son testament aux bolchéviques, Hitler ne fait que reconnaître que c'est bien ce pouvoir-là qui l'aura mené au pouvoir : le Bolchévisme est cette révolution primordiale qui va conquérir le monde et détruire le passé.

Puis, considérant la machine politique comme faisant partie d'un complot judéo-maçonnique, Hitler charge Hermann Göring dès 1934 d'ordonner la dissolution de toutes les loges maçonniques. La franc-maçonnerie, « *outil aux mains des juifs* », même expurgée de ses éléments juifs, même remise au goût du jour à force de déclarations d'allégeance à Hitler, va disparaître totalement de l'Allemagne nazie. À l'image des communistes voire même de Napoléon, Hitler ne perçoit dans ces dernières aucune utilité. Pis, ayant lui-même fréquenté ce milieu, il sait combien ces sociétés œuvrent plus à semer la discorde qu'à créer quoi que ce soit.

National-Socialisme et Communisme : buts et similitudes

À bien des égards, le National-Socialisme d'Hitler fut bien plus humain que le Communisme : il n'était pas impensable de parler aux SS, à la Gestapo et les dissuader de vous envoyer dans un camp de prisonnier ne relevait pas de l'utopie. Dans une certaine mesure (comparativement aux communistes), on pouvait encore s'attendre à un semblant de justice. Tous ceux qui vécurent sous Hitler et sous le Communisme vous le diront : à mesure qu'évoluaient les lignes de front, il s'arrangeaient toujours pour se retrouver en Allemagne où, bien qu'il s'agisse d'un endroit étrange dirigé par un fou, la vie continuait. Sous le communisme, il n'y avait plus de vie ; le totalitarisme y était

[55] Rapporté par Albert Speer (Réf.)

totalement absolu. Probablement, le conservatisme d'Hitler l'aura empêché d'imiter complètent le Bolchévisme.

Pourtant, dans les derniers jours de la guerre, alors que les bombes pleuvent tout autour, son ministre de la propagande prononce à la radio un discours très marxiste :

> « Les bombardements ne distinguent pas les habitations des riches des habitations des pauvres ; face aux oeuvres de la guerre totale, les derniers bastions de classes cèdent ... À l'instant où tombent nos monuments de la culture s'effritent aussi les derniers obstacles à l'accomplissement de notre tâche révolutionnaire. Maintenant que tout est en ruine, nous sommes obligés de reconstruire l'Europe. Si dans le passé, les possessions privées nous poussaient à la modération, désormais, les bombes, loin de tuer tous les Européens, ne font qu'abattre les murs de cette prison qui les maintenaient captifs... En essayant de détruire l'avenir de l'Europe, l'ennemi n'a réussi qu'à briser son passé et partant, tout ce qui est vieux et usé a disparu. » [56]

Alors qu'il nous apparaît clairement que le but du Nazisme, sa fonction dans l'histoire du monde est, à l'instar du Bolchévisme, la destruction du passé, nous pouvons raisonnablement nous demander quelles énergies s'agitent en filigrane. Les nazis s'essaient encore à la destruction ; les bolchéviques, victorieux sur leurs terres, commencent à exporter leurs idées destructrices pour faire table rase dans le monde entier. Pourquoi ? Comment expliquer ces mouvements qui détruisent à la fois des éléments matériels (bâtiments, monuments) et immatériels (la religion, l'art, la culture et la civilisation) ? De fait, cette idée de destruction universelle est le pendant tangible de cette idée révolutionnaire, insidieuse, tendant à changer l'homme.

À l'évidence, aucun révolutionnaire ne saurait dire pourquoi il veut détruire, en dehors du fait qu'il en ressent le besoin. S'affranchissant du bon sens le plus élémentaire, faisant fi des normes et donnant libre cours à ses passions, il détruit et tue dans les proportions délirantes que l'on connait du XXe siècle, témoin pour l'Histoire d'une brutalité totalement insensée.

*

* *

Pour nous éclairer, nous pouvons d'ores et déjà produire deux citations de Nietzsche

[56] Goebbels cité dans *Nihilism*, Op. Cit., p. 76 (NT)

(1844-1900, 55 ans), prophète allemand du nouvel âge que nous aborderons plus en profondeur lors du prochain chapitre :

> « Toute croissance abondante amène effectivement avec elle un formidable *émiettement* et un *dépérissement* : la souffrance, les symptômes de dégénérescence *appartiennent* aux époques qui font un énorme pas en avant ; tout mouvement de l'humanité, fécond et puissant, a créé *en même temps* un mouvement nihiliste. Dans certaines circonstances, ce serait l'indice d'une croissance incisive et de première importance, l'indice du passage dans de nouvelles conditions d'existence, si l'on voyait s'épanouir dans le monde les formes *extrêmes* du pessimisme, le nihilisme véritable. *C'est ce que j'ai compris*. »

Puis, parlant de *la transmutation de toutes les valeurs*, Nietzsche écrit :

> « Car il ne faut pas se méprendre sur le sens du titre que veut prendre l'évangile de l'avenir : *La Volonté de Puissance — Essai d'une transmutation de toutes les valeurs*. Dans cette formule s'exprime un *contre-mouvement*, par rapport au principe et à la tâche ; un mouvement qui, dans un avenir quelconque, remplacera ce nihilisme complet ; mais qui en admet la nécessité, logique et psychologique ; et ne peut absolument venir qu'*après lui et par* lui. » [57]

Même Lénine, dont les idées se veulent contraires à l'anarchie, admettra en dernier lieu que le but ultime du Communisme rejoint celui de Bakounine et des anarchistes. Ce but, c'est l'anarchie absolue :

> « La société tout entière ne sera plus qu'un seul bureau et un seul atelier, avec égalité de travail et égalité de salaire. Mais cette discipline « d'atelier » que le prolétariat, après avoir vaincu les capitalistes et renversé les exploiteurs, étendra à toute la société n'est nullement notre idéal ni notre but final ; c'est seulement un *échelon* nécessaire pour débarrasser radicalement la société des vilenies et des ignominies de l'exploitation capitaliste, et assurer la marche *continue* en avant. » [58]

Pour s'imprégner de cette théologie de la révolution, pour comprendre ce qu'elle signifie, il devient presque indispensable de lire l'*Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne tant cette lecture nous donne à voir l'histoire d'un peule qui, au nom de la liberté et de la fraternité, établit la tyrannie la plus effrayante de toute l'histoire de l'humanité. Personne ni aucun autre régime n'égale le Communisme, pas même les tyrans assyriens ou les despotes égyptiens. Parce qu'en définitive, ce régime des plus sanglants, pourtant créé par des penseurs inspirés, aura tout bonnement et délibérément rabaissé et détruit

---

[57] Nietzsche in *La volonté de puissance* (1887), pp. 57 & 4 (IO)

[58] Lénine in *L'État et la révolution* (1917), p. 51 (IO)

l'homme. Seulement, les activistes, les révolutionnaires, dépassés par l'essence même de la révolution, ne réalisent pas *a priori* cet aspect véritablement destructeur pourtant si évident *a posteriori*. Incapables de prédire l'issue, ils s'appliquent à détruire l'ordre existant : la civilisation, la religion, la culture et la tradition.

Mais un siècle après la Révolution française, il apparaît aux acteurs de la révolution que cette dernière est un échec ; il subsiste encore une once de civilisation, de religion, de culture et de tradition. Aussi mettent-ils tout en oeuvre pour détruire tout et pour de bon, jusqu'à faire de l'homme une nouvelle créature qui ne pourra que s'habituer à la violence. Aujourd'hui encore, l'exemple de la télévision est à ce propos édifiant : petits et grands assistent au quotidien à des meurtres et à d'autres scènes violentes par le biais du petit écran. Ainsi, et notamment à l'ouest, l'humanité devient-elle complètement insensible à la violence, au sang et à l'extrême vulgarité ; elle atteint bientôt ce stade où elle peut recevoir la nouvelle révélation *religieuse*. Mais peut-être cela est-il bénéfique ? C'est du moins ce qu'en pense William Butler Yeats[59] : nous devrions voir tout ce processus de révolutions, de guerres et de destructions comme le douloureux enfantement d'un âge nouveau nécessairement plus abouti.

> « Chers oiseaux prédateurs, préparez-vous à la guerre, préparez vos enfants ainsi que tous ceux qui vous sont proches (…) Aimez la guerre pour son horreur, pour sa capacité à changer les croyances et à renouveler les civilisations (…) La croyance est engendrée par le choc (…) La croyance se renouvelle continuellement dans l'épreuve de la mort. » [60]

[59] **William Butler Yeats** (1865-**1939**, 73 ans) est un poète et dramaturge irlandais. (W)

[60] William Butler Yeats cité dans *Nihilism*, Op. Cit., p. 89 (*A vision*, 1937, p. 52 - NT).

9. *LA NOUVELLE RELIGION*

Nous avons jusqu'ici abordé la révolution sous son aspect extérieur ; il est temps maintenant de s'intéresser sinon aux causes spirituelles, à la *théologie* de la révolution. Que s'est-il passé dans l'âme des hommes pour qu'ils aspirent à une révolution qui présentera, au final, si peu d'intérêt ?

Alors que la fin du XVIII^e^ siècle signe la fin de l'Ancien Empire, le déclenchement de la révolution prédit quant à lui la fin de la civilisation. En effet, inspiré par quelque vestige du Christianisme, l'Ancien Empire peut être vu comme un âge de stabilité, l'âge des institutions humaines, de l'art et de la culture, un âge où le sentiment chrétien est encore une réalité. Alors que notre époque est à l'évidence passée depuis deux-cents ans dans un nouvel âge, dans une recherche d'un nouvel ordre, d'un nouvel idéal. Mais cette quête est largement perturbée par la crise du savoir que nous traversons depuis le Moyen Âge. Le rationalisme[1], critique systématique de chaque tradition et de chaque croyance, est en perte de vitesse au profit de l'empirisme. La connaissance est désormais issue de l'expérience sensible.

DAVID HUME

David Hume est un bon ambassadeur de l'empirisme. Pour lui, la raison se doit d'aller aussi loin qu'elle peut quitte à détruire, dans cette démarche, jusqu'à nos connaissances les plus certaines du monde extérieur ; pour lui, nous ne pouvons savoir

[1] Le **rationalisme** est la doctrine qui pose la raison discursive comme seule source possible de toute connaissance du monde. Autrement dit, la réalité ne serait connaissable qu'en vertu d'une explication par les causes qui la déterminent et non par la révélation divine. Ainsi, le rationalisme s'entend de toute doctrine qui attribue à la seule raison humaine la capacité de connaître et d'établir la vérité. (W)

que ce que nous expérimentons. Aussi, non content de discourir contre les miracles[2], Hume[3] s'opposera-t-il aussi au sentiment religieux :

> « Qu'il soit possible que la divinité soit dotée d'attributs que nous n'avons jamais vu s'exercer ; qu'elle puisse être gouvernée par des principes d'action dont nous ne pouvons découvrir s'ils sont mis en pratique ; tout cela peut être volontiers admis, mais c'est toujours une simple possibilité, et une hypothèse. Nous ne pouvons jamais avoir de raison d'inférer des attributs ou des principes d'action en cette divinité que dans la mesure où nous savons qu'ils ont été exercés et mis en pratique.
>
> « *Y a-t-il des marques d'une justice distributive dans le monde ?* Si vous répondez affirmativement, je conclus que, puisque la justice s'exerce ici, elle est mise en pratique. Si vous répondez négativement, je conclus que vous n'avez alors aucune raison d'attribuer la justice, au sens que nous donnons à ce mot, aux dieux. Si vous tenez une position intermédiaire entre l'affirmation et la négation, en disant que la justice des dieux, à présent, s'exerce en partie, mais pas dans sa pleine extension, je réponds que vous n'avez aucune raison de lui donner une extension particulière, sinon dans la mesure où vous la voyez, *à présent*, s'exercer. » [4]

À l'évidence, Hume n'entrevoit aucun argument en faveur de l'existence de Dieu :

> « S'étant ainsi affranchi des bases les plus élémentaires par lesquelles la foi concourt à la gouvernance morale du monde, Hume a voulu, dans ses Dialogues, démontrer qu'il ne saurait y avoir d'argument en faveur de l'existence d'un Dieu sage et bon. Il est inutile à l'univers de lui trouver une cause première parce qu'il est aussi facile de décréter qu'il s'est construit par lui-même que de croire qu'il fut créé, avec, dans les deux cas de figure, les mêmes qualités. Aucune analogie entre un objet et l'univers ne saurait subsister : nous pouvons assister à la conception d'objets, pas à la conception de mondes. Il est tout a fait probable que l'ordre soit aussi naturel que le

---

[2] Voir Chap. 5/ Les Lumières 2e partie, Contre les miracles

[3] **David Hume** (1711-**1776**, 65 ans) est un philosophe, économiste et historien écossais. Il est considéré comme un des plus importants penseurs des Lumières écossaises (avec Adam Smith et Thomas Reid) et est un des plus grands philosophes et écrivains de langue anglaise. Fondateur de l'empirisme moderne (avec Locke et Berkeley), l'un des plus radicaux par son scepticisme, il s'opposa tout particulièrement à Descartes et aux philosophies considérant l'esprit humain d'un point de vue théologico-métaphysique. Hume prend pour acquise la réfutation lockéenne des idées innées (thèse selon laquelle les humains naîtraient en ayant dès le départ, et indépendamment de l'expérience, certaines idées fixées dans l'esprit (par exemple celle de Dieu)) et part d'un fait, le plus fondamental de l'épistémologie humaine, celui de la perception. : nous percevons, nos sens nous font ressentir des perceptions. Nous pouvons dire que nous ignorons ce que nous percevons, mais nous ne pouvons pas prétendre ne pas percevoir - la perception est un fait. Et puisque nous n'avons pas d'idées innées, c'est-à-dire d'idées précédant l'arrivée de toute perception ou impression, toute idée dérive d'une impression. (W)

[4] David Hume in *Enquête sur l'entendement humain* (1748), p. 115 (Trad. P. Folliot)

> chaos, aussi l'harmonie et la loi universelle n'ont-elles besoin d'aucune autre raison pour justifier leur existence. L'univers aurait bel et bien eu un auteur, il aurait aussi bien pu être un ouvrier incompétent, mort longtemps après avoir terminé son travail, être un dieu mâle et femelle, ou encore un grand nombre de dieux. Il aurait pu être entièrement bon, ou entièrement mauvais, ou les deux, ou aucun des deux — mais plus probablement mauvais. » [5]

Quelques années plus tard, d'Holbach enfoncera le clou avec son matérialisme :

> « N'est-il pas plus naturel et plus intelligible de tirer tout ce qui existe du sein de la matière, dont l'existence est démontrée par tous nos sens, dont nous éprouvons les effets à chaque instant, que nous voyons agir, se mouvoir, communiquer le mouvement et générer sans cesse, que d'attribuer la formation des choses à une force inconnue, à un être spirituel qui ne peut pas tirer de son fond ce qu'il n'a pas lui-même, et qui par l'essence spirituelle est incapable de rien faire et de rien mettre en mouvement ? » [6]

En attendant, Hume s'attache déjà à ruiner les processus par lesquels nous nous approprions les faits :

> « Nous pouvons diviser toutes les perceptions de l'esprit en deux classes ou espèces, qui seront distinguées par les différents degrés de force et de vivacité. Les perceptions les moins fortes, les moins vives sont communément appelées pensées ou idées (…) Par le terme impressions, j'entends toutes nos plus vives perceptions, quand nous entendons, voyons, sentons, aimons, haïssons, désirons ou voulons (…) Mais, bien que notre pensée semble posséder une liberté illimitée, nous trouverons, en l'examinant de plus près, qu'elle est en réalité resserrée en de très étroites limites, et que tout le pouvoir de création de l'esprit se ramène à rien de plus que la faculté de mêler, transposer, accroître ou diminuer les matériaux que nous offrent les sens et l'expérience. »
>
> « Toutes nos idées ne sont rien d'autre que les copies de nos impressions, ou, en d'autres termes, il nous est impossible de *penser* à quelque chose que nous n'avons pas auparavant senti. » [7]

Ainsi, nos *idées* seraient plus faibles ? En tout cas secondaires ? Selon Hume, nos idées ne pourraient donc nécessairement pas être à l'origine de notre savoir en matière d'éthique, de politique et d'économie, domaines qui, dans cette perspective laïque qui prévalait au XVIIIe siècle, relevaient des principales occupations des hommes ! Et, à l'évidence, nos

---

[5] Randall, Op. Cit., p. 301 (NT)

[6] D'Holbach in *Le bon sens* (1772), p. 03

[7] David Hume, Op. Cit., pp. 16 & 55

idées ne nous sont d'aucun secours dans notre conceptualisation du divin et de toutes ces choses transcendantales dépassant le cadre de l'expérience humaine. En effet, si l'on se borne au raisonnement de Hume, la connaissance découlant des associations d'idées se limiterait aux idées concernées or, il nous apparaît que la connaissance découle avant tout des premières impressions dont ces idées sont issues. Et cette connaissance a ceci d'authentique qu'elle est subjective. En cherchant à analyser le fonctionnement de notre esprit, nous pourrions découvrir comment ce dernier ordonne et associe les idées qui lui sont présentées ; mais le fonctionnement subjectif de notre esprit n'a rien à voir avec cette « réalité » extérieure que nous cherchons avant tout à connaître. Encore une fois, si l'on met en pratique les écrits de David Hume, nos recherches sur les connaissances *utiles* porteraient exclusivement sur nos impressions, à savoir notre expérience sensible (entendre, voir, sentir, aimer, haïr…).

> « Il semble évident que les hommes sont portés par un instinct ou préjugé naturel à avoir foi en leurs sens, et que, sans aucun raisonnement, ou même presqu'avant l'utilisation de la raison, nous supposons un univers extérieur qui ne dépend pas de notre perception mais qui existerait même si nous et toutes les créatures sensibles étions absents ou annihilés (…)
>
> « Il semble aussi évident que, quand les hommes suivent cet aveugle et puissant instinct de la nature, ils supposent toujours que les images mêmes présentées par les sens sont les objets extérieurs, et ils ne nourrissent aucun soupçon que les unes ne soient autre chose que les représentations des autres. Cette table même, que nous voyons blanche et que nous sentons dure, existe, croit-on, indépendamment de notre perception, et est, croit-on, quelque chose d'extérieur à notre esprit qui la perçoit. Notre présence ne lui confère pas l'existence, notre absence ne l'annihile pas. Elle conserve son existence uniforme et entière, indépendamment de la situation des êtres intelligents qui la perçoivent et la contemplent.
>
> « Mais cette opinion universelle et primitive de tous les hommes est bientôt détruite par la simple philosophie, qui nous apprend que rien ne peut être présent à l'esprit, sinon une image, une perception, et que les sens sont seulement des entrées par lesquelles les images sont transmises, sans qu'elles soient capables de produire un rapport immédiat entre l'esprit et l'objet. La table, que nous voyons, semble diminuer quand nous nous éloignons d'elle, mais la table réelle, qui existe indépendamment de nous, ne subit aucun changement. Ce n'était donc rien d'autre que son image qui était présent à l'esprit. C'est là ce que nous dicte à l'évidence la raison ; et aucun homme, réfléchissant, n'a jamais douté que les existences que nous considérons, quand nous disons "*cette maison*" et "*cet arbre*", ne sont rien d'autre que

> des perceptions dans l'esprit, et des copies ou représentations fugitives d'autres existences qui demeurent uniformes et indépendantes. » [8]

Hume poursuit :

> « Le contraire d'une chose de fait est malgré tout possible, car il n'implique jamais contradiction et il est conçu par l'esprit avec la même facilité et la même netteté que s'il correspondait à la réalité. » [9]

Autrement dit, il n'est pas impensable que, mettant notre main dans une flamme, nous ne ressentions aucune douleur… Pour Hume, seule l'accoutumance nous permet de déduire ce lien nécessaire entre la cause et l'effet :

> « Toutes les inférences tirées de l'expérience sont donc des effets de l'accoutumance, non du raisonnement.
>
> « L'accoutumance est donc le grand guide de la vie humaine. C'est ce principe seul qui nous rend l'expérience utile, et nous fait attendre, dans le futur, une suite d'événements semblables à ceux qui ont paru dans le passé. » [10]

Que reste-t-il alors de la connaissance certaine et absolue que les philosophes du XVIII[e] siècle pensaient avoir ? Hume répond : « *Rien* », en aucune manière. « La raison est une faculté subjective qui n'a pas de relation nécessaire avec les *faits* que nous cherchons à connaître. Elle se limite à retracer les relations de nos idées, qui elles-mêmes s'éloignent déjà deux fois de la réalité. Nos sens sont aussi également subjectifs, car ils ne peuvent jamais connaître la *chose en soi*, seulement une image d'elle qui ne contient aucun élément de nécessité et de certitude — le contraire de chaque fait est encore possible.[11] »

> « Suivez-vous les instincts et les penchants de la nature, peuvent-ils dire, en affirmant la véracité des sens ? Mais cela vous conduit à croire que la perception même, l'image sensible même, est l'objet extérieur. »

Ce qui, à l'évidence, n'est pas vrai. Il ne s'agit que d'une image dans notre esprit.

> « Renoncez-vous à ce principe, pour embrasser une opinion plus raisonnable : que les perceptions sont seulement des représentations de quelque chose d'extérieur ? Vous vous écartez ici de vos penchants naturels et de vos sentiments les plus évidents, et n'êtes pourtant pas capable de satisfaire votre raison, qui ne peut

---

[8] Ibid, p. 122 : À cet endroit, la transcription est incomplète ; ce passage m'a semblé le plus pertinent pour faire le lien. (NdT)

[9] Ibid. p. 28

[10] Ibid., p. 42

[11] Ce passage est dans l'original transcrit entre guillemets sans pour autant fournir de référence. (NdT)

> jamais trouver dans l'expérience un argument convaincant pour prouver qu'il y a une connexion entre les perceptions et les objets extérieurs. » [12]

C'est ainsi qu'à cet instant, la connaissance fut dissoute.

Et partant, voici à quoi correspond la vie selon David Hume :

> « Ce qui vraiment renverse *le pyrrhonisme*[13] ou les principes excessifs du scepticisme, c'est l'action, le travail et les occupations de la vie courante. Ces principes peuvent fleurir et triompher dans les écoles ; (…) mais, dès qu'ils quittent l'ombre et sont mis en opposition, par la présence des objets réels qui meuvent nos passions et nos sentiments, avec les plus puissants principes de notre nature, ils s'évanouissent comme de la fumée, et laissent le sceptique le plus déterminé dans la même condition que les autres mortels. » [14]

Nous ne pouvons que remercier ce gentleman Écossais plutôt aisé pour ces tournures écrites au coin du feu, dans sa confortable maison de campagne. Accaparé par l'écriture de *son* histoire de l'Angleterre et par d'autres aspects pratiques, il ne sera pas totalement déstabilisé par sa philosophie. À la différence de tous ces pauvres hères qui lisent trop sérieusement ses lignes et qui, confiant toute leur énergie dans une quête effrénée de savoir, s'accrochant à la raison, assistent impuissants à l'écroulement de l'univers. Tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, s'intéressent à la philosophie et se mettent à réfléchir dans le but d'accéder à une certaine vérité, ne peuvent que se heurter aux propos de David Hume et des autres penseurs du même acabit. Parce qu'en faisant la critique de la réalité, Hume rend cette dernière incertaine ; en brisant les gardes-fous d'un raisonnement qui fonctionnait jusque là, Hume déstabilise fortement notre rapport au réel. Cet état de fait, cette sorte de désespoir de ne pouvoir jamais pouvoir atteindre à la connaissance est, depuis deux-cents ans, un trait volontiers symptomatique de nos penseurs modernes.

Alors que l'univers s'écroule d'un coup, l'homme se demande s'il existe seulement, l'homme s'interroge sur la réalité de ce qui l'entoure : le monde existe-t-il ? Est-ce

---

[12] Ibid., p. 123

[13] Aristoclès, philosophe aristotélicien du IIe siècle, formule en ces termes la doctrine de **Pyrrhon** (env. 300 avant JC) : « Aussi nos sensations et nos jugements ne nous apprennent-ils ni le vrai ni le faux. Par suite, nous ne devons nous fier ni aux sens ni à la raison, mais demeurer sans opinion, sans incliner ni d'un côté ni de l'autre, impassibles. Quelle que soit la chose dont il s'agisse, nous dirons qu'il faut l'affirmer et la nier à la fois, ou bien qu'il ne faut ni l'affirmer ni la nier. » (W) (NdT)

[14] Ibid., p. 127

que *ceci* a à voir avec *cela* ? Et c'est exactement ce genre de questionnement qui, pris trop sérieusement, génère des réactions extrêmes. Quand certains se suicident purement et simplement, d'autres, rejetant la philosophie dans son ensemble, mettent le feu aux administrations pour retrouver un sentiment de vrai, un sentiment d'action. Car lorsque David Hume parle d'action, lui s'active en devisant la pipe à la bouche sur son histoire de l'Angleterre. Les autres, ceux qui n'ont ni sa chance, ni son éducation, rattachent invariablement l'idée d'action à la révolution, au fait de tout brûler et d'éliminer des gens.

C'est donc très justement que Carl Becker (1873-1945, 71 ans) décrira volontiers péjorativement les travaux de Hume dans son ouvrage *The Heavenly City of the Eighteenth-Century Philosophers* (1932) :

> « Lire les Dialogues de Hume après avoir compulsé avec empathie les déistes les plus sérieux et les philosophes optimistes du début du XVIIIe vous procurera un léger frisson, un sentiment d'appréhension. Un peu comme si, au zénith des Lumières, à l'heure de la sieste où tout semble paisible et calme, vous preniez soudainement conscience du glissement sec et brutal des fondations, vous ressentiez un léger tremblement secouer la terre ferme du bon sens. » [15]

Que vous vous mettiez à frissonner n'a en effet rien d'étonnant ! Si l'horizon s'assombrit et que l'air se refroidit, c'est parce que les idées de Hume ont détruit la réalité. En exposant le principe qu'il faut s'affranchir de Dieu pour ouvrir la voie du progrès, croire est devenu chose impossible, tout comme continuer d'accepter la réalité telle qu'elle est. Et en arguant qu'il est impossible d'accéder à la connaissance, seule l'accoutumance pouvant expliquer la relation entre les causes et les effets, Hume détruit l'idée même de stabilité du monde. Il n'y pas de loi dans les sciences, elle n'a rien d'objectif, rien d'absolu ; elle n'est qu'accoutumance. Curieusement, les idées de Hume contrastent avec celles de ses contemporains. Car s'il est une raison permettant de comprendre l'engouement de certains historiens en faveur du XVIIIe, c'est bien l'optimisme qui se dégage de cette époque. La musique connait Bach et Händel, la philosophie et la poésie sont relevées, optimistes, tout laisse entrevoir un avenir radieux. Et Davide Hume arrive avec ses idées. Il n'aura même pas besoin de s'instituer prophète pour que ses idées provoquent, des années plus tard, un véritable tremblement de terre.

Ainsi, précédant la Révolution, le XVIIIe siècle et les futurs acteurs de la révolution sont résolument optimistes ; ils ne réalisent pas encore qu'à la fin du siècle, les philosophes les plus avancés annihileront toute chance d'appréhender le monde extérieur. Et s'il faudra

---

[15] Carl Becker in *The Heavenly City of the Eighteenth-Century Philosophers* (1932), p. 68-9 (NT)

du temps pour que ces idées infusent dans l'esprit des gens, une fois en place, elles produiront des effets désastreux. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

EMMANUEL KANT

Nous allons maintenant aborder ce philosophe qui se place au début de l'âge révolutionnaire, à cette époque charnière entre l'ancien monde et notre nouvel âge. Car si avant, les philosophies rationalistes tentaient encore de raisonner pour arriver à certaines conclusions, désormais, toutes nos connaissances sont devenues totalement incertaines. Ce qui démarque Emmanuel Kant[16] à cette époque, c'est ce qu'il a lui-même nommé *la révolution copernicienne* de la philosophie.

Nous avons déjà vu, avec Descartes (†1650), que la philosophie moderne n'est pas le fruit de l'observation ou d'une révélation extérieure mais plutôt le fruit d'une approche subjective. Quand Descartes dit : « *Je pense, donc je suis* », il énonce une première idée claire à partir de laquelle il déduit le monde extérieur, Dieu et tout ce qui s'ensuit. Parce que s'il y a *quelque chose*, alors le monde est réel et si le monde est réel, alors il doit y avoir un Dieu qui l'a créé. En posant sur toutes ces réalités des idées claires et distinctes, Descartes est sûr de son système ! Seulement, en plaçant son observation de *lui-même* à la base de sa philosophie, il nous démontre à quel point il est éloigné du Christianisme. Car si pour le chrétien, tout commence par Dieu, pour le philosophe subjectif, rien ne peut débuter par Dieu car nul ne peut voir Dieu ; seule la raison peut produire de la connaissance.

Aussi, que nous reste-t-il lorsque les philosophies modernes s'appliquent à détruire notre connaissance du divin ainsi que notre rapport à la religion, au spirituel ? Que nous reste-t-il quand même notre connaissance du monde matériel est mise en défaut ? Une vague conscience de nous-mêmes ? Le dernier espoir de l'homme réside-t-il dans la conscience qu'il a de lui-même, conscience dont serait issue la connaissance ? C'est là qu'Emmanuel

---

[16] **Emmanuel Kant** (1724-1804, 79 ans) est un philosophe allemand, fondateur du criticisme et de la doctrine dite « *idéalisme transcendantal* ». Son œuvre, considérable et diverse dans ses intérêts, mais centrée autour des trois Critiques – à savoir la Critique de la raison pure, la Critique de la raison pratique et la Critique de la faculté de juger – fait ainsi l'objet d'appropriations et d'interprétations successives et divergentes. (W)

Kant intervient avec sa *révolution copernicienne* : ce n'est pas l'esprit qui tourne autour du monde pour le définir, c'est le monde qui se définit en tournant autour de l'esprit. Car nous ne saurons jamais ce qu'il y a *ailleurs*, cette chose qu'il appelle noumène ; nous ne pouvons que l'appréhender à mesure qu'il s'offre à nous. Ainsi, ce qui relève de la réalité comme l'espace et le temps relève en définitive moins de la réalité extérieure que de la réalité propre à notre esprit. Ce qui revient à dire que l'esprit organise la réalité selon ce qu'il voit. Non en tant que réalité propre mais, dans la mesure où nous adhérons à la théorie, en tant que réalité telle qu'elle nous apparaît. Ce qui, à supposer que cela soit le cas, peut effectivement produire une certaine forme de connaissance, voire même une certaine connaissance de Dieu. En effet, influencé par le mouvement piétiste[17], Kant ira jusqu'à décrire notre rapport à Dieu comme un sentiment propre, intérieur et subjectif. Mais pour lui, appréhender le concept de réalité, la connaître, la définir, est une chose totalement impossible. Nous ne pouvons connaître que ce que nous voyons.

Pour nous faire une idée de la personnalité d'Emmanuel Kant, nous pouvons retrouver Heinrich Heine et son ouvrage *De l'Allemagne*, paru en français en 1834. Si elle subissait la censure dans son pays d'origine, l'approche qu'il nous propose, bien que naïve, n'en demeure pas moins pertinente : Heine tente de transmettre aux Français son analyse des philosophes allemands de son époque.

> « Arrière, fantômes ! Je vais parler d'un homme dont le nom seul exerce une puissance d'exorcisme, je parle d'Emmanuel Kant.
>
> « On dit que les esprits de la nuit s'épouvantent quand ils aperçoivent le glaive d'un bourreau. De quelles terreurs doivent-ils donc être frappés quand on leur présente la *Critique de la raison pure* de Kant ! Ce livre est le glaive qui tua en Allemagne le Dieu des déistes.
>
> « À vrai dire, vous autres Français, vous avez été doux et modérés, comparés à nous autres Allemands : vous n'avez pu tuer qu'un roi, et encore vous fallut-il en cette occasion tambouriner, vociférer et trépigner à ébranler tout le globe. On fait réellement à Maximillien Robespierre trop d'honneur en le comparant à Emmanuel Kant. Maximillien Robespierre, le grand badaud de la rue Saint-Honoré, avait sans doute ses accès de destruction quand il était question de la royauté, et il se démenait

[17] À l'origine, il s'agissait de fidèles protestants luthériens qui organisaient des groupes de prière autour de leur pasteur ; le fait nouveau et important est que chacun pouvait y prendre la parole ; le fait, scandaleux pour l'époque, est que les laïcs eux-mêmes pouvaient prétendre à y analyser les Écritures. Ce fonctionnement collégial les avait amenés très rapidement à la constatation qu'il y avait trop de formalisme dans la pratique religieuse et que l'on accordait plus d'importance au savoir et à la connaissance qu'à la pratique individuelle de la prière et donc à la spiritualité. En ce sens, et de l'intérieur, ce groupe se posait donc en parfait continuateur de Martin Luther. (W)

d'une manière assez effrayante dans son épilepsie régicide ; mais s'agissait-il de l'Être-Suprême, il essuyait l'écume qui blanchissait sa bouche, lavait ses mains ensanglantées, sortait du tiroir son habit bleu des dimanches avec ses beaux boutons en miroir, et plantait une botte de fleurs devant son large gilet. » [18]

Nous voyons en effet Robespierre à Notre-Dame adorer la Raison et brûler l'image de l'athéisme au profit de l'Être suprême[19].

« L'histoire de la vie d'Emmanuel Kant est difficile à écrire, car il n'eut ni vie ni histoire ; il vécut d'une vie de célibataire, vie mécaniquement réglée et presque abstraite, dans une petite rue écartée de Kœnigsberg, vieille ville des frontières nord-est de l'Allemagne [20]. Je ne crois pas que la grande horloge de la cathédrale ait accompli sa tâche visible avec moins de passion et plus de régularité que son compatriote Emmanuel Kant. Se lever, boire le café, écrire, faire son cours, dîner, aller à la promenade, tout avait son heure fixe, et les voisins savaient exactement qu'il était deux heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui, et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls qu'on nomme encore à présent, l'allée du Philosophe. Il la montait et la descendait huit fois le jour, en quelque saison que ce fût ; et quand le temps était couvert ou que les nuages noirs annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras, véritable image de la Providence.

« Quel contraste bizarre entre la vie extérieure de cet homme et sa pensée destructrice ! En vérité, si les bourgeois de Kœnigsberg avaient pressenti toute la portée de cette pensée, ils auraient éprouvé devant cet homme un frémissement bien plus horrible qu'à la vue d'un bourreau qui ne tue que des hommes… Mais les bonnes gens ne virent jamais en lui qu'un professeur de philosophie, et quand il passait à l'heure dite, ils le saluaient amicalement et réglaient d'après lui leur montre.

« Mais si Emmanuel Kant, ce grand démolisseur dans le domaine de la pensée, surpassa de beaucoup en terrorisme Maximillien Robespierre, il a pourtant avec lui quelques ressemblances qui provoquent un parallèle entre ces deux hommes. D'abord nous trouvons chez tous deux cette probité inexorable, tranchante, incommode, sans poésie ; et puis tous deux ont le même talent de défiance, que l'on traduit par le mot de critique, et qu'il tourne contre les idées, tandis que l'autre l'emploie contre les hommes et l'appelle vertu républicaine. D'ailleurs, ils révèlent

[18] Heinrich Heine in *De l'Allemagne* (1834), p. 118

[19] Le principal instigateur du culte de l'Être suprême fut Robespierre. En créant une nouvelle religion, le but recherché était autant de contrer la religion catholique, mise à l'index depuis 1792, que de contrer les idées athées. (NdT)

[20] Ville sur la Baltique, devenue Kaliningrad à la fin de la IIe Guerre mondiale. (NdT)

tous deux au plus haut degré le type du badaud, du boutiquier… La nature les avait destinés à peser du café et du sucre ; mais la fatalité voulut qu'ils tinssent une autre balance, et jeta à l'un un roi, à l'autre un Dieu…

« Et ils pesèrent exactement. » [21]

« Kant nous prouve que nous ne savons rien des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes et par elles-mêmes, mais que nous n'en avons connaissance qu'autant et de la manière qu'elles se réfléchissent dans notre esprit. »

« Ce n'est pas sans raison qu'il compare sa philosophie à la méthode de Copernic. Autrefois, quand on laissait tranquille la Terre autour de laquelle on faisait tourner le soleil, les calculs astronomiques ne concordaient pas toujours très bien. Alors Copernic fit rester le soleil immobile et tourner la Terre autour du soleil, et sur-le-champ tout s'arrangea à merveille. Jadis la raison, comme le soleil, courait autour du monde des faits pour les éclairer de sa lumière. Mais Kant fait demeurer en place la raison, et le monde des faits tourne autour et s'éclaire à mesure qu'il arrive à portée de ce soleil intellectuel.

« Dieu est, selon Kant, un noumène [22]. Par suite de son argumentation, cet être idéal et transcendantal, qu'on avait jusqu'alors nommé Dieu, n'est qu'une supposition. C'est le résultat d'une *illusion* naturelle. Oui, Kant démontre comment nous ne pouvons rien savoir sur ce noumène, sur Dieu, et comme toute preuve raisonnable de son existence est impossible. Les paroles de Dante, *Lasciate ogni speranza / Abandonnez tout espoir*, nous les inscrivons sur cette partie de la *Critique de la raison pure*. » [23]

Mais au final,

« Emmanuel Kant s'attendrit et montre qu'il est, non seulement un grand philosophe, mais encore un brave homme ; il réfléchit, et dit d'un air moitié débonnaire, moitié malin : *"Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme… Or, l'homme doit être heureux en ce monde ; c'est ce que dit la raison pratique… Je le veux bien, moi… que la raison pratique garantisse donc l'existence de Dieu"*. En conséquence de ce raisonnement, Kant distingue entre la *raison théorique* et

---

[21] Ibid., p. 120

[22] Chez Kant, le concept de **noumène** pris au sens positif est un évènement rapporté à un phénomène inconnu, en rapport à une intuition sensitive sensible comme le silence, par exemple. Pris au sens négatif, un noumène est un évènement rapporté à un phénomène inconnu, en rapport à une intuition sensitive sensible comme la mort, la religion ou même les extraterrestres qu'on peut représenter par l'intermédiaire de la raison pratique (morale). (W)

[23] Ibid., pp. 125-7

> la *raison pratique* et, à l'aide de celle-ci, comme avec une baguette magique, il ressuscite le Dieu que la raison théorique avait tué. » [24]

D'une certaine manière, le rôle de Kant aura été de systématiser la pensée critique de David Hume, à savoir supprimer la connaissance du monde extérieur et supprimer Dieu, s'affranchir totalement de l'idée de Dieu. Et en *restaurant* Dieu uniquement sur la base du sentiment subjectif, Kant imprime dès cet instant un nouveau caractère à tous les mouvements religieux. Car jusqu'à maintenant, même si l'idée de Dieu touchait les gens de différentes façons, par différentes révélations, cela relevait encore d'un Être *extérieur*. Désormais, la philosophie et les courants religieux, totalement subjectifs, annoncent l'émergence des courants de pensée caractéristiques du XIX[e] siècle. Ainsi, la pensée positive, la science de l'esprit, ou encore l'esprit contre la matière, furent-ils directement influencés par Kant : en plaçant la raison au-dessus de tout, en la suivant jusqu'à abolir toute connaissance du monde extérieur, nous ne pouvons obtenir qu'une connaissance purement subjective. Pour illustrer ce propos, nous allons maintenant étudier la pensée d'un autre philosophe qui suivit à la lettre les écrits de Kant.

Johann Gottlieb Fichte

Voici ce qu'Heinrich Heine a à dire sur Fichte[25], philosophe allemand contemporain d'Emmanuel Kant :

> « La question que Fichte se propose est celle-ci : Quelles raisons avons-nous d'admettre que nos notions des choses répondent aux choses qui sont hors de nous ? Et il résout cette question de la manière suivante : Toutes les choses n'ont leur réalité que dans notre esprit. »
>
> « Que l'idéalisme, dans les conséquences de ses déductions, fût arrivé à nier même la réalité de la matière, cela parut à la grande masse du public une plaisanterie poussée trop loin. Nous nous amusâmes assez bien du *moi* de Fichte qui produisait par sa seule pensée tout le monde des faits. Nos plaisants eurent encore à rire d'un malentendu qui devint trop populaire pour que je puisse m'en dispenser d'en parler.

---

[24] Ibid., p. 131-2

[25] **Fichte** (1762-**1814**, 51 ans) est un philosophe allemand du XIX[e] siècle. Il fut un des fondateurs du mouvement philosophique connu sous le nom d'idéalisme allemand, qui tira son origine des écrits théoriques et éthiques d'Emmanuel Kant. (W)

La masse s'indignait que le *moi* de Fichte était le moi particulier de Johannes Gottlieb Fichte, et que ce moi individuel niait toutes les autres existences. Quelle impudence ! S'écrièrent les bonnes gens ; cet homme ne croit pas que nous existions, nous qui avons plus de corps que lui et qui, en qualité de bourgmestre et d'archiviste du tribunal, sommes mêmes ses supérieurs ! Les dames disaient : " Ne croit-il pas au moins à l'existence de sa femme ? — Non — Et madame Fichte souffre cela ! "

« Le *moi* de Fichte n'est pourtant pas un *moi* individuel, mais le *moi* universel, le moi du monde parvenu à la conscience de soi. La pensée de Fichte n'est pas la pensée d'un homme, d'un homme déterminé, qui s'appelle Joannes Gottlieb Fichte ; c'est bien plutôt la pensée universelle qui se manifeste dans un seul individu. Comme on dit : Il pleut, il éclaire, etc…, Fichte ne devait pas dire : *"Je pense "*, mais *"Il pense ; la pensée universelle pense en moi"*.

« Dans un parallèle entre la Révolution française et la philosophie allemande, j'ai comparé un jour, plus par plaisanterie que sérieusement, Fichte à Napoléon ; mais il existe en effet ici des analogies remarquables. Après que les kantistes ont achevé leur œuvre de destruction terroriste, apparaît Fichte, comme parut Napoléon quand la Convention eut démoli tout le passé à l'aide d'une autre critique de la raison pure. Napoléon et Fichte représentent tous deux le grand moi souverain, pour qui la pensée et le fait ne sont qu'un ; et les constructions colossales que tous deux ont à élever, témoignent d'une colossale volonté ; mais par les écarts de cette même volonté illimitée, ces constructions s'écroulent bientôt : la *Doctrine de la science* et l'empire tombent et disparaissent aussi promptement qu'ils se sont élevés.

« L'empire n'appartient plus maintenant qu'à l'histoire, mais le mouvement que l'empereur avait produit dans le monde n'est pas encore calmé : c'est de ce mouvement que notre Europe vit encore. Il en est de même de la philosophie de Fichte, elle est complètement écroulée ; mais les esprits sont encore émus des pensées que Fichte a fait éclore, et la portée de sa parole est incalculable. » [26]

Incalculable parce que le subjectivisme a maintenant pénétré le courant dominant de la pensée occidentale.

[26] Ibid., pp. 137 & 138-140

L'adoration de soi

À partir de là, quiconque souhaite se maintenir dans un tel courant de pensée rattachera toutes ses réflexions à lui-même. Ce qui, dans une ère d'égoïsme fantastique, se retrouve dans toutes les sphères de la société : artistes, poètes, philosophes et hommes politiques sont désormais persuadés d'être uniques et irremplaçables. Un peu comme s'ils avaient fini par croire que seul le « *je* » existe ; tout le reste est incertain. La pensée du peintre Gustave Courbet, qu'il exprime dans sa lettre aux artistes de Paris (1861) est un bon exemple de cet état d'esprit :

> « Moi, qui crois que tout artiste doit être son propre maître, je ne puis pas songer à me constituer professeur (…) l'art est tout individuel et n'est pour chaque artiste que le talent résultant de sa propre inspiration et de ses propres études sur la tradition (…) Les vrais artistes sont ceux qui prennent l'époque juste au point où elle a été amenée par les temps antérieurs (…) Il ne peut y avoir d'écoles, il n'y a que des peintres. » [27]

Un même discours sera tenu par n'importe quel artiste contemporain qui se respecte. Car ces artistes, ces peintres, ces philosophes, sont tellement préoccupés par leur propre génie, par ce qu'ils *peuvent* dire ou faire, qu'ils en oublient la réalité qui gravite autour d'eux : en dehors de leur génie, rien d'autre n'existe pour eux. Tout est lié à eux, à leur conception propre de l'art et de la réalité. Rejoignant Kant et sa philosophie, beaucoup de gens pensent de cette façon et en tirent même une certaine fierté. Car si Kant mettait sa philosophie au centre de l'univers, toutes ces personnes mettent leur talent, leur génie, au centre de leur existence. Après que Dieu a été détrôné au XVIII^{e} siècle, Kant offre à l'humanité orpheline un nouveau dieu : eux-mêmes.

Ainsi, voyons-nous surgir dans le courant dominant de la pensée occidentale une nouvelle divinité : le Soi. Alors qu'auparavant, le monde tournait autour de Dieu, désormais, le monde tournera autour du *soi*. Et cette idée pénètrera l'homme occidental en profondeur. Seulement, devant l'émergence de ce nouveau dieu, qu'arrive-t-il à l'ancien Dieu ? À mesure que prend forme cette nouvelle divinité, qu'advient-il de l'ancienne croyance ? Que devient le Dieu des chrétiens ?

---

[27] (Réf.)

Dieu est mort

L'idée que Dieu est mort, apparue à l'aube du XIXe siècle, est véritablement le premier dogme de cette nouvelle religion qui se forme en filigrane du rêve révolutionnaire. Et cette expression, « *Dieu est mort* », est tellement importante qu'elle est encore utilisée de nos jours par tous les existentialistes. Nous pouvons trouver la genèse de cette expression chez Joseph de Maistre au début du XIXe siècle :

> « Or, quoiqu'il y ait toujours eu des impies, jamais il n'y avait eu, avant le XVIIIe siècle, et au sein du Christianisme, une insurrection contre Dieu ; jamais surtout on avait vu une conjuration sacrilège de tous les talents contre leur auteur » *et plus loin, citant Saint Louis* : « Ils ont guerroyé Dieu et ses dons. » [28]

Conservateur notable, prenant la défense du Catholicisme devant les attaques de la Révolution, de Maistre parle de la *mort de Dieu* comme pour mieux souligner l'aberration de la rébellion contre Dieu qui s'enflamme à la Révolution. Il estime en effet que ceux qui se rebellent contre le Christianisme, contre la monarchie et contre Dieu se basent en réalité sur l'idée que « *Dieu est mort* » et, à ce titre, cherchent à créer un nouveau dieu. En d'autres termes, si le Christianisme se meurt, une nouvelle religion prend naissance. Et si une nouvelle religion apparaît, il lui faudra un dieu pour la symboliser. Cette idée commence maintenant à pénétrer la conscience de l'homme européen, l'homme de l'apostasie et l'idée qu'il se faisait auparavant de Dieu est en train de disparaître ; il en sera bientôt définitivement privé.

À l'évidence, cette idée devient très à la mode chez les esprits vifs vivant en phase avec l'esprit du temps. Ainsi, retrouvons-nous ce même esprit chez Heine que l'on peut aisément taxer de révolutionnaire romantique :

> « Un effroi respectueux, une mystérieuse piété ne nous permettent pas d'écrire aujourd'hui davantage. Notre coeur est plein d'un frémissement de compassion… car c'est le vieux du ciel lui-même qui se prépare à la mort. Nous l'avons si bien connu, depuis son berceau en Égypte, où il fut élevé parmi les veaux et les crocodiles divins, les oignons, les ibis et les chats sacrés… Nous l'avons vu dire adieu à ces compagnons de son enfance, aux obélisques et aux sphinx du Nil, puis en Palestine devenir un petit dieu-roi chez un pauvre peuple de pasteurs… Nous le vîmes plus tard en contact avec la civilisation assyro-babylonienne ; il renonça alors à

[28] Joseph de Maistre in *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (1814), p. 84 :

> ses passions par trop humaines, s'abstint de vomir la colère et la vengeance ; du moins ne tonna-t-il plus pour la moindre vétille. Nous le vîmes émigrer à Rome, la capitale, où il abjura toute espèce de préjugés nationaux, et proclama l'égalité céleste de tous les peuples ; il fit, avec ces belles phrases, de l'opposition contre le vieux Jupiter, et intrigua tant qu'il arriva bientôt au pouvoir, et du haut du Capitole gouverna la ville et le monde, urbem et orbem… Nous l'avons vu s'épurer, se spiritualiser encore davantage, devenir paternel, miséricordieux, bienfaiteur du genre humain, philanthrope… Rien n'a pu le sauver !
>
> « N'entendez-vous pas résonner la clochette ? À genoux ! On porte les sacrements à un Dieu qui se meurt. » [29]

L'ancien Dieu est donc à l'agonie et le Christianisme, toute l'idée du Christianisme, centrée autour du Dieu chrétien, est en train de disparaître.

FRIEDRICH NIETZSCHE

Au décours du XIXe siècle, cette idée atteindra son apogée avec Friedrich Nietzsche[30] dont l'œuvre aura quelque importance pour nous. Doté d'un fort tempérament romantique, Nietzsche s'ouvre volontiers à tout type d'idée supérieure, à tout type de combat. Fils et petit-fils de pasteur, souhaitant poursuivre la tradition familiale, il entre au séminaire pour devenir professeur de philologie à l'âge de vingt-quatre ans. Mais, dénué par Luther de son caractère vaillant, le Christianisme devient la proie de Nietzsche qui le considère soit totalement insipide et rationnel, soit complètement sentimental. À l'évidence, sans aller jusqu'à côtoyer l'ascétisme, Nietzsche ne connaît aucun chrétien combatif, il ne fréquente aucune âme résolument tournée vers Dieu. Aussi n'est-il pas étonnant que le Christianisme passe aux yeux de Nietzsche pour

---

[29] Heinrich Heine, Op. Cit., pp. 113-114

[30] Friedrich Wilhelm **Nietzsche** (1844-**1900**, 55 ans) est un philologue, philosophe, poète, pianiste et compositeur allemand. L'œuvre de Nietzsche est essentiellement une généalogie critique de la culture occidentale moderne et de l'ensemble de ses valeurs morales (issues de l'interprétation chrétienne du monde), politiques (la démocratie, l'égalitarisme), philosophiques (le platonisme et toutes les formes de dualisme métaphysique) et religieuses (le christianisme). Cette critique procède d'un **projet de dévaluer ces valeurs et d'en instituer de nouvelles** dépassant le ressentiment et la volonté de néant qui ont dominé l'histoire de l'Europe sous l'influence du christianisme ; ceci notamment par l'affirmation d'un éternel retour du même et par le dépassement de l'humanité et l'avènement du surhomme. L'exposé de ses idées prend dans l'ensemble une forme aphoristique ou poétique. (W)

une farce monstrueuse, pour une vaste tromperie incapable d'assouvir toute soif de vérité. De plus, intimement persuadé de ne pouvoir *connaître* que ce qui est rationnel, Nietzsche comprendra le Christianisme comme une superstition devenue faible à force d'être édulcorée. La religion n'est bonne qu'à maintenir les gens silencieux ; elle fédère utilement les moutons satisfaits[31].

S'affranchissant du Christianisme, Nietzsche part du principe que des hommes forts, impitoyables et barbares vont conquérir sinon le monde, des régions entières. Nous citons Adolphe Hitler :

> « La création n'est pas terminée, du moins en ce qui concerne l'homme (…) L'ancienne espèce humaine est entrée déjà dans le stade du dépérissement et de la survivance. Toute la force créatrice se concentrera dans la nouvelle espèce. Les deux variétés évolueront rapidement en divergeant dans des directions opposées. L'une disparaîtra, tandis que l'autre s'épanouira et dépassera de loin l'homme actuel. J'aimerais assez donner à ces deux variétés les noms d'Homme dieu et d'Animal masse. »
>
> « L'homme est quelque chose qu'il faut dépasser. Je conviens que Nietzsche l'avait déjà pressenti à sa façon. Il avait même déjà entrevu le surhomme comme une nouvelle variété biologique. Cependant, chez lui, tout est encore flottant. L'homme prend la place de Dieu, telle est la vérité toute simple. L'homme est le dieu en devenir. »
>
> « Ne croyez vous pas que l'on puisse hâter, par des moyens politiques, ce processus de sélection ? »
>
> « L'homme nouveau vit au milieu de nous. Il est là, s'écria Hitler, d'un ton triomphant. Cela vous suffit-il? Je vais vous dire un secret. J'ai vu l'homme nouveau. Il est intrépide et cruel. J'ai eu peur devant lui. » [32]

À l'évidence, Nietzsche aurait admiré l'impitoyabilité d'Hitler. Mais pour être tout à fait honnête, la mentalité d'Hitler ne s'éloignait pas tellement de celle du troupeau. Car ce que Nietzsche recherche, c'est une figure forte et extraordinaire, un leader planétaire aussi noble qu'intraitable, totalement affranchi des velléités de la superstition. S'agit-il là d'une recherche en miroir ? Nietzsche était lui-même investi des plus hauts instincts de noblesse et de combativité. Féru de littérature grecque, on ne s'étonnera pas que son premier ouvrage, *La naissance de la tragédie* (1872), évoque entre autres l'opposition entre

---

[31] Il peut être noté que Nietzsche passa les dix dernières années de sa vie dans un état mental quasi végétatif. (NdT)

[32] Hitler cité par Hermann Rauchfang in *Hitler m'a dit*, pp. 124-125

Apollon et Dionysos[33]. Et, à cette lecture, Nietzsche apparaît à la suite de Dionysos, constamment dans l'effort, luttant sans cesse pour quelque chose de plus élevé.

Dans un autre ouvrage, Nietzsche indiquera que l'évolution des institutions humaines, la montée du Capitalisme, les différentes idées dans la morale, sont autant d'arguments renforçant la foi qui peut être mise en l'évolution :

> « Le concept selon lequel un organisme réagissant et agissant sur un environnement complexe tend à évoluer est désormais fondamental. On pense aujourd'hui que toutes les idées et institutions sont principalement des produits sociaux fonctionnant dans des groupes sociaux et naissent de la nécessité d'effectuer une sorte d'adaptation entre la nature humaine et son environnement. Tous les domaines d'intérêt humain ont subi cette tendance générale de sociologisation et de psychologisation. L'exemple de la religion et de la théologie en sera une illustration suffisante. Alors que le XVIII[e] siècle considérait la religion et la théologie comme un ensemble de propositions déductives et démontrables, les hommes considèrent désormais la religion comme un produit social, un mode de vie issu de l'organisation sociale des expériences religieuses des hommes et la théologie comme une rationalisation de certains sentiments et expériences fondamentaux de la nature humaine. Nous ne prouvons plus l'existence de Dieu ; nous parlons plutôt de la signification de Dieu dans l'expérience humaine. Nous ne démontrons plus la vie future ; nous enquêtons sur l'effet de la croyance en l'immortalité sur la conduite humaine.» [34]

Dépassant Hume et ses arguments destructeurs, ce texte nous permet d'entrevoir très clairement à quoi ressemble la prochaine étape : le fait de ne plus pouvoir croire en ces vieilles idées ne s'oppose même pas aux découvertes scientifiques. C'est là. C'est dans l'air. Tout simplement. Et, alors que la raison poursuivra sa marche, elle la terminera par son propre suicide.

Extrêmement puissantes, les idées de Nietzsche capturent ainsi l'esprit du temps et si ses textes révèlent çà et là des bribes de son évangile, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885) demeure de loin le plus significatif. Dans ce livre, Nietzsche utilise Zoroastre, un païen adorateur du feu, comme un outil littéraire pour exprimer l'idée d'un nouveau prophète

---

[33] Si Apollon, dieu séduisant, est pour Nietzsche un dieu du regard, de la vision et de l'apparence (Apollon nous montre un monde beau loin de la souffrance, le monde des Dieux Olympiens), Dionysos représente l'instinct primitif, l'ivresse dans laquelle s'expriment les forces naturelles, le lien charnel avec la terre, le sentiment de ne faire qu'un avec le monde et l'Un originel. (W) (NdT)

[34] En vain aurons-nous tenté de retrouver cette référence dans les écrits de Nietzsche. (NdT)

parlant à la nouvelle humanité. C'est ce même Zoroastre qui reprendra l'idée de de Maistre selon laquelle *Dieu est mort* :

> « Le saint répondit : "Je compose des chants et je les chante, et quand je fais des chants, je ris, je pleure et je murmure : c'est ainsi que je loue Dieu".
> Mais quand Zarathoustra fut seul, il parla ainsi à son cœur : "Serait-ce possible ! Ce vieux saint dans sa forêt n'a pas encore entendu dire que Dieu est mort" ! »

> « Hélas, où fit-on sur la terre plus de folies que parmi les miséricordieux, et qu'est-ce qui fit plus de mal sur la terre que la folie des miséricordieux ?
> « Malheur à tous ceux qui aiment sans avoir une hauteur qui est au-dessus de leur pitié !
> « Ainsi me dit un jour le diable : "Dieu aussi a son enfer : c'est son amour des hommes". Et dernièrement je l'ai entendu dire ces mots : "Dieu est mort ; c'est sa pitié des hommes qui a tué Dieu". » [35]

Mais, en disant aussi qu'il n'y a pas de vérité, Nietzsche exprime tout autant l'idée de la mort de Dieu mais d'une autre manière. Cette idée peut se résumer par le terme de nihilisme [36].

> « *Nihilisme* : le but fait défaut ; la réponse à la question "pourquoi" ?
> Que signifie le nihilisme ? *Que les valeurs supérieures se déprécient*. »

> « Qu'il n'y a *point de vérité* ; qu'il n'y a pas de modalité absolue des choses, pas de "chose en soi". Cela même n'est que du nihilisme, et *le nihilisme le plus extrême*. Il fait consister la valeur des choses précisément en ceci qu'*aucune réalité* ne correspond et n'a correspondu à ces valeurs, mais qu'elles ne sont qu'un symptôme de force du côté des *taxateurs*, une simplification *en vue de la vie*. » [37]

Alors qu'Emmanuel Kant et David Hume ont respectivement détruit Dieu et l'idée même de vérité, Nietzsche suggère l'émergence d'une nouvelle vérité :

> « Rien n'est vrai de ce qui a autrefois passé pour tel. Tout ce qui fut méprisé autrefois parce que c'était profane, interdit, méprisable, néfaste ; tout cela ce sont des fleurs qui croissent aujourd'hui au bord des sentiers riants de la vérité.» [38]

---

[35] Nietzsche in *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885), pp. 19 & 346

[36] Selon Nietzsche, le nihilisme prend sa source dans la modernité. Il signifie la décadence de la civilisation. Le nihilisme tend à être dépassé : ce n'est qu'une phase de transition, une étape dont la finalité est de créer une société nouvelle. (W) (NdT)

[37] Nietzsche in *La volonté de puissance* (1888), p. 07

[38] Ibid., 208

Fleurs dont se nourrit allègrement notre époque. S'il n'y a pas de Dieu, alors il n'y a pas de mort ; l'immortalité s'évanouit au profit de l'instant. Ainsi, à toutes les questions propres à l'humain : Que fais-je ici ? D'où vient tout cela ? À quoi rime cette vie ? Nietzsche oppose une fin de non recevoir. Il n'y a rien. L'absolu n'existe pas. Dieu n'existe pas. Il n'existe aucune réponse à ces questions.

Bien qu'il opère de manière volontiers poétique, Nietzsche, inspirant les révolutionnaires, est le penseur du nihilisme, le précurseur. Effacez tout ; *tout* doit devenir *rien*. Il faut tout détruire ; qu'il ne reste rien !

> « Nous autres enfants de l'avenir, comment *saurions-nous* être chez nous dans cet aujourd'hui ? » [39]

Alors qu'à cet égard, Kant fut nettement plus abstrait, plus rationnel. En traduisant l'esprit des gens de son époque, Kant ne fit que montrer le moyen par lequel tout un chacun pouvait rester fidèle à la tradition européenne. Ainsi, dans la droite ligne de Hume, Kant nous explique l'impossible compréhension des choses, des réalités. Mais pour Nietzsche, Kant ne résout rien. Aussi, est-ce de manière très poétique que Nietzsche nous initie à cette nouvelle apostasie en l'intégrant, à sa manière, à la réalité. Ainsi, dans *Le gai savoir*, met-il en scène un fou qui, sautant au milieu de la foule, la transperce du regard :

> « Où est allé Dieu ? s'écria-t-il, je veux vous le dire ! Nous l'avons tué, vous et moi ! Nous tous, nous sommes ses assassins ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon ? Qu'avons-nous fait lorsque nous avons détaché cette terre de la chaîne de son soleil ? Où la conduisent maintenant ses mouvements ? Où la conduisent nos mouvements ? Loin de tous les soleils ? Ne tombons-nous pas sans cesse ? En avant, en arrière, de côté, de tous les côtés ? Y a-t-il encore un en-haut et un en-bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Le vide ne nous poursuit-il pas de son haleine ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne voyez-vous pas sans cesse venir la nuit, plus de nuit ? »
>
> « Le fait que « *Dieu est mort* » (…) commence déjà à projeter sur l'Europe ses premières ombres (…) On peut même dire, d'une façon générale, que l'événement est beaucoup trop grand, trop lointain, trop éloigné de la compréhension de tout le monde pour qu'il puisse être question du bruit qu'en a fait la nouvelle, et moins

[39] Nietzsche in *Le gai savoir* (1887), p. 215

> encore pour que la foule puisse déjà se rendre compte de ce qui s'est réellement passé. » [40]

En définitive, pour Nietzsche, c'est comme si la Terre était sortie de son axe et se perdait dans l'univers. Les gens regardent autour d'eux et constatent que les choses commencent à devenir de plus en plus sombres. Ils n'arrivent plus à faire la différence entre le haut et le bas, ils ne distinguent plus le bien du mal. Ils perdent leurs amarres. Ils se perdent tout court. Le monde s'assombrit. Le monde s'éteint. Voilà à quelle vision nous emmène Nietzsche : en l'absence de Dieu, la vie devient complètement différente et s'ouvre à d'effrayantes possibilités. C'est le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Franz Kafka

Écrite dans un style volontiers formel, l'œuvre de Kafka[41] est remarquable : dans un style clair et limpide, l'auteur présente des faits absolument horribles comme s'il s'agissait de la plus stricte réalité. En effet, par un jeu d'écriture simple, nous n'avons pas du tout l'impression d'avoir affaire à des évènements hors du commun.

Le Procès (1925) illustre parfaitement ce propos. Alors que le protagoniste doit être jugé pour un crime imaginaire, ce dernier, à qui l'on présente la chose de manière réaliste, évolue comme dans un cauchemar entre ses témoins et ses accusateurs. Il ne connait ni son crime, ni ses témoins à charge. Est-il coupable ? Innocent ? Au final, aurait-il plaidé coupable d'exister, le héros n'aurait pas été exécuté. L'absurde de la narration et la peinture ténébreuse des personnages soulignent avec brio l'idée que plus rien n'a de sens, qu'il n'y a plus de logique. Alors que Dieu n'est plus, l'humain devient la proie de l'absurde.

La Métamorphose (1915) offre aussi un bel aperçu du talent de Kafka. Cette nouvelle relate l'histoire d'un homme qui, se réveillant un matin, constate qu'il s'est transformé en un

---

[40] Ibid., pp. 119-120 & 179

[41] Franz **Kafka** (1883-1924, 40 ans) est un écrivain pragois de langue allemande et de religion juive. Considéré comme l'un des écrivains majeurs du XXe siècle, il laisse une œuvre caractérisée par une atmosphère cauchemardesque, sinistre, où la bureaucratie et la société impersonnelle ont de plus en plus de prise sur l'individu (…) L'œuvre de Kafka est vue comme symbole de l'homme déraciné des temps modernes. (W)

insecte de deux mètres de haut. La situation est certes ubuesque, mais elle est racontée comme s'il arrivait tous les jours à tout un chacun de se transformer ainsi.

D'une certaine manière, le travail de Kafka traduit en mots la pensée de Nietzsche : sommes-nous seulement encore humain ? À force de dire à l'homme qu'il descend du singe, il développe des attitudes de singe. Et s'il se persuade qu'il descend du singe, il peut tout aussi bien se trouver des attitudes d'insecte. Car en l'absence de Dieu, notre vision de la vie devient libre : laissant notre nature animale prendre le dessus, nous devenons un scarabée ; persuadé d'appartenir à une civilisation avancée, nous partons explorer les étoiles. Toutes ces nouvelles possibilités font désormais partie de ce que les écrivains les plus récents appellent « l'art de l'absurde ».

Ainsi pouvons-nous tomber sur le travail d'un Eugène Ionesco, ce dramaturge franco-roumain qui met en scène des gens se transformant en rhinocéros dans une atmosphère volontiers surréaliste (*Rhinocéros*, 1959). Ou encore sur un Samuel Beckett dont la pièce *En attendant Godot* (1948) est, pour le coup, une véritable apologie de l'absurde. Dans ces œuvres, tout semble écrit comme une parodie, tout n'est qu'allégories tendant à démontrer combien, en l'absence de Dieu, l'Homme et la vie deviennent des choses absurdes.

Ainsi, l'art contemporain devient-il la vitrine de l'absurde par ses expressions froides, solitaires et dénuées de tout repère. Comment se figurer l'envers de l'endroit ? Quel but est recherché ? Un homme aura vite fait de se perdre dans l'infini de cet univers… *Dieu est mort* ; nous n'y voyons plus grand chose. Le soleil s'est éteint ; nous ne savons plus ce qu'il se passe. Sans Dieu, le monde devient un misérable endroit où l'Homme erre sans but. Sans Dieu, la vie n'a véritablement aucun sens.

Conséquences

Le premier dogme de cette nouvelle religion — *Dieu est mort*, *il n'y a pas de vérité* — entraîne inexorablement plusieurs conséquences au premier rang desquelles nous trouvons l'abolition de l'interdit. S'il apparaît à cet endroit que Nietzsche et Dostoïevski semblent sur la même longueur d'onde, il ne faut pas s'y tromper. Car s'ils sont bien tous deux en accord avec l'esprit du temps, le premier s'improvise prophète d'un nouvel

enseignement que le second s'empresse de critiquer par le prisme de l'Orthodoxie. Ainsi, quand Nietzsche s'écrie : « *Rien n'est vrai, tout est permis* [42] » Dostoïevski répond :

> « (…) c'est là toute la loi naturelle, de sorte que si vous détruisez dans l'homme la foi en son immortalité, non seulement l'amour tarira en lui, mais aussi la force de continuer la vie dans le monde. Bien plus, il n'y aura alors rien d'immoral ; tout sera autorisé, même l'anthropophagie (…) pour tout individu qui ne croit ni en Dieu ni en sa propre immortalité, la loi morale de la nature devait immédiatement devenir l'inverse absolu de la précédente loi religieuse ; que l'égoïsme, même poussé jusqu'à la scélératesse, devait non seulement être autorisé, mais reconnu pour une issue nécessaire, la plus raisonnable et presque la plus noble (…) je crois qu'il n'y a pas de vertu sans immortalité. » [43]

À l'évidence, tout est lié : *Dieu est mort*, il n'y a plus de vérité, il n'y pas de vie éternelle. Et ce n'est qu'une question de temps pour que disparaisse tout ce sur quoi la civilisation chrétienne a vécu jusqu'à maintenant. Aussi, devant un tel état de faits, le concept de révolution prend-il tout son sens. Tout est permis ? La révolution en tant qu'expérience se propage invariablement à l'art, à la politique, à la morale…

L'émergence d'un nouvel âge est la deuxième conséquence de la *mort de Dieu*.

> « La découverte de la morale chrétienne est un événement sans pareil, une véritable catastrophe. Qui fait le jour sur elle est une force majeure, une fatalité ; il coupe en deux l'histoire de l'humanité. On vit avant ou après lui. La foudre de la vérité a frappé juste ce qui était sur le sommet : que celui qui comprend ce qui a été anéanti regarde s'il lui reste encore quelque chose entre les mains. Tout ce qui s'appelait « *Vérité* » jusqu'ici a été reconnu pour la forme la plus nuisible, la plus perfide, la plus sournoise du mensonge ; on a soulevé le voile du prétexte sacré, l' « *amélioration* » de l'humanité, et on a découvert une ruse pour anémier la vie à mort, pour l'épuiser en lui suçant le sang. » [44]

En conséquence de quoi,

> « tous ceux qui sont nés après nous appartiennent à une histoire plus élevée que toute l'histoire jusqu'à présent. » [45]

---

[42] Nietzsche in *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885), p. 403

[43] Dostoïevski in *Les frères Karamazov* (1880) - Tome I, p. 205-7

[44] Nietzsche in *Ecce Homo* (1888), p. 54

[45] Henri de Lubac in *Le Drame de l'humanisme athée* (1959) (Réf. non vérifiée)

Alors qu'avant, Dieu revêt encore une certaine signification, alors que, dans une certaine mesure, le Christianisme vit encore, dans ce *nouvel âge*, Dieu n'est plus le centre de gravité et le Christianisme n'est plus écouté. Le nouvel âge, c'est l'âge de l'humanité *normale*, c'est l'âge de la révolution. Pourtant, la « vision » de Nietzsche n'a rien d'originale ; bien des années plus tôt Dostoïevski fait déjà dire cette prophétie à l'un de ses personnages !

> « Dans la pierre il n'y a pas de souffrance, mais il y en a une dans la crainte de la pierre. Dieu est la souffrance que cause la crainte de la mort. Qui triomphera de la souffrance et de la crainte deviendra lui-même dieu. Alors commencera une nouvelle vie, un nouvel homme, une rénovation universelle... Alors on partagera l'histoire en deux périodes : depuis le gorille jusqu'à l'anéantissement de Dieu, et depuis l'anéantissement de Dieu jusqu'au changement physique de l'homme et de la terre. L'homme sera dieu et changera physiquement. » [46]

Enfin, la troisième conséquence de la *mort de Dieu* nous amène à la transformation totale de la terre et de l'Homme. Pour Nietzsche, l'Homme n'est qu'une chose temporaire, bien trop faible, appelée à céder sa place au surhomme, un être totalement affranchi de la morale chrétienne. Ainsi, les instincts les plus bas sont-ils délivrés : ne répondant à aucune morale, ne répondant qu'à ses désirs, le surhomme asservit, tue et conquiert. Les chrétiens auront beau s'insurger, on leur répondra que cette nouvelle morale est bien au-dessus de la morale chrétienne et que toute morale appartient au passé ! Précurseurs de la transformation de la nature humaine, les surhommes font comme bon leur semble ; ils imposent leurs vues et écrasent toute opposition.

> « Ne sommes-nous pas forcés de devenir nous-mêmes des dieux pour du moins paraître dignes des dieux ? » [47]

Et, à l'évidence, le surhomme de Nietzsche a vocation à remplacer l'ancien Dieu :

> « Tous les dieux sont morts : nous voulons, maintenant, que le surhomme vive ! Que ceci soit un jour, au grand midi, notre dernière volonté ! » [48]

Notion bien entrevue par Dostoïevski lorsqu'il fait dire à Kirilov dans son roman *Les Possédés* : « *Si Dieu n'existe pas, je suis dieu* [49]. » Mais Zarathoustra dit encore :

---

[46] Dostoïevski in *Les Possédés* (1871) - Tome I, p. 170-1

[47] Nietzsche in *Le gai savoir* (1887), p. 120

[48] Nietzsche in *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885), p. 117

[49] Dostoïevski in *Les Possédés* (1871) - Tome II, p. 506

> « Je vous enseigne le Surhomme. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ? Tous les êtres jusqu'à présent ont créé quelque chose au-dessus d'eux, et vous voulez être le reflux de ce grand flot et plutôt retourner à la bête que de surmonter l'homme ? Qu'est le singe pour l'homme ? Une dérision ou une honte douloureuse. Et c'est ce que doit être l'homme pour le surhomme : une dérision ou une honte douloureuse. Vous avez tracé le chemin qui va du ver jusqu'à l'homme et il vous est resté beaucoup du ver de terre (…) Voici, je vous enseigne le Surhomme ! Le Surhomme est le sens de la terre. Que votre volonté dise : que le Surhomme soit le sens de la terre. » [50]

À cet égard, Dostoïevski aura le génie d'établir dès cette époque une distinction entre le Dieu fait homme, Jésus-Christ, et l'homme-dieu, ce nouvel être sorti de la terre pour devenir dieu.

> « Où Nietzsche pressent un apogée, Dostoïevski ne prévoit qu'une faillite. Ces deux hommes ont vu se scinder en deux le chemin qui part de l'homme et, tandis que l'un devait céder à la séduction de la voie qui prétend mener à l'homme devenu dieu, au *surhomme*, l'autre s'est engagé sur le chemin au bout duquel on trouve le Dieu fait homme. » [51]

Sur le papier, l'idée du surhomme semble plutôt fantastique mais n'oublions pas qu'elle a germée dans l'esprit d'un Karl Marx partisan de la violence ! Et ce n'est pas pour rien si un écrivain comme Erich Kähler juge sévèrement tous ces changements de la société moderne, qu'ils soient physiques ou intellectuels, tendant à objectiver une mutation vers un nouvel homme[52]. Enfin, gardons à l'esprit que l'idée soi-disant *scientifique* de l'évolution à laquelle adhérait déjà Nietzsche comprend, dans un avenir proche, l'émergence du surhomme. Mais bien plus tangible que fantasmée, l'homme occidental sera parvenu logiquement à cette idée en s'éloignant de Dieu et en partant à la recherche d'une nouvelle religion. La génération d'après reprend le flambeau ; les gens, loin d'oublier son message, souscrivent encore à cette idée.

*

* *

[50] Nietzsche in *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885), p. 20-1

[51] Henri de Lubac, Op. Cit., p. 305 (NdT) (Réf.)

[52] Nous pourrons nous référer à la note 45 du Chapitre 9 / *Bolchévisme*

Par-delà le bien et le mal, voilà ce qu'est la nouvelle morale ! Cet ouvrage de Nietzsche publié en 1886 véhicule deux idées : en l'absence de morale, tout se situe au-delà du bien et du mal ; en l'absence de Dieu, l'homme devient le nouveau dieu, le surhomme. Chez Dostoïevski, dans *Les Possédés*, le surhomme est représenté par l'un des protagonistes dont les idées révolutionnaires vont jusqu'à vouloir supprimer cent-mille têtes pour assurer le bonheur aux autres citoyens. En définitive, est-il possible de penser que le Communisme tient du surhomme ? Ce même Communisme qui décide de la vie et de la mort des gens, qui décide que, pour rendre une nation heureuse, il faut décimer un certain pourcentage de sa population ? L'exemple russe parle de lui-même. L'exemple cambodgien aussi.

Et à l'échelle inférieure, analysant le comportement des gens, comment ne pas être frappé, par exemple, par tous ces crimes perpétrés sans aucune raison ? Nous assistons ces dernières décennies à une explosion du nombre de crimes commis sans motif apparent. Alors qu'auparavant, devant une certaine logique, la plupart des meurtres étaient résolus, aujourd'hui, sans liens apparents, l'immense majorité reste inexpliquée. Avant, il s'agissait de crimes passionnels, de règlements de compte ; aujourd'hui, les gens tuent gratuitement, par plaisir. Et il n'est pas rare que certains d'entre eux attachent même une attention particulière au fait de tuer le plus grand nombre possible de personnes.

À l'image du héros de Dostoïevski dans *Crime et Châtiment*, ces idées qui imprègnent l'esprit du temps peuvent véritablement prendre possession des hommes. Car à l'évidence, Raskolnikov ne saurait être défini uniquement par ses idées, par contre, il est totalement rongé par elles. Ce qui est particulièrement bien illustré par l'anecdote suivante. Alors qu'il donne de l'argent à un pauvre, il est rapidement pris de remords au prétexte que cet argent aurait pu servir ses fins, à savoir son projet d'assassinat. À cet endroit, l'on peut voir à quel point ce qu'il lui reste de chrétien, de par son éducation, de par sa nature, est entaché par son idée criminelle. Se reprochant sans cesse ses bonnes impulsions, tâchant de se persuader qu'il dépasse par là la faiblesse de son humanité Raskolnikov ne trouvera finalement le repos qu'une fois son forfait accompli.

Curieusement, le but de la vie chrétienne est bien de dépasser la faiblesse de son humanité et la vie des Saints nous montre combien ces derniers ont œuvré à dépasser leur humanité, leur propre nature. Et s'ils sont des anges sur cette terre, à

l'évidence, en perdant de vue le Christianisme, nos grands penseurs ont complètement perdu le contact avec les Saints, avec la foi. Pris dans le tourbillon de leur folie, il n'ont jamais réalisé que çà et là, de nombreuses personnes dédiaient leur vie à la même cause, à ceci près qu'ils en appelaient à la grâce de Dieu. Confrontés à l'extrême fragilité de la nature humaine, nos penseurs n'ont pas jugé digne de se battre pour elle ; il leur aura fallu créer de toutes pièces des idées et des théories pour espérer la surmonter.

L'idée de l'évolution entre parfaitement dans ce cadre ; elle sert même leurs intérêts. Parce que si l'homme évolue, de l'amphibien au singe puis du singe à l'homme, l'homme est donc appelé à devenir une créature encore plus élaborée ! Ainsi, l'époque actuelle ne serait qu'une période intermédiaire sans importance particulière du point de vue de l'évolution. Aussi, puisqu'à l'évidence, nous nous dirigeons vers un état plus noble, plus fort, le fait de tuer des dizaines de millions de personnes en Russie ou de décimer un quart de la population au Cambodge n'a, en soi, rien de négatif. Il ne s'agit que d'une expérience. À cet égard, la seule échelle de valeur valable reste le Christianisme.

Cette théorie de l'évolution, idée clef de notre temps, comporte beaucoup d'aspects : scientifique, philosophique, religieux… C'est surtout une question difficile qui demande énormément de concentration pour en faire ressortir les tenants et les aboutissants. Qu'offre-t-elle à l'homme moderne ? Dans quelle mesure entre-t-elle dans la philosophie de l'apostasie ? En analysant en profondeur la théorie de l'évolution, nous pourrons mieux comprendre l'idée de révolution, nous pourrons mieux définir l'idée de ce nouvel âge tant attendu par tous ces écrivains millénaristes que nous avons évoqués. Après avoir abordé ce thème d'une manière générale au cours du prochain chapitre, nous étudierons plus spécifiquement Teilhard de Chardin, prophète avéré de l'évolutionnisme dont le discours est éminemment symptomatique de tous ces courants millénaristes drainant le monde actuel.

10. LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

Analyser la question de l'évolution reste une démarche incontournable si l'on veut comprendre le regard que porte l'homme moderne sur le monde, que ce regard soit religieux ou bien laïc. Cependant, ce concept est tellement vaste, tellement complexe, que nous ne pourrons donner ici qu'un aperçu sommaire de la problématique qu'il dégage.

S'adressant au grand public, et non pas exclusivement aux scientifiques, *L'Origine des espèces* (1859) de Charles Darwin[1] devient rapidement très populaire. Et si Thomas H. Huxley[2] et Herbert Spencer prennent en Angleterre la défense de l'ouvrage, c'est Ernst Haeckel qui rendra en Allemagne ces théories accessibles à tous notamment par le biais de son livre *Les Énigmes de l'univers* (1899). Parce que la théorie de l'évolution semble tout expliquer, elle prend désormais place au coeur des réflexions philosophiques, tendant à rassembler sous sa coupe tous les partisans du principal courant de pensée européen. Nietzsche, par exemple, la reprendra pour agrémenter ses prétendues *prophéties spirituelles.* Aussi, n'est-il pas étonnant de voir que jusqu'à aujourd'hui, la théorie de l'évolution soit si chère aux grands penseurs comme à tous ceux qui vivent en harmonie avec l'esprit du temps. Mais à l'évidence, l'apparition d'une telle doctrine ne se fit pas sans heurt ; son histoire s'écrira au fil des débats et autres publications.

C'est ainsi que nous pouvons trouver aux États-Unis un *Scientific Creationism Institute* [3] dont les publications, plutôt de bonne facture, dépassent le fait religieux pour aborder le thème de l'évolution de manière assez objective. Pour ses membres, l'univers peut être

---

[1] C'est Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829, 85 ans) qui évoquera le premier le terme d'*Évolution.* Charles Darwin (1809-1882, 73 ans) viendra compléter cette idée avec sa théorie de la *sélection naturelle.* (NdT)

[2] Thomas Huxley, qui gagna le surnom de "bouledogue de Darwin" fut en effet le plus farouche défenseur de la théorie de l'Évolution à l'époque victorienne. À Wilberforce qui lui demande s'il descend bien du singe par son grand-père ou par sa grand-mère, Huxley rétorque qu'il « *préférerait descendre d'un singe plutôt que d'un homme instruit qui utilise sa culture et son éloquence au service du préjugé et du mensonge* » (W)

[3] (Réf.)

compris de deux façons : soit par le modèle de l'évolution, soit par celui de la création. Et, en tâchant de voir à quel modèle correspondait telle preuve ou telle donnée scientifique, ils se sont aperçu que le modèle créationniste, contrairement au modèle évolutionniste, était bien moins gourmand en ajustements. D'une certaine manière, ces deux modèles s'opposent comme s'opposaient les systèmes ptoléméen et copernicien, à ceci près que dans notre cas, c'est bien le modèle évolutionniste qui s'avère le plus lourd. En proposant débats et conférences dans les universités depuis plusieurs années, cet institut aura non seulement suscité un intérêt certain sur le sujet, il aura aussi mis en défaut les défenseurs de la cause évolutionniste, bien incapables de prouver leurs dires et ignorant tout des dernières découvertes en paléontologie. En tout état de cause, nous trouvons donc des deux côtés des gens réfléchis et bien informés qui s'attachent à défendre leur point de vue.

En réalité, le véritable point de querelle n'est pas la stricte opposition entre évolutionnistes et créationnistes ; il se situe plutôt entre le point de vue chrétien et le point de vue théiste qui traite de l'évolution à partir d'un monde créé. Nous n'aborderons donc pas ici la question de l'évolution athée défendue par Huxley où ce dernier reste persuadé qu'un groupe de singes munis de machines à écrire sera capable, à terme, de rédiger l'*Encyclopedia Britannica*. Car pour Huxley, tout n'est qu'une question de hasard et de temps, de quelques millions d'années. En réalité, quiconque croit en de pareilles stupidités peut finalement croire en n'importe quoi. Mais parallèlement, le point de vue des Fondamentalistes n'est pas plus vrai quand l'interprétation qu'ils font des Écritures est strictement littérale. À ces personnes qui disent que la Genèse doit être comprise au pied de la lettre, nous pouvons opposer la sagesse des Saints Pères qui nous indique quelles parties du Livre sont à considérer de manière littérale et quelles autres non.

Avant d'aller plus loin, dissipons le malentendu récurrent qui subsiste entre le terme d'*évolution*, qui fait référence à la transformation du monde vivant au cours du temps, et la notion de *variation génétique*, qui se rattache à la faculté d'une espèce de pouvoir se présenter sous plusieurs formes différentes (polymorphisme). Nous retrouvons là les technique d'hybridation en agriculture voire même les croisements artificiels donnant naissance à de nouvelles races d'animaux. Mais, qu'ils soient naturels ou artificiels, les croisements entre deux *types* aboutissant à l'émergence d'un nouvel aspect ne relèvent aucunement de l'évolution. Ainsi, après avoir croisé un chat siamois avec un chat persan, le chat himalayen qui en résulte n'est-il absolument pas le fruit de l'évolution, mais bien

d'une variation. Les races animales sont ainsi faites, tout comme les plantes, tout comme les hommes : Pygmées, Hottentots, Chinois, Européens du Nord, autant de variantes humaines issues d'un seul et unique ancêtre.

Étonnamment, aussi nombreuses soient-elles au sein d'un même type ou d'une même espèce, ces variations sont souvent brandies par les scientifiques comme autant de preuves en faveur de l'Évolution. Pourtant, ces variations ne produisent jamais rien de *nouveau* ; elles ne font que produire un type différent de chien, de chat, de plante ou d'homme. En réalité, ces variations seraient même une preuve contre l'Évolution : personne n'a jamais su créer une nouvelle créature ou une nouvelle espèce. En réalité, les différentes espèces ne peuvent, par définition, se croiser entre elles et dans les rares cas où elles y arrivent (le cas du mulet est éloquent), la progéniture reste invariablement stérile. À cet égard, Saint Ambroise de Milan s'exprimait en ces termes :

> « Ceci est un exemple pour toi, ô homme, pour que tu cesses de te mêler des voies de Dieu. Dieu veut que chaque créature soit séparée. » [4]

Genèse du concept

Jusqu'au siècle des Lumières, la question de l'Évolution n'ayant pas encore été abordée, l'idée selon laquelle Dieu créa le monde et le laissa se développer était alors scientifiquement acceptable : toutes les espèces furent crées exactement comme nous les voyons aujourd'hui. Cette vision relativement stable de la nature est appelée fixisme[5]. Au début du XVIIIe, Newton n'éprouve aucune difficulté à accepter l'idée que Dieu créa le monde en six jours pas plus qu'il ne cherche à contredire l'évêque anglican Ussher (mi-

[4] Saint Ambroise reprend le texte de l'Hexameron de Saint Basile : « *Les graines d'une espèce ne peuvent pas être changées en une autre espèce de plante, ni donner des produits différents de ses propres graines (…) combien plus, en effet, faut-il croire que ce qui a été semé ressuscite dans sa propre nature, et que les récoltes ne diffèrent pas de leur semence, que les choses molles ne naissent pas du dur, ni le dur du mou, et que le poison ne se change pas en sang ; mais que la chair est restaurée de la chair, les os des os, le sang du sang, les humeurs du corps des humeurs. Pouvez-vous donc, païens, qui êtes capables d'affirmer un changement, nier une restauration de la nature ?* » (Réf.)

[5] Le **fixisme** est une hypothèse aujourd'hui abandonnée par la communauté scientifique selon laquelle il n'y a pas plus de transformation des espèces végétales ou animales, que de modification de l'Univers depuis sa création. Elle suppose que le monde dans lequel vit l'homme est stable ou revient toujours dans le même état selon des cycles. (W)

XVII[e]) qui, calculant la date de la création du monde, la place au soir du 22 octobre 4004 avant Jésus Christ !

Le déclin des Lumières, marquée par l'émergence de la fièvre révolutionnaire et l'arrivée de scientifiques aux théories plus radicales, signe la fin de cette stabilité. Déjà, à la fin du XVIII[e] siècle, Érasme Darwin, grand-père de Charles, amorce le changement de paradigme. Face au créationnisme encore dominant, il engage la réflexion sur l'origine de la vie avec sa théorie du filament primordial : partant d'un substrat unique, toutes les créatures en dérivent par le biais de transmutations. En proposant cette nouvelle explication, touchant au passage les consciences en profondeur, Érasme Darwin tente de poursuivre l'esprit des Lumières dans tout ce que cet esprit comporte de rationalisme et de simplicité. Une fois ce rationalisme ancré dans la tête des gens, il sera bien plus simple d'expliquer la vie comme provenant d'un filament unique que comme étant issue d'une création *ex nihilo*.

Au début du XIX[e], c'est au tour de Jean-Baptiste de Lamarck de proposer sa théorie transformiste reposant sur l'hérédité des caractères acquis (*de l'usage ou du non-usage des parties*) qui sera rapidement infirmée par les progrès en génétique :

> « Ce ne sont pas les organes, c'est-à-dire, la nature et la forme des parties du corps d'un animal, qui ont donné lieu à ses habitudes et à ses facultés particulières ; mais ce sont, au contraire, ses habitudes, sa manière de vivre, et les circonstances dans lesquelles se sont rencontrés les individus dont il provient, qui ont, avec le temps, constitué la forme de son corps, le nombre et l'état de ses organes, enfin, les facultés dont il jouit. » [6]

En proposant ensuite l'uniformitarisme par une approche géologique, Charles Lyell contribue largement à faire accepter l'idée générale de l'Évolution. Selon lui, les caractéristique géologiques de la Terre sont le résultat des mêmes forces géologiques encore à l'œuvre aujourd'hui, mais ayant opéré sur de longues périodes. En cela, Lyell s'oppose au catastrophisme de Cuvier qui explique les changements par d'importantes inondations ou autre tremblement de terre. Ainsi, en regardant le Grand Canyon et en analysant ses couches géologiques et le cours d'eau qui le creuse, est-il possible de définir l'âge de ces lieux par de savants calculs… L'uniformitarisme est donc un concept très rationnel qui suppose que toute la vie du monde se déroule au même rythme. À l'évidence, il est impossible de prouver cette théorie ; elle n'est que l'hypothèse de Lyell. Pourtant, mise bout-à-bout avec les autres théories, notamment celles de l'hérédité des

[6] de Lamarck in *Philosophie zoologique* (1809), p. 237

caractères acquis, l'uniformitarisme rend l'ensemble volontiers acceptable : le monde n'a probablement pas seulement quelques milliers d'années comme les chrétiens semblent le dire, mais plutôt des millions d'années. À partir de là, l'âge de la terre ne cessera plus jamais de vieillir : de quelques milliers d'années à la Renaissance, il passe à quelques millions d'années pour finir à notre époque à plus de quatre milliards d'années…

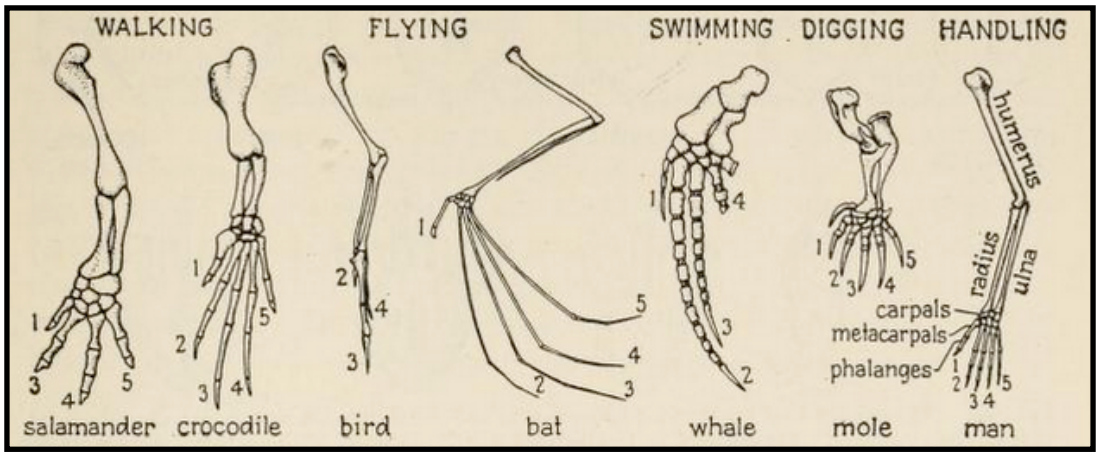
Enfin, alors que ces idées deviennent de plus en plus en vogue, Darwin bouscule en 1859 la théorie de Lamarck sur l'hérédité des caractères acquis avec son ouvrage traitant de la sélection naturelle. Si pour Lamarck, le cou de la girafe aura grandi pour lui permettre d'atteindre les feuilles hautes, pour Darwin, la girafe actuelle descend de deux girafes au long cou qui survécurent au détriment des autres, justement parce qu'elles pouvaient atteindre les feuilles hautes. À l'évidence, la théorie de Lamarck allait se heurter aux lois de la génétique si ce n'est du bon sens : une caractéristique acquise ne se transmet jamais, comme en témoigne cette tradition chinoise millénaire qui n'a jamais vu naître une seule fille aux pieds atrophiés. Quant à la théorie de Darwin, elle suppose indéniablement une part de hasard : par quel mystère tel ou tel accouplement aura-t-il concerné ces deux éléments forts ?

À l'évidence, il ne s'agit que d'une supposition tant il est impossible à quiconque d'observer de tels phénomènes ! Mais c'est exactement ce genre de supposition qui frappe les esprits. Ces derniers, dans l'attente de quelque révélation, s'embrasent à cette idée si plausible qu'il n'est pas même question de la prouver. En réalité, les spéculations de Darwin sont presque entièrement basées sur ses observations, non pas de l'*évolution*, mais de la *variation*. Ainsi, lorsqu'il voyage aux Galapagos, Darwin s'interroge sur l'existence de treize variétés de pinsons et suppose qu'ils dérivent tous d'une seule et même variété originale s'étant adaptée à son environnement. Mais cet état de fait tenant exclusivement de la *variation* n'empêchera pas Darwin d'étayer, à partir de cet exemple, sa théorie de la sélection naturelle. Pour autant, elle est invérifiable : personne n'a jamais observé de tels changements hormis à l'intérieur d'un même type, d'une même espèce.

Abordons maintenant les prétendues preuves de l'Évolution, pas tant pour les réfuter que pour voir de quel bois elles sont faites, pour tâcher de comprendre pourquoi elles sont si convaincantes.

Éléments de compréhension

Nous pouvons commencer avec Tracy Storer et son ouvrage classique de *General Zoology* (1951) qui énumère un certain nombre d'arguments. Le premier, appelé *morphologie comparative*, met en parallèle par des dessins très convaincants les bras des humains avec les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons. Au même titre, les doigts humains sont mis en parallèle avec les griffes des oiseaux et ainsi de suite. Pour Storer, *les membres des êtres vivants sont homologues en ce qu'ils sont composés d'os comparables* (humérus, carpe…) *dont l'usage spécifique adapté à chaque animal expliquerait la différence de taille et de forme*[7]. De là à prétendre que l'un s'est développé aux dépens de l'autre, cela relève plus de la conviction que de l'évidence scientifique.



Seulement, à supposer que Dieu créa l'homme et les animaux en leur conférant une structure similaire, ces images peuvent certes conforter les créationnistes scientifiques, mais dans l'absolu, elles ne parlent ni en faveur de l'évolution, ni en faveur de la création. Oui, nous serions tentés d'y voir une sorte de progression. Oui, nous pourrions même croire que l'un se fit au dépens de l'autre. Mais à l'évidence, ceux qui se laissent convaincre par de telles images sont déjà convaincus et sur bien d'autres fondements.

La *physiologie comparative* constitue le deuxième argument :

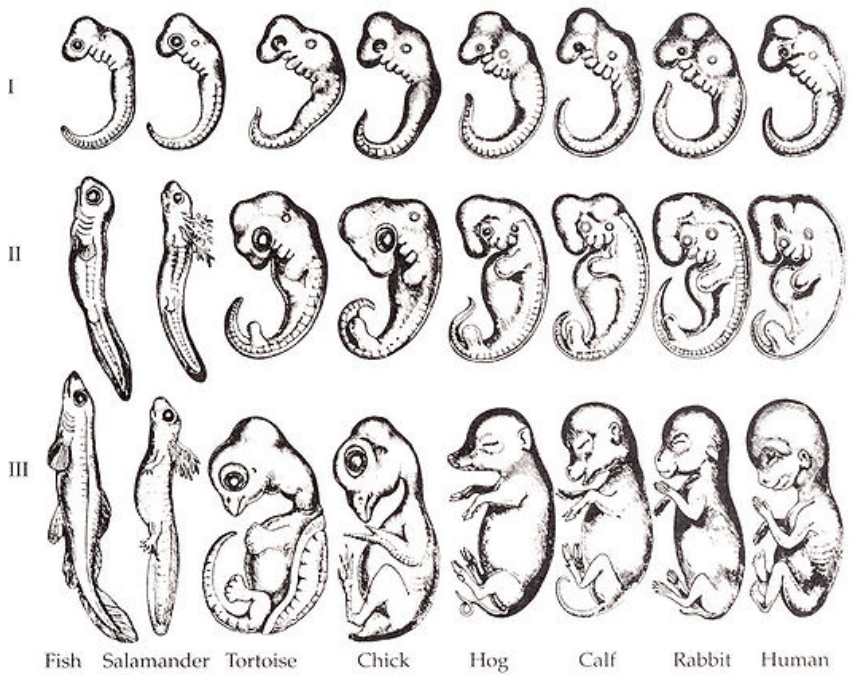
> « À l'instar des caractéristiques morphologiques, les tissus et les fluides des organismes présentent de nombreuses similitudes fondamentales dans leurs propriétés physiologiques et chimiques. [Par exemple] La structure cristalline des

[7] Tracy Storer in *General Zoology*, p. 215 (nous traduisons) / Planche 9-2, même page

> cristaux d'oxyhémoglobine obtenus à partir de l'hémoglobine du sang des vertébrés peut se classer parallèlement à celle de la structure corporelle. Ceux de chaque espèce sont distincts tandis que ceux appartenant à un même genre partagent une caractéristique commune. En outre, si les cristaux des oiseaux partagent certaines ressemblances, ils diffèrent de ceux obtenus à partir du sang de mammifères ou de reptiles. » [8]

Là encore, comme pour le premier argument, ceux qui croient en la Création ne trouveront rien à redire au fait que Dieu a créé des être similaires aux caractéristiques sanguines similaires ; ceux qui croient en l'Évolution diront que telle créature est à l'origine de telle autre. En réalité, dans ce système de datation conçu à partir des précipitations du sang, si les cristaux sont bien similaires dans chaque espèce, ils sont en revanche bien distincts d'une espèce à l'autre. Après, les calculs établis pour définir l'apparition de telle ou telle espèce sur l'échelle de l'Évolution devant s'ajuster aux autres modes de datation, il est assez controversé de s'en servir comme preuve. Encore fois, ce deuxième argument agit autant en faveur de la Création qu'en faveur de l'Évolution.

Enfin, il existe un troisième argument appelé embr*yologie comparative* qui reprend ces images classiques mettant en parallèle les embryons des différentes espèces. *Au début, tous se ressemblent puis, alors que la différenciation devient évidente, les quatre mammifères restent cependant plutôt similaires. Enfin, les caractéristiques propres à chacun deviennent évidentes.*



[8] Ibid., p. 216

Sur ces dessins, il apparaît que l'embryon humain, tel un vestige de ses « ancêtres », présente des fentes branchiales. Ernst Hæckel, qui n'est autre que l'auteur du dessin, expose sa théorie de la récapitulation : Le développement individuel d'un organisme (ontogénie) tend à récapituler les étapes par lesquels ses ancêtres sont passés (phylogénie)[9].

Bien que cet argument ne soit aujourd'hui plus accepté, il est révélateur d'une certaine attitude : l'argument de la similarité est vraiment à prendre avec des pincettes, tout comme cet autre argument, autrefois largement commenté, des organes résiduels. En effet, certains organes comme l'appendice, qui semblent n'avoir aucune fonction chez l'homme, pourraient être les vestiges d'une utilisation qui aurait évolué. Mais, en découvrant de plus en plus d'utilité à ces organes oubliés (l'appendice, entre autres, stimule la réponse immunitaire au niveau intestinal), ce troisième argument perd de sa valeur. Inutile donc de spéculer sur nos lacunes en physiologie pour trouver çà et là des vestiges de l'Évolution.

L'argument paléontologique

Dans un autre registre, nous pouvons aussi nous référer aux arguments paléontologiques, à l'étude des fossiles, comme lorsque nous observons les strates composant le Grand Canyon. Au XIXe siècle, ceux qui découvrent ces strates mettent au point un système assez élaboré pour déterminer l'âge des différentes couches. Seulement, les strates ne se présentent pas forcément dans un ordre évident, aussi tentent-ils de définir leur âge en datant les fossiles qui les composent. Mais pour ce faire, il faut partir du principe que tel fossile date de telle époque. Bref, tout ce charivari n'est pas sans rappeler le système ptoléméen qui ne pouvait fonctionner qu'avec de nombreux ajustements !

À l'évidence, et parce qu'il n'est pas dénué de failles, il faut avoir foi dans ce que l'on fait pour opérer un tel système de datation. Comment expliquer l'arrivée soudaine, dans chaque strates, de nouvelles créatures sans aucun type intermédiaire ? Comment expliquer la présence d'animaux qui ne sont pas censés se retrouver dans telle ou telle strate ? Ainsi pouvons-nous trouver au niveau précambrien des calmars qui sont supposés arriver des millions d'années plus tard sur l'échelle de l'Évolution ! Aussi, quel

[9] Ibid., p. 220 / Planche 9-5, p. 219 (nous traduisons)

crédit donner au concept de *fossiles stratigraphiques*[10] quand est découvert, nageant en pleine mer, un spécimen supposé être éteint depuis cinq-cents millions d'années[11] ? À chaque fois, à part admettre une exception, c'est toute l'idée de l'Évolution qu'il faudrait revoir.

Mais plus généralement, s'il est impossible de prouver que ces strates se soient déposées sur des millions d'années, l'argument paléontologique serait plutôt en faveur des Créationnistes qui voient dans le Déluge une explication imparable à la théorie des strates. Alors que la pluie s'abattait sans discontinuer, les animaux les plus évolués grimpaient pour échapper à l'eau ; les animaux marins furent les premiers à être *enterrés* et si les restes humains sont si peu présents, c'est bien parce que les hommes moururent noyés et que leurs corps pourrirent dans l'eau. Sans compter sur les conditions très particulières propres à la fossilisation qui veulent que l'animal soit *enterré* subitement dans un type bien spécifique de boue.

L'absence d'espèces intermédiaires

Le fait que nul n'ait jamais découvert ce qu'on pourrait appeler une *espèce intermédiaire* chagrine beaucoup Darwin :

> « Il a dû certainement exister, si ma théorie est fondée, d'innombrables variétés intermédiaires reliant intimement les unes aux autres les espèces d'un même groupe ; mais la marche seule de la sélection naturelle, comme nous l'avons fait si souvent remarquer, tend constamment à éliminer les formes parentes et les chaînons intermédiaires. On ne pourrait trouver la preuve de leur existence passée que dans les restes fossiles… »
>
> « Toutefois, la cause principale de l'absence générale d'innombrables formes de transition dans la nature dépend surtout de la marche même de la sélection naturelle, en vertu de laquelle les variétés nouvelles prennent constamment la place des formes parentes dont elles dérivent et qu'elles exterminent. Mais, plus cette extermination s'est produite sur une grande échelle, plus le nombre des variétés intermédiaires qui ont autrefois existé a dû être considérable. Pourquoi donc chaque formation géologique, dans chacune des couches qui la composent, ne regorge-t-elle pas de

[10] Un **fossile stratigraphique** est un fossile caractéristique d'une époque géologique délimitée dans le temps. En stratigraphie de terrain, il permet de dater aisément la ou les couches dans lesquelles il se trouve. (W)

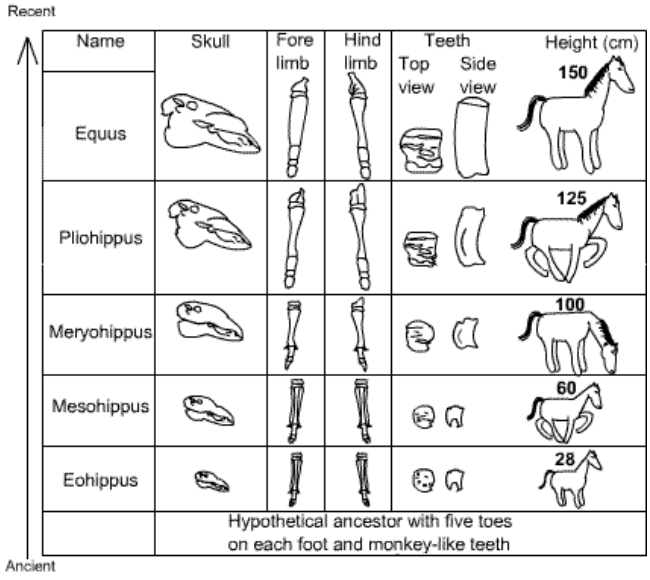
[11] (Réf.) (NdT)

> formes intermédiaires ? La géologie ne révèle assurément pas une série organique bien graduée, et c'est en cela, peut-être, que consiste l'objection la plus sérieuse qu'on puisse faire à ma théorie. Je crois que l'explication se trouve dans l'extrême insuffisance des documents géologiques. » [12]

Pourtant, à l'heure actuelle, bien que le registre fossile soit assez conséquent[13], seuls quelques spécimens peuvent laisser croire à l'existence d'espèces intermédiaires. C'est par exemple, pour les partisans de l'Évolution, le cas du ptérodactyle, ce célèbre reptile affublé d'ailes en passe de devenir un oiseau. Pour ceux-là, le ptérodactyle est l'espèce intermédiaire entre le reptile et l'oiseau ; pour les autres, ce n'est rien d'autre qu'un reptile avec des ailes ! En réalité, les espèces fossiles ainsi préservées sont tout aussi distinctes les unes des autres que les espèces vivantes.

Et, parallèlement à ces espèces qui *évoluent*, nous trouvons toutes ces autres espèces qui sont restées les mêmes tout au long de ces millions d'années… Pourquoi donc certaines espèces *évoluent*-elles quand d'autres restent invariablement les mêmes ? Ceux qui admettent l'existence d'espèces fortes, ayant l'énergie d'aller de l'avant, par opposition aux espèces faibles, figées dans le temps, ne font que professer des convictions qui sont loin de constituer des preuves.

Tous les ouvrages traitant de l'Évolution nous montrent comment nous sommes passés d'un éléphant ou d'un cheval de petite taille à ceux que nous rencontrons aujourd'hui. Mais ces tableaux sont autant subjectifs que le fait de toujours représenter l'homme de Néandertal courbé pour qu'il ressemble plus à un singe ! Cet assemblage n'est que le fruit de la conviction, d'une idée philosophique, si ce n'est de l'imagination. Il ne peut à lui seul constituer une preuve.



[12] Charles Darwin in *L'origine des espèces* (1859) pp. 199 & 358 (traduction : Edmond Barbier)

[13] Le nombre total d'espèces (y compris les plantes et les animaux) décrites et classées s'élève à 1,5 million. Pour comparaison, on estime à près de 5 millions le nombre d'espèces vivantes possibles. On ne connaît environ que 300 000 espèces de fossiles, soit 20 % du nombre d'espèces vivantes et moins de 6 % du nombre probable. Le registre fossile s'étend d'il y a 3,5 milliards d'années jusqu'à ce jour, mais 99 % des fossiles ne remontent que jusqu'à 545 millions d'années. Si la préservation des fossiles était bonne, on aurait davantage d'espèces fossiles que d'espèces vivantes à l'heure actuelle. (W)

Car à part illustrer une rivalité idéologique — il s'agit avant tout d'un point de vue, d'une conviction — ce genre de *preuve* n'explique absolument rien. À cet égard, nous pouvons évoquer ici la remarquable découverte de la rivière Paluxy[14] (Texas, États-Unis, 1908) mettant à jour des traces d'hommes et de dinosaures se chevauchant au fond de l'eau. Alors que personne ne met en doute la réalité des traces de dinosaures, celles des humains sont farouchement remises en question. Certains pensent que la rivière Paluxi renferme la preuve qu'humains et dinosaures cohabitaient, d'autres pensent que ces traces sont le fait de gens de mauvaise foi, d'autres encore, voient dans ces traces des signes d'érosion leur enlevant de fait tout caractère humain. Cet exemple nous prouve surtout que l'analyse que nous faisons des situations et les recherches que nous entreprenons sont intimement liées à nos convictions, à notre être profond.

> « Les biologistes admettent désormais, stricto sensu, que nous ne savons rien des causes à l'origine de nouvelles espèces : la foi scientifique s'accroche à l'idée qu'elles dépendent de modifications chimiques du matériel génétique. » [15]

Randall, qui ne cache pas ses vues évolutionnistes, aura au moins l'honnêteté d'admettre qu'il faut avoir la foi…

Les mutations

Curieusement, tout scientifique qui se respecte vous dira que jusque-là, jusqu'à aborder le thème de la mutation, rien de tout ce qui a été avancé ne peut prouver quoi que ce soit. Et Dobzhansky, qui nous *prouve* l'Évolution en créant une nouvelle espèce en laboratoire, est l'un de ces scientifiques. En irradiant des mouches dont la première propriété est de se reproduire rapidement, Dobzhansky cherche à recréer, en quelques décennies, l'équivalent de plusieurs centaines de milliers d'années de vie humaine. Au final, en obtenant deux mouches mutantes, deux mouches stériles incapables de se croiser avec la mouche d'origine, Dobzhansky dira avoir développé une nouvelle espèce.

Sauf que, premièrement, ces expériences sont en tout point artificielles, sans même parler de la nocivité des radiations ; et deuxièmement, même si cette mouche change de couleur ou perd ses ailes, elle n'en demeure pas moins une mouche ressemblant

[14] (Réf.) (NdT)

[15] Randall, Op. Cit., p. 489

farouchement aux autres mouches. C'est, à la rigueur, une autre variété de mouche ; en tout état de cause, Dobzhnsky ne prouve absolument rien comme toutes ces expériences menées pendant autant de décennies, même sur des espèces se reproduisant en une dizaine de jours. En réalité, la seule chose que ces scientifiques arrivent à prouver, c'est la constante invariabilité des espèces.

Les techniques de datation

La mise en œuvre des différentes techniques de datation découvertes au XX^{e} siècle participe aussi à l'argumentaire en faveur de l'Évolution. Ainsi, les techniques du radiocarbone (^{14}C) ou du potassium-argon (^{40}K-^{40}Ar), celle analysant la désintégration de l'uranium ou encore celle de la thermoluminescence nous permettent-elles de prouver le grand âge de la Terre. Car si avant, nous n'avions qu'une idée relative de son âge, nous pouvons désormais le calculer de manière absolue. Nous pouvons néanmoins opposer à ces techniques quelques contre-arguments :

1/ Gardons à l'esprit que la datation au radiocarbone (^{14}C) est sujette à des biais relativement conséquents :

- Nécessite une uniformité absolue : le taux de désintégration du ^{14}C doit être strictement le même depuis la mort de l'organisme étudié. Aussi, la teneur en ^{14}C dans les autres *réservoirs* (mer, atmosphère) doit rester stable tout le long de l'âge supposé de l'échantillon, ce qui est impossible (essais nucléaire, industrialisation massive).
- Nécessite une absence de contamination par une source extérieure, ce qui arrive fréquemment : l'échantillon analysé doit donc être isolé de toute autre matière organique.
- Nécessite une absence de Carbone 12 au départ, uniquement du ^{14}C, ce qui reste impossible à prouver.

2/ La datation au ^{14}C aura séduit beaucoup de gens, même parmi les non-évolutionnistes, car ils la considèrent comme la plus fiable de toutes les techniques de datation. Même les créationnistes scientifiques reconnaissent sa précision de l'ordre de deux-mille ans, bluffés par des tests plutôt concluants menés sur des échantillons dont on connaissait parfaitement l'âge. Mais, au-delà de deux ou trois-mille ans, cette technique devient extrêmement douteuse. Pour les scientifiques, le doute s'installe à

partir de trente-cinq mille ans, la faute à la demi-vie du ^{14}C qui est de 5600 ans. C'est donc par les autres systèmes qu'est établi l'âge des roches ; la demi-vie des isotopes de potassium et d'uranium dépassant le milliard d'années…

3/ Si la datation au ^{14}C n'est effective que sur de la matière organique (os, fossiles), les roches, elles, sont datées par les système ^{40}K-^{40}Ar et uranium. Alors que les mêmes biais s'appliquent à ces deux autres techniques (uniformité tout au long des milliards d'années que l'on doit supposer réels, absence de contamination de l'extérieur), nous pouvons observer deux autres biais :

- La technique ^{40}K-^{40}Ar repose sur l'hypothèse que l'échantillon (roche) ne contenait pas d'argon au moment de sa formation mais uniquement du potassium.
- Mesurer une roche récente avec un système utilisant un isotope dont la demi-vie dépasse le milliard d'années, c'est comme tenter de mesurer la taille d'un microbe avec un mètre de chantier. À supposer que la technique soit valable, il y a fort à parier que le résultat soit erroné.

4/ La technique ^{40}K-^{40}Ar ne fait que corroborer des présupposés déjà bien ancrés dans l'esprit des scientifiques. Que telle ou telle roche ait trois milliards d'années ne chagrinera personne ; il est déjà acquis, subjectivement, que la Terre est vieille de plusieurs millions voire de plusieurs milliards d'années. Aussi, bien que ces techniques soient révolutionnaires en soi, elles ne révolutionnent absolument pas l'idée même du grand âge de le Terre : elle ne font qu'étayer un point de vue déjà bien accepté. Ces techniques n'auraient pas eu le même succès si d'aventure, leurs résultats avaient montré que la Terre était vieille de quelques milliers d'années.

Bien d'autres types d'analyses viennent compléter la liste des techniques de datation comme celle de la mesure de la salinité de l'océan[16] ou encore celle de la mesure dans l'atmosphère d'un taux d'hélium radioactif (provenant de la désintégration de l'uranium et du thorium dans la croûte terrestre), mais ces techniques se basent aussi sur un principe d'uniformité qu'il est impossible de supposer.

En fin de compte, tout est une question de foi. Le monde scientifique pense que la terre est très vieille parce qu'à l'évidence, le concept même d'Évolution nécessite beaucoup de temps ; d'autres, s'accrochent à l'idée que la Terre n'a que huit mille ans, balayant de fait toute idée d'Évolution. Et, comme il n'y a aucune preuve scientifique, juste des

[16] Le physicien irlandais John Joly (†1933) tenait le raisonnement suivant : au départ l'océan n'était pas salé ; sa salinité est due à un apport régulier de sel par les rivières. En mesurant la salinité actuelle de l'océan on peut donc en déduire le temps écoulé depuis sa formation. (Réf.) (NdT)

assertions, que la Terre ait cinq milliards d'années ou seulement huit mille ans, il est dès lors plus raisonnable de parler d'hypothèses, de théories, que de réalité.

Conclusion

L'évolution n'est donc pas un problème scientifique ; c'est une question *philosophique*. S'il est constant qu'il n'existe pas de preuve concluante *en faveur* de l'Évolution, il n'en existe pas non plus *contre* cette théorie. Car bien que cela puisse paraître ni logique ni plausible, il est en effet impossible de prouver qu'après trois milliards d'années, une amibe ne donnera pas un singe ou bien un homme. Qui sait ? Une personne douée d'un esprit totalement objectif, parfaitement insensible aux dires des Saints Pères, peut largement y croire. D'autant plus si Dieu existe. Parce que paradoxalement, en matière d'Évolution, l'argument du hasard nécessite une foi bien supérieure à celle de ceux qui croient en Dieu : l'argument du hasard ne tient jamais longtemps ! En tout état de cause, les arguments que nous venons d'énumérer ne prennent sens qu'en fonction de la philosophie des gens. Aussi, est-il probable que les tenants de la cause évolutionniste y soient favorables tout simplement parce que ces idées leur parlent, comme s'ils y avaient été préparés. Et si le créationnisme semble plus en phase avec les postulats simplistes et uniformitaristes de la science moderne, c'est parce qu'il s'attend moins à voir ces mêmes arguments remaniés.

Avant d'aborder le point de vue orthodoxe sur l'Évolution, retrouvons quelques instants John Randall qui déjà, il y a quelques lignes, nous instruisait sur la nécessité d'avoir la foi en la science, une foi qui accepte tout, sauf, bien entendu, que Dieu a pu créer le monde il y a huit mille ans :

> « Malgré ces difficultés, les croyances des hommes d'aujourd'hui sont devenues complètement imprégnées du concept d'Évolution. Les grandes notions et concepts sous-jacents qui comptaient tant au XVIII^e^ siècle, à savoir la Nature, la Raison et l'Utilité, ont largement cédé la place à un nouvel ensemble exprimant mieux les idées intellectuelles ultimes d'un monde en expansion. Nombreux furent les facteurs sociaux qui conspirèrent pour populariser l'idée de développement tout comme ses corollaires. »
>
> « Le concept d'Évolution a généré une toute nouvelle échelle de valeurs. Quand au XVIII^e^ siècle, l'idéal était le rationnel, le naturel, voire le primitif et l'inaltérable, pour nous, le souhaitable s'identifie plutôt à la toute fin du processus de développement, et nos termes d'éloge sont "moderne", "à jour", "avancé", "progressif". Tout comme

au siècle des Lumières nous cherchons à identifier à la nature ce que nous approuvons, pourtant, il n'y a là rien de rationnellement lié à la nature, il ne s'agit que de l'aboutissement d'un processus évolutif auquel nous référons notre existence. Le XVIIIe siècle ne pouvait rien imaginer de pire que d'appeler un homme un "enthousiaste contre nature" ; nous préférons le qualifier de "fossile archaïque et dépassé". Cette époque croyait en une théorie si elle était appelée rationnelle, utile et naturelle ; nous la favorisons si elle est "le développement le plus récent". Nous avons préféré être des modernistes et des progressistes plutôt que de bons raisonneurs. La question est peut-être de savoir si, dans notre nouvelle échelle de valeurs, nous n'avons pas perdu autant que nous avons gagné.

« L'idée d'évolution, telle qu'elle est finalement comprise, aura renforcé l'attitude humaniste et naturaliste. » [17]

Le point de vue des orthodoxes

Les ouvrages traitant de la théorie de l'Évolution illustrent parfaitement l'origine de l'homme en le représentant à l'état sauvage. Ainsi, l'homme de Cro-Magnon, l'homme de Néandertal, apparaissent-ils comme des êtres évidemment très sauvages prêts à frapper le premier venu pour lui arracher sa nourriture. Mais à l'évidence, de telles représentations, loin de toute réalité objective ou scientifique, sont bien le fruit d'une imagination artistique débordante. Ceux qui adhèrent à cette théorie interprètent donc l'histoire de l'homme à partir de cet état sauvage ; Adam est dépourvu de tout caractère surnaturel. Aussi, en indiquant que l'homme, créé par Dieu, fut chassé du paradis (Gen. 3:23), l'Orthodoxie s'oppose-t-elle à la théorie de l'Évolution.

Tenter de concilier ces deux approches, comme le font les Catholiques depuis tant d'années, revient à croire en un paradis artificiel dans lequel auraient évolué des créatures à l'apparence simiesque. Cela revient surtout à réduire le Christianisme à l'état de mythe au profit d'une Évolution jugée plus acceptable ; la Chute de l'homme, en n'étant que le reflet d'une sorte d'immaturité cosmique, précède l'*évolution* d'un être sauvage en un être naïf, aidé en cela par l'émergence simultanée d'un complexe de culpabilité. Enfin, cela suppose aussi une approche polygéniste selon laquelle l'espèce humaine proviendrait non pas d'une seule souche, mais bien de plusieurs souches différentes. Ceux qui se laissent

[17] John H. Randall, Op. Cit., pp. 489-90 & 492-3 (nous traduisons)

persuader du bien-fondé d'un tel raisonnement, raisonnement basé sur la philosophie rationnelle et naturaliste des penseurs contemporains, ne peuvent que reléguer le Christianisme au second plan.

Cela peut nous paraître surprenant mais la littérature patristique regorge de références sur l'Évolution ; nous pouvons trouver chez les Saints Pères un enseignement qui nourrira nos réflexions philosophiques et théologiques sur le sujet. Essayons donc d'aborder quelques points relatifs à l'Évolution à la lumière des vérités professées par ces hommes inspirés par l'Esprit-Saint.

La Création

L'idée même que la Création soit différente de ce que nous pouvons voir *aujourd'hui* ne suffit pas à excuser les propos de théologiens très en retard sur leur temps. Alors que les scientifiques, au fait de la littérature, stigmatisent volontiers l'approche chrétienne, ces théologiens, de peur de passer pour des marginaux, se laissent séduire par telle ou telle idée conforme à l'opinion scientifique. Malheureusement, ceci se fait le plus généralement en toute ignorance des dernières connaissances scientifiques et sans appréhender le concept d'Évolution dans son ensemble. Ce qu'illustre parfaitement Panagiotis Trempelas (†1977), théologien grec conservateur quand il dit :

> « Cela semble plus glorieux, plus proche du divin et plus en harmonie avec les méthodes habituelles de Dieu, que nous voyons chaque jour s'exprimer au travers des multiples créations évolutionnistes de la nature, Lui-même demeurant la première et suprême Cause créatrice des causes secondaires et intermédiaires auxquelles est lié le développement de la variété des espèces ».[18]

En énonçant précisément que la Création, en tant que phénomène continu, serait conforme aux voies habituelles de Dieu, ce théologien de renom contredit les Saints Pères pour qui la Création est cet instant unique où le monde commença d'exister. La littérature patristique est éloquente à ce sujet : les Six jJours de la Création diffèrent sensiblement de tout ce qui façonna le monde par la suite.

Pour Augustin, le mystère de la Création dépasse tellement notre entendement qu'il n'est guère utile d'en débattre ; sa réalité est inexplicable dans les termes de notre expérience. Il est tout aussi vain de projeter dans le passé les lois actuelles de la nature pour tenter

[18] *Orthodox Observer*, Aug. 8, 1973 (Ref. non vérifiée) ou *The Path of Orthodoxy*, June 2014, p. 06 (NT)

d'expliquer la Création. Elle est autre chose. Elle est le *commencement* et *non* ce qu'on voudrait qu'elle soit aujourd'hui. Pourtant, le débat a bien lieu : quand des théologiens plutôt naïfs tentent d'expliquer que les Six Jours de la Création peuvent correspondre à des périodes infiniment longues, les Saints Pères donnent raison aux Fondamentalistes en parlant de ces Six Jours comme étant, précisément, six journées de vingt-quatre heures. Les premiers se hasardent à comparer les jours de la Création aux strates géologiques. Les seconds restent volontiers plus pragmatiques : Saint Éphrem le Syrien, par exemple, divise chacune de ces journées en deux périodes de douze heures ; Saint Basile le Grand, faisant référence au *Livre de la Genèse*, précise que le premier jour restera le *seul* jour par lequel Dieu mesurera le reste de la Création. Selon lui, la durée de ce jour se répète ensuite à l'identique.

À y réfléchir, ces idées n'ont rien d'extraordinaire tant la notion de Création de Dieu dépasse notre entendement. Elles sont même, à la rigueur, plus plausibles que celles qui donnent aux jours de la Création des durées faramineuses ; l'adaptation des Jours aux époques n'a en effet pas plus de sens que d'utilité. En réalité, les Saints Pères s'accordent à dire que les actions créatrices de Dieu sont instantanées. Saint Basile le Grand, Saint Ambroise, Saint Éphrem et beaucoup d'autres disent que quand Dieu crée, la chose *advient* à sa simple évocation. En tout état de cause, à aucun endroit est-il fait mention que la Création relève d'une action lente, d'un long processus, ou que l'homme a évolué d'une créature inférieure, notion d'ailleurs totalement étrangère aux Saints Pères. En revanche, dans l'optique d'asseoir la couronne de la création à la tête d'un royaume bien établi, la création des êtres inférieurs aura logiquement précédée celle de l'homme.

> « Que l'homme soit apparu le dernier dans le monde, honoré par l'œuvre et par l'image de Dieu, n'a rien de surprenant ; pour lui comme pour un roi, la demeure royale devait être préparée et ce n'est qu'alors que le roi pouvait être conduit, accompagné de toutes les créatures. » [19]

Bien que cela dépasse notre *humanité*, nous pouvons trouver chez les plus contemplatifs des Pères tout un enseignement traitant d'Adam et de l'état du monde avant la Chute. Par exemple, pour Saint Grégoire le Sinaïte (XIVe siècle), la Création telle qu'elle fut, à savoir le Paradis, existe toujours tout en restant invisible à notre nature déchue. La Création tend pour lui à l'équilibre entre le corruptible et l'incorruptible, de sorte que lorsqu'un arbre tombe au paradis, son bois ne pourrit pas mais se transforme en une

[19] Saint Grégoire le théologien - Homélie 44 : *La nouvelle semaine, le printemps et la commémoration des mères martyres* (**Réf. non vérifiée**) (nous traduisons)

substance des plus parfumées. Pareillement, et à titre d'exemple, la saveur et les vertus des fruits du Paradis diffèrent largement de celles que nous connaissons. Ainsi, les trois pommes du Paradis que St Euphrosyne[20] donna en songe au prêtre, retrouvées le matin au réveil dans un linge, furent-elles partagées et consommées comme du pain sacré : leur goût différait de celui des pommes terrestres.

Oui, cela dépasse notre entendement ! Mais à l'évidence, ces propos nous permettent d'entrevoir la réalité d'autres lois et l'existence d'une autre matière. Et à l'heure où de nombreuses personnes s'interrogent sur la matière, l'antimatière, la source de la matière, pourquoi s'étonner qu'il existe une toute autre matière, comme celle dont seront faits les corps ressuscités ? En revanche, il est inutile de spéculer sur la nature exacte de cette matière : elle nous sera révélée en temps opportun, à l'aube de notre prochaine vie. Aujourd'hui, il nous suffit de savoir que le Paradis, l'état de toute la Création avant la chute d'Adam, était très différent de ce que nous connaissons.

Pour Augustin, Adam n'a pas été créé immortel ; Adam, créé à la fois mortel et immortel, choisit par sa chute d'être mortel. Pareillement, Adam et Ève furent-ils créés mâle et femelle pour leur permettre de se reproduire après la Chute. Aussi, les lois de la nature que nous expérimentons à l'heure actuelle sont-elles celles que Dieu dicta à la chute d'Adam :

> « J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur (…) Le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie. » (Genèse 3:16-17)

Cela vaut-il vraiment la peine de s'intéresser au *comment* de la Création ? Nous est-il si important de savoir combien et à quoi ressemblaient les premières créatures ? Ne vaut-il pas mieux laisser là le mystère entier et se contenter des grandes lignes ? En tout état de cause, ajouter, comme le font certains chrétiens évolutionnistes, l'idée de Dieu à la théorie de l'évolution ne résout pas le problème. Les partisans de la soupe prébiotique[21] sont convaincus à la hauteur de leurs préjugés ; les croyants se satisfont d'une Création en six journées de vingt-quatre heures. Que Dieu soit derrière ou non, au vu des difficultés propres à la théorie de l'Évolution, incorporer Dieu à cette théorie ne nous aide absolument pas.

---

[20] (Réf.)

[21] La **soupe prébiotique** est un mélange physico-chimique décrit et étudié par les scientifiques qui cherchent à comprendre, modéliser ou reproduire les origines de la vie sur Terre. (W)

Enfin, si la philosophie moderne de l'Évolution et l'enseignement orthodoxe diffèrent dans leur appréciation du passé de l'homme, ils se distinguent aussi par leur conception de l'avenir de l'humanité. D'un côté, l'Évolution est un grand filament qui évolue en générant de nouvelles espèces : nous pouvons nous attendre à l'émergence du surhomme. De l'autre, la Création est une grande hiérarchie de *l'être* : nous pouvons nous attendre à quelque chose relevant de la maturation. D'un côté, le vivant évolue ; de l'autre, l'être grandit.

L'unicité des espèces

Quand Saint Grégoire de Nysse visite sa soeur Macrine sur son lit de mort, elle lui fait part de ses réflexions sur la transmigration des âmes ainsi que sur la préexistence des âmes, idée soutenue et enseignée par Origène[22] :

> « Ceux qui voudraient que l'âme migre dans des natures différentes les unes des autres me semblent annihiler toutes les distinctions naturelles, mélanger et confondre à tous égards le rationnel et l'irrationnel, le sensible et l'insensible. (…) Dire qu'une seule et même âme, en raison d'un environnement corporel particulier, est à la fois une âme rationnelle et intellectuelle et qu'elle est ensuite enfermée avec les reptiles ou comparée aux oiseaux, ou qu'elle est une bête de somme ou une bête carnivore, ou qu'elle nage dans les profondeurs, ou même se réduit à une chose insensible développant des racines pour devenir un arbre complet produisant des bourgeons sur ses branches, et de ces bourgeons une fleur ou une épine ou un fruit comestible ou nocif — dire cela revient à rendre toutes choses identiques, et à croire qu'une seule nature traverse tous les êtres, qu'il existe entre eux un lien qui mélange et confond désespérément toutes les marques par lesquelles on pourrait les distinguer les unes des autres. » [23]

Cet extrait est clairement favorable aux enseignements des Saints Pères : la Création est une hiérarchie d'êtres et non, comme le propose Érasme Darwin, un filament unique traversant tous les êtres. Les natures sont bien distinctes les unes des autres.

---

[22] **Origène** (185-253) est le père de l'exégèse biblique. Théologien de la période patristique (…) Ses enseignements sur la pré-existence des âmes, la réconciliation finale de toutes les créatures, y compris peut-être même le diable (l'apokatastasis) et sa croyance possible que Dieu le Fils était subordonné à Dieu le Père ont été rejetés par l'orthodoxie chrétienne. (W)

[23] Grégoire de Nysse in *L'âme et la résurrection - Dialogue avec sa soeur Macrine* (**Réf. non vérifiée**) (nous traduisons)

Avant d'écrire l'un des ouvrages fondamentaux de la théologie orthodoxe, à savoir son *Exposé exact de la foi orthodoxe*, Saint Jean Damascène (VIIIe siècle) a déjà publié deux livres dont *Des hérésies*, sorte de manuel explicitant ce en quoi les hérétiques croient. La première partie de cet ouvrage, qui s'intitule *De la philosophie*, aborde des sujets tels que la connaissance, la philosophie, l'être, la substance, l'accident, l'espèce, le genre, les différences, les propriétés… Et l'idée majeure qui se dégage de ces écrits reste que la réalité est nettement divisée en différents êtres, chacun d'entre eux ayant sa propre essence, sa propre nature, et que l'un ne se confond pas avec l'autre ; une hiérarchie distincte subsiste entre les êtres.

Dans la même optique, nous pouvons lire *l'Hexameron* de Saint Basile de Césarée (IVe siècle), les *Commentaires sur la Genèse* de Saint Jean Chrysostome (IVe siècle) ainsi que d'autres textes écrits par St Éphrem le Syrien (IVe siècle) ou encore Saint Jean de Cronstadt (1829-1908, 79 ans). Voulant délivrer plus qu'un simple message abstrait, ces livres sont par ailleurs très inspirants en ce qu'ils regorgent d'une sagesse toute pratique servie par une prose pleine d'amour pour la nature et les splendeurs de la Création. Ceci est tout particulièrement vrai chez Saint Basile :

> « *Que la terre produise de l'herbe verte.* Dès que ces paroles eurent été prononcées, en un moment la terre, pour obéir aux lois du Créateur, commençant par produire de l'herbe, parcourant tous les degrés de l'accroissement, conduisit aussitôt les plantes à une entière perfection. »
>
> « *Que la terre produise*, dit l'Ecriture, *des arbres fruitiers qui portent du fruit, et qui renferment leur semence en eux-mêmes selon leur espèce et leur ressemblance sur la terre.* A cette parole on vit paraître une immense quantité de bois épais ; on vit sortir tous les arbres, soit ceux qui sont de nature à s'élever à la plus grande hauteur, les pins, les sapins, les cèdres, les cyprès et autres ; soit ceux qui servent pour les couronnes, les rosiers, les myrtes, les lauriers ; soit toutes les espèces d'arbustes. »
>
> « *Que la terre produise.* Ce peu de paroles fut sur le champ une nature universelle et un art merveilleux, qui, plus promptement que la pensée, firent naître une infinité de productions diverses. »
>
> « Je veux vous inspirer une grande admiration pour les choses créées, afin que partout où vous rencontrerez quelque espèce de production, elle vous frappe et vous ramène au Créateur. » [24]

Dans le même ouvrage, nous pouvons lire ces lignes au sujet de la descendance des créatures, êtres uniques et immuables :

---

[24] Saint Basile de Césarée in *Hexameron*, Ve homélie, alinéa 5, 6 & 10 (Trad. Abbé Auger)

> « *Que la terre produise l'âme vivante des animaux domestiques, des bêtes sauvages et des reptiles*. Considérez la parole de Dieu qui s'étend sur toutes les créatures, qui a commencé alors, qui agit encore maintenant, et qui continuera d'agir jusqu'à la consommation du monde. Car de même qu'un corps sphérique, qui, poussé par une force impulsive, rencontre une pente, se précipite tant par sa propre conformation que par la nature du lieu, et ne s'arrête que quand il trouve une surface unie qui le reçoit dans sa course : ainsi le mouvement imprimé à la nature des êtres par un seul ordre de Dieu, se fait sentir également aux créatures dans leur génération et dans leur altération, conserve et conservera jusqu'à la fin la suite des espèces toujours les mêmes. Ce mouvement fait succéder un cheval à un cheval, un lion à un lion, un aigle à un aigle, et par des successions non interrompues, fait passer chaque animal de siècle en siècle jusqu'à la consommation. Aucun temps ne détruit ni n'efface les propriétés des animaux, dont la nature demeure toujours nouvelle dans le cours des âges comme si elle était toute récente. » [25]

À l'évidence, ces affirmations n'ont rien de scientifique. Elle ne font qu'embrasser cette philosophie selon laquelle Dieu créa chaque créature en lui donnant la possibilité de se reproduire et de transmettre ses caractères à sa progéniture. Et si l'on assiste de temps à autre à des exceptions, le plus généralement monstrueuses, ceci ne peut invalider le principe même de la nature des choses qui veut que chaque créature reste unique et indépendante des autres espèces. C'est entièrement de notre faute si nous sommes incapables d'appréhender toute la diversité de la Création. Pas celle de Dieu.

La question de l'instantané est doublée chez les Pères par la question du simultané. Quand Dieu dicte, la créature advient à l'instant ; quand la créature advient, corps et âme sont créés simultanément. Saint Jean Damascène nous prévient : « *Ce sont les absurdes radotages d'Origène qui enseignent la préexistence des âmes* [26]. » Comme si les âmes, préexistantes étaient incorporées aux corps à l'heure de leur création ! Saint Jean Damascène et Saint Grégoire de Nysse sont formels sur cette question : l'âme et le corps sont bien créés au même moment. D'ailleurs, la Genèse ne dit pas autre chose :

> « L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant. » (Genèse 2:7)

Malheureusement, c'est ce même verset qui fait dire aux évolutionnistes chrétiens que l'homme fut un être quelconque avant de devenir humain. Et partant, nourrissant

---

[25] Ibid., XIe, 2

[26] Saint Jean Damascène in *Exposé exact de la foi orthodoxe*, p. 70

l'interprétation des évolutionnistes modernes, ce même verset supposerait la primauté du corps sur l'âme. Voyons ce qu'en pense Grégoire de Nysse :

> « Certains de nos devanciers, auteurs du traité *des Principes*, ont enseigné que les âmes préexistent et forment pour ainsi dire un peuple dans une cité à part. »

Ici, l'auteur désigne directement Origène et son idée selon laquelle les âmes sont en constante pérégrination.

> « Là sont placés les modèles du vice et de la vertu. Tant que l'âme demeure dans le bien, elle reste sans l'expérience de liaison corporelle, mais si elle déchoit de la participation qu'elle a avec le bien, elle glisse vers la vie d'ici-bas et ainsi se trouve dans un corps.
>
> « Une autre catégorie d'auteurs, s'attachant à l'ordre suivi par Moïse dans le récit de la formation de l'homme, affirment que temporellement l'âme a été créée après le corps. Dieu, en effet, a d'abord pris de la poussière du sol pour en former l'homme ; ensuite il l'a animé de son souffle. Par cette façon de parler, ils établissent que la chair vaut mieux que l'âme, puisque celle-ci est introduite dans une chair formée antérieurement : ils disent en effet que l'âme existe en vue du corps, afin que le corps modelé ainsi ne reste pas sans souffle et sans mouvement. Or un objet qui existe en vue d'un autre a certainement moins de valeur que ce à cause de quoi il est fait. Ainsi, d'après les expressions de l'Évangile, l'âme vaut plus que la nourriture, le corps plus que le vêtement, car les seconds sont à cause des premiers. L'âme n'est pas faite pour la nourriture ni le corps pour le vêtement, mais, l'âme et le corps existant d'abord, les seconds ont été découverts après coup pour satisfaire aux besoins des premiers. » [27]

Saint Grégoire poursuit en s'affranchissant de l'idée d'Origène :

> « (…) Nous n'admettons pas non plus que l'homme fut d'abord façonné par le Verbe comme une statue d'argile, puis que l'âme fut faite en vue du corps. La nature spirituelle paraîtrait ainsi inférieure à l'ouvrage d'argile.
>
> « Puisque l'homme est un, dans sa composition d'âme et de corps, son être ne doit avoir qu'une seule et commune origine : autrement dit, si le corps venait d'abord et l'âme ensuite, il faudrait dire l'homme à la fois plus ancien et plus jeune que lui-même. Comme nous l'avons expliqué une peu plus haut, nous tenons que la puissance presciente de Dieu établit d'abord le genre humain en sa totalité, selon le témoignage du Prophète, disant que Dieu connait toutes choses avant qu'elles viennent au monde. Quant à la création des êtres particuliers, un principe ne précède

[27] Grégoire de Nysse in *La Création de l'homme*, Chap. 28, p. 216 (Trad. Jean Laplace)

> pas l'autre dans l'existence : ni l'âme ne vient avant le corps, ni l'inverse : l'homme ainsi partagé par une différence temporelle serait comme en conflit avec lui-même.
>
> « Si, dans notre nature qui, selon l'enseignement de l'Apôtre, est double — comprenant l'homme visible et l'homme caché — l'un était premier et l'autre ne venait qu'ensuite, la puissance du Créateur serait convaincue d'imperfection : dans ce cas, elle ne suffirait pas à créer le tout dans son ensemble, mais elle diviserait son travail et s'occuperait une à une de chacune de ces deux parties. » [28]

Mais déjà, croire qu'Adam fut tiré de la boue demande une certaine foi… Parce qu'à l'évidence, en dotant la nature d'un pouvoir illimité, l'idée d'Évolution se construit bien autour du raisonnement que Dieu n'*est* pas, que la Parole de Dieu n'est pas assez puissante pour créer toute chose. À cet égard, et pour ne citer que lui, Saint Athanase le Grand (IVe siècle) exprime l'idée qu'Adam fut tiré de la poussière comme tout homme est tiré de la poussière[29]. Ce qui fait dire à nos détracteurs, s'opposant à une lecture littérale de ce passage de la Genèse, qu'Adam pourrait très bien descendre d'une autre créature ! Mais que ce soit Cyrille de Jérusalem (IVe siècle), Saint Jean Damascène ou un autre, même s'ils l'expriment chacun à leur manière, les Saints Pères s'accordent très clairement sur ce fait : Adam et Caïn sont deux types de personnes différentes. Caïn est né de l'homme ; Adam n'a jamais eu de père. Adam fut façonné de la boue par la main de Dieu.

Ce *qui est littéral et ce qui l'est moins*

Pour ce qui est de l'interprétation de la Genèse, les Saints Pères nous exposent très clairement ce qui doit être interprété littéralement et ce qui doit l'être figurativement. Pour Saint Jean Chrysostome, par exemple, ceux qui interprètent allégoriquement la totalité de la Genèse ne cherchent qu'à détruire la foi. Aussi fait-il bien la distinction dans certains passages de son *Commentaire*. Saint Grégoire le Théologien, que l'on connaît pour la hauteur de ses interprétations, définit ainsi l'arbre de la connaissance du bien et du mal :

---

[28] Ibid., Chap. 28 & 29, pp. 221-3

[29] Athanase le Grand in *Les Trois Discours contre les Ariens* : « *De la même manière encore est venue à l'existence la race des hommes faite à l'image de Dieu : car si Adam a été seul modelé à partir de la terre, en lui se trouvaient les principes destinés à assurer la propagation de la race tout entière.* » 2e discours, alinéa 48 (Trad. Adelin Rousseau)

> « C'était l'arbre de la Connaissance, qui n'était pas originellement planté sous un signe funeste, ni interdit par jalousie, mais bon si l'on en usait à propos (cette plante en effet représentait une contemplation semblable à la nôtre, à laquelle pouvaient seuls s'élever sans risque ceux dont la qualité d'âme était suffisamment parfaite), néfaste au contraire pour les âmes encore trop simples et trop avides dans leurs désirs ; aussi véritablement qu'une nourriture solide est sans profit pour les êtres qui sont encore délicats et ont besoin de lait. » [30]

Malheureusement, les choses se compliquent lorsque certains cherchent à interpréter les interprétations ! Ainsi est-il courant d'entendre que si l'arbre est à prendre au sens figuré, alors cet arbre n'existe pas. Au XIVe siècle, la controverse hésychaste oppose Saint Grégoire Palamas à Barlaam le Calabrais, dont les vues latinisantes dépouillent la lumière incréée de tout caractère divin. Pour Barlaam, cette lumière n'est que symboliquement divine. Grégoire lui répond :

> « En effet, dans une théologie analogique et destinée à nous élever, des objets ayant une existence propre deviennent eux-aussi, en fait et en paroles, des symboles par homonymie : c'est en ce sens que Maxime (*le Confesseur*) appelle cette lumière "symbole" ; voilà pourquoi il a ouvertement intitulé ses traités "contemplation" ; de même Grégoire le Théologien a appelé "contemplation" l'arbre de la connaissance du bien et du mal, en l'ayant considéré dans sa contemplation comme symbole de cette "contemplation", destiné à nous élever, mais il ne s'ensuit pas qu'il s'agisse d'une illusion ou d'un symbole sans existence propre. Mais le divin Maxime fait aussi de Moïse le symbole du jugement, et d'Élie celui de la prévoyance ! Ceux-ci n'auraient donc pas été réellement présents, mais auraient été, eux aussi, inventés "symboliquement" ? » [31]

Définir, à la lecture des Saints Pères, ce qui est littéral et ce qui ne l'est pas n'est pas forcément chose aisée. Tout en gardant à l'esprit que les travaux de tel Père sont bien souvent un commentaire sur les travaux de tel autre, il convient, au cours de nos nombreuses lectures, de toujours prêter attention au contexte dans lesquels ces travaux ont été rédigés. Mais à l'évidence, la plupart des éléments du livre de la Genèse se situent sur deux niveaux : certaines vérités sont littérales, d'autres, pour notre plus grand bénéfice, s'apparentent à des vérités strictement spirituelles. S'il arrive qu'on ait affaire à des mystères sur trois ou quatre niveaux, rappelons-nous simplement que si les Écritures

---

[30] Grégoire de Naziance in *Homéliaire patristique*, Seconde homélie pour Pâques, p. 201

[31] Grégoire Palamas in *Défense des saints hésychastes*, p. 430 (Trad. Jean Meyendorff)

sont aussi faites de symboles plus profonds, il est néanmoins assez rare que la signification littérale n'ait absolument pas lieu d'être.

LE POINT DE VUE DES ÉVOLUTIONNISTES CHRÉTIENS

D'une manière générale, nous pouvons définir la philosophie du concept d'Évolution comme une hérésie naturaliste semblable, bien qu'apparaissant sous une toute autre forme, à celle de la préexistence des âmes. Pour Origène, une sorte de nature d'âme parcourt la création ; pour l'Évolution c'est une sorte d'être matériel qui la parcourt. En tout état de cause, que ce soit l'un ou l'autre, les deux détruisent à la fois l'idée de hiérarchie des êtres ainsi que celle de nature distincte de chacune des créatures.

Curieusement, les chrétiens ne sont pas absents du débat, comme en témoigne cet article du journal de l'archéparchie grecque orthodoxe d'Amérique, *The Orthodox Observer*, dans lequel nous pouvons lire que l'Évolution ne saurait être une hérésie tant que des chrétiens y croiront ! C'est ce même journal qui reproduit les réflexions d'Antoine Kosturos (1925-2004, 78 ans), prêtre orthodoxe américain, sur une série de questions portant sur la Genèse :

> - *Si Adam et Eve étaient les premiers humains, où leur fils Caïn a-t-il trouvé sa femme ? Notre Église apporte-t-elle un éclairage sur cette question ?*
>
> - L'origine de l'homme est trop lointaine dans l'histoire pour que quiconque puisse la définir avec certitude.
>
> - *À quoi sert la Genèse ?*
>
> - La science peine encore à trouver des réponses. Le mot Adam désigne la terre. Le mot Ève désigne la vie. Si en règle générale nos théologiens traditionnels considèrent que nous sommes tous issus d'un seul homme et d'une seule femme d'autres pensent que l'humanité est apparue en grappes : quelques hommes ici, d'autres là. En définitive, aucun théologien n'a la réponse sur le sujet de l'origine de l'homme et de son développement.... L'aube de l'histoire de l'homme est un mystère. » [32]

Dans un autre numéro, répondant à une question similaire, nous pouvons lire :

---

[32] *The Orthodox Observer*, 6 février 1974 (Réf. non vérifiée) (nous traduisons)

> « De nombreux Adam et Ève sont probablement apparus simultanément dans différentes régions avant de se rencontrer. Comment l'homme a-t-il été créé ? Comment l'homme a-t-il procréé au départ ? Ceci reste un mystère. Ne laissons personne nous dire le contraire. Notre Église nous donne l'occasion de réfléchir à ces questions et de faire nos propres spéculations à leur sujet. » [33]

Pourtant, la réponse à la question est très simple : Adam et Eve eurent de nombreux enfants qui ne sont pas mentionnés dans la Genèse. Est-il dès lors nécessaire d'épiloguer sur le fait que Caïn ait pu connaître sa soeur ? À l'évidence, ce qui est interdit de nos jours, ce qui ne nous viendrait même pas à l'esprit, restait à l'époque sous la coupe d'une autre loi. Cette humanité était très différente de celle que nous connaissons, même d'un point de vue physique (certains d'entre eux vivaient jusqu'à neuf-cents ans)…

Enfin, c'est aussi dans ce journal, *The Orthodox Observer*, que sont parfois cités des évolutionnistes chrétiens comme du Noüy ou encore Theilard de Chardin. Nous allons maintenant tenter d'analyser leurs propos pour nous permettre d'appréhender beaucoup plus facilement l'aspect philosophique de l'évolutionnisme.

Pierre Lecomte du Noüy

Du Noüy (1883-1947, 63 ans) est un mathématicien, biophysicien, écrivain et philosophe français reconnu et respecté dont les écrits philosophiques se veulent à la fois chrétiens et évolutionnistes. Pourtant, dans *L'homme et sa destinée* (1947), son livre le plus connu, si le discours évolutionniste est bien présent, nous peinons à conférer aux propos de du Noüy un caractère résolument chrétien. Voici quelques extraits :

> « Mal comprise, l'idée de la toute-puissance de Dieu est dangereuse. Elle mène à un fatalisme neutralisant, incompatible avec ce que nous savons de l'Évolution. »

> « Il faut donc donner à l'homme doué de sens critique, et non naturellement religieux, une explication raisonnable, un "catéchisme acceptable" et, par-dessus tout, il faut le convaincre *qu'il ne peut pas exister de contradiction entre la science et la religion*. Cela implique, bien entendu, une coopération étroite entre les éducateurs et les hommes de science. » [34]

---

[33] *The Orthodox Observer*, 20 février 1974 (Réf. non vérifiée) (nous traduisons)

[34] Pierre Lecomte du Nouy in L'homme et sa destiné (1947), pp.160 & 151 (italiques originales)

À l'évidence, du Noüy porte à l'égard du christianisme un discours fort condescendant, comme si ce dernier avait été mal compris, mal interprété. Pour lui, le christianisme sert les intérêts de l'Évolution en tant que moyen pour l'homme d'évoluer moralement.

> « Selon l'hypothèse téléfinaliste, l'évolution de l'homme doit continuer vers la spiritualité. Il doit se libérer du joug de ses réactions animales et des idées grossières héritées de ses ancêtres directs, vestiges des premiers conflits entre la conscience primitive et la nature adverse. » [35]

Dans ce Christianisme sans vérité absolue — le Christ n'a rien de divin, Il n'est que l'homme parfait — la tradition chrétienne *peut* contribuer à éduquer la race vers une évolution plus poussée.

> « D'un côté, nous sommes solidaires de tous les êtres qui nous ont précédés et nous portons le fardeau de cette hérédité sous tous ses aspects. De l'autre, nous sommes les ancêtres d'une race qui nous sera infiniment supérieure et qui cherchera à se libérer de nous, comme le poussin brise sa coquille pour se libérer de sa prison calcaire. »
>
> « *L'évolution morale et spirituelle de l'homme en est à son début. À l'avenir, elle est destinée à dominer ses activités. Nous n'avons, néanmoins, pas encore atteint ce stade, et la période d'adaptation physique est loin d'être terminée.* »
>
> « L'Évolution continue de nos jours non plus *sur le plan physiologique ou anatomique, mais sur le plan spirituel et moral.* Nous sommes à l'aube d'une nouvelle phase de l'évolution… »
>
> « Nous sommes au début des transformations qui, pour aboutir à la race supérieure, requerront un effort soutenu pendant des centaines de siècles. » [36]

Étonnamment, alors qu'il est déjà difficile de trouver des preuves scientifiques en faveur de l'Évolution, du Noüy parle comme s'il avait trouvé des preuves spirituelles :

> « Nos conclusions sont identiques à celles qu'exprime le deuxième chapitre de la Genèse, à condition de l'interpréter d'une façon nouvelle et de le considérer comme l'expression hautement symbolique d'une vérité, perçue intuitivement, par son rédacteur ou par les sages qui la lui ont communiquée. »
>
> « Essayons (…) d'analyser le texte sacré comme s'il était une description symbolique et cryptique de vérités scientifiques. »

---

[35] Ibid., p. 159

[36] Ibid., pp. 157, 166, 93 & 145 (italiques originales)

> « La toute-puissance de Dieu se manifeste par le fait que l'homme, qui descend du ver marin, est aujourd'hui capable de concevoir l'existence future d'un être supérieur et de vouloir en être l'ancêtre. Le Christ nous apporte la preuve que ce n'est point un rêve irréalisable, mais un idéal accessible. Et le moyen pour l'atteindre est indiqué par le conflit séculaire entre nos instincts et notre conscience, lutte dont la dignité humaine est l'enjeu. Toute l'histoire de l'Évolution confère une valeur significative à nos plus hautes aspirations, qui ne sont pas toujours les plus évidentes, en les unissant harmonieusement à la plus merveilleuse aventure qu'on puisse imaginer. »[37]

Seulement, en réduisant le Christ à une image de surhomme vers lequel l'homme d'aujourd'hui tendrait à évoluer, du Noüy redéfinit les notions de bien et de mal de manière absolue par rapport à l'Homme :

> « Le Bien, c'est ce qui contribue au progrès de l'évolution ascendante et ce qui nous détache de l'animal pour nous entraîner vers la liberté.
>
> « Le Mal, c'est ce qui s'oppose à l'évolution et lui échappe par une régression vers la servitude ancestrale, vers la bête.
>
> « Le respect de la personnalité humaine implique la reconnaissance de la dignité de l'homme en tant qu'artisan de l'évolution et collaborateur de Dieu. » [38]
>
> « Le seul but de l'homme doit être l'accession à la dignité humaine avec tout ce qu'elle implique. » [39]
>
> « Puisse chaque homme se souvenir que la destinée de l'humanité est incomparable et dépend en grande partie de sa volonté de collaborer à l'oeuvre transcendante. Puisse-t-il se souvenir que la Loi est, a toujours été, de lutter, et que le combat n'a rien perdu de sa violence en passant du plan matériel au plan spirituel. Puisse-t-il se souvenir que sa propre dignité, sa noblesse en tant qu'être humain, doivent se dégager des efforts qu'il fera pour se libérer de son esclavage et pour obéir à ses aspirations les plus profondes. » [40]

En réalité, l'approche évolutionniste de du Noüy relève plus du déisme que du Christianisme. Parce qu'à force de conférer à chaque religion une même aura, un même poids, une même originalité, l'auteur dilue manifestement le message propre au Christianisme :

---

[37] Ibid., pp. 99, 100 & 161

[38] Ibid., p. 115

[39] Ibid., p. 194

[40] Ibid., p. 216

« L'unité des religions doit être recherchée dans ce qui est divin, c'est-à-dire universel, en l'homme, et non dans ce qui est humain dans les doctrines. »

« Ce n'est pas le rite que nous honorons, mais la sincérité de ceux qui l'observent. Le rite n'est qu'un prétexte qui permet à l'homme de développer en lui cette faculté universelle, parfois obscure encore et confuse, qui le sépare de la bête et le rapproche de son Créateur. »

« Quelle que soit notre religion, nous sommes tous des gens au fond d'une vallée, qui cherchent à gravir une cime neigeuse dominant les autres. Nous avons tous les yeux fixés sur le même but, et nous sommes tous d'accord qu'il n'y a qu'un sommet à atteindre. Mais nous divergeons sur le chemin à prendre (…) Tous savent pourtant qu'un jour, à condition de monter sans arrêt, ils doivent tous se rencontrer au sommet de la montagne et que le chemin pour y parvenir importe peu. » [41]

À l'évidence, le sommet de la montagne ne représente ni le salut de l'âme ni le royaume des cieux ; il s'agit précisément du nouvel âge millénariste.

Karl Rahner

En proposant sa théorie de la polygenèse de la race humaine, rejoignant par là Antoine Kosturos, Karl Rahner[42] suppose l'existence simultanée de plusieurs Adam et Ève. Il pose deux questions[43] :

« En quoi l'Évolution est-elle compatible avec la doctrine des dons préternaturels[44] d'Adam ? »

« Pouvons-nous sérieusement penser que le premier homme à avoir évolué était capable du premier péché ? »

---

[41] Ibid., pp. 144, 147 & 148

[42] **Karl Rahner** (1904-1984, 80 ans), est un prêtre jésuite allemand, écrivain et professeur de théologie, reconnu comme l'un des théologiens chrétiens les plus éminents du XXe siècle. Il eut une grande influence au concile Vatican II, dont il fut l'un des experts. (W)

[43] Les citations sont tirées du magazine *Theology Digest,* Printemps 1973 (**RNV**) (nt) (io)

[44] Dons accordés par Dieu à Adam pour le perfectionner dans sa nature (domination de la raison sur la concupiscence, exemption de la maladie et de la mort), et perdus par le péché originel. (Réf.) (NdT)

Selon lui, « *les scientifiques préfèrent concevoir l'hominisation* [45] *comme ayant eu lieu chez plusieurs individus — une "population" — plutôt que dans une seule paire* » à savoir, Adam et Ève. En ce cas, la première transgression daterait du premier groupe d'hommes reconnaissables ?

> « La grâce aurait pu être offerte au groupe originel et, après avoir été librement rejetée par ce groupe, être perdue pour l'ensemble de l'humanité qui lui succéda. »
>
> « Comment, dans le *premier* homme ou groupe tel qu'il nous a été révélé par la paléontologie, aurait-il pu y avoir un degré de liberté suffisamment développé pour rendre possible un choix aussi fatidique que le péché originel ? Comment pouvons-nous tenter de concilier la situation surnaturelle ou préternaturelle d'Adam au Paradis (individu ou groupe) avec ce que nous savons des origines biologiques, anthropologiques et culturelles du monde ? »

Voici en quels termes Karl Rahner répond à ses questions :

> « Il n'est pas facile de déterminer avec précision où et quand telle créature terrestre devint effectivement esprit et donc, une créature libre… Si nous pouvons sereinement considérer que le péché originel s'est réellement produit, nous ne pouvons, en revanche, déterminer précisément à quel moment ; le péché originel advint là ou là, dans une période relativement longue pendant laquelle de nombreux individus existaient déjà et étaient capables d'exécuter l'acte coupable "simultanément". »

Stephanus Trooster

À l'évidence, alors que la question du péché originel devient très vague, la prochaine génération de penseurs, dont fait partie Stephanus Trooster, va s'attacher à éliminer une partie de ce double discours. Dans son ouvrage intitulé *Evolution and the Doctrine of Original Sin* [46] (1968), ce jésuite néerlandais se lance sans détour :

> « Ceux qui prennent au sérieux la doctrine scientifique de l'Évolution ne peuvent plus accepter le point de vue traditionnel. » *Nous devons donc trouver* « une interprétation qui soit pertinente pour notre époque. » [47]

---

[45] L'hominisation est le processus évolutif qui a progressivement transformé des primates en humains (…) le terme était déjà employé dans un texte écrit par Pierre Teilhard de Chardin en 1923… (W)

[46] Que l'on peut traduire : *L'Évolution et la doctrine du péché originel*. Par ailleurs, aucune information concernant cet auteur n'est accessible sur Internet (biographie, oeuvres…) (NdT)

[47] Stephanus Trooster in *Evolution*…, pp. 2-3. (Réf. non vérifiée) (nous traduisons)

> « Les partisans de la doctrine scientifique de l'Évolution visualisent l'humanité comme une réalité qui, au cours de l'histoire, n'a mûri que très progressivement pour atteindre un certain degré d'auto-réalisation. Ses premières manifestations doivent être conçues comme des formes transitoires tâtonnantes apparaissant à côté de niveaux extrêmement primitifs de l'existence humaine. Encore que ces formes intermédiaires primitives de la vie humaine restaient intimement liées à leur état animal préhistorique... Mais dans cette théorie de l'Évolution, *il n'y a aucune place pour une existence "paradisiaque" de cet homme préhistorique*. Placer un homme spirituel extrêmement doué et hautement privilégié au début de la vie humaine sur terre apparaît en totale contradiction avec la pensée scientifique moderne sur ce sujet. » [48]

Ce qui, au demeurant, est absolument vrai.

> « Cependant, l'acceptation du point de vue moderne élimine la possibilité d'expliquer l'émergence du mal dans le monde sur la base du péché commis par le premier homme. Après tout, comment un être humain aussi primitif aurait-il pu être en mesure de refuser l'offre de salut de Dieu ; comment un tel être aurait-il pu être capable de rompre son alliance avec Dieu ? » [49]

En définitive, Trooster décide que la Chute de l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il appelle *"l'immaturité cosmique"* ; Adam n'est pas *un* homme mais *"l'ensemble des hommes"* ; le livre de la Genèse n'est qu'une image idéalisée d'un monde sans péché, un livre écrit en toute connaissance de cause *"loin de toute réalité"*. À aucun moment Moïse n'a voulu signifier que « *l'état de grâce originel d'Adam et Eve dans toute sa pureté est une réalité irréfutable de l'histoire de l'humanité.* » [50]

*

* *

À l'évidence, si vous croyez en l'Évolution, cela n'a aucun sens de parler du Paradis. Et nous ne pouvons que nous emmêler les pinceaux en essayant de combiner ces deux formes de pensée diamétralement opposées. Ainsi, les Catholiques qui tentent de superposer les deux idées ont-ils toutes les peines du monde à définir *quand* l'homme a

[48] Père Seraphim cite un manuscrit non publié intitulé *Christian Evolutionism* (RNV) (nt) (io)

[49] Trooster, Op. Cit., p. 18

[50] Ibid., pp. 44, 54-55 & 132

commencé. D'un côté, ils veulent satisfaire à la raison commune et croire en l'Évolution, de l'autre, ils veulent s'attacher à garder une certaine tradition. Ils veulent donc croire que l'homme, à un moment donné, à reçu une âme, s'affranchissant dès lors des lois de l'Évolution. Mais là encore, les Catholiques s'enferment dans une forme d'épicycle où tant d'efforts sont déployés pour faire correspondre telle théorie à leurs propres croyances. Il faut faire un choix. Soit nous croyons en l'Évolution et l'homme est une créature très primitive issue du monde animal, soit nous croyons que l'homme descend d'un être plus grand que ce que nous sommes à l'heure actuelle, un être parfait à sa manière. D'un côté, le point de vue bien arrêté de l'Évolution est largement corroboré par des manuels montrant l'homme évoluant à partir de créatures ressemblant au singe et gardant toujours en lui ce côté sauvage. De l'autre, le point de vue des Pères affirme la non corruption du corps d'Adam qui, se nourrissant de l'Arbre de vie, ne connaissait ni les besoins du corps, ni la maladie ni la mort. Nous retrouvons d'ailleurs cette approche chez Séraphin de Sarov, lors de son *Entretien avec Motovilov* (début XIXe) :

> « Adam avait été créé jusqu'alors invulnérable ; aucun élément créé n'avait d'action sur lui : l'eau ne pouvait le submerger, le feu ne pouvait le brûler, la terre ne pouvait l'engloutir dans ses gouffres, l'air ne pouvait lui nuire d'aucune façon ; tout lui était soumis comme au favori de Dieu, comme au roi possédant la création. Et tous l'admiraient comme le couronnement de la création de Dieu ». [51]

Alors que pour Thomas d'Aquin (XIIIe siècle), Adam était à l'évidence soumis aux mêmes lois que nous autres : formé d'un même matériau, Adam allait aux toilettes et pouvait être inquiété. Seulement, s'il ne fut jamais ni blessé ni noyé, c'est parce que Dieu fit en sorte d'enlever tous les rochers du chemin et de garder l'eau du ruisseau suffisamment peu profonde. En d'autres termes, selon Thomas d'Aquin, Dieu aurait arrangé le monde de façon à ce qu'Adam ne trébuche jamais.

L'approche orthodoxe, illustrée par les réflexions de Dorothée de Gaza, définit Adam en tant qu'idéal vers lequel nous devons tous progresser. Nous sommes en effet appelés à partager avec Adam sa nature *immortelle* car, suivant le dessein originel, nous sommes destinés à vivre éternellement dans le corps. Ce n'est que par la Chute que nous perdîmes cette nature et cet état béni dans lequel Adam contemplait Dieu. La véritable nature de l'homme est celle dont il jouissait au paradis. Les catholiques, eux, enseignent que l'état de l'homme au paradis tient du *surnaturel* ; Adam ne serait qu'un homme parmi les autres, un homme mortel à qui Dieu aurait donné une grâce particulière. Aussi, en

[51] Séraphin de Sarov in *Entretien avec Motovilov*, p. 10

chutant, sans subir de changement de nature, Adam n'aurait souffert que de l'éloignement d'avec cette grâce qui lui avait été conférée. À l'évidence, pour les orthodoxes, la Chute ruina notre nature. Et le Christ, le nouvel Adam, nous offre la possibilité d'être restaurés dans notre nature première.

Certains Pères, notamment Saint Syméon le Nouveau Théologien, se sont demandés pourquoi nous ne sommes pas immédiatement devenus immortels quand le Christ est mort et ressuscité. Pour lui, le Christ ne nous impose rien comme il ne s'autorise rien. Nous n'avons pas à être forcés ; Il a choisi librement de mourir sur la croix. Il ne nous impose pas le Salut ; Il ne s'est pas sauvé lui-même. Nous restons responsables de notre propre salut. Et la création tout entière attend que nous l'atteignions, pour retrouver elle aussi sa plénitude d'avant la Chute, si ce n'est, en réalité, un état supérieur.

Tout cela reste très mystérieux, tout cela nous dépasse, pourtant, nous sommes initiés à beaucoup de ces choses à travers les écrits des Saints Pères. Saint Syméon le Nouveau Théologien, par exemple, s'étend longuement sur le sujet, sur ce qu'était l'état de l'homme et de la Création avant la Chute : toute la Création était, à l'image de l'homme, incorruptible et immortelle. Ce n'est qu'après la Chute que la Création connut la mort.

> « Au commencement, Dieu créa l'homme saint, impassible, sans péché, à Sa propre Image et Ressemblance. Et l'homme était bien ainsi, tel que Dieu l'avait créé : le Dieu saint, sans péché, impassible ne peut créer que des êtres saints, sans péché, impassibles. Mais, autant l'immutabilité, l'impassibilité sont caractéristiques et spécifiques de la seule Divinité, autant l'homme créé est naturellement sujet au changement, à l'altération, tout en ayant les moyens, la possibilité, avec l'aide de Dieu, de ne pas céder au changement, à l'altération (…) Toute la création étant excellente, quel besoin avait l'homme de savoir ce qui était bon et mauvais ? Du moment que tout le créé était très bon, l'homme divinement créé n'avait nul besoin de loi. » [52]

[52] Syméon le Nouveau Théologien in *La transgression d'Adam et notre rédemption par Jésus Christ*, 2e homélie.

Théodose Dobzhansky

Avant d'aborder le grand prophète de notre temps, revenons un instant sur cet autre évolutionniste chrétien, Théodose Dobzhansky[53], que nous avons évoqué au début de ce chapitre. Ukrainien de naissance, ce scientifique orthodoxe russe émigre aux États-Unis à la fin des années Vingt pour y jouir d'une plus grande liberté dans ses recherches. S'il doit son prénom au fait d'être né l'année de la canonisation de Saint Théodose de Tchernigov, cela ne l'empêchera nullement de devenir apostat : il est si religieux qu'à la mort de sa femme, il procède à son incinération et disperse ses cendres dans les Sierras. Bien entendu, il ne va jamais à l'église ; il est bien au-delà de la religion. Mais pour ses grandes idées évolutionnistes chrétiennes, il obtiendra un doctorat en théologie du séminaire Saint-Vladimir (État de New York).

En effet, ses idées évolutionnistes n'ont jamais été cachées au monde chrétien. Tantôt, il s'adresse à la Catholic Theological Society of America, institution regroupant tous les grands théologiens, y compris orthodoxes (sauf ceux de notre synode), tantôt il publie ses réflexions dans des périodiques orthodoxes. Par ce biais, dans un article intitulé *Évolution : Méthode divine de la Création*, taxera-t-il de blasphémateurs tous ceux qui s'opposent à l'Évolution. Dieu agit par l'Évolution. Il ne saurait en être autrement.

> « La sélection naturelle est un processus aveugle et créatif (…) La sélection naturelle ne fonctionne pas selon un plan préétabli… » [54]

Nous pouvons légitimement nous interroger sur la place que sa conscience de chrétien laisse à la providence divine… Puis, notant l'extraordinaire variété de la vie sur la terre, il poursuit :

> « Quelle opération insensée » *ce serait si Dieu avait* « fabriqué ex nihilo une multitude d'espèces pour laisser ensuite la plupart d'entre elles s'éteindre ! (…) Quel est l'intérêt d'avoir jusqu'à deux ou trois millions d'espèces vivant sur terre ? (…) Le créateur était-il d'humeur taquine ? Voulait-il s'amuser ? Cette diversité organique ne devient raisonnable et compréhensible que si le Créateur crée un monde vivant, non

---

[53] **Théodose Dobzhansky** (1900-1975, 75 ans), est un éminent biologiste, généticien et théoricien de l'évolution. Il fut l'un des principaux contributeurs et promoteurs de ce qui allait devenir la théorie synthétique de l'évolution, ainsi qu'un penseur à part entière qui a tenté tout au long ses recherches de comprendre le sens du monde et de la vie au regard de cette théorie. (W)

[54] Cette citation et la suivante : Dobzhanski in *Evolution : God's Method of Creation*, *Concern* Printemps 1973. (Réf. non vérifée) (italique originale) (nous traduisons)

> par caprice gratuit, mais par sélection naturelle. Il est faux de considérer la Création et l'Évolution comme des alternatives s'excluant mutuellement. »

À l'évidence, son propos s'affranchit totalement de l'existence de Dieu. Que nous croyons en Lui ou non, aucune importance. Dieu crée deux ou trois millions d'espèces grâce à la sélection naturelle ? N'est-ce pas aussi stupide de procéder ainsi que de créer toutes ces espèces d'un seul coup ? Selon Dobzhanski, Dieu n'a aucun plan, aucun projet défini ; toute la Création, dans sa composante évolutionniste, n'est qu'un processus aveugle. Aussi, ne nous étonnerons-nous pas que Dobzhanski s'inspire d'idées chrétiennes libérales selon lesquelles toute la Genèse n'est que symboles et que seule la conscience de l'homme est responsable de l'insignifiance tragique du monde actuel. Pour lui, la seule issue pour l'homme est de comprendre comment il peut coopérer à l'entreprise de création voulue par Dieu : par cette participation, l'homme mortel peut intégrer une partie du dessein éternel de Dieu. À cet égard :

> « La tentative la plus courageuse et de loin la plus réussie — coopérer avec le dessein éternel de Dieu — aura été celle de Teilhard de Chardin. » [55]

Pierre Teilhard de Chardin

Nous arrivons enfin au grand prophète évolutionniste de notre ère pour qui nous allons consacrer la dernière partie de ce chapitre. Teilhard de Chardin (1881-1955, 73 ans), est ce prêtre jésuite, paléontologue et théologien français qui participa aux découvertes fossiles majeures de notre siècle. On le retrouve en effet sur le site de l'Homme de Piltdown (1913, Royaume-Uni ; il sera prouvé 30 ans plus tard qu'il s'agissait d'un canular) ; il travaille activement sur celui de l'Homme de Pékin (1921-1937, Chine ; tous les ossements disparaissent mystérieusement lors d'un convoi) et il assiste aux nouvelles découvertes concernant l'Homme de Java[56] (1891, Indonésie). De Chardin est, en quelque sorte, le principal responsable de *l'interprétation* de toutes ces découvertes. Comme il le dit lui-même :

---

[55] Dobzhanski in *St. Vladimir's Theological Quarterly*, Vol. 17, 1973, p. 100 (Réf. non vérifiée) (NT)

[56] Autant, nous pouvons trouver des informations attestant de la présence de de Chardin sur les deux premiers sites, autant, nous ne trouvons rien concernant l'Homme de Java. (NdT)

> « J'ai eu la chance, inhabituelle dans une carrière scientifique, d'être sur place quand (…) des découvertes cardinales dans l'histoire des hommes fossiles ont été mises au jour ! »
>
> « Je suis parfois troublé quand je pense à la succession ininterrompue de ces coups de chance qui parcourent ma vie. » [57]

Ainsi, de Chardin rassemble-t-il ces découvertes, ces coups de chance, pour constituer la preuve de l'évolution humaine, alors qu'à l'évidence, personne ne peut objectivement faire le lien entre les différents ossements découverts. Par ailleurs, faut-il avouer que la somme de ces mêmes ossements est volontiers négligeable ?

> « Une des difficultés majeures tient dans ce que les crânes humains fossiles vraiment significatifs sont exceptionnellement rares : tout ce qui a été trouvé jusqu'à présent tiendrait aisément dans un grand cercueil. Tout le reste se réfère à autre chose. » [58]

Mais ce qui rend Teilhard de Chardin si remarquable, c'est sa double personnalité scientifique et mystique et, étonnamment, il sera respecté autant par les scientifiques que par les théologiens catholiques et les prétendus théologiens orthodoxes. Ainsi, *Le phénomène humain* (1955), ouvrage majeur mettant en lien son travail essentiellement scientifique avec un point de vue théologique, comporte-t-il une introduction rédigée par Julian Huxley[59]. Ce dernier, en plus d'être un athée absolu, est un évolutionniste convaincu. Mais, bien qu'il doute de la possibilité de réconcilier le Catholicisme avec l'Évolution, Huxley reste fondamentalement en phase avec la philosophie de de Chardin.

Nous retrouvons une atmosphère identique à celle que nous avons évoquée au Chapitre 3 (La Renaissance / Les sciences) quand les premiers scientifiques modernes de la Renaissance, encore imprégnés de philosophie pythagoricienne, avaient des vues teintées de mysticisme. À l'image du panthéisme mystique de Giordano Bruno : « *La Nature, c'est Dieu dans les choses* [60]. » Autrement dit : comment Dieu serait-il l'âme du monde ? Nous retrouvons aussi l'esprit de Saint-Simon dont les prophéties socialistes nous apprennent deux choses : l'ordre social sera une institution religieuse et la science, réconciliée avec la

---

[57] Chardin cité dans un manuscrit non publié (Réf. non vérifiée)

[58] F. Clark Howell in *New Scientist*, 25 mars 1965, p. 798 (Réf. non vérifiée) (nous traduisons)

[59] Julian Huxley est le petit-fils de Thomas H. Huxley précédemment cité (NdT)

[60] Cf. Bruno cité dans Randall, Op. Cit., p. 243 : « *Dieu doit être l'unique âme et vie de cet univers infini* ; "La nature est Dieu dans les choses". *La puissance, la vie qui anime le tout doit être celle qui vit dans chacune des parties. Ainsi, Bruno passa du platonisme à un panthéisme mystique, ressentant le pouls Divin dans chaque force naturelle, voyant et adorant sa gloire dans la vaste profusion de cet univers qui ne peut être que Son corps.* » (nt)

religion, n'aura plus rien d'athée. La théorie de l'Évolution apparaît à point nommé pour donner raison à ces prophéties dont Teilhard de Chardin se fait le chantre. Enfin, dans ce même esprit mystico-scientifique, citons aussi Ralph Waldo Emerson, philosophe américain du XIXe siècle, qui s'interroge sur la possibilité de réunir chez l'homme sa foi et sa connaissance. Confronté au siècle des Lumières à une situation où sa foi fut séparée de sa connaissance, l'homme a perdu son unité :

> « La raison pour laquelle le monde manque d'unité (…) est que l'homme est désuni avec lui-même. Il ne peut être naturaliste tant qu'il n'a pas satisfait à toutes les exigences de l'esprit. Et l'amour est autant son exigence que sa perception. En effet, l'un ne peut être parfait sans l'autre. Dans le sens le plus profond des mots, la pensée est pieuse et la dévotion est pensée. La profondeur appelle la profondeur, mais dans la vie réelle, le mariage n'est pas célébré. Il y a des hommes innocents qui adorent Dieu selon la tradition de leurs pères, mais leur sens du devoir ne s'est pas encore étendu à toutes leurs facultés ».

À savoir, ils ne critiquent ni la science ni la philosophie ; ils ne critiquent pas non plus leur propre religion.

> « Et il y a des naturalistes patients, mais ils figent leur sujet sous la lumière hivernale de l'entendement. »

Autrement dit, qui divorcent de la religion.

> « La prière n'est-elle pas aussi une étude de la vérité, un cheminement de l'âme vers l'insondable infini ? Aucun homme n'a jamais prié de tout son coeur sans avoir jamais appris quelque chose. Mais quand un penseur fidèle, résolu à détacher chaque objet de ses relations personnelles et à le voir à la lumière de la pensée, rallumera en même temps la science avec le feu de ses affections les plus saintes, alors Dieu avancera de plus belle dans la Création. » [61]

Teilhard de Chardin décrit les différentes étapes du développement évolutif en utilisant des termes volontiers techniques comme *"la cosmogenèse"*, ou l'évolution de la nature inanimée, *"la biogenèse"*, qui signifie l'évolution de la vie et *"la noogenèse"*, qui fait référence au développement de la pensée humaine. Il affectionne aussi le mot "sphère". Ainsi, trouverons-nous les termes de *"biosphère"*, la sphère de la vie et de *"noosphère"*, la sphère de la pensée. Pour de Chardin, l'intégralité du globe terrestre est désormais pénétrée par cette toile de pensée qu'il nomme *"noosphère"*. Dobzhansky, qui résume dans son travail ce qu'a tenté d'accomplir de Chardin, s'exprime ainsi à son sujet :

---

[61] Ralph Waldo Emerson in *The complete essays and other writings*, p. 41 (nous traduisons)

> « Jusqu'ici, de Chardin ne fait que s'appuyer sur la base de faits démontrables. Pour compléter sa théologie de la nature, il se lance ensuite dans *une prophétie fondée sur sa foi*. Il parle de sa "conviction, strictement indémontrable scientifiquement, que l'univers a une direction et qu'il pourrait — en fait, pour autant que nous soyons fidèles, il devrait — aboutir à une sorte de perfection irréversible". » [62]

Puis Dobzhansky cite avec enthousiasme cette déclaration de de Chardin sur ce qu'est l'Évolution :

> « L'Évolution est-elle une théorie, un système ou une hypothèse ? C'est bien plus que cela : c'est un postulat général auquel toutes les théories, toutes les hypothèses, tous les systèmes doivent désormais se plier et qu'ils doivent satisfaire pour être pensables et vrais. L'évolution est une lumière qui éclaire tous les faits, une trajectoire que toutes les lignes de pensée doivent suivre. Voila ce qu'est l'Évolution. » [63]

En définitive, que nous soyons chrétien, athée ou autre, l'Évolution, en tant que nouvelle révélation universelle pour l'humanité, doit devenir la base de toutes nos réflexions. Dans cette optique, voici en résumé l'enseignement de Teilhard de Chardin :

> « Ce qui a inspiré de Chardin, et inspire ses disciples aujourd'hui, c'est une certaine vision unitaire de la réalité, un rapprochement de Dieu et du monde, du spirituel et du séculier, en un unique processus harmonieux et global qui ne peut être saisi uniquement par l'intellectuel moderne, mais peut être ressenti par l'âme sensible étant étroitement liée à l'esprit de la vie moderne ; l'étape suivante du processus peut être en effet anticipée par "l'homme moderne", et c'est pourquoi Teilhard de Chardin est si facilement accepté comme "prophète", même par des personnes qui ne croient pas en Dieu : il annonce de manière très "mystique" l'avenir auquel tout homme qui pense aujourd'hui (*à l'exception des chrétiens orthodoxes éveillés*) aspire. » [64]

À savoir toute personne s'inscrivant dans cette tradition de rationalisme issue du siècle des Lumières et, finalement, du Moyen Âge.

> « La pensée unitaire de de Chardin présente deux aspects : le côté mondain (par lequel il attire et retient même les athées les plus absolus) », *comme Julian Huxley*, « et le côté spirituel (par lequel il attire les "chrétiens" et donne une religion aux

---

62 Dobzhanski in *St. Vladimir's Theological Quarterly*, Vol. 17, 1973, p. 100 (RNV) (IO) (NT)

63 Dobzhanski in *Evolution : God's Method of Creation*, *Concern,* Printemps 1973. (RNV) (NT)

64 Père Seraphim & Père Alexey Young in *Christian Evolutionism*, manuscrit non publié (RNV)(IO)(NT)

incroyants). Les propres mots de Teilhard de Chardin ne laissent aucun doute sur le fait qu'il était avant tout passionnément amoureux du monde, de la Terre. » [65]

Ainsi, il n'est pas étonnant de lire dans l'un ou l'autre de ses ouvrages ces propos de de Chardin :

« Si par suite de quelque renversement intérieur, je venais à perdre successivement ma foi au Christ, ma foi en un Dieu personnel, ma foi en l'Esprit, il me semble que je continuerais invinciblement à croire au Monde. Le Monde (la valeur, l'infaillibilité et la bonté du Monde), telle est en dernière analyse la première, la dernière et la seule chose en laquelle je crois. C'est par cette foi que je vis. Et c'est à cette foi, je le sens que, au moment de mourir, par-dessus tous les doutes, je m'abandonnerai. » [66]

« La Terre peut bien, cette fois, me saisir de ses bras géants. Elle peut me gonfler de sa vie ou me reprendre dans sa poussière. Elle peut se parer à mes yeux de tous les charmes, de toutes les horreurs, de tous les mystères. Elle peut me griser par son parfum de tangibilité et d'unité. » [67]

« Ainsi chaque homme, au cours de sa vie (…) doit *construire* (…) une œuvre, un « opus », où entre quelque chose de tous les éléments de la Terre. *Il se fait son âme*, tout le long de ses jours terrestres ; et, en même temps, il collabore à une autre œuvre, à un autre « opus », qui déborde infiniment (…) les perspectives de sa réussite individuelle : l'achèvement du monde. Car il ne faut pas oublier cela non plus, en présentant la doctrine chrétienne du salut : dans son ensemble, c'est-à-dire dans la mesure où il constitue une hiérarchie d'âmes — qui n'apparaissent que successivement, qui ne se développent que collective-ment, qui ne s'achèveront qu'unitairement — le Monde, lui aussi, subit une sorte de vaste « ontogenèse » dont le développement de chaque âme (…) n'est qu'une harmonique réduite. » [68]

---

[65] Voir *Christianity and Evolution*, de Chardin (1932), p. 99 (RNV) (NT)

[66] de Chardin in *Comment je crois* (1969), p. 101

[67] Pierre Teilhard de Chardin in *Le Milieu divin* (1954), p. 151

[68] Voir aussi de Chardin in *Le Milieu divin*, p. 43 :

Une révolution théologique ?

Par ailleurs, s'opposant aux anciennes formes de spiritualité chrétienne, de Chardin dédaignait

> « Toutes ces belles histoires sur les saints et les martyrs ! Quel enfant normal voudrait passer une éternité en compagnie d'un tel ennui ? » [69]

Il s'agit d'un prêtre jésuite….

> « Ce qui nous manque à tous plus ou moins en ce moment, c'est une nouvelle définition de la sainteté. » [70]

> « Le monde moderne est un monde en évolution ; par conséquent, les concepts statiques de la vie spirituelle doivent être repensés et les enseignements classiques du Christ doivent être réinterprétés. » [71]

Ce genre de propos n'est pas sans rappeler le renversement de l'ancien univers par Newton, à ceci près qu'en ce qui nous concerne, c'est bien le Christianisme que de Chardin tient à révolutionner. À l'image de ces nouvelles lois de la Physique, nous devons aussi atteindre un nouveau Christianisme ; notre façon de penser était classique, statique ; nous avons désormais une nouvelle façon de penser ! Ainsi, l'idée de spiritualisation du monde et de l'activité mondaine est bien la vision la plus puissante de de Chardin :

> « Non seulement était-il amoureux du monde et du développement scientifique ; sa marque distinctive était qu'il donnait à ces choses une signification nettement "religieuse". » [72]

Et, comme il l'écrit lui-même :

> « C'est donc bien vrai Seigneur ?... En répandant la Science et la Liberté, je puis densifier, en elle-même aussi bien que pour moi, l'atmosphère divine, où mon unique désir reste toujours de me plonger. – En m'emparant de la Terre, c'est à Vous que je puis adhérer...
>
> « Que les Énergies, dominées, plient devant nous, et obéissent à notre puissance.

---

[69] de Chardin cité in *La vie de Pierre Teilhard de Chardin* (1967), Robert Speaight (RNV) (NT)

[70] de Chardin in *Human Energy* (1962), p. 110 (NT)

[71] de Chardin cité par Franck Magill in *Masterpieces of Catholic Literature*, p. 1054 (RNV) (NT)

[72] Voir *Christianity and Evolution*, de Chardin (1932), p. 14 (RNV) (NT)

> « Que les Hommes, devenus plus conscients et plus forts, se groupent en organisations riches et heureuses, où la vie, mieux utilisée, rende cent pour un. » [73]

> « Je ne parle pas métaphoriquement, quand je dis que c'est à travers la longueur, la largeur et la profondeur du monde en mouvement que l'homme peut atteindre à l'expérience et la vision de son dieu. » [74]

> « Vraiment, sans exaltation ni exagération de pensée ou de mots, mais par simple confrontation des vérités les plus fondamentales de notre foi et de l'expérience, nous nous trouvons conduits à cette constatation : Dieu est attingible, inépuisablement, dans la totalité de notre action. » [75]

> « Le temps pendant lequel Dieu pouvait simplement s'imposer à nous de l'extérieur, en tant que maître et propriétaire du domaine, est révolu. Désormais, le monde ne s'agenouillera plus que devant le centre organique de sa propre évolution. » [76]

> « Le christianisme et l'évolution ne sont pas deux visions irréconciliables, mais deux perspectives destinées à s'emboîter et à se compléter. » [77]

> « L'Évolution vient infuser en quelque sorte un sang nouveau aux perspectives et aux aspirations chrétiennes. » [78]

> « La Terre (…) peut me jeter à genoux dans l'attente de ce qui mûrit dans son sein. Ses ensorcellements ne sauraient plus me nuire, depuis qu'elle est devenue pour moi, par delà elle-même, le Corps de Celui qui est et de Celui qui vient ! » [79]

Pour autant, il convient de garder à l'esprit que de Chardin n'a rien d'un extra-terrestre pour la religion catholique. Investi d'une piété somme toute traditionnelle, de Chardin voue, à en juger par la méditation mystique qui suit, une dévotion particulière au Sacré-Coeur de Jésus :

> « Quand, il y a deux siècles, a commencé à se faire sentir, dans votre Église, l'attrait distinct de votre Cœur, il a pu sembler que ce qui séduisait les âmes, c'était la découverte en Vous, d'un élément plus déterminé, plus circonscrit, que votre Humanité même. Or, voici que maintenant, renversement soudain ! il devient

---

[73] de Chardin in *Hymne de l'Univers* (1961), pensée LXIII, p. 107

[74] de Chardin cité dans *Teilhard de Chardin : The Man* (1958), Pierre Leroy, p. 36 (NT)

[75] de Chardin in *Le Milieu divin* (1957), p. 47 (attingible : qu'il est possible de connaître, NdT)

[76] de Chardin in *Human Energy* (1962), p. 110 (NT)

[77] de Chardin cité dans *Teilhard Explained* (1968), Henri de Lubac, p. 61 (RNV) (NT)

[78] de Chardin in *Le Phénomène humain* (1956), p. 206

[79] de Chardin in *Le Milieu divin*, p. 151

> évident que, par la "révélation" de votre Cœur, Vous avez surtout voulu, Jésus, fournir à notre amour le moyen d'échapper à ce qu'il y avait de trop étroit, de trop précis, de trop limité, dans l'image que nous nous faisions de Vous. Au centre de votre poitrine, je n'aperçois rien d'autre qu'une fournaise ; et, plus je fixe ce foyer ardent, plus il me semble que, tout autour, les contours de votre Corps fondent, qu'ils s'agrandissent au-delà de toute mesure jusqu'à ce que je ne distingue plus en Vous d'autres traits que la figure d'un Monde enflammé. » [80]

Et c'est probablement pour nous épargner toutes sortes de parallèles théologiques avec les progrès du monde scientifique que nous n'avons pas trop abordé les mystiques catholiques. Parce qu'à l'évidence, quiconque médite sur le "Sacré-Cœur" méditera tôt ou tard sur le concept d'Évolution. L'un n'étant que le prolongement de l'autre. Le tout participant à la même finalité : le Millénaire. Pour de Chardin, l'Évolution est le processus qui met en place le corps cosmique du Christ dans lequel toutes choses seront unies à Dieu. Son idée la plus frappante, dont l'incidence sur la pensée catholique est comparable à celle du Sacré-Coeur sur la pitié, est son idée de "transsubstantiation de la Terre". Dans sa correspondance depuis la Chine, de Chardin s'exprime en ces termes :

> « J'élabore toujours peu à peu, un peu mieux, en priant, ma « messe sur les choses ». Il me semble qu'en un sens la vraie substance à consacrer journellement est l'accroissement du monde ce jour-là - le pain symbolisant assez bien ce que la création arrive à produire, le vin (sang) ce qu'elle fait perdre en épuisement et en souffrance dans son effort. » [81]

Nous pouvons aussi lire :

> « Notre humanité assimilant le Monde matériel, et l'Hostie assimilant notre humanité, la Transformation eucharistique déborde et complète la Transsubstantiation du pain de l'autel. De proche en proche, elle envahit irrésistiblement l'Univers (…) Les Espèces sacramentelles sont formées par la totalité du monde, et la durée de la Création est le temps requis pour sa consécration. » [82]

Dans ce processus d'évolution, le "Corps du Christ" est en train de se former dans le monde. Non pas le Christ de l'Orthodoxie, mais le Christ "universel" ou "super-Christ",

---

[80] de Chardin in *Hymne de l'Univers* (1961), p. 34

[81] de Chardin in *Le Cœur de la matière* (1976) p. 125
Son propos fait référence à « sa » messe sur le monde, écrite en 1923, voir en Annexe (NdT)

[82] de Chardin in *Le Milieu divin* (1957), p. 118

défini par de Chardin comme la synthèse du Christ et de l'univers[83]. Ce Christ "évolutif" saura faire une toutes les religions :

> « Une convergence générale des religions vers un Christ universel qui les satisfait toutes fondamentalement : cela me semble la seule conversion possible du monde, et la seule forme sous laquelle une religion du futur peut être conçue. » [84]

Ainsi, pour de Chardin, le christianisme ne porte pas l'unique vérité, mais plutôt, comme il le dit lui-même, le christianisme n'est « qu'*un phylum émergent de l'évolution* [85] » sujet au changement et à la transformation comme toute autre chose dans un monde en évolution. Mais par ce discours supra confessionnel qui tient de l'oracle de Delphes, de Chardin ne cherche pas tant à convertir les foules qu'à replacer la papauté au coeur de la quête religieuse de l'humanité. Ce que résume parfaitement l'un de ses admirateurs :

> « Tout montre que si le christianisme est en vérité destiné à être, comme il le professe, et comme il est conscient de l'être, la religion de demain, ce n'est qu'à travers l'axe vivant et organique de son catholicisme romain qu'il peut espérer se mesurer aux grands courants humanistes modernes et ne faire qu'un avec eux. » [86]

---

[83] Voir de Chardin in *Science et Christ* (1965), p. 171 : « Par *Super-Christ,* je ne veux absolument pas dire un autre Christ, un deuxième Christ différent du premier et plus grand que lui ; mais j'entends le même Christ, le Christ de toujours, se découvrant à nous sous une figure et des dimensions, avec une urgence et une surface de contact, agrandies et renouvelées. » (NdT)

[84] Voir *Christianity and Evolution*, de Chardin (1932), p. 130 (RNV) (NT)

[85]Voir Jean Onimus in *Teilhard de Chardin* (1991), p. 168 : « Qu'est-ce qu'un phylum ? C'est la série des formes que revêt une même espèce animale au cours des temps. Un phylum est donc relativement souple, adaptable, tout en répondant à un certain type qui, lui, ne varie pas. Ce terme biologique Teilhard l'applique au Christianisme parce qu'il se développe et évolue comme un être vivant. Il est encore loin d'avoir exprimé totalement ce qui fait sa singularité : l'idée étrange et philosophiquement intenable d'une Incarnation du Divin dans le temps. » (NdT)

[86] Voir *Christianity and Evolution*, de Chardin (1932), p. 168 (RNV) (NT)

Le point Oméga

Mais reprenons la pensée de de Chardin.

À mesure que l'univers évolue vers le Corps du Christ, l'homme atteint de son côté le sommet de son développement évolutif, il atteint sa Super-humanité :

> « Dans la conscience chrétienne, l'apparition d'un Christ ainsi magnifié résulte immédiatement, il est facile de le voir, de l'apparition, dans la conscience humaine, de la Super-Humanité.
>
> « "Apparuit humanitas". De l'Humanité, par nature et par fonction, le Christ résume en soi, il consomme la totalité et la plénitude. Sur ce point, tous les croyants sont unanimes. Si, par suite, l'évidence s'impose à notre raison (comme nous venons de le voir) que quelque chose de plus grand que l'Homme actuel est en gestation sur la Terre, c'est donc que, afin de pouvoir continuer à adorer comme autrefois, nous devons pouvoir répéter, les yeux fixés sur le Fils de l'Homme : "Apparuit Super-Humanitas".
>
> « Le Christ coïncide (quitte à l'approfondir encore) avec ce que j'ai appelé ci-dessus le Point Oméga.
>
> « Le Christ, par conséquent, possède tous les attributs super-humains du Point Oméga. » [87]

De Chardin appelle Point Oméga, le point vers lequel toute la création est maintenant en train de s'élever.

> « L'humanité atteindrait un point de développement où elle se détacherait complètement de la Terre et s'unirait au point Oméga, un phénomène peut-être semblable en apparence à la mort, mais en réalité une simple métamorphose et l'accession à la synthèse suprême. » [88]

C'est-à-dire à ce nouvel état qui se profile.

> « Un jour, nous annonce l'Évangile, la tension lentement accumulée entre l'Humanité et Dieu atteindra les limites fixées par les possibilités du Monde. Alors ce sera la fin. Comme un éclair jaillissant d'un pôle a l'autre, la Présence silencieusement accrue du Christ dans les choses se révèlera brusquement. Rompant tous les barrages où la contenaient, en apparence, les voiles de la Matière et l'étanchéité mutuelle des âmes, elle envahira la face de la Terre. Et, sous l'action

---

[87] de Chardin in *Science et Christ* (1965), p. 171

[88] de Chardin cité in *La vie de P. Teilhard de Chardin* (1967), Robert Speaight, p. 266 (RNV) (NT)

> enfin libérée des vraies affinités de l'être, entraînés par une force où se manifesteront les puissances de cohésion propres à l'Univers lui-même, les atomes spirituels du Monde viendront occuper, dans le Christ ou hors du Christ (mais toujours sous l'influence du Christ) la place, de bonheur ou de peine, que la structure vivante du Plérôme leur désigne. » [89]
>
> « Le point culminant de l'Évolution est identifié (…) au Christ ressuscité de la Parousie. » [90]

De Chardin est intimement convaincu que tous les hommes doivent désirer ce but, car « *C'est une accumulation de désirs qui doit faire éclater la Parousie* [91]. » C'est pourquoi il dit aussi :

> « Coopérer à l'Évolution cosmique totale est le seul geste où puisse s'exprimer adéquatement notre dévotion à un Christ évoluteur et universel. » [92]
>
> « L'unique affaire du monde est l'incorporation physique des fidèles dans le Christ, qui est de Dieu. Cette tâche majeure est poursuivie avec la rigueur et l'harmonie d'un processus naturel d'évolution. » [93]

À l'évidence, de Chardin fait peu cas des préceptes du Christianisme qui prévalent jusqu'à nos jours. Pour lui, le Christianisme n'a rien à voir avec un individu cherchant à sauver son âme ; il s'agit de tout le monde, dans un monde qui évolue par un processus naturel jusqu'au point Oméga.

> « Effrayé un instant par l'Évolution, le chrétien s'aperçoit maintenant que celle-ci lui apporte simplement un moyen magnifique de se sentir et de se donner plus à Dieu. Dans une Nature d'étoffe pluraliste et statique, la domination universelle du Christ pouvait encore, à la rigueur, se confondre avec un pouvoir extrinsèque et sur-imposé. Quelle urgence, quelle intensité cette énergie christique ne revêt-elle pas dans un Monde spirituellement convergent ? » [94]

En d'autres termes, le Christ n'est pas *dehors* en train de dire : « Obéissez-moi, venez à moi » ; Il nous entraîne de l'intérieur.

---

[89] de Chardin in *Le Milieu Divin (1957)*, p. 147 (Plérôme, du grec ancien : plénitude, NdT)

[90] de Chardin cité in *La vie de P. Teilhard de Chardin* (1967), Robert Speaight, p. 337 (RNV) (NT)

[91] de Chardin in *Le Milieu Divin* (1957), p. 148

[92] de Chardin in *Science et Christ* (1965), p. 176

[93] de Chardin in *La vie Cosmique* (1912) (**RNV**) (NT)

[94] de Chardin in *Le phénomène humain* (1956), p. 206

Le Phénomène humain

En sortant à Moscou en 1965, *Le phénomène humain* fut, à l'exception notable des écrits du Doyen Rouge de Canterbury, Hewlett Johnson, le premier ouvrage d'un penseur chrétien à être publié en URSS. Voici comment l'ouvrage fut reçu par Jean Meyendorff (†1992) alors membre de la Métropole autonome d'Amérique :

> « La compréhension christocentrique de l'homme et du monde qui, selon Teilhard de Chardin, sont en constante évolution et s'efforcent d'atteindre le "point Oméga", à savoir le point le plus élevé de l'être et de l'évolution, identifié par l'auteur comme Dieu lui-même, relie de Chardin à l'intuition profonde des Pères orthodoxes de l'Église. » [95]

Et Nikita Struve († 2016) d'écrire :

> « Il faut noter que la principale caractéristique du teilhardisme n'est pas du tout l'acceptation de l'évolution — ce n'est pas une nouveauté depuis longtemps chez les théologiens et les philosophes religieux. L'âme de l'enseignement de ce penseur français est une nouvelle approche du problème du monde et de la création". De Chardin ne fait qu'exposer dans un langage contemporain l'enseignement de l'Apôtre Paul concernant la nature, qui n'est pas exclue du plan du Salut. » [96]

Dans la même veine, Nikita Struve renchérit au sujet de la *Messe sur le monde* :

> *Les expériences de Teilhard* « tenaient pour lui d'une liturgie cosmique, invisiblement exécutée dans le monde. Voici le cœur même de la proclamation Teilhardienne qui nous restitue la compréhension oubliée et immémorialement chrétienne de l'univers et de l'Incarnation divine. Elle a précisément éclairé pour Teilhard de Chardin la signification de l'Évolution comme mouvement du cosmos entier vers le Royaume de Dieu et lui a permis de surmonter l'approche négative du monde qui est si profondément enracinée chez les chrétiens. » [97]

Enfin, dans ce même magazine, nous trouvons cet éloge de Georges Klinger, un théologien orthodoxe polonais, qui place de Chardin au rang de Père de l'Église :

> « Le père Teilhard parle beaucoup du rôle cosmique du Christ, du Milieu divin mais très peu de l'Église. Dans ce cas également, il fait converger avec des tendances qui

---

[95] *Messenger* (Russian Student Christian Movement), Paris, n° 95-96 (1970), p. 32 (RNV) (NT)

[96] *Messenger* (Russian Student Christian Movement), Paris, n° 106 (1972) p. 110 (RNV) (NT)

[97] Ibid.

lui ressemblent celles de la théologie orthodoxe… Chez de Chardin, l'Église est identifiée à l'action du Christ dans le cosmos. » [98]

« Selon de Chardin, par la communion des Saints Mystères, le monde qui est sanctifié devient le Corps du Christ... Ces réflexions sont peut-être les plus profondes qui aient été dites ces dernières années sur la question du sacrement central du christianisme. » [99]

Construire la terre

Avant de refermer ce chapitre sur l'Évolution, arrêtons-nous un instant sur un cahier de de Chardin intitulé *Construire la terre*. En lisant ses différentes opinions qui y sont développées, il est intéressant de noter combien de Chardin attachait d'importance à la réalisation d'un état dépassant les trois grands courants politiques actifs pendants la seconde Guerre Mondiale : le Communisme, le Fascisme et la Démocratie. Pour de Chardin, l'humanité se doit d'aller au-delà.

« La grande affaire, pour l'Humanité moderne est de se frayer une issue *en forçant quelque seuil de plus grande conscience*. Chrétiens ou non-chrétiens, les hommes animés de cette conviction forment *une catégorie homogène*. »

« (…) le grand moment que nous attendons : la découverte d'un geste synthétique d'adoration où s'allient et s'exaltent mutuellement un désir passionné de conquérir le Monde, et un désir passionné de nous unir à Dieu ; l'acte vital, spécifiquement nouveau, correspondant à un âge nouveau de la Terre. » [100]

Nous ne pouvons que déplorer le caractère millénariste de ces affirmations !

« Dans le Communisme, la foi en un organisme humain universel s'est trouvée, du moins aux origines, magnifiquement exaltée. »

Nous ne sommes en effet plus très loin du Nouvel Âge.

« D'autre part, dans son admiration mal équilibrée pour les puissances tangibles de l'Univers, le communisme a systématiquement fermé ses espérances aux possibilités d'une métamorphose spirituelle de l'Univers. »

Il suffisait d'ajouter au Communisme un aspect spirituel pour trouver la réponse…

---

[98] Ibid. p. 128

[99] Ibid., pp. 124-125

[100] de Chardin in *Construire la Terre* (1958), pp. 43 & 44

> « Il faut s'unir. Non pas des fronts politiques, mais un front général d'avancée humaine.
>
> « Que le démocrate, que le communiste, que le fasciste émergent des déviations ou limitations de leurs systèmes et aillent à la plénitude des aspirations positives qui animent leur élan : et alors, tout naturellement, l'esprit nouveau fera éclater les exclusivismes qui l'emprisonnent encore ; les trois courants se trouveront amenés à concevoir une œuvre commune : promouvoir l'avenir spirituel du Monde (…) La fonction de l'Homme est de construire et de diriger *le tout de la Terre*… »
>
> « Peut-être, poussés par la nécessité de construire l'unité du Monde, finirons-nous par nous apercevoir que la grande oeuvre obscurément poursuivie par la science n'est rien d'autre que la découverte de Dieu. » [101]

Voici comment le mysticisme envahit le milieu de la science ! Alors qu'à l'évidence, la science actuelle est complètement déconnecté de ses repères, complètement indéterminée. Devenue un univers d'antimatière qui mélange tout, la science tend désormais vers le mysticisme.

> « La seule unité humaine vraiment naturelle et réelle est l'Esprit de la Terre.
>
> « Une passion nouvelle, victorieuse, commence à se dessiner, qui balaiera ou transformera ce qui a été jusqu'ici les puérilités de la Terre.
>
> « L'appel à la grande Union dont la réalisation est l'unique Affaire actuellement en cours dans la Nature…

Ici, de Chardin évoque l'unité universelle de l'humanité.

> « Le sens de la Terre est la pression irrésistible qui vient, au moment voulu, les cimenter dans une passion commune. »
>
> « L'âge des nations est passé. Il s'agit maintenant pour nous, si nous ne voulons pas périr, de secouer les anciens préjugés, et de construire la Terre. »
>
> « Le grand conflit dont nous sortons n'aura fait que consolider dans le Monde la nécessité de croire. Parvenu à un degré supérieur dans la maîtrise de soi-même, l'Esprit de la Terre se découvre un besoin de plus en plus vital d'adorer : *de l'Évolution universelle, Dieu émerge* dans nos consciences plus grand et plus nécessaire que jamais. »
>
> « À quel moment (…) un besoin plus urgent a-t-il existé de trouver une Foi, une espérance pour donner un sens, une âme, à l'immense organisme que nous construisons ? » [102]

---

[101] Ibid., pp. 15, 18, 20 & 21

[102] Ibid., pp. 23-24, 25, 26 & 28

En essayant de construire un nouveau paradis en dehors de toute signification religieuse, cette révolution moderne détruit tout ce qu'elle met en place. Il faut donc, selon de Chardin, garder à l'esprit que ces bonnes choses de la vie moderne se dirigent toutes vers une sorte de royaume spirituel, un nouveau royaume.

> « Nous pouvons ne pas comprendre encore exactement où celle-ci nous mène, mais il serait absurde pour nous de douter qu'elle ne nous conduise vers quelque fin de valeur suprême. » [103]

S'il fallait encore démontrer que de Chardin est un prophète… sans trop chercher à savoir ce qu'il adviendra.

> « Le principe générateur de notre unification n'est finalement à chercher, ni dans la seule contemplation d'une seule Vérité, ni dans le seul désir suscité par *Quelque chose*, mais dans l'attrait commun exercé par un même *Quelqu'un*. » [104]

En d'autres termes, l'homme cherche toujours à adorer Quelqu'un.

> « En dépit de toutes les invraisemblances, nous approchons nécessairement d'un âge nouveau où le monde rejettera ses chaînes pour s'abandonner enfin au pouvoir de ses affinités internes.
>
> « Nous devons croire, sans limite, à la possibilité et aux conséquences nécessaire d'un amour universel.
>
> « La théorie et la pratique de l'Amour total n'ont jamais cessé, depuis le Christ, de se préciser, de se transmettre et de se propager : en sorte que, par l'effet des deux mille ans d'expérience mystique qui nous portent, le contact que nous pouvons prendre avec le foyer personnel de l'Univers a juste autant gagné en richesse explicite que celui qu'il nous est possible, après deux mille ans de Science, de prendre avec les sphères naturelles du Monde. — Regardé comme un "phylum" d'amour, le Christianisme est si vivant que, en ce moment même, nous pouvons observer qu'il subit, en s'élevant à une conscience plus ferme de sa valeur universelle, une extraordinaire ascension.
>
> « Une métamorphose ultérieure, la dernière, ne serait-elle pas en cours ? La prise de conscience de Dieu au coeur de la Noosphère, — le passage des cercles à leur Centre commun : l'apparition de la "Théosphère" ? » [105]

---

[103] Ibid., p. 30

[104] Ibid., p. 41

[105] Ibid., p. 38

*

* *

Ces prophéties nous interpellent parce qu'elles représentent ce que l'homme moderne recherche. Elles nous interpellent aussi parce qu'elles nous permettent d'entrevoir la finalité recherchée par les philosophies millénariste et socialiste à l'aide desquelles de Chardin cherche à s'affranchir de Dieu et du Christianisme dans un monde qu'il considère divin dans son essence. Ainsi, alors que Dieu est perdu, alors que *Dieu est mort*, le monde devient dans le même temps le corps de Dieu et l'homme, qui veut devenir dieu, se réalise par l'idée du surhomme. De Chardin, on le voit, use de sa double casquette à la fois scientifique et mystique et redouble d'effort pour unir le spirituel et le scientifique, la religion et la science, dans un grand tout, assurément politique. Et c'est bien en cela que de Chardin est un prophète de l'Antéchrist.

Par son discours, de Chardin signe l'apogée du rationalisme. La raison en arrive à douter d'elle-même voire, à se renier. La science ne sait plus où elle en est, ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas savoir. Le relativisme s'est infiltré partout. Ce qui est sûr, c'est qu'à travers toutes ces expériences d'apostasie, *l'homme ne peut rien développer pour lui-même*. Il a tout essayé. Et à chaque fois, convaincu d'avoir enfin trouvé la réponse, il s'affranchi davantage du passé. Et à chaque fois, tout ce qu'il met en place est renversé par la génération d'après. Il n'est donc pas étonnant que l'homme s'interroge aujourd'hui sur le monde, sur lui-même, sur ce qu'il est. Beaucoup se suicident. Beaucoup détruisent. Car, enfin, que reste-t-il à l'homme ? Rien. Hormis attendre encore une ultime révélation. Et c'est parce qu'il est dans cet état, sans système de valeur, sans religion, que l'homme est maintenant prêt à l'accepter.

11. ART MODERNE ET SPIRITUALISME

Avant de refermer ce livre sur le thème de l'Antéchrist, attardons-nous sur d'autres symptômes directement liés à la révolution ainsi qu'aux soubresauts du millénarisme, *thème central* de l'ère moderne. Au cours de ce chapitre, nous passerons en revue l'art, la musique et la littérature puis nous nous pencherons sur la question du spiritualisme.

L'ART : DE L'HUMANISME AU SOUS-HUMANISME

Pour illustrer cette partie, nous citerons abondamment un historien autrichien de l'art, Hans Sedlmayr (†1984), à travers son ouvrage *Art in crisis : the Lost center* (1948). En s'appuyant sur l'histoire de l'art moderne[1], à savoir celle des deux derniers siècles, Sedlmayr y tente l'analyse de phénomènes entièrement nouveaux provoqués dans la culture occidentale. Il commence par évoquer le fait qu'il n'existe pas, au XIX^e^ siècle, de style dominant. Et si de nouveaux styles apparaissent bien çà et là tous les dix ou vingt ans, nous sommes bien loin du temps des cathédrales où l'art se consacrait à un objectif unique, un temps où l'existence d'une croyance commune soudait la société.

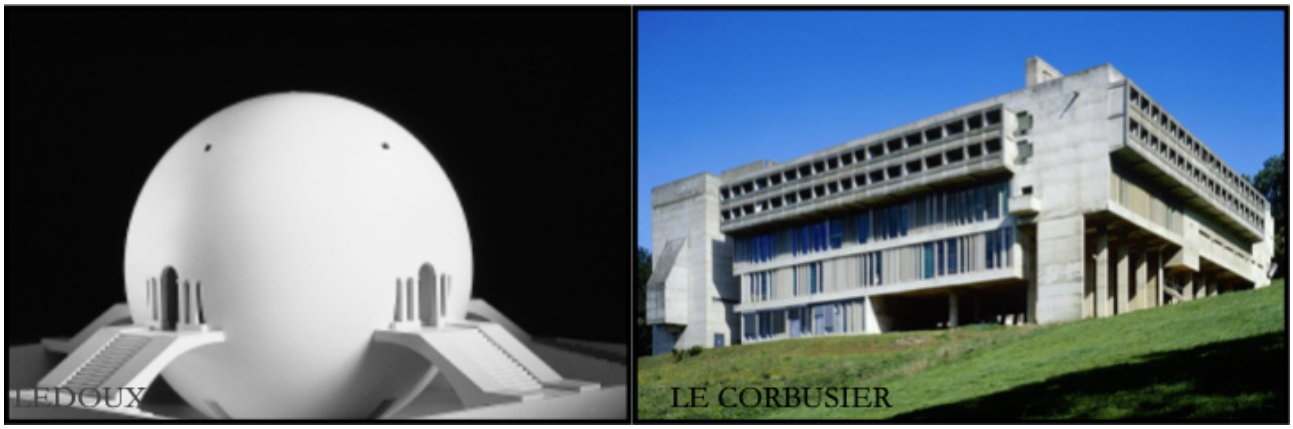
Sedlmayr nous parle ensuite d'architecture et nous fait découvrir l'un des projets de Nicolas Ledoux (†1806), l'architecte du Roi : une maison parfaitement sphérique destinée à loger les gardes agricoles. D'une chose tout à fait ordinaire comme une maison de campagne, Ledoux pense un bâtiment aux formes extraordinaires qui pourrait s'affranchir de tout lien terrestre. Si cette idée particulièrement millénariste ne verra jamais le jour, Ledoux obtiendra en revanche ses lettres de noblesse en Russie impérialiste où on le surnommera « *le maitre à penser des architectes russes* ».

---

[1] L'art moderne évolue de 1870 à 1950 ; l'art contemporain prendra le relais. (NdT)

Nous le voyons, même l'architecture devient instable ! Au lieu de bâtiments ordonnés qui sortent de terre et montent vers le ciel, nous faisons face à des réalisations d'apparence bancales qui donnent l'impression de s'effondrer. Puis, il y a cette idée de « machine », l'idée de construire les choses comme des machines : une maison est une machine à vivre ; une chaise est une machine à s'asseoir. Nous sommes au XXe siècle et Le Corbusier, prétendument l'un des plus grands architectes de notre temps, entre deux projets effrayants à regarder comme l'est son couvent de Saint-Marie de la Tourette, s'exclame :

> « Le cœur de nos anciennes villes avec leurs flèches et leurs cathédrales doit être brisé en morceaux et remplacé par des gratte-ciel. » [2]



Ce monde, c'est désormais celui qui nous entoure. Ainsi sommes-nous affectés non seulement par une philosophie et une politique révolutionnaires, mais aussi par une architecture et un art révolutionnaires.

Enfin, en évoquant le torse de Rodin, Sedlmayr souligne que pour la première fois, au milieu du XIXe siècle, une chose totalement fragmentaire devient une oeuvre d'art à part entière. Dépassant le simple stade de l'esquisse, le but supérieur de l'art a désormais totalement disparu.

L'irrationnel

Abordons dès à présent le domaine très significatif de la peinture avec Francisco de

[2] Le Corbusier cité dans *Art in Crisis*, Hans Sedlmayr (The abolition of architecture) (NT)

Goya (†1828), un contemporain de Napoléon. Voici ce qu'Hans Sedlmayr[3] dit à son propos :

(**HS**) Plus nous étudions l'art chez Goya, plus nous sommes convaincus que, tout comme Kant en philosophie ou Ledoux en architecture, il fut l'une des grandes forces annihilantes et destructrices à l'origine un âge nouveau. Dans l'art de Goya, certaines caractéristiques s'imposent en surface : elles sont les symptômes de ce que seront désormais les tendances de la peinture moderne. Mais il y a plus que cela. Bien qu'il ait été le peintre officiel de la Cour, tout comme Ledoux a toujours travaillé pour l'ancien régime et a dédié ses grandes œuvres architecturales à deux monarques, Goya est néanmoins la nouvelle incarnation de l'artiste « couru ». Dans son art, ce nouvel élément n'a plus aucun lien avec la sphère publique, plutôt est-il issu du rêve et d'expériences totalement subjectives.

Pour la première fois, sans se réfugier ni sous un déguisement ni sous un prétexte, un artiste donne une forme visible à l'irrationnel. Ses deux séries, *Los Capricios* (fantaisies) et *Disparates* (folies) sont les véritables clés non seulement de son propre travail mais aussi de ces choses plus essentielles de l'art moderne. Pour la première fois, un artiste a pensé à mettre sur la toile quelque chose qui vient directement des profondeurs du monde du rêve et de l'irrationnel. Rien ne pourrait être plus faux que de supposer que ces séries ont été créées pour améliorer ou instruire le monde (…) La puissance élémentaire de ces visions ne serait jamais comprise par une explication aussi naïve qu'idéaliste… (p. 117)



[3] Dans un souci de clarté, les passages tirés de *Art in Crisis* (NT) seront précédés de la mention **HS** ; le propos de Père Seraphim sera lui précédé de la mention **PS**. (NdT)

Il fut un temps où l'enfer était un endroit clairement défini de l'au-delà. Tous les hideux produits de l'imagination par lesquels l'esprit humain pouvait être tourmenté étaient consignés dans des images propres à ce lieu (…) L'irruption de l'enfer dans notre monde était une chose réelle et extérieure, et c'est ainsi que le peintre la représentait dans des images de la tentation des saints et de ces êtres humains déshumanisés se moquant et tourmentant notre Seigneur.

Mais dans l'autre cas, celui qui nous occupe, ce monde du monstrueux fait désormais partie du monde intérieur de l'homme, il existe au sein même de l'homme. Cela nous amène à une nouvelle conception de l'homme, dans la mesure où l'homme lui-même devient démoniaque. Il ne s'agit pas seulement de son apparence extérieure, mais de l'homme lui-même et de tout son univers qui ont été livrés à un empire démoniaque. L'homme est sur la défensive. L'enfer fait montre d'un pouvoir accablant et les forces que l'homme peut rassembler contre lui sont faibles et désespérées.

Dans les visions de Goya, nous voyons toutes les défigurations par lesquelles l'homme peut être rendu hideux et toutes les tentations par lesquelles sa dignité peut être attaquée. Nous voyons des démons prenant forme humaine avec à côté d'eux, toutes sortes de créatures ensorcelées, des monstruosités, des fantômes, des sorcières, des géants, des bêtes et des vampires (…) Ce ne sont pas des créatures de fantaisie artistique, ce sont des réalités sanglantes qui ont été personnellement vécues. (p. 118)

Les *Capricios* datent de la fin du XVIII[e] siècle, à l'apogée de la Révolution française. C'est également à cette date que Goya fut atteint d'une grave maladie dont nous ignorons la nature. Il s'agit des décennies pendant lesquelles de nombreux artistes semblent avoir été







possédés par des puissances démoniaques. Le sculpteur Messerschmidt (†1783) représente à plusieurs reprises son propre visage tel un hideux masque grimaçant, tandis que l'art froid de Füssli (†1825) montre indéniablement des signes d'hallucination. C'est l'époque où William Blake (†1827), confronté au visage du diable, l'appellera pour une raison inexpliquée *Le fantôme d'une puce* ; c'est aussi l'époque de Mesmer (†1815), une époque où l'occultisme était très à la mode. C'était comme si une porte s'ouvrait chez l'homme, une porte menant au domaine du sous-homme ; un monde qui menace de folie ceux qui en ont trop vu. (p. 120)

Dans un style diamétralement opposé, Caspar Friedrich (†1840) évoque une chose similaire dans une peinture où la chaleur humaine sort du rapport que l'homme entretient avec les choses créées. La lune, elle-même un corps mort, en reflétant froidement la lumière du soleil qui vient de se coucher, voilant le monde dans un linceul, devient le principal symbole de ce nouveau sentiment que l'homme éprouve à leur égard. L'homme se sent abandonné par Dieu. Il est aussi seul dans l'univers et sans rapport avec lui que le crucifix de Friedrich, érigé dans le vaste silence impersonnel des montagnes. (p. 123)





La caricature

La caricature n'était pas inconnue aux époques précédentes. Ce n'est qu'à partir de la fin du XVIII[e] siècle que la caricature se répand depuis l'Angleterre pour être reconnue comme une branche bien spécifique de l'art. Au XIX[e] siècle, à travers l'œuvre d'Honoré Daumier (†1879), elle devient même le principal domaine d'activité d'un artiste de tout premier plan. Ce n'est donc pas l'apparition de la caricature en tant que telle qui

constitue l'événement historique décisif, mais son élévation au rang d'un art respecté et significatif.

À partir de 1830 paraît le périodique satirique illustré *La Caricature*, publication comportant une claire intention politique. « *Une* « Walpurgisnacht[4], » comme l'appelle Paul Valéry, « *un Pandémonium[5], une comédie satanique, émeutière jusqu'à la débauche.* » Ces mots nous donnent un aperçu de la paternité spirituelle de la caricature, dont l'essence est une distorsion de l'humain (…) Elle investit parfois la nature humaine avec les attributs de l'enfer, car il est dans la nature de l'enfer de créer des images, par lesquelles notre nature humaine est insultée et calomniée. Cette distorsion peut être de nature très variée. L'homme, par exemple, peut être déformé en un masque, et il est significatif que le travail de caricaturiste de Daumier commence par là....

Dans l'ensemble, ce processus de distorsion s'opère de deux façons, (…) l'une négative, l'autre positive. La méthode négative oblitère l'homme de sa dignité et de son aspect ; elle le montre laid, difforme, misérable et ridicule. L'homme, la couronne de la création, est avili et détrôné mais conserve toujours une part d'humanité. (p. 124-5)

La méthode positive de distorsion fait de l'homme une créature totalement différente et sous-humaine. Ce faisant, elle rend siennes les définitions qu'ont de tout temps utilisé les peintres de l'enfer dans l'art occidental : les traits de l'homme deviennent grimace, il est transformé en une monstruosité, un monstre, un animal, une bête, un squelette, une apparition, une idole, une poupée, un sac ou un automate. Il apparaît laid, comme une chose qui suscite la crainte, une créature informe, un objet grotesque et obscène. Ses actions prennent le caractère du non-sens, de l'absurde, du manque de sincérité, du comique, du brutal et du démoniaque. (p. 126)

L'impulsion première derrière cela est le doute ou le désespoir concernant l'homme en tant que tel, la négation de la bonté ou de la beauté de la nature humaine. La forme conventionnelle de la caricature n'est qu'un prétexte pour que cette vision de l'homme puisse se déployer librement. Cependant, ce qui distingue Daumier des caricatures beaucoup plus sauvages et cyniques du début du XXe siècle, c'est qu'il compense son

---

[4] **Walpurgisnacht**, nommée en l'honneur de Sainte Walburge (710-779), est une fête néo-païenne qui a lieu dans la nuit du 30 avril au 1er mai. Célébrée clandestinement dans toute l'Europe depuis des temps reculés, malgré les interdits et les excommunications de l'Église, elle a été identifiée au sabbat1 des sorcières. (W) Référence à Paul Valéry introuvable par ailleurs. (NdT)

[5] Le **Pandémonium** désigne en littérature la capitale imaginaire de l'Enfer où Satan invoque le conseil des démons (…) Le terme est utilisé pour désigner un lieu où règnent corruption, chaos et décadence, voire confusion ou vacarme, notamment dans la langue anglaise. (W)

manque de confiance en l'homme par la reconnaissance de sa grandeur. Daumier a vu la grandeur de l'homme comme pratiquement aucun autre artiste du XIXe siècle. Ainsi, grandeur et absurdité se confondent-elle chez lui, engendrant le tragi-comique. (p. 127)

(**PS**) Cet art consommé de la caricature s'oppose à l'idée normale et ordinaire de l'homme que se faisaient encore les peintres du XVIIIe siècle. Sans être particulièrement religieux, ni particulièrement profonds, les portraits et autres tableaux commandés par la noblesse relevaient toujours de l'art, en tant qu'entité bien définie, dans lequel l'homme restait parfaitement reconnaissable. Et bien souvent, c'était même très bien fait ! Désormais, ce qu'on appellera art se dissout dans la fragmentation, les expressions démoniaques, la caricature ou encore la froideur glaciale. Et tout ces courants détruisent l'idée que la peinture, en tant qu'art, puisse être liée aux êtres humains.

Cézanne et la peinture moderne

L'art de Cézanne est assez limite. (**HS**) Par son immobilité anormale, oscillant dangereusement entre impressionnisme et expressionnisme, Cézanne prépare *l'irruption de l'extra humain*. Ce qui en résulte, c'est que l'homme — encore une fois, contrairement à toute expérience naturelle — est mis au même niveau que n'importe quelle autre chose. Peu après Cézanne, Seurat devait représenter l'homme comme s'il était une poupée de bois, un mannequin ou un automate, et plus tard encore, avec Matisse, la forme humaine ne devait pas avoir plus de signification qu'un motif sur un papier peint. Enfin, avec les Cubistes, l'homme devait être dégradé au niveau d'un modèle mécanique. (p. 134)



(**PS**) Le travail de Cézanne peut se définir comme « peinture pure » en ce sens qu'au début, l'impressionnisme réduisait les choses à leur plus simple expression. Les artistes se souciaient peu d'observer les règles de la peinture classique et ne cherchaient pas à exprimer à travers leur peinture des idées plus profondes. Ils peignaient les choses telles qu'elles apparaissaient. L'impressionnisme, influencé par la photographie, tient à représenter l'instant présent, au risque de réduire l'art à ce moment précis. Ainsi, quand les chevaux galopent, galopent-ils avec vingt sabots au lieu de quatre. Mais au-delà de certaines oeuvres charmantes, nous ne pouvons que constater combien cet art dissout la réalité. Menant à bien son ambition de faire de l'impressionnisme un art classique, Cézanne fera en sorte de le figer pour le rendre, selon ses propres mots, semblable à ce que nous pouvons voir lorsque nous avons les yeux mi-clos, à moitié endormi. Pourtant, ce n'est pas de l'art, c'est un tort infligé par les artistes à la peinture classique. Parce que si nous voyons toujours de quoi il s'agit, par exemple dans le cadre d'un paysage, tout y est rendu étrange, géométrique. La réalité est dissoute.

Les cubistes, quant à eux, recollent les morceaux d'une réalité qu'ils viennent de découper. Ainsi, en lieu et place d'un visage entier, nous nous trouvons en face d'un visage évidé avec l'oeil à la place de la bouche et l'oreille à la place du nez. Ce jeu de découpage et de recollage rend le tout extrêmement bizarre, comme si la réalité était démontée pour n'être qu'en partie reconstituée. En réalité, cet art est aussi divisé en deux catégories. La première, très rationaliste, démonte les choses et les assemble à peine ; la seconde plutôt expressionniste, emmène les artistes au bout de leur idée. C'est dans cette deuxième catégorie que nous trouvons des artistes comme Jackson Polock (†1956) qui, inspirant profondément, éclabousse une toile et en tire dix mille dollars… Peut-être en y portant une attention toute particulière pourrons-nous y trouver un semblant d'orde, de logique… Ou encore cet autre artiste religieux qui, pris d'une idée soudaine, jette tout plein de choses sur un crucifix, donnant au Christ en croix un aspect des plus épouvantables.



(**HS**) C'est à ce stade que le comportement de ces peintres prétendus « purs » frise le pathologique. Ils commencent à souffrir de cette maladie qui prend racine dans l'incapacité de l'esprit à se projeter autant dans l'esprit des autres que dans le monde extérieur. Et une fois cet état installé, tout semble mort et étranger. Ces hommes ne

peuvent alors plus voir que l'extérieur des choses ; ils perdent le fil de toute l'humanité présent chez autrui.

C'est aussi à ce stade que le monde dans son ensemble commence à devenir instable. Parce qu'à partir du moment où les choses sont réduites à des entités vides de sens, elles sont alors vécues comme des choses sans stabilité, comme des choses fugaces, vacillantes, sans corps et indéterminées. Les choses solides n'existent plus. Cela peut expliquer pourquoi ceux qui souhaitent voir un monde en mouvement sont automatiquement poussés vers la peinture absolue, une peinture vierge de toute signification. (p. 134)

Émergeant au début du XX^{e} siècle, ce type de peinture qui domina les années Vingt n'est pas seulement contemporain d'une architecture "moderne" technicisée, il n'est pas seulement précédé, comme cette dernière, d'une sorte de prélude autour de 1800 : il a un lien profond avec elle. Cette peinture a été favorisée et propagée dans toute l'Europe et au-delà par ces mêmes groupes, porteurs notamment de *"l'esprit de 1789"*. Bien que l'architecture moderne soit si froide et objective et que la nouvelle peinture soit si sauvage et irrationnelle, ces deux formes de l'art vont de pair. Même si peinture et construction furent totalement séparées l'une de l'autre, elle se reflètent mutuellement.

Car un tableau ne contribue plus à donner forme et caractère à un espace particulier, comme s'y attachait encore la fresque décorative de l'*art* nouveau. Le tableau est devenu quelque chose qui s'appartient entièrement à lui-même (…) Il devient tel le personnage d'un livre qu'on interpelle avant de le ranger à nouveau. Le Corbusier, théoricien de nouvelles doctrines, déclara que les tableaux devaient être conservés dans des placards et n'être accrochés aux murs que pendant quelques heures, autant que leur esprit pouvait nous émouvoir. Il trouvait intolérable le concept de tableau accroché à demeure.

La relation sous-jacente entre ce type de peinture et la construction "moderne" d'hier se manifeste avant tout dans leur volonté commune de dissoudre l'ordre ancien. De même qu'il existe aujourd'hui des bâtiments dans lesquels le haut et le bas ne sont plus clairement distinguables, de même il existe des tableaux dans lesquels le haut et le bas peuvent être confondus l'un avec l'autre. Évidemment, il ne s'agit que d'un symptôme purement extérieur, mais il est extrêmement éloquent. Et c'est d'ailleurs quelque chose de tout à fait inédit dans l'histoire de la peinture, inédit même dans ses aberrations les plus audacieuses et c'est un indice du caractère extra-humain, inhumain, de cette forme d'art. En disant cela, nous acquérons à l'évidence la clé nous permettant de comprendre l'art

moderne dans toutes ses phases, ces dernières ne différant réellement les unes des autres que par les moyens employés.

Ces nouvelles façons d'appréhender le monde que l'art moderne véhicule dans son sillage sont fondamentalement extra-humaines, même dans un sens extérieur et superficiel. Même la photographie des années Vingt, par exemple, se rabattant sur quelques formules mécaniques, est marquée par cette tendance qui cherche à éviter la vision "normale" de la personnalité humaine. Elle privilégie les images prises de dessus ou de dessous et sous des angles inhabituels, les effets de lumière qui fragmentent le sujet et les distorsions comme dans un miroir déformant.[6] (p. 135-6)

En agissant de la sorte, la peinture s'inscrit pleinement dans une tendance essentiellement extra-humaine exprimant clairement son attitude spirituelle. Si chaque art prend plus ou moins le monde qu'il trouve et, s'écartant à sa manière de notre expérience normale, tente de le recréer, l'art moderne est lui animé d'un désir incontrôlable de dépasser les limites du "simplement humain".

Cela explique comment les thèmes normaux des images du milieu du XIX[e] siècle prennent une sorte d'aspect extrême : l'homme semble abandonner son humanité essentielle et commence à voir les choses comme dans un délire ou dans un cauchemar, comme s'il était sous l'influence de la drogue ou sous celle d'une folie naissante ou encore d'une terreur extrême. Ces "états au bord de la folie" produisent des visions les plus étonnantes. Le monde visible, le monde des formes réelles dans le portrait, le paysage, la nature morte et tout autre type de peinture, même dans ce qui est encore supposé être de l'art religieux, devient étranger, déformé et horrible. La nature de son ordonnancement devient instable et se résout en fragments ; la forme se désintègre, devient fluide et chaotique. Dans certains cas, l'homme et son monde sont transformés par la rigidité de la mort ; les choses familières deviennent étranges et la nature vivante devient la *nature morte*.

Il est dit que l'art grec, harnaché entre deux grandes puissances perpétuellement à ses côtés, a dû lutter avec elles tout au long de son existence pour s'affirmer. Ces deux puissances sont le chaos et la mort. La nouvelle peinture, dans son désir maniaque de se libérer des entraves du simplement humain, admettant ces deux pouvoirs dans l'art, en adjoint un troisième, inconnu des Grecs mais que le Moyen Âge se chargea d'introduire

[6] Ce que l'on retrouve tout autant dans la création de films où sont pratiquées toutes sortes d'expériences tendant à décomposer l'image ou à montrer différentes images les unes à côté des autres pour obtenir un effet saisissant. (NdA)

dans nos vies. Ce pouvoir, c'est l'Enfer. Et ces trois choses, le chaos, la mort et l'Enfer, sont les stricts contraires de l'humanité. La représentation d'un monde déformé par ces trois puissances forme la matière essentielle de la peinture moderne.

La proximité de l'art avec la mort et sa parenté avec l'atmosphère de la mort, cette atmosphère qui rend toute chose froide et rigide, n'est pas sans précédent dans l'histoire de l'art. Il a en effet existé un mouvement appelé de manière quelque peu superficielle "Romantique" pendant lequel la vision nocturne exaltée de la vie, la vision de la nature et de l'antiquité sortaient des profondeurs de l'être humain. À travers elle, toute la dignité de l'homme était cependant préservée. Certes, la proximité de la mort dans le mouvement romantique allemand, telle qu'elle est vécue par Beethoven (†1827), Hölderlin (†1843), Novalis (†1801), Runge (†1777) et Friedrich (†1840) est tragique, mais elle reste humaine. S'abandonnant dans l'art face à la somme désormais inaccessible des choses, l'homme affirme sa loi contre le chaos, une réalité qu'il ne connaît que trop bien.

Dans la phase moderne, cependant, à la conscience de la mort (qui, sous mille formes, se cache derrière tout ce qui vit, fait connaître son horrible présence dans une fleur fanée, dans une pièce vide, même dans une nature morte) s'ajoute maintenant un doute torturant sur la dignité et la nature même de l'homme. Ce doute peut se résoudre en une acceptation agonisante de la négation ou se transformer en une distorsion positive et cynique de son être. Ici, la proximité de la mort n'est plus seulement tragique, elle devient quelque chose d'infernal, elle est l'affirmation du chaos et elle est d'autant plus terrible qu'il n'y a plus un endroit vivant qui soit entièrement immunisé contre cette irruption du monde inférieur.

Il fut un temps où l'enfer était un domaine clairement circonscrit qui s'opposait à un univers qui avait du sens et une raison. Mais par une aberration presque similaire à celle qui, au XIX^{e} siècle, a fait que les hommes voyaient la lueur des Cieux dans la "lumière naturelle" qui se manifestait sur toute chose, de sorte que même un chargement de foin en était transfiguré (…), entrent maintenant dans la réalité les visions les plus terrifiantes de l'antichambre de l'Enfer et de tous ses cercles (…) Rien n'est à l'abri de leur influence. Tout ce qui appartient à l'horreur et à la nuit, à la maladie, à la mort et à la décadence, tout ce qui est grossier, obscène et pervers, tout ce qui est mécanique et une négation de l'esprit — tous ces modes, motifs et aspects de l'inhumain s'emparent de l'homme et de son monde familier. Ils font de l'homme une ruine, un automate, un masque, un fantôme. Il s'enfonce au niveau d'un pou, d'un insecte. Dans les différents mouvements

de la peinture moderne, c'est toujours l'un ou l'autre de ces différents attributs anti-humains qui est souligné. Le cubisme met l'accent sur la mort, l'expressionnisme sur le chaos tourbillonnant, le surréalisme sur le démonisme froid des dernières régions glacées de l'enfer. Même si les tableaux devaient être perdus, leurs titres, choisis par les hommes qui les ont peints suffiraient à trahir leur foyer spirituel : *La peur ; La ville malade ; La ville mourante ; Moribundus ; Mon portrait en squelette ; La peste en haut, la peste en bas, la peste partout ; La plaisanterie a vaincu la souffrance ; La colline ; Retour dans le néant.*

L'interprétation adoptée ici peut nous sembler fantastique à première vue. Pourtant, si nous examinons la question objectivement, nous constaterons qu'elle fait exactement ce qu'une théorie se doit de faire : elle explique une multiplicité de données que nous avons dû jusqu'à présent essayer de comprendre une à une, elle nous permet de reconnaître tous les différents "ismes", de Futurisme à Surréalisme (ils sont tous d'une manière ou d'une autre une fuite de la réalité supérieure), comme des expressions (qui ne diffèrent les unes des autres qu'en surface) des mêmes pouvoirs fondamentaux. Car bien que la nature humaine dans toutes ses manifestations soit toujours essentiellement une, ses démentis sont nombreux. Une telle théorie, en un mot, nous permet de voir à travers toutes les différences, y compris les détails de la technique... (p. 136-7)

Nous ne devons en aucun cas nier que l'authentique art de l'horrible et de l'infernal est, pour n'en parler qu'en termes purement esthétiques, une potentialité artistique des plus dangereuses. Cet art se cache depuis ses débuts derrière l'art nordique, cet art même qui a produit l'image du Christ défiguré dans la mort, chose inconnue de l'art du christianisme oriental ; cet art qui aura également produit l'image de l'enfer. Bosch (†1516), Brueghel (†1569) et Grünewald (†1528) auront élevé cet art de l'horrible au même niveau que celui qu'il a atteint dans ses formes les plus transfigurées et les plus exaltées. De son côté, Goya en aura élargi le champ d'application sans pour autant déserter un seul instant le domaine de l'art véritable. C'est ainsi qu'au seuil de ce nouvel art de la mort intérieure et de l'enfer nous trouvons nombre d'artistes comme Ensor (†1949), Munch (†1944), Kubin (†1959) et Schiele (†1918) dont la véritable puissance artistique ne peut être niée. (p. 139)

Van Gogh, Munch, Seurat, tous ces artistes nés dans la deuxième partie du XIX^{e} siècle sont les premiers à exprimer cette nouveauté sans toutefois s'y abandonner totalement. Ce n'est qu'à partir d'Ensor que cette dernière devient totalement omniprésente. Elle deviendra le destin de ceux qui naîtront après 1860. Bien avant la Première Guerre mondiale, elle aura révélé le cauchemar qui habitait l'Europe dans ses grandes villes.

S'installe après la guerre un déclin artistique certain montrant plus que jamais les symptômes d'une dégénérescence extrême. Avec la "nouvelle objectivité", la forme la plus morte et la plus banale est atteinte. Considéré politiquement, ce nouvel art est l'allié de l'anarchie, psychologiquement, il est l'expression d'une peur énorme et d'une haine de la race humaine que les hommes ont retournée contre leur propre personne. L'explication la plus profonde des phénomènes d'avortements artistiques qui se sont produits dans le monde a déjà été donnée par Goya lorsqu'il écrit au bas d'une de ses gravures : « *Quand la raison rêve, des monstres naissent* ». (p. 141)

Le surréalisme

Le thème principal du surréalisme est le chaos absolu. Le mouvement s'en empare partout où il se trouve : dans les régions sombres du monde des rêves, dans l'hallucination, dans le caractère "dérangé" et irrationnel de la vie ordinaire, dans cette partie de la réalité où des choses qui ne présentent à priori aucun lien sont rassemblées de manière fortuite, insensée et fragmentaire, que ce soit dans la confusion d'une grande ville ou dans celle d'une guerre totale ou dans celle d'une brocante (les "trésors" des brocantes semblent remplir les surréalistes d'un enthousiasme tout à fait particulier). Leur sujet pourrait être librement défini comme le "chaos de la décadence totale", non pas le chaos des potentialités créatives, mais celui de la finalité ; non pas le chaos des choses qui naissent, mais celui des choses achevées ; non pas le chaos de la nature féconde, mais celui du contre-nature. Un chaos « *à partir duquel même l'esprit de Dieu en personne pourrait difficilement créer un monde digne* »[7]. (p. 142)

Il n'y a rien à redire sur le pouvoir du surréalisme. De toutes les tendances artistiques des XIX^e^ et XX^e^ siècles, à l'exception de la nouvelle architecture, seules deux ont réussi à survivre à la Seconde Guerre mondiale : le réalisme positif et le surréalisme (…) Le surréalisme n'est pas seulement présent dans les pays européens, mais bien dans de nombreux pays ; comparé à lui, l'expressionnisme ne représente qu'une minorité tout à fait négligeable.

Il ne sert à rien de dénigrer un tel phénomène et il n'est pas plus utile de se consoler en prétendant que de telles choses ne sont que des extravagances, des folies ou des formes offrant quelque étrange gain spirituel. Dès 1860, Dostoïevski reconnaissait

[7] Goethe, cité dans l'ouvrage, p. 142

prophétiquement dans ses *Carnets du sous-sol* que des expressions propres au surréalisme devaient inévitablement voir le jour — « *étant donné les circonstances dans lesquelles notre société s'est développée* »[8] — et qu'en dernier ressort, le surréalisme ne représente que l'accélération finale de la ruée vers le bas de l'homme et de l'art, ruée dont Nietzsche était déjà conscient lorsqu'il écrit « *L'insensé* » en 1881 :

> « Ne tombons-nous pas sans cesse ? En avant, en arrière, de côté, de tous les côtés? *Y a-t-il encore un en-haut et un en-bas ?* N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Le vide ne nous poursuit-il pas de son haleine ? Ne fait-il pas plus froid ? » [9] (p. 144) [10]

Déisme et art moderne

Notre diagnostic se trouve conforté par le fait indéniable que si l'art moderne n'éprouve aucune difficulté à représenter le démon ainsi que l'homme lui-même transformé en démon, il éprouve en revanche toutes les peines du monde à nous montrer l'homme en tant qu'être humain. Et lorsqu'il s'agit de représenter le Christ ou les Saints, il échoue complètement. (p. 157)

L'attraction qu'exercent l'extra-humain et l'extra-naturel sur l'artiste, que ce soit par l'obscurité, l'irréalité et le subconscient, par le chaos et le néant, tient véritablement de l'enchantement… Paul Klee dit : « *Notre propre cœur battant nous pousse vers le bas, vers les profondeurs de nos origines*. »[11] (p. 159)

La perturbation engendrée par l'art moderne s'étend à l'homme dans ses divers aspects comme dans ses différentes relations, notamment celle qu'il entretient avec Dieu. Et cela est rendu d'autant plus palpable dans le domaine de l'art car la nature même de la tâche absorbe maintenant toute l'énergie créatrice. Quand cette énergie était auparavant absorbée par le temple, l'église ou bien l'image sacrée, les nouveaux dieux de l'homme sont désormais la Nature, l'Art, la Machine, l'Univers, le Chaos et le Néant. (p. 171)

Dans le panthéisme et le déisme du XVIII[e] siècle, un fossé s'est ouvert entre l'homme et Dieu. Au début, l'idée générale de Dieu semblait bien plus pure que celle d'un Dieu

---

[8] Dostoïevski in *Notes from underground*, p. 12 (prologue)

[9] Nietzsche, cité dans l'ouvrage, p. 144 (io), voir aussi Nietzsche in *Le gai savoir* (1887), p. 119

[10] À l'évidence, il s'établit un lien entre philosophie, art et politique… (NdA)

[11] Paul Klee (†1940) : « Our beating heart drives us downward, far down to the primal ground. » (Réf.)

personnel (…) Alors que le Dieu des philosophes s'évaporait dans la nature et disparaissait, quelque chose changeait également chez l'homme : à la mesure que Dieu était dépossédé de son caractère anthropomorphique, l'homme était lui dépossédé de son caractère théomorphique. Le résultat changea du tout au tout ce pourquoi l'homme avait été appelé : par ce processus, l'homme n'était guère plus qu'un automate, s'il n'était pas tout simplement devenu égal aux démons. (p. 173)

La perte de Dieu en tant que réalité aura détruit le sens originel de la réalité dans son ensemble. Ayant perdu ce sens, l'homme devient un anti-réaliste, un idéaliste, un être vivant parmi les fantasmes.… (p. 176)[12].

Dans la forme radicale du déisme, le divorce entre Dieu et l'homme provient du fait que Dieu est relégué au loin, de sorte que Dieu et le monde commencent à être considérés comme des choses distinctes et totalement séparées. Dieu est le « *Dieu absent* » qui créa la grande horloge qu'est notre monde et l'a dûment remontée. Cette horloge continue maintenant à fonctionner selon ses propres lois internes, ce qui signifie que le monde se déploie automatiquement. Cela exclut la possibilité de toute relation personnelle avec Dieu. Tout mystère a été éliminé. Ce qui permet à l'un des protagonistes du déisme de nommer son ouvrage principal *Le Christianisme n'est pas mystérieux* [13] (…) Partout, les relations spirituelles se refroidissent ; leur place est prise par les glaciales relations de la raison et le doute joue un rôle d'autant plus décisif (…) Le monde devient une machine universelle ; l'homme un « homme-machine » (…) Ledoux, qui sans nul doute était un adepte de ce sentiment religieux particulier, s'écrie en contemplant la Terre : « *Cette machine ronde, n'est-elle pas sublime ?* »

L'homme est désormais aussi isolé vis-à-vis de ses semblables qu'il l'est vis-à-vis de Dieu ou bien même de la nature. Comme le dit Ledoux lui-même, l'homme est « *isolé partout* ». Nous devons donc en déduire que le déisme est à l'origine de ces divers phénomènes caractérisés par une "tendance vers l'inorganique". Son effet est partout assourdissant ; il rend les hommes étrangers à Dieu, il les rend étrangers les uns par rapport aux autres. (p. 177-8)[14]

---

[12] Ce qui, en soi, est une porte ouverte à l'activité du démon (NdA)

[13] John Toland, Voir Chapitre 5 / Les Lumières, 2e partie / Les Lumières en Angleterre (lien) Parallèlement, se développe un non-christianisme mystérieux… (NdA)

[14] En définitive, il n'est pas faux de dire que le déisme endosse la paternité de l'art moderne (NdA)

Le Panthéisme

Les figures individuelles, mi-humaines, mi-divines, dans lesquels Hölderlin (†1843) vénère le divin, à savoir le Christ, Héraclès et Dionysos, se résolvent en une chose nébuleuse volontiers pré-divine voire super-divine. Cela devient d'autant plus clair au fil du temps quand Hölderlin s'adresse à sa "Sainte" nature. Il prie pour quelque chose qui lui semble plus ancien et plus saint que les représentations des Dieux personnels. La *grande chose sainte* que Hölderlin reconnaît dans la nature n'est rien qui soit proche ou familier à l'homme ; il ne peut pas, pour ainsi dire, "s'y retrouver", il ne peut pas s'y découvrir, ni, comme l'âge passé a pu le faire, regarder la nature comme une parente et une amie.

La *grande chose sainte* n'est rien de tout cela, c'est plutôt quelque chose qui manque totalement de caractère humain, ou même de caractère vivant, une chose qui n'a ni destinée ni personnalité. C'est quelque chose qui est tout à fait à l'opposé de la nature de l'homme, c'est la chose universelle, une chose qu'il est en réalité impossible de ressentir, une chose infinie. Hölderlin aime mieux la désigner par le terme "stille" (tranquillité ou silence), ce qui la met en contraste avec l'intense activité humaine. Pour s'en approcher, l'homme doit d'abord se détruire lui-même, il doit aller à la mort. (p. 179)

(**PS**) Puis, Sedlmayr propose un résumé de toutes les influences sombres et destructrices qui jalonnèrent l'histoire de l'art occidental. Bien qu'il affectionne l'art existant avant la Révolution, c'est-à-dire jusqu'au XVIII^{e} siècle, il reste très objectif lorsqu'il démontre dans son propos que l'émergence de ces influences datent précisément du début de l'apostasie, c'est-à-dire du XII^{e} siècle. Pour Sedlmayr, la première manifestation de ces éléments démoniaques se produit à la fin de l'époque romane.

(**HS**) C'est dans cette phase que le monde sacré se dote soudainement, et à un degré assez terrifiant, d'un caractère démoniaque. Ainsi, les figures sacrées ornant les portes des cathédrales ont-elles des allures de cadavres et de fantômes (…) Le Christ ressemble parfois à une idole ou à un despote asiatique. Autant les bêtes de l'Apocalypse que les anges, ils sont tous déformés par cet aspect démoniaque. On expliquera difficilement ce curieux phénomène par cette double intention caractéristique d'une grande partie de l'art du haut Moyen Âge, celle d'horrifier visuellement celui qui regarde et, en même temps, par l'absurdité même des symboles représentés, d'inciter l'esprit du spectateur à la contemplation purement spirituelle. Car jouxtant ces figures sacrées, souvent même en

leur milieu, gisant là discrètement, se trouvent des images de démons, de bêtes démoniaques et de chimères qui envahissent même l'intérieur de l'église.

Au même moment, ces figures deviennent remarquablement instables. C'est ainsi que, par exemple, les personnages qui ornent le tympan de la cathédrale de Vézelay donnent l'impression de vaciller ; elles font mine de s'effondrer à tout moment depuis cette grande courbe sur laquelle elles semblent posées en équilibre (…) Ceci est l'expression visible de l'instabilité des affaires humaines que les gens se mettent soudainement à ressentir avec intensité. En réalité, cette instabilité des figures devient le symbole visible de l'humeur dominante, du sentiment dominant propre à cette époque.

Si dans la religion, l'émotion principale est la peur, le thème dominant est celui du Jour du Jugement exprimé dans toute la crainte qu'il peut inspirer. Dans l'obscurité de l'église, nous ressentons combien les fidèles se tiennent "dans la crainte et tremblant devant Dieu". Le mystère du Tout-Autre n'avait jamais atteint une telle force sur l'esprit des hommes. (p. 184-5)

(**PS**) Pourquoi, alors même que la tradition gothique se poursuit avec les grandes cathédrales, l'art commence-t-il à devenir instable ? Parce que l'Orthodoxie vient d'être abandonnée. L'artiste, par sa sensibilité exacerbée, manifestera le premier cette instabilité ; privée d'Orthodoxie, son inspiration est d'autant plus exposée aux séductions malignes.

Hieronymus Bosch

Si, (**HS**) pendant l'époque romane, le monde démoniaque n'avait pas encore développé une voie qui lui soit propre, c'est à l'époque gothique que la lumière et les ténèbres furent divisées. D'une certaine manière, « en revêtant les attributs du Royaume de l'Enfer », la cathédrale se présente alors comme « l'opposé polaire du Royaume des Cieux » (…) Les représentations peintes de l'Enfer accompagnent pleinement le développement de l'art figuratif de la fin du Moyen Âge.

Le point culminant de ce développement se trouve chez Hieronymus Bosch (†1516), un contemporain de Léonard de Vinci (†1519), qui sera le premier à nous offrir une représentation visible de l'Enfer. Ce qui est entièrement nouveau dans le monde infernal de Bosch, c'est qu'il n'a pas seulement créé le monde de l'Enfer comme une sorte de pendant chaotique du nouvel art cosmique de la Haute Renaissance, il y intègre aussi ses propres principes créatifs, sa propre "structure" chaotique et ses propres lois formelles.

Ce que nous obtenons, c'est un véritable contre-monde s'opposant aux mondes du Ciel et de la Terre.

Il y a une nouveauté certaine dans les formes mêmes de ces créatures de l'enfer. Elles ne sont pas "les enfants déchus des hommes, qui par un simple processus de métamorphose furent transformés en bêtes du Diable" ; elles sont des formes de vie totalement indépendantes et encore inconnues, nées du mariage de toutes sortes de créatures imaginables, poissons, bêtes, oiseaux, sorcières et mandragores, les produits d'une sorte de débauche et d'obscénité cosmiques incontrôlées dans lesquelles même les choses sans vie peuvent se mêler aux vivants. À l'évidence, tout cela dépassait l'horizon même de l'Antiquité.

Le paysage actuel de l'enfer est également nouveau : nous pouvons voir des aspects de la Terre qui n'avaient jusque-là jamais été mis sur une toile. Ici, de sombres gouffres, de vides étendues de terre et de mer qui semblent nous dire combien Dieu les a abandonnés, la désolation de villes vides, d'étranges lieux hideux dont la végétation est composée d'arbres de potence et de roues de torture, de boue et de marécage. Là, il n'y a plus ni soleil ni lune, la lumière ne provient que de vastes incendies ou de l'irisation d'étranges formes phosphorescentes. L'enfer peut nous montrer le travail de la main de l'homme, mais il est déformé, aride dans sa décomposition. Nous voyons surtout des ruines, nous les voyons continuellement — et en enfer, il y a aussi des arsenaux, un équipement de combat composé d'étranges machines, des appareils qui sont souvent dénués de sens, bien qu'ils aient parfois une signification, étant des instruments de



torture, tandis qu'à travers l'air naviguent des dirigeables, des démons habités et des démons pilotés. (p. 186)

Pour autant que se maintient le domaine de la croyance chrétienne — ce qui, à cette époque, était encore le cas : le catholicisme était encore réel, même le protestantisme avait encore quelque chose du christianisme — une telle représentation doit être interprétée comme une vision de la tentation. L'image de l'enfer étant, dans une certaine mesure, restée ourlée dans l'orthodoxie chrétienne il fallait bien s'attendre, alors que l'art quittait le monde chrétien, à ce que ce dernier atteigne sa pleine liberté et dote l'Enfer des plus extrêmes attributs. En cela, il est tout à fait logique que Hieronymus Bosch ait été redécouvert au XX^{e} siècle et qu'on lui attribue la paternité du surréalisme. (p. 188)

Pieter Bruegel

L'œuvre de Bruegel (†1569) présente un autre thème dominant de l'art moderne : la dépréciation de l'homme. L'homme est regardé du dehors comme quelque chose de désagréable et d'étrange, tout comme nous pourrions regarder les créatures d'une autre planète. Vu de cette façon, l'homme apparaît comme un être vilain, mal aimé et pervers, maladroit, fou et absurde - une créature possédant de fait tous les attributs engendrant le mépris. Cela est vrai non seulement du paysan (…) mais aussi de l'homme en général. Dans l'art de Bruegel, plusieurs courants sous-jacents de l'art médiéval s'unissent pour former une nouvelle image de l'homme, une image qui le représente comme l'antithèse même et la négation de la sainteté, de la grandeur, de la noblesse et de la sagesse.



Le monde de l'homme, le monde dans lequel il doit vivre et agir, est un monde dans lequel tout est mal fait, un monde chaotique et totalement dénué de sens. Les créatures de l'enfer sont partout à l'affût. La mort et la folie rodent tout autour de lui. Il est

d'ailleurs intéressant de noter que Bruegel accorde une attention toute particulière à ce qui préoccupe particulièrement la psychologie et l'esprit modernes en général, car son intérêt est remarquablement attiré, non seulement vers le paysan, mais vers les enfants, les imbéciles, les infirmes, les épileptiques, les victimes de la cécité et de l'intoxication (…) Même des choses tout à fait ordinaires sont ensorcelées au point de paraître étranges et incompréhensibles — tout comme les apiculteurs de Bruegel ressemblent à des troncs d'arbre ambulants — de sorte qu'un jeu joué par des enfants ressemble à une nouvelle manifestation bizarre de la folie. (p. 192)

Ce bref regard sur le passé montre clairement que ce qui allait devenir, au XIXe siècle, une maladie généralisée, a graduellement accompagné le développement de l'Occident en présentant ouvertement certains de ses symptômes à diverses époques. (p. 194)

Il peut être quelque peu discutable de désigner telle ou telle époque comme le tournant de l'histoire, il est toutefois difficile de se débarrasser du sentiment que, depuis 1900, une certaine limite a été franchie, nous confrontant à quelque chose de totalement inédit. Au-delà de cette limite, il est difficile d'imaginer quoi que ce soit d'autre en dehors de la catastrophe totale ou d'un début de régénération. (p. 207)[15] (***fin de l'extrait***)

LA MUSIQUE MODERNE ET CONTEMPORAINE

Devant l'ampleur du sujet, nous nous bornerons à évoquer quelques vues d'Alfred Frankenstein (†1981), un grand historien de la musique occidentale célèbre pour sa critique. Spécialiste des musiques médiévales, baroque, classique et romantique, Frankenstein conclut, en arrivant au XXe siècle, un ouvrage consacré à la musique occidentale en disant : « *Je dois arrêter là mon histoire de la musique*." [16] Car pour lui, après le début du XXe siècle, l'Occident ne produit plus de musique, plutôt, il produit une musique qui repose entièrement sur des principes nouveaux et qui ne peut être appréhendée à la lumière de l'histoire de la musique. En plaçant la musique moderne en dehors de toute tradition, en expliquant combien il était impossible de lier la musique moderne à la musique classique, Frankenstein essuiera bien des critiques. Seulement, en

[15] À l'évidence, notre monde actuel est confronté simultanément à ces deux situations. (NdA)

[16] *A Modern guide to symphonic music* (1966) (Réf. Non vérifiée)

écoutant par exemple *La messe noire* d'Alexandre Scriabine (†1915), cette musique extatique ayant tout du cri strident[17], nous sommes tentés de lui donner raison ! Ceci est d'autant plus vrai pour Arnold Schoenberg (†1951) et ses effroyables opéras[18] pendant lesquels les gens se crient dessus pendant des heures. Mais en définitive, il faut croire que ce genre de talent, celui qui précipite votre séjour dans un asile de fous, ne soit que l'expression musicale de l'expressionnisme allemand[19]. À partir de là, la porte s'ouvre à toutes sortes d'expériences, comme ce concerto pour cassettes faisant jouer simultanément plusieurs lecteurs, en avant, en arrière, à cinq vitesses différentes, ainsi qu'à cette idée selon laquelle tout ce tohu-bohu finira par produire quelque nouvelle merveille.

À un autre endroit, Frankenstein ira jusqu'à dire que tant qu'elle ne sera qu'expérimentation, l'époque actuelle ne produira pas de musique conséquente, « *mais toute cette expérience découlera peut être sur un nouvel âge d'or, à l'instar de l'âge de Bach ou de Haendel* »[20]. Ce qui, à mesure que l'humanité s'y habitue, reste une possibilité. La musique trouvera peut-être un jour un génie qui saura réunir tous ces éléments de désordre pour en tirer une nouvelle harmonie. Mais à n'en pas douter, en exprimant ainsi les sentiments des gens, cette nouvelle harmonie servira l'Antéchrist. C'est en tout cas l'idée qu'exprime Thomas Mann dans un de ses romans.

---

[17] Scriabine : Messe noire - Sonate n°9, Op. 68 (écouter)

[18] Schoenberg : Moses und Aron (écouter)

[19] L'**expressionnisme** est un courant artistique figuratif apparu au début du XXe siècle, en Europe du Nord, particulièrement en Allemagne. L'expressionnisme a touché de multiples domaines artistiques : la peinture, l'architecture, la littérature, le théâtre, le cinéma, la musique, la danse... Ce courant fut condamné par le régime nazi qui le considérait comme un "art dégénéré". (W)

[20] Réf. introuvable : livre, magazine, critique ?

THOMAS MANN

Thomas Mann[21] est probablement le seul grand romancier du XXe siècle. Si politiquement, Mann est passablement ennuyeux dans ses vues démocrates post-totalitaires, il fait en revanche preuve d'une grande sensibilité dans l'expression de son art. À plusieurs reprises dans ses romans, comme s'il voulait prendre du recul par rapport à elles, ses protagonistes endossent ses propres réflexions sur les notions de réalité, de vérité, sur la question de la vie après la mort. Loin d'être un nihiliste, Thomas Mann est volontiers humaniste. Plutôt, sa vision positive de la vie lui permettra justement d'aborder le thème du nihilisme d'une manière particulièrement profonde.

Son œuvre majeure, *La Montagne magique* (1924), se lit comme une allégorie de l'histoire européenne moderne à l'aube de la Première Guerre mondiale. En plaçant son intrigue dans un sanatorium perché dans les montagnes suisses, Mann nous présente divers personnages aux philosophies aussi variées que celles qui gangrènent l'Europe. Le récit établit une sorte de parallèle avec ceux qui, entrant en contact avec la civilisation occidentale, ne peuvent qu'être malades : si tous ceux qui arrivent dans cet endroit tombent malades c'est bien parce que l'Europe elle-même est malade. Nul ne peut y échapper. Pourtant, c'est bien là qu'ils sont censés guérir ! Et l'Europe, elle qui sait tant de choses, devrait pouvoir faire de même… Mais au contact de l'Europe, tous tombent malades. Quoi que vous fassiez, ils ne guériront pas. Ceux qui viennent visiter leur proche tombent malades et sont obligés de rester. Personne n'en revient vivant ; tous finissent par mourir. Tout ce qu'il reste à ces personnages de Mann, c'est deviser. C'est tout ce qu'ils ont pour surmonter la maladie de l'Europe.

Un passage du livre pourrait être particulièrement évocateur de cette maladie de la modernité qui touche l'Europe. Alors que ses protagonistes partent au cinéma, Mann nous livre sa perception de cet art nouveau : en capturant son image, en capturant ce que l'homme a de plus sacré, le cinéma nous offre une chose horrible. Ainsi projetées à l'écran, les images agissent sur nous, sans que nous puissions réagir en aucune façon.

---

[21] **Thomas Mann** (1875-1955, 80 ans) est un écrivain allemand, lauréat du prix Nobel de littérature en 1929. Il est l'une des figures les plus éminentes de la littérature européenne de la première moitié du XXe siècle. Dès 1933, il émigre en Suisse afin de se tenir éloigné de la tourmente politique que connaît alors son pays. (W)

> « Settembrini, en homme de jugement, aurait sans doute condamné sévèrement cette représentation si peu humaniste ; avec une ironie cinglante et classique il n'aurait pas manqué de flétrir l'abus que l'on avait fait de la technique pour animer des images qui abaissaient la dignité de l'homme.
>
> « Lorsque la dernière image trépidante d'une scène s'évanouissait, que la lumière s'allumait dans la salle et que le champ des visions apparaissait à la foule comme une toile vide, il ne pouvait même pas y avoir d'applaudissements. Personne n'était là que l'on eût pu récompenser par des acclamations, que l'on eût pu rappeler par admiration pour l'art dont il avait fait preuve. Les acteurs qui s'étaient réunis pour ce spectacle, étaient depuis longtemps dispersés à tous les vents. On n'avait vu que les ombres de leur performance, des millions d'images et des déclics les plus brefs en lesquels on avait décomposé leur action en la recueillant afin de pouvoir la restituer à volonté et aussi souvent qu'on le voudrait, par un déroulement rapide et clignotant, à l'élément de la durée. Le silence de la foule avait quelque chose de veule et de repoussant. Les mains restaient étendues, impuissantes, devant le néant. On se frottait les yeux, on regardait fixement devant soi, on avait honte de la clarté, et l'on avait hâte de retrouver l'obscurité pour regarder à nouveau, pour voir se dérouler les choses qui avaient eu leur temps, transplantées dans un temps nouveau, et renouvelées par le fard de la musique. » [22]

Ces lignes exposent le sentiment humain de Mann, le sentiment profond d'un homme contemporain de la naissance du cinéma pour qui il parait démoniaque. En enlevant l'âme des acteurs, en les dédoublant de la sorte, le cinéma ne fait que projeter des représentations fantomatiques à l'écran sans autre réalité que la pellicule elle-même. Certes, une image vacille à l'écran, mais cette image n'existe pas dans la réalité[23]. À tout le moins, le fait que des penseurs de la trempe de Thomas puisse réfléchir de la sorte n'est vraiment pas anodin.

Dans le deuxième tome, l'auteur aborde la question du spiritisme, toujours en transposant sa propre expérience dans ses personnages. À l'évidence, ses diverses participations à des séances — plutôt dictées par sa curiosité — persuaderont Mann que tous les phénomènes dont il fut témoin sont l'œuvre d'un certain pouvoir.

---

[22] Thomas Mann in *La Montagne magique* (1924), tome I, pp. 484-5

[23] Père Seraphim illustre ensuite ce paragraphe avec l'anecdote suivante. Il cite l'un de ses professeurs : « Je ne supporte pas le téléphone. Chaque fois que je l'entends sonner et que je décroche, j'ai terriblement peur. J'entends la voix de quelqu'un à des milliers de kilomètres ; j'ai l'impression que ce sont des démons. »

> « L'apparition ici, la mort là-bas, on pouvait tout au moins distinguer un certain rapport entre les deux. Et il consentit à prendre part à une séance de spiritisme, à une partie de verres tournants que l'on avait décidé d'organiser, par impatience. » [24]

Soudain, alors que ses protagonistes sont rassemblés, un esprit commence à les saisir. Ils voient sous leurs yeux quelque chose prendre forme, se matérialiser : c'est le fantôme de quelqu'un qu'ils connaissent tous. Ils sont si effrayés que cela produit sur eux un effet durable… Cet épisode reflète combien, pour une Europe malade, sans philosophie propre, ce type d'expérience commence à devenir pour le coup très attirant.

L'un de ses derniers romans, *Le Docteur Faustus*, est la biographie d'un musicien de génie racontée par son ami d'enfance, un jeune étudiant ordinaire de la classe moyenne doté des valeurs typiques propre à sa classe : la propreté et la précision, l'étude et l'économie, toutes ces choses merveilleuses qui font la réputation des Allemands. Ici, le talent de Mann réside sûrement dans sa façon de présenter les choses, dans son aptitude à décrire toute chose démoniaque ou extraordinaire à travers les yeux de quelqu'un de tout à fait normal. Ce contraste entre l'extraordinaire et l'usuel n'en est que plus saisissant ; il n'est pas sans rappeler Dostoïevski lorsqu'il parle du diable dans la vision d'Ivan Karamazov[25]. Le lecteur pourrait croire à une simple hallucination, c'est en réalité beaucoup plus profond que cela. Ainsi, Le Docteur Faustus nous présente-t-il un étudiant normal décrivant un musicien tout aussi normal que talentueux. Seulement, il apparaît que certaines choses en lui sont étranges. Comme si le musicien cherchait quelque chose. Comme s'il ne pouvait justement pas se contenter des choses ordinaires. Ce musicien ne veut pas en rester là. Il veut devenir un grand compositeur. Aussi, mû par une énergie qui n'a d'égal que son inspiration, va-t-il produire de nouvelles choses fantastiques, sinon bizarres, et inventer de nouveaux systèmes atonaux avec quinze notes au lieu de huit. Son chef-d'œuvre, *L'Apocalypse*, avec un millier de voix et autant d'instruments, sera l'œuvre musicale la plus grandiose jamais composée.

Alors que le narrateur s'interroge sur l'origine d'une telle inspiration, il fait en sorte d'observer son ami pendant ses heures de travail. Et il découvre que quelqu'un vient lui rendre visite et que son ami entre en conversation avec lui ! En réalité, cette personne n'existe pas physiquement, mais sa présence contribue largement à inspirer son

---

[24] Mann, Op. Cit., tome II, p. 479 et suivantes (Doutes suprêmes)

[25] Voir Dostoïevski in *Les Frères Karamazov* (1881), tome II, p. 559 (Le Diable. Hallucination d'Ivan Fiodorovitch)

interlocuteur. Elle ouvre au compositeur des possibilités jusqu'alors inexplorées, elle lui donne les moyens de composer comme personne n'a jamais composé. Cette personne, c'est le diable. Pour arriver à ses fins, pour devenir le plus grand compositeur, le génie aura dû vendre son âme au diable. L'auditoire est conquis, considérant qu'il s'agit là du sommet de la musique moderne, que la musique dans son ensemble vient d'atteindre son chef-d'œuvre.

À l'évidence, à l'instar du Docteur Faustus, l'homme a vendu son âme au diable. C'est en substance ce que Mann décrit dans son roman : pour s'octroyer des jouissances terrestres l'homme s'est délesté de son âme que les démons s'empressent d'envahir. Ainsi, sans pour autant rivaliser avec la profondeur de Dostoïevski, Thomas Mann nous enseigne-t-il avec talent sa conscience des courants de la pensée moderne.

*

* *

Ces quelques exemples puisés de l'art, de la musique et de la littérature tendent à prouver que la vision révolutionnaire de l'homme moderne, en ce qu'elle a d'anti-chrétien, ne trouve pas sa source uniquement dans la révolution politique ou dans la philosophie de tel ou tel individu mais bien de manière indépendante. En apparaissant *avant* la Révolution, les schémas sphériques de Ledoux et les troublantes esquisses de Goya nous montrent plutôt que leurs artistes furent inspirés au même moment et par ces mêmes forces qui inspirèrent le politique. Et à l'évidence, même si nous ne voyons pas exactement comment agissent les démons, ils sont indéniablement à l'origine de ces idées. Pour autant, ces artistes et autres penseurs politiques ne présentent pas particulièrement les symptômes de la folie. Nous ne pouvons donc pas les ignorer, au prétexte qu'il ne s'agirait que de personnes malades, dépassées. Nous ne pouvons pas non plus nous défiler au prétexte que telle politique ne s'applique que dans tel pays, comme si elle était nécessaire à ce peuple en particulier. Cet état d'esprit, cette révolution inspirée par le Malin concerne tout le monde. C'est probablement dans cette optique que Soljenitsyne s'exprima devant le Congrès lors de sa visite à Washington en 1975 :

> « Ici, depuis les vastes espaces de ce continent, il est difficile de croire ce qui se passe ailleurs dans le monde. Mais, messieurs, il n'y a plus rien de tel qu'une vie sûre. Ni vous ni nous n'aurons jamais une vie sûre. Que Dieu vous accorde,

> lorsqu'arrivera le temps de votre crise, que vous ayez des dirigeants comme ceux que vous aviez au début de la Révolution, des dirigeants qui croyaient encore en la nature humaine et ne se moquaient pas de l'idée du bien et du mal. » [26]

Malheureusement, cet humanisme propre à la fin du XVIII[e] siècle dont l'art, les pères fondateurs et même les États-Unis pouvaient se réclamer relève désormais de l'utopie ; nous ne pourrons jamais y revenir. Pendant cette époque, située entre un âge orthodoxe vieillissant et une nouvelle ère chaotique et révolutionnaire, l'harmonie et la paix prévalaient mais l'ensemble du processus lancé depuis longtemps emportait déjà plus loin l'humanité. Et il apparaît que ce processus s'exprime tout particulièrement par l'intervention des démons chez les grands révolutionnaires, les philosophes radicaux et les artistes déjantés.

Il faut toutefois garder à l'esprit que, sans une certaine sensibilité, sans une certaine affinité du commun des mortels, toutes ces personnes auraient déjà été oubliées. Devenues inconnues, elles n'auraient pas lieu d'être citées en exemple. Leurs révolutions s'essouffleraient, il n'y aurait personne pour les suivre. Seulement, l'immense majorité des gens arborent cette même mentalité, ils sont complètement préparés à ce qu'annoncent les prophètes des temps nouveaux. Mais tous ces gens contents d'eux-mêmes qui traînent leur optimisme primaire dans les supermarchés font enrager une minorité circonspecte : « Non, tout ne va pas bien. Certes le Goulag ne me concerne pas mais sa seule existence suffit à m'horrifier. » Et cette minorité, dans le désordre caractéristique de notre société, torturée en profondeur par son questionnement, est véritablement en recherche. Ces personnes cherchent quelque chose. Elles cherchent Dieu. Mais Dieu a été mis hors-jeu. Aussi se tournent-ils vers le diable. Mais le diable tient dans sa main le monde entier. C'est à partir de là que des personnes hors du commun, ces révolutionnaires, ces philosophes, ces artistes même, se distinguent.

---

[26] Lors d'un voyage aux États-unis, à l'invitation d'une centrale syndicale, Soljénitsyne prononce deux importants discours (30 juin à Washington, 9 juillet à New York) mettant en garde contre l'aveuglement des démocraties occidentales et appelant à la fermeté. (NdT) (RNV) (NT)

LA PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE

Nous allons donc aborder maintenant le spiritualisme en tant que phénomène particulièrement symptomatique du monde fragmenté dans lequel nous vivons. Au milieu du XIXe siècle, au moment même où l'art exprime volontiers ses inspirations démoniaques, cette même puissance se manifeste aux hommes. Alors que la révolution bat son plein en Europe, s'ouvre en 1848 aux États-Unis, dans l'état de New York, la possibilité de communiquer avec un autre monde. Cette possibilité apparaît sous la forme de tapotements que se proposent d'interpréter les soeurs Fox de Hydesville. Bien que l'histoire raconte comment ces tapotements, ces craquements, n'étaient qu'un canular, cela ne fait aucune différence. Ces coups semblant venir de nulle part excitent les consciences. Les médiums s'emparent du sujet, forment leur propre congrégation et disséminent partout en Amérique et au Royaume-Uni leurs églises spiritualistes[27].

Une nouvelle fois, cette mentalité anglo-saxonne très terre-à-terre que l'on a déjà abordée avec Owen et ses rêves socialistes, présente une forte affinité avec le mysticisme. Mais il ne s'agit pas d'un *vrai* mysticisme cherchant à établir un contact *vrai* avec Dieu. Plutôt, s'agit-il de l'externalisation d'une sorte de mysticisme. Car si le spiritualisme est bien un contact avec un autre monde il n'est absolument pas corrélé à la faculté propre à chacun de grandir, d'évoluer. Il dépend uniquement de la manière dont nous éduquons nos facultés médiumniques. À l'évidence, pour donner libre cours au spiritualisme, faut-il avoir abandonné le vrai Christianisme ou ne plus croire qu'en un christianisme peu étoffé. Devant l'impossibilité, de fait, de distinguer les phénomènes divins des phénomènes démoniaques, les partisans de la cause spiritualiste sont prêts à accepter n'importe quelle manifestation occulte comme venant de l'esprit[28].

Le spiritualisme est objectivé de différentes manières. Là, il y a des tapotements, ou bien des voix, ici, apparaît une main, ou bien encore un fantôme dans son intégralité. Thomas Mann, par exemple, a vu lors de ses expériences une main se matérialiser… Il existe aussi ce qu'on appelle "l'écriture automatique"[29] qui n'est autre que la représentation graphique, par le biais d'une main déconnectée de sa conscience et de sa volonté, du

---

[27] (Réf.)

[28] On retrouvera plus tard cette même mentalité en filigrane du mouvement Pentecôtiste. (NdA)

[29] En tant que phénomène spirite, l'écriture automatique est appelée psychographie. (W)

message d'un esprit. Devant des exemples d'écriture automatique, comme cette feuille représentant une écriture manuelle réduite dans des proportions conséquentes, on ne peut que donner crédit à cette manifestation. Pareillement, nous ne sommes pas surpris qu'Helena Blavatsky, fondatrice de la Théosophie, puisse être elle-même experte dans un domaine comme celui de la matérialisation des objets.

Il s'agit là des tours classiques des démons. Ils sont en effet capables de faire des choses comme matérialiser des objets, faire écrire un stylo sorti de nulle part, frapper des gens et soulever des tables. Mais nous avons déjà évoqué les techniques mises en oeuvre par les adeptes dans un précédent ouvrage[30] : réunis en cercle, ils acquièrent une sorte d'énergie psychique en se tenant par la main. Et, pour être tout à fait honnête, nous ne pouvons pas nous prononcer sur ce qu'il y a derrière la psyché de l'homme, sur ce que peut représenter son inconscient. En revanche, ce que nous savons, c'est qu'ils représentent une grande quantité d'énergie pouvant être canalisée. Et, à l'évidence, tout ceci n'aurait jamais lieu sans l'intervention des démons qui, en définitive, ne font que répondre au médium qui les sollicite. Ainsi, une personne ayant une certaine faculté pour cela, tout en étant bien formée au médiumisme, sera largement capable d'invoquer les démons dans un état de transe profonde.

Pourquoi ces expériences sont-elles condamnées par Dieu ? Parce qu'elles concernent des réalités spirituelles qui nous dépassent, des réalités bien trop dangereuses pour nous. Mais si l'hagiographie regorge d'histoires de combats effroyables entre les Saints et les démons, désormais, les combats sont plus civilisés, plus proches de nous. Les démons sont là, partout. Ils inspirent l'esprit du temps aux philosophes et aux autres penseurs. Ils font dire des âneries à Ralph Emerson et font parler les théosophes comme des communistes. En réalité, ces démons inspireront n'importe quel prédicateur spirite, voire même n'importe quel pasteur évangéliste. Ils s'adaptent à merveille avec l'esprit du temps.

Pour prouver l'existence des esprits, les spiritualistes insistent énormément sur un fait scientifiquement démontrable : chaque fois qu'ils reçoivent la visite des esprits, la température de la salle baisse de quelques degrés. Mais nous n'avons pas besoin de ces preuves, par ailleurs irréfutables, pour convenir que les démons sont des créatures froides. Et ressentir dans sa chair un frisson en présence d'un démon ne relève évidemment pas que de l'imagination.

---

[30] Voir Père Seraphim in *L'Orthodoxie et la religion du futur* (1975) ; Le renouveau charismatique / Le médiumnisme chrétien

Ce sont ces nouveaux pouvoirs qui sont en passe d'offrir au monde sa nouvelle religion. Il ne s'agira donc pas d'une religion dans laquelle l'homme choisit librement, en conscience, d'offrir son âme à Dieu, dans une volonté d'obéissance. Il s'agira d'une religion dans laquelle l'homme sera contraint de croire devant ces preuves tangibles de *l'existence* des esprits. Alors que la philosophie occidentale a depuis longtemps entériné la mort de Dieu, l'homme, qui par essence ne cesse jamais de chercher, se tournera alors vers ces réalités spirituelles trompeuses venues d'en-dessous.

Théosophie et autres approches scientifiques de la religion

La création de sociétés visant à étudier scientifiquement les phénomènes spirituels prend directement sa source dans l'engouement de personnes telles que Saint-Simon (†1825) et plus tard Teilhard de Chardin (†1955). Leurs philosophies respectives tendent en effet à réconcilier la science avec la religion. À cet effet, il existe encore de nos jours, en Angleterre, la *Society for Psychical Research*, fondée en 1882 et dont Arthur Conan Doyle fut un membre important. C'est ainsi que les agnostiques distingués de l'Angleterre victorienne retrouvent le chemin de la spiritualité ! Bien des livres naïfs et fantastiques furent écrits à ce sujet, notamment par Arthur Conan Doyle chez qui le rationalisme pur de son Sherlock Holmes semble attiré par le spiritualisme. En définitive, c'est toujours la même chose : quand la réalité supérieure est devenue inaccessible, les artistes, les écrivains, se tournent vers un mysticisme beaucoup plus terre-à-terre. Et dès lors qu'une sorte de réalité spirituelle apparaît dans le domaine des phénomènes, ils tombent dans le panneau. Ils sont totalement dépourvus du moindre discernement.

La parapsychologie[31] est une autre discipline scientifique développée dans le sillage du spiritualisme. Ayant pour vocation l'étude des perceptions extra-sensorielles, il n'est pas étonnant que cette discipline se soit si bien développée en Union Soviétique et dans d'autres endroits comme la Hongrie[32]. Parce que les Soviétiques, très réalistes, sont volontiers réceptifs à tout ce qui peut être puissant. Aussi, maintenant qu'il a été prouvé

---

[31] La **parapsychologie** est l'étude pluridisciplinaire, au moyen de la méthode expérimentale, de phénomènes paranormaux qui mettraient en jeu le psychisme et son interaction avec l'environnement. Ces phénomènes sont appelés phénomènes *Psi*. Les fondateurs de cette discipline sont Joseph Banks Rhine et Max Dessoir. La parapsychologie a succédé historiquement à la métapsychique, qui étudiait le somnambulisme et les médiums au XIX^e^ siècle. (W)

[32] À remettre dans son contexte : le texte que nous traduisons date de la fin des années 70. (NDT)

qu'il existe une telle chose que la perception extra sensorielle, maintenant qu'il est acquis que nos cinq sens se doublent de facultés encore inexplorées, les Soviétiques s'y intéressent de très près. Pour développer une arme. Pour sécuriser encore plus leur idéologie. Ou pour faire avancer la science. Tout simplement.

Enfin, c'est aussi l'époque d'Annie Besant et d'Helena Blavatsky. De nationalité anglaise, Annie Besant[33] présente une mentalité à la fois socialiste et occultiste ; on la retrouve donc autant sur les fronts féministes et politiques que dans les milieux religieux. En travaillant sur des écrits d'Helena Blavatsky, Annie Besant découvre la théosophie. Elle s'y convertit rapidement avant d'en prendre la direction huit ans plus tard. Puis, c'est en Inde qu'elle adopte et éduque Krishnamurti[34], un adolescent de quatorze ans, en qui elle et son coreligionnaire voient l'incarnation du nouveau messie. Le jeune homme renoncera finalement à son destin mais passera le restant de ses jours à donner des conférences et à écrire une oeuvre particulièrement vaste.

Helena Blavatsky[35], de son côté, fonde à New York la Société théosophique en 1875. D'origine russe, son enfance est jalonnée d'étranges incidents, comme en témoigne le jour de son baptême où le prêtre faillit périr brûlé ; son adolescence n'est pas moins agitée. En effet, Helena Blavatsky manifeste assez tôt des facultés psychiques qui mélangent, entre autres coups frappés, déplacements d'objets et prévisions funestes. Elle écrira d'imposants volumes dans lesquels elle prétend transmettre la sagesse orientale acquise auprès de maîtres tibétains. L'histoire raconte qu'elle obtenait ces révélations par des lettres apparaissant soudainement dans la pièce… À l'évidence,

---

[33] **Annie Besant** (1847-**1933**, 85 ans) est une conférencière, féministe, libre-penseuse, socialiste et théosophe britannique. Elle prit part à la lutte ouvrière, lutta pour l'indépendance de l'Inde puis dirigea la Société théosophique. (W)

[34] **Jiddu Krishnamurti** (1895-**1986**, 90 ans) est un homme d'origine indienne promoteur d'une éducation alternative. Apparue au sein de la théosophie et de la contreculture des années 1960, sa pensée exerça une influence notable sur des auteurs et des personnalités de différentes disciplines. D'abord présenté dès son adolescence par la société théosophique de l'époque comme un messie potentiel, il a opéré un revirement un peu plus tard pour développer une thèse radicalement opposée, reposant principalement sur l'idée qu'une transformation de l'humain ne peut se faire qu'en se libérant de toute autorité. Sa conviction était qu'un tel changement devait passer par une transformation de ce qu'il appelait le "vieux cerveau conditionné de l'homme" ("mutation de la psyché") afin d'accéder à une liberté que ni les religions, ni l'athéisme, ni les idéologies politiques ne seraient capables de produire, puisque, selon lui, elles ne font que perpétuer les conditionnements. (W)

[35] **Helena Blavatsky** (1831-**1891**, 59 ans) est l'un des membres fondateurs de la Société théosophique et d'un courant ésotérique auquel elle donna le nom de « théosophie" (en grec : *theos*, divin et *sophia*, sagesse), concept antique selon lequel toutes les religions et philosophies possèdent un aspect d'une vérité plus universelle. (W)

Helena Blavatsky fut un médium aux dons très développés, hélas le temps nous manque pour deviser sur tous les phénomènes qui lui sont liés.

De toutes les personnalités gravitant autour de la société théosophique celle de Rudolf Steiner[36] est peut-être la plus intéressante. En conflit avec Annie Besant au sujet de Krishnamurti que cette dernière veut faire passer pour le nouveau messie, Steiner se sépare de la Société théosophique fin 1912 et fonde la Société anthroposophique. Moins enclin à donner du crédit au moindre évènement, son intelligence le démarque nettement des autres occultistes dont la naïveté n'a d'égale que leur superficialité. En réalité, notamment par l'étude assidue qu'il fit de Goethe (†1832), Steiner tient plus du philosophe que du spiritualiste. Aussi, autant sensible à ses aspirations maçonniques qu'à sa vision héritée de Goethe — dans laquelle s'unissent enfin science et religion—, il développera une sorte de spiritisme qu'il dira scientifique. Ce que Steiner recherche, c'est appréhender la réalité dans son ensemble. Il s'attache donc à faire la synthèse entre la réalité extérieure, que la science examine et la réalité intérieure, fruit de ses visions. En définitive, ses écrits font toujours l'objet d'études très sérieuses de la part de personnes non moins sérieuses. Et nous trouvons encore aujourd'hui des écoles Steiner qui enseignent, entre autres, des choses comme l'eurythmie[37]. La citation qui suit cherche à nous faire comprendre ce qui le motivait :

> « Le matérialisme voit de la *matière* et ne se rend pas compte qu'en réalité il se trouve face à l'esprit, simplement que celui-ci lui apparaît sous sa forme matérielle. Il ignore que l'esprit se métamorphose en matière pour acquérir des moyens d'action que seule cette métamorphose permet. L'esprit doit d'abord se donner la forme d'un cerveau physique pour, sous cette forme, réaliser la vie représentative qui peut conférer à l'homme sur terre une soi-conscience libre et agissante. Dans le cerveau

[36] **Rudolf Steiner** (1861-**1925**, 64 ans) est un intellectuel, polygraphe et occultiste autrichien, puis suisse. Principalement connu comme fondateur de l'anthroposophie, une doctrine spirituelle, Steiner va, sur la base de cette doctrine, proposer dans un second temps des applications dans le domaine de l'éducation, l'agriculture, la médecine. Ces pratiques, qu'il développa dans les années 1920, sont considérées comme pseudo-scientifiques, mais elles persistent de nos jours à travers plusieurs disciplines. (W)

[37] Selon Rudolf Steiner, l'**eurythmie** est la sœur de l'anthroposophie (et non sa fille) et lui est intimement liée. Il s'agit d'un langage codifié qui se danse et qui permet d'aborder l'anthroposophie par des mouvements corporels typiques : « En faisant reproduire ces gestes codifiés aux enfants, on induit dans leur esprit l'idée qu'il existerait un "langage universel". L'eurythmie serait en effet, selon les anthroposophes, "le langage de l'invisible rendu visible". » (W)

> l'esprit naît de la matière, certes, mais seulement après que le cerveau physique ait été engendré par l'esprit. » [38]

Cherchant à dépasser l'impasse de la science dans son approche de la matière — la science est impuissante à définir la matière —, Steiner ambitionne de baser sa science sur quelque chose de "plus élevé". Ainsi, suivant le mot d'ordre des spiritualistes en général et des théosophes en particulier, « *Essayez par vous-même* », il basera ses travaux sur la réalité spirituelle qui, d'après lui, est vérifiable par l'expérience. Ainsi, tout un chacun peut se laisser convaincre par sa propre expérience dans les règles prescrites pour entrer en contact avec les esprits.

À l'évidence, une telle démarche s'oppose à la liberté définissant le Christianisme. D'un côté, considérant avec humilité que Dieu est au-dessus de nous, nous nous offrons librement à Lui ; de l'autre, séduits par des preuves, nous entrons en contact avec une sorte de réalité qui s'impose à nous de manière plus ou moins rationnelle. En réalité, ces phénomènes spiritualistes, qui partagent avec l'art moderne nombre d'idées occultes, appartiennent à ce même monde dissolu fait d'apparitions, de coups frappés et autres manifestations. Comme si tout cela contredisait le caractère normal, moderne et éclairé, de la réalité matérielle.

Hare Krishna

Nous ne pouvons pas développer ici tous les cultes plaçant, selon la philosophie de Kant, le *moi* et l'esprit au centre de l'univers. Toutefois, à n'en pas douter, le XIX^{e} siècle est manifestement le siècle des révélations ! Citons quelques unes de ces personnes qui, donnant libre cours à leurs impressions, créèrent de nouvelles religions : en 1830, l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours de Joseph Smith (qui mourra assassiné à l'âge de 38 ans en 1844) ; en 1831, l'Adventisme ou Millerisme de William Miller (†1849) ; en 1860, l'Église adventiste du septième jour de Joseph Bates (†1872) et Ellen White (†1915) ; en 1870, les Témoins de Jéhovah de Charles Russell (†1916) ; en 1879, la Science chrétienne de Mary Baker Eddy (†1910)… Chacune de ses personnes, persuadées d'être investies d'une mission divine, saura séduire des dizaines voire des centaines de milliers de personnes au moyen de sa révélation.

---

[38] Rudolf Steiner in *Autobiographie* (1925), tome II, p. 105 (io)

Plus proche de nous, en devenant en 1966 le pendant américain de l'Hindouisme, Hare Krishna[39] va réunir l'Hindouisme à la philosophie égocentrique caractéristique de l'occident. Parce que dans l'Hindouisme, l'homme devient dieu. En méditant, en chantant, l'homme accède à un état ouvrant la porte à Dieu ; il devient un dieu, littéralement. Son *moi* devient un dieu. Et cette approche s'accorde merveilleusement bien avec celle de l'Évolution comme avec les écrits de Nietzsche. C'est la combinaison parfaite. Alors qu'en Inde, Hare Krishna est largement perçue comme du paganisme pur et simple, elle devient sur le sol américain une sorte de religion correspondant parfaitement à notre mentalité d'enfant gâté. C'est très sensuel. Ainsi pouvons-nous voir de jeunes américains se raser la tête et revêtir des robes avant de parcourir les rues en chantant à la gloire de leur nouveau dieu.

Dans leur mensuel *Back to Godhead* [40], entre deux articles traitant de mondanités, se trouve la promotion des dernières cassettes audio de Golden Avatar[41], la musique officielle, en quelque sorte, du mouvement Hare Krishna. Cette musique est censée faire grimper leurs esprits jusque dans les hauteurs des royaumes célestes. Plus concrètement, il est aussi possible de partager avec eux d'excellents repas végétariens, de chanter et d'assister à des conférences pendant lesquelles sont traduits des textes sacrés. Enfin, il est possible d'admirer leur représentation jouée du poème *Bhagavad-Gita* : après s'être habillés et maquillés pendant des heures, ils se trémoussent alors devant des miroirs dans une chorégraphie aussi prude qu'esthétique. Mais, à passer de la sorte pour une bande de cinglés aux crânes rasés, à se perdre ainsi dans la méditation et les chants, ils semblent néanmoins en retirer une sorte de frisson.

Comme pour répondre à notre besoin d'histoires fantastiques et de science-fiction, ce mouvement est truffé d'histoires abracadabrantes mises à disposition dans leur magazine. Ainsi, pouvons-nous lire l'histoire du *Sanglier qui s'est battu pour la planète Terre*, la fantastique histoire d'un cochon cosmique venu manger la Terre[42]. Reprenant l'idée que Brahma serait plus grand que tous les cieux, le sanglier serait lui aussi plus grand que la Terre. Il pourrait la dévorer. Bref… Tout en doutant que ce genre de fables réponde

---

[39] Dans sa forme longue : Association internationale pour la conscience de Krishna, fondée à new York en 1966 par Abhay Charan De (1896-1977, 81 ans). (NdT)

[40] (Réf.)

[41] (écouter)

[42] (Réf.)

aux besoins actuels en matière de fantasmes, nous ne pouvons que constater un retour en grâce du paganisme dans nos vies actuelles.

En définitive, Abhay Charan De, leur gourou, n'était qu'un homme d'affaires ordinaire sans avenir. C'est en quittant l'Inde pour l'Amérique qu'il découvre comment gagner sa vie en devenant comme un dieu pour ces Américains passablement dépourvus. Ceux qui n'ont pas les moyens d'appréhender le Christianisme, ceux qui ne voient pas combien les âmes sont l'objet des plus viles convoitises, toutes ces personnes tomberont dans l'un ou l'autre piège. Et en mettant en avant le *moi*, l'esprit, la sensation d'appartenir à la nouveauté, d'être quelqu'un d'important, en agrémentant les thèmes par des décors et des musiques exaltantes, tous ces courants séduisent plus qu'ils ne convertissent.

D'autres approches

Il est donc primordial, à la lumière de l'Orthodoxie, d'établir une critique objective de tous ces mouvements pour que les gens prennent réellement conscience de qui fait quoi. À l'heure actuelle, deux grandes idées sont en lutte. D'un côte, nous avons l'Orthodoxie, le vrai Christianisme et de l'autre, nous avons cette nouvelle philosophie que les gens n'ont pas saisie. Aussi, ceux qui se tournent vers le beat[43], le rock'n'roll, ou n'importe quel type de culture, d'art ou de religion, sont-ils généralement inconscients de faire partie intégrante de leur mouvement. Ils s'y intéressent uniquement parce que c'est dans l'air du temps, parce que les gens autour d'eux s'y intéressent. Semblant répondre à un besoin, ils adhèrent à telle ou telle idée sans véritablement prendre conscience de leur choix. Mais, nous autres qui nous intéressons de près à toutes ces manifestations, nous devons être capables de définir ce qui s'y passe.

À cet égard, citons l'excellent travail fourni par des Évangélistes de Berkeley dont la mission fut de dénoncer les contrefaçons spirituelles[44], notamment celles de la méditation transcendantale (Maharishi Mahesh Yogi) ou de la Scientologie. Dans leur dernier numéro que nous venons de recevoir, ils écrivent tout un article sur un mouvement pouvant s'avérer particulièrement symptomatique : le Mouvement du

[43] La **Beat Generation** est un mouvement littéraire et artistique né dans les années 1950 aux USA. (W)

[44] (Réf.)

potentiel humain[45]. En réalité, ce potentiel humain met l'accent sur ce que *je* peux, sur la façon dont *je* peux me développer, sur la façon dont *je* peux découvrir quelque chose de mieux :

> « Traditionnellement, notre culture embrasse la vision chrétienne qui voit l'être humain comme une créature limitée et séparée de Dieu, une créature étant un mélange curieux et paradoxal de bonnes et de mauvaises qualités. Cette vision est aujourd'hui remise en cause par une conception orientale et occulte de l'humanité implicite dans le Mouvement du potentiel humain. Le principe de base de cette vision occulte du monde est que tout est Un : le monde de la matière et le monde de l'esprit partagent une essence commune. Si tout est Un, alors... les différences sont illusoires. La réalité n'est pas ce qui apparaît, cette myriade d'objets, de personnes, de pensées, d'idées de Dieu, de moralité ou de beauté. Ce qui apparaît est simplement subjectif pour chaque personne ; la réalité est une unité au-delà de l'apparence[46]. Conclure que l'on crée sa propre réalité est à portée de main. Autrement dit, nous percevons uniquement ce que l'on veut bien percevoir. Ces perceptions ne sont pas exactes ou inexactes. Elles ne sont qu'une partie de l'illusion de la réalité au-delà de laquelle se trouve l'unité, la "vraie réalité". »
>
> « Si tout est Un, l'existence d'une personne en tant que partie de cette unité est aussi sacrée et puissante que toute autre partie du tout. Dieu devient alors une partie de l'unité, dont chaque individu est une manifestation. Une fois les personnes sorties de l'emprise de l'illusion — la réalité telle qu'elle est perçue dans le monde matériel —, la transcendance divine, une expérience d'unité avec l'univers peut alors être vécue.... Au sommet de la pyramide des besoins humains se trouve l'expérience de l'unité avec toutes choses. Les personnes deviennent Dieu par essence. »
>
> « Les patients possèdent en eux les réponses à leurs propres problèmes. » [47]

Le Christianisme sait aussi résoudre les problèmes ! C'est même ce que Dieu commande. Mais la réponse aux problèmes de l'homme passe généralement par un nécéssaire changement. Alors que selon cette nouvelle idée dont s'inspire largement la psychanalyse, la réponse se trouve en l'homme. Dans cette discipline où le véritable enjeu est d'arriver à définir ses besoins et de les exprimer, le thérapeute n'intervient que

---

[45] Le **mouvement du potentiel humain** est né au sein de la contreculture des années 1960 aux États-Unis. Il est fondé sur l'idée que des ressources psychologiques et spirituelles, des états supérieurs de conscience ou des expériences transcendantes, transpersonnelles ne sont pas exploitées en l'être humain. À travers le développement de ce potentiel, la vie individuelle serait plus enrichissante, créative et heureuse et des changements sociaux positifs pourraient être espérés. (W)

[46] On a l'impression de lire du Kant ou bien du Hume. (NdA)

[47] *SCP Journal*, Vol. 5, No. 1 (Hiver 1981-82), p. 9 (RNV)

pour créer un climat d'acceptation permettant au patient de découvrir ces réponses à l'intérieur de lui-même. Auparavant, libérer la sagesse humaine universelle chez un individu était du ressort du chaman ou bien de l'exorciste ; ce rôle est désormais dévolu au psychothérapeute…

À l'évidence, nous avons encore affaire à un énième culte du *moi*. Non content de créer sa propre réalité, on en extirpe une toute nouvelle des profondeurs du *moi*. Ainsi, aborder l'aspect malin de sa propre réalité ne sera qu'un exercice de style pour rendre la chose socialement acceptable. Être bon, être mauvais, aucune importance. Un psychanalyste ne s'aventurera jamais à juger ; dans le meilleur cas, se substituant en cela à n'importe quelle religion, il fournira une échelle de valeur. Mais il saura rester un scientifique avant tout : la réponse est fondamentalement à l'intérieur de l'homme. La démarche de la psychanalyse peut se résumer en ces quelques lignes : l'humanité est bonne ; les hommes tendent naturellement à grandir ; les valeurs essentielles sont déjà présentes à l'intérieur de l'individu, elles ne viennent pas de l'extérieur ; le potentiel humain est illimité ; l'expérience est la chose la plus importante ; l'homme est autonome, tout seul ; l'objectif, c'est la conscience personnelle ; en ce qui concerne le monde extérieur, tout est relatif ; l'homme ne peut pas se prononcer sur l'existence de Dieu ; le changement est le seul absolu ; le mal n'existe pas ; le bien ne provient que de l'homme.

> « Avec cet ensemble de présupposés concernant la nature de l'humanité, de Dieu et du monde, la psychologie humaniste est devenue le terreau dans lequel le Mouvement du potentiel humain a fleuri. Le climat culturel des années 1960 était parfait pour cela. » [48]

> « À partir des années Soixante-dix, en s'étendant à l'est de la Californie, le Mouvement du potentiel humain suscita 8000 thérapies différentes, un véritable bric-à-brac fait de psychanalyse, de religions orientales, d'expérimentation sexuelle, de jeux et de revivalisme à l'ancienne. » [49]

[48] Ibid., p. 14

[49] Ibid., citant Alvin Toffler (†2016), p. 14.

L'Analyse Transactionnelle[50] est l'une des premières manifestations influentes dérivant du concept de potentiel humain et le livre *I'm OK, you're OK* (1969) écrit par Thomas Harris (†1995) est intégralement lié à ce concept. À quelque chose près, ce qu'il relate n'est pas très différent du zen : la réalité doit être acceptée telle qu'elle est, il n'y a rien à rajouter ; tout va bien tel que ça se présente ; nous n'avons qu'à nous laisser aller, accepter la réalité telle qu'elle est et nous accepter tels que nous sommes ; laissons-nous aller, lâchons prise, et Dieu prendra le dessus — si tant est que nous croyions en Dieu ou en l'esprit cosmique ; détendons-nous et laissons la nature nous envahir ; si l'individu est bon, s'il doit suivre sa propre expérience, nous n'avons donc pas besoin de suivre telle ou telle structure ou des valeurs imposées de l'extérieur ; nous devons nous libérer de l'emprise de nos parents, de notre conscience.

Ainsi, libérant le potentiel humain qui git au fond de nous, devrions-nous être capables de nous réveiller enfin, de nous affranchir de tout, depuis nos valeurs transmises par nos parents jusqu'à notre conscience, pour enfin devenir une personne autonome. Et pour cela, seulement nous faut-il écouter nos désirs, il nous faudra surtout nous persuader que ces derniers sont bons. Alors pourrons-nous nous épanouir, alors pourrons-nous réaliser tout notre potentiel. Fidèle au manuel de l'Analyse Transactionelle, nous nous regarderons deux fois par jour dans la glace et pourrons nous exclamer : « *Je suis OK comme je suis,. Oui, vraiment, je suis parfait*… »

[50] L'**analyse transactionnelle**, appelée aussi AT, est une théorie de la personnalité, des rapports sociaux et de la communication. Créée en 1958 par le médecin psychiatre et psychanalyste Éric Berne, elle postule des « états du Moi » (Parent, Adulte, Enfant), et étudie les phénomènes intrapsychiques à travers les échanges relationnels de deux personnes ou plus, appelés « transactions ». (W)

12. L'ANTÉCHRIST

Sans nécessairement subir leur influence directe, le monde actuel est néanmoins le reflet de ce qu'expriment l'occultisme et l'art moderne. Ainsi, avons-nous désormais un aperçu de la spiritualité de l'homme moderne ; nous voyons mieux de quoi son monde est fait. *L'Homme du néant* (1947) de Max Picard[1] illustre parfaitement cet état d'esprit. Cet écrivain d'origine allemande, converti du Judaïsme au Catholicisme fut si déçu par l'Europe moderne qu'il troqua la frénésie des villes allemandes pour le calme des lacs suisses. Picard est notamment connu pour son ouvrage *La Fuite devant Dieu* (1934) dans lequel il décrit comment la vie de l'homme moderne, et en particulier dans les villes, est une fuite totale de la réalité, une façon de fuir Dieu. Picard écrivit *L'Homme du néant* treize ans plus tard. Il y décrit très bien ce qui se trame derrière tous ces mouvements. En voici un extrait :

*

* *

Au cours d'un voyage en Allemagne en 1932, j'eus la visite du chef d'un grand parti allemand ; il me demanda comment il se pouvait qu'Hitler eût acquis un tel renom et trouvé tant d'adhérents. Je lui indiquai le journal illustré déposé sur la table, en le priant d'y jeter un coup d'oeil. La première page montrait une danseuse à peu près nue ; la seconde des soldats s'exerçant à la mitrailleuse, et en dessous le savant X dans son laboratoire ; à la troisième page, on voyait, à côté d'un poème chinois, une série de photos représentant l'évolution de la bicyclette depuis le milieu du XIX^{e} siècle jusqu'à nos jours ; à la quatrième, une tribu d'Indiens de l'Amérique du Sud voisinait avec des ouvriers occupant leur temps libre à faire de la gymnastique, en regard du député Y, en vacances à la campagne.

---

[1] **Max Picard** (1888-**1965**, 77 ans) est un écrivain et philosophe suisse. (W)

Voilà, dis-je, comment l'homme moderne perçoit le monde extérieur : dans un pêle-mêle sans lien ni continuité ; cela prouve que son âme elle-même est chaotique. Au lieu de connaître des objets *stables*, dont chacun se présente isolément et à sa place, l'homme moderne est un chaos vivant dans un monde chaotique. Indifférent à tout ordre, il ne demande qu'à percevoir une part quelconque de cette réalité incohérente ; peu lui chaut que ce soit ceci ou cela, pourvu que ce soit quelque chose. À la faveur de ce chaos, n'importe quoi peut s'insinuer en lui et n'importe qui : Adolphe Hitler, par exemple. Et voilà Hitler installé dans l'homme sans qu'on sache comment il a pénétré ; dès lors il ne dépend plus de l'homme, mais de la seule habileté d'Hitler, qu'Hitler passe ou demeure.

La discontinuité chaotique du journal illustré paraît désuète, si on la compare à celle de la radio qui l'a reprise en la mécanisant. 6h : gymnastique ; 6h15 disques ; 7h : informations ; 8h : cours de morse ; 9h : sermon ; 9h30 : au village ; 10h : Beethoven, sonate pour flûte et piano ; 10h30 : conférence agricole ; 10h45 : nouvelles mondiales ; 11h : ouverture de Rienzi, et ainsi de suite jusqu'au soir : 22h10 : cours d'espagnol ; 22h30 : pour les amateurs de jazz.

Le monde de la radio n'*est* pas seulement discontinu, il *engendre* la discontinuité. Il produit les choses privées de tout lien organique ; on les oublie avant même qu'elles aient disparu, car elles apparaissent voilées déjà du nuage de l'oubli. La radio suppose l'homme intérieurement incapable de percevoir la continuité, c'est-à-dire de percevoir les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles se comportent les unes par rapport aux autres, chacune selon sa nature. La radio a partie liée avec l'incohérence de l'homme.

Il n'y a plus de monde extérieur offert à la connaissance, car ce monde est un chaos ; et il n'y a plus de monde intérieur capable de connaître, car le monde intérieur est également un chaos. Aussi l'homme ne se porte-t-il plus, par un acte de sa volonté, vers l'objet, il ne choisit plus l'objet ni ne l'examine : le monde est défait, les objets passent discontinument devant un homme discontinu. Peu importe ce qui passe, pourvu qu'il y ait passage. Dans ce défilé peut s'insinuer n'importe quoi, même Adolphe Hitler ; l'homme moderne préfère qu'au moins paraisse Hitler, plutôt que de ne voir rien paraître. « Heil », salut ! À celui qui dans ce chaos passe, et non seulement passe, mais encore veille au déroulement sans fin de ce chaotique défilé. Salut à celui qui, mieux qu'un autre, sait entretenir la machine dévidant sous nos yeux, en série, les évènements et les choses.

La grande ville est l'expression la plus achevée de la discontinuité, devenue pierre et ciment. Les lignes des maisons y sont partout brisées par le mouvement des autos, des trams et des trains, qui évoquent des machines chargées de tout déchiqueter. La silhouette de l'homme s'y désagrège en points noirs que les rues et les façades se renvoient dans un jeu cruel. Et le ciel y semble plus qu'ailleurs éloigné du sol, lui-même dépouillé de son unité et de sa continuité, tant il est rayé et déchiré par la lame tranchante des avions.

C'est à la faveur de ce chaos extérieur qu'Hitler pouvait aisément s'insinuer dans le chaos intérieur ; dans le monde de la discontinuité, il pouvait paraître partout, il était partout à sa place.

Grâce à cette présence insistante, incessante et universelle, il finissait par être plus visible que les autres discontinuité, on s'habituait à lui, on l'admettait, comme on finit par adopter une pâte dentifrice dont le nom se répète sans cesse dans le chaos de la publicité. Il s'impose finalement comme la seul réalité dans un monde où tout ne fait que paraître pour aussitôt disparaître.

Sorel pensait que, dans une démocratie moderne, il était possible à une poignée d'hommes de s'emparer du pouvoir et d'établir une dictature. Rien de plus exact. Mais pourquoi ? Parce que chacun ne fait que passer et glisser sur toute chose, et l'on glisse aussi à côté du pouvoir, sans même s'en apercevoir, sans que personne s'en aperçoive ; aucun effort particulier n'est nécessaire, on n'a nullement besoin de combattre pour s'emparer des leviers du pouvoir, il suffit de les prendre comme on prendrait l'un quelconque des objets que le chaos général fait glisser à portée de main. Et ce qui est vrai en politique le serait en tout autre domaine. Il ne saurait donc s'agir d'une véritable prise de pouvoir, conforme à une doctrine de la prise du pouvoir. Point d'autre doctrine ici que la doctrine du chaos.

Hitler n'eut pas besoin de conquérir le pouvoir ; par la structure même de la discontinuité, tout se trouvait *à l'avance* conquis. On ne s'étonnera pas que, parvenu au commandement suprême sans combat, ce dictateur s'efforce après coup de mettre en scène son "combat" : il s'entoure de tous les cris et de les toutes les attitudes du pouvoir. Par la violence et le meurtre il se prouve que, s'il est dictateur, il le doit à sa propre action et non au hasard du chaos.

Seul le monde de la totale discontinuité pouvait voir un néant, un Hitler, faire figure de chef ; lorsque tout est discontinu on perd l'habitude de comparer. Simplement, le néant Hitler se trouvait là ; puisque tout change d'un instant à l'autre, on n'était heureux qu'il y

eût au moins le néant Hitler. Un monde hiérarchiquement ordonné, l'eût de lui-même projeté dans le néant, un tel néant n'eût même pas pu paraître. Hitler était l'excrément d'un monde démoniaque qu'un monde authentique et ordonné eût de lui-même évacué.[2] (***fin de l'extrait***)

*

* *

Encore une fois, nous réalisons combien nous sommes en première ligne, combien nous autres qui vivons dans ce monde fragmenté sommes habitués à tous ces phénomènes — journaux, radio, télévision, cinéma — désarticulant sans relâche des pièces qui ne s'emboîtent plus. Dans ce monde sans ordre et sans réalité prépondérante, Dieu n'existe pas. Aussi, l'ordre qui nous entoure encore aujourd'hui n'est-il que le vestige d'une époque précédente dans laquelle les gens croyaient encore en Dieu. Aujourd'hui, aveuglés par un consumérisme sans cesse croissant, nous ne voyons pas venir cette fragmentation dont parle Soljénitsyne dans son discours au Congrès. Mais si notre société est aveuglée par le consumérisme, elle l'est d'autant plus par ces pseudo religions spiritualistes dont le message subliminal n'exprime rien d'autre que ce que le diable a prévu pour nous.

L'art contemporain

Dans le livre cité au chapitre précédent, *Art in Crisis*, l'auteur souligne le paradoxe de l'art moderne. Quand, d'un côté, la peinture exprime le chaos et la fragmentation, de l'autre, l'architecture présente un calme artificiel. Nous n'avons plus qu'à lever le yeux et contempler la ville moderne et ses gratte-ciel. Il n'est d'ailleurs pas rare d'entendre des gens s'extasier devant ces monstres de verre noir[3], comme si leur réalisation exprimait de manière matérielle ce que recherche l'âme ! Mais laissons-là ces gens en phase avec l'esprit du temps parce qu'à l'évidence, tout ce que ces bâtiments

[2] Max Picard in *L'Homme du néant* (1947), pp. 11-15 (Trad. Jean Rousset)

[3] L'auteur fait probablement référence à 425 Market Street, San Francisco, un immeuble de 38 étages (160m) terminé en 1973. (photo) NdT

peuvent exprimer, c'est le vide, l'absence de Dieu. Et, en définitive, ils resteront tels des mémoriaux dressés là en l'honneur de l'aveuglement, servant temporairement à exposer des oeuvres aussi folles que délirantes.

Nous assistons à la fin de la Seconde Guerre mondiale à l'émergence d'un art nouveau, l'art contemporain, où le chaos et l'inhumain semble se disputer la primauté. Ainsi, partant d'une sorte de chaos, l'enjeu est-il pour Francis Bacon (†1992) ou encore Alberto Giacometti (†1996) de façonner quelque chose ressemblant vaguement à de l'humain. Parce que les expressions contemporaines sont faites de bosses, de membres absents. Parce qu'elles expriment des visages vides, éteints, sans espoir ni désespoir. Comme s'il s'agissait de matérialiser la réalité d'un champ de bataille. En réalité, ces peintures sont simplement effrayantes.



Une telle expression *artistique* de la destruction semble révélatrice d'un nouvel âge à venir frisant l'attente millénariste. Du moins, tâchant de dépasser le nihilisme des guerres et des révolutions, une telle expression souligne manifestement un espoir humaniste. Seulement, lorsqu'un artiste catholique comme Eric Gill (†1940) s'empare du sujet, comme s'il y avait urgence à développer un nouvel art religieux, nous assistons à l'émergence d'une toute nouvelle iconographie dans laquelle il est impossible non seulement de distinguer les êtres en eux, mais surtout, de distinguer quoi que ce soit d'humain dans les personnages représentés. Cette déviation de l'art inspirera même une sculpture représentant un mort sur le point d'être relevé ; le thème de la Résurrection, comme n'importe quel thème expressionniste d'ailleurs, est magnifiquement rabaissé à une stricte sous-humanité. Enfin, les représentations modernes de la Crucifixion ne sont

pas en reste : l'image du Christ, d'inspiration à l'évidence démoniaque, est absolument épouvantable[4].



LES PROPHÈTES

Dans le même temps, la notion d'*espoir* marque fortement les écrits des prophètes contemporains dont le nombre est par trop conséquent pour que nous les abordions tous. Citons tout de même trois d'entre eux. Nous avons déjà abordé l'optimisme de Teilhard de Chardin lorsqu'il exprime l'idée que les régimes totalitaires ne font que passer. En définitive, si pour de Chardin l'Évolution ne concerne pas tant l'individu que l'espèce, si l'on est assuré que l'Homme survive, la réalité du Goulag et des camps de concentration importe peu. L'homme, en effet, survivra et l'espèce continuera son évolution vers un état plus élevé.

[4] Pour ce qui est de la sculpture, l'auteur fait référence à un artiste rencontré à Claremont (il a oublié son nom). Les images censées représenter la Crucifixion ont été ajoutées par nous pour mieux illustrer le propos de Père Seraphim. (NdT)

Nicolas Fiodorov

Un autre de ces prophètes pourrait être Nicolas Fiodorov[5], personnage fantasque de la Russie du XIXe siècle, dont les écrits n'auront été publiés qu'après sa mort[6]. Admiré par Tolstoï, Dostoïevski et Soloviev, Fiodorov a eu une idée très étrange. Farouchement opposé à l'idée de révolution — parce qu'à tout miser ainsi sur le futur, l'homme actuel est dégradé au rang de *fumier* du paradis à venir —, Fiodorov pense que la tâche de l'humanité est de ressusciter scientifiquement nos ancêtres. À l'évidence, nul ne pouvait savoir comment s'y prendre à la fin du XIXe siècle pourtant, confiant dans sa foi et dans les progrès de la science, ce prophète appellera l'humanité à se préparer pour ce grand évènement. Un jour, les ancêtres ressusciteront et nous ouvriront les portes du paradis !

Fiodorov a-t-il entrevu la cryonie, cette nouvelle science congelant les corps de malades aujourd'hui incurables ou voulant simplement ressusciter plus tard[7] ? À tout le moins, en objectant que les vivants ont une dette à l'égard de leurs ancêtres et que les générations successives doivent être solidaires des précédentes, sa *Philosophie de la tâche commune* (1906) appelle bien de ses voeux une telle résurrection. Cette idée, pour le coup très séculière, de revenir à la vie est à l'évidence extrêmement millénariste. Mais ce rêve délirant reste largement dans les cordes de l'Antéchrist : il saura séduire les hommes en opérant des simulacres de résurrection dans lesquels les cadavres seront mus par des démons[8].

Fiodorov a donc tout du prophète fou. Mais s'il reste néanmoins plutôt en phase avec l'esprit de ce nouveau royaume du monde, il est en revanche en dehors des clous du Christianisme dans lequel l'homme croit en la résurrection offerte par Dieu et non par la science !

---

[5] **Nicolas Fiodorov** (1829-**1903**, 74 ans) est un philosophe russe orthodoxe, précurseur du mouvement cosmiste russe, ayant exercé comme géographe et bibliothécaire. Il croyait en la possibilité du prolongement de la vie, en celle de l'immortalité physique et de la résurrection des morts par des moyens scientifiques. (W)

[6] Ses écrits seront pour la première fois traduits en Anglais par Alexandre Schmemann. Fiodorov fait en effet partie des auteurs présentés et cités dans son livre *Ultimate questions : an anthology of modern Russian religious thought* (1977). (NdA)

[7] La technologie pour cryogéniser existe depuis 1967, date à laquelle fut congelé la première personne encore conservée aujourd'hui (James Bedford) (W) (NdT)

[8] En attendant, notons au passage que la science-fiction fourmille d'exemples de ce type comme lorsque telle créature venue de l'espace prend possession d'un esprit humain et déambule, instable, les yeux dans le vide. Quand on y pense, la science-fiction n'est qu'une immense fable millénariste : race supérieure, surhomme arrivant de l'espace… (NdA)

David Herbert Lawrence

Écrivain britannique incontournable du début du XXe siècle, Lawrence[9], s'opposant en cela à la doctrine chrétienne, prône un retour aux sources païen et une libération sexuelle. Ainsi, bien que ses romans ne soient pas "sales" (hormis l'inénarrable *Amant de Lady Chatterley*), ils font la part belle aux excès d'une vie *terrestre* dans laquelle le sexe joue un rôle de premier plan. Par son approche païenne, parfois blasphématoire, la littérature de Lawrence est fort symptomatique des temps modernes.

On peut sentir chez cet auteur toute l'influence que Nietzsche (†1900) a pu avoir sur lui. Dans une de ses nouvelles, *La Femme qui s'enfuit* (1928), Lawrence compare le christianisme à l'aspect pâle, faible et efféminé d'un homme vieux et blanc et le contraste au paganisme représenté alors par une belle femme nue à la peau dorée, réfugiée chez les Indiens. Là, au contact de la terre, la femme retrouve le pouvoir et affermit sa sexualité. Ainsi, en dénigrant le Catholicisme, l'oeuvre de Lawrence regorge-t-elle d'images et de dieux africains : certains de ses héros sont affublés d'une grossière statue africaine censée symboliser leur éveil aux choses *terrestres*. Tout ce qui a trait au paganisme est synonyme de force ; toutes les inhibitions du christianisme sont dès lors levées. L'homme s'affranchit de tout ; il n'existe plus de lois particulières. Parallèlement, sans avoir jamais abordé la question de l'homosexualité, Lawrence qui ne donne par ailleurs aucun crédit au mariage, exprime l'idée que la sexualité doit être exprimée librement.

En réécrivant la Résurrection dans *L'Homme qui était mort* (1929), Lawrence entre de plain-pied dans le thème du blasphème. Le texte, passablement insoutenable même pour un non-croyant, fait descendre de la Croix un Christ ayant survécu. Ce dernier découvre alors la magnificence du monde et partage avec Marie-Madeleine des expériences sensibles.

[9] **David Herbert Lawrence** (1885-**1930**, 44 ans) est un écrivain britannique. Auteur de nouvelles, romans, poèmes, pièces de théâtre, essais, livres de voyage, traductions et lettres, il est célèbre notamment pour son roman *L'Amant de Lady Chatterley* (1927). (W)

Henry Miller

Dans la même veine, nous pouvons nous référer à cet autre écrivain américain très terre-à-terre nommé Henry Miller[10], un bohémien moderne typique affranchi de tout préjugé. Il démarre sa carrière littéraire sur le tard, dans le Paris des années Vingt, s'éveillant à l'idée de la réalité de ce monde, de la terre, du paganisme et du sexe. Ironiquement, si ces romans ne furent autorisés aux États-Unis que très récemment, ils sont maintenant considérés comme dépassés. En effet, si Miller avait à l'époque l'ambition de lutter contre le puritanisme américain, aujourd'hui, les romans pornographiques sont sur toutes les étagères ; Miller n'est plus un cas isolé. Il restera néanmoins l'archétype de l'homme moderne éclairé imprégné de cet esprit anarchique dont parlait Charles Fourier (†1837) au siècle dernier : « *Que les passions se déchaînent et ce sera le paradis*. »[11] Sans contraintes, libéré du poids des préjugés, Miller fait donc comme bon lui semble et donne libre cours à ses passions, rejoignant par là l'idée de Lawrence selon laquelle l'homme pourrait se renouveler par une sexualité débridée. Ce qui, nous le savons, est non seulement faux mais surtout destructeur.

Il est curieux de constater que, lors de son épisode parisien, les écrits de Miller auront été appréhendés par Nicolas Berdiaev (†1948), tout comme les écrits de ce dernier auront inspirés à Miller d'autres idées. Se définissant comme un anarchiste mystique[12], Berdiaev s'intéresse à tout ce qui touche aux manifestations de la culture moderne. Il croit au renversement de l'Église, à la possibilité de faire émerger l'homme spirituel libre. Mais cette lecture de Miller lui est insupportable. Prenant conscience que cet auteur donne libre cours à tout ce qui lui passe par la tête, ce qui inclut ordures et autres blasphèmes, Berdiaev verra dans ces écrits toute une philosophie extrêmement délétère. Quand l'homme n'est plus que l'expression de ses passions, quand les passions se manifestent aussi abruptement, l'anarchie est absolue, tout se dissout, plus rien n'existe.

---

[10] **Henry** Valentine **Miller** (1891-**1980**, 88 ans) est un romancier et essayiste américain connu pour avoir rompu avec les formes littéraires existantes, développant un nouveau type de roman semi-autobiographique qui mêle l'étude de caractère, la critique sociale, la réflexion philosophique, le langage explicite, le sexe, la libre association surréaliste et le mysticisme. Ses œuvres ont toutes été interdites aux États-Unis jusqu'en 1961. (W)

[11] Réf. introuvable

[12] Voir Berdiaev in *Essai d'autobiographie spirituelle* (1979), p. 155 : « *Je suis toujours anarchiste mystique, en ce sens que pour moi Dieu est avant tout liberté et libération de l'esclavage du monde, le règne de Dieu est le règne de la liberté, il est anarchie. Les catégories sociales de pouvoir et de domination, je les tiens pour inapplicables à Dieu dans ses rapports avec l'homme et avec le monde.* » (Trad. E. Belensen)

Pour illustrer la précision du propos de Berdiaev, nous pouvons lire ce passage tiré de son autobiographie :

> « Grâce à quelques relations, il me fut possible d'entendre un cours que faisait Rudolf Steiner à Helsingfors, dans la loge anthroposophique. J'y ai senti une atmosphère à laquelle j'étais hostile et que je combattais. Steiner lui-même dont je fis la connaissance, me fit une impression complexe et assez pénible, mais non celle d'un charlatan. Cet homme persuadait et hypnotisait non seulement les autres, mais aussi lui-même. Il avait tantôt la figure d'un pasteur bonhomme — et il portait l'habit de pasteur — tantôt celle d'un mage, maître des âmes. J'ai rarement vu un homme aussi dénué de grâces charismatiques. Aucun rayon d'en haut. Il tirait tout d'en bas et tentait par un effort passionné de frayer sa voie vers le monde spirituel. »[13]

À l'évidence, les observations de Berdiaev sont extrêmement pertinentes ; on n'en attendait pas moins d'un faux-prophète…

Il est toutefois possible de porter au crédit de Miller la relative profondeur de ses écrits philosophiques, écrits au travers desquels l'auteur nous apparaît plutôt au fait des choses. À l'évidence, Miller sait de quel bois est fait l'homme moderne et où il se dirige : dépassant ses préjugés du passé, opérant sa libération sexuelle, l'homme moderne est désormais capable d'être libre. Voici quelques extraits que nous jugeons éloquents :

> « À l'aube de chaque époque, on peut distinguer une figure rayonnante dans laquelle s'incarne le nouvel esprit du temps. Il arrive à l'heure la plus sombre, se lève comme un soleil et dissipe la morosité et la stagnation dans lesquelles le monde était plongé. Quelque part dans les plis noirs qui nous enveloppent maintenant, je suis certain qu'un autre être est en gestation, qu'il n'est qu'en attente de l'heure zéro pour s'annoncer. »

> « Franchement, je ne crois pas que la race humaine puisse régresser de la sorte. Je crois que lorsque le moment crucial arrivera, un leader plus grand que tous ceux que nous avons connus dans le passé se lèvera pour nous sortir de l'impasse actuelle. Mais pour qu'une telle figure puisse voir le jour, l'humanité devra atteindre un point de désespoir si profond que nous serons enfin prêts à assumer la pleine responsabilité de l'humanité. Cela signifie vivre les uns pour les autres dans le sens religieux absolu de la phrase ; nous devrons devenir des citoyens planétaires de la terre, liés les uns aux autres non par le pays, la race, la classe, la religion, la profession ou l'idéologie, mais par un rythme commun et instinctif du cœur. » [14]

---

[13] Ibid., p. 189

[14] Henri Miller in *The Best of Henri Miller*, pp. 366-7 (Aphorisms - Remember to remember)

> « Nous sommes au seuil d'un nouveau mode de vie, celui dans lequel l'HOMME est sur le point de se réaliser. Les perturbations qui caractérisent cette époque de transition indiquent clairement les débuts d'un nouveau climat, un climat spirituel dans lequel le corps ne sera plus renié, dans lequel, au contraire, le corps de l'homme trouvera sa place dans le corps du monde. La domination de l'homme sur la nature commence seulement à être comprise comme quelque chose de plus qu'un simple triomphe technique ; derrière l'affirmation brutale du pouvoir et de la volonté se cache un sens aigu de la grandeur, de la majesté, de la grandeur de sa responsabilité. Peut-être commence-t-il à peine à réaliser que "toutes les voies de la terre mènent au ciel" ?
>
> « Ainsi, la destruction complète de notre monde culturel, qui semble plus que jamais assurée maintenant par la destruction imminente, est vraiment une bénédiction déguisée. Les vieux sillons de la race, de la religion et de la nationalité sont destinés à disparaître, et à leur place nous verrons, pour la première fois dans l'histoire de l'homme, une communauté d'intérêt basée non pas sur l'animal en lui mais sur l'être humain qu'il a si longtemps renié... L'homme idéal doit périr, et l'homme idéal périra certainement, car les derniers accessoires du monde sont en train de céder. L'homme doit s'ouvrir, être prêt à vivre la vie du monde dans toute sa mondanité, s'il veut survivre. » [15]

À n'en pas douter, suivant Kant et son culte du *moi*, Miller nous offre à voir une autre prophétie de l'Antéchrist ; son millénaire est un monde permissif dans lequel les pulsions de l'humanité sont totalement relâchées, un monde dans lequel les hommes sont libérés de toutes leurs contraintes, de toute morale et de toutes leurs croyances passées. C'est ce que nous pouvons appeler le culte de soi.

*

* *

Mais en définitive, que signifie « *être prêt à la vie du monde dans sa mondanité* » ? C'est enlever les tabous, c'est insulter la dignité, c'est nous donner à voir la réalité sinon de manière crue, en pratiquant à outrance l'art de la suggestion. Ainsi le cinéma est-il maintenant rempli de scènes violentes ou de scènes indécentes, comme s'il était nécessaire de voir la vie telle qu'elle est. Seulement, nous sommes loin de la réalité. À

[15] Henri Miller in *The Wisdom of the Heart* (1941), pp. 85-6

vouloir trop en faire, à vouloir trop en montrer, on ne fait qu'exciter un aspect passionnel, pas un aspect réel. Même l'hagiographie des martyrs, qui peut être choquante pour ceux dont l'éducation littéraire s'est limitée à l'époque victorienne, même si elle décrit des horreurs, reste bien plus réaliste, bien plus objective que les dérives auxquelles on assiste aujourd'hui.

La censure étant levée, comme s'il fallait absolument rattraper le temps perdu, on diffuse tout et n'importe quoi. L'objectif, hormis une brève excitation passagère, est inexistant. Telle scène suscite telle passion. Elle n'apporte rien de fondamental à l'existence. Elle ne renseigne en rien la compréhension de la vie. Elle ne fait que nourrir notre ego. En tant que spectateur, nous cherchons forcément à nous identifier au jeu et aux acteurs, alors qu'à l'évidence, la réalité n'a rien à voir avec ce que l'on rencontre dans les films. Le cinéma se situe donc à mi-chemin entre le voyeurisme et le culte de soi. Que l'on soit beau ou moche, jeune ou vieux, le cinéma nous permet d'*adorer ce que nous aimerions être*. Il devient comme un miroir corrigeant nos insuffisances et nos inexpériences. À l'heure où la littérature n'est plus, dans une société désertée des valeurs supérieures, l'expérience narcissique du cinéma devient très caractéristique. Seulement, le culte de soi est bien l'une des erreurs fondamentales de la vie spirituelle.

Ainsi, il n'est pas étonnant de vivre dans une société ou le sexe est omniprésent. Au cinéma, dans la publicité, qu'il soit suggéré ou affiché, le sexe s'impose partout pour éveiller, susciter une émotion, pour faire s'identifier aux marques tous ces malheureux spectateurs. Telle scène ; telle passion. Tel acteur, telle star ; tel produit, tel consommateur. Parallèlement, suivant Fourier et Miller, les passions se déchainent, la révolution sexuelle est en marche. Poursuivant un désir millénariste, désirant réellement se défaire de toute contrainte, les acteurs se déshabillent aussi dans les théâtres, suscitant dans l'assemblée ce mystérieux sentiment de libération. Ce sentiment est certes de courte durée, mais il sera bien suffisant. Comme la chaleur temporaire de la rencontre sensible vécue par ceux qui se perdent dans l'idéal sexuel : elle s'évanouit dans le néant. Ces gens-là, faute de Dieu, faute d'église, faute d'enseignement de qualité, viennent grossir les rangs des modernes éclairés qui, libérés des normes et des préjugés, donneront l'apparence d'un royaume d'amour et de liberté. Le règne de l'Antéchrist n'est vraiment plus très loin. L'Antéchrist sera celui que ces gens vénèrent autant qu'ils se vénèrent eux-mêmes. Leur dieu sera leur propre dieu.

Nicolas Berdiaev

Retrouvons maintenant Nicolas Berdiaev[16] que nous venons d'aborder il y a quelques lignes.

> « *Le monde est en train d'évoluer vers une spiritualité et un mysticisme nouveaux dans lesquels il n'y aura plus de vision ascétique du monde* ».
>
> « *Le succès du mouvement vers l'unité chrétienne présuppose une nouvelle ère dans le Christianisme lui-même, une nouvelle et profonde spiritualité et donc une nouvelle effusion du Saint Esprit.* » [17]

Il n'est pas difficile de deviner entre les lignes combien Berdiaev est complètement acquis aux théories de Joachim de Flore[18]. Car d'une certaine manière, ces deux phrases résument bien l'attente millénariste engagée par l'abbé italien ; elles inspirent l'homme actuel à diriger sa quête vers une sorte d'âge nouveau. Ainsi, dépassant les craintes d'un avenir sombre et difficile, dépassant la simple réalité de la vie et des camps de concentration, il faut, à l'instar de Rousseau, se laisser envahir par un profond sentiment mystique. Il faut croire en l'harmonie future. Pour Berdiaev, l'humanité ne se limite pas à sa réalité ; la réalité de l'esprit va bientôt entrer en jeu :

> « A travers les ténèbres, le monde va vers une nouvelle spiritualité et une nouvelle mystique. Dans celle-ci il ne peut pas y avoir de place pour une conception ascétique du monde, pour un renoncement à la multiplicité et à l'individualité de celui-ci. L'ascèse n'y représentera qu'une méthode et un moyen de purification. Elle sera tournée vers le monde et les hommes ; mais elle ne considérera pas le monde objectivé comme le monde véritable ».
>
> « La nouvelle mystique doit (…) permettre l'épanouissement d'une gnose authentique (…) Et toutes les contradictions douloureuses, tous les

---

[16] **Nicolas Berdiaev** (1874-1948, 74 ans) est un philosophe chrétien russe de langues russe et française. (W)

[17] Berdiaev cité par Père Seraphim dans *Orthodoxy and the religion of the future* (Chap. 7 : The "Charismatic Revival" / Spiritual Deception) ; Voir aussi ici. (Nous traduisons)

[18] Voir la préface de Stanislas Fumet du livre de Berdiaev, *Le Sens de la Création. Un essai de justification de l'homme* (1955), p. 24 : « *Voilà pourquoi, par delà l'Évangile, qui ne manifeste pas toute l'anthropologie que pressent Berdiaev mais qui la donne substantiellement dans l'Homme-Dieu, c'est-à-dire dans le Christ, en la tenant plus voilée sur sa croix qu'au Thabor, le chevalier philosophe postule un supplément de révélation et en ferait volontiers, comme d'autres y ont songé avant lui, de Joachim de Flore à Léon Bloy, cet Évangile du Saint-Esprit qui ouvrirait un âge que les faussaires parodient et que les catastrophes déchaînées par les ennemis de l'homme, — les mêmes que ceux de [28] Dieu, — retardent autant qu'elles peuvent. Cet âge serait celui d'une terre et d'un ciel nouveaux. Est-il encore du temps et de notre vie mortelle, ce plus beau des mondes que dessine à grands traits, à la fin de son livre, l'impatience de Berdiaev ?* » (NdT)

> dédoublements[19], se trouveront résolus dans cette nouvelle mystique, plus profonde que la religion et qui doit unir les religions. En même temps ce sera là une victoire sur les formes factices de la mystique sociale, une victoire du royaume de l'Esprit sur le royaume de César. » [20]
>
> « La victoire définitive du royaume de l'Esprit— qui ne peut en rien être une négation de la justice — présuppose un changement de la structure même de la conscience humaine, c'est-à-dire la victoire sur le monde de l'objectivation. Autrement dit, elle n'est concevable que sur le plan eschatologique. » [21]

À l'évidence, en exprimant l'idée que l'humanité atteindra à la réalité spirituelle à travers une conscience supérieure, Berdiaev reprend aussi les thèmes chers aux évolutionnistes chrétiens.

*

* *

Dans son *Journal d'un écrivain*, Dostoïevski rapporte la discussion (fictive) qu'il entretînt avec un Anglais sur le sujet de l'athéisme et des sectes :

> « Une fois la Bible lue, les fidèles approchent et vénèrent respectueusement le livre sacré avec des larmes. Mais que cela signifie-t-il au fait ? Il s'agit de l'église des athées. Ceux qui prient ne croient pas en Dieu ; leur dogme absolu, leur condition absolue pour rejoindre cette église est l'athéisme. Pourquoi vénèrent-ils la Bible, pourquoi écoutent-ils respectueusement ses lectures en versant des larmes ? Parce qu'ayant rejeté Dieu, les hommes adorent l'Humanité. Désormais ils croient en l'Humanité. Ils ont déifié l'Humanité et ils la vénèrent. Et qu'y a-t-il eu de plus sacré que ce livre au cours des âges ? Ils s'inclinent devant ce livre pour son amour de l'humanité et pour l'amour de l'humanité pour ce livre (…) Ce livre a illuminé les hommes comme le soleil (…) Et bien que son sens a été perdu, ceux qui aiment et adorent le genre humain ne peuvent avoir l'ingratitude d'oublier toutes ces bonnes choses que la Bible leur a accordé. »

---

[19] Les dédoublements de la vie moderne qui fragmentent l'homme. (NdA)

[20] Nicolas Berdiaev in *Royaume de l'esprit et Royaume de César* (1951), p. 140 (Trad. P. Sabant)

[21] Ibid., p. 138

« Il y a là beaucoup de choses touchantes mais aussi beaucoup d'enthousiasme. Il y a là une véritable déification de l'humanité et un désir passionné de lui manifester de l'amour ; pourtant, quelle soif de prière, de culte ; quelle soif de Dieu et de foi chez ces athées ; quel désespoir et quel chagrin il y a là ; quelle cérémonie funèbre au lieu d'une vie sereine et exaltante découlant de la jeunesse, de la force et de l'espoir ! Mais qu'il s'agisse d'un enterrement ou de l'émergence d'une force nouvelle reste encore une question pour beaucoup. »

> *Je me figure, mon cher, commença-t-il avec un sourire pensif, le combat terminé. Après les tempêtes de boue et d'imprécations, le calme s'est fait et les hommes restent seuls, comme ils le voulaient : la grande idée qui les avait réchauffés et nourris a disparu comme ce soleil majestueux du tableau de Claude Lorrain*[22]*. Et les hommes, prenant conscience d'eux-mêmes, éprouvent la tristesse d'un immense abandon ; puis il se serrent plus étroitement puisque aussi bien ils constituent désormais tout les uns pour les autres ! La grande idée de l'immortalité s'étant abolie, l'amour qu'il dédiaient jadis à Celui qui était l'Immortalité se trouve vers l'univers, vers les hommes, vers chaque brin d'herbe. Ils se mettent à aimer la vie avec frénésie. «* Que demain soit mon dernier jour*, pense chacun en regardant le soleil qui se couche,* mais d'autres restent et après eux leurs enfants*, »— et cette pensée, qu'ils resteront s'aimant toujours et tremblant l'un pour l'autre, aura remplacé la pensée de la rencontre dans l'au-delà. Ils voudront éteindre dans l'amour la grande angoisse de leurs coeurs… L'éteindront-ils ?…*

N'y a-t-il pas, dans cette fantaisie, quelque chose qui ressemble à ce qui existe dans cette "église athée" ? » [23]

VLADIMIR SOLOVIEV

Nous terminerons ce chapitre en évoquant Vladimir Soloviev[24] dont la pensée sera en grande partie responsable des errements de l'intelligentsia russe. Inspiré par le panthéisme et d'autres influences étrangères, Soloviev *rencontre* Sophia, en 1875, lors

---

[22] Dostoïevski parle ici de la disparition de l'idée de Dieu. (NdA) Voir le tableau ici.

[23] Dostoïevski in *A writer's diary*, pp. 417-8 (1876, March, Chap. II, 1) Notons que la version française s'est abstenue de traduire des pans entiers de l'ouvrage, dont ce passage. (NdT) (NT)
Voir aussi Dostoïevski in *Un Adolescent* (1875), p. 513 (Trad. Bienstock & Fénéon)

[24] Vladimir Sergueïevitch **Soloviev**, (1853-**1900**, 47 ans) est un philosophe et poète russe.(W)

d'une révélation mystique qui le transpose en Égypte[25]. Soloviev mourra jeune, trois semaines avant Nietzsche, mais ses idées auront véritablement marqué son temps. En effet, en imaginant un monde gouverné conjointement par le Tsar et par le Pape, en adjoignant Sophia en tant que quatrième personne de la Trinité, Soloviev inspirera, entre autres idées fantastiques, des auteurs comme Boulgakov (†1944), Berdiaev (†1948) et Florensky (†1937)…

Soloviev écrit donc largement sur le thème de la sophiologie[26], mais le sujet est bien trop vaste pour que nous l'abordions ici. Parallèlement, Soloviev désespère de voir se réaliser sur terre le Royaume de Dieu, en tant que mise en commun des traditions orientales et occidentales. À la fin de sa vie, excommunié par l'église orthodoxe, Soloviev exprimera des sympathies envers l'Église grecque-catholique russe.

La dernière année de son existence, troublé par des pressentiments sur l'avenir, Soloviev se met à lire et à apprécier toutes sortes de prophéties sur l'Antéchrist. Et c'est probablement de ces lectures qu'il tire l'inspiration pour son *Court récit sur l'Antéchrist* (1899), récit dans lequel il entrevoie la fin de la vie moderne et l'avènement de l'Antéchrist. Bien que ses références aux Écritures et à la Patristique soient plutôt mal amenées, le fond de l'histoire, agrémentée de ses expériences occultes et de sa philosophie, reste assez éloquent. D'une certaine façon, en nous livrant une image très réaliste du millénaire qui se profile à l'horizon ce récit fait largement écho à la fiction du Grand Inquisiteur de Dostoïevski.

*

* *

[25] Il y a tout lieu de penser qu'il s'agit de la même Sophia à la poursuite de laquelle était parti Prosper Enfantin, disciple de Saint-Simon, dans les années 1830. (NdA)

[26] La **sophiologie** (du grec Σοφια, sophia, sagesse) est un développement philosophique et théologique chrétien, concernant la sagesse de Dieu elle-même divinisée, qui prend sa source dans la tradition religieuse hellénistique, le platonisme et certaines formes de gnosticisme. On a pu ainsi parler de "théologies de la Sagesse" (…) Le problème essentiel de la sophiologie est celui des rapports de Dieu et du monde, la question de savoir comment un monde imparfait a été créé et continue d'être produit par un Dieu parfait. La *Sophia* est comprise dans cette problématique comme un principe intermédiaire entre la perfection de Dieu et la finitude du monde. (W)
Dans son article sur Soloviev et Boulgakov, Saint Jean Maximovitch (†1966) dira que la sophiologie n'est rien d'autre que le culte de l'homme bafouant le culte de Dieu. (NdA)

Alors, parmi les rares croyants spiritualistes, se trouvait un homme remarquable – beaucoup l'appelaient surhomme – également loin de l'enfance de l'esprit comme de l'enfance du cœur. Quoiqu'il n'eût que trente-trois ans, il possédait, grâce à son génie, une large renommée de grand penseur, d'écrivain et de réformateur social. Conscient de sa grande vigueur d'esprit, il avait toujours été spiritualiste convaincu. Son intelligence claire lui montrait toujours la vérité de ce à quoi il faut croire : le bien, Dieu, le Messie. Il *croyait* à cela, mais il *n'aimait* que *soi-même*. Il croyait en Dieu, mais, dans le fond de l'âme, involontairement et inconsciemment, il se préférait à Lui. Il croyait au Bien, mais l'œil Éternel, qui voit tout, savait que cet homme s'inclinait devant la puissance mauvaise, pour peu qu'elle le corrompit – non par la fourberie des sentiments et des basses passions ni même par le haut attrait du pouvoir – mais en flattant son amour-propre démesuré. D'ailleurs, cet amour-propre n'était ni un instinct inconscient, ni une prétention absurde. Son talent exceptionnel, sa beauté, sa noblesse et, en outre, les preuves éclatantes qu'il donnait de sa tempérance, de son désintéressement, de sa bienfaisance active, semblaient justifier suffisamment l'immense amour de soi-même qui caractérisait le grand spiritualiste, ascète, philanthrope. Si on lui reprochait d'être si abondamment muni des dons divins, il y apercevait les marques particulières d'une exceptionnelle bienveillance d'en haut envers lui. Il se considérait comme le second de Dieu, comme le fils de Dieu, unique en son genre[27]. Bref, il se reconnaissait le véritable caractère du Christ. Or, cette conscience de sa haute dignité ne prenait pas en lui la forme d'une obligation morale envers Dieu et envers le monde, mais la forme d'un droit et d'une supériorité par rapport au prochain et, surtout, par rapport au Christ. Non pas qu'il eût pour Jésus une inimitié de principe. Il lui reconnaissait l'importance et la dignité messianiques ; mais, sincèrement, il ne voyait en Lui que son auguste devancier[28]. L'action morale du Christ et Son unicité absolue étaient inconcevables à cette intelligence aveuglée par l'amour-propre. Il raisonnait ainsi : « Le Christ est venu avant moi ; je me manifeste en second lieu ; mais ce qui est subordonné dans l'ordre du temps a la prééminence dans l'ordre de la nature. J'arrive le dernier, au terme de l'histoire,

[27] À ce titre, il ne diffère pas tellement des prophètes socialistes. (NdA)

[28] C'est ainsi que les Saint-Simoniens parlent de "la transformation Saint-Simonienne du christianisme", dans laquelle le "Nouveau Christianisme" dépasse l'enseignement du Christ. (NdA)

et, précisément, parce que je suis le sauveur définitif et accompli. Le premier Christ est mon précurseur. Son rôle était de devancer et de préparer mon apparition. » Et selon cette idée, le grand homme du XXIe siècle s'appliquait tout ce qui est dit dans l'Évangile à propos du second avènement, expliquant cet avènement non comme le retour du premier Christ mais comme le remplacement du Christ précurseur par le Christ définitif, c'est-à-dire lui-même.

(…)

L'amour-propre qui le fait se préférer au Christ, cet homme le justifiera encore par le raisonnement suivant : « Le Christ, en prêchant et en manifestant dans sa vie le bien moral, a été le *réformateur* de l'humanité ; mais je suis destiné à être le *bienfaiteur* de cette humanité, réformée en partie, en partie incorrigible. Je donnerai à tous les hommes tout ce qui leur est nécessaire. Le Christ, comme moraliste, a divisé les hommes d'après le bien et d'après le mal. Moi, je les unirai par les bienfaits, qui sont également nécessaires aux bons et aux méchants. Je serai le véritable représentant de ce Dieu qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants et qui donne la pluie aux hommes justes et aux hommes injustes. Le Christ a apporté le glaive ; moi, j'apporterai la paix. Il a menacé la terre du terrible jugement dernier. Eh bien, le dernier juge, ce sera moi ; et mon jugement sera non pas celui de la justice seulement, mais aussi celui de la bonté. La justice sera dans mon jugement ; non pas la justice rémunératrice, mais la justice distributive. Je les distinguerai tous les uns des autres ; et à chacun je donnerai ce qui lui est nécessaire. »

Et, dans cette magnifique disposition, il attend que Dieu l'appelle clairement au nouveau salut de l'humanité ; qu'un témoignage visible et frappant le déclare le fils aîné, le premier né, chéri de Dieu. Il attend ; et il nourrit son amour-propre de la conscience de ses mérites et de ses dons surhumains. Il est donc, selon la formule, l'homme d'une moralité sans reproche et d'un génie extraordinaire.

Ce juste orgueilleux attend la sanction suprême pour entreprendre son œuvre qui doit sauver l'humanité – et il se lasse d'attendre. Déjà, il a passé l'âge de trente ans, et trois années s'écoulent encore. Dans son esprit s'éveille une pensée qui, jusqu'à la moelle des os, l'emplit d'un frisson de fièvre : « Mais si ?… Si ce n'était pas moi ?… Si c'était l'autre ?… le Galiléen ?… S'il n'était pas mon précurseur, mais le véritable, premier et dernier ? Mais, alors, il serait *vivant*… Où donc est-Il ?… Et s'il venait vers moi ?… tout de suite, ici ?… Que Lui dirais-je ? Je devrais donc m'incliner devant Lui comme le dernier et inepte chrétien, et,

comme le paysan russe, marmotter stupidement : Seigneur JésusChrist, pardonne-moi, qui suis pécheur, – ou, comme une Polonaise, m'aplatir les bras en croix ? Moi, qui suis un brillant génie, le surhomme. Non, jamais ! » Et alors, à la place de l'ancien, raisonnable et froid respect pour Dieu et pour le Christ, s'engendre et grandit dans son cœur d'abord une espèce d'épouvante ; ensuite, l'envie brûlante qui oppresse et qui contracte tout son être ; puis, la *haine* furieuse s'empare de son esprit : « C'est moi, moi, et non pas Lui ! Il n'est point parmi les vivants et n'y sera pas. Il n'est pas ressuscité, il n'est pas ressuscité, il n'est pas ressuscité ! Il a pourri, il a pourri dans le tombeau, il a pourri comme la dernière… » En bonds convulsifs, la bouche écumante, il s'enfuit de sa maison et de son jardin et, à travers la nuit noire et épaisse, il court dans un sentier rocailleux. Sa fureur se dissipe, remplacée par un désespoir sec et pesant comme ces rochers, sombre comme cette nuit. Il s'arrête devant un précipice creusé à pic et, de loin, il entend le bruit confus d'un torrent qui court en bas, sur les pierres. Une angoisse intolérable oppresse son cœur. Tout à coup, un mouvement se produit en lui. « L'appellerai-je, pour Lui demander ce que je dois faire ? » Et dans l'ombre apparaît une figure douce et triste. « Il a pitié de moi… Non, jamais ! Il n'est pas ressuscité. Il n'est pas ressuscité. » Et il s'élance du côté opposé au précipice. Mais quelque chose d'élastique comme une colonne d'eau le retient suspendu. Il est secoué par la commotion d'une espèce de choc électrique ; et une force inconnue le rejette en arrière. Il perd un instant connaissance et se réveille à genoux, séparé du précipice par quelques pas seulement. Devant lui se dessinait, éclairée d'un nébuleux rayonnement phosphorescent, une figure dont les deux yeux lui remplissaient l'âme d'une lumière subtile qu'il ne pouvait supporter.

Il voit ces deux yeux perçants ; et, sans pouvoir deviner si elle vient de lui-même ou du dehors, il entend une voix étrange, étouffée, ou plutôt contenue et nette en même temps, métallique et sans âme, analogue à la voix du phonographe. Et cette voix lui dit : – « Mon fils bien-aimé, tu as toute mon affection. Pourquoi n'as-tu pas recouru à moi ? Pourquoi as-tu honoré l'autre, le mauvais, et son père ? Je suis Dieu et ton père. Mais ce mendiant, le crucifié, est étranger à moi et à toi. Je n'ai pas d'autre fils que toi. Tu es unique, seul engendré, pareil à moi. Je t'aime et je ne réclame rien de toi. Ainsi, tu es beau, grand, puissant. Fais ton œuvre en *ton* nom et non pas au mien. Je n'éprouve pas l'envie à ton égard. Je t'aime. Rien de toi ne m'est nécessaire. L'autre, *Celui* que tu considérais comme Dieu, a exigé de *Son* fils l'obéissance et une obéissance

illimitée, jusqu'à la mort sur la croix ; et *Il* ne l'a pas secouru sur la croix. Je t'aiderai sans rien te demander en retour. Par amour pour toi, pour ton propre mérite et pour ton excellence propre et par amour pur et désintéressé envers toi, je t'aiderai. Reçois mon esprit. De même qu'auparavant mon esprit t'a engendré dans la *beauté*, maintenant il t'engendre dans la force. »

À ces paroles de l'inconnu, les lèvres du surhomme se sont involontairement entr'ouvertes, les deux yeux perçants se sont approchés tout près de son visage, et il a senti comme si un flot mordant et glacé entrait en lui et remplissait tout son être. En même temps, il s'est senti animé d'une force, d'un courage, d'une agilité, d'un enthousiasme qu'il ne connaissait pas.

Et, tout de suite, subitement, la figure lumineuse et les deux yeux ont disparu, quelque chose ayant enlevé le surhomme au-dessus de la terre et l'ayant descendu immédiatement dans son jardin, à la porte de sa maison.[29]

Le lendemain, non, seulement les visiteurs mais aussi les domestiques du grand homme furent surpris de son aspect particulier, en quelque sorte inspiré. Ils auraient été plus surpris encore s'ils avaient pu le voir, enfermé dans son cabinet, écrivant avec une rapidité et une aisance surnaturelles son célèbre ouvrage intitulé : « La voie ouverte à la paix et à la prospérité universelles. »

(…)

Mais son nouvel ouvrage séduisit même un certain nombre des gens qui précédemment avaient fait preuve d'hostilité. Écrit après l'aventure du précipice, il témoigne d'une puissance géniale entièrement nouvelle. C'est quelque chose comme l'assemblage et l'accord de toutes les contradictions. Là s'unissent le noble respect pour les symboles et pour les traditions antiques avec un large et audacieux radicalisme d'aspirations et d'exigences politiques et sociales ; une liberté de pensée sans limites avec la plus profonde compréhension de toute la mystique ; l'individualisme absolu avec un ardent dévouement au bien général ; le plus haut idéalisme en fait de principes directeurs avec la complète précision et la pleine vitalité des solutions pratiques. L'art génial qui unit et qui lie toutes ces choses est si grand que tous les penseurs et tous les hommes d'action de catégorie diverse peuvent apercevoir et admettre l'ensemble sous leur angle particulier, sans avoir rien à sacrifier de la *vérité elle-même*, sans s'élever pour elle effectivement au-dessus de leur *moi*, sans répudier *en fait* leur exclusivisme, sans rien

[29] Ceci n'est pas sans rappeler les manifestations occultes des expériences spiritualistes. (NdA)

corriger de leurs erreurs d'opinion ou de tendance, et sans combler de lacunes.

Personne ne répond à ce livre. Il semble universellement être la révélation de la vérité intégrale. Là, tout le passé est traité avec tant de justice, tout le présent apprécié avec tant d'impartialité et de largeur, et le meilleur avenir rapproché du présent d'une manière si visible et si palpable, que chacun dit : Voilà vraiment ce qu'il nous faut ; voilà un idéal qui n'est pas une utopie ; voilà un projet qui n'est pas une chimère. » Et le merveilleux écrivain non seulement entraîne tout le monde, mais chacun le trouve *agréable* ; et, de la sorte, s'accomplit la parole du Christ :

« Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'accueillez pas ; *un autre* viendra en *son* propre nom et celui-là vous *l'accueillerez*. » C'est que, pour être *accueilli*, il faut être *agréable*.

Cependant, quelques hommes pieux, tout en louant beaucoup ce livre, demandent pourquoi le Christ n'y est pas une seule fois mentionné. À cela d'autres chrétiens répondent : « Dieu en soit loué ! Dans les siècles écoulés, toutes les choses saintes ont bien été suffisamment froissées et salies par les zélateurs sans mission. Désormais, l'écrivain profondément religieux doit être très circonspect. Et dès que le contenu du livre est pénétré du véritable esprit chrétien de l'amour actif et de l'universelle bienveillance, que vous faut-il de plus ? » Cette réponse met tout le monde d'accord.

Peu de temps après la publication du « *Chemin ouvert* », qui rendit son auteur le plus populaire des hommes dans l'histoire du monde, devait se tenir à Berlin l'assemblée internationale constituante de l'Union des États européens.

(…)

C'est pourquoi les *affiliés* décidèrent de confier le pouvoir exécutif à une seule personne, munie de la pleine autorité nécessaire (…) Par la presque unanimité des suffrages, « *l'homme qui vient* » fut élu président à vie des États-Unis d'Europe. Lorsque, dans tout l'éclat surhumain de sa jeune beauté et de sa puissance, il parut à la tribune et, avec une éloquence inspirée, présenta son programme universel, l'assemblée, séduite et transportée, décida, dans un élan d'enthousiasme spontané, de lui conférer l'honneur suprême : le titre d'empereur romain. Le Congrès fut clôturé au milieu de l'allégresse générale ; et le grand élu publia un manifeste qui commençait par ces mots : « *Peuples de la terre ! Je vous donne ma paix !* » et qui se terminait ainsi :

« Peuples de la terre ! Les promesses se sont accomplies ! La paix universelle et éternelle est assurée. Toute tentative pour la troubler rencontrera aussitôt une résistance invincible. Car, désormais, il y a

sur la terre une autorité centrale plus forte que toutes les autres autorités, soit séparées, soit prises ensemble. Cette puissance que rien ne peut vaincre et qui domine tout m'appartient à moi, l'élu, le plénipotentiaire de l'Europe, l'Empereur de toutes ses forces. Le droit international possède maintenant la sanction qui jusqu'ici lui manquait. Désormais, aucun État ne se permettra de dire : « La guerre ! », quand je dirai « La paix ! – Peuples du monde, à vous la paix ! » Ce manifeste produisit l'effet désiré.

(…)

Un an suffit pour fonder la monarchie universelle, dans le sens exact et propre du mot. Les prétextes de guerre sont arrachés jusqu'à la racine. La ligue universelle de la paix se réunit pour la dernière fois, prononce l'enthousiaste panégyrique du fondateur de la paix, et puis se dissout, n'ayant plus sa raison d'être. Dans la deuxième année de son gouvernement, l'empereur romain universel publie un nouveau manifeste : « Peuples de la terre ! La paix que je vous avais promise, je vous l'ai donnée. Mais c'est seulement par la prospérité qu'elle est belle. Celui qui, dans la paix, est menacé par les calamités de la détresse n'a qu'une paix sans joie. Venez donc maintenant à moi vous tous qui avez faim et qui avez froid, afin que je vous rassasie et que je vous réchauffe. » Alors, il annonce la simple et complète réforme sociale, celle qu'il avait déjà indiquée dans son livre et qui, d'avance, avait conquis tous les esprits élevés et mesurés. Grâce à la concentration entre ses mains des finances universelles et d'énormes richesses territoriales, il peut accomplir cette, réforme : contenter les pauvres sans nuire sensiblement aux riches. Chacun alors commença de recevoir selon ses facultés ; et chaque faculté selon le travail et les services.

(…)

La plus importante de ses œuvres fut la solide organisation, dans toute l'humanité, de l'égalité essentielle par excellence : *l'égalité du rassasiement général*. La seconde année de son règne vit se réaliser cette réforme. La question sociale économique fut définitivement résolue.

Mais si le rassasiement est le premier désir des affamés, ce désir, une fois satisfait, fait place à un autre. Les animaux eux-mêmes, quand ils sont repus, veulent d'ordinaire non seulement dormir, mais encore jouer. D'autant plus l'humanité, qui, toujours, *post panem*, a réclamé *circenses* (après le pain, les jeux du cirque).

L'empereur surhomme comprend ce qu'il faut à ses peuples. Précisément, pendant qu'il se trouve à Rome, il voit venir vers lui un grand faiseur de miracles, arrivé de l'Extrême-Orient et enveloppé d'un épais

nuage d'étranges aventures et de récits bizarres.

Le faiseur de miracles s'appelait Apollonius. C'était incontestablement un homme de génie. Il était moitié Asiatique, moitié Européen, évêque catholique *in partibus infidelium*. En lui s'unissaient merveilleusement la possession des conclusions les plus récentes et des applications techniques de la science occidentale, et la connaissance théorique et pratique de tout ce qui est vraiment solide et important dans le mysticisme traditionnel oriental. Extraordinaires, les résultats d'une telle combinaison.

Parmi eux se trouve même l'art, demi-scientifique, demi-magique, d'attirer et de conduire à sa guise l'électricité de l'atmosphère ; et dans la foule on dit qu'il *fait descendre le feu du ciel*. D'ailleurs, frappant l'imagination populaire par divers prodiges inouïs, il n'abuse pas encore de sa puissance dans des intentions particulières. Donc, cet homme vient vers le grand empereur, le salue en lui donnant le titre de véritable fils de Dieu, lui déclare avoir vu dans les livres secrets de l'Orient des prédictions qui le désignent directement en qualité d'empereur, de dernier sauveur qui jugera l'univers ; enfin, il met à son service sa personne et tout son art. Ravi, l'empereur l'accueille comme un présent d'en haut, lui confère des titres somptueux et fait de lui son compagnon de chaque moment. De la sorte, les peuples de la terre, comblés de bienfaits par leur maître, obtiennent encore, outre la paix universelle et le plein rassasiement, la possibilité de jouir constamment de merveilles et d'apparitions les plus variées et les plus surprenantes. Ainsi se termine la troisième année du règne du surhomme.

Après l'heureuse solution du problème politique et social se présentait la question religieuse[30]. L'empereur la posa lui-même, l'envisageant avant tout dans ses rapports avec le christianisme. Voici quelle était à cette époque la situation du christianisme. Malgré une très grande diminution du nombre des fidèles – alors, sur toute la terre, il ne restait pas plus de 45 millions de chrétiens –, elle s'était élevée et étendue moralement, et elle avait gagné en qualité ce qu'elle avait perdu en nombre. On ne voyait plus guère de chrétiens pour qui le christianisme fût sans intérêt spirituel. Les diverses confessions religieuses avaient, au point de vue du nombre de leurs fidèles, subi un amoindrissement analogue ; de sorte qu'à cet égard subsistait entre elles la même proportion qu'autrefois. Quant à leurs sentiments réciproques, si la haine n'avait

[30] Ce que Napoléon ou Hitler auraient considéré comme le couronnement de leur carrière s'ils avaient pu aller aussi loin. (NdA)

pas été remplacée par une parfaite concorde, elle s'était cependant assez adoucie ; et les oppositions perdaient leur ancienne aigreur.

(…)

Pendant les deux premières années de la nouvelle domination, tous les chrétiens, à la fois effrayés et fatigués par les révolutions et par les guerres précédentes, témoignaient envers le nouveau souverain et envers ses pacifiques réformes, tantôt une réserve bienveillante, tantôt une sympathie résolue ou même un vif enthousiasme. Mais la troisième année, à l'apparition du grand mage, beaucoup d'orthodoxes, de catholiques et de protestants commencèrent à éprouver de la crainte et de l'antipathie. On se mit à lire plus attentivement et à commenter avec animation les textes évangéliques et apostoliques qui parlent du Prince de ce monde et de l'Antéchrist. Prévoyant, à certains symptômes, qu'un orage se préparait, l'empereur décida de prendre les devants pour le détourner. Dès le commencement de la quatrième année de son règne, il publia un manifeste adressé aux chrétiens fidèles de toute confession, les invitant à élire ou à désigner des représentants avec pleins pouvoirs, en vue d'un concile oecuménique qu'il présiderait. La résidence de l'empereur avait été transférée de Rome à Jérusalem. Alors, la Palestine était une province autonome, principalement habitée et administrée par des Juifs. Jérusalem était devenue ville libre, puis ville impériale. On avait respecté les sanctuaires chrétiens ; mais, depuis Birket-Israïn et la caserne actuelle, d'une part, jusqu'aux « écuries de Salomon » d'autre part, c'est-à-dire sur toute l'étendue de la grande plate-forme de Kharam-ech-Chérif, s'élevait un énorme édifice, qui contenait, outre les deux petites anciennes mosquées, le vaste « temple » impérial destiné à la réunion de tous les cultes, deux magnifiques palais impériaux avec des bibliothèques et des musées, et aussi des locaux spéciaux pour les expériences et pour les exercices magiques. C'est dans cet édifice, moitié temple, moitié palais, que devait, à la date du 14 septembre, s'ouvrir le concile oecuménique. Comme la confession Évangélique n'a pas, à proprement parler, de clergé, les prélats catholiques et les prélats orthodoxes, pour donner une certaine homogénéité à la représentation de toutes les catégories du christianisme, et selon le désir de l'empereur, décidèrent de laisser participer au concile un certain nombre de laïques, connus par leur piété et par leur dévouement aux intérêts religieux. Les laïques étant admis, on ne pouvait pas exclure le bas clergé, régulier ou séculier. En conséquence, le nombre des membres du concile dépassa trois mille ; environ un

demi-million de pèlerins envahirent Jérusalem et toute la Palestine.

(…)

Impressionnante fut l'ouverture du concile. Dans les deux tiers de l'énorme temple consacré « à l'union de tous les cultes » étaient placés des bancs et d'autres sièges, pour les membres du concile. Dans l'autre tiers se dressait une haute estrade, sur laquelle, derrière le trône de l'empereur et celui, un peu moins élevé, du grand mage cardinal, impérial chancelier, s'étendaient des rangées de fauteuils réservés aux ministres, aux personnages de la cour, aux secrétaires d'État ; sur les côtés, de plus longues rangées de fauteuils, dont on ignorait la destination. Des orchestres étaient disposés dans les tribunes. Deux régiments de la garde se tenaient sur la place voisine ; ainsi qu'une batterie, pour les salves solennelles. Dans les églises diverses, des cérémonies religieuses avaient été célébrées par les membres du concile, dont l'ouverture devait avoir un caractère entièrement laïque. Quand l'empereur fit son entrée, accompagné du grand mage et de sa suite, l'orchestre se mit à jouer la « Marche de l'humanité unie » qui servait d'hymne impérial et international ; et les membres du concile, agitant leurs chapeaux, crièrent à trois reprises, à pleine voix : « Vivat ! Hourra ! hoch ! » Debout près du trône et les bras étendus avec une affabilité majestueuse, l'empereur, d'une voix sonore et agréable, prononça les paroles suivantes : « Chrétiens de toutes les croyances ! Mes sujets et mes frères bien-aimés ! Dès le début de mon règne, que l'Être suprême a béni par des œuvres si merveilleuses et si glorieuses, je n'ai pas eu une seule occasion de me plaindre de vous. Toujours, vous avez rempli votre devoir selon votre foi et selon votre conscience. Mais cela ne me suffit pas. L'amour sincère que je ressens pour vous, frères bien-aimés, a soif d'être payé de retour. Je veux que, non point par esprit de devoir, mais par l'effet de l'amour venant du cœur, vous me reconnaissiez pour votre chef, en tout ce qui est entrepris au profit du genre humain. Aussi, outre ce que je fais dans l'intérêt de tous, je voudrais vous témoigner des bontés particulières. Chrétiens, comment pourrais-je vous rendre heureux ? Que dois-je vous donner, non comme à mes sujets, mais comme à mes coreligionnaires, à mes frères ? Chrétiens ! Dites- moi ce qui vous est le plus cher dans le christianisme, afin que je puisse diriger mes efforts de ce côté. »

(…)

Chers frères catholiques ! Oh ! comme je comprends votre manière de voir et comme je voudrais appuyer ma puissance sur l'autorité de votre chef spirituel ! Pour

que vous ne pensiez point que ce sont là des flatteries et de vaines paroles, nous déclarons solennellement notre autocratique volonté : désormais, l'évêque suprême de tous les catholiques, le pape romain, est replacé sur son siège à Rome, avec tous les anciens droits et les anciennes prérogatives de cette condition et de cette chaire, droits et prérogatives datant de toute époque et conférés par nos prédécesseurs, à commencer par Constantin le Grand. Et, en retour, chers frères catholiques, je demande seulement que, du fond de l'âme, vous me reconnaissiez comme votre défenseur et protecteur unique. Ceux qui, dans leur âme et conscience, me reconnaissent pour tel, je les invite à venir ici, près de moi. » Et il désignait les places demeurées vides sur l'estrade. En poussant des exclamations joyeuses : *Gratias agimus* ! *Domine* ! *Salvum fac magnum imperatorem*, presque tous les princes de l'Église catholique, cardinaux et évêques, la plupart des laïques croyants et plus de la moitié des moines montèrent sur l'estrade, où, après s'être humblement inclinés devant l'empereur, ils occupèrent les fauteuils qui leur étaient réservés.

(…)

Chers frères ! Je sais qu'il y en a parmi vous pour qui les choses les plus précieuses du christianisme sont sa *tradition sainte*, les vieux symboles, les hymnes et les prières anciennes, les icônes, les cérémonies du culte. En effet, qu'est-ce qu'une âme religieuse peut avoir de plus cher ? Apprenez donc, bien-aimés, qu'aujourd'hui j'ai signé une ordonnance et fixé une riche dotation en faveur du musée universel d'archéologie chrétienne qui sera établi dans notre glorieuse ville impériale de Constantinople. Là seront rassemblés, étudiés et conservés tous les monuments de l'antiquité ecclésiastique, surtout ceux de l'Église orientale. Je demande que demain vous élisiez, pris parmi vous, un comité chargé d'examiner avec moi les mesures qui doivent être appliquées pour rapprocher, autant que possible, les mœurs et les habitudes de la vie actuelle et la tradition et les institutions de la sainte Église orthodoxe ! Frères orthodoxes ! Que ceux qui ont dans le cœur cette volonté qui est la mienne, que ceux qui, au fond du cœur, peuvent m'appeler leur véritable chef et maître, qu'ils montent ici. » Et la plus grande partie des hiérarques de l'Orient et du Nord, la moitié des anciens vieux-croyants, plus de la moitié des prêtres, des moines et des laïques orthodoxes montèrent sur l'estrade avec des cris joyeux, en regardant à la dérobée les catholiques qui se montraient fiers de siéger là.

(…)

Alors, pareil à un cierge blanc, le père Jean se dressa. Avec douceur, il répondit : « Grand souverain ! Ce qui nous est le plus cher dans le christianisme, c'est le Christ lui-même. Il est Lui-même, et tout vient de Lui, car nous savons qu'en Lui réside corporellement la plénitude de la Divinité. De toi, maître, nous sommes prêts à accepter tout bienfait, pourvu que, dans ta main généreuse, nous reconnaissions la sainte main du Christ. À ta question : que peux-tu faire pour nous, voici notre réponse sincère : – ici, maintenant, devant nous, confesse Jésus-Christ Fils de Dieu, qui s'est incarné, qui est ressuscité, qui viendra de nouveau – confesse-Le, et nous t'accueillerons avec amour, comme le véritable précurseur de son second et glorieux avènement. » Il se tut et fixa ses yeux sur les yeux de l'empereur. En celui-ci s'accomplissait quelque chose de mauvais. Au sein de son être s'élevait une tempête diabolique, comme celle qu'il avait subie dans la nuit fatale. Il perdait entièrement l'équilibre intérieur ; et toutes ses pensées se concentraient sur le désir de conserver les apparences de la possession de soi-même et de ne pas se dévoiler trop tôt. Il s'imposa des efforts surhumains pour se retenir de se jeter avec des cris sauvages sur l'homme qui venait de parler, et pour ne pas le déchirer à coups de dents. Soudain, il entendit la voix extra-terrestre qui lui était connue. Elle disait : « Tais-toi et ne crains rien. » Il garda le silence. Mais son visage, où passait l'ombre de la mort, devint tout convulsé ; et de ses yeux jaillirent des étincelles. Pendant que retentissaient les paroles du père Jean, le grand mage, qui siégeait, enveloppé tout entier dans son vaste manteau tricolore cachant la pourpre cardinalice, semblait occupé à quelque manipulation secrète ; ses yeux, dont les regards étaient concentrés, étincelaient, et ses lèvres remuaient. Par les fenêtres ouvertes du temple, on voyait s'approcher un énorme nuage noir. Rapidement l'obscurité se répandit. Le père Jean, qui, de ses yeux étonnés et effrayés, n'avait pas quitté le visage de l'empereur muet, sursauta soudain d'épouvante et, se détournant, s'écria d'une voix étranglée : « Enfants, c'est l'Antéchrist ! » Dans le temple éclata un formidable coup de foudre, accompagné d'un éclair circulaire qui enveloppa le vieillard. Pendant un instant, la stupeur fut complète. Quand les chrétiens sortirent de l'étourdissement, le père Jean gisait par terre, sans vie.

L'empereur, blême mais demeurant calme, interpella le concile : « Vous avez vu le jugement de Dieu. Je ne souhaitais la mort de personne ; mais mon Père céleste venge son fils bien-aimé. La question est résolue. Qui osera entrer en contestation avec le Très-Haut ? Secrétaires, écrivez : – Le concile oecuménique de tous les chrétiens, après que le feu du ciel eut

frappé un adversaire insensé de la majesté divine, unanimement reconnaît l'empereur actuel de Rome et de l'univers pour son chef et pour son maître suprême. » Soudain, un mot sonore et clair remplit le temple : « *Contradicitur*. » Le pape Pierre II est debout et, tout tremblant de colère, le visage empourpré, il lève sa crosse dans la direction de l'empereur : « Notre maître unique, c'est Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. Et ce que tu es, toi – tu viens de l'entendre. Retire-toi de nous, Caïn fratricide ! Arrière ! vase de Satan. Par l'autorité du Christ, moi, serviteur des serviteurs de Dieu, pour toujours je t'exclus de la cité divine, chien hideux, et je te livre à ton père Satan. Anathème, anathème, anathème ! » Pendant que le pape parlait, le grand mage, avec inquiétude, s'agitait sous son manteau. Plus retentissante que le dernier anathème, la foudre éclata ; et le dernier pape tomba par terre, inanimé.

(…)

Pendant que l'on procédait à l'élection, l'empereur, avec douceur, sagesse, éloquence, avait engagé les représentants des protestants et des orthodoxes à mettre définitivement de côté les vieilles contestations, en vue d'une ère historique nouvelle et grande ; et il avait donné sa parole qu'Apollonius saurait abolir pour toujours tous les abus historiques du pouvoir papal. Persuadés par ce discours, les représentants de l'orthodoxie et du protestantisme avaient dressé l'acte d'union des Églises. Quand Apollonius et les cardinaux parurent au milieu des cris de joie de toute l'assemblée, un évêque grec et un pasteur évangélique présentèrent leur texte. *Accipio et approbo et laetificatur cor meum*, dit Apollonius, en apposant sa signature. « Je suis un véritable orthodoxe et un évangélique véritable, autant que je suis un véritable catholique », ajouta-t-il en échangeant un amical baiser avec le Grec et l'Allemand. Puis il vint à l'empereur, qui l'embrassa et qui le pressa longuement sur son cœur. Alors, dans le palais et dans le temple surgirent des points brillants qui flottaient en tous sens ; ils se développèrent jusqu'à devenir des formes lumineuses de choses étranges ; d'en haut tombaient sur le sol des fleurs extraordinaires, exhalant en abondance un parfum inconnu. D'en haut retentirent, délicieux, allant droit à l'âme et saisissant le cœur, les sons d'instruments musicaux ignorés jusque-là ; et les voix angéliques d'invisibles chanteurs glorifiaient les nouveaux maîtres du ciel et de la terre. Mais, en même temps, un terrible bruit souterrain retentissait dans l'angle nord-ouest du palais central, sous le *Koubbet-el-arouakh*, c'est-à-dire sous la *coupole des âmes*, où, selon les traditions musulmanes, se trouve l'entrée de l'enfer. Quand, à l'invitation de l'empereur, les assistants s'avancèrent de

ce côté, tous entendirent des voix innombrables, aiguës et perçantes, – ni enfantines, ni diaboliques – qui criaient : « L'heure est venue ; délivrez-nous, sauveurs, sauveurs ! » Mais Apollonius, se serrant contre le roc, cria en bas, à trois reprises, quelques mots d'une langue inconnue ; alors les voix se turent et le bruit souterrain s'interrompit. Pendant ce temps, l'immense foule du peuple, venue de tous les côtés, s'était amassée autour de Kharam-ech-Chérif. À la tombée de la nuit, l'empereur, avec le nouveau pape, s'était montré sur le perron oriental, provoquant une « tempête d'enthousiasme ». Il salua aimablement toute l'assistance. Alors, Apollonius, puisant dans de grandes corbeilles que lui présentaient les cardinaux diacres, lança en l'air, continuellement, de magnifiques chandelles romaines, des fusées, des fontaines de feu, qui, enflammées au contact de ses mains, devenaient, tantôt des perles aux lueurs phosphoriques, tantôt des arcs-en-ciel. Tout cela sur le sol se transformait en d'innombrables feuilles de papier de diverses couleurs et chargées d'indulgences plénières pour tous les péchés passés, présents et à venir. La joie populaire était sans bornes. Certains, il est vrai, affirmaient avoir vu ces feuilles d'indulgence métamorphosées en crapauds et en serpents hideux. Néanmoins, la grande majorité du peuple s'abandonnait à l'enthousiasme. Les fêtes durèrent encore plusieurs jours, pendant lesquels le nouveau pape thaumaturge accomplit des prodiges si extraordinaires et si incroyables que le récit en serait complètement inutile. [31]

*

* *

Déclenchée au XIe siècle, l'apostasie n'est rien d'autre que la mort de Dieu évoquée au XVIIIe. Si elle implique l'abolition du Christianisme, c'est-à-dire de l'Orthodoxie, elle attire surtout les démons dans un univers totalement remanié dans lequel « *tout est permis* ». L'homme devenu Dieu par le truchement du surhomme, révélation concomitante à la théorie de l'Évolution, parcourt désormais le Millénaire, cette monarchie mondiale qui s'avèrera être la dernière séduction des démons.

C'est à sa tête que nous trouverons l'Antéchrist.

---

[31] Vladimir Soloviev in *Court récit sur l'Antéchrist* (1899), pp. 179-211 (Trad. Eugène Tavernier)

POSTFACE

Qu'entendons-nous par le mot orthodoxe ? [1]

Peu après que la doctrine du Christ a commencé à être propagée parmi les Gentils, les disciples du Christ à Antioche commencèrent à être appelés chrétiens[2]. Le mot *chrétien* indiquait que ceux qui portaient ce nom appartenaient au Christ — appartenance au sens de dévotion au Christ et à sa doctrine. Le nom de Chrétien s'est répandu à partir d'Antioche.

Les disciples du Christ s'appelaient avec joie par le nom de leur Seigneur Maître bien-aimé ; et les ennemis du Christ appelaient ses disciples "chrétiens" en leur transmettant la malveillance et la haine qu'ils insufflaient au Christ.

Cependant, il apparut rapidement des gens qui, tout en se disant chrétiens, n'étaient pas du Christ en esprit. De ces gens, le Christ avait déjà prévenu : « *Ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.* » (Matt 7:21) ; Il avait également prophétisé que beaucoup se feraient passer pour le Christ lui-même : « *Car plusieurs viendront sous mon nom, disant : C'est moi qui suis le Christ* ». (Matt. 24:5) Les Apôtres ont aussi indiqué dans leurs épîtres que de faux porteurs du nom du Christ étaient déjà apparus en leur temps : « *comme vous avez appris qu'un antéchrist vient, il y a maintenant plusieurs antéchrists* » (I Jean 2:18).

Ils indiquaient que ceux qui s'écartaient de la doctrine du Christ ne devaient pas être considérés comme leurs : « *Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres* » (I Jean 2:19). Mettant en garde contre les querelles et les désaccords sur des questions

---

[1] Cité in *The Orthodox Word*, Vol. 4, n° 1 (18) Jan./Fév. 1968, pp. 01 & 45

[2] Actes 11:26 : « Pendant toute une année, ils se réunirent aux assemblées de l'Eglise, et ils enseignèrent beaucoup de personnes. Ce fut à Antioche que, pour la première fois, les disciples furent appelés chrétiens. »

mineures[3], les Apôtres ont en même temps strictement ordonné à leurs disciples de fuir ceux qui n'apportaient pas la vraie doctrine[4] (II Jn 1:10). Le Seigneur, à travers l'Apocalypse de Jean, dénonce durement la fourberie de ceux qui, se disant fidèles, n'agissent pas en accord avec leur appellation.

À quoi servait-il autrefois de se dire Juif, ou bien adepte de l'Ancien Testament de la vraie foi, si l'on n'était pas tel en réalité ? C'est ce que les Écritures appellent *la synagogue de Satan.* [5]

De même, n'est chrétien au sens strict que celui qui confesse la vraie doctrine du Christ et vit en accord avec elle. L'appellation de chrétien consiste à glorifier par notre vie notre Père céleste. « *Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* » (Matt 5:16) Mais une authentique glorification de Dieu n'est possible que si l'on croit et exprime sa juste croyance par des paroles et des actes. C'est pourquoi on peut dire du Christianisme, et de lui seul, qu'il "glorifie justement" (ortho-doxie). Par le mot *Orthodoxie*, nous confessons notre ferme conviction que c'est précisément notre Foi qui forme la véritable doctrine du Christ. En appelant "orthodoxe" une personne ou une chose, nous indiquons par là son christianisme authentique et non corrompu tout en rejetant ce qui faussement, s'approprie le nom du Christ.

Archevêque Jean Maximovitch,

Dimanche de l'Orthodoxie 1943

---

[3] I Cor 1:10 : « Je vous exhorte, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à tenir tous un même langage, et à ne point avoir de divisions parmi vous, mais à être parfaitement unis dans un même esprit et dans un même sentiment. »

[4] II Jean 1:10 : « Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne lui dites pas: Salut ! »

[5] Apoc 2:9 : « Je connais ta tribulation et ta pauvreté bien que tu sois riche, et les calomnies de la part de ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais qui sont une synagogue de Satan. »

ANNEXES

NOTE SUR CATHERINE DE SIENNE

(Chapitre 3/ La Renaissance)

Catherine a dicté *Le Dialogue* au cours d'une expérience extatique de cinq jours, se référant à elle-même à la troisième personne ou en tant qu'âme :

« En s'élevant au-dessus d'elle-même,(…) l'âme cherche à suivre la vérité et à se revêtir de la vérité. Rien ne fait mieux goûter à la créature cette vérité, rien ne lui procure tant de lumière que l'oraison humble, continue, fondée sur la connaissance de soi-même et de Dieu. L'oraison ainsi comprise et pratiquée unit l'âme avec Dieu. En suivant les traces du Christ crucifié, par désir, par affection, par union d'amour, elle devient un autre lui-même. N'est-ce-pas ce que le Christ a voulu nous apprendre quand il nous dit : « *À qui m'aimera et gardera ma Parole, je me manifesterai moi-même à lui: il sera une même chose avec moi et moi avec lui.* » (Jn 14:21) Nous trouvons en maints endroits des paroles semblables. Puisque le Christ est Vérité, elles nous font bien voir que, par l'amour, l'âme devient une même chose avec lui.

« Pour le montrer plus clairement, je me souviens d'avoir appris d'une servante de Dieu — *Catherine fait référence à elle-même* — que, dans un grand ravissement de l'esprit qu'elle eut dans son oraison, Dieu, déchirant les voiles, lui avait fait contempler l'amour qu'il a pour ses serviteurs. Il lui disait entre autres choses : « *Ouvre l'oeil de ton intelligence et regarde en moi ; tu y verras la dignité et la beauté de ma créature raisonnable. Outre la beauté que j'ai donné à l'âme en la créant à mon image et ressemblance, contemple ceux qui sont revêtus de la robe nuptiale, c'est-à-dire de la charité, ornée de la multitude des vertus. Ceux-là, ne font qu'un avec moi par l'amour. C'est pourquoi je te dis : Si tu me demandais qui sont ceux-là, je te répondrais comme le doux Verbe d'amour : Ils sont un autre moi-même, car ils ont dépouillé et perdu leur volonté propre, et ils ont revêtu la mienne, ils se sont unis et conformés à la mienne* ». Il est donc bien vrai que l'âme s'unit à Dieu par sentiment d'amour.

« Alors cette âme, comme en ivresse et hors d'elle-même, dans l'ardeur de plus en plus grande de son désir, se sentait tout à la fois bienheureuse et douloureuse. Bienheureuse elle était, par l'union qu'elle avait eue en Dieu, goûtant sa joie et sa bonté, et comme toute immergée dans sa miséricorde. (…) Car plus étroite était cette union que l'âme avait contractée avec Dieu que l'union qui existe entre l'âme et le corps.

« Vous serez tous faits comme lui dans la joie et l'allégresse (…) tous vos corps seront faits comme le corps de la Parole mon Fils. Vous vivrez en lui comme vous vivez en moi, car il est un avec moi.

« Dieu lui parle : « *Cette âme était si parfaitement unie avec moi que son corps a été soulevé de la terre, car dans cet état unitif dont je vous parle, l'union de l'âme avec moi par l'impulsion de l'amour est plus parfaite que son union avec son corps.* »

DE MAISTRE FAISANT L'ÉLOGE DU BOURREAU

(Chapitre 8/ Le sens de la Révolution)

Il a fait la même impression sur moi. J'y trouve la raison européenne avec une juste mesure de cette emphase orientale qui plaît à tout le monde quand elle n'est pas exagérée : je ne crois pas qu'il soit possible d'exprimer avec plus de noblesse et d'énergie cette divine et terrible prérogative des souverains : La punition des coupables.

De cette prérogative redoutable dont je vous parlais tout à l'heure résulte l'existence nécessaire d'un homme destiné à infliger aux crimes les châtiments décernés par la justice humaine ; et cet homme, en effet, se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment ; car la raison ne découvre dans la nature de l'homme aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession. Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables ? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres ? ne contiennent- ils rien de particulier et d'étranger à notre nature ? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous

extérieurement ; il naît comme nous ; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter ! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements.... Un signal lugubre est donné ; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part ; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras ; alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre , et les hurlements de la victime. Il la détache ; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons ; la tête pend ; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : Nul ne roue mieux que moi. Il descend : il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. II n'est pas criminel ; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable, etc. Nul éloge moral ne peut lui convenir ; car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Ôtez du monde cet agent incompréhensible ; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtiment : il a jeté notre terre sur ces deux pôles ; car Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde. [1]

[1] de Maistre in *Les soirées de Saint-Petersbourg* (1821), pp. 31-34

MESSE SUR LE MONDE

(Chapitre 11/ La théorie de l'Évolution)

Messe sur le monde - Offrande (1923)

Puisque, une fois encore, Seigneur, non plus dans les forêts de l'Aisne, mais dans les steppes d'Asie, je n'ai ni pain, ni vin, ni autel, je m'élèverai par-dessus les symboles jusqu'à la pure majesté du Réel, et je vous offrirai, moi votre prêtre, sur l'autel de la Terre entière, le travail et la peine du Monde.

Le soleil vient d'illuminer, là-bas, la frange extrême du premier Orient. Une fois de plus, sous la nappe mouvante de ses feux, la surface vivante de la Terre s'éveille, frémit, et recommence son effrayant labeur. Je placerai sur ma patène, ô mon Dieu, la moisson attendue de ce nouvel effort. Je verserai dans mon calice la sève de tous les fruits qui seront aujourd'hui broyés.

Mon calice et ma patène, ce sont les profondeurs d'une âme largement ouverte à toutes les forces qui, dans un instant, vont s'élever de tous les points du Globe et converger vers l'Esprit. - Qu'ils viennent donc à moi, le souvenir et la mystique présence de ceux que la lumière éveille pour une nouvelle journée ! [2]

[2] de Chardin in *Le coeur de la matière* (1976) p. 126

BIBLIOGRAPHIE

Les protocoles des Sages de Sion. (1905) (Réf.)

The Orthodox Word Magazine. (1981). *N° 100-101* (Réf.)

Athanase d'Alexandrie. (2004). *Les Trois Discours contre les ariens* (Lessius)

Bakounine, M. (1882). *Dieu et l'État* (Réf.)

Barruel, A. (1802). *Mémoires: pour servir à l'histoire du jacobinisme* (Réf.) (Réf.)

Becker, C. L. (1932). *The Heavenly City of the 18th Century Philosophers* (Yale Univ. press) (Réf.)

Berdaiev, N. (1979). *Essai d'autobiographie spirituelle* (Buchet Chastel) (Réf.)

Berdiaeff, N. (1951). *Royaume de l'Esprit et Royaume de César* (Delachaux & Niestlé) (Réf.)

Berdiaev, N. (1955). *Le Sens de la Création - Un essai de justification de l'homme* (DDB) (Réf.)

Buckhardt, J. (1906). *Civilisation de la Renaissance en Italie* (Plon) (Réf.)

Buffon. (1776). *Supplément à l'histoire naturelle, tome III* (Imprimerie Royale) (Réf.)

Burke, E. (1819). *Réflexions sur la révolution de France* (Adrien Egron) (Réf.)

Cohn, N. (1983). *Les fanatiques de l'Apocalypse* (Payot) (Réf.)

Colton & Palmer. (1950). *A history of the modern world* (Alfred A. Knopf ; 8e ed.).

Condorcet. (1822). *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (Masson) (Réf.)

Congar, Y. (1954). *Neuf cents ans après - Notes sur le schisme oriental* (Chevetogne)

D'Holbach, P. (1772). *Le bon sens* (Réf.)

D'Holbach, P. H. T. (1770). *Système de la nature ou des lois du monde physique…* (Réf.)

Darwin, C. (1921). *L'origine des espèces* (Alfred Costes) (Réf.)

de Chérancé, L. (1892). *Saint François d'Assise* (Plon) (Réf.)

de Lubac, H. (1959). *Le Drame de l'humanisme athée* (Éditions du Cerf ; Ed. 1998)

de Lubac, H. (1968). *Teilhard Explained* (Paulist Press)

De Maistre, J. M. (1819). *Du Pape* (Réf.)

De Maistre, J. M. (1821). *Les soirées de Saint-Petersbourg* (Réf.)

De Maistre, J. M. (1814). *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (Réf.)

De Voragine, J. (1910). *La Légende dorée* (Perrin & Cie) (Réf.)

Diderot, D. (1875). *Œuvres complètes de Diderot - Correspondance générale* (Garnier) (Réf.)

Diderot, D. (1753). *Pensées sur l'interprétation de la nature* (Réf.)

Donoso Cortés, J. (1851). *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme* (Réf.)

Dostoievski. (1861). *Notes from underground* (Réf.)

Dostoïevski, F. (1902). *Un Adolescent* (La revue blanche) (Réf.)

Dostoïevski, F. (1993). *A writer's diary* (Northwestern University Press) (Réf.)

Dostoïevski, F. (1880). *Les Frères Karamazov* (Réf.) (Réf.)

Dostoïevski, F. (1867). *Crime et Châtiment* (Réf.)

Dostoïevsky, F. (1872). *Les Possédés*. (Réf.) (Réf.)

Emerson, R. W. (1940). *The complete essays and other writings* (Random House) (Réf.)

Enfantin, B. P. (1831). *Doctrine de Saint-Simon - Exposition - 1ère Année* (Réf.)

Fourier, C. (1831). *Pièges et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen* (Réf.)

Grégoire de Naziance. (1949). *Homéliaire patristique - Homélies des Pères de l'Église…* (Cerf)

Grégoire de Nysse. (2011). *L'âme et la résurrection - Dialogue avec sa soeur Macrine* (Lessius)

Grégoire de Nysse. (1944). *La Création de l'homme* (Cerf - Sources chrétiennes)

Grégoire Palamas. (1973). *Défense des saints hésychastes* (Réf.)

Hazard, P. (1935). *La Crise de la conscience européenne: 1680-1715*. (Réf.)

Heine, H. (1855). *De l'Allemagne* (Michel Lévy Frères) (Réf.)

Hiéromoine Damascène. (2003). *Father Seraphim Rose - His life and works* (St H. of A. Bd 2010)

Hitler, A. (1944). *Hitler's table talk - His private conversation* (Enigma Books) (Réf.)

Hitler, A. (1952). *Libres propos sur la guerre et la paix* (Flammarion) (Réf.)

Hume, D. (1748). *Enquête sur l'entendement humain* (Réf.)

Joachim, de F. (1190). *Concordia Novi ac Veteris Testamenti.*

Kälher, E. (1957). *The tower and the abyss* (Georges Braziller) (Réf.)

Lamarck, J.-B. (1809). *Philosophie zoologique* (Duminil-Lesueur) (Réf.)

Lecomte de Noüy, P. (1947). *L'homme et sa destinée* (Éd. du Vieux Colombier)

Lénine. (1918). *La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky* (Réf.)

Lénine. (1917). *L'État et la révolution* (Réf.)

Leroy, P. (n.d.). *Teilhard de Chardin: The man* (Harper & Row) (Réf.)

Locke, J. (1690). *Essai philosophique concernant l'entendement humain* (P. Mortier ; 1735) (Réf.)

Löwith, K. (2002). *Histoire et Salut - Les présupposés théologiques de la philosophie…* (Gallimard)

Machiavel. (1515). *Le Prince* (Réf.)

Magill, F. N. (1964). *Masterpieces of Catholic Literature in Summary Form* (Harper & Row)

Mann, T. (1924). *La Montagne magique* (Réf.) (Réf.)

Marx et Engels. (1845). *L'idéologie allemande* (Réf.)

Marx, K. (1848). *Manifeste communiste* (Réf.)

Marx, K. (1871). *La guerre civile en France* (Réf.)

Merejkovsky, D. (1929). *Napoléon, l'homme* (Calman-Lévy)

Miller, H. (1941). *The Wisdom of the Heart* (New Directions Publishing Corporation) (Réf.)

Miller, H. (n.d.). *The Best of Henry Miller* (Mercury Books) (Réf.)

Nietzsche, F. (1885). *Ainsi parlait Zarathoustra* (Réf.)

Nietzsche, F. (1888). *Ecce Homo* (Réf.)

Nietzsche, F. (1888). *L'Antéchrist* (Réf.)

Nietzsche, F. (1887). *Le gai savoir* (Réf.)

Nietzsche, F., W. (1887). *La volonté de puissance - Essai d'une transmutation de toutes les valeurs* (Réf.)

Novalis. (1798). *Fragments* (P. Lacomblez, Ed. 1895) (Réf.)

Novalis. (1799). *La Chrétienté ou l'Europe* (Réf.)

Onimus, Jean. (1991). *Teilhard de Chardin et le mystère de la terre* (Albin Michel) (Réf.)

Picard, Max. (1947). *L'Homme du néant* (Seuil - La Baconnière, Ed. 1963)

Pope, A. (1821). *Essai sur l'homme* (Le Normant) (Réf.)

Proudhon, P.-J. (1858). *La justice poursuivie par l'Église* (Réf.)

Proudhon, P. (1851). *Idée générale de la Révolution au XIXe siècle* (Réf.)

Proudhon, P. (1846). *Système des contradictions économiques ou philosophie de la misère* (Réf.)

Randall, J. H. (1940). *The making of the modern mind* (The riverside press ; Ed. 1940) (Réf.)

Rauschning, H. (1939). *The Revolution Of Nihilism - Warning To The West* (Réf.)

Rauschning, H. (1940). *The voice of destruction* (G. P. Putnam's Sons) (Réf.)

Rauschning, H. (1939). *Hitler m'a dit* (Réf.)

Readhead Yorke, H. (1804). *Letters from France, in 1802*. (Réf.)

Rose, E. (1994). *Nihilism: The root of the revolution of the modern age* (St Herman Brotherhood)

Rose, S. (1975). *Orthodoxy and the religion of the future* (Réf.)

Rousseau, J.-J. (1754). *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. (Réf.)

Rousseau, J. (1762). *Du contrat social* (Réf.)

Saint Basile de Césarée. (n.d.). *Hexameron* (Réf.)

Saint Jean Chrysostome. (n.d.). *Huits sermons sur la Genèse*. (Réf.)

Saint Jean Damascène. (1966). *Exposé exact de la foi orthodoxe* (Réf.)

Saunders, J. J. (n.d.). *The Age of Revolution : A Survey of European History Since 1815* (Hutchinson) (Réf.)

Sedlmayr, H. (1957). *Art in Crisis: The lost Center* (Hollis & Carter) (Réf.)

Seraphim Rose. (2016). *Genèse, Création et premier homme* (Éditions des Syrtes) (Réf.)

Séraphin de Sarov. (1810). *Entretien avec Motovilov* (Réf.)

Soloviev, V. (1916). *Trois entretiens; Court récit sur l'Antéchrist* (Plon) (Réf.)

Speaight, R. (1967). *La vie de Pierre Teilhard de Chardin* (Seuil)

Steiner, R. (1979). *Autobiographie* (Editions Anthroposophiques Romandes) (Réf.) (Réf.)

Storer, T. I. (1951). *General Zoology* (McGraw-Hill Book Company) (Réf.)

Sturdza, A. (1816). *Considérations sur la doctrine et l'esprit de l'église orthodoxe* (Réf.)

Talberg, N. (1960). *Otechestvennaya* (Holy Trinity Monastery).

Teilhard de Chardin, P. (1956). *Le phénomène humain* (Réf.)

Teilhard de Chardin, P. (1957). *Le Milieu divin* (Réf.)

Teilhard de Chardin, P. (1961). *Hymne de l'Univers* (Réf.)

Teilhard de Chardin, P. (1976). *Le coeur de la matière* (Réf.)

Teilhard de Chardin, P. (1969). *Comment je crois* (Réf.)

Teilhard de Chardin, P. (1965). *Science et Christ* (Réf.)

Teilhard de Chardin, P. (1969). *Christianity and evolution* (Harcourt Brace Jovanovich)

Teilhard de Chardin, P. (1962). *Human Energy* (Harcourt Brace Jovanovich) (Réf.)

Teilhard de Chardin, P. (1958). *Construire la Terre* (Seuil)

Thomas d'Aquin. (1270). *Somme théologique* (Réf.)

Trooster, S. (1968). *Evolution and the Doctrine of Original Sin* (Newman Press)

Voltaire. (1759). *Candide ou l'optimisme* (Réf.)

Voltaire. (n.d.). *Dialogue entre le philosophe et la nature* (Réf.)

Voltaire. (1735). *Oeuvres complètes - Traité de métaphysique* (Garnier) (Réf.)

Voltaire. (1767). *Examen important de Milord Bolingbroke* (Réf.)

Voltaire. (1767). *Homélies prononcées à Londres en 1765* (Ed. non précisée) (Réf.)

Webster, N. Helen. (1921). *La révolution mondiale - Le complot contre…* (Saint-Rémi, 2006) (Réf.)

Yeats, W. B. (1937). *A vision* (Macmillian & Co) (Réf.)

